

Contes et légendes inachevés

J.R.R. Tolkien

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

J.R.R.
TOLKIEN



CONTES
& LÉGENDES
INACHEVÉS

POCKET

Intégrale

J.R.R. Tolkien

CONTES ET LÉGENDES INACHEVÉS

Introduction, commentaire et carte
établis par CHRISTOPHER TOLKIEN

Traduit de l'anglais par Tina JOLAS

Titre original de l'ouvrage :
Unfinished Tales of Númenor
and Middle-Earth

© Christian Bourgois éditeur, 1982.

ISBN 2-266-02666-6

ISBN 2-266-02866-9

ISBN 2-266-03253-4

NOTE

Le commentaire intervenant sous des formes très variées, il s'est révélé nécessaire de distinguer dans les différentes parties de l'ouvrage l'auteur de l'éditeur. [Voir l'introduction de C. Tolkien pour le plein sens qu'il convient de donner ici au terme d'« éditeur ».] Les textes de l'auteur sont toujours donnés en gros caractères lorsqu'il s'agit de « textes primaires », et ce tout au long du livre ; lorsque l'éditeur fait intrusion dans l'un de ces textes, son intervention est donnée en plus petits caractères, et elle est rentrée par rapport à la marge. Toutefois, dans *l'Histoire de Galadriel et Celeborn* où prédomine le texte dû à l'éditeur, on a inversé cette présentation. Dans les Appendices (comme aussi dans « Le développement ultérieur du récit » qui fait suite à *Aldarion et Erendis*, les textes de l'auteur et de l'éditeur sont donnés en mêmes caractères, mais les citations de l'auteur sont en petits caractères et rentrés par rapport à la marge).

Les notes aux écrits donnés en Appendice figurent en bas de page, et on n'a pas jugé utile de les numéroter dans le corps du texte ; les annotations propres de l'auteur sur un point particulier portent toujours la mention : [Note de l'auteur].

À l'exception du *Silmarillion*, les ouvrages de J. R. R. Tolkien traduits en français ne comportent pas les nombreux Appendices donnés dans l'édition anglaise. Lorsque référence est faite à ces Appendices, le lecteur devra donc consulter l'édition anglaise. De même, l'index figurant dans l'édition anglaise du présent ouvrage a été omis. Nous renvoyons le lecteur à l'index du *Silmarillion* dans sa traduction française ou à l'index de l'édition anglaise.

INTRODUCTION

Celui qui se voit confier la responsabilité des écrits laissés par un auteur mort est confronté à des problèmes difficiles à résoudre. Certains, dans cette position, peuvent choisir de ne rien livrer du tout à la publication, hors peut-être quelque oeuvre quasiment terminée du vivant de l'auteur. Un choix qui, touchant les écrits inédits de J.R.R. Tolkien, pourrait se justifier au moins à première vue ; car, singulièrement critique et exigeant à l'égard de son propre travail, il n'aurait jamais songé à autoriser la publication des récits – même les plus achevés – qui forment ce recueil, sans les avoir abondamment retravaillés.

Cependant il m'a paru que la nature et la portée de son invention conféraient à ces récits, même abandonnés, un statut particulier. Que *le Silmarillion* restât ignoré était, pour moi, impensable, et ce malgré son état chaotique, et malgré les intentions bien avérées de mon père concernant son remaniement, intentions dans une large part non réalisées ; et en l'occurrence, après de longues hésitations, je pris sur moi de présenter l'oeuvre non pas sous la forme d'une étude historique : un réseau de textes divergents reliés entre eux par un commentaire ; mais comme une entité parachevée et en elle-même cohérente. Sans doute les récits du présent ouvrage se situent-ils sur un tout autre plan. Envisagés dans leur ensemble, ils ne constituent pas un tout, et le livre n'est guère qu'un recueil de textes disparates quant à la forme, le dessein, le degré d'achèvement et la date de composition (et quant au traitement que je leur ai fait subir), où il est question de Númenor et de la Terre du Milieu. Mais l'argument en faveur de leur publication, s'il est de moindre poids, n'est pas différent de nature de celui invoqué pour motiver la parution du *Silmarillion*. Tous ceux qui n'auraient pas renoncé volontiers à certaines images : à Melkor et Ungoliant contemplant, depuis les cimes du Hyarmentir, « les champs et les pâturages de Yavanna, tout d'or sous les hautes moissons des dieux » ; à la grande ombre portée par l'armée de Fingolfin, sous la lune à son lever ; à Beren rôdant sous l'apparence d'un loup près du trône de Morgoth ; à l'éclat des Silmarils soudain dévoilés dans l'obscur de la forêt de Neldoreth –, ceux-là trouveront, j'en suis certain, que les imperfections d'ordre purement formel sont amplement compensées par la voix (que l'on entend ici pour la

dernière fois) de Gandalf taquinant Saruman dans sa superbe, à la réunion du Conseil Blanc, en l'année 2851 ; ou à Minas Tirith, au lendemain de la Guerre de l'Anneau, racontant comment il en vint à envoyer les Nains à la fameuse beuverie du côté de Bag-End ; par la vision d'Ulmo, Seigneur des Eaux, surgissant de la mer, à Vinyamar ; ou celle de Mablung de Doriath, se mussant « comme un rat d'eau » dans les ruines du pont de Nargothrond ; ou encore par Isildur frappé à mort qui se dresse titubant hors des flots limoneux de l'Anduin.

Nombre des récits qui figurent dans ce recueil sont l'élaboration de faits relatés plus brièvement, ou au moins évoqués, ailleurs ; et il nous faut préciser d'emblée que risquent fort d'être déçus ceux des lecteurs du *Seigneur des Anneaux* pour qui la structure historique de la Terre du Milieu est un moyen, non une fin ; un mode narratif et non le but même de la narration ; et qui n'éprouvent nulle envie de pousser plus loin l'exploration en soi, se souciant fort peu d'apprendre comment sont organisés les Cavaliers de la Marche au Rohan, et abandonnant résolument à leur sort les Hommes Sauvages de la Forêt de Drúadan. Et mon père ne les aurait certes pas désapprouvés, lui qui dans une lettre datant de mars 1955, peu avant la publication du troisième Tome du *Seigneur des Anneaux*, écrit :

Je souhaiterais à présent n'avoir jamais promis d'Appendices ! Car je pense que leur publication sous forme tronquée et abrégée ne satisfera personne ; et certainement pas moi ; et manifestement pas non plus, à voir les lettres (en quantité ahurissante !) que je reçois, les gens qui aiment ce genre de chose – et ils sont étonnamment nombreux ; tandis que ceux qui prennent plaisir au livre en tant que « geste héroïque », et trouvent que les « perspectives mystérieuses » font partie de l'art littéraire, ceux-là ne toucheront pas aux Appendices, et à fort juste titre.

Je ne suis plus du tout certain que la tendance à traiter tout cela comme une sorte de vaste jeu est vraiment bonne – elle ne l'est sûrement pas pour moi qui suis bien trop fatalement attiré par ce genre de chose. Que tant de gens réclament de « l'information » pure ou des éléments de « savoir traditionnel » constitue, je suppose, un hommage au curieux effet que produit tout récit qui s'enracine dans des représentations géographiques, chronologiques et linguistiques très détaillées.

Et dans une lettre datée de l'année suivante, il écrit :

... Tandis que nombreux sont ceux qui, comme vous, exigent des cartes, d'autres souhaitent des indications géologiques plutôt que toponymiques ; certains, et ils sont légions, veulent des grammaires de la langue elfe, des systèmes de phonologie et des spécimens linguistiques ; d'autres veulent des indications de métrique et de prosodie... les musiciens veulent des mélodies et des notations musicales ; les archéologues, des tessons de céramiques et des échantillons de métallurgie ; les botanistes veulent une description plus

précise du *mallorn*, de l'*elanor*, du *niphredil*, de l'*alfirin*, du *mallos* et du *symbelmyne* ; les historiens veulent en savoir plus sur la structure sociale et politique du Gondor ; et les curieux veulent des renseignements sur les Wainriders, le Harad, les origines du peuple des Nains, les Hommes Morts, les Beorings et les deux Mages disparus (sur cinq).

Mais quel que soit le point de vue adopté, certains, et je suis de ceux-là, trouveront une valeur autre que celle d'un simple dévoilement de détails curieux, au fait d'apprendre que Vëantur le Númenoréen amena son navire l'Entulesse, le « Reviens », aux Havres Gris à la faveur des vents de printemps, l'année six cent du Second Âge ; que la tombe d'Elendil le Grand fut érigée au sommet du Halifirien, le tertre de guet ; que le Noir Cavalier entrevu par les Hobbits sur l'appontement opposé, à Bucklebury Ferry, était Khamûl, chef des Spectres de l'Anneau, à Dol Guldur – ou même que l'absence de postérité de Tarannon, douzième Roi du Gondor (un fait noté également dans *le Seigneur des Anneaux*) était liée aux chats, jusqu'alors parfaitement mystérieux, de la Reine Béruthiel.

Bâtir le livre fut difficile, et le résultat présente une certaine complexité. Les récits sont tous « inachevés », mais à des degrés divers et à des sens divers du mot ; et ils ont requis un travail d'édition différent ; plus loin, je donne quelques indications sur chacun d'eux, mais je voudrais attirer ici l'attention sur quelques traits plus généraux.

Le plus important est la question de la « cohérence », qu'illustre de manière privilégiée « L'Histoire de Galadriel et Celeborn ». Il s'agit là d'un « Conte inachevé » au sens large ; non point un récit qui s'interrompt abruptement, comme c'est le cas pour « De Tuor et de sa Venue à Gondolin » ; ni une série de fragments comme « Cirion et Eorl », mais un récit qui, s'il apporte un fil essentiel à la trame historique de la Terre du Milieu, n'a jamais reçu sa construction définitive, et moins encore une écriture parachevée. L'inclusion de récits et d'ébauches inédits sur ce sujet implique dès lors que l'on accepte d'emblée le récit narratif non pas comme une réalité fixe et préexistante, que l'auteur (en sa qualité de traducteur et de rédacteur) ne fait que « relater », mais comme une conception imaginaire mouvante et en pleine évolution dans son esprit. Dès l'instant où l'auteur a cessé de publier lui-même ses oeuvres, les soumettant au préalable à son propre regard critique et jugement comparatif, toute connaissance plus poussée de la Terre du Milieu que l'on puisera dans ses écrits restés inédits se trouvera souvent en contradiction avec ce que l'on « sait » déjà ; et en l'occurrence, les nouveaux matériaux insérés dans l'édifice existant contribueront moins à l'histoire de ce

monde imaginaire qu'à celle du processus imaginaire en lui-même. Dans ce recueil, j'ai accepté d'entrée de jeu qu'il en soit ainsi ; et sauf pour quelques détails mineurs, tels des modifications de nomenclature (là où retenir la leçon du manuscrit aurait créé des confusions disproportionnées exigeant des mises au point tout aussi disproportionnées), je n'ai fait aucun changement tendant uniquement à assurer la cohérence de l'ouvrage au regard des oeuvres publiées, mais au contraire, me suis attaché à mettre en lumière, tout au long des récits, les contradictions et les variantes. À cet égard les *Contes et légendes inachevés* diffèrent pour l'essentiel du *Silmarillion*, où le but premier, encore que non exclusif, du travail d'édition avait été d'obtenir une cohérence, tant externe qu'interne ; et sauf en quelques cas précis, j'ai traité la version publiée du *Silmarillion* comme référence exactement au même titre que les écrits dont mon père avait lui-même assuré la parution, sans tenir compte des innombrables choix « non autorisés » entre des variantes et des versions rivales, qui ont concouru à son élaboration.

De par son contenu, le présent ouvrage est entièrement narratif (ou descriptif) ; j'ai écarté tous les écrits qui avaient une dimension plus philosophique ou spéculative touchant Aman et la Terre du Milieu, et là où ces matières sont abordées, j'ai coupé court à leur développement. J'ai donné au texte une structure de pure commodité, fondée sur une division en Parties correspondant aux Trois Âges du Monde ; d'où, bien entendu, quelques chevauchements, comme c'est le cas pour la légende d'Amroth qui figure dans « L'Histoire de Galadriel et Celeborn ». La quatrième Partie est une annexe, et elle peut exiger qu'on s'en explique dans un ouvrage intitulé *Contes et légendes inachevés*, car les morceaux qui la composent sont des études de portée générale et de caractère discursif, d'où l'élément narratif est quasiment absent. De fait, la section sur les Drúedain doit originairement son inclusion au conte de « La Pierre fidèle » qui en est un fragment ; et cette section m'a incité à introduire celles sur les Istari et sur les Palantiri, sujets pour lesquels bien des gens ont manifesté de la curiosité, et ce livre paraissant le bon endroit où exposer tout ce qu'il y avait à en dire.

On trouvera que les notes poussent, à l'occasion, un peu dru, mais on s'apercevra que là où elles sont le plus foisonnantes (comme dans « Le Désastre des champs d'iris »), elles sont le fait moins de l'éditeur que de l'auteur qui, dans ses oeuvres tardives, avait tendance à travailler de cette manière, menant plusieurs sujets de front au moyen d'un lacis serré de notes. D'un bout à l'autre du livre, je me suis efforcé de bien mettre en évidence ce qui relevait du travail d'édition,

et de le distinguer du reste.

J'ai constamment tenu pour acquis, chez le lecteur, une bonne connaissance de l'oeuvre publiée de mon père (et plus particulièrement du *Seigneur des Anneaux*), car sinon il m'eût fallu grossir considérablement l'appareil critique que d'aucuns trouveront déjà suffisamment fourni. J'ai néanmoins donné de brèves définitions pour presque tous les articles importants de l'index (non inclus dans la version française), dans l'espoir d'éviter au lecteur d'avoir à chercher ailleurs. Si mes explications demeurent insuffisantes ou involontairement obscures, le lecteur consultera avec fruit l'ouvrage de M. Robert Foster, *The Complete Guide to Middle-Earth*, qui constitue, je l'ai découvert à l'usage, un admirable ouvrage de référence.

Les références au *Silmarillion* renvoient à l'édition Presses Pocket, n° 2276 ; et celles qui intéressent le *Seigneur des Anneaux* portent indication du Tome, du Livre et du chapitre (voir édition française chez le même éditeur n° 2657-2658-2659).

Suivent à présent des indications d'ordre essentiellement bibliographique sur chaque texte.

PREMIÈRE PARTIE

1

De Tuor et de sa venue à Gondolin

Mon père devait déclarer plus d'une fois que « La Chute de Gondolin » avait été le premier, des contes du Premier Âge, à voir le jour ; et rien ne permet de mettre en doute son dire. Dans une lettre de 1964, il affirme qu'il s'agit là « d'une oeuvre de pure imagination, écrite en 1917, lorsque j'étais à l'armée, en permission de maladie », et à d'autres moments, il donne 1916 ou 1916-1917 comme date. Dans une lettre de 1964, il m'écrit : « J'ai commencé à rédiger le *Silmarillion* dans des baraquements surpeuplés, envahis du vacarme des gramophones » ; et de fait, quelques vers où figurent les Sept Noms de Gondolin sont griffonnés sur le dos d'une circulaire précisant « l'ordre de transmission des responsabilités à l'échelon du bataillon ». Le manuscrit original existe encore, remplissant deux petits cahiers d'écolier ; il est écrit hâtivement au crayon et surchargé de notations à l'encre et de ratures multiples. Ma mère devait recopier au net ce premier jet, en 1917, mais cette bonne copie devait à son tour être abondamment corrigée et retravaillée à une époque que je ne puis clairement déterminer, mais qui doit se situer vers 1919-1920, lorsque mon père était à Oxford, où il participait à la rédaction du Dictionnaire alors inachevé. Au printemps 1920, il fut invité à donner

une conférence au Club des Essais de son collège (Exeter) ; et il leur lut « La Chute de Gondolin ». Les notes de ce qu'il comptait dire en guise d'introduction subsistent à ce jour. Il s'y excuse de ne pas être en mesure de leur livrer un travail critique, et poursuit : « Aussi me faut-il lire quelque chose de déjà écrit, et en désespoir de cause, je me suis rabattu sur ce conte. Il n'a bien entendu pas vu la lumière du jour... Depuis déjà un certain temps, un cycle complet d'événements survenus dans un Pays Elfe de mon cru s'est imposé à mon imagination (ou plutôt sa construction s'est élaborée dans mon esprit). Quelques épisodes ont été notés... Ce récit n'est pas le meilleur d'entre eux, mais il est le seul revu et corrigé à ce jour, et quelque insuffisante la révision, le seul que je me hasarderai à lire à haute voix. »

Le récit de « Tuor et des Exilés de Gondolin » (comme s'intitulait « La Chute de Gondolin » dans le manuscrit original) devait dormir des années durant, bien que mon père ait rédigé une version abrégée du conte, destinée à prendre place dans *le Silmarillion* (un titre qui, incidemment, apparaît pour la première fois dans sa lettre à l'*Observer* du 20 février 1938) ; et cette version devait être remaniée par la suite conformément aux transformations apportées aux autres parties du livre. Bien des années plus tard, mon père se remit à travailler sur une version entièrement refaçonée, de conception toute nouvelle, intitulée « De Tuor et de sa venue à Gondolin ». Il semble probable que celle-ci date de 1951, lorsque *le Seigneur des Anneaux* était achevé, mais que sa publication paraissait compromise. Profondément modifié quant au style et à la portée, mais conservant néanmoins l'essentiel du conte écrit dans sa jeunesse, « De Tuor et de sa venue à Gondolin » devait donner dans le menu toute la légende qui forme le chapitre 23 du *Silmarillion*, dans sa version publiée ; mais malheureusement, l'auteur n'alla pas plus loin que l'arrivée de Tuor et de Voronwë à la dernière Porte, et la vision de Gondolin dans les lointains, au-delà de la vallée de Tumladen. Sur les raisons qui l'incitèrent à abandonner, nous ne savons rien.

C'est le texte donné ici. Pour éviter toute confusion, je lui ai conservé son titre : « De Tuor et de sa venue à Gondolin », car il n'est nulle part question de la chute de la ville. Comme toujours en ce qui concerne les écrits de mon père, il y a des variantes, et pour un court passage (la marche d'approche vers le Sirion et la traversée du fleuve par Tuor et Voronwë), plusieurs versions entre lesquelles il a fallu choisir ; le texte a donc exigé un léger travail rédactionnel.

Reste donc ce fait remarquable, que le seul récit complet qu'ait jamais écrit mon père, relatant le séjour de Tuor à Gondolin, son mariage avec Idril Celebrindal, la naissance d'Eärendil, la perfidie de

Maeglin, le sac de la ville et la fuite et les épreuves des rescapés – un récit qui sous-tend toute sa conception du Premier Âge –, fut ce conte écrit dans sa jeunesse. Toutefois il ne fait point de doute que ce récit (fort remarquable) ne se prêtait pas à l'inclusion dans le présent recueil. Écrit dans le style archaïsant à l'extrême que mon père affectionnait à l'époque, il incarne nécessairement des conceptions incompatibles avec le monde du *Seigneur des Anneaux* et du *Silmarillion* dans la version publiée. Ce récit mérite de figurer aux côtés des autres travaux appartenant à cette première phase de la mythologie « Le livre des Contes perdus » : oeuvre en soi très riche et du plus haut intérêt pour qui s'interroge sur les origines de la Terre du Milieu, mais qui ne saurait être publiée sans une longue et savante étude de présentation.

2

La Geste des Enfants de Húrin

À certains égards, la légende de Túrin Turambar est, dans son déroulement, le plus embrouillé et le plus complexe des motifs narratifs qui s'entrelacent dans l'histoire du Premier Âge. Comme le récit de Tuor et de la Chute de Gondolin, la légende renvoie à l'immémorial, et se retrouve tout entière dans un ancien récit en prose (un des « Contes perdus »), et dans un long poème inachevé en vers assonancés par allitération. Mais alors que mon père ne devait jamais poursuivre très loin la « version longue », plus tardive, du *Tuor*, il poussa beaucoup plus avant et mena presque à terme la « version longue », tardive également, du *Túrin*. Elle a nom *Narn i Hîn Húrin* ; et c'est le récit donné dans le présent ouvrage.

On relève, toutefois, des différences considérables dans le degré d'achèvement des différentes parties au cours du récit. La section finale (depuis Le Retour de Turin à Dor-lómin jusqu'à La mort de Túrin) a exigé quelques remaniements purement accessoires ; alors que la mise au point de la première section (jusqu'à la fin du séjour de Túrin à Doriath) a entraîné un important travail de révision, d'élimination et, en certains endroits, de concentration, le texte original étant à l'état de brèves notations fragmentaires. Mais plus complexe encore fut le problème rédactionnel que devait présenter la partie centrale du récit : Túrin chez les Hors-la-loi, Mîm le Petit-Nain, le pays de Dor-Cúarthol, la mort de Beleg aux mains de Túrin, et la vie de Túrin à Nargothrond. Le *Narn* s'offre ici sous sa forme la moins achevée et il est même réduit, par endroits, à de simples indications sur les possibles développements de l'histoire. Mon père était encore en plein travail d'élaboration lorsqu'il décida d'abandonner le récit ; et

la version écourtée du *Silmarillion* était, à l'époque, censée attendre l'achèvement du *Narn*. Aussi lorsque je me mis à travailler sur le texte du *Silmarillion* en vue de sa publication, il me fallut nécessairement recourir aux matériaux mêmes qui formaient cette section de la Geste de Túrin, matériaux d'une complexité véritablement extraordinaire, dans leur diversité et leur imbrication.

Pour la première partie de cette section centrale qui va jusqu'au début du séjour de Túrin dans les demeures de Mîm, sur Amon Rûdh, je suis parvenu à construire un récit qui se déroule à la même échelle que les autres parties du *Narn*, et ceci en recourant aux matériaux existants (avec une lacune, voir page [ici] et note [ici]). Mais à partir de là (voir [ici]) et jusqu'à ce que Túrin vienne à Ivrin, après la chute de Nargothrond, j'ai jugé la poursuite de cette démarche peu profitable. Les lacunes du *Narn* se faisaient trop importantes et elles n'auraient pu être comblées qu'en puisant dans le texte publié du *Silmarillion*. Mais dans un Appendice ([ici]) j'ai cité des fragments isolés de cette partie du récit, conçu, quant à lui, sur une échelle bien plus vaste.

Dans la troisième section du *Narn* (à partir du Retour de Túrin à Dor-lómin), la comparaison avec le *Silmarillion* ([ici...]) livre de multiples et étroites correspondances et jusqu'à des identités de formulation ; et dans la première section figuraient deux longs passages que j'ai omis du présent texte (voir [ici] et note [ici], et [ici] et note [ici]) car ils constituaient de proches variantes de passages parus ailleurs, et sont inclus dans la version publiée du *Silmarillion*. Ces chevauchements et recoupements entre une oeuvre et une autre s'expliquent de différentes manières et de différents points de vue. Mon père se plaisait à reprendre un récit et à lui donner une autre dimension ; mais certaines parties n'exigeaient pas un traitement plus poussé en vue de leur insertion dans une version plus développée, et point n'était besoin de les reformuler. Et de nouveau, lorsque tout est à l'état fluide et qu'on est encore bien loin d'envisager l'organisation définitive des divers récits, le même passage peut fort bien se voir transféré expérimentalement d'une version à l'autre. Mais on peut aussi chercher l'explication à un autre niveau. Les légendes telles celles de Túrin Turambar avaient reçu forme poétique longtemps auparavant – en l'occurrence, dans le *Narn i Hîn Húrin* du poète Dirhavel – et des phrases ou des passages entiers en provenant (et singulièrement ceux où l'intensité rhétorique est à son comble, comme les paroles qu'adresse Túrin à son épée, au moment de mourir) ont pu se transmettre, immuables, à ceux qui par la suite devaient faire l'histoire des Jours Anciens (et le *Silmarillion* est censé être un des

produits de ce travail de condensation historique).

SECONDE PARTIE

1

Description de l'île de Númenor

Bien que le texte soit d'ordre plus descriptif que narratif, j'ai inclus un choix des écrits de mon père sur Númenor, et plus particulièrement sur l'aspect physique de l'île, pour autant que ce texte permette d'éclairer et d'illustrer le conte d'Aldarion et d'Erendis. Cette description existait certainement en 1965, et elle a probablement été écrite peu de temps auparavant.

J'ai redessiné la carte à partir d'un croquis hâtif de mon père, le seul, apparemment, qu'il ait fait de Númenor. Sur mon dessin figurent uniquement les toponymes et accidents du paysage présents dans l'original. Le croquis de mon père indique un autre port sur la baie d'Andúnië, un peu à l'ouest d'Andúnië même, dont le nom, difficile à lire, est presque certainement *Almaida*, nom qui, à ma connaissance, ne se retrouve nulle part ailleurs.

2

Aldarion et Erendis

Ce récit fut laissé sous la forme la plus fruste de tous ceux qui entrent dans ce recueil, et par endroits, il a exigé un travail rédactionnel très poussé, à tel point que j'ai pu m'interroger sur le bien-fondé de son inclusion. Toutefois le conte revêt un intérêt singulier, en tant qu'il est le seul (en dehors des chroniques et annales) qui subsiste concernant Númenor au cours de sa longue histoire, avant l'épisode de sa chute (*l'Akallabêth*) ; et en tant que récit unique, de par son contenu, dans toute l'oeuvre de mon père, je me persuadais que ce serait une erreur de l'omettre de ce recueil de *Contes et légendes inachevés*.

Pour apprécier la nécessité de ce travail d'édition, on doit savoir que mon père faisait amplement usage, dans la composition de ses récits, de « schémas directeurs », où une attention méticuleuse était donnée à la datation des événements, au point que ces schémas font parfois figure d'« annales ». Dans le cas qui nous occupe, cinq au moins de ces schémas sont à l'oeuvre, variant constamment quant à la richesse relative du récit, et assez fréquemment se contredisant l'un l'autre, tant sur des particularités d'ordre général que sur des points de détail. Mais ces schémas tendaient toujours à se muer en narration

pure, et singulièrement par l'introduction de courts passages au discours direct. Et dans le cinquième et dernier « schéma » pour Aldarion et Erendis, l'élément narratif prend une ampleur telle que le texte comporte non moins de soixante pages manuscrites.

Toutefois la tendance à abandonner le style « chronique » – l'inventaire de faits cités au présent, à coups de notations brèves – pour en venir à une écriture authentiquement narrative ne devait s'affirmer que progressivement, et au fur et à mesure que prenaient corps les événements inscrits dans le « schéma directeur ». J'ai réécrit une part considérable des matériaux qui forment la première partie du récit, m'efforçant de conférer à l'ensemble une certaine homogénéité. Cette réécriture est question de formulation uniquement : elle n'infléchit jamais le sens ni n'introduit d'éléments inauthentiques.

Le dernier « schéma », celui dont le texte procède pour l'essentiel, s'intitule *l'Ombre d'une Ombre : le Conte de la Femme du Navigateur ; et le Conte de la Reine Bergère*. Le manuscrit s'interrompt abruptement, et pourquoi mon père l'a abandonné, je ne puis en donner d'explication certaine. Une dactylographie fut faite en janvier 1965, qui s'arrête au même point. Il existe d'autre part deux pages dactylographiées que je juge être les matériaux les plus tardifs du récit, et qui constituent manifestement le début de ce qui devait être la version définitive de l'histoire, et ces deux pages ont fourni le texte qui figure dans ce récit (dont les « schémas directeurs » sont fort rudimentaires). Ce dernier manuscrit s'intitule : *Indis i Kiryamo « La femme du Navigateur : un récit de l'ancien Númenorë, qui dit la première rumeur de l'Ombre »*.

À la fin du récit, j'ai donné les rares indications dont on dispose quant au développement ultérieur de l'histoire.

3

La lignée d'Elros : les Rois de Númenor

Bien qu'il ne s'agisse, en fait, que de simples tables dynastiques, j'ai inclus ce texte parce qu'il constitue un important document pour l'histoire du Second Âge, et qu'une part considérable des matériaux qui subsistent concernant cet Âge trouve à s'insérer dans les récits et commentaires du présent recueil. Un manuscrit remarquable, où les dates des Rois et des Reines de Númenor et celles de leurs règnes sont corrigées d'abondance, non sans quelque obscurité. Je me suis efforcé de retrouver la dernière rédaction. Le texte offre quelques énigmes chronologiques d'ordre mineur, mais il permet aussi de clarifier certaines erreurs dans les Appendices du *Seigneur des Anneaux*.

Pour la lignée d'Elros, les tables généalogiques des premières

génération procèdent de plusieurs tables étroitement apparentées qui couvrent la période de reformulation de la Loi de Succession, à Númenor. Il y a quelques variantes minimales portant sur des noms sans importance dans le récit : on trouve ainsi *Vardilyë* et *Vardilmë*, et de même *Yávien* et *Yávië*. J'ai donné dans la table généalogique la forme que je crois la plus récente.

4

L'histoire de Galadriel et Celeborn

Cette section du livre diffère des autres (sauf de celles qui forment la Quatrième Partie) pour autant qu'il n'y a pas ici un texte unique, mais plutôt une étude à base de citations. Ce mode de présentation me fut imposé par la nature même des matériaux : comme l'atteste le déroulement du récit, l'histoire de Galadriel n'est guère que l'histoire des conceptions fluctuantes de mon père à son sujet ; et le côté « inachevé » du conte n'est pas en l'occurrence celui d'un écrit donné. Je me suis borné à présenter les textes inédits de mon père ayant trait à ce sujet, et j'ai renoncé à considérer toutes les questions plus vastes sous-jacentes à ce développement ; car cela m'aurait entraîné à examiner la relation d'ensemble entre les Valar et les Elfes depuis la décision initiale (décrite dans *le Silmarillion*) de convier les Eldar au Valinor, et bien d'autres faits de surcroît, sur lesquels mon père a écrit quantité de choses qui n'entrent pas dans le cadre de ce livre.

L'histoire de Galadriel et de Celeborn est étroitement imbriquée à d'autres contes et récits légendaires : à la Lothlórien et aux Elfes Sylvains, à Amroth et Nimrodel, à Celebrimbor le Forgeron qui façonna les Anneaux du Pouvoir, à la guerre contre Sauron et à l'intervention númenoréenne ; et cette imbrication est telle qu'on ne pourrait présenter le récit isolément, et c'est pourquoi cette section du livre rassemble, avec ses cinq Appendices, pratiquement tous les matériaux inédits sur l'histoire du Second Âge en Terre du Milieu (et inévitablement, les dédales du récit nous entraînent, par endroits, dans le Troisième Âge). Dans les Tables Royales (Appendice B au *Seigneur des Anneaux*), on lit : « Ce furent là des années sombres pour les Hommes de la Terre du Milieu, mais un temps de gloire pour Númenor. Ne subsistent que de rares et brefs témoignages des événements en Terre du Milieu, et les dates en sont souvent incertaines. » Mais ce peu qui survécut aux « années sombres » devait lui-même se modifier, comme changeaient et se développaient les conceptions de mon père, et je n'ai fait aucun effort pour aplanir les contradictions ; tout au contraire je les ai dégagées et mises en

lumière.

Point n'est besoin, en effet, lorsqu'on a affaire à des versions divergentes, de toujours chercher à établir quelle fut la version originale ; et mon père en tant qu' « auteur », et « créateur », ne se distingue pas toujours, dans ce domaine, du « chroniqueur » soucieux seulement de rapporter les traditions anciennes qui se sont perpétuées depuis des temps immémoriaux chez des peuples divers, et sous des formes diverses. (Lorsque Frodo rencontra Galadriel à Lórien, plus de soixante siècles s'étaient écoulés depuis qu'abandonnant le Beleriand en ruine, elle était passée à l'est, par-delà les Montagnes Bleues.) « De cela, on raconte deux choses, mais laquelle est la vraie, seuls les Mages le pourraient dire, qui à présent s'en sont allés. »

Dans les dernières années de sa vie, mon père s'occupa beaucoup de l'étymologie des noms en Terre du Milieu. Et les matériaux d'histoire et de légende encastés dans ces travaux, accessoires à son dessein philologique et comme cités en passant, ont exigé de ma part tout un travail d'extraction ; c'est la raison pour laquelle cette partie du livre est composée dans une large mesure de citations brèves, et des matériaux de même nature figurent en Appendice.

TROISIÈME PARTIE

1

Le désastre des Champs d'iris

Il s'agit là d'un récit « tardif » – ce qui signifie seulement qu'en l'absence de toute date précise, je le situe dans la période finale des travaux de mon père sur la Terre du Milieu, avec « Cirion et Eorl », « Les Batailles des Gués de l'Isen », « Les Drúedain » et les études philologiques dont les extraits forment « L'Histoire de Galadriel et Celeborn », plutôt qu'à l'époque de la parution du *Seigneur des Anneaux* et des années qui devaient suivre. Il y a deux versions : une dactylographie très corrigée de l'ensemble (manifestement un premier état), et une dactylographie remise au net où ont été incorporés un grand nombre de changements et qui s'interrompt au moment où Elendur incite fortement Isildur à prendre la fuite. Ici l'éditeur n'a guère eu à intervenir.

2

Cirion et Eorl et l'amitié entre le Gondor et le Rohan

Je tiens ces fragments pour contemporains du « Désastre des Champs d'iris », époque à laquelle mon père manifestait un grand

intérêt pour l'histoire ancienne du Gondor et du Rohan ; les deux textes étaient certainement destinés à constituer une véritable étude historique, une élaboration des indications succinctes données dans l'Appendice A au *Seigneur des Anneaux*. Il s'agit de matériaux de tout premier jet, très en désordre, comportant de nombreuses variantes et s'achevant en une série de notations hâtives, pour une part illisibles.

3

L'expédition d'Erebor

Dans une lettre écrite en 1964, mon père dit :

Sans doute un certain nombre de rapports entre *les Hobbits* et le Seigneur des Anneaux n'ont-ils pas été clairement dégagés. La plupart de ces épisodes de liaison sont rédigés, ou au moins ébauchés, mais ils ont été retranchés du livre pour alléger le bateau : c'est le cas, par exemple, des voyages d'exploration de Gandalf, de ses relations avec Aragorn et avec le Gondor ; de tous les mouvements de Gollum jusqu'à ce qu'il aille se réfugier dans la Moria, et ainsi de suite. J'ai même mis par écrit tout ce qui est vraiment arrivé avant la visite de Gandalf à Bilbo, et la « Beuverie improvisée », qui s'ensuivit, selon le propre compte rendu de Gandalf. Cela devait se situer lors d'une conversation rétrospective qui aurait eu lieu à Minas Tirith ; mais il a fallu couper ça aussi, et on n'en retrouve que de brefs fragments dans l'Appendice A, et encore on a omis les démêlés de Gandalf avec Thórin.

C'est ce récit de Gandalf qu'on lira ici. Les problèmes de l'établissement du texte sont consignés en détail dans l'Appendice au récit, où j'ai donné d'importants extraits d'une version antérieure.

4

La quête de l'Anneau

Il existe beaucoup d'écrits portant sur les événements de cette année 3018 du Troisième Âge, événements dont on a connaissance par ailleurs, à travers les Tables Royales et les rapports de Gandalf et des autres membres, au Conseil d'Elrond ; et d'évidence, ces écrits sont les « ébauches » dont il est question dans la lettre citée à l'instant. Je les ai rassemblés sous le titre de « La Quête de l'Anneau ». On trouvera dans le *Troisième Âge* une description suffisamment détaillée des manuscrits en eux-mêmes, lesquels sont dans un désordre extrême, qui n'a au demeurant rien d'inhabituel. Mais on peut s'interroger ici sur leur date (car je crois volontiers qu'ils appartiennent tous à la même période, y compris ceux de « À propos de Gandalf, de Saruman et de la Comté », donné comme troisième volet de cette section). Ils furent

rédigés après la publication du *Seigneur des Anneaux* car y figurent des références à la pagination du texte imprimé ; mais les dates qui sont attribuées à certains faits diffèrent de celles données dans l'Appendice B des Tables Royales. D'où l'on conclura qu'ils ont été manifestement écrits après la parution du premier Tome, mais avant celle du troisième qui contient les Appendices.

5

Les batailles des Gués de l'Isen

Cet épisode, ainsi que l'exposé de l'organisation militaire des Rohirrim et l'histoire d'Isengard donnés en Appendices à ce texte, appartiennent à une série d'études strictement historiques, datant d'une époque assez tardive ; ils ne posaient guère de problèmes d'ordre textuel, sinon qu'ils sont inachevés au sens le plus évident du terme.

QUATRIÈME PARTIE

1

Les Drúedain

Vers la fin de sa vie, mon père devait en révéler beaucoup plus long sur les Hommes Sauvages de la forêt de Drúadan, dans l'Anórïen, et sur les statues des Púkel-men, le long de la route qui mène à Dunharrow. Le récit donné ici où apparaissent les Drúedain qui vivaient au Beleriand, durant le Premier Âge, et où figure le conte de « La Pierre fidèle », est extrait d'une longue étude discursive et inachevée portant essentiellement sur les corrélations linguistiques en Terre du Milieu. Comme nous verrons, les Drúedain devaient être rejetés dans un Temps historique quasi immémorial ; mais bien entendu, on ne trouve pas trace de cela dans la version publiée du *Silmarillion*.

2

Les Istari

Peu après que fut acquise la publication du *Seigneur des Anneaux*, on suggéra l'adjonction d'un Index au troisième Tome, et il semble que mon père se soit mis au travail l'été de 1954, lorsque les deux premiers Tomes furent sous presse. Il évoque la question dans une lettre de 1956 : « On avait prévu un index des noms qui, à travers leur interprétation étymologique, fournirait un assez large échantillon du

vocabulaire elfe... J'y ai travaillé pendant des mois, et j'ai annoté les deux premiers Tomes (et ce fut là d'ailleurs la principale raison du retard apporté à la parution du Tome III), et ce jusqu'à ce qu'il s'avérât que les dimensions et les coûts seraient ruineux. »

En l'occurrence, l'index au *Seigneur des Anneaux* dut attendre la seconde édition (1966), mais le brouillon de mon père a été conservé, et j'en ai tiré le plan de mon index pour *le Silmarillion*, ainsi que la traduction des noms et de brèves notices explicatives ; et aussi, tant pour ce premier index que pour celui du présent ouvrage, certaines traductions et la formulation de certaines « définitions ». De cette même source provient l' « Essai sur les Istari » qui ouvre cette partie du livre, une notice fort peu caractéristique, par sa longueur, de l'index original, mais bien caractéristique de la manière dont souvent travaillait mon père.

Pour les autres citations dans cette section, j'ai donné dans le cours même du texte toutes les indications de dates disponibles.

3

Les Palantiri

En vue de la seconde édition du *Seigneur des Anneaux* (1966), mon père avait considérablement remanié la section qui dans *Les Deux Tours* III 11 concerne « Les Palantiri », et il avait corrigé dans le même sens des passages dans *Le Retour du Roi* V 7, « Le bûcher de Denethor » ; toutefois ces corrections ne devaient être incorporées au texte qu'à la seconde réimpression de l'édition définitive (1967). Le chapitre du présent ouvrage procède de divers écrits sur les Palantiri, associés à ces révisions ; je n'ai fait que les réunir en un texte d'un seul tenant.

La carte de la Terre du Milieu

Ma première intention avait été d'adjoindre à ce recueil la carte qui accompagne *le Seigneur des Anneaux*, en y rajoutant quelques indications toponymiques supplémentaires, mais, à la réflexion, il m'apparut que mieux valait recopier ma carte originale et saisir l'occasion de sa parution pour remédier à quelques-unes de ses insuffisances mineures (porter remède à ses défauts majeurs étant hors de mon pouvoir). Aussi l'ai-je redessinée avec la plus grande exactitude possible, à une échelle moitié moindre que l'ancienne (moitié moindre donc que celle de la vieille carte telle qu'elle avait été publiée). L'espace couvert est donc réduit, mais les seules indications

géographiques omises sont les Havres d'Umbar et le Cap de Forochel [1]. Et cette réduction d'échelle a permis d'introduire une nouvelle typographie, d'un corps plus grand, qui contribue beaucoup à une meilleure lisibilité.

Sur cette carte figurent tous les toponymes importants mentionnés dans le présent ouvrage (mais non pas tous ceux du *Seigneur des Anneaux*) ; on trouvera ainsi Lond Daer, Drúwaith Iaur, Edhellond, les Méandres, le Greylin, et quelques autres noms que l'on aurait pu, ou dû, porter sur la carte originale, telles les rivières Harnen et Carnen, l'Annúminas, l'Eastfold, le Westfold et les Monts d'Angmar. Une seule indication erronée a été corrigée : celle du Rhudaur, remplacée par l'addition de Cardolan et de l'Arthedain, et j'ai pris soin de localiser la petite île d'Himling au large de la côte nord-ouest, qui apparaît sur l'une des cartes-croquis de mon père et sur ma propre ébauche. Himling est la forme ancienne de Himring (la haute colline où se dressait la forteresse de Maedhras, fils de Fëanor, dans *le Silmarillion*) et bien que le fait ne soit mentionné nulle part ailleurs, il est clair que le sommet du Himring pointe au-dessus des eaux qui recouvrent le Beleriand englouti. Un peu plus à l'ouest, affleure une île plus vaste nommée Toi Fuin, en laquelle on doit voir, semble-t-il, la partie non immergée du Taur-nu-Fuin. Dans la plupart des cas, mais non partout, j'ai préféré inscrire le nom sindarin (lorsqu'il était connu), mais j'ai systématiquement donné aussi sa traduction lorsqu'elle était d'usage courant. On notera que « les Déserts du Nord », localisés tout en haut de ma carte originale, furent proposés très certainement comme traduction de Forodwaith [2].

J'ai jugé souhaitable de dessiner sur toute sa longueur la Grande Route qui relie l'Arnor au Gondor, bien que son tracé entre Éдорas et les Gués soit matière à conjecture (et il en va de même de l'emplacement exact de Lond Daer et d'Edhellond).

Enfin je souhaite bien souligner que la reproduction minutieuse et pour le style et pour les détails (hormis quelques points de nomenclature et de typographie) de la carte que j'ai dressée hâtivement il y a vingt-cinq ans ne signifie nullement que sa conception et son exécution présentent des qualités éminentes. J'ai longtemps regretté que mon père ne l'ait pas remplacée par une autre de sa façon. Toujours est-il qu'avec toutes ses imperfections et ses singularités, cette carte est devenue « La Carte », et mon père lui-même n'a cessé de l'utiliser par la suite (sans se priver de relever fréquemment ses insuffisances). Les différents croquis géographiques qu'il exécuta, et dont ma carte fut l'émanation, font aujourd'hui partie intégrante de l'histoire littéraire du *Seigneur des Anneaux*. Dès lors j'ai

cru bon, pour ce qui est de ma propre contribution en la matière, de conserver mon dessin original, pour autant qu'il reproduit assez fidèlement à tout le moins la structure qui sous-tend les représentations de mon père.

PREMIÈRE PARTIE

LE PREMIER ÂGE

DE TUOR ET DE SA VENUE À GONDOLIN

RÍAN, femme de Huor, demeurait avec les gens de la Maison de Hador ; mais lorsque la rumeur de Nirnaeth Arnoediad parvint en pays Dor-lómin, et qu'elle ne put cependant recueillir la moindre nouvelle de son seigneur, tout éperdue, elle s'en fut errer seule par les monts et par les landes. Et en ces lieux sauvages, elle aurait péri assurément, si les Elfes-Gris ne l'eussent secourue. Car une colonie de ce peuple s'était établie dans les montagnes à l'ouest du lac Mithrim ; et c'est là qu'ils la conduisirent, et elle y accoucha d'un fils avant que ne s'achevât l'Année de Lamentations.

Et Rían dit aux Elfes : « Qu'il soit nommé *Tuor*, car tel est le nom qu'a choisi son père avant que la guerre ne se vienne mettre entre nous. Et je vous supplie de le nourrir et de le tenir caché sous votre garde ; car je prévois qu'il sera source de grands bienfaits pour les Elfes et pour les Hommes. Et quant à moi, il me faut partir à la recherche de Huor, mon Seigneur. »

Lors les Elfes eurent grand-pitié d'elle ; et un nommé Annael, seul rescapé de Nirnaeth parmi tous ceux de son peuple qui étaient partis guerroyer, lui dit : « Hélas, Dame, on sait à présent que Huor est tombé aux côtés de Húrin, son frère ; et il gît, à ce que je crois, parmi les tués au combat, sous le grand tertre que les Orcs ont érigé sur le champ de bataille. »

Or donc Rían se leva et quitta les demeures des Elfes, et elle traversa tout le pays Mithrim, et à la longue atteignit le Haudh-en-Ndengin, dans les solitudes d'Anfauglith, et là se coucha à terre, et mourut. Mais les Elfes prirent grand soin du jeune fils de Huor, et Tuor grandit parmi eux ; et il était beau de visage et blond de cheveux, à l'image de ceux de son lignage paternel, et il devint robuste et de belle venue et plein de vaillance ; et élevé par les Elfes, il possédait savoir et savoir-faire tout autant que les princes de l'Edain, avant que la ruine ne se soit abattue sur le Nord.

Mais les années passant, la vie des premiers habitants du Hithlum – de ceux-là, Elfes ou Hommes, qui étaient demeurés sur place – se fit toujours plus dure et plus périlleuse. Car ainsi qu'il est narré ailleurs,

Morgoth rompit ses engagements envers les Easterlings qui l'avaient servi, et il les grugea des riches terres du Beleriand qu'ils convoitaient, et refoula ces gens malfaisants en pays Hithlum, leur ordonnant de s'y établir. Et bien qu'ils n'aient plus lors d'amour pour Morgoth, ils le servaient toujours par peur, et haïssaient tout le peuple des Elfes ; et ils tenaient en souverain mépris les survivants de la maison de Hador (des vieillards, des femmes et des enfants pour la plupart) ; et ils les opprimaient, contraignant leurs femmes à les prendre pour époux, et réduisant leurs enfants en servitude. Vinrent les Orcs qui coururent librement le pays, pourchassant les quelques Elfes restant jusqu'à leurs retraites montagneuses, et emmenant de nombreux captifs peiner dans les mines d'Angband, comme esclaves de Morgoth.

C'est pourquoi Annael avait conduit son petit peuple dans les cavernes d'Androth, et là ils avaient mené une existence rude et vigilante, et cela jusqu'à ce que Huor ait atteint l'âge de seize ans et qu'il soit devenu vigoureux et capable de manier les armes des Elfes Gris : la hache et l'arc ; et son cœur s'enflammait aux récits des malheurs de son peuple, et il languissait de partir en campagne, et de les venger sur les Orcs et les Easterlings. Mais Annael le lui interdisait.

« Fort loin d'ici, ce me semble, s'accomplira ton destin, Tuor fils de Huor, dit-il, et cette terre ne sera pas délivrée de l'ombre de Morgoth tant que les monts Thangorodrim eux-mêmes n'auront pas été jetés bas. Aussi sommes-nous finalement résolus de l'abandonner et de faire route vers le sud ; et quant à toi, tu viendras avec nous. »

« Mais comment échapperons-nous aux rets de nos ennemis ? dit Tuor, car des gens si nombreux, cheminant de concert, attireront l'attention assurément. »

« Nous ne traverserons pas le pays à découvert, dit Annael, et si la chance nous favorise, nous parviendrons jusqu'au passage secret que nous nommons Annon-in-Gelydh, la Porte des Noldor, car elle fut ménagée grâce à l'adresse de ce peuple, il y a bien longtemps, sous le règne de Turgon. »

À ce nom Tuor s'émut sans qu'il sût pourquoi ; et il questionna Annael à propos de Turgon. « Il est fils de Fingolfin, dit Annael. Et depuis la chute de Fingon, on honore en lui le Grand Roi des Noldor. Car il vit encore, le plus redouté des adversaires de Morgoth, et il a échappé au désastre de Nirnaeth, lorsque Húrin de Dor-lómin, et Huor, ton père, tinrent, derrière lui, les passes du Sirion. »

« Alors, j'irai trouver Turgon, dit Tuor, car en souvenir de mon père, il m'accordera son aide assurément. »

« Cela, tu ne le peux, dit Annael, car sa Forteresse est cachée aux yeux des Elfes et des Hommes, et nous ignorons où elle dresse ses

murailles. Parmi les Noldor, certains savent peut-être le chemin pour s'y rendre, mais ils n'en souffleront mot à personne. Cependant si tu veux converser avec eux, viens donc avec moi, comme je t'y convie ; car dans les lointains ports, tout au sud, il se pourrait que tu rencontrasses des passants en provenance du Royaume Caché. »

Et il advint ainsi que les Elfes abandonnèrent les cavernes d'Androth, et que Tuor s'en alla avec eux. Mais leurs ennemis surveillaient leurs demeures, et à peine avaient-ils quitté les collines pour pénétrer en plaine, qu'ils subirent l'assaut d'un corps nombreux d'Orcs et d'Easterlings ; et ils se débandèrent et s'enfuirent à la faveur de la nuit tombante. Cependant le feu du combat avait embrasé le coeur de Tuor et il se refusa à fuir, mais tout enfant qu'il fût, il mania la hache comme l'avait fait son père avant lui, et longtemps il tint pied et tua beaucoup de ceux qui l'assaillaient ; mais en fin de compte il se trouva débordé, et il fut fait prisonnier, et conduit devant l'Easterling Lorgan. Or on reconnaissait ce Lorgan pour chef des Easterlings, et il prétendait gouverner tout Dor-lómin qu'il tenait en fief de Morgoth ; et il fit de Tuor son esclave. Dure et amère fut, pour lors, la vie de Tuor ; car Lorgan se plaisait à le traiter d'autant rudement qu'il était du lignage des seigneurs d'antan, et s'ingéniait, tant qu'il pouvait, à briser l'orgueil de la Maison de Hador. Mais Tuor conçut la voie de la sagesse, et endura toutes les peines et tous les sarcasmes avec prudence et fermeté d'âme ; de sorte qu'avec le temps, son sort fut quelque peu adouci, du moins ne souffrit-il jamais de la faim comme nombre des misérables esclaves de Lorgan. Car il était fort et adroit, et Lorgan nourrissait bien ses bêtes de somme, lorsqu'elles étaient jeunes et aptes au travail.

Mais après trois années de servitude, Tuor vit enfin une chance d'évasion. Il avait quasiment atteint sa pleine taille, et il était plus grand et plus rapide qu'aucun des Easterlings ; et comme on l'avait envoyé en forêt, avec d'autres esclaves, à la corvée de bois, il bondit soudain sur ses gardiens, les abattit avec une hache, et s'enfuit dans les collines. Les Easterlings le traquèrent avec des chiens, mais sans succès, car presque tous les limiers de Lorgan étaient ses amis, et dès qu'ils l'apercevaient, se faisaient caressants, et à son commandement s'en retournaient au logis. Ainsi Tuor revint-il finalement aux cavernes d'Androth, où il vécut seul. Et quatre ans durant, il fut un hors-la-loi, farouche et solitaire, au pays de ses pères. Et son nom devint redoutable, car souvent il partait en campagne et tuait nombre des Easterlings qu'il surprenait. Alors sa tête fut mise à très haut prix ; mais ses ennemis n'osaient le traquer jusqu'à son repaire, même en force, car ils craignaient le peuple des Elfes, et évitaient les cavernes

où ils avaient séjourné. On dit cependant que les expéditions de Tuor n'avaient pas la vengeance pour objet ; mais bien plutôt qu'il recherchait sans trêve la Porte des Noldor, dont Annael avait parlé. Et il ne la trouva point, car il ne savait pas où chercher, et les quelques rares Elfes qui s'étaient attardés dans les montagnes n'en avaient jamais entendu parler.

Or Tuor savait que si la fortune lui souriait encore, les jours d'un hors-la-loi sont comptés et vont toujours s'amenuisant, et l'espoir pareillement. Et il n'était pas non plus disposé à vivre toujours ainsi, en sauvage dans ces collines désolées ; et son coeur l'incitait sans relâche aux actions d'éclat. En cela, dit-on, se manifestait la toute-puissance d'Ulmo. Car il recueillait les nouvelles de ce qui advenait au Beleriand, et chaque rivière qui arrosait la Terre du Milieu pour se jeter dans la Mer Immense lui était une messagère, tant allant que venant. Et Ulmo était resté en bonne amitié, comme par le passé, avec Círdan et avec les Charpentiers-de-navire, aux Embouchures du Sirion [3]. Et en ce temps-là, il veillait plus que jamais aux destinées de la Maison de Hador, car dans son for intérieur, il était résolu à ce qu'elle tienne un grand rôle dans son dessein de secourir les Exilés. Et il n'ignorait rien des épreuves de Tuor, car Annael et nombre des siens avaient, en fait, réussi à fuir Dor-lómin et étaient parvenus finalement auprès de Círdan, à l'extrême sud.

Or donc, un jour du début de l'année (vingt et troisième depuis Nirnaeth), Tuor était assis près d'une fontaine qui sourcillait à l'entrée de la caverne où il vivait ; et voilà que portant ses regards à l'ouest, vers le soleil qui se couchait dans les nuées, il décida subitement en son coeur qu'il cesserait d'attendre, mais se lèverait et partirait : « Je m'en vais à présent quitter la morne contrée de ma race qui n'est plus, s'écria-t-il, et j'irai en quête de mon destin ! Mais vers où tourner mes pas ? Longtemps ai-je cherché la Porte et ne l'ai point trouvée ! »

Alors il prit sa harpe qu'il portait toujours avec lui, étant habile à toucher les cordes et insoucieux du péril qu'il y avait à élever sa voix pure dans ces solitudes, et il entonna un chant des Elfes du Nord, destiné à mailler les coeurs. Et à mesure qu'il chantait, la source, à ses pieds, se mit à bouillonner avec un grand flux d'eau, et elle déborda, et un ruisseau dévala avec fracas la pente rocailleuse devant lui. Et Tuor y vit un signe et aussitôt se leva et suivit le fil de l'eau. Ainsi descendit-il des hautes collines de Mithrim, et gagna-t-il la plaine septentrionale de Dor-lómin ; et le ruisseau s'enflait toujours tandis qu'il suivait son cours vers l'ouest, et après trois jours, il vint à distinguer les longues crêtes grises d'Ered-lómin qui, dans ces régions,

se déploient au nord et au sud, défendant l'accès aux lointaines terres côtières des Rivages d'Occident. Jamais, lors de ses nombreuses errances, Tuor n'avait atteint ces hauteurs.

Voici que le pays devenait à nouveau plus accidenté et plus pierreux à mesure que l'on se rapprochait des collines, et bientôt Tuor sentit le sol s'élever sous ses pas, et la rivière se coula dans un lit fourchu. Mais comme s'épaississait le trouble crépuscule, à son troisième jour de marche, Tuor se trouva devant une paroi rocheuse ; il y avait là une brèche, telle une grande arche, et la rivière s'y engouffra et disparut. Et Tuor fut consterné et dit : « Mon espoir a donc été trompé ! Le signe dans les collines m'a conduit seulement à une fin obscure dans le pays de mes ennemis. » Et l'amertume au coeur, il s'assit parmi les rochers sur la rive haute de la rivière, et veilla toute la nuit durant, une âpre nuit sans feu car on était seulement au mois de Súlimë, et nulle haleine printanière n'avait encore effleuré ces terres de l'extrême Nord, et un vent aigre soufflait de l'est.

Mais lors même que le soleil, de ses pâles lueurs aurorales, dessillait les lointaines brumes de Mithrim, Tuor entendit des voix et tournant la tête, il vit avec surprise deux Elfes qui passaient à gué l'eau peu profonde ; et comme ils montaient les degrés de pierre taillés dans la falaise, Tuor se mit debout et les héla. Aussitôt, ils tirèrent leurs épées étincelantes et se précipitèrent vers lui. Et il aperçut alors que sous leurs pèlerines grises, ils avaient revêtu des cottes de mailles ; et il en fut tout émerveillé car ils étaient plus splendides et plus terribles d'apparence qu'aucun Elfe qu'il lui avait été donné de voir. Il se redressa de toute sa hauteur, et les attendit ; mais quand ils virent qu'il ne dégainait aucune arme, mais se tenait là, seul, leur souhaitant la bienvenue dans la langue des Elfes, ils remirent leur épée au fourreau et lui adressèrent paroles courtoises. Et l'un dit : « Nous sommes Gelmir et Arminas, du peuple de Finarfin. N'es-tu pas l'un des Edain d'antan, qui vivaient sur ces terres avant Nirnaeth ? Et, pour sûr, je te crois de la parenté de Hador et de Húrin, car l'or de ton chef te désigne pour tel. »

Et Tuor répondit : « Oui, je suis Tuor, fils de Huor, fils de Galdor, fils de Hador ; mais à présent je désire quitter enfin cette terre où je suis un proscrit et sans parenté aucune. »

« Alors, dit Gelmir, si tu souhaites fuir et trouver les havres du Sud, tes pas t'ont déjà conduit sur la bonne route. »

« C'est bien ce que je pensais, dit Tuor, car j'ai suivi une source jaillie soudainement jusqu'à son confluent avec cette rivière perfide.

Mais à présent je ne sais où aller, car elle a disparu dans les ténèbres. »

« Par les ténèbres, on peut atteindre la lumière », dit Gelmir.

« Et pourtant on souhaite, tant qu'on le peut, marcher sous le Soleil, repartit Tuor. Mais puisque tu appartiens à ce peuple, dis-moi, si tu le sais, où se trouve la Porte des Noldor, car je la cherche depuis longtemps, depuis qu'Annael, mon père nourricier chez les Elfes Gris, m'en a parlé. »

Là-dessus, les Elfes se prirent à rire, et dirent : « Ta quête s'achève ; car nous-mêmes, nous venons de franchir cette Porte. La voilà qui se dresse devant toi ! » Et ils désignèrent l'arche où s'engouffraient les eaux. « Allons ! par les ténèbres, tu parviendras à la lumière. Nous te mettrons sur ton chemin mais nous ne pouvons guider tes pas plus loin, car on nous renvoie en mission urgente aux pays que nous avons fuis. Mais ne crains rien, dit Gelmir, tu portes écrit sur ton front un destin illustre, et il te conduira loin de ces terres, loin même de la Terre du Milieu, comme je le puis deviner. »

Alors Tuor suivit les Noldor, et ils descendirent les degrés et marchèrent dans l'eau froide jusqu'à ce qu'ils aient passé dans l'ombre, au-delà de l'arche de pierre. Et Gelmir sortit de dessous son manteau une de ces lampes qui faisaient la renommée des Noldor ; car elles étaient fabriquées jadis à Valinor, et ni le vent ni l'eau ne les pouvaient éteindre, et décapuchonnées, elles propageaient une clarté limpide et bleutée, à partir d'une flamme emprisonnée dans un cristal blanc [4].

Et à la lumière de cette lampe que Gelmir tenait au-dessus de sa tête, Tuor vit que la rivière dévalait maintenant une pente arasée et s'enfonçait dans un grand tunnel, mais que le long du lit qu'elle s'était taillé dans le rocher, couraient des degrés de pierre qui, au-delà du faisceau lumineux, disparaissaient dans des ténèbres profondes.

Lorsqu'ils eurent atteint le pied des rapides, ils se trouvèrent sous un grand dôme rocheux où la rivière se ruait, tumultueuse, au bas d'un à-pic, et la voûte renvoyait de toutes parts les échos de sa haute rumeur ; et filant sous une autre arche, elle s'enfonçait plus loin dans un second tunnel. Près des chutes, les Noldor s'arrêtèrent et firent leurs adieux à Tuor.

« À présent, il nous faut revenir en arrière et nous en aller de notre côté en toute célérité, dit Gelmir ; car de périlleux événements se préparent au Beleriand. »

« L'heure est-elle donc venue où Turgon va paraître ? », dit Tuor.

Là-dessus les Elfes le considérèrent stupéfaits. « C'est là une chose qui concerne les Noldor plutôt que les fils des Hommes, dit Arminas.

Que sais-tu donc de Turgon ?»

« Bien peu, répondit Tuor, si ce n'est que mon père lui prêta main-forte pour fuir Nirnaeth, et que sa Forteresse mystérieuse abrite l'espoir des Noldor. Cependant, bien que je ne sache pas pourquoi, son nom émeut toujours mon cœur, et me vient aux lèvres. Et s'il en allait selon mon vouloir secret, plutôt que de fouler ce sombre chemin d'effroi, j'irais en quête de lui. À moins que cette route secrète soit, qui sait, le chemin de sa demeure ?»

« Comment savoir ? répondit l'Elfe. Car si la demeure de Turgon est cachée aux regards, cachés également sont les chemins qui y mènent. Je ne les connais point, bien que je les aie longtemps cherchés. Et les connaîtrais-je que je ne te les révélerais pas, ni à personne parmi les Hommes. »

Mais voilà que Gelmir prit la parole : « Et cependant j'ai entendu dire que ta Maison a la faveur du Seigneur des Eaux. Et si ses mandements te conduisent auprès de Turgon, alors, assurément, tu parviendras jusqu'à lui, de quelque côté que tu tournes tes pas. Suis maintenant la route où t'a conduit l'eau jaillie des collines, et ne crains rien ! Tu ne marcheras pas longtemps dans les ténèbres. Adieu ! et ne crois pas que notre rencontre soit chose de hasard ; car l'Habitant des Profondeurs gouverne encore bien des choses ici-bas. *Anar kaluva tielyanna* [5] !»

Là-dessus les Noldor firent demi-tour et remontèrent l'escalier ; mais Tuor demeura immobile jusqu'à ce que la lumière de leur lampe ait disparu ; et il était seul dans une obscurité plus épaisse que la nuit, et les chutes grondaient alentour. Alors s'armant de courage, il posa sa main gauche sur la paroi et avança à tâtons, lentement d'abord, puis plus rapidement, à mesure qu'il s'habitua à l'obscurité et ne trouvait rien qui entravât sa marche. Et après un long moment, lui sembla-t-il, lorsqu'il fut las mais cependant peu soucieux de se reposer dans le noir tunnel, il vit loin devant lui une lumière ; et se hâtant, il parvint à une faille étroite et haute, dans le rocher, et il suivit la rivière bruisante entre ses parois abruptes, jusqu'à son débouché dans un crépuscule doré. Car il était parvenu à un ravin profondément encaissé qui s'ouvrait directement vers l'ouest ; et devant lui le soleil couchant qui défluait dans un ciel clair, illuminait le ravin, embrasant ses murs d'un feu jaune, et les eaux de la rivière brasillaient comme de l'or, déferlant et écumant sur le chaos des pierres étincelantes.

En ce lieu profond, Tuor allait, plein d'espoir à présent et de joie, et il découvrit un chemin au pied de la paroi sud, où s'étirait une longue grève étroite. Et vint la nuit et la rivière coulait impétueuse, invisible sauf pour la lueur des lointaines étoiles qui miroitaient dans ses

profondeurs ; alors il se reposa et dormit, car il n'éprouvait aucune peur aux abords de ces eaux où se jouait la puissance d'Ulmo.

Avec la venue du jour, il se remit en chemin sans hâte. Le soleil se levait dans son dos et se couchait face à lui, et là où l'eau tourbillonnait parmi les rochers ou bouillonnait en soudaines cascades, des arcs-en-ciel se tissaient matin et soir d'une rive à l'autre. Et c'est pourquoi il nomma ce ravin Cirith Ninniach.

Trois jours durant, Tuor chemina lentement, buvant de l'eau fraîche, mais ne désirant aucune nourriture, bien que le poisson foisonnât, qui scintillait comme de l'or et de l'argent, ou chatoyait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel dans les embruns. Et le quatrième jour, le ravin alla s'évasant et ses versants se firent moins hauts et moins abrupts ; mais la rivière coulait plus profonde et plus rapide, car les hautes collines qui formaient maintenant ses rives, déversaient leurs eaux vives dans le Cirith Ninniach, en mille cascades chatoyantes. Là Tuor demeura longtemps assis, contemplant les remous et écoutant la rumeur perpétuelle des eaux, jusqu'à ce que vienne la nuit et que les étoiles brillent, froides et blanches, dans l'obscur ruelle du ciel, au-dessus de sa tête. Et il éleva la voix et toucha les cordes de sa harpe, et couvrant le fracas des eaux, la mélodie de son chant et les douces vibrations de la harpe éveillèrent les échos assoupis du rocher, qui, démultipliés, se propagèrent parmi les collines houssées de nuit, et ainsi jusqu'à ce que tout le grand pays solitaire s'emplisse de musique sous les étoiles. Car bien qu'il n'en sût rien, Tuor avait atteint maintenant les Monts Lammoth ou Montagnes de l'Écho, aux environs du Firth de Drengist. C'est là qu'avait accosté Fëanor, il y a bien longtemps de cela, et les voix de ses légions s'enflaient toujours en une puissante clameur sur les rivages septentrionaux, avant le lever de la Lune [6].

Lors s'étonna Tuor, et il interrompit son chant, et lentement la musique alla s'évanouissant parmi les collines, et le silence se fit. Et du plus profond de ce silence, il perçut un cri étrange dans les airs au-dessus de lui. Et il ne savait point quelle pouvait être la créature qui criait ainsi. Et il se dit : « C'est là une voix de fée », et puis : « Non, c'est un petit animal qui se lamente dans les solitudes » ; et l'entendant une nouvelle fois : « C'est là assurément le cri de quelque oiseau de nuit que je ne connais pas. » Et lugubre lui parut ce cri. Et pourtant il souhaitait l'entendre encore, et le suivre, car ce cri le hélait, il ne savait d'où.

Le lendemain matin, il entendit la même voix au-dessus de sa tête et levant les yeux, il vit trois grands oiseaux blancs qui, à force d'ailes, remontaient le ravin vent debout, et leurs ailes puissantes brillaient au

soleil naissant, et survolant Tuor, ils lancèrent une plainte sonore. Et c'est ainsi qu'il aperçut pour la première fois les grandes mouettes tant aimées des Teleri. Lors Tuor se leva pour les suivre afin de mieux observer quelle direction elles prenaient, et il grimpa sur la falaise à sa gauche, et se tint debout sur la crête, et il sentait un grand vent d'ouest qui lui fouettait le visage ; et ses cheveux flottaient autour de sa tête. Et il buvait avidement de cet air vif et neuf, disant : « Voilà qui fortifie le coeur comme de boire du vin frais ! » Mais il ignorait que ce vent venait tout droit de la Mer Immense.

Et Tuor se remit en marche, cherchant les mouettes au-dessus de la rivière ; et comme il allait, les versants du ravin se resserraient à nouveau, et il arriva jusqu'aux abords d'un goulet, et ce goulet était tout bruissant du fracas des eaux. Et baissant les yeux, Tuor vit avec stupeur une houle sauvage qui remontait la passe et luttait contre la rivière qui s'obstinait dans son cours ; et voilà qu'une lame se dressa, tel un mur, presque jusqu'aux cimes des collines, toute couronnée d'écume qui s'éparpillait au vent. Et la rivière fut vaincue et refoulée, et le flux montant s'engouffra dans la passe et, mugissant, la noya sous une eau profonde ; et s'entrechoquaient les galets roulés par les flots dans un grondement de tonnerre. Ainsi Tuor fut-il sauvé, par l'appel des oiseaux de mer, de la mort sous le flux de la marée, particulièrement forte en cette saison de l'année, et que fouaillait le vent du large.

Mais pour lors, Tuor fut rebuté par la furie des eaux étrangères et il se détourna et s'en alla vers le sud, et ainsi il ne rejoignit point les rives spacieuses du Firth de Drengist, mais erra plusieurs jours encore dans une contrée sauvage et aride, et ces solitudes étaient balayées par le vent de la mer, et tout ce qui y poussait, herbe ou buisson rabougri, penchait toujours vers l'est, infléchi par le vent dominant qui soufflait de l'ouest. Et Tuor franchit de la sorte les frontières du Nevrast, où Turgon avait jadis vécu ; et à son insu (car les crêtes des collines, aux confins du pays, étaient plus élevées que les pentes de l'autre versant), il atteignit enfin les noires rives de la Terre du Milieu, et il vit la Mer Immense, Belegaer la Sans-Rivages. Et à cette heure le soleil se couchait derrière les margelles du monde, tel un incendie furieux ; et Tuor se tenait debout sur la falaise, les bras grands ouverts, et un âpre languir emplissait son coeur. On dit qu'il fut le premier Homme à atteindre la Mer Immense, et que personne, hormis les Eldar, n'a senti plus puissamment le désir qu'elle suscite.

Tuor s'attarda de nombreux jours en Nevrast, et cela lui sembla bon, car cette terre défendue par des montagnes au nord et à l'est, et

proche de la mer, était plus tempérée et plus accueillante que les plaines du Hithlum. Il était accoutumé depuis longtemps à vivre seul en chasseur dans les solitudes sauvages, et la nourriture ne lui fit pas défaut ; car le printemps s'affairait en Nevrast, et l'air bourdonnait de la rumeur des oiseaux : ceux qui vivaient en multitude sur les rivages de la mer, comme ces autres qui foisonnaient dans les marais de Linaewen, au creux des vallons ; mais au cours de ces journées aucune voix, ni d'Homme ni d'Elfe, ne se fit entendre dans les solitudes.

Jusqu'aux rives du grand lac parvint Tuor, mais ses eaux étaient hors d'atteinte pour lui, car de vastes boursiers et d'impénétrables forêts de roseaux l'environnaient de toutes parts. Et bientôt il rebroussa chemin et s'en retourna sur la côte, car l'attirait la Mer, et il n'aimait guère demeurer longtemps là où il ne pouvait entendre le murmure des vagues. Et sur la grève, Tuor découvrit les premières traces des anciens Noldor. Car parmi les hautes falaises taillées par la mer au sud de Drengist, il y avait de nombreuses criques abritées, et des plages de sable fin jonchées de sombres rochers brillants ; et y conduisant, Tuor trouva souvent des escaliers sinueux taillés dans la pierre vive ; et au bord de l'eau se voyaient les ruines de quais construits avec d'énormes blocs de pierre arrachés à la falaise, où avaient un jour mouillé les navires des Elfes. Longtemps s'attarda Tuor dans ces régions, contemplant la mer toujours changeante ; et s'écoulèrent le printemps puis l'été, et lentement s'épuisait l'année, et l'obscurité allait s'épaississant au Beleriand, et voici que venait l'automne qui devait voir s'accomplir le noir destin de Nargothrond.

Et il se peut que les oiseaux aient entrevu de loin le rude hiver qui s'annonçait [7] ; car ceux qui avaient coutume de partir vers le sud s'assemblèrent tôt pour leur envol, et d'autres espèces, qui demeuraient d'ordinaire dans le Nord, quittèrent leurs nids pour venir en Nevrast. Et un jour que Tuor était là assis sur la plage, il perçut la rumeur et le sifflement d'ailes puissantes, et levant les yeux, il vit sept cygnes blancs qui, déployés en flèche, volaient en direction du sud. Et passant au-dessus de lui, ils virèrent soudainement, et tournoyèrent pour se poser sur l'eau dans un grand fracas et jaillissement d'écume.

Or Tuor aimait beaucoup les cygnes qu'il avait bien connus sur les étangs gris du Mithrim ; de plus, le cygne était l'emblème d'Annael et de ses parents nourriciers. Aussi se leva-t-il pour accueillir les oiseaux, et il les héla, s'émerveillant de les voir, à ce qu'il lui sembla, plus forts et plus orgueilleux qu'aucun de leur race qu'il eût rencontré auparavant ; mais ils battirent des ailes et poussèrent des cris rauques, comme pris de fureur contre lui et voulant le chasser du rivage. Puis

ils s'arrachèrent de nouveau à grand bruit de l'eau, et de nouveau le survolèrent, et de si près que le froissement de leurs ailes l'effleura comme une haleine stridente ; et décrivant une large courbe, ils s'élevèrent dans les airs et disparurent vers le sud.

Et s'écria Tuor : « Voici encore un autre signe que j'ai trop tardé ! », et il grimpa derechef jusqu'à la cime de la falaise et juché là, il aperçut les cygnes qui tournoyaient sur les hauts ; mais lorsque, obliquant vers le sud, il entreprit de les suivre, promptement ils s'envolèrent.

Or donc Tuor chemina vers le sud, longeant la côte, près de sept jours pleins, et chaque matin il était éveillé à l'aube par la rumeur des ailes, au-dessus de sa tête, et chaque jour les cygnes reprenaient leur essor et il les suivait. Et comme il allait, les grandes falaises se faisaient moins abruptes, et leurs cimes se tapissaient d'herbe fleurie ; et au loin, du côté du levant, des bois jaunissaient dans le déclin de l'année. Mais face à lui, et allant toujours se rapprochant, il voyait une ligne de collines lui barrant la route, qui se déployaient vers l'ouest, culminant en une haute montagne : une sombre tour casquée de nuages, et qui se dressait sur de puissants épaulements, dominant un vaste promontoire verdoyant qui pointait vers le large.

Ces collines grises étaient les contreforts occidentaux de l'Ered Wethrin, la barrière nord du Beleriand, et la montagne n'était autre que le Mont Taras, le plus occidental de tous les sommets de ce pays, et sa cime était le premier signe d'une terre, que de très loin en mer le marin entrevoyait lorsqu'il approchait des rivages mortels. À l'abri de ses longs versants, Turgon avait vécu aux jours d'autrefois, dans les hautes salles de Vinyamar, le plus ancien des ouvrages de pierre qu'érigèrent les Noldor sur leur terre d'exil. Et là s'élevait encore la forteresse, désolée mais immuable, surplombant de vastes terrasses qui donnaient sur la mer. Les années ne l'avaient pas ébranlée et les serviteurs de Morgoth l'avaient négligée ; mais le vent et la pluie et le gel lui avaient infligé leurs sceaux, et sur le couronnement de ses murs et les lauzes puissantes de ses toits poussaient à foison ces grises verdure, se nourrissant de l'air salé, s'épanouissent jusque dans les rainures de la pierre nue.

Or donc Tuor atteignit les vestiges d'une route effacée et il passa entre des tertres gazonnés et des pierres inclinées, et à la tombée du jour il traversa les vastes cours éventées et pénétra dans l'antique salle. Nulle ombre de peur ou de mal ne hantait les lieux, mais une épouvante sacrée s'empara de Tuor à la pensée de tous ceux qui avaient vécu là et s'en étaient allés, personne ne savait où : le peuple

fier épargné par la mort mais condamné par le destin, venu des terres lointaines, de l'au-delà des Mers. Et il se tourna et contempla, comme souvent leurs yeux avaient dû contempler, les flots agités chatoyant à perte de vue. Et se détournant à nouveau, il vit que les cygnes s'étaient posés sur la terrasse supérieure, et se pressaient devant la porte ouest de la grande salle ; et ils battaient des ailes et Tuor crut comprendre qu'ils lui enjoignaient d'entrer. Alors il monta le large escalier, à moitié dissimulé sous le gazon d'Olympie et la nielle, et il passa sous le puissant linteau et pénétra dans l'ombre de la demeure de Turgon ; et il parvint enfin à une salle aux vastes colonnes. Si elle lui était apparue immense du dehors, combien spacieuse et magnifique il la trouva de l'intérieur ! Et par révérencielle crainte, il souhaita ne pas éveiller les échos de sa solitude. Il ne pouvait rien distinguer sauf à l'extrémité est de la salle, un trône sous un dais, et aussi légèrement qu'il le put, il se dirigea vers le trône ; mais ses pas résonnèrent sur le sol pavé, comme la foulée du destin, et les échos se bousculaient devant lui de colonne en colonne le long de la galerie.

Et comme il se tenait devant le trône dans la pénombre et observait qu'il avait été taillé dans un seul bloc de pierre et recouvert de signes étranges, le soleil couchant affleura la haute fenêtre sous le pignon occidental, et un rai de lumière frappa le mur devant lui, et scintilla, lui sembla-t-il, sur du métal bruni. Et Tuor, charmé, vit que sur le mur, derrière le trône, étaient suspendus un bouclier et un grand haubert, un heaume et une longue épée dans son fourreau [8]. Le haubert brillait comme façonné d'argent natif, et le rayon de soleil le pailletait d'or. Mais le bouclier avait une forme qui parut à Tuor singulière, car il était long et fuselé ; et il était blasonné d'une blanche aile de cygne sur champ d'azur. Et Tuor parla, et sa voix sonna comme un défi sous la voûte ; « En vertu de ce signe, je m'en vais prendre par-devers moi ces armes, quel que soit le destin dont elles sont porteuses. » Et il souleva le bouclier et le trouva léger et bien plus maniable qu'il ne l'aurait cru ; car ce bouclier était fabriqué, semble-t-il, en bois mais habilement bardé, par les Elfes-forgerons, de feuilles de métal d'une finesse extrême mais très résistantes ; et ainsi se trouvait-il protégé des vers et des intempéries.

Or donc Tuor se revêtit du haubert et coiffa le heaume, et il ceignit l'épée ; et le fourreau et la ceinture étaient noirs avec des boucles d'argent. Armé de la sorte il sortit de la salle de Turgon et se tint sur les hautes terrasses de Taras, dans la lumière écarlate du soleil. Personne n'était là pour le contempler, cependant que tout étincelant d'or et d'argent, il tournait son regard vers l'ouest, et il ignorait qu'en cet instant il apparaissait comme un des Puissants de l'Occident, et

digne vraiment d'être père de rois, le père des Rois des Hommes d'Outre-Mer, car tel effectivement devait être son destin [9] ; mais ayant revêtu cette garbe, un changement s'opéra en Tuor, fils de Huor, et son coeur se fit superbe dans sa poitrine. Et comme il s'éloignait des portes, les cygnes lui rendirent hommage, et chacun s'arrachant une rémige, ils la lui offrirent, posant leurs longs cous sur la pierre à ses pieds ; et il prit les sept plumes et les piqua dans le cimier de son heaume, et les cygnes immédiatement se relevèrent et s'envolèrent vers le nord, dans le sillage du couchant, et Tuor ne les vit jamais plus.

Or donc Tuor sentit ses pieds attirés vers le rivage et empruntant un long escalier, il descendit jusqu'à une vaste plage qui se déployait le long du littoral nord du pays Taras ; et comme il allait, il vit l'orbe du soleil sombrer dans un grand nuage noir qui avait surgi à l'horizon de la mer enténébrée, et s'élevèrent une rumeur et un murmure comme d'un orage proche. Et Tuor se tenait debout sur le rivage, et le soleil était un brasier charbonneux contre la menace du ciel ; et il lui sembla qu'une lame puissante se dressait au loin et roulait vers la terre, mais il y vit un prodige, et demeura rivé au sol. Et la vague vint à lui, et elle portait une nuée ombreuse. Et s'approchant, elle se brisa soudain et déferla en longues coulées d'écume. Mais là même où elle s'était brisée, se dressait, sombre contre la tempête qui se levait, une forme vivante, de haute stature et majestueuse.

Alors Tuor s'inclina avec révérence car il crut contempler un roi puissant. Une haute couronne portait-il, d'où s'échappait sa longue chevelure chatoyante comme embruns au crépuscule ; et voici que rejetant le manteau gris qui l'entourait de brume, il apparut vêtu d'une cotte de mailles vermeille, qui épousait étroitement son corps, telles les écailles de quelque poisson prodigieux, et d'une tunique d'un vert intense qui scintillait et brasillait cependant qu'il s'avancât à pas lents vers le rivage. Ainsi l'Habitant des Profondeurs, celui que les Noldor nomment Ulmo, le Seigneur des Eaux, se révéla à Tuor, fils de Huor, de la maison de Hador, à l'ombre de Vinyamar.

Il ne prit pas pied sur la plage, mais debout dans le flot obscur qui lui battait les genoux, il parla à Tuor ; et à l'éclat de ses yeux et au son de sa voix profonde qui semblait jaillie des fondations mêmes de l'univers, Tuor fut pris d'effroi, et il se jeta la face contre terre.

« Lève-toi, fils de Huor, dit Ulmo. Ne crains pas mon courroux, bien que je t'aie appelé longtemps, et que tu ne m'aies point entendu ; et qu'étant enfin parti, tu te sois attardé en chemin. C'est au printemps que tu aurais dû te tenir ici ; mais à présent un rude hiver approche, qui vient du pays de l'Ennemi. Il va te falloir apprendre la célérité, et

le chemin aisé que je t'avais tracé devra être modifié. Car mes conseils ont été dédaignés [10], et voilà que la Malignité Toute-Puissante rampe déjà dans la Vallée du Sirion, et tes ennemis sont déjà là nombreux à s'interposer entre toi et ton but. »

« Quel est donc mon but. Seigneur ? » dit Tuor.

« Cela même à quoi ton coeur a toujours aspiré, répondit Ulmo. Trouver Turgon, et de tes yeux contempler la cité cachée. C'est pour être mon messager que te voilà en grand arroi, paré des armes mêmes qu'il y a bien longtemps j'ai désigné pour tiennes. Toutefois il te faut maintenant traverser les dangers à la faveur de l'ombre. Enveloppe-toi donc dans ce manteau, et jamais ne t'en défais jusqu'à ce que tu parviennes au terme de ton voyage. »

Il parut alors à Tuor qu'Ulmo entrouvrait sa cape grise et lui en jetait un pan, et que dans les plis de ce pan, il pouvait se draper de la tête aux pieds.

« Ainsi marcheras-tu sous mon ombre, dit Ulmo, mais ne t'attarde plus ; car sur les terres d'Anar et dans les feux de Melkor, ce vêtement perdra ses pouvoirs. Seras-tu mon émissaire ? »

« Je le serai, Seigneur », dit Tuor.

« Alors je mettrai dans ta bouche les paroles qu'il conviendra de dire à Turgon, dit Ulmo, mais d'abord je vais t'instruire, et il est des choses que tu vas entendre, que nul autre Homme n'a entendues ; personne, pas même les puissants parmi les Eldar. »

Et Ulmo parla à Tuor de Valinor et de sa ruine, et de l'Exil des Noldor, et de la Malédiction de Mandos et de la disparition du Royaume Bienheureux. « Mais vois donc, dit-il, à toute cuirasse il y a un défaut, même à la cuirasse du Destin (comme le nomment les Enfants de la Terre) ; et il y a une brèche dans les murailles de la Fatalité, et ce jusqu'à ce que vienne l'accomplissement, ce que vous autres appelez la Fin. Ainsi en sera-t-il tant que je dure : une voix secrète qui ne se taira point, et une lumière là où furent décrétées les ténèbres. C'est pourquoi, bien qu'en ces temps obscurs je paraisse agir contre la volonté de mes frères, les Seigneurs de l'Ouest, c'est là mon rôle parmi eux, lequel me fut assigné avant la création du Monde. Et cependant la Fatalité est forte, et l'ombre de l'Ennemi gagne partout ; et me voici diminué au point qu'en la Terre du Milieu, je ne suis plus qu'un murmure indistinct. Les eaux qui coulent vers l'ouest s'assèchent et leurs sources sont polluées, et mon pouvoir se retire de la terre ; car telle est la puissance de Melkor que les Elfes et les Hommes se font aveugles et sourds à mon égard. Et maintenant la Malédiction de Mandos est proche de se réaliser, et toutes les oeuvres des Noldor vont périr, et toutes les espérances qu'ils ont fondées s'écrouler. Ne reste

qu'un ultime espoir, un espoir qu'ils n'ont pas prévu et n'ont pas préparé. Et cet espoir tient en ta personne ; car tel est mon choix. »

« Alors Turgon ne livrera pas bataille à Morgoth, comme l'espèrent encore tous les Eldar ? dit Tuor. Et qu'attends-tu donc de moi, Seigneur, si je me rends à présent auprès de Turgon ? Car si, à l'instar de mon père, je suis prêt à secourir ce roi dans l'adversité, cependant de piètre utilité lui serai-je, moi homme mortel et seul, parmi les Nobles Personnes de l'Occident, si nombreuses et si vaillantes. »

« Si je choisis de t'envoyer, Tuor fils de Huor, alors crois bien que ton épée n'est pas indigne d'être mandée. Car de la vaillance des Edain, toujours se souviendront les Elfes durant les siècles à venir, s'émerveillant qu'ils aient donné si librement de cette vie dont ils avaient si peu sur terre. Mais ce n'est pas seulement pour ta valeur que je t'envoie, mais pour apporter au monde un espoir qui échappe à ton regard, et une lumière qui percera les ténèbres. »

Et comme Ulmo prononçait ces paroles, la rumeur de l'orage s'enfla en une puissante clameur, et le vent fraîchit, et le ciel se rembrunit ; et le manteau du Seigneur des Eaux flottait tout alentour comme un nuage éployé. « À présent va, dit Ulmo, de peur que la Mer ne te dévore. Car Ossë obéit aux volontés de Mandos, et le voilà en grand courroux, étant serviteur de la Malédiction. »

« Je ferai selon ton désir, dit Tuor, mais si j'échappe à la Malédiction, quelle parole porterai-je à Turgon ? »

« Si tu parviens jusqu'à lui, répondit Ulmo, alors les mots naîtront d'eux-mêmes en ton esprit, et ta bouche parlera comme j'aurais moi-même parlé. Ne crains rien et parle ! Et désormais fais ce que t'inspire ton cœur valeureux. Et garde bien mon manteau par-devers toi car il te sera protection. Et je t'enverrai quelqu'un, un naufragé de la furie d'Ossë, et ainsi auras-tu un guide : oui, le dernier marin du dernier navire à s'aventurer vers l'ouest jusqu'au lever de l'Étoile. Va maintenant, et retourne sur terre ! »

Et le tonnerre gronda et les éclairs fulgurèrent sur les flots ; et Tuor aperçut Ulmo debout parmi les vagues, telle une haute tour d'argent toute scintillante, parcourue de mille flammèches ; et il hurla contre le vent : « Je m'en vais, Seigneur ! Pourtant voici que le languir de mon cœur me porte vers la mer. »

Là-dessus Ulmo brandit une trompe puissante et l'emboucha, et il sonna une note unique, si grave que le mugissement de la tempête n'était guère plus, à côté, que le murmure d'une brise ridant la surface d'un lac. Et à l'instant même où il entendit cette note et en fut environné, et de part en part pénétré, il sembla à Tuor que s'évanouissaient les rives de la Terre du Milieu, et que, vision

prodigieuse, il contemplait toutes les eaux de l'univers : depuis les veines de la Terre jusqu'aux embouchures des rivières, et des grèves et des estuaires jusqu'au grand large. Son regard plongeait jusqu'aux entrailles de la Mer Immense, dans ces régions obscures où du sein des ténèbres éternelles résonnaient des voix terribles aux oreilles des mortels. Et avec la vue perçante des Valar, il découvrait ses plaines liquides se déployant à l'infini, sans un souffle, sous l'oeil d'Anar, ou brasillantes sous la lune cornue, ou hérissées de crêtes furieuses qui déferlaient sur les Îles d'Ombre [11] ; et tout juste perceptible à ces yeux dessillés, il entrevit une montagne se dressant quasiment hors d'atteinte du regard, dans des lointains insondables, nuage lumineux de longues traînées d'écume moirée. Et alors même qu'il tendait l'oreille à la distante rumeur de ce ressac et s'efforçait de distinguer plus clairement cette lumière d'horizon, la note se tut, et il demeura là, l'orage tonnant sur sa tête, et les éclairs fourchus sillonnant les cieux. Et Ulmo avait disparu, et la mer était en grand courroux, tandis que les vagues sauvages d'Ossë se ruaient contre les murailles de Nevrast.

Alors fuyant la rage des flots, Tuor regagna péniblement les terrasses supérieures ; car le vent le plaquait contre la falaise, et lorsqu'il atteignit la cime, le jeta à genoux. C'est pourquoi il chercha refuge dans la grande salle sombre et vide, et la nuit durant, il demeura assis sur le trône de pierre qui fut celui de Turgon. La violence de la tempête ébranlait jusqu'aux colonnes et il sembla à Tuor que le vent était parcouru de gémissements et de sauvages lamentations. Et pourtant, de lassitude, il s'endormit par moments, et son sommeil fut troublé de rêves nombreux, dont rien n'affleura à sa mémoire lorsqu'il s'éveilla, hormis l'un d'eux : la vision d'une île, et se dressant en son centre une montagne abrupte, et le soleil baissait derrière la montagne et les ombres montaient à l'assaut du ciel ; mais au-dessus brillait une seule étoile éblouissante.

Après ce rêve, un sommeil profond s'empara de Tuor, car avant que la nuit ne s'achevât la tempête s'était apaisée, balayant les nuages noirs vers l'est de l'univers. Enfin il ouvrit les yeux dans la lumière blafarde, se leva et quitta le haut siège, et comme il traversait la salle plongée dans la pénombre, il vit qu'elle était pleine d'oiseaux de mer chassés par la tempête ; et il sortit comme pâlissaient les dernières étoiles, à l'ouest, devant le jour grandissant. Alors il remarqua que les vagues énormes de la nuit avaient chassé loin dans les terres, et projeté leurs crêtes écumeuses sur le faite des collines, et que les algues et les galets jonchaient même les terrasses devant les portes. Et se penchant au-dessus du parapet de la terrasse inférieure. Tuor vit,

appuyé contre le mur parmi les galets et les varechs, un Elfe vêtu d'un manteau gris détrempe par l'eau de mer. Il était assis silencieux, contemplant, au-delà des plages dévastées, la brisée des longues houles. Tout était immobile, et nul son ne se faisait entendre sauf le grondement du ressac sur la grève.

Comme Tuor debout regardait le personnage silencieux et tout de gris vêtu, il se ressouvint des paroles d'Ulmo, et un nom, qu'il n'avait pas appris, lui monta aux lèvres, et il s'écria à haute voix :

« Bienvenue à toi, Voronwë ! Je t'attendais [12] ! »

Alors l'Elfe se retourna et leva la tête et Tuor rencontra le vif éclair de ses prunelles gris marine, et il le reconnut pour un des nobles parmi les Noldor. Mais la peur et l'émerveillement se peignirent dans le regard de l'Elfe, lorsqu'il aperçut Tuor dressé de toute sa hauteur sur le mur au-dessus de lui, revêtu de son grand manteau comme d'une ombre d'où scintillait sur sa poitrine la cotte annelée des Elfes.

Un instant ils demeurèrent ainsi, chacun scrutant la contenance de l'autre, et puis l'Elfe se leva et salua Tuor jusqu'à terre : « Qui es-tu, Seigneur ? dit-il. Longtemps j'ai peiné dans la mer implacable. Dis-moi : de grands événements sont-ils survenus depuis que j'ai foulé la terre ferme ? L'Ombre est-elle renversée ? Le Peuple Caché s'est-il montré ? »

« Non pas, répondit Tuor. L'ombre s'allonge sur terre, et les Cachés demeurent cachés. »

Or donc Voronwë le dévisagea longtemps en silence. « Mais qui es-tu ? demanda-t-il encore. Car il y a bien des années que mon peuple a quitté ce pays, et nul d'entre nous n'a vécu ici depuis lors. Et maintenant je me rends compte que malgré ton vêtement tu n'es pas l'un de nous, comme je le pensais, mais de la race des Hommes. »

« Je le suis assurément, dit Tuor. Et n'es-tu pas le dernier marin du dernier vaisseau qui, appareillant des Havres de Círdan, fit voile vers l'occident ? »

« Je suis, dit l'Elfe, celui-là même ; Voronwë, fils d'Aranwë, suis-je. Mais comment sais-tu mon nom et mon destin, je ne le puis concevoir, »

« Je le sais, car le Seigneur des Eaux m'a parlé hier au soir, répondit Tuor. Et il m'a dit qu'il te dérobera aux fureurs d'Ossë et t'enverra ici pour me servir de guide. »

Lors plein d'effroi et d'étonnement Voronwë s'écria :

« Tu as parlé avec Ulmo le Tout-Puissant ? Grande certes doit être ta valeur, et illustre ton destin ! Mais où te conduirai-je, Seigneur ? Car un roi parmi les Hommes es-tu assurément, et ils sont nombreux, ceux qui obéissent à ta voix. »

« Non, je suis un esclave en rupture de ban, dit Tuor, et je suis un hors-la-loi, seul dans un pays désert. Mais j'ai une mission à accomplir auprès de Turgon, le Roi caché. Sais-tu par quelle route je le puis trouver ? »

« Nombreux sont les hors-la-loi et les esclaves en ces temps de malheur, qui n'étaient pas nés tels, répondit Voronwë. Je te pense, par droit de naissance, un Seigneur parmi les Hommes. Mais serais-tu le plus exalté des tiens, nul droit as-tu de rechercher Turgon, et vaine sera ta quête. Car te conduirais-je devant ses portes, que tu ne pourrais entrer. »

« Je ne te demande pas de me conduire au-delà de la porte, dit Tuor. Là, le Mandement d'Ulmo s'affrontera à la Malédiction. Et si Turgon refuse de me recevoir, alors ma mission prendra fin, car la Malédiction l'aura emporté. Mais quant au droit, qui est le mien, d'aller en quête de Turgon : je suis Tuor, fils de Huor, et de la race de Húrin, tous gens dont Turgon n'ignore point les noms. Et le cherchant, j'obéis aussi aux ordres d'Ulmo. Turgon oubliera-t-il ce qui lui fut dit autrefois : *Souviens-toi que l'ultime espoir des Noldor viendra de la Mer ?* Ou encore : *Lorsque le péril est proche, il en viendra un de Nevrast pour t'avertir* [13] ? Je suis celui qui doit venir, et j'ai revêtu la garbe apprêtée à mon intention. »

Tuor s'émerveilla de s'entendre parler ainsi, car les mots prononcés par Ulmo à l'adresse de Turgon, lorsqu'il avait quitté le Nevrast, ces mots ne lui étaient point connus précédemment, ni de personne hors le Peuple Caché. Et plus étonné encore fut Voronwë ; mais il se détourna et portant ses yeux vers la Mer, il soupira.

« Hélas ! dit-il, je souhaite ne jamais revenir. Et souvent ai-je fait vœu, dans les abîmes de la mer, que si jamais je foulais la terre ferme à nouveau, je vivrais en paix, bien loin de l'Ombre qui règne sur le Nord, soit aux abords des Havres de Círdan, soit dans les belles prairies de Nan-tathren où le printemps est plus doux que le doux désir du cœur. Mais si le mal a gagné pendant mon errance, et si l'ultime péril menace mon peuple, alors il me faut aller auprès d'eux. » Il se tourna vers Tuor. « Je te conduirai aux Portes cachées, dit-il, car les sages ne se dérobent pas aux Mandements d'Ulmo. »

« Nous irons donc ensemble, ainsi qu'il nous fut enjoint, dit Tuor. Mais ne perds pas espoir, Voronwë ! Car mon cœur te dit que loin de l'Ombre ta longue route te conduira ; et que ton espérance fera retour à la Mer [14]. »

« Et de même, pour toi, dit Voronwë, mais à présent nous ne devons plus y songer, et il nous faut en hâte partir. »

« Oui, dit Tuor, mais où me mèneras-tu, et à quelle distance ? Et ne

nous faut-il pas tout d'abord considérer comment nous allons assurer notre subsistance dans les solitudes ; ou, si le chemin est long, comment passerons-nous l'hiver sans gîte ?»

Mais Voronwë se refusa à fournir une réponse claire touchant le chemin à emprunter. « Tu connais l'endurance des Hommes, dit-il. Quant à moi, je suis un Noldor, et âpre serait la famine et rude l'hiver qui abattraient les gens de la race de ceux qui ont franchi la Glace Broyeuse. Car comment penses-tu que nous avons pu peiner des jours innombrables dans les déserts salés de la mer ? Ou n'as-tu point entendu parler du pain-de-route des Elfes ? Et je conserve toujours par-devers moi ce que tous les marins gardent en dernier recours. » Et il lui montra alors sous son manteau une sacoche scellée pendue à sa ceinture. « Ni l'eau ni les intempéries ne la peuvent altérer tant qu'elle demeure scellée. Mais nous devons la tenir en réserve en cas de dénuement extrême ; et nulle doute qu'un hors-la-loi et un chasseur pourront trouver d'autres nourritures, avant que l'année ne précipite son terme ! »

« Peut-être, dit Tuor, mais il y a des contrées où il ne fait pas bon chasser, si giboyeuses soient-elles. Et les chasseurs s'attardent volontiers en chemin. »

Or donc Tuor et Voronwë s'apprêtèrent pour le départ. Tuor s'arma du petit arc et des flèches qu'il avait apportés en sus du harnois qu'il avait pris dans la salle du trône ; mais sa lance, sur laquelle était écrit son nom en runes des Elfes du Nord, il la posa contre le mur pour marquer son passage. Voronwë n'avait pas d'armes, sauf une courte épée.

Avant qu'il ne fît grand jour, ils quittèrent l'ancienne demeure de Turgon, et Voronwë conduisit Tuor par monts et par vaux, et ils contournèrent, à l'ouest, les pentes abruptes du Taras, et traversèrent le grand promontoire. Là passait autrefois la route de Nevrast à Brithombar, qui lors n'était guère plus qu'une verte sente entre d'anciens talus gazonnés. Et c'est ainsi qu'ils atteignirent le Beleriand et les régions du nord des Falas ; et obliquant vers l'est, ils cherchèrent les sombres surplombs de l'Ered Wethrin, et là ils se dissimulèrent et prirent du repos jusqu'à la tombée du jour. Car bien que les antiques demeures des Falathrim, Brithombar et Eglarest soient encore distantes, les Orcs rôdaient à présent dans les parages, et tout le pays était infesté par les espions de Morgoth : il craignait en effet les navires du Círdan, qui faisaient parfois des incursions sur les côtes, et se joignaient aux expéditions envoyées de Nargothrond.

Et tandis qu'ils étaient là assis, emmitouflés dans leurs manteaux,

telles des ombres à l'abri des collines, Tuor et Voronwë conversèrent ensemble longuement. Et Tuor questionna Voronwë au sujet de Turgon, mais Voronwë était peu loquace là-dessus, et parlait plus volontiers des demeures construites sur l'île de Balar, et du Lisgradh, le pays des roseaux, aux Embouchures du Sirion.

« En ces lieux, le nombre des Eldar va toujours croissant, dit-il, car toujours plus nombreux, ils s'y réfugient, gens de l'une et l'autre races, par peur de Morgoth et lassitude des combats. Mais je n'ai pas abandonné mon peuple de mon propre gré. Car après Bragollach et la levée du siège d'Angband, le doute, pour la première fois, s'insinua au coeur de Turgon et il se prit à craindre que Morgoth ne se révélât trop fort. Cette année-là, il renvoya les premiers des gens de son peuple à avoir passé ses portes : une poignée d'entre eux qui furent mandés en mission secrète. Ils descendirent le Sirion jusqu'aux parages des Embouchures, et là ils construisirent des navires. Mais cela ne leur fut d'aucune utilité sinon pour gagner la grande île de Balar et y fonder des établissements isolés, hors d'atteinte de Morgoth. Car les Noldor n'ont pas l'art de construire des vaisseaux qui tiennent durablement contre les vagues de Belegaer-la-Grande [15].

« Mais lorsque Turgon eut vent, par la suite, du ravage des Falas et du sac des anciens Havres des Charpentiers là-bas devant nous, de nouveau il envoya des messagers. Cela se passait il y a peu, et pourtant à mon souvenir, cela me paraît comme la plus longue portion de mon existence. Car j'étais l'un de ceux qu'il dépêcha, étant encore tout jeune d'années, chez les Eldar. Je suis né ici, sur cette Terre du Milieu, en pays Nevrast. Ma mère appartenait aux Elfes-Gris des Falas, et elle était apparentée à Círdan lui-même – il y avait un grand brassage de populations au Nevrast, dans les premiers temps du règne de Turgon –, et j'ai le coeur marin de ceux de ma lignée maternelle. C'est pourquoi je fus parmi les élus, car nous avions mission de nous rendre auprès de Círdan, solliciter son aide dans nos constructions navales, afin que les messages et les prières, appelant à nous secourir, parviennent jusqu'aux Seigneurs de l'Ouest avant que tout ne fût perdu. Mais je me suis attardé en chemin. Car je ne connaissais guère la Terre du Milieu, et nous arrivâmes à Nan-tathren au printemps de l'année. Belle à ravir le coeur est cette terre, Tuor, comme toi-même le découvriras, si jamais tes pas te mènent sur les routes du Sud qui descendent le cours du Sirion. Là guérit-on de tout languir de la mer, sinon pour ceux que la Malédiction ne veut point lâcher. Là, Ulmo n'est plus que le serviteur de Yavanna, et la terre a doué de vie une profusion de choses merveilleuses, bien au-delà de ce que dans les rudes collines septentrionales, le coeur peut concevoir. En ces pays,

confluent le Narod et le Sirion, et ils ne se hâtent plus, mais coulent larges et paisibles, à travers de vivantes prairies ; et tout alentour du fleuve qui scintille foisonnent les iris d'eau – toute une forêt de calices – et l'herbe est semée de fleurs, tels des bijoux, des sonnailles, des flammèches rouge et or, une lande d'étoiles multicolores dans un firmament d'émeraude. Mais plus beaux encore sont les saules de Nantathren, vert pâle ou argentés dans le vent, et la rumeur de leurs feuilles innombrables est une musique enchantée : les jours et les nuits s'écoulaient sans que j'en tienne le compte, et là je m'attardais, avec de l'herbe au genou, et j'écoutais. Là je fus comme ensorcelé et j'oubliais la mer en mon coeur. Là j'errais, nommant les fleurs nouvelles, et couché, je rêvais parmi le chant des oiseaux et le bourdonnement des abeilles et des mouches ; et là je pourrais vivre encore dans les délices, abandonnant toute ma parenté, et aussi bien les vaisseaux des Teleri que les épées des Noldor, mais mon destin en a décidé autrement. Ou peut-être le Seigneur des Eaux lui-même ; car il régnait puissant sur cette terre.

« Ainsi, dans le for de mon coeur, je conçus l'idée de faire un radeau avec des branches de saule, et d'aller voguant sur le sein brillant du Sirion ; et c'est ce que je fis, et c'est ainsi que je fus pris. Car un jour où je me trouvais au milieu du fleuve, le vent se leva soudain et se saisit de moi et m'emporta au loin, hors du Pays des Saules, jusqu'à la Mer. Et des messagers, je fus ainsi le dernier à rejoindre Círdan ; et des sept navires qu'il construisit sur la demande de Turgon, tous hormis un seul étaient déjà armés. Et l'un après l'autre, ils firent voile vers l'ouest et aucun d'entre eux n'est jamais revenu, ni a-t-on jamais reçu d'eux la moindre nouvelle.

« Mais voilà que l'air salé du grand large attisa en mon coeur l'âme de ma lignée maternelle ; et je pris plaisir aux vagues, apprenant tout le savoir marin, lequel était d'ailleurs déjà engrangé en mon esprit. De sorte que, lorsque le dernier navire, et le plus considérable, fut appareillé, j'avais hâte de partir, me disant à part moi : “ Si les paroles de Noldor sont vraies, alors à l'occident se trouvent des prairies auprès desquelles le pays des Saules est peu de chose. Et là-bas, il n'est rien qui se flétrisse et le printemps n'a point de fin. Et il se peut que moi-même, Voronwë, je puisse y parvenir. Et au pire, mieux vaut errer sur les eaux que de subir l'Ombre du Septentrion ” ; et je ne craignais rien car nul flot ne peut couler bas les navires des Teleri.

« Mais terrible est la Mer Immense ; et elle porte haine aux Noldor, car elle accomplit la Malédiction des Valar. Bien pire sort vous attend que de sombrer dans l'abîme et d'y périr : l'horreur, la solitude et la démence ; l'effroi du vent et le tumulte des vagues, et le silence et les

ombres où tout espoir s'évanouit et toute forme vivante se dérobe. Et elle baigne bien des rives mauvaises et étrangères, et bien des îles de danger et de peur l'infestent. Je n'assombrirai pas ton coeur, fils de la Terre du Milieu, avec les récits de mes travaux, sept ans durant, sur la Mer Immense, au nord au sud, mais jamais à l'ouest, car l'Ouest nous est fermé.

« Enfin, dans le morne désespoir, las du monde entier, nous virâmes de bord et tentâmes d'échapper à la Fatalité qui si longtemps nous avait ménagés seulement pour nous frapper plus cruellement. Car juste comme nous discernions à l'horizon une montagne, et que je m'écriais : “ Voici le Taras et le pays de ma naissance ! ”, le vent se leva, et de grands nuages chargés de tonnerre accoururent de l'Ouest. Alors les vagues, telles des créatures vivantes douées de malignité, nous traquèrent, et la foudre nous frappa ; et lorsque nous nous trouvâmes rompus et réduits à une coque en détresse, les mers nous prirent d'assaut avec furie. Mais comme tu vois, je fus épargné ; car, à ce qu'il me semble, vint une vague, plus puissante et cependant plus calme que toutes les autres, et elle se saisit de moi et m'arracha au vaisseau et me hissa sur ses épaules, et déferlant sur la côte, elle me déposa sur l'herbe tendre, et puis elle s'écoula, se déversant par-dessus la falaise en une puissante cascade. Et il n'y avait guère qu'une heure que j'étais là assis lorsque tu apparus à mes yeux, et que tu me découvris tout étourdi par la mer. Et je ressens encore la peur qu'elle m'inspire et l'amère perte de tous mes compagnons qui peinèrent avec moi si longtemps et si loin, hors de vue de toute terre mortelle. »

Et Voronwë soupira, et poursuivit à mi-voix, comme pour lui-même. « Mais si brillantes étaient les étoiles aux confins de l'univers, lorsque les nuées par instants se déchiraient vers l'occident. Pourtant là-bas, plus loin encore, était-ce bien des nuages que nous apercevions, ou bien, comme l'affirmaient certains, les fugitifs contours des Monts du Pelóri qui dominent les rivages perdus de nos demeures d'antan, je l'ignore. Loin, très loin, ils se dressent, et à ce que je crois, nul venant de terre mortelle n'y retournera jamais. » Et Voronwë se tut, car la nuit était venue, et les étoiles étincelaient blanches et froides.

Peu après, Tuor et Voronwë se levèrent et tournant le dos à la mer, entreprirent leur long périple dans les ténèbres ; dont il y a peu à dire car l'ombre d'Ulmo environnait Tuor, et personne ne les vit passer par les bois et les rochers, par les champs et les marais, entre le coucher et le lever du soleil. Mais toujours aux aguets, ils cheminèrent, évitant les créatures de Morgoth qui chassent de nuit, et s'écartent des chemins battus par les Elfes et les Hommes. Voronwë choisissait leur route et

Tuor suivait. Il ne posa aucune vaine question, mais nota bien qu'ils allaient toujours vers l'est, sur le sillage de montagnes de plus en plus hautes, et que jamais ils n'obliquèrent vers le sud : et il s'en étonna car il croyait, comme le commun des Elfes et des Hommes, que Turgon habitait loin des champs de bataille du Nord.

Lente était leur progression au crépuscule et à la nuit dans ces solitudes inexplorées, et un rude hiver s'abattit sur eux, venu du royaume de Morgoth. Malgré le rempart des collines, les vents étaient violents et aigres, et bientôt une neige profonde recouvrit les hauteurs, et elle tourbillonnait dans les ravins et tombait sur les bois de Núath, point encore défeuillés [16]. Ainsi, bien qu'ils se soient mis en route avant la mi-Narquelië, Hisimë vint et la gelée et la froidure, alors qu'ils approchaient seulement des Sources du Narog.

Et là ils firent halte dans la grisaille de l'aube, au terme d'une nuit épuisante ; et regardant tout autour de lui, Voronwë fut atterré, et le chagrin et l'effroi s'emparèrent de lui, car là où autrefois miroitait le bel étang d'Ivrin dans son bassin de pierre creusé par les eaux vives et tout environné de bois, il ne voyait plus qu'une terre souillée et désolée. Les arbres étaient brûlés ou déracinés, et les margelles de l'étang toutes brisées, de sorte que les eaux d'Ivrin s'épanchaient partout et formaient un grand marécage stérile parmi les ruines. Tout n'était plus qu'un chaos de boue glacée, et une puanteur fétide flottait au ras du sol comme un brouillard immonde.

« Hélas le mal est-il venu jusqu'ici ? s'écria Voronwë. Hors d'atteinte de la menace d'Angband fut ce lieu autrefois ; mais les doigts de Morgoth s'avancent toujours plus loin ! »

« Les choses sont bien telles que l'a dit Ulmo, dit Tuor. *Les sources sont polluées, et mon pouvoir s'est retiré des eaux du pays.* »

« Et pourtant, dit Voronwë, une malignité là s'est exercée, plus puissante que celle des Orcs. La peur rôde en ce lieu. » Et il fouilla les abords du marais et soudain s'immobilisa, s'écriant à nouveau : « Un mal, oui, un grand mal ! » et il fit signe à Tuor, et Tuor s'approchant vit une rainure, se creusant tel un gigantesque sillon, en direction du sud, et des deux côtés, ici brouillées, là inscrites dures et nettes par la gelée, les traces de larges pieds griffus. « Regarde, dit Voronwë, ici a passé tout récemment le Grand Ver d'Angband, la plus redoutable de toutes les créatures de l'Ennemi ! Nous avons déjà bien tardé dans notre mission auprès de Turgon. Il nous faut nous hâter. »

Et ainsi parlait-il lorsqu'ils entendirent une clameur dans les bois, et ils s'immobilisèrent tels deux rochers gris, prêtant l'oreille. Mais la voix était mélodieuse bien que toute baignée de chagrin, et elle

appelait sans cesse, semblait-il, un nom, comme un qui a perdu ce qu'il aime. Et ils attendirent, et voilà qu'il s'en vint un, en effet, qui parcourait les bois, et ils virent que c'était un Homme de haute taille, en armes et vêtu de noir, avec une longue épée à nu ; et ils s'étonnèrent car la lame était noire elle aussi, mais son fil étincelait clair et froid. La douleur sillonnait le visage de l'homme, et lorsqu'il aperçut les ruines d'Ivrin, il cria son désespoir, disant : « Ivrin, Faelivrin ! Gwindor et Beleg ! Ici, un jour, je fus guéri. Mais jamais plus je ne boirai à la coupe de paix ! » Et il s'en fut rapidement vers le nord, comme qui court à la poursuite de quelqu'un ou en quête de quelque chose, et ils l'entendirent crier « *Faelivrin, Finduilas !* » jusqu'à ce que sa voix s'éteignît au fond des bois [17]. Mais ils ignoraient que Nargothrond était tombée ; et que c'était Túrin, fils de Húrin, le Noire-Épée ; et qu'ainsi pour un bref instant – et par la suite jamais plus – se croisèrent les chemins de Túrin et de Tuor, qui étaient cousins.

Lorsque fut disparu le Noire-Épée, Tuor et Voronwë poursuivirent leur marche quelque temps encore, bien que le jour fût venu ; car la pensée de son désespoir les peignait et ils ne pouvaient souffrir de rester aux abords d'Ivrin profanée. Mais bientôt ils songèrent à se mettre à couvert car un pressentiment maléfique gagnait tout le pays. Ils dormirent peu et d'un sommeil troublé, et le jour s'assombrit, et quand vint la nuit une forte neige se mit à tomber, et il gela à pierre fendre. Et depuis lors, la neige et le gel ne leur laissèrent point de répit, et cinq mois durant le Rude Hiver, dont le souvenir s'est perpétué, tint le Nord en ses fers. Et Tuor et Voronwë éprouvèrent les tourments du froid, et ils craignaient que la neige ne les révélât à la traque ennemie, ou encore de tomber dans des pièges traîtreusement dissimulés. Pendant neuf jours, ils progressèrent toujours plus lentement et plus péniblement, et Voronwë obliqua un peu vers le nord, jusqu'à ce qu'ils aient franchi les trois torrents tributaires de Teiglin ; et alors il prit de nouveau à l'est, laissant derrière eux les montagnes, et il avança avec prudence jusqu'à ce qu'ils aient passé le Glithui et la rivière Malduin, et elle était entièrement prise par les glaces [18].

Or donc Tuor dit à Voronwë : « Terrible est ce froid, et la mort me gagne, si elle ne te gagne pas toi. » Car ils étaient en bien mauvaise posture ; depuis longtemps, ils ne trouvaient plus de nourritures sauvages, et le pain-de-route s'épuisait ; et ils avaient froid et ils étaient las. « C'est chose terrible que d'être pris entre la Malédiction des Valar et la Malignité de l'Ennemi, dit Voronwë. Ai-je donc échappé à la gueule de la Mer, pour m'échouer ici, et demeurer gisant sous la neige ! »

Mais Tuor dit : « Avons-nous encore loin à aller ? Car enfin, Voronwë, il te faut à présent renoncer au secret à mon égard. Me conduis-tu droit ? et où ? Car si je dois user mes forces dernières, je voudrais au moins savoir à quel effet ? »

« Je t'ai conduit aussi droit que, en conscience, je le pouvais, répondit Voronwë. Sache donc maintenant que Turgon vit encore au nord du Pays Eldar, bien qu'ils soient fort peu à y croire. Déjà nous approchons de lui. Et cependant même à vol d'oiseau, il y a encore des lieues et des lieues à faire ; et il nous faut encore franchir le Sirion, et de terribles maux rencontrerons-nous peut-être dans l'entre-deux. Car nous sommes sur le point d'atteindre la Grande Route qui jadis descendait de la Minas du Roi Finrod, jusqu'à Nargothrond [19], et les serviteurs de l'Ennemi seront là aux aguets. »

« Je me comptais le plus endurant des Hommes, dit Tuor, et j'ai supporté les peines de bien des hivers dans les montagnes ; mais en ce temps-là j'avais au moins une caverne pour m'abriter, et du feu, et je doute de mes forces s'il nous faut aller beaucoup plus avant, souffrant la faim dans cette rude saison. Mais allons toujours, et aussi loin que nous le pouvons, jusqu'à ce que s'épuise l'espoir ! »

« Il ne nous reste guère d'autre choix, dit Voronwë, sinon celui de nous coucher ici et d'appeler de nos vœux le sommeil-de-neige. »

Et ils peinèrent ainsi tout ce long jour amer, redoutant moins les dangers de l'ennemi que ceux de l'hiver ; mais à mesure qu'ils avançaient, la neige se faisait moins profonde, car ils se dirigeaient à nouveau vers le sud, descendant la vallée du Sirion, et laissant loin derrière eux les Monts Dor-lómin. Dans le crépuscule qui allait s'épaississant, ils atteignirent la Grande Route au pied d'une haute pente boisée. Soudain ils perçurent des voix, et épiant à travers les ramures, ils virent une lueur rouge, tout en bas. Une compagnie d'Orcs campait au milieu de la route, se pressant autour d'un grand feu de bois.

« *Gurth am Glamhoth* !, murmura Tuor [20], maintenant l'épée jaillira de dessous le manteau ! Je risquerai volontiers la mort pour me rendre maître de ce feu, et même la viande des Orcs serait une aubaine ! »

« Que non ! dit Voronwë. En cette quête, seul le manteau servira. Tu dois renoncer au feu, ou bien renoncer à Turgon. Cette bande n'est nullement isolée dans ces solitudes : ta vue mortelle ne peut-elle donc distinguer au loin les flammes d'autres bivouacs au nord et au sud ? Le tumulte amènera toute une armée sur nous. Écoute-moi, Tuor ! La loi du Royaume Caché interdit que l'on s'approche de ses portes avec des ennemis aux trousses ; et cette loi je ne la transgresserai pas, ni à la

demande d'Ulmo, ni sous peine de mort. Donne l'éveil aux Orcs, et je te quitte. »

« Alors qu'on les laisse ! dit Tuor. Mais qu'il me soit encore donné de voir le jour où il ne me faudra pas me dérober au regard d'une poignée d'Orcs comme un chien couard ! »

« Viens donc, dit Voronwë, ne dispute plus, où ils nous éventeront. Suis-moi ! »

Il se coula alors parmi les arbres, et suivi de Tuor obliqua vers le sud, marchant sous le vent, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à mi-chemin, entre le feu de ces Orcs et le suivant. Là, il se tint immobile longtemps, prêtant l'oreille.

« Je n'entends personne bouger sur la route, dit-il, mais nous ne savons pas ce qui peut se trouver là tapi dans l'ombre. » Il scruta les ténèbres et frissonna : « Le mal est dans l'air, murmura-t-il. Hélas ! là-bas s'étend le pays de notre quête et notre espoir de vie, mais la mort va et vient dans l'entre-deux. »

« La mort nous environne de toutes parts, dit Tuor, mais il ne me reste de forces que pour le chemin le plus court. Ici dois-je traverser ou périr. Je me confie au manteau d'Ulmo, et il te couvrira toi aussi. À présent je prends la tête ! »

Ce disant, il gagna le talus, et tenant Voronwë étroitement embrassé, il se drapa dans la cape grise du Seigneur des Eaux, et il avança.

Tout était immobile. Le vent froid soupirait, balayant l'antique chaussée, et soudain lui aussi se tut. Dans l'intervalle, Tuor sentit un changement dans l'air, comme si le souffle du pays de Morgoth s'était tari un instant, et lointaine évocation de la Mer, une brise d'ouest les avait effleurés. Brume grise, ils traversèrent la voie pavée et pénétrèrent dans un taillis qui la bordait à l'est.

Soudain s'éleva tout près un hurlement sauvage, et quantité d'autres lui répondirent le long de la route. Une trompe rauque retentit et des pas de course martelèrent le silence mais Tuor poursuivit sa marche. Il avait appris assez de la langue des Orcs durant sa captivité pour pouvoir deviner le sens de ces cris : les guetteurs avaient décelé leur odeur et les avaient entendus, mais ils étaient passés inaperçus. La chasse dès lors était donnée. Avec Voronwë à ses côtés, il se précipita en avant et, trébuchant désespérément, se mit à escalader le coteau où les genêts et les myrtilles poussaient parmi les bosquets de sorbiers et les bouleaux nains.

Ayant atteint la crête, ils firent halte, écoutant les cris derrière eux,

et les Orcs se bousculant dans la broussaille à leurs pieds.

Près d'eux, un roc se dressait hors d'un fouillis de ronces et de bruyères, et sous ce roc était un repaire tel qu'en souhaite une bête traquée qui espère échapper à la poursuite, ou du moins, le dos au rocher, vendre chèrement sa vie. Tuor tira Voronwë dans l'ombre opaque et côte à côte sous la mante grise, ils se tapirent haletants, comme des renards à bout de force. Ils ne dirent mot : ils étaient tout oreilles.

Les cris des chasseurs allèrent s'affaiblissant ; car les Orcs ne pénétraient jamais profondément dans les pays sauvages avoisinant de part et d'autre la route, mais se contentaient de patrouiller le long de la voie. Ils ne se préoccupaient guère de fugitifs isolés, mais redoutaient les espions et les éclaireurs envoyés par des adversaires en armes ; car Morgoth avait placé une garde sur la grand-route, non pas pour capturer Tuor et Voronwë (dont, pour l'instant, il ignorait tout), ni personne en provenance de l'Ouest, mais pour guetter le Noire-Épée, de peur qu'il n'échappât, et ne poursuive les prisonniers de Nargothrond, et peut-être avec l'aide de Doriath, cherchât à les délivrer.

La nuit passa, et le morne silence s'appesantit à nouveau sur les terres désolées. Tuor dormait, harassé et fourbu, sous le manteau d'Ulmo ; mais Voronwë s'était glissé dehors, et il se tenait là, dans un silence de pierre, impavide, cherchant à percer l'ombre de ses yeux d'Elfe. Au petit jour, il réveilla Tuor et rampant au-dehors, il vit que le temps s'était momentanément adouci, que les nuages noirs avaient fui. Puis vint une aube pourpre, et il pouvait distinguer à l'horizon les cimes de montagnes inconnues, étincelant aux feux de l'orient.

Alors Voronwë dit à voix basse : « *Alae ! Ered en Echoriath, ered e'mbar nin !* [21] ». Car il savait qu'il contemplait le Cercle des Montagnes et les murailles du royaume de Turgon. À leurs pieds, vers l'est, dans un vallon encaissé et ombreux, dormait Sirion la belle, et la bien-chantée ; et au-delà, noyée de brouillard, une terre grise s'élevait de la rivière jusqu'à la ligne brisée des collines au pied des monts. « Là s'étend le Dimbar, dit Voronwë. Plaise au ciel que nous y soyons ! Car il est rare que nos ennemis s'aventurent là-bas. Du moins il en était ainsi, lorsque le pouvoir d'Ulmo s'exerçait sur le Sirion. Mais à présent, tout a pu changer [22] – hormis le péril de la rivière : elle est déjà profonde et rapide, et même pour les Eldar, dangereuse à traverser. Mais je t'ai conduit avec bonheur ; car là-bas, juste un peu au sud, brille le Gué de Brithiach, là où la Route Est, qui autrefois prenait aux Taras occidentaux, franchit la rivière, Personne aujourd'hui n'ose l'emprunter, sinon poussé par l'amère nécessité, ni

Elfe ni Homme ni Orc, car la route conduit à Dungortheb et au pays de l'effroi entre le Gorgoroth et l'Anneau de Melian ; et depuis longtemps, elle est perdue dans la broussaille, réduite à un sentier envahi de mauvaises herbes et de chardons [23]. »

Alors Tuor regarda là où Voronwë indiquait, et au loin il perçut un chatoiement comme d'eaux vives sous la brève lumière de l'aube ; mais au-delà se dessinait, ténébreuse, la grande forêt de Brethil, escaladant les hauteurs lointaines vers le sud. Et avec prudence, ils cheminèrent le long du vallon jusqu'à ce qu'ils atteignissent la voie antique qui descend du carrefour, aux confins du Brethil, où elle croise la grande route venant de Nargothrond. Tuor vit alors qu'ils étaient parvenus aux abords du Sirion. En ce lieu les rives de l'étroit vallon encaissé s'évasaient, et les eaux de la rivière, comprimées par la caillasse [24], s'épanchaient sur de vastes hauts-fonds où mille ruisseaux allaient bruissant. Un peu plus loin, la rivière à nouveau rassemblait ses eaux et se creusant un nouveau lit, coulait vers les grands bois et s'évanouissait dans une brume épaisse que l'oeil de Tuor ne pouvait percer ; car là s'étendaient, bien qu'il ne le sût pas, les marches septentrionales du pays Doriath, à l'ombre de l'Anneau de Melian.

Tuor voulut se hâter sur l'heure, vers le gué, mais Voronwë le retint, disant : « Nous ne pouvons franchir le Brithiach au grand jour tant que demeure l'ombre d'une possibilité de poursuite. »

« Alors resterons-nous ici à pourrir ? dit Tuor. Car une telle possibilité persistera assurément tant que durera le royaume de Morgoth. Viens ! Sous le couvert du manteau d'Ulmo nous devons poursuivre hardiment. »

Voronwë hésitait encore, et il regardait en arrière, du côté de l'occident ; mais la voie derrière eux était déserte et les alentours paisibles sinon pour la rumeur des eaux. Il leva les yeux, et le ciel était gris et vide, car n'y croisait pas un seul oiseau. Et soudain son visage s'éclaira de joie, et il s'écria à voix haute : « Tout va bien ! Le Brithiach est encore gardé par les ennemis de l'Ennemi. Les Orcs ne nous traqueront pas jusqu'ici ; et sous le manteau nous pouvons passer à présent, sans plus attendre. »

« Quelle est cette chose nouvelle que tu as aperçue ? » dit Tuor.

« Courte est la vue des Mortels ! dit Voronwë. J'aperçois les Aigles des Crissaegrim et ils viennent à nous ; vois donc ! »

Alors Tuor s'immobilisa et regarda, et bientôt très haut dans les airs, il entrevit trois formes qui, depuis les lointaines cimes que la brume regagnait, faisaient force d'aile vers eux. Lentement descendirent les aigles en décrivant de larges cercles et soudain ils

fondirent sur les voyageurs ; mais avant que Voronwë ait pu les héler, ils se détournèrent et d'un puissant coup d'aile, s'envolèrent vers le nord, en suivant le tracé de la rivière.

« Partons maintenant, dit Voronwë, s'il y a un Orc dans les parages, il sera plaqué au sol, terrorisé, jusqu'à ce que les aigles aient disparu. »

En toute hâte, ils dévalèrent une longue pente et franchirent le Brithiach, marchant souvent à pied sec sur des bancs de galets ou pataugeant dans les laisses avec de l'eau à peine aux genoux. Très froide et claire était l'eau, et il y avait de la glace dans les flaques, là où les torrents aventureux s'étaient égarés dans la pierraille ; car jamais, même lors du Rude Hiver de la chute de Nargothrond, le souffle implacable du Septentrion a pu geler le cours principal du Sirion [25].

Sur l'autre rive du gué ils trouvèrent une ravine, sans doute le lit d'un ancien torrent où ne coulait plus le moindre filet d'eau ; et pourtant il avait été un temps, semble-t-il, où, jailli du nord et se chassant des flancs de l'Echoriath, le torrent avait foré son chenal encaissé, charriant toutes les pierres du Brithiach dans le Sirion.

« Contre tout espoir, enfin nous le trouvons ! s'écria Voronwë. Voici l'embouchure de la Rivière-à-Sec et voici le chemin qu'il nous faut prendre [26]. » Alors ils s'engagèrent dans la ravine, et comme elle obliquait vers le nord et que le relief du pays s'accusait, ses rives se firent abruptes de part et d'autre, et Tuor trébucha dans la pénombre, parmi les pierres qui jonchaient son lit. « Si c'est là un chemin, dit-il, c'en est un mauvais pour celui qui est fourbu. »

« C'est pourtant le chemin vers Turgon », dit Voronwë.

« Alors je m'étonne d'autant, dit Tuor, que son accès demeure ouvert et non gardé. Je pensais trouver un grand portail et une garde nombreuse ! »

« Cela, il te sera encore donné de voir, dit Voronwë. Nous ne sommes qu'aux abords. Une route, ai-je dit, et cependant sur cette route personne n'a passé depuis plus de trois cents ans, hors quelques rares messagers secrets, et les Noldor ont prodigué leurs efforts pour la dissimuler, depuis que le Peuple Caché l'a empruntée. Est-elle vraiment ouverte à tous vents ? L'aurais-tu reconnue si tu n'avais pas eu pour guide quelqu'un du Royaume Secret ? Ou n'aurais-tu vu là que l'oeuvre des intempéries et des eaux au coeur de la solitude ? Et n'as-tu point vu les Aigles ? Ce sont les gens de Thorondor, qui vécurent jadis sur le Thangorodrim même, avant que Morgoth ne se soit fait si puissant, et qui depuis la chute de Fingolfin sont établis dans les Monts de Turgon [27]. Ils sont seuls, hors les Noldor, à connaître le Royaume Caché, et ils patrouillent les cieux au-dessus,

bien que jusqu'à présent aucun serviteur de l'Ennemi n'ait osé voler dans les hautes sphères ; et ils apportent au Roi force nouvelles de tout ce qui fait mouvement dans les pays hors les murs. Si nous avons été des Orcs, ils se seraient saisis de nous, n'en doute point, et d'une très grande hauteur, ils nous auraient fracassés sur l'implacable rocher. »

« Je n'ai point de doute là-dessus, dit Tuor, mais je me prends aussi à me demander si les nouvelles de notre approche n'atteindront pas Turgon plus vite que nous. Et toi seul sais si c'est là une bonne ou bien une mauvaise chose. »

« Ni bonne ni mauvaise, dit Voronwë, car nous ne pouvons passer la Porte Gardée sans être remarqués, que notre venue soit ou non prévue. Et si tant est que nous parvenions jusque-là, les Gardes n'auront nul besoin d'être avertis que nous ne sommes pas des Orcs. Mais pour passer, il nous faudra meilleures armes que cela. Car tu ne peux deviner, Tuor, le péril auquel nous aurons alors à faire face. Ne me reproche pas, comme si tu n'avais pas été prévenu, de ce qui alors peut advenir. Que le pouvoir du Seigneur des Eaux se manifeste ! Car c'est dans cet unique espoir que j'ai accepté de te servir de guide, et si cet espoir s'évanouit, alors plus sûrement périrons-nous que par les maléfices des solitudes et de l'hiver. »

Mais Tuor répondit : « Laisse donc ces présages ! La mort dans ces solitudes sauvages est chose certaine ; et malgré tout ce que tu peux dire, la mort au Portail est encore, pour moi, chose incertaine. Conduis-moi plus avant ! »

Ils peinèrent dans la caillasse de la Rivière-à-Sec durant des lieues innombrables jusqu'à ne plus pouvoir poursuivre, et le soir déversa l'obscurité dans le creux de la ravine ; alors ils escaladèrent la rive est, et ils avaient atteint à présent les collines qui se bousculent au pied des montagnes. Et levant les yeux, Tuor vit qu'elles se dressaient fort différentes des montagnes qu'il était accoutumé de voir ; car leurs versants étaient d'abruptes murailles, chacune s'exhaussant au-dessus et en retrait de la muraille sous-jacente, et qui formaient un amoncellement de hautes tours et de précipices étagés. Mais le jour tombait et toute la contrée était grise et brumeuse, et le Val du Sirion s'ensevelissait dans l'ombre. Lors Voronwë le conduisit à une grotte peu profonde, qui s'ouvrait à flanc de coteau sur les pentes solitaires du Dimbar, et ils s'y mussèrent et demeurèrent là, cachés ; et ils mangèrent leurs dernières miettes de nourriture, et ils sentaient le froid et la fatigue, mais point ne dormirent. Et c'est ainsi que Tuor et Voronwë parvinrent en vue des tours de l'Echoriath et sur le seuil de Turgon, au crépuscule du dix-huitième jour de Hisimë, le trente-

septième de leur voyage, et qu'ils échappèrent à la Malédiction comme à la Malignité, grâce au pouvoir d'Ulmo.

Lorsque la première lueur du jour filtra grise parmi les brouillards du Dimbar, ils s'engagèrent de nouveau dans le lit de la Rivière-à-Sec ; peu après son cours s'infléchit vers l'est, serpentant jusqu'aux parois mêmes des montagnes, et droit devant eux soudainement s'ouvrit, béant et ténébreux, un terrible précipice au bout d'une pente rapide, tout envahie d'une broussaille épineuse. Le ravin pierreux s'enfonçait dans ce fourré, et il y faisait encore sombre comme la nuit ; ils s'arrêtèrent car les épines poussaient dru jusqu'au pied des parois, et les branches entrelacées formaient un toit touffu, si bas que souvent Tuor et Voronwë devaient ramper comme des bêtes qui regagnent furtivement leur antre souterrain.

Mais enfin, comme à grand-peine ils atteignaient le pied même de la falaise, ils découvrirent une faille, sans doute l'orifice d'un tunnel creusé dans la pierre dure par les eaux qui s'écoulaient du flanc de la montagne. Ils entrèrent, et passé le seuil tout était noir, mais Voronwë cheminait sans hésiter, et Tuor suivait la main sur son épaule, se courbant un peu car la voûte était basse. Ainsi avancèrent-ils un temps à l'aveuglette jusqu'à ce qu'ils sentissent la terre s'aplanir sous leurs pieds et la caillasse disparaître. Ils firent halte alors et respirèrent profondément, se tenant là, l'oreille aux aguets. L'air semblait frais et salubre et ils éprouvaient une sensation de libre espace alentour ; mais le silence régnait et on ne percevait même pas le sourcillement de l'eau. Tuor crut voir du trouble et de la perplexité chez Voronwë, et il murmura : « Où donc est la Porte Gardée ? Ou bien avons-nous déjà passé outre ? »

« Non pas, dit Voronwë, et pourtant je m'étonne, car il est étrange que des intrus puissent pénétrer ainsi sans rencontrer d'opposition. Je redoute quelque mauvais coup dans l'ombre. »

Mais leurs chuchotements éveillèrent les échos sommeillants, qui allèrent croissant et se multipliant, et résonnèrent sous la voûte et contre les parois invisibles, sifflant et susurrant, telles mille voix furtives. Et comme ils se mouraient dans la pierre, Tuor entendit une voix qui du coeur des ténèbres s'exprimait dans la langue des Elfes ; elle usa d'abord du parler noble des Noldor, qu'il ne connaissait pas, puis de la langue du Beleriand, mais avec des inflexions un peu étranges à ses oreilles, celles de gens qui auraient vécu depuis longtemps à l'écart de leurs frères de race [28].

« Ne bougez pas ! disait la voix, ne faites pas un seul mouvement, ou vous périrez, que vous fussiez ennemis ou amis ! »

« Nous sommes des amis » dit Voronwë.

« Alors faites ce que l'on vous ordonne ! » dit la voix. L'écho de leurs voix s'éteignit dans le silence. Voronwë et Tuor s'immobilisèrent et à Tuor il sembla que de longues minutes s'écoulaient et une peur étreignit son cœur, telle que nul autre péril sur sa route n'avait éveillée en lui. Puis vint un bruit de pas, devenant lourde foulée, comme des trolls martelant le pavé de ce lieu sonore. Soudain quelqu'un démasqua une lanterne d'Elfe, et braqua son rayon brillant sur Voronwë qui le précédait, et Tuor ne vit plus rien, hors l'étoile éblouissante dans l'ombre ; et il savait que tant que le rai était sur lui il ne pouvait ni bouger ni fuir ni se précipiter en avant.

Un temps, ils demeurèrent pris ainsi dans l'oeil de la lumière, puis la voix parla de nouveau, disant : « Montrez vos visages », et Voronwë rejeta son capuchon ; et son visage brilla dans le rayon, dur et clair, comme gravé dans la pierre ; et Tuor fut ébloui de sa beauté. Et Voronwë parla fièrement, disant : « Ne reconnais-tu pas celui que tes yeux contemplent ? Je suis Voronwë, fils d'Aranwë de la Maison de Fingolfin. Bien au-delà des confins de la Terre du Milieu ai-je erré, et pourtant je me souviens de ta voix, Élemmakil. »

« Alors Voronwë se souviendra aussi des lois de son pays, dit la voix. Puisque sur ordre il s'en fut, il a le droit de revenir. Mais non point d'amener ici un étranger. Par cet acte, son droit est prescrit, et il lui faut se soumettre captif au jugement du Roi. Quant à l'étranger, il sera ou tué, ou tenu prisonnier, au gré de la Garde. Conduis-le ici que je puisse en juger. »

Et Voronwë conduisit Tuor vers la lumière et comme ils s'approchaient, des Noldor en nombre, revêtus de cottes de mailles et en armes, s'avancèrent hors des ténèbres, et les entourèrent, l'épée nue. Et Élemmakil, capitaine de la Garde, qui tenait la lampe au pur éclat, les considéra longtemps et de près.

« Voilà qui est étrange de ta part, Voronwë, dit-il. Nous étions amis depuis longtemps. Pourquoi me contrains-tu ainsi de choisir cruellement entre mon amitié et la loi ? Tu aurais conduit ici un intrus appartenant à une autre Maison des Noldor, que cela pouvait s'admettre. Mais tu as dévoilé la connaissance du Chemin à un Homme mortel – car, par ses yeux, je devine sa race. Et cependant jamais plus il ne pourra s'en aller libre, connaissant le secret ; et comme un qui est issu de race étrangère et qui a osé pénétrer ici, j'ai obligation de le tuer, fût-il ton ami et quelqu'un qui t'est cher. »

« Dans les vastes pays hors les murs, Élemmakil, bien des choses étranges peuvent advenir, et des tâches imprévues peuvent t'être assignées, répondit Voronwë, et celui qui erre au loin revient autre qu'il était en partant. Ce que j'ai fait, je l'ai fait pour obéir à des ordres

plus puissants que la loi de la Garde. Seul le Roi doit me juger, et celui-là qui vient à mes côtés. »

Alors parla Tuor, et il n'éprouvait plus de crainte.

« Je suis venu avec Voronwë, fit d'Aranwë, parce qu'il me fut donné pour guide par le Seigneur des Eaux. À cette fin, il fut sauvé de la fureur des flots et du noir Destin des Valar. Car je suis porteur d'un message d'Ulmo au fils de Fingolfin, et à lui seul je délivrerai le message. »

Là-dessus Élemmakil dévisagea Tuor avec étonnement. « Qui es-tu donc, dit-il, et d'où viens-tu ? »

« Je suis Tuor, fils de Huor, de la Maison de Hador, et de la race de Húrin, et ces noms, me suis-je laissé dire, ne sont pas inconnus au Royaume Caché. J'ai traversé, depuis Nevrast, maints périls pour le trouver. »

« Depuis Nevrast ? dit Élemmakil, on dit que plus personne n'y vit depuis que notre peuple s'en fut. »

« On dit vrai, répondit Tuor. Vides et glacées sont les salles de Vinyamar. Et pourtant tel est le lieu d'où je viens. Mène-moi maintenant à celui qui a construit ces anciennes demeures. »

« En matière aussi grave, je ne puis décider, dit Élemmakil, aussi je te mènerai à la lumière où plus de choses se peuvent révéler, et je te remettrai entre les mains du Gardien de la Grande Porte. »

Ainsi dit-il sur le ton du commandement, et Tuor et Voronwë furent placés entre des gardes de haute stature, deux les précédant et trois venant à leur suite ; et le capitaine les conduisit hors de la caverne de la Garde Extérieure, et ils franchirent, à ce qu'il leur sembla, un passage en droite ligne et là foulèrent longtemps un sol plan, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus en vue d'une pâle lueur ; et ils se tenaient devant une puissante arche reposant de part et d'autre sur de massifs piliers taillés dans le roc, qui encadraient un puissant portail de barres entrecroisées, merveilleusement travaillées et toutes cloutées de fer.

Élemmakil le toucha et sans bruit il se releva, et ils passèrent outre ; et Tuor vit qu'ils se tenaient au bord d'un ravin tel qu'il n'en avait jamais vu de pareil, ni conçu en son imagination, au cours de ses longues errances par les sauvages monts du Septentrion ; car, comparé à ce ravin, l'Orfalch Echor Cirith Ninniach n'était guère qu'une rainure dans le rocher. Ici c'étaient les mains mêmes des Valar, lors d'anciennes guerres des commencements du monde, qui avaient déchiré de part en part les formidables montagnes, et les parois de la faille étaient abruptes, comme taillées à la hache, et elles culminaient à des hauteurs prodigieuses. Là-haut, tout en haut, courait un ruban de ciel, et contre ce ciel se détachaient des crêtes déchiquetées et des

pics ténébreux, distants mais durs et cruels, autant que fers de lance. Ces puissantes parois étaient trop hautes pour que le soleil d'hiver s'y glissât, et bien qu'il fît grand jour, de pâles étoiles chatoyaient sur les cimes, et en bas, tout était obscur sauf pour la lueur de lampes posées le long de la route ascendante. Car le sol du ravin s'élevait rapidement vers l'est, et à main gauche, Tuor vit près du lit du torrent une large voie, bien dessinée et pavée de pierre, serpentant vers le haut jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse dans l'ombre.

« Vous avez franchi la Première Porte, la Porte de Bois, dit Élemmakil. Le chemin est par là. Il nous faut nous hâter. »

Jusqu'où menait cette route profonde, Tuor ne le pouvait deviner, et les yeux fixés devant lui, une grande fatigue l'envahit comme un nuage. Un vent aigre sifflait sur le parement des pierres et il s'enveloppa dans son manteau : « Au Royaume Caché, le vent souffle froid », dit-il.

« Oui, en effet, dit Voronwë, à un étranger, il pourrait paraître que l'orgueil a endurci le cœur des serviteurs de Turgon. Le chemin qui passe par les Sept Portes sera long et ardu pour ceux qui ont faim et qui sont épuisés. »

« Notre loi aurait-elle été moins rigoureuse, que la ruse et la haine auraient trouvé à s'insinuer depuis longtemps, et nous auraient détruits ! Tu le sais bien, dit Élemmakil. Mais nous ne sommes pas dénués de toute pitié. Il n'y a pas de nourriture ici, et l'étranger ne peut repasser une porte, une fois qu'il l'a franchie. Prenez un peu patience et à la Seconde Porte, vous trouverez soulagement. »

« C'est bien » dit Tuor, et il poursuivit sa marche comme on le lui enjoignait. Après quelque temps, il se retourna et vit que seul le suivait Élemmakil, accompagné de Voronwë. « Il n'est plus besoin de gardes, dit Élemmakil devinant sa pensée. De l'Orfalch, ni Elfe ni Homme ne peut s'échapper, et il n'y a point de retour. »

Ainsi allaient-ils sur le chemin escarpé, parfois empruntant de longs escaliers, parfois des pentes sinueuses, sous l'ombre terrifiante de la falaise, jusqu'à une demi-lieue environ de la Porte de Bois ; et là Tuor constata que le chemin était barré par un grand mur bâti au travers du ravin, d'une paroi à l'autre, flanqué de fortes tourelles de pierre. Un passage voûté avait été ménagé dans le mur, mais des maçons, semblait-il, l'avait obstrué d'une seule pierre massive. Comme ils s'en approchaient, sa face sombre et polie brillait à la lumière d'une lampe blanche pendue au mitan de l'arche.

« Ici se dresse la Seconde Porte, la Porte de Pierre », dit Élemmakil, et il la poussa légèrement. Elle pivota sur des gonds invisibles jusqu'à se présenter de biais, leur libérant le passage de part et d'autre ; et ils

pénétrèrent dans une cour où se tenaient de nombreux gardes, tout de gris vêtus. Pas un mot ne fut prononcé, mais Élemmakil conduisit ceux qui étaient confiés à sa charge dans une salle, sous la tour nord ; et là, on leur apporta de la nourriture et du vin, et ils eurent loisir de se reposer un temps.

« Maigre chère, trouveras-tu, dit Élemmakil à Tuor. Mais si tu justifies tes prétentions, dès lors tu seras richement pourvu. »

« Il y a en suffisance, dit Tuor. Faible est le coeur qui a besoin d'un meilleur remède. » Et de fait il se trouva si ragailardi par le boire et le manger des Noldor qu'il fut bientôt pressé de repartir.

Sous peu, ils atteignirent un rempart encore plus haut et plus formidable que le précédent, et dans ce mur était enchâssée la Troisième Porte, la Porte de Bronze : une gigantesque porte à double battant, toute caparaçonnée de plaques de bronze et de boucliers incrustés de figures et de signes étranges. Trois tours carrées surmontaient le linteau, toutes revêtues de cuivre qui, grâce au savoir-faire du forgeron, gardait son éclat et chatoyait comme flammes sous les rayons de lampes rouges rangées, telles des torchères, le long du mur. Là encore, ils passèrent silencieusement la porte et virent dans la cour une compagnie plus nombreuse de gardes dont les cottes annelées étincelaient d'un feu mat ; et le tranchant de leurs haches était rouge. Et de la race des Sindar originaires du Nevrast étaient la plupart de ceux qui tenaient cette porte.

Et ils parvinrent ainsi au chemin le plus ardu car au coeur de l'Orfalch la pente se faisait abrupte ; et peinant pour la gravir, Tuor aperçut la muraille la plus forte de toutes, qui se découpait obscurément au-dessus de lui. Car ils approchaient enfin de la Quatrième Porte, la Porte de Fer forgé. Haute et noire était cette muraille que nulle lampe n'éclairait. Elle portait quatre tours de fer, et entre les deux tours centrales était sertie l'image d'un grand aigle en fer forgé, à la semblance même du roi Thorondor lorsque du plus haut des cieux il se pose sur une montagne. Et comme Tuor se tenait là devant la Porte, tout ébloui, il eut le sentiment que son regard pénétrait au-delà des rameaux et des branches d'arbres immortels jusqu'à une pâle clairière de la Lune. Car une lumière fusait à travers les arabesques de la Porte, travaillées et martelées en forme d'arbres aux racines tortueuses et aux branches entrelacées, toutes chargées de feuilles et de fleurs. Et comme Tuor franchissait le seuil, il comprit comment cela se pouvait : le mur, en effet, était d'épaisseur considérable, et il n'y avait non pas une grille unique, mais bien trois grilles disposées à la suite les unes des autres de sorte que, pour qui

les abordait de front, chacune concourait à l'image d'ensemble ; mais la lumière au-delà était la lumière du jour.

Ils dominaient maintenant, de très haut, les basses terres d'où ils étaient partis, et passé la Porte de Fer la route se déployait presque à plat. Et ils avaient laissé derrière eux le sommet et coeur de l'Echoriath, et les pics-donjons se muaient rapidement en collines ; et le ravin s'évasait et ses parois se faisaient moins escarpées. Ses longs épaulements étaient revêtus de neige blanche, et la lumière du ciel reflétée par la neige se déversait aussi limpide que la lumière de la lune, à travers la brume diaphane qui flottait dans l'air.

Et voici qu'ils longeaient les rangs des Gardes de Fer qui se tenaient derrière la Porte ; noirs étaient leurs manteaux et noirs leurs boucliers et leurs cottes de mailles, et la visière de leurs casques en bec d'aigle leur masquait le visage. Élemmakil prit la tête et ils le suivirent dans la pâle clarté ; et Tuor vit sur le talus une plaque d'herbe où fleurissaient, telles des étoiles, les blanches corolles de l'*uilos*, l'Éternelle-Pensée, qui ne connaît point de saison et jamais ne se fane [29] ; et ainsi plein d'étonnement et le coeur en liesse, il fut conduit devant la Porte d'Argent.

Le mur de la Cinquième Porte était de marbre blanc, et bas et massif ; et le parapet était un treillis d'argent ajointant cinq puissants globes de marbre ; et là se tenaient de nombreux archers vêtus de blanc. Le portail était formé de trois arcs de cercle, façonnés dans l'argent et les perles du Nevrast à la semblance de la Lune ; et au-dessus de la Porte, sur le globe central se dressait l'image de l'Arbre Blanc Telperion, tout d'argent ciselé et de malachite, et les fleurs étaient ouvrees dans des grosses perles de Balar [30]. Et au-delà de la Porte, dans une vaste cour pavée de marbre blanc et vert, veillaient des archers maillés d'argent, portant le casque à cimier blanc, une centaine de part et d'autre. Lors Élemmakil conduisit Tuor et Voronwë entre leurs rangs silencieux, et ils s'engagèrent sur une longue route blanchoyante, qui menait droit à la Sixième Porte ; et comme ils allaient, l'herbe des talus gagnait et parmi les blanches étoiles de l'*uilos*, s'épanouissaient quantité de menues fleurs telles des prunelles d'or.

Et ils parvinrent ainsi à la Porte d'Or, la dernière des antiques portes de Turgon, édifiées avant Nirnaeth ; et elle ressemblait fort à la Porte d'Argent, sinon que le mur était de marbre jaune, et les globes et les parapets d'or rouge ; et il y avait six globes, et sertie parmi eux sur une pyramide dorée, une image de Laurelin, l'Arbre du Soleil, avec ses fleurs de topaze qui pendaient en longues touffes à des chaînes d'or. Et la Porte elle-même était ornée de disques d'or radiés à la semblance

du Soleil, enchâssés de grenats, de topazes et de diamants jaunes. Dans la cour, au-delà, trois cents archers étaient déployés en bataille avec leurs grands arcs, et leurs cottes étaient maillées d'or, et de hautes plumes d'or flottaient à leurs cimiers ; et leurs grands boucliers ronds flamboyaient.

Le soleil à présent frappait la route au loin, car la pente des collines s'adoucissait et verdoyait de part et d'autre, sauf pour la neige qui couronnait leurs cimes ; et Élemmakil se hâtait en avant, car on approchait de la Septième Porte, dite la Grande, la Porte d'Acier que Maeglin forgea à son retour de Nirnaeth, barrant la large entrée de l'Orfalch Echor.

Nul mur ne s'élevait là, mais de part et d'autre faisaient saillie deux tours rondes d'une très grande hauteur et aux nombreuses fenêtres, et ces tours allaient en diminuant sur sept étages pour se terminer en un campanile d'acier, poli ; et reliant les tours, la puissante grille d'acier qui ne rouillait point, chatoyait froide et blanche. Il y avait sept grands piliers d'acier, pareils, pour la hauteur et la circonférence, à de jeunes arbres vigoureux, mais s'achevant en une pointe acérée comme celle d'une aiguille ; et entre les piliers, sept traverses d'acier, et dans chaque entre-deux, sept fois sept barres de fer verticales, couronnées d'une lame de la largeur d'un fer de lance. Mais au centre, coiffant le pilier du milieu, le plus massif, on avait érigé une puissante image de l'emblème royal, l'emblème de Turgon : la couronne du Royaume Secret toute sertie de diamants.

Tuor ne vit pas de porte ménagée dans cette forte haie de fer, mais comme il s'approchait des interstices entre les barreaux, il en jaillit, à ce qu'il lui sembla, une lumière éblouissante, et il se voila les yeux, et demeura immobile, encore plein d'effroi et d'émerveillement. Élemmakil s'avança, et nulle porte ne s'ouvrit à son toucher ; mais il frappa un barreau et la grille résonna comme une harpe aux cordes multiples, émettant des notes cristallines en harmonie avec celles qui se répondaient d'une tour à l'autre.

Et sitôt des cavaliers sortirent des tours, et à la tête de ceux issus de la tour nord, vint un homme sur un cheval blanc ; et il mit pied à terre et marcha vers eux. Et si hautain et noble que fût Élemmakil, plus hautain et magnifique était Ehtelion, Seigneur des fontaines, et, à cette époque, Gardien de la Grande Porte [31]. Son casque brillant était surmonté d'un dard d'acier à pointe de diamant ; et lorsque l'écuyer prit son bouclier, il étincela comme s'il avait été semé de gouttes de pluie, car il était constellé de cabochons de cristal.

Élemmakil le salua et dit : « Voici Voronwë Aranwion que j'ai escorté ici, à son retour de Balar, et voici l'étranger qu'il a conduit en

ce lieu et qui demande à voir le Roi. »

Echtelion se tourna alors vers Tuor, mais celui-ci s'enveloppa dans son manteau et ne dit mot, lui faisant face ; et à Voronwë il sembla qu'une nuée revêtait Tuor et qu'il croissait en stature jusqu'à ce que la pointe de son haut capuchon dominât le casque du Seigneur-Elfe, telle la crête d'une vague marine déferlant grise sur la grève. Mais Echtelion posa son regard brillant sur Tuor, et après un silence, parla gravement, disant [32] : « Tu es parvenu à la dernière porte. Sache donc qu'un étranger qui la franchit jamais plus ne s'en retourne, hors par la porte de la mort. »

« Ne donne pas voix à des présages funestes ! Si le messenger du Seigneur des Eaux passe par cette porte, alors tous ceux qui demeurent ici le suivront. Seigneur des Fontaines, ne fais point obstacle au messenger du Seigneur des Eaux ! »

Alors Voronwë et tous ceux qui se tenaient alentour contemplèrent de nouveau Tuor avec émoi, frappés de stupeur par ses paroles et par sa voix. Et Voronwë crut entendre la voix puissante de qui appelle de très loin. Quant à Tuor, il lui semblait qu'il s'écoutait parler comme si quelqu'un d'autre parlait par sa bouche.

Un instant Echtelion demeura silencieux, contemplant Tuor, et peu à peu un révérend effroi se peignit sur ses traits. Lors il s'inclina, et se dirigea vers la grille et y posa les mains et les portes s'ouvrirent vers l'intérieur, de part et d'autre du pilier de la Couronne. Et Tuor passa outre, et foulant l'herbe foisonnante d'une douce prairie, il entrevit au loin Gondolin environnée de blanche neige. Et si enchanté fut-il que de longtemps il ne put détacher ses yeux, car il voyait enfin la vision de son désir née des rêves de son languir.

Il se tenait ainsi debout, et ne prononça nulle parole. Et silencieuse, veillait de part et d'autre une milice de l'armée de Gondolin ; chacun des sept types de gardes postés aux sept Portes se trouvait là représenté ; mais leurs capitaines et leurs chefs étaient à cheval, sur des coursiers blancs et gris. Et tandis que, frappés du prodige, ils contemplaient Tuor, le manteau de celui-ci se détacha, et il leur apparut revêtu de la puissante livrée de Nevrast. Et nombreux parmi eux étaient ceux qui avaient vu Turgon en personne suspendre ce harnois sur le mur, derrière le grand trône de Vinyamar.

Et Echtelion enfin parla : « Il n'est plus besoin d'autres preuves ; et même le nom qu'il revendique, en tant que fils de Huor, importe moins que cette lumineuse vérité, qu'il est messenger d'Ulmo en personne [33]. »

NARN I HÎN HÚRIN[34]

La Geste des Enfants de Húrin

L'enfance de Túrin

HADOR Tête-d'Or était un seigneur des Edain, et très aimé des Eldar, Il vécut les jours qui lui furent alloués, sous la suzeraineté de Fingolfin qui lui donna de vastes domaines dans cette région du Hithlum qu'on nomme Dor-lómin. Sa fille Glóredhel épousa Haldir, fils de Halmir, seigneur des Hommes du Brethil ; et au cours des mêmes festivités, Galdor le Grand prit pour femme Hareth, fille de Halmir.

Galdor et Hareth eurent deux fils, Húrin et Huor. Húrin était l'aîné de trois ans, mais il était plus court de taille que les autres hommes de sa race ; en cela il tenait de la lignée de sa mère, mais pour tout le reste il ressemblait à Hador son grand-père, étant clair de visage et blond de cheveux, et bâti en force et l'âme ardente. Mais le feu dans son âme brûlait avec constance, et il était persévérant en son vouloir. De tous les Hommes du Nord, il en savait le plus long sur les desseins des Noldor. Huor, son frère, était de haute taille, le plus grand de tous les Edain, hors son propre fils Tuor, et un coureur rapide ; mais si la course était longue et dure, c'était Húrin qui touchait au but le premier, car il courait d'une foulée égale, du commencement à la fin. Les frères s'aimaient d'amour tendre, et dans leur jeunesse, on les voyait rarement séparés l'un de l'autre.

Húrin épousa Morwen, la fille de Baragund, fils de Bregolas, de la Maison de Bëor ; par là, elle était proche parente de Beren le Manchot. Morwen était noire de cheveux et élancée, et tel était l'éclat de ses prunelles et la beauté de son visage, que les hommes l'appelaient Eledhwen, Belle-comme-une-Elfe, mais elle était d'humeur plutôt sombre et fière. Les malheurs de la maison de Bëor attristaient son cœur ; car c'est exilée de Dorthonion qu'elle était venue à Dor-lómin, après le désastre de Bragollach.

Le fils aîné de Húrin et de Morwen se nommait Túrin, et il était né en cette année où Beren vint au Doriath et trouva Lúthien Tinuviel, la fille de Thingol. Morwen donna aussi une fille à Húrin, et elle fut

nommée Urwen ; mais tous ceux qui la connurent, durant sa courte existence, l'appelèrent Lalaith, l'Allégresse.

Huor épousa Rían, la cousine de Morwen : elle était fille de Belegund, le fils de Bregolas. Ce fut un sort cruel qui la fit naître en ces jours d'affliction, car elle était douce de coeur et ne goûtait ni la chasse, ni la guerre. Tout son amour allait aux arbres et aux fleurs sauvages, et volontiers elle chantait, et elle inventait des chansons. Elle n'avait été mariée à Huor que deux mois lorsqu'il s'en alla avec son frère à la bataille de Nirnaeth Arnoediad, et jamais plus elle ne le revit [35].

Dans les années qui suivirent Dagor Bragollach et la chute de Fingolfin, l'ombre terrifiante de Morgoth s'allongea. Mais en l'année quatre cent soixante-neuf après le retour des Noldor en la Terre du Milieu, l'espoir se ranima parmi les Elfes et les Hommes ; car ils eurent vent des hauts faits de Beren et de Lúthien, et de l'humiliation infligée à Morgoth alors même qu'il siégeait sur son trône d'Angband, et il y en avait qui soutenaient que Beren et Lúthien vivaient encore, ou qu'ils étaient revenus d'entre les Morts. Et en cette année-là, les grands desseins de Maedhros furent près de s'accomplir, et la force renaissante des Eldar et des Edain repoussa l'avance de Morgoth, et les Orcs furent chassés du Beleriand. Et certains se prirent alors à parler de victoires à venir et d'une revanche imminente sur la Bataille de Bragollach, et ils disaient que l'on allait voir Maedhros, à la tête des armées coalisées, refouler Morgoth sous terre, et sceller les Portes de l'Angband.

Mais ceux qui en savaient plus long étaient dans l'inquiétude toujours, craignant que Maedhros ne révélât trop tôt sa force croissante et qu'on laisserait à Morgoth le temps de s'armer contre lui. « Toujours quelque nouveau mal s'en va éclore dans l'Angband, que ni Elfes ni Hommes ne sauraient prévoir », disaient-ils. Et à l'automne de cette année-là, comme pour corroborer leurs paroles, voilà qu'un mauvais vent se mit à souffler du nord sous des cieux de plomb. Et on l'appela le Souffle Pernicieux car il était pestilentiel ; et nombreux furent ceux qui prirent la maladie et moururent à l'automne de l'année, en ces terres septentrionales qui confinent à l'Anfauglith, et c'étaient pour la plupart des enfants ou des jeunes gens, la future vigueur des maisons des Hommes.

En cette année, Túrin, fils de Húrin, n'avait guère que cinq ans, et Urwen sa soeur eut ses trois ans au début du printemps. Lorsqu'elle courait dans l'herbe, ses cheveux étaient d'or comme les jonquilles des prés, et son rire était comme le joyeux babil du ruisseau qui sourcillait

des collines et baignait les murs de la maison de son père. Nen Lalaith, appelait-on ce ruisseau, et en son honneur tous les gens de la maison appelèrent l'enfant Lalaith, et leur coeur se réjouissait lorsqu'elle était parmi eux.

Mais on aimait Túrin moins bien qu'elle. Il était noir de cheveux, comme sa mère, et promettait d'être de même disposition, car il n'avait pas l'humeur joyeuse, et il parlait peu, bien qu'il apprît à parler très tôt, et qu'il parût toujours plus vieux que son âge. Túrin ne pardonnait guère une injustice ou une moquerie ; mais le feu de son père l'habitait également, et il pouvait être brusque et violent. Et cependant il était prompt à s'apitoyer, et les souffrances ou chagrins des créatures vivantes l'émouvaient aux larmes ; et en cela encore, il ressemblait à son père, car Morwen était aussi dure envers autrui qu'elle l'était envers elle-même. Il aimait sa mère car elle lui parlait sérieusement et sans détours ; mais il voyait peu son père, car Húrin était souvent absent de chez lui pour de longues périodes, avec l'armée de Fingon qui gardait les frontières orientales du Hithlum, et lorsqu'il revenait, sa parole abrupte, pleine d'expressions étrangères et de bons mots et de demi-mots, troublait Túrin et le mettait mal à l'aise. Dans ces moments-là, toute la chaleur de son coeur allait à Lalaith, sa soeur ; mais il jouait rarement avec elle, et préférait la surveiller inaperçu, tandis qu'elle foulait l'herbe et passait sous les arbres, chantant les chansons telles qu'en inventaient autrefois les enfants de l'Edain, lorsque la langue des Elfes était encore neuve sur leurs lèvres.

Belle comme une enfant-Elfe est Lalaith », dit Húrin à Morwen. « Mais plus brève hélas ! et peut-être plus belle ainsi, et plus chérie encore ! » et entendant ces mots Túrin se prit à songer, mais ne les put comprendre. Car il n'avait jamais vu d'enfant-Elfe. Aucun des Eldar ne vivait à l'époque sur les terres de son père, et il ne les avait entrevus qu'une seule fois, lorsque le roi Fingon avait traversé à cheval Dor-lómin, escorté d'une foule de seigneurs, et que, tout étincelants d'argent et de blancheur, ils avaient franchi le pont de Nen Lalaith.

Mais avant que ne s'achevât l'année, les paroles de son père se vérifièrent ; car le Souffle Pernicieux atteignit Dor-lómin, et Túrin tomba malade et demeura longtemps couché avec de la fièvre et en proie à un rêve ténébreux. Et lorsqu'il fut guéri, car tel était son destin et telle la force de vie en lui, il demanda à voir Lalaith. Et sa nourrice répondit :

« Tu ne dois plus parler de Lalaith, fils de Húrin. Mais va-t'en demander à ta mère des nouvelles de ta soeur Urwen. »

Et lorsque Morwen vint à lui, Túrin lui dit : « Je ne suis plus

malade, et je voudrais voir Urwen ; mais pourquoi ne dois-je plus dire Lalaith ?»

« Parce qu'Urwen est morte et que l'allégresse a fui cette maison, répondit-elle. Mais tu vis, toi, fils de Morwen ; et l'Ennemi qui nous a fait cela est en vie, lui aussi !»

Elle ne chercha pas à le consoler, non plus qu'elle ne chercha elle-même consolation ; car elle prenait son chagrin dans le silence et la froidure de son cœur. Mais Húrin se lamenta ouvertement, et il prit sa harpe et il voulut faire un thrène, mais il ne le put, et il brisa sa harpe, et sortant, il brandit le poing vers le nord, criant : « Toi qui as gâté la Terre du Milieu, plaise au ciel que je te voie face à face, et que je te gâte la face, comme le fit mon seigneur Fingolfin !»

Et Túrin pleura amèrement la nuit tout seul, bien que devant Morwen il ne prononçât jamais plus le nom de sa soeur. En ce temps-là il ne recherchait la compagnie que d'un seul ami, et à celui-ci il parla de son chagrin et du vide de la maison. Cet ami s'appelait Sador, et c'était un serf domestique au service de Húrin ; il était infirme et homme de peu. Il avait été forestier, et par malchance ou maladresse dans le maniement de la hache, il s'était tranché le pied droit, et la jambe privée de pied avait raccourci ; et Túrin l'appelait Labadal, ce qui veut dire « Cloche-pied », mais le nom ne contrariait pas Sador, parce qu'il lui était donné par pitié et non par moquerie. Sador travaillait dans les communs, pour fabriquer ou réparer les humbles objets d'usage courant dans la maison, car il était assez habile à travailler le bois ; et Túrin lui procurait ce qui lui manquait, afin d'épargner sa pauvre jambe, et parfois il emportait en cachette quelque outil ou pièce de bois qu'il trouvait à l'abandon, s'il pensait que son ami en aurait l'emploi. Alors Sador souriait, mais il lui enjoignait de remettre ces cadeaux en place : « Donne à pleines mains ; mais donne seulement ce qui est à toi » disait-il. Il récompensait comme il le pouvait la bonté de l'enfant, et lui sculptait des figurines d'hommes et de bêtes ; mais Túrin s'enchantait surtout des récits de Sador, car il avait été jeune homme à l'époque de Bragollach et aimait s'attarder sur les jours brefs où il avait été un homme en pleine possession de ses moyens, avant de devenir un estropié.

« Ce fut là une grande bataille, dit-il, fils de Húrin. Tels furent les besoins, cette année-là, que l'on m'arracha à mes besognes forestières ; mais je ne me suis pas trouvé à Bragollach, où j'aurais pu gagner mon mauvais coup aussi bien, mais avec plus d'honneur. Car nous arrivâmes trop tard, sinon pour remporter le cercueil du vieux seigneur Hador qui tomba en protégeant le roi Fingolfin. Là-dessus je

m'en allais soldat et je fus en garnison à Eithel Sirion, la grande forteresse des Rois-Elfes, pour de nombreuses années ; du moins à ce qu'il me semble aujourd'hui, car les mornes années qui se sont écoulées depuis ont bien peu pour les rehausser. J'étais à Eithel Sirion, lorsque le Roi Noir l'a investi, et Galdor, le père de ton père, était capitaine là-bas, au nom du roi. Il fut tué dans l'assaut ; et je vis ton père assumer son titre et son commandement, bien qu'il ait tout juste atteint l'âge d'homme. Il y avait un feu en lui qui, disait-on, rendait son épée ardente dans sa main. À sa suite, nous refoulâmes les Orcs dans les sables ; et jamais plus ils n'ont osé se montrer en vue de ces murs. Mais hélas, mon amour des combats était rassasié, car j'avais vu assez de sang versé et de blessures ; et on m'accorda de revenir aux forêts dont je me languissais ; et c'est là que je reçus mon mauvais coup ; car un homme qui fuit sa peur peut bien découvrir qu'il n'a fait qu'emprunter un raccourci pour la retrouver. »

Ainsi parlait Sador à Túrin qui grandissait ; et Túrin commença à poser un grand nombre de questions auxquelles Sador avait peine à répondre, songeant qu'il appartenait à de plus proches de l'instruire. Et un jour Túrin lui dit : « Lalaith était-elle vraiment pareille à une enfant-Elfe, comme l'a dit mon père ? Et que voulait-il dire lorsqu'il a dit qu'elle était plus brève ? »

« Toute pareille, dit Sador, car dans leur première jeunesse les enfants des Hommes et ceux des Elfes semblent proches parents. Mais les enfants des Hommes grandissent plus vite, et leur jeunesse passe rapidement ; tel est notre destin. »

Alors Túrin lui demanda : « Qu'est-ce que le destin ? »

« Quant au destin des Hommes, dit Sador, il te faut interroger ceux qui en savent plus long que Labadal. Mais comme tout le monde peut voir, nous nous épuisons bientôt, et nous mourons ; et nombreux sont ceux qui par malchance rencontrent la mort plus tôt encore. Mais les Elfes, eux, ne s'épuisent pas aussi vite, et ils ne meurent pas, sinon de coups inouïs. De blessures et de chagrins qui tueraient les Hommes, ils peuvent guérir ; et alors même que leur corps est brisé, ils recouvrent vie, disent certains. Il n'en va pas ainsi pour nous. »

« Alors Lalaith ne reviendra pas, dit Túrin ; où est-elle donc partie ? »

« Elle ne reviendra pas, dit Sador. Mais où elle est partie, nul homme ne le sait ; ou moi, du moins, je l'ignore. »

« Et cela a toujours été comme cela ? Ou souffrons-nous de la malédiction du mauvais Roi, peut-être, comme du Souffle Pernicieux ? »

« Je ne sais pas. Derrière nous s'étendent les ténèbres, et de ces

ténèbres, peu de récits ont émergé. Les pères de nos pères ont pu avoir des choses à raconter, mais ils n'ont rien dit. Leur nom même est oublié. Les Montagnes se dressent entre nous et la vie dont ils sont issus, fuyant on ne sait quoi. »

« Est-ce qu'ils avaient peur ? » dit Turin.

« Peut-être, dit Sador, il peut se faire que nous ayons fui la peur de l'Obscur, seulement pour le retrouver ici-bas devant nous, et nulle part ou fuir ailleurs, sinon vers la Mer. »

« Nous n'avons plus peur, dit Túrin. Nous n'avons pas tous peur. Mon père n'a pas peur, et je n'aurai pas peur ; ou du moins, comme ma mère, j'aurai peur, mais je ne le montrerai pas. »

Il sembla alors à Sador que les yeux de Túrin n'étaient pas ceux d'un enfant, et il songea à part lui : « Le chagrin affûte un esprit robuste. » Mais à haute voix, il dit : « Fils de Húrin et de Morwen, comment il en sera de ton cœur, Labadal ne le peut deviner ; mais à de rares moments et à de rares gens, montreras-tu ce qu'il contient. »

Alors Túrin dit : « Peut-être vaut-il mieux ne pas dire ce que l'on souhaite si on ne peut l'obtenir. Mais je souhaite, Labadal, être un des Eldar. Alors Lalaith pourrait revenir et je serais encore ici, même si elle demeurerait longtemps absente. Je me ferai soldat à la suite d'un Roi-Elfe, dès que je le pourrai, comme tu as fait, Labadal. »

« Tu apprendras d'eux bien des choses, dit Sador, et il soupira. C'est un peuple de beauté et de grâce, et ils ont pouvoir sur le cœur des Hommes. Et cependant je me prends parfois à penser qu'il aurait peut-être mieux valu que nous ne les ayons jamais rencontrés, et ayons persisté dans notre humble voie. Car ils détiennent un savoir déjà ancien ; et ils sont fiers et endurants. À leur lumière, nous paraissions ternes, ou nous brûlons d'une flamme trop vive et qui trop rapidement se consume, et le poids de notre destinée pèse sur nous d'autant. »

Mais mon père les aime, dit Túrin, et il n'est pas heureux sans eux. Il dit que d'eux nous avons appris presque tout ce que nous savons, et qu'à les fréquenter, nous avons gagné en noblesse ; et il dit que les Hommes qui sont venus récemment de par-delà les Montagnes ne valent guère mieux que des Orcs. »

« C'est vrai, dit Sador, vrai au moins de certains d'entre nous. Mais s'élever est pénible, et de ces hauts, il est facile de retomber au plus bas. »

Túrin avait alors presque huit ans, et on était au mois de Gwaeron à compter selon le calendrier des Edain, en cette année que nul n'oubliera jamais. Déjà circulaient des rumeurs parmi les grandes personnes, et on parlait d'un formidable ralliement d'hommes et

rassemblement d'armes, et lui, Túrin, n'en savait mot encore ; mais Húrin, connaissant le courage et la langue prudente de Morwen, s'entretenait souvent avec elle des projets des Rois-Elfes, et de ce qu'il pourrait advenir, en bien ou en mal. Son coeur était plein d'espoir et il ne craignait pas l'issue de la bataille ; car il ne concevait pas qu'une force quelconque issue de la Terre du Milieu puisse renverser la puissance et la splendeur des Eldar. « Ils ont contemplé la Lumière de l'Ouest, dit-il, et à la fin, les Ténèbres doivent cesser d'offusquer leur visage. » Morwen ne le contredisait pas car en compagnie de Húrin l'espérance se faisait toujours plus vraisemblable ; mais dans sa propre lignée, on avait aussi connaissance des traditions des peuples Elfes, et en son for intérieur elle se disait : « Et pourtant n'ont-ils pas abandonné la Lumière ? Et ne sont-ils pas à présent tenus à l'écart d'Elle ? Et il se pourrait que les Seigneurs de l'Ouest les aient chassés de leurs pensées ; et si cela est, comment les Premiers-Nés pourront-ils triompher de l'un des Puissants ? »

Mais nulle ombre d'un doute analogue ne semblait effleurer Húrin Thalion ; et cependant un matin de printemps, en cette année fatidique, il s'éveilla comme d'un sommeil agité, et un nuage ternissait son ardeur, ce jour-là. Et vers le soir, il dit soudain : « Lorsque je serai convoqué, Morwen Eledhwen, je laisserai en ta garde l'héritier de la Maison de Hador. La vie des Hommes est brève, et sujette à bien d'amères vicissitudes, même en temps de paix. »

« Il en fut toujours ainsi, répondit Morwen. Mais que recouvrent tes paroles ? »

« La prudence très certainement » dit Húrin. Et cependant il paraissait troublé. « Mais quiconque interroge l'avenir doit voir ceci : que les choses ne vont pas demeurer en leur état actuel. Il s'apprête un puissant affrontement ; et un des côtés tombera très bas, bien plus bas qu'il ne se trouve aujourd'hui. Si la chute sera celle des Rois-Elfes, alors un sort funeste se prépare pour l'Edain ; et nos demeures, à nous autres, sont à portée de l'Ennemi. Mais même si les choses tournent au pire, je ne te dis pas : *ne crains rien* ! Car tu redoutes ce qui est véritablement redoutable, et cela seulement ; et la peur ne te trouble pas. Mais je te dis : *n'attends pas* ! Je reviendrai comme je le pourrai, mais n'attends point ! Va-t'en au sud, aussi vite que tu le peux ; et je te suivrai, et je te trouverai, même s'il me faut chercher à travers tout le Beleriand. »

« Le Beleriand est vaste, et sans nulle ressource ou abri pour des exilés, dit Morwen. Où m'enfuirai-je donc, et avec qui : une poignée de serviteurs ou en nombre ? »

Húrin se prit alors à réfléchir quelques instants en silence. « Il y a la parenté de ma mère en Brethil, dit-il. À vol d'oiseau, ce n'est guère qu'à une trentaine de lieues. »

« Si ces temps de malheurs adviennent effectivement, de quel secours seraient des Hommes ? dit Morwen. La Maison de Bëor est tombée. Si l'illustre Maison de Hador tombe, dans quels trous se mottera le petit peuple de Haleth ? »

« Ils sont peu nombreux et sans grande lumière, mais ne doute pas de leur vaillance, dit Húrin. Et en qui d'autre mettre notre espoir ? »

« Tu ne parles pas de Gondolin », dit Morwen.

« Non, car ce nom n'a jamais passé mes lèvres, dit Húrin, et cependant ce que tu as entendu dire est vrai : j'y suis allé. Mais je te dis en vérité ce qu'à nul autre je n'ai dit, et point ne dirai : j'ignore où cela se trouve. »

« Mais tu le devines, et à ce que je pense, tu devines presque juste », dit Morwen.

« Cela se peut, dit Húrin, mais à moins que Turgon lui-même ne me délivre de mon serment, je ne puis dire ce qu'effectivement je pressens, même à toi. De sorte que ta quête serait vaine. Et même si, à ma honte, je parlais, tu ne parviendrais au mieux qu'à une porte close ; car sauf si Turgon sort lui-même guerroyer (et on n'a rien entendu dire de pareil et on ne le prévoit pas), personne ne peut rentrer. »

« Alors si ta parenté est de si piètre secours, et si tes amis te renient, dit Morwen, il me faut m'en remettre à moi-même ; et c'est à Doriath que je songe maintenant. L'Anneau de Melian sera bien la dernière défense à capituler, me semble-t-il, et la Maison de Bëor n'encourra pas le mépris en pays Doriath. Car ne suis-je pas en parenté avec le roi ? Beren, fils de Barahir, n'était-il pas petit-fils de Bregor, comme l'était mon père ? »

« Mon cœur ne m'entraîne pas vers Thingol, dit Húrin. Il ne portera nulle aide au roi Fingon ; et je ne sais quelle ombre recouvre mon esprit lorsque l'on prononce le nom de Doriath. »

« Mon cœur à moi s'offusque de même au nom de Brethil » dit Morwen.

Là-dessus Húrin se prit soudain à rire, et dit : « Nous voilà assis, à discuter de choses bien au-delà de notre pouvoir, et d'ombres nourries de rêves. Les choses n'iront pas si mal ; mais si malheur arrive, je confie tout à ton courage et à ta prudence. Fais donc ce que ton cœur t'enjoint de faire ; mais fais-le vite. Et si nous triomphons, alors les Rois-Elfes ont résolu de restituer tous les fiefs de la Maison de Bëor à ses héritiers ; et notre fils héritera de grands biens. »

Cette nuit-là Túrin s'éveilla à demi, et il lui sembla que son père et sa mère se tenaient à son chevet ; et qu'ils le contemplaient à la lueur des bougies qu'ils tenaient à la main ; mais il ne pouvait distinguer leurs traits.

Le matin de l'anniversaire de Túrin, Húrin donna à son fils un cadeau : un couteau de fabrication Elfe, et le manche et le fourreau étaient d'argent et de jais. Et il dit : « Héritier de la Maison de Hador, voici un cadeau en l'honneur de ce jour. Mais prends garde ! C'est une lame acérée, et l'acier sert seulement celui qui sait le manier. Il te coupera la main aussi volontiers qu'autre chose. » Et posant Túrin sur une table, il embrassa son fils, disant : « Et voilà que tu me domines déjà, fils de Morwen ; bientôt tu seras aussi haut que cela sur tes propres jambes. Et ce jour-là nombreux seront ceux qui redouteront le tranchant de ta lame ! »

Sur ce Túrin s'échappa de la chambre et s'en alla tout seul, et il avait une douce brûlure au coeur, comme le rayonnement du soleil lorsque, échauffant la terre gelée, il éveille toute chose à la germination. Et il se répétait à lui-même les paroles de son père : héritier de la Maison de Hador ; mais d'autres mots lui venaient aussi à l'esprit : « Donne à pleines mains, mais donne ce qui est à toi. » Et il alla trouver Sador et s'écria : « Labadal, c'est mon anniversaire, l'anniversaire de l'héritier de la Maison de Hador ! Et je t'ai apporté un cadeau pour marquer le jour. Voici un couteau, celui-là même dont tu as justement le besoin ; il coupera tout ce que tu peux souhaiter, fin comme un cheveu. »

Mais Sador fut confus, car il savait bien que Túrin avait lui-même reçu le couteau ce jour-là ; or parmi les Hommes, on tenait pour indigne de refuser un don librement prodigué, de quelque main que ce soit. Il s'adressa à lui gravement : « Tu viens d'une race généreuse, Túrin fils de Húrin. Je n'ai rien fait pour me rendre digne de ton cadeau, et je ne puis espérer guère mieux faire dans les jours qui me sont laissés ; mais ce que je peux faire, je le ferai. » Et lorsque Sador tira le couteau du fourreau, il dit : « Voici un cadeau véritable : une lame d'acier trempée par les Elfes-forgerons ! Depuis bien longtemps, j'en avais perdu le toucher ! »

Húrin remarqua bientôt que Túrin ne portait pas le couteau, et il lui demanda si sa mise en garde le lui avait rendu redoutable ; alors Túrin répondit : « Non, mais j'ai donné le couteau à Sador, le charpentier. »

« Serait-ce que tu dédaignes le cadeau de ton père ? » dit Morwen ; et de nouveau Túrin répondit : « Non ; mais j'aime Sador et j'ai pitié

de lui. »

Et Húrin dit : « Les trois donc étaient tiens, pour en user à ta guise, Túrin : l'amour, la pitié, et le couteau, le plus pauvre des trois. »

« Et pourtant je doute que Sador le mérite, dit Morwen. Il s'est mutilé lui-même, par maladresse, et il est lent à la tâche, car il passe beaucoup de son temps à des babioles qui ne lui ont pas été commandées. »

« Accorde-lui cependant la pitié, dit Húrin. Une main honnête et un cœur loyal peuvent trancher de travers, et le mal accompli peut bien être plus dur à supporter que l'oeuvre de l'ennemi. »

« Toutefois, il te faudra maintenant attendre pour avoir une autre lame, dit Morwen, et ainsi le cadeau sera un cadeau véritable, à tes propres dépens. »

Túrin remarqua cependant que l'on traitait désormais Sador avec plus de mansuétude et qu'on lui attribua la fabrication d'un grand trône destiné au seigneur lorsqu'il siégeait en sa salle d'honneur.

Vint un clair matin de Lothron, où Túrin fut réveillé par des soudaines fanfares, et courant vers la porte, il vit un grand concours d'hommes, fantassins et cavaliers, et tous armés de pied en cap pour la guerre. Et parmi eux se tenait Húrin, et il parlait aux hommes et donnait des ordres ; et Túrin apprit qu'ils s'en allaient ce jour-là pour Barad Eithel. Et c'était la garde personnelle de Húrin et les hommes de sa maison ; mais on avait convoqué aussi tous ses vassaux. Certains étaient déjà partis avec Huor, le frère de son père ; et nombre d'autres devaient rejoindre le Seigneur de Dor-lómin en route, et suivre sa bannière pour se rendre au grand rassemblement du Roi.

Et Morwen fit ses adieux à Húrin sans larmes verser, et elle dit : « Je veillerai sur ce que tu laisses à mes soins, tant ce qui est que ce qui sera. »

Et Húrin répondit : « Adieu, Dame de Dor-lómin ; nous chevauchons à présent avec plus d'espoir que nous n'en avons jamais eu auparavant. Songeons que la prochaine fête du solstice d'hiver sera la plus gaie qui fut jamais, et qu'elle sera suivie d'un printemps de gloire ! » Puis il souleva Túrin sur ses épaules, et cria à ses hommes : « Que l'héritier de la maison de Hador voie l'éclat de vos épées ! » Et cinquante épées jaillies du fourreau flamboyèrent au soleil, et la cour résonna du cri de guerre des Edain du Nord : *Lacho calad ! Drego morn !* Que flambe le Jour ! Que fuie la Nuit !

Enfin Húrin sauta en selle, et on déploya son oriflamme mordorée, et les trompettes retentirent encore une fois dans l'air du matin ; et ainsi Húrin Thalion s'en fut chevauchant vers Nirnaeth Arnoediad.

Mais Morwen et Túrin se tinrent immobiles à la porte jusqu'à ce qu'ils perçoivent au loin le faible appel d'un cor porté par le vent : Húrin avait passé la crête de la colline, et de l'autre versant il ne pouvait plus apercevoir sa demeure.

Les paroles de Húrin et de Morgoth

On a chanté bien des complaints et fait bien des récits Nirnaeth Arnoediad, la Bataille des Larmes Innombrables où tomba Fingon et fut fauchée la fleur des Eldar. Une vie d'homme suffirait à peine pour en décrire les péripéties [36], mais ici on racontera seulement ce qu'il advint à Húrin, fils de Galdor, seigneur de Dor-lómin, lorsque sur les berges du torrent Rivil il fut enfin pris vivant, par ordre de Morgoth, et traîné dans l'Angband.

Húrin fut amené devant Morgoth, car Morgoth savait, par ses maléfices et ses espions, que Húrin avait l'amitié du Roi de Gondolin ; et il cherchait à le subjuguier par l'éclat de ses prunelles. Mais Húrin ne pouvait pas encore être subjugué, et il défia Morgoth. Aussi Morgoth le fit charger de chaînes et le soumit à de lentes tortures ; et après quelque temps, il se rendit auprès de lui, et lui offrit le choix de s'en aller librement où il voulait, ou de recevoir les pouvoirs et le rang de premier capitaine de ses armées, à lui Morgoth, sous condition qu'il révélât où se trouvait la citadelle de Turgon, et toute autre chose qu'il savait concernant les secrets de ce roi. Mais Húrin le Vaillant se rit de lui, disant : « Aveugle es-tu, Morgoth Bauglir, et aveugle tu seras toujours, n'entrevoyant que les ténèbres. Tu ne sais pas ce qui gouverne les coeurs des Hommes, et le sachant, tu ne pourrais le donner. Mais bien fou qui se fierait à ce qu'offre Morgoth ! Tu t'approprierais d'abord le prix, et ensuite faillirais à ta promesse ; et je ne gagnerais qu'une mort certaine, à te dire ce que tu me demandes. »

Et Morgoth de rire, et il dit : « Peut-être me supplieras-tu un jour de t'accorder la mort comme un bienfait ! » Alors il emmena Húrin au Haudh-en-Nirnaeth qui venait d'être érigé, et la puanteur de la mort y flottait ; et Morgoth fixa Húrin au sommet, et lui enjoignit de regarder vers l'ouest, en direction du Huthlum, et de penser à sa femme et à son fils et à ses autres parents. « Car ils vivent à présent sous ma loi, dit Morgoth, et ils sont à ma merci. »

« Tu n'as pas autorité sur eux, répondit Húrin. Et tu ne parviendras pas jusqu'à Turgon à travers eux, car ils ne savent rien de ses secrets. »

La rage alors s'empara de Morgoth, et il dit : « Et pourtant je saurai t'atteindre et toute ta maison maudite ; et tu seras rompu sur l'acier de ma volonté, quand bien même vous seriez tous faits d'acier ! » Et il prit une longue épée qui se trouvait là et la rompit devant les yeux de Húrin, et un éclat de l'épée le blessa au visage ; mais Húrin ne cilla point. Alors Morgoth, étendant son long bras vers Dor-lómin, frappa d'anathème Húrin et Morwen, et toute leur descendance, disant : « Vois ! L'ombre de ma pensée pèsera sur eux partout où ils iront, et ma haine les poursuivra jusqu'aux confins du monde. »

Mais Húrin dit : « Tu parles en vain. Car tu ne peux les voir, ni les gouverner de loin ; tu ne le peux tant que tu revêts cette forme et ambitionnes encore d'être Roi, et un Roi visible sur terre. »

Alors Morgoth se retourna sauvagement vers Húrin, et il dit : « Fou que tu es, et infime parmi les Hommes, Et eux-mêmes, quantités infimes parmi tous les êtres doués de parole ! As-tu vu les Valar, ou mesuré le pouvoir de Manwë et de Varda ? Connais-tu la portée de leur esprit ? Ou crois-tu peut-être que leur pensée peut t'atteindre et te sauvegarder de loin ? »

« Je ne sais, dit Húrin. Et cependant cela se pourrait si tel était leur bon plaisir. Car l'Ancien Roi ne sera pas détrôné tant que perdurera Arda. »

« Tu dis vrai, répondit Morgoth. Je suis l'Ancien Roi : Melkor, le premier et le plus puissant des Valar, qui fut avant que le monde ne fût, et qui fit le monde. L'ombre de mon dessein se projette sur Arda, et tout ce qui s'y trouve se soumet lentement et sûrement à mon vouloir. Mais sur tous ceux qui te sont chers, ma pensée pèsera comme un sombre brouillard fatidique, et elle les plongera dans les ténèbres et la désespérance. Partout où ils iront, le mal régnera. Dès qu'ils parleront, leurs paroles seront de mauvais conseil. Tout ce qu'ils feront se retournera contre eux. Ils mourront sans espoir, maudissant et la vie et la mort. »

Mais Húrin répondit : « Oublies-tu à qui tu parles ? Ces choses-là, tu les as dites autrefois à nos pères ; mais nous avons échappé à ton ombre. Et maintenant nous savons à quoi nous en tenir sur toi, car nous avons considéré les visages de ceux qui ont vu la Lumière, et entendu les voix qui ont parlé avec Manwë. Arda, tu as contemplé ; mais d'autres également ; et tu ne l'as point faite. Ni es-tu le plus puissant ; car tu as gaspillé tes forces sur toi-même, et t'es épuisé dans ton propre néant. Tu n'es guère plus qu'un esclave des Valar, un esclave évadé, mais leur chaîne t'attend encore. »

« Tu as appris par coeur les leçons de tes maîtres, dit Morgoth, mais de tels enfantillages ne te seront d'aucun secours, maintenant qu'ils

ont tous fui au loin. »

« Ceci encore, je te dirai, esclave Morgoth, dit Húrin. Et cela ne provient pas du savoir des Eldar, mais est né en mon coeur en cet instant même. Tu n'es pas le Seigneur des Hommes, et ne le seras point quand bien même tout Arda et tout Menel tomberaient en ton pouvoir. Au-delà des Cercles du Monde, tu ne poursuivras pas ceux qui te renient. »

« Au-delà des Cercles du Monde, je ne les poursuivrai certes pas, dit Morgoth ; Car au-delà des Cercles du Monde, c'est le Néant. Mais en deçà, ils ne m'échapperont pas, et cela jusqu'à ce qu'ils entrent dans le Néant. »

« Tu mens ! » dit Húrin.

« Tu verras, et tu viendras à confesser que je ne mens pas », dit Morgoth. Et ramenant Húrin à Angband, il le fixa sur un siège de pierre, au sommet du Thangorodrim, d'où son regard plongeait sur le pays Hithlum à l'ouest, et sur les terres du Beleriand, au sud. Et il se trouva lié par les maléfices de Morgoth ; et Morgoth debout à ses côtés, une fois encore, le maudit, et lui imposa ses pouvoirs, de telle sorte qu'il ne pouvait ni bouger de ce lieu, ni mourir, jusqu'à ce que l'en délivrât Morgoth.

« Demeure donc là assis, dit Morgoth, et contemple les terres où le Mal et le désespoir vont visiter ceux que tu m'as livrés. Car tu as osé me tourner en dérision et douter de la puissance de Melkor, Maître des destinées d'Arda. Dès lors, avec mes yeux, tu verras, et avec mes oreilles, tu entendras, et rien ne te sera celé. »

Le départ de Túrin

Trois hommes seulement trouvèrent à s'en retourner à Brethil, par le Taur-nu-Fuin, un faux chemin plein d'embûches ; et lorsque Gléredhel, la fille de Hador, apprit la chute de Haldir, elle s'affligea et mourut.

Aucune nouvelle n'atteignit Dor-lómin. Rían, la femme de Huor, fuit tout éperdue dans les solitudes sauvages, mais elle fut secourue par les Elfes-Gris des collines de Mithrim, et lorsque son enfant Tuor naquit, ils le prirent en nourrice et l'élevèrent. Mais Rían s'en alla au Haudh-en-Nirnaeth, et là elle se coucha à terre et mourut.

Morwen Eledhwen demeura en Hithlum, silencieuse dans sa douleur. Son fils Túrin n'avait que neuf ans, et elle était de nouveau enceinte. Elle connut des jours funestes. Les Easterlings avaient envahi

le pays en grand nombre, et ils traitèrent cruellement le peuple de Hador. Tous les habitants des domaines de Húrin qui pouvaient travailler ou servir à quelque chose furent traînés en captivité, même de toutes jeunes filles et des gamins, et ils tuèrent les vieux ou les chassèrent, les réduisant à mourir de faim dans les solitudes désolées. Mais ils n'osèrent lever la main sur la Dame de Dor-lómin ou l'expulser de sa demeure ; car le bruit courait parmi eux qu'elle était dangereuse, une sorcière qui fréquentait les blancs-démons : tel était le nom qu'ils décernaient aux Elfes, les haïssant mais les redoutant d'autant [37]. Pour cette raison, ils craignaient aussi les montagnes et évitaient de s'y aventurer, car de nombreux Eldar y avaient trouvé refuge, plus particulièrement au sud du pays ; et après quelques razzias et expéditions de pillage, les Easterlings se retirèrent vers le nord. Car la maison de Húrin se trouvait au sud-est de Dor-lómin, et les montagnes étaient proches. De fait, Nen Lalaith jaillissait à l'ombre de l'Amon Dathir, que franchissait un sentier escarpé. Par là, les intrépides pouvaient escalader l'Ered Wethrin et redescendre par les gorges du Glithui jusqu'au Beleriand. Mais cela, les Easterlings l'ignoraient, et Morgoth aussi pour lors ; car tout ce pays, tant que perdurait la Maison de Fingolfin, était hors de sa portée, et aucun de ses serviteurs n'y avait mis le pied. Il tenait l'Ered Wethrim pour une muraille infranchissable, interdisant toute fuite vers le nord, comme tout assaut venant du sud ; et en vérité, il n'y avait aucun passage pour qui ne possédait pas des ailes entre le Serech et les confins ouest où Dor-lómin rejoignait le Nevrast.

Ainsi advint-il qu'après les premières incursions, on laissa Morwen en paix, mais des hommes rôdaient dans les bois alentour et il y avait danger à trop s'écarter. Sous la protection de Morwen demeuraient encore Sador le Charpentier et quelques vieux, hommes et femmes, et Túrin, qu'elle ne laissait pas sortir du courtil. Mais la demeure de Húrin en vint bientôt à menacer ruines, et bien que Morwen travaillât dur, elle était misérable, et elle aurait connu la faim si ce n'avait été pour les secours que lui faisait tenir secrètement Aerin, une parente de Húrin, qu'un certain Brodda, l'un des Easterlings, avait de force épousée. L'aumône était chose amère pour Morwen, mais elle acceptait cette aide pour Túrin et pour son enfant à naître, et parce que, disait-elle, il s'agissait somme toute de son propre bien. Car ce Brodda avait saisi les gens, les biens et le bétail de Húrin, et les avait fait transférer dans ses demeures. C'était un audacieux mais un homme de peu parmi les siens, avant qu'il ne vienne au Hithlum ; et avide de richesses, il était prêt à s'emparer de terres que d'autres de son espèce ne convoitaient pas. Il n'avait vu Morwen qu'une seule fois,

lorsqu'à l'occasion d'une razzia, il avait chevauché jusqu'à la maison ; mais à sa vue, il avait été pris d'effroi, croyant contempler les yeux terribles d'une blanche-démone, et il était resté plein d'une angoisse mortelle à l'idée que ces yeux lui avaient jeté un sort néfaste ; et c'est pourquoi il ne mit pas sa maison à sac, ni ne découvrit Túrin, autrement la vie de l'héritier du seigneur légitime aurait été brève.

Brodda réduisit en esclavage les Têtes-de-paille, comme il nommait les gens de Hador, et il les commit à lui construire un palais en bois sur les terres qui s'étendaient au nord de la maison de Húrin ; et il parquait ses esclaves derrière des palissades, comme du bétail dans un enclos, mais ils étaient mal gardés. Et il s'en trouvait encore parmi eux que la peur n'avait pas abattus, et qui au péril de leur vie étaient prêts à secourir la Dame de Dor-lómin ; et ils faisaient parvenir à Morwen de secrets renseignements sur la situation, bien qu'il n'y eût guère de quoi nourrir l'espoir dans les nouvelles qu'ils apportaient. Mais Brodda fit d'Aerin son épouse, non son esclave, car il y avait peu de femmes parmi ceux de son peuple, et aucune qui se pouvait comparer aux filles de l'Edain. Et il ambitionnait de se faire seigneur du lieu, et d'avoir un héritier qui détiendrait le domaine après lui.

De ce qui était advenu et de ce qui pouvait advenir dans les jours prochains, Morwen ne parlait guère à Túrin ; et il craignait de rompre son silence par ses questions. Lorsque les Easterlings pénétrèrent pour la première fois dans Dor-lómin, il dit à sa mère : « Quand est-ce que mon père reviendra pour renvoyer ces affreux brigands ? Pourquoi ne vient-il pas ? »

Morwen répondit : « Je ne sais pas. Il se peut qu'il ait été tué, ou fait prisonnier ; ou encore qu'on l'ait chassé au loin et qu'il ne puisse à ce jour se frayer un passage jusqu'à nous, à travers les ennemis qui l'entourent. » « Alors je pense qu'il est mort », dit Túrin, et devant sa mère, il retint ses larmes. « Car personne n'est capable de l'empêcher de venir à notre secours, s'il est vivant. »

« Je crois que rien de cela n'est vrai, mon fils », dit Morwen.

Avec le temps qui passait, le cœur de Morwen s'assombrissait ; elle craignait pour son fils Túrin, héritier de Dor-lómin et de Ladros. Car elle n'entrevoyait d'autre sort pour lui, dès qu'il aurait pris de l'âge, que de devenir esclave des Easterlings. Aussi lui revinrent en mémoire les paroles de Húrin, et ses pensées se tournèrent à nouveau vers Doriath ; et enfin elle résolut de faire partir Túrin secrètement, si elle le pouvait, et de supplier le roi Thingol de lui accorder asile. Et comme elle demeurait là assise à réfléchir comment réaliser la chose, elle entendit clairement en sa pensée la voix de Húrin lui disant :

« *Pars en toute hâte, ne m'attends pas !* » Mais la naissance de son enfant approchait, et la route serait dure et périlleuse ; et plus elle tardait, plus s'amenuisaient les chances d'échapper. Et son cœur la trompait toujours d'un espoir invoué ; en son for intérieur, elle n'admettait pas que Húrin fût mort, et insomniause elle prêtait l'oreille à son pas dans la nuit, ou elle se réveillait, croyant entendre dans la cour le hennissement de son cheval Arroch. De plus, si elle admettait que son fils soit élevé dans un palais étranger, selon la coutume de l'époque, elle ne pouvait plier son orgueil à vivre elle-même d'aumône fût-ce à la cour d'un roi. Et ainsi fut enfreinte l'injonction de Húrin, ou bien le souvenir de sa parole, et tissé le premier fil du noir destin de Túrin.

L'automne de l'Année de Lamentations tirait déjà à sa fin avant que Morwen n'en vienne à prendre une décision, et alors elle voulut faire vite ; il fallait maintenant presser le voyage car elle redoutait que Túrin fût fait prisonnier si elle attendait la fin de l'hiver. Des Easterlings rôdaient autour du courtil et espionnaient les allées et venues de la maison. C'est pourquoi un jour elle dit soudainement à Túrin : « Ton père ne vient pas. Alors il te faut, toi, partir, et partir vite. C'est lui qui l'aurait voulu ainsi. »

« Partir ! s'écria Túrin. Mais où partirons-nous ? Au-delà des Montagnes ? »

« Oui, dit Morwen, au-delà des Montagnes, vers le sud, au loin. Au sud : là est peut-être l'espoir. Mais je n'ai pas dit « nous », mon fils. Tu dois partir, mais je dois rester. »

« Je ne peux pas partir seul ! dit Túrin. Je ne vais pas te laisser. Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble ? »

« Je ne peux pas partir, dit Morwen. Mais tu ne t'en iras pas seul. J'enverrai Gerthon avec toi, et Grithnir aussi, peut-être. »

« Et pas Labadal ? » dit Túrin.

« Non, car Sador est infirme, dit Morwen, et la route sera rude ; et parce que tu es mon fils et que les temps sont durs, je te parlerai durement et sans détours : tu peux mourir en route. L'année est avancée. Mais si tu demeures ici, ton sort sera bien pire : le sort d'un esclave. Si tu souhaites être un homme, alors que tu approches de l'âge d'homme, tu feras bravement ce que je t'enjoins de faire. »

« Mais je te laisserai toute seule, avec Sador et Ragnir l'aveugle, et les vieilles femmes ! dit Túrin. Mon père n'a-t-il pas dit que j'étais l'héritier de Hador ? L'héritier doit demeurer dans la maison de Hador pour la défendre. Maintenant je regrette de ne plus avoir mon couteau. »

« L'héritier devrait rester, mais il ne le peut, dit Morwen. Un jour

viendra cependant, où il pourra revenir. Maintenant, prends courage ! Si les choses s'aggravent, je te suivrai ; si je le peux. »

« Mais comment me trouveras-tu, perdue dans ces solitudes », dit Túrin ; et soudain défailloit son coeur, et il pleura amèrement.

« Si tu pleurniches, d'autres choses te trouveront avant moi, dit Morwen. Je connais le lieu où tu vas, et si tu y parviens et si tu y demeures, je saurai t'y retrouver, si je le puis. Car je t'envoie auprès du Roi Thingol, au Doriath. Ne préfères-tu pas être l'hôte d'un roi plutôt qu'un esclave ? »

« Je ne sais pas, dit Túrin. Je ne sais pas ce que c'est qu'un esclave. »

« Je t'envoie au loin pour que tu n'aies pas à l'apprendre », répondit Morwen. Et elle prit Túrin devant elle, et le regarda au fond des yeux, comme si elle cherchait à y déchiffrer une énigme : « C'est une dure chose, Túrin, mon fils, dit-elle, enfin. Dure, non seulement pour toi. Difficile pour moi aussi, en ces jours de malheur, de juger ce qu'il y a de mieux à faire. Mais je fais ce que je crois être juste : sinon pourquoi me séparerais-je de ce qui me reste de plus cher au monde ? »

Ils n'en parlèrent plus ensemble, et Túrin fut chagrin et troublé. Le matin il vint trouver Sador qui avait fait du bois pour les feux, car n'osant s'enfoncer dans la forêt, ils manquaient de bois à brûler ; et voilà que, s'appuyant sur sa béquille, il regardait le grand trône de Húrin qu'on avait relégué, inachevé, dans un coin. « Il faudra bien qu'il y passe, dit-il, car en ces jours d'aujourd'hui on ne doit songer qu'à satisfaire les besoins immédiats. »

« Ne le casse pas encore, dit Túrin. Peut-être qu'il reviendra à la maison, et que cela lui fera plaisir de voir ce que tu as fait pour lui en son absence. »

« Les espoirs fallacieux sont plus dangereux que la peur, dit Sador, et ils ne nous réchaufferont pas cet hiver. » Il caressa les moulures du bois et soupira : « J'ai perdu mon temps, dit-il, bien que les heures passées me fussent bonnes ; mais ce sont choses de courte durée ; et en la seule joie du travail tient leur but véritable. Et maintenant mieux vaut que je te rende ton cadeau. » Túrin tendit la main, et promptement la retira. « Un homme ne reprend pas ce qu'il a donné », dit-il.

« Mais c'est à moi. Ne puis-je en faire ce que je veux ? », dit Sador.

« Oui, dit Túrin, à tout homme, sauf à moi. Mais pourquoi souhaiterais-tu t'en défaire ? »

« Je n'ai aucun espoir de m'en servir pour des tâches dignes de lui, dit Sador. Il n'y aura point d'ouvrage pour Labadal dans les jours à venir, sinon de la besogne d'esclave. »

« Qu'est-ce donc qu'un esclave ? » dit Túrin.

« Un homme qui fut homme mais qui est traité comme une bête, répondit Sador. Nourri tout juste pour le maintenir en vie, maintenu en vie tout juste pour peiner, peiner tout juste par peur de la douleur et de la mort. Et de ces bandits, il peut attendre souffrances et trépas par pur jeu. J'ai entendu dire qu'ils choisissaient les meilleurs coureurs pour les courser à mort avec leurs chiens. Ils ont été plus aptes écoliers des Orcs, que nous du Peuple de Beauté. »

« Maintenant je comprends mieux tout cela », dit Túrin.

« C'est une honte qu'il te faille comprendre ces choses si jeune, dit Sador, voyant l'étrange expression sur le visage de Túrin. Et que comprends-tu maintenant ? »

« Pourquoi ma mère m'envoie au loin ? » dit Túrin et ses yeux s'embuèrent de larmes.

« Ah ! » dit Sador, et il marmotta par-devers lui : « Mais pourquoi avoir tant tardé ? » Et se tournant vers Túrin, il dit : « Cela ne me paraît pas à moi des nouvelles à vous arracher les larmes ! Mais tu ne dois pas ébruiter les décisions de ta mère devant Labadal ou devant quiconque. Ces jours-ci, il n'est murs ou palissades qui n'aient des oreilles, et des oreilles qui ne poussent pas sur des têtes nobles. »

« Mais il me faut bien parler avec quelqu'un, dit Túrin, et je t'ai toujours dit les choses. Je ne veux pas te quitter, Labadal. Je ne veux pas quitter cette maison, ni ma mère. »

« Mais si tu ne la quittes pas, dit Sador, c'en sera bientôt fait de la maison de Hador à jamais, car tu dois comprendre maintenant : Labadal ne souhaite pas que tu t'en ailles ; mais Sador, serviteur de Húrin, sera plus heureux lorsque le fils de Húrin sera hors d'atteinte des Easterlings. Allons, allons, on n'y peut rien ! il nous faut dire adieu ! Maintenant ne prendras-tu pas mon couteau comme cadeau de départ ? »

« Non, dit Túrin, car je m'en vais chez les Elfes, chez le roi de Doriath, m'a dit ma mère. Là j'en recevrai d'autres, pareils à celui-là. Mais il ne sera plus en mon pouvoir de t'envoyer des cadeaux, Labadal. Je serai au loin tout seul. » Et Túrin se mit à pleurer ; mais Sador lui dit : « Eh bien, où donc est le fils de Húrin ? Car je l'ai entendu qui disait, il n'y a guère, *Je m'en irai soldat avec un Roi-Elfe, dès que je le pourrai.* »

Alors Túrin ravalait ses larmes et dit : « Très bien, si le fils de Húrin a dit cela, il doit garder parole, et s'en aller. Mais chaque fois que je promets de faire ceci ou cela, les choses paraissent toutes différentes quand vient le temps. Aujourd'hui je m'en vais à regret. Je dois prendre garde de ne plus dire ce genre de choses. »

« Cela vaudrait sans doute mieux, dit Sador. La plupart des hommes sont d'accord là-dessus. Et cependant il y en a bien peu qui appliquent ce qu'ils disent. Mais laissons à eux-mêmes les jours non advenus. Car à chaque jour suffit sa peine ! »

Or donc on apprêta Túrin pour son voyage et il fit ses adieux à sa mère et s'en alla secrètement avec ses deux compagnons. Mais lorsqu'ils engagèrent Túrin à se retourner pour jeter un dernier regard sur la maison de son père, l'angoisse de la séparation le transperça comme d'une épée, et il s'écria : « Morwen, Morwen, quand te reverrai-je ? » Et debout sur le seuil de la porte, Morwen perçut ce cri que lui renvoyaient les pentes boisées, et elle étreignit le chambranle de la porte jusqu'à s'en déchirer les doigts. Tel fut le premier des chagrins de Túrin.

Tôt dans l'année qui suivit le départ de Túrin, Morwen donna naissance à sa fille, et elle la nomma Nienor, ce qui veut dire Deuil ; mais Túrin était déjà au loin lorsqu'elle vit le jour. Long et ardu fut le cheminement de Túrin, car les pouvoirs de Morgoth s'étendaient sur tout le pays ; mais il avait Gethron et Grithnir pour guides, qui avaient été jeunes du temps de Hador, et bien qu'ils fussent alors âgés, ils avaient gardé toute leur vaillance, et ils connaissaient bien le pays pour avoir souvent parcouru le Beleriand, aux jours d'autrefois. Ainsi par la bonne grâce du destin et la vertu de leur courage, ils franchirent les Montagnes d'Ombre et descendirent dans le Val du Sirion pour s'enfoncer dans la forêt de Brethil ; et épuisés et hagards, ils atteignirent enfin les confins du Doriath. Mais là se fourvoyèrent, et dans les labyrinthes de la Reine s'égarèrent et errèrent perdus dans d'impénétrables sous-bois, jusqu'à ce que leurs vivres fussent épuisés. Et survint l'hiver et la froidure du Nord et ils côtoyèrent la mort. Mais d'un poids autrement onéreux était le destin de Túrin. Alors même qu'ils gisaient là dans le désespoir, ils entendirent le son d'un cor. Beleg à l'Arc de Fer chassait dans les parages, car il vivait toujours sur les marches de Doriath, le plus illustre forestier de son temps. Il entendit leurs plaintes et alla à eux, et lorsqu'il leur eut donné à manger et à boire, il apprit leurs noms et d'où ils venaient, et la stupeur et la pitié l'envahirent ; et il considéra Túrin avec amitié, car il avait la beauté de sa mère et les yeux de son père, et il était robuste et fort.

« Quel bienfait attends-tu du Roi Thingol ? » dit Beleg à l'enfant.

« Je voudrais être l'un de ses chevaliers, et marcher contre Morgoth, et venger mon père », dit Túrin.

« Et pourquoi pas, lorsque les ans t'auront fortifié, dit Beleg. Car bien que tu sois encore petit, il y a en toi de quoi faire un homme de valeur, le digne fils de Húrin l'inébranlable, si cela se pouvait. » Car le nom de Húrin était tenu en grand honneur dans tous les pays elfes. Aussi Beleg se fit volontiers le guide des voyageurs, et il les amena à une cabane où il logeait avec d'autres chasseurs, et on leur donna l'hospitalité, tandis qu'un messenger était dépêché à Menegroth. Et quand la réponse vint, que Thingol et Melian recevraient le fils de Húrin et ceux qui lui faisaient escorte, Beleg les conduisit par des chemins détournés jusqu'au Royaume Caché.

Et Túrin emprunta le grand pont qui enjambe l'Esgalduin, et passa les Portes du palais de Thingol ; et, enfant, il contempla les merveilles de Menegroth, que nul Homme mortel n'avait jamais entrevues, sauf Beren. Alors Gethron délivra le message de Morwen devant Thingol et Melian ; et Thingol les reçut avec bonté, et fit ployer le genou à Túrin en l'honneur de Húrin, le plus puissant des Hommes, et de Beren son parent. Et tous ceux qui assistaient s'étonnèrent, car cela signifiait que Thingol prenait Túrin pour fils adoptif, et en ce temps-là, cela ne se faisait pas chez les rois, et cela ne s'est jamais vu depuis de la part d'un Seigneur-Elfe à l'égard d'un Homme.

Or donc Thingol lui dit : « Ici même, fils de Húrin, sera ta maison, ta vie durant, et on te traitera comme mon fils bien que tu sois un Homme. La Sagesse te sera départie bien au-delà de ce qu'en jouit Homme mortel, et les armes des Elfes seront placées entre tes mains. Peut-être viendra le temps où tu recouvreras les domaines de ton père au Hithlum, mais pour l'instant demeure ici dans l'amour de nous. »

Ainsi commença le séjour de Túrin à Doriath. Pendant quelque temps, Grithnir et Gethron, ses serviteurs, restèrent avec lui, bien qu'ils aient langui de retourner auprès de leur Dame, à Dor-lómin. Puis l'âge et la maladie eurent raison de Grithnir, et il demeura auprès de Túrin jusqu'à sa mort ; mais Gethron s'en alla, et Thingol envoya avec lui une escorte pour le guider et le protéger, et ils étaient porteurs de paroles de Thingol adressées à Morwen. Et ils parvinrent enfin à la maison de Húrin, et lorsque Morwen apprit que Túrin avait été reçu avec honneur dans le palais de Thingol, son chagrin en fut allégé ; et les Elfes lui remirent aussi de riches présents de la part de Melian, et un message la conviant à revenir avec les gens de Thingol, à Doriath. Car Melian était sage et prévoyante, et elle espérait prévenir, de la sorte, le mal qui avait éclos dans le cerveau de Morgoth. Mais Morwen ne voulut pas quitter sa maison car son cœur était toujours le même, et son orgueil toujours haut placé ; au surplus,

Nienor était encore un bébé au berceau. Aussi elle renvoya les Elfes de Doriath avec ses remerciements et leur donna en présents de retour les dernières bricoles d'or qui lui restaient, dissimulant sa pauvreté, et elle leur demanda d'apporter à Thingol le Heaume de Hador. Mais Túrin guettait sans cesse le retour des messagers de Thingol, car il savait la teneur du message de Melian, et il avait tant espéré que Morwen s'y rendrait. Et ce fut le second chagrin de Túrin.

Lorsque les messagers lui dirent la réponse de Morwen, Melian fut prise de compassion car elle devinait son état d'esprit. Et elle vit que le destin qu'elle pressentait ne se laisserait pas si aisément déjouer.

Le Heaume de Hador fut remis entre les mains de Thingol. Ce heaume était d'acier gris tout ouvragé d'or, et s'y trouvaient gravées les runes de la victoire. Un pouvoir l'habitait, qui protégeait quiconque le portait des blessures et de la mort, car l'épée se rompait qui l'effleurait, et le trait déviait brusquement qui le frappait. Il avait été fabriqué par Telchar, le forgeron de Nogrod, célèbre pour ses ouvrages. Le heaume avait une visière (semblable à celle qu'utilisaient les Nains dans leurs forges, pour s'abriter les yeux), et le visage de qui le portait jetait l'épouvante dans les coeurs, mais restait, lui, à l'abri de toute flèche et de toute flamme. Sur son cimier se dessinait, haute figure de défi, la tête dorée de Glaurung le Dragon ; car le heaume avait été fabriqué peu après que des portes de Morgoth fut issu le monstre. Bien souvent Hador, et Galdor après lui, l'avaient porté à la guerre ; et les coeurs des soldats du Hithlum s'exaltaient à sa vue, lorsqu'ils l'apercevaient, haut dressé, dans le feu du combat, et ils criaient : « Gloire au Dragon de Dor-lómin, et honte au Ver-d'Or d'Angband ! »

Mais à la vérité, ce heaume n'avait point été fait à l'intention des Hommes, mais pour Azaghâl, Seigneur de Belegost, qui fut tué par Glaurung, l'Année de Lamentations [38]. Il fut donné à Maedhros par Azaghâl, pour prix de la vie et des trésors qu'il lui avait sauvés lorsque Azaghâl tomba dans une embuscade d'Orcs, sur la Route-des-Nains, dans le Beleriand oriental [39]. Par la suite, Maedhros l'envoya en présent à Fingon avec qui il échangeait volontiers des témoignages d'amitié, se souvenant comment Fingon avait refoulé le Glaurung dans l'Angband. Mais dans tout le Hithlum, on ne trouva ni tête ni épaules assez solides pour porter le heaume nain avec aisance, sauf celles de Hador et de son fils Galdor. Aussi Fingon en fit-il don à Hador, lorsqu'il reçut la seigneurie de Dor-lómin. La malchance voulut que Galdor ne le portât pas lorsqu'il défendit Eithel Sirion, car l'alerte avait été soudaine, et il avait couru aux remparts tête nue, et une flèche d'Orc lui avait crevé l'oeil. Mais Húrin ne portait pas le Heaume

du Dragon avec aisance, et de toute manière dédaignait de s'en coiffer, disant : « Je préfère contempler mes ennemis à visage découvert ! » Il n'en tenait pas moins le Heaume pour le bien le plus précieux de sa maison.

Or Thingol possédait à Menegroth d'immenses armureries où étaient entreposées armes et armures à profusion : des cottes de métal travaillées comme des écailles de poisson, et brillantes comme l'eau sous la lune ; des épées et des haches, des boucliers et des heaumes, fabriqués par Telchar lui-même, ou par son maître Gamil Zirak l'ancien, ou bien par les Forgerons-Elfes, plus habiles encore. Car certaines pièces venaient de Valinor, et Thingol les avait reçues en don, et elles étaient l'oeuvre de Fëanor, le maître forgeron, dont l'art n'a jamais été égalé depuis que le monde est monde. Et pourtant Thingol prit dans ses mains le Heaume de Hador comme si son propre fonds n'était rien, et il en parla en termes courtois, disant : « Fièvre fut la tête qui porta ce heaume, que les pères de Húrin ont porté ! » Puis lui vint une idée, et il fit appeler Túrin, et lui dit que Morwen avait envoyé à son fils une puissante merveille, le trésor de ses ancêtres : « Prends à présent la tête-du-dragon du Nord, dit-il, et lorsque le temps viendra, porte-la à bon escient. » Mais Túrin était encore bien trop jeune pour soulever le heaume, et il n'y prêta guère attention à cause du chagrin qu'il avait au coeur.

Túrin en Doriath

Durant les années de son enfance au royaume de Doriath, Túrin fut pris en charge par Melian, quoiqu'il ne la vît que rarement. Mais il y avait une jeune fille nommée Nellas qui vivait dans les bois ; et sur ordre de Melian, elle suivait Túrin lorsqu'il s'en allait errer en forêt, et souvent elle se trouvait sur son passage, comme par hasard. De Nellas, Túrin apprit beaucoup concernant les coutumes du Doriath et la vie sauvage, et elle lui enseigna le Sindarin tel qu'on le parlait dans l'ancien royaume, la vieille langue, plus courtoise et plus riche en mots splendides [40]. Et ainsi, pour un temps, son humeur s'éclaira, jusqu'à ce qu'il revienne à nouveau sous l'emprise de l'ombre, et alors cette amitié s'évanouit comme un matin de printemps. Car Nellas n'allait pas à Menegroth, et elle répugnait à marcher sous des voûtes de pierre ; de sorte que l'enfance de Túrin passa, et il tourna ses pensées vers les exploits des Hommes, et il vit Nellas de moins en moins souvent, et finalement, il cessa de la rechercher. Mais elle

continua à veiller sur lui, bien qu'à présent elle demeurât cachée [41].

Neuf années durant, Túrin vécut dans le palais de Menegroth. Mais son coeur et sa pensée le portaient sans cesse vers les siens, et de temps à autre, il recevait des nouvelles, et son coeur s'apaisait. Car Thingol envoyait aussi souvent que possible des messagers à Morwen, et elle renvoyait à son fils de bonnes paroles ; ainsi Túrin apprit-il que sa soeur Nienor croissait en beauté, une fleur dans la grisaille du Nord, et que la dure condition de Morwen s'améliorait. Et Túrin grandit en stature, jusqu'à devenir un des plus grands parmi les Hommes, et sa force et sa hardiesse étaient célèbres au royaume de Thingol. Au cours de ces années, il apprit beaucoup de choses, écoutant avec avidité les récits des jours anciens ; et il devint réfléchi et peu loquace. Souvent Beleg à l'Arc de Fer venait à Menegroth le chercher, et l'emmenait loin dans les bois, lui enseignant les arts forestiers et le tir à l'arc, et aussi (et c'est ce qu'il préférait) le maniement de l'épée ; mais il était moins habile à la fabrication d'objets divers, car il fut lent à maîtriser sa propre force, et souvent il gâchait ce qu'il avait fait d'un geste trop brusque. Dans d'autres domaines également, il semblait que la fortune lui soit contraire, de sorte que souvent ses projets avortaient, et ses désirs ne se réalisaient pas ; et il ne gagnait pas facilement l'amitié d'autrui, car il n'était pas gai, et il riait peu et une ombre recouvrait sa jeunesse. Toutefois ceux qui le connaissaient bien lui vouaient de l'amour et de l'estime, et il était honoré comme le fils adoptif du Roi.

Pourtant il y en avait un qui lui disputait cet honneur, et toujours plus à mesure que Túrin se faisait homme. Saeros, fils d'Ithilbor, était son nom. C'était un Nandor, l'un de ceux qui avaient cherché refuge au Doriath après la chute de leur seigneur Denethor, sur l'Amon Ereb, lors de la première bataille du Beleriand. Ces Elfes vivaient pour la plupart en Arthórien, entre l'Aros et le Celon, à l'est du Doriath, et ils franchissaient parfois le Celon pour errer dans les solitudes au-delà ; et ils n'avaient pas d'amitié pour les Edain, depuis leur passage à travers l'Ossiriand et leur établissement en Estolad. Mais Saeros vivait la plupart du temps à Menegroth, et il avait gagné l'estime du roi ; il était orgueilleux, traitant avec dédain ceux qu'il considérait de moindre condition et de moindre valeur que lui. Il avait obtenu l'amitié de Daeron le-ménestrel [42], car il était habile dans l'art du chant ; et il n'avait point d'amour pour les Hommes, et un éloignement tout particulier pour les parents de Beren Erchamion. « N'est-ce point étrange, disait-il, que ce pays accueille encore un représentant de cette race malheureuse ? L'autre a causé suffisamment de dommage au Doriath ! » Et depuis lors, il regardait Túrin de travers

et critiquait tout ce qu'il faisait, en disant tout le mal possible ; mais ses paroles étaient artificieuses et sa malice voilée.

Lorsqu'il rencontrait Túrin seul à seul, il lui parlait avec hauteur et lui manifestait clairement son mépris ; et Túrin s'en offusqua, bien que longtemps il répondît à ses paroles malhonnêtes par le silence, car Saeros était puissant parmi les gens de Doriath et un conseiller du roi. Mais le silence de Túrin déplaisait à Saeros autant que ses dires.

En l'année de ses dix-sept ans, le chagrin de Túrin s'aviva, car, à cette époque, toutes communications avec les siens s'interrompirent. Le pouvoir de Morgoth n'avait cessé de croître et tout le Hithlum vivait maintenant sous son ombre. Très certainement, il en savait long sur les agissements de la parenté de Húrin, et s'il les avait laissés en paix un temps, c'était pour que son dessein malfaisant s'accomplisse ; mais voilà que pour en venir à ses fins, il fit garder étroitement les passes des Montagnes de l'Ombre, de sorte que personne ne puisse désormais sortir du Hithlum ni y entrer, sinon au péril de sa vie, et les Orcs fourmillaient vers les sources du Narog et du Teiglin, le long du cours amont du Sirion. Et il vint un temps où l'on ne revit plus les messagers de Thingol, et il n'en envoya plus. Il avait toujours répugné à laisser ses gens vaguer au-delà de ses frontières bien gardées, et rien n'avait si fortement marqué son bon vouloir envers Húrin et les siens que d'avoir dépêché ses messagers, par les routes dangereuses, auprès de Morwen, à Dor-lómin.

Et Túrin s'attrista en son coeur, ignorant quel nouveau malheur le guettait et redoutant qu'un noir destin n'ait englouti Morwen et Nienor, et plusieurs jours durant, il demeura assis, silencieux, songeant à la chute de la maison de Hador et des Hommes du Nord. Alors il se leva et s'en alla à la recherche de Thingol. Et il le trouva siégeant avec Melian sous le Hirilorn, le grand hêtre de Menegroth.

Thingol considéra Túrin avec étonnement, voyant soudain à la place de son fils nourricier un homme et un étranger, grand et noir de cheveux, qui le fixait d'un regard profond dans un blanc visage. Alors Túrin demanda à Thingol une cotte de mailles, une épée et un bouclier, et il réclama à présent le Heaume du Dragon de Dor-lómin, et le roi lui accorda ce qu'il demandait, disant : « Je vais t'assigner une place parmi mes chevaliers de l'épée ; car l'épée sera toujours ton arme. À leurs côtés, tu pourras faire ton apprentissage de la guerre sur les marches du pays, si tel est ton désir. »

Mais Túrin dit : « Bien au-delà des marches frontières du Doriath, me porte mon coeur. Je languis de me mesurer à l'Ennemi plutôt que de défendre les confins du pays. »

« En ce cas, il te faut aller seul, dit Thingol. Je décide selon la sagesse qui est mienne, du rôle que mon peuple doit assumer dans la guerre avec l'Angband, Túrin fils de Húrin. Aucune force armée du Doriath n'enverrai-je guerroyer hors les murs en ce moment, ni en aucun moment que je puisse actuellement prévoir. »

« Toutefois tu es libre d'aller à ta guise, fils de Morwen, dit Melian. L'Anneau de Melian ne s'oppose pas au passage de ceux qui y pénètrent avec notre consentement. »

« À moins que de sages conseils ne te retiennent », dit Thingol.

« Quels sont tes conseils, Seigneur ? », dit Túrin.

« Un homme parais-tu, de par ta stature, répondit Thingol. Cependant tu n'as pas atteint ta pleine force, tu n'es pas l'homme fait que tu seras un jour. Lorsque ce temps viendra, peut-être pourras-tu te remémorer les tiens ; mais il n'y a guère d'espoir qu'un homme seul puisse faire plus contre le Roi Noir que de soutenir l'action de défense des Seigneurs-Elfes, tant que dure celle-ci. »

Alors Túrin dit : « Beren, mon parent, a fait plus. »

« Beren et Lúthien, dit Melian, mais il y a de la présomption à parler ainsi au père de Lúthien. Ta destinée n'est pas si exaltée, à ce que je pense, Túrin fils de Morwen, bien que ton sort soit noué à celui du peuple des Elfes, pour le meilleur ou pour le pire. Prends bien garde à toi, que ce ne soit pour le pire. » Puis après un silence, elle lui parla de nouveau, disant : « Va maintenant, fils nourricier ; et écoute le conseil du roi. Et cependant je crois que tu ne demeureras pas longtemps avec nous au Doriath, lorsque tu auras accédé à l'âge d'homme. Si dans les jours à venir tu te souviens des paroles de Melian, ce sera pour ton bien : redoute tant l'ardeur de ton cœur que sa froidure. »

Alors Túrin s'inclina devant eux et prit congé. Et promptement il coiffa le Heaume du Dragon, et s'arma, et s'en alla vers les marches septentrionales, et là il s'enrôla parmi les chevaliers-Elfes qui guerroyaient sans cesse contre les Orcs et tous les serviteurs et les créatures de Morgoth. Et c'est ainsi qu'à peine sorti de l'enfance, il prouva sa force et sa vaillance ; et se souvenant des malheurs de sa race, il fut toujours le premier à s'illustrer par de hauts faits d'armes et il reçut de nombreuses blessures par la lance et les flèches et par les lames crochues des Orcs. Mais son destin lui épargna la mort ; et le bruit courut par les bois, et il retentit bien au-delà du Doriath, que le Heaume du Dragon de Dor-lómin avait réapparu. Et nombreux furent ceux qui s'interrogèrent, disant : « L'esprit de Hador ou de Galdor le Grand serait-il revenu du séjour des morts ? Ou Húrin de Hithlum s'est-il échappé des mines de l'Angband ? »

Un seul, à cette époque, était plus fort que Túrin dans le maniement des armes, parmi les gardes-frontières de Thingol et c'était Beleg Cúthalion ; et Beleg et Túrin combattaient côte à côte dans tous les périls, et ils parcouraient les grands bois sauvages ensemble.

Trois années s'écoulèrent de la sorte, et durant ce temps Túrin vint rarement au palais de Thingol ; et il ne prêtait plus attention à son apparence et à ses vêtements, et ses cheveux étaient hirsutes, et sa cotte annelée couverte d'un manteau gris tout usé par les intempéries. Mais voici que le troisième été, comme Túrin atteignait l'âge de vingt ans, désirant prendre un peu de repos et faire réparer ses armes par un forgeron, il vint à l'improviste un soir, à Menegroth, et entra dans la grande salle du trône. Thingol était absent, car, au fort de l'été, il se plaisait à séjourner dans les vertes forêts, en compagnie de Melian. Túrin se dirigea vers un siège sans prêter attention, car il était épuisé et préoccupé ; et la malchance voulut qu'il s'assît justement à une table d'anciens du royaume, et à la place même où Saeros avait coutume de s'asseoir. Saeros, entrant tardivement, fut saisi de colère, croyant que Túrin avait fait la chose par orgueil et pour lui faire un affront délibéré, et sa colère ne fut guère apaisée lorsqu'il vit que Túrin n'encourait aucun reproche de la part de ceux qui siégeaient alentour, mais au contraire, qu'on lui souhaitait la bienvenue.

Un temps, Saeros feignit de lui faire bon visage et prit un autre siège face à Túrin, de l'autre côté de la table. « Rarement le garde-frontière nous fait la faveur de sa présence, dit-il, et je lui cède bien volontiers mon siège coutumier pour le plaisir de l'entretenir. » Il dit bien d'autres choses encore, questionnant Túrin sur les nouvelles des frontières et sur ses exploits dans les solitudes ; mais bien que ses paroles fussent courtoises en apparence, la moquerie dans sa voix ne se pouvait dissimuler. Et lors Túrin éprouva comme de l'ennui, et il jeta les yeux autour de lui, et connut l'amertume de l'exil ; et au-delà des lumières et des rires du palais des Elfes, sa pensée retourna à Beleg et à leur vie au fond des bois, et plus loin encore, à Morwen dans la maison de son père, au pays Dor-lómin ; et il se rembrunit, si noires étaient les pensées qui l'assaillaient, et il ne répondit pas à Saeros. Et sur ce, pensant que cette sombre humeur s'adressait à lui, Saeros ne maîtrisa plus sa rage, et il saisit un peigne d'or et le jeta sur la table devant Túrin, s'écriant : « Sans doute, Homme du Hithlum, tu es venu en toute hâte à cette table, et on peut excuser ton manteau haillonneux ; mais rien ne t'oblige à garder la tête embroussaillée ; peut-être que si tes oreilles n'étaient pas cachées tu entendrais mieux ce que l'on te dit ! »

Túrin ne répondit mot, mais il tourna ses yeux vers Saeros, et un éclair passa dans ses noires prunelles. Mais Saeros ne prit pas garde à la menace qui avait fusé, et poursuivit avec un regard de mépris, disant de façon que tous l'entendent : « Si les hommes du Hithlum sont à ce point sauvages et rudes, que penser des femmes de ce pays ? Courent-elles comme des biches, revêtues de leur seule chevelure ? »

Alors Túrin empoigna une lourde coupe et la lança au visage de Saeros, et il s'écroula en arrière, se faisant grand mal ; et Túrin tira son épée et l'aurait pourfendu, si Mablung le Chasseur, assis à son côté, ne l'eût retenu. Et Saeros se relevant cracha du sang sur la table, et de sa bouche rompue, dit : « Combien de temps allons-nous encore héberger cet Homme des bois [43] ? Qui est maître ici ce soir ? La loi du Roi est rigoureuse envers qui blesse ses pairs dans les salles du palais. Et pour celui qui tire l'épée, la proscription est le moindre châtiment. Hors du palais, je pourrai te répondre, Homme des bois ! »

Mais lorsque Túrin vit le sang sur la table, son humeur se glaça ; et s'arrachant à la poigne de Mablung, il quitta la salle sans un mot.

Et Mablung dit à Saeros : « Qu'est-ce qui te prend ce soir ? Pour ce mal, je te tiens responsable ; et il se peut que la loi du Roi jugera qu'une bouche en sang est le juste prix de tes sarcasmes. »

« Si ce jeune loup a des doléances, qu'il les soumette au jugement du Roi, répondit Saeros. Mais tirer l'épée ici n'est d'aucune manière excusable. Hors de ce palais, si L'Homme des bois brandit son épée contre moi, je le tuerai. »

« Cela ne me paraît pas si certain, dit Mablung. Mais si l'un ou l'autre est tué, ce sera une action mauvaise, plus digne d'Angband que de Doriath, et il en sortira quelque mal accru. D'ailleurs je penserais volontiers qu'une ombre du Nord est venue jusqu'à nous et nous a effleurés cette nuit. Prends garde, Saeros, fils d'Ithilbor, de peur que tu n'accomplisses dans ta superbe les vœux de Morgoth, et souviens-toi que tu es de la race des Eldar. »

« Je ne l'oublie point », dit Saeros, mais il ne tempéra pas son courroux, et la nuit durant, sa rancoeur alla croissante, nourrissant son désir de vengeance.

Au matin, lorsque Túrin quitta Menegroth pour retourner aux marches septentrionales, Saeros le guetta au passage et se rua sur lui de derrière, l'épée nue et l'écu au bras. Mais Túrin, en véritable forestier, était toujours aux aguets, et il l'avait aperçu du coin de l'oeil, et sautant de côté, il dégaina promptement et se précipita sur son adversaire. « Morwen, s'écria-t-il, celui qui t'a bafouée va payer maintenant son injure ! » Et il fendit en deux l'écu de Saeros, et ils croisèrent le fer vivement. Mais Túrin avait été depuis longtemps à

rude école, et il était devenu aussi agile qu'un Elfe, et plus robuste. Bientôt, il eut le dessus, et lui blessant le bras qui tenait l'épée, il tint Saeros à merci. Alors il mit le pied sur l'épée que Saeros avait laissée choir : « Saeros, lui dit-il, tu as une longue course à faire, et les vêtements te seront un embarras : les cheveux te suffiront ! » Et le jetant brusquement à terre, il le dénuda, et Saeros éprouva la grande force de Túrin et eut très peur. Mais Túrin le laissa se relever, et : « Cours, lui cria-t-il, cours tant que tu peux, et à moins que tu n'ailles aussi vite que le cerf, je viendrai derrière t'éperonnant ! » Et Saeros s'enfuit éperdu dans les bois, appelant désespérément au secours ; mais Túrin venait derrière le pourchassant comme chien courant, et quelque rapide il fut et quelques détours il prit, toujours Túrin, de son épée, l'aiguillonnait plus avant.

Les cris de Saeros amenèrent nombre d'autres à la traque, et ils suivirent la course mais seuls les plus rapides pouvaient soutenir le train des coureurs. Au premier rang de ceux-ci venait Mablung, et il était troublé en son esprit car si les sarcasmes lui avaient paru blâmables, « la malignité qui s'éveille au matin devient le rire de Morgoth avant la tombée de la nuit » ; et de plus, c'était chose grave que de ridiculiser un Elfe, et de se faire à soi-même justice sans en référer au jugement du Roi. Personne, à l'époque, ne savait que Túrin avait été agressé le premier par Saeros, et que celui-ci voulait sa mort.

« Assez, assez, Túrin, cria-t-il, c'est faire oeuvre d'Orcs dans les bois. » Mais Túrin répliqua : « De la besogne d'Orcs dans les bois, pour des paroles d'Orcs dans la salle du palais », et il se rua à la suite de Saeros qui désespérant que l'on vienne le secourir, pensant que la mort le talonnait de près, courait toujours comme un fou, jusqu'à ce qu'il arrivât au bord d'un torrent tributaire de l'Esgalduin, qui coulait dans une gorge profonde entre des parois abruptes, et c'était large pour un saut de cerf. Cependant mû par l'effroi, Saeros tenta sa chance et sauta, mais il lâcha pied sur l'autre rive et tomba en arrière avec un cri, se fracassant sur un grand rocher à fleur d'eau. Ainsi acheva-t-il sa vie en Doriath ; et Mandos n'allait pas le lâcher de sitôt.

Túrin contempla son corps gisant dans le torrent et il pensa : « Misérable imbécile ! D'ici, je t'aurais laissé revenir au pas jusqu'à Menegroth, et voilà que tu m'as posé sur les épaules le fardeau d'une culpabilité imméritée. » Et il se tourna et regarda sombrement Mablung et ses compagnons qui s'approchaient et qui l'entourèrent sur la rive. Après un silence Mablung dit : « Hélas ! Mais à présent viens avec nous, Túrin, car le Roi doit juger ces faits. »

Et Túrin dit : « Si le Roi est juste, il me jugera innocent. Mais ce Saeros n'était-il point un de ses conseillers ? Comment se fait-il qu'un

Roi juste choisisse un coeur perfide pour ami ? J'abjure sa loi et son jugement !»

« Tes paroles sont peu sages », dit Mablung, bien qu'en son coeur il éprouvât de la pitié pour Túrin. « Tu ne vas pas t'en aller courir les bois. Je t'enjoins de revenir avec moi, en ami. Et il y a d'autres témoins. Lorsque le Roi apprendra la vérité, tu peux espérer son pardon. »

Mais Túrin était las des palais des Elfes, et il craignait d'être retenu captif ; et il dit à Mablung : « Je refuse de me plier à tes ordres. Je ne solliciterai aucun pardon du Roi Thingol ; et j'irai à présent là où ses arrêts ne peuvent m'atteindre. Tu n'as que deux choix : me laisser aller librement, ou me tuer, si cela est conforme à ta loi. Car vous êtes trop peu nombreux pour me prendre vivant. »

Ils lurent dans ces yeux sa résolution, et ils le laissèrent partir et Mablung dit : « Il suffit d'une mort. »

« Je ne l'ai pas voulue, dit Túrin, mais je ne le pleurerai point. Que Mandos le juge avec équité ; et si jamais il revient au pays des vivants, qu'il se montre plus sage. Bonne chance à vous !»

« Libre chance à toi, dit Mablung, car tel est ton voeu. Mais du bien, je n'en pressens aucun, si tu t'en vas de cette manière. Une ombre est sur ton coeur. Lorsque nous nous retrouverons, plaise au ciel qu'il ne se soit pas enténébré plus encore !»

À cela Túrin ne fit aucune réponse, mais il les laissa, et s'en fut rapidement, nul ne sait où.

On dit que lorsque Túrin ne réapparut pas sur les marches septentrionales de Doriath, et qu'il ne donna pas signe de vie, Beleg à l'Arc-de-Fer vint lui-même à Menegroth le chercher ; et le coeur lourd, il écouta l'histoire des méfaits de Túrin et les circonstances de sa fuite. Peu après Thingol et Melian revinrent en leur palais, car l'été tirait à sa fin ; et lorsque le Roi entendit le récit de ce qui s'était passé, il s'assit sur le trône dans la grande salle de Menegroth, et rassembla autour de lui les seigneurs et conseillers de Doriath. Tout alors fut dit et pesé avec scrupule, jusqu'aux paroles d'adieu de Túrin, et à la fin Thingol soupira, et dit : « Hélas ! comment cette ombre s'est-elle insinuée dans mon royaume ? Je tenais Saeros pour loyal et prudent ; mais« Seigneur j'étais assise dans un arbre » et elle se troubla, toute confuse devant le roi, et ne put dire un mot de plus.

Le Roi sourit et dit : « D'autres en ont fait de même qui n'ont pas éprouvé le besoin de me le raconter. »

« D'autres en effet, dit-elle, encouragée par son sourire, et ainsi faisait Lúthien, et c'est à elle que je pensais ce matin-là, et à Beren l'Homme. » À cela Thingol ne répondit pas, et il ne souriait plus, mais

attendait que Nellas reprît.

« Car Túrin me rappelle Beren, dit-elle enfin. Ils sont de même race, m'a-t-on dit, et leur parenté est visible pour certains ; pour ceux qui regardent attentivement. » Alors Thingol s'impatia : « Cela se peut, dit-il, mais Túrin, fils de Húrin, s'en est allé, me bafouant, et tu n'auras plus jamais l'occasion d'interroger la parenté de ses traits. Car je vais à présent prononcer mon arrêt. »

« Seigneur Roi, s'écria-t-elle, prends patience et laisse-moi parler d'abord. J'étais là assise dans un arbre, et je regardais Túrin qui s'en retournait ; et je vis Saeros sortir du couvert des bois avec son épée et son écu, et bondir sur Túrin par surprise. »

À ces mots, il y eut une rumeur dans la salle, et le Roi leva la main, disant : « Tu apportes à mon oreille des nouvelles plus graves qu'on avait lieu de croire. Pèse bien toutes tes paroles, car ici on juge du destin d'un Homme. »

« C'est ce que m'a dit Beleg, répondit-elle, et c'est seulement pour cette raison que j'ai osé venir ici, afin que Túrin ne soit pas méjugé. Il est vaillant mais il est exorable. Ils se sont battus, Seigneur, ces deux-là, jusqu'à ce que Túrin ait dépouillé Saeros de son écu et de son épée ; mais il l'a épargné. C'est pourquoi je ne crois pas qu'il ait voulu sa mort au bout du compte. Si Saeros a connu la honte, c'est une honte qu'il avait lui-même gagnée. »

« C'est à moi qu'il appartient de juger, dit Thingol, mais ce que tu as dit pèsera sur mon arrêt. » Et il questionna Nellas de près ; et à la fin, il se tourna vers Mablung, disant : « Il est étrange que Túrin ne t'ait rien dit de tout cela en te quittant. »

« Et pourtant il n'a rien dit, dit Mablung, car en eût-il parlé, mes mots d'adieu à son égard auraient été tout autres. »

« Et tout autre sera mon arrêt, dit Thingol. Qu'on m'écoute ! Quelque faute que l'on puisse imputer à Túrin, ici même je l'en absous, car je tiens pour prouvé qu'il a reçu offense et provocation. Et comme ce fut en effet, ainsi qu'il l'a dit, un qui siégeait en mon conseil, qui lui a fait injure, il n'aura pas à venir quêter son pardon, mais je le lui ferai parvenir, partout où il pourra se trouver, et je le rappellerai en tout honneur dans mes palais. »

Mais lorsque l'arrêt fut rendu, soudain Nellas se mit à pleurer. « Et où pourra-t-on le trouver ? dit-elle, il a quitté notre pays, et le monde est grand. »

« On le recherchera », dit Thingol, et il se leva et Beleg emmena Nellas hors de Menegroth ; et il lui dit : « Ne pleure pas ; car si Túrin vit et s'il court le monde, je le trouverai, même si tous les autres échouent. »

Le jour suivant, Beleg se rendit devant Thingol et Melian, et le roi lui dit : « Donne-moi un conseil, Beleg, car j'ai grand'peine. J'ai pris le fils de Húrin pour mien, et tel il demeurera jusqu'à ce que Húrin lui-même, ressurgi de l'ombre, vienne réclamer son sang. Je ne voudrais point que l'on dise que Túrin a été chassé injustement dans les solitudes sauvages, et avec joie j'accueillerai son retour ; car je l'aimais d'amour vrai. »

Et Beleg répondit : « Je chercherai Túrin jusqu'à ce que je le trouve et je le ramènerai à Menegroth, si je le puis ; car je l'aime aussi. » Et il s'en alla, et parcourut les monts et les plaines du Beleriand, tentant mais en vain de recueillir des nouvelles de Túrin, à travers maints périls ; et l'hiver s'écoula et le printemps suivant.

Túrin chez les Hors-la-loi

Ici on retrouve Túrin. Se croyant lui-même un hors-la-loi que le roi allait faire traquer, il ne retourna pas auprès de Beleg sur les marches septentrionales du Doriath, mais s'en alla vers l'ouest, et passant secrètement hors du Royaume Gardé, pénétra dans les forêts au sud de Teiglin. Là, avant Nirnaeth, vivaient de nombreux Hommes, dans des domaines éparpillés ; ils étaient pour la plupart du peuple de Haleth mais ne se reconnaissaient pas de seigneur et vivaient de la chasse et de l'agriculture, gardant des troupeaux de porcs dans les hêtraies et cultivant des clairières qu'ils clôturaient pour se protéger des dangers de la forêt. Mais à l'époque, la plupart d'entre eux avaient péri ou fui en Brethil, et toute la région vivait dans la crainte des Orcs et des Hors-la-loi. Car en ces temps de malheur des Hommes sans feu ni lieu ni espérance se dévoyaient, qui avaient vu des batailles et des défaites et des campagnes ravagées ; et certains étaient des Hommes que de noirs forfaits avaient relégués dans les solitudes. Ils chassaient et ramassaient ce qu'ils pouvaient pour se nourrir ; mais en hiver, lorsque la faim les tenaillait, ils étaient aussi redoutables que des loups ; et ceux qui défendaient encore leurs maisons les appelaient Gaurwaith, les Hommes-loups. Une cinquantaine d'entre eux avaient formé une bande, errant dans les bois le long des marches occidentales du Doriath ; et on les haïssait presque autant que les Orcs, car parmi eux il y avait des proscrits au cœur endurci, qui en voulaient à tous ceux de leur propre race. Le plus terrible d'entre eux était un nommé Andróg, chassé de Dor-lómin pour avoir tué une femme ; et il y en avait d'autres originaires de ce pays : le vieil Algund, l'ancien de la

bande, qui avait fui Nirnaeth, et Forweg, comme il se nommait lui-même, le capitaine de la bande, un homme aux cheveux blonds, et aux yeux allumés d'une flamme vacillante, grand et hardi, mais ayant bien failli aux coutumes de l'Edain et du peuple de Hador. Ils devenaient très méfiants, et soit qu'ils fassent mouvement, soit qu'ils fassent halte, ils plaçaient des éclaireurs ou des gardes alentour ; aussi furent-ils vite au courant des allées et venues de Túrin lorsqu'il vint errer dans les parages. Ils le suivirent à la trace et l'encerclèrent ; et comme il débouchait dans une clairière au bord d'un torrent, il se trouva soudain entouré d'hommes, l'arc bandé et l'épée nue.

Alors Túrin s'arrêta, mais ne marqua aucune peur : « Qui êtes-vous, dit-il, je pensais que seuls les Orcs piégeaient les Hommes, mais je vois que je me suis trompé. »

« Tu maudiras peut-être ton erreur, dit Forweg, car ce sont nos terrains de chasse, et nous n'autorisons pas les Hommes à les parcourir. Nous prenons leur vie en gage, à moins de pouvoir en tirer rançon. »

Alors Túrin rit : « Tu n'obtiendras pas de rançon de moi, dit-il, un banni et un hors-la-loi ! Tu peux me fouiller lorsque je serai mort, mais il t'en coûtera cher de prouver que je dis vrai ! »

Sa mort, cependant, semblait proche, car les flèches étaient encochées dans les cordes, attendant un mot du capitaine ; et aucun de ses ennemis ne se tenait à portée d'une brusque estocade. Túrin, apercevant des pierres en bordure du torrent à ses pieds, se baissa soudain, et au même instant, un des hommes irrité par ses paroles lâcha sa flèche ; mais elle fila au-dessus de Túrin, qui se redressant d'un bond lança sa pierre avec force ; et il visa juste et l'archer tomba au sol, le crâne fracassé.

« Je pourrai vous être plus utile vivant, à la place de cet homme malchanceux », dit Túrin ; et se tournant vers Forweg il dit : « Si tu es le capitaine ici, tu ne devrais pas permettre à tes hommes de tirer sans commandement. »

« Je ne le leur permets pas, dit Forweg, mais il a été promptement puni et je te prendrai à sa place, si tu obéis mieux à mes ordres. »

Mais deux des hors-la-loi protestèrent, et l'un d'eux était l'ami de l'homme abattu. Ulrad était son nom. « Une étrange manière de s'ouvrir les rangs d'un groupe de compagnons, dit-il, en tuant l'un des meilleurs d'entre eux ! »

« Non sans provocation, dit Túrin. Mais voyons ! Je me mesurerai contre vous deux ensemble, soit avec des armes, soit à mains nues ; et vous verrez alors si je suis digne de remplacer l'un de vos meilleurs hommes. » Et il se dirigea vers eux. Mais Ulrad se retira et ne voulut

pas combattre. L'autre jeta son arc à terre et considéra Túrin des pieds à la tête ; et cet homme était Andróg de Dor-lómin.

« Tu es trop fort pour moi, dit-il enfin, en secouant la tête. Personne ici ne peut te défier, m'est avis. Tu peux te joindre à nous, en ce qui me concerne. Mais tu as une mine singulière ; tu es un homme dangereux ; quel est ton nom ? »

« Neithan, le Dépossédé, je me nomme », dit Túrin, et de ce jour les proscrits l'appelèrent Neithan.

Il leur dit qu'il avait souffert des injustices (et à quiconque prétendait au même, il prêtait une oreille bien trop complaisante), mais il ne voulut rien révéler de plus, touchant sa vie ou sa maison. Et cependant ils voyaient à l'évidence qu'il était déchu d'une haute condition, et quoique pour tout bien il ne possédât que ses armes, celles-ci décelaient le travail des forgerons-Elfes. Bientôt il gagna leurs bonnes grâces car il était fort et vaillant, et plus habile qu'eux dans les arts forestiers, et ils lui firent confiance, car il n'était pas cupide, et ne pensait guère à lui ; mais ils le craignaient pour ses brusques colères, auxquelles ils ne comprenaient pas grand-chose. Au Doriath, Túrin ne pouvait ou, par orgueil, ne voulait retourner ; et depuis la chute de Felagund, personne ne trouvait admission à Nargothrond. Aux petites gens de Haleth, dans la forêt de Brethil, il ne daignait se mêler ; et à Dor-lómin, il n'osait se rendre car Dor-lómin était assiégée de toutes parts, et un homme seul, à cette époque, ne pouvait espérer, pensait-il, franchir les Passes des Montagnes de l'Ombre. Ainsi Túrin fit-il même feu et pot avec les hors-la-loi, car la compagnie d'hommes, quels qu'ils soient, rendait moins dures à supporter les rigueurs de la vie sauvage ; et parce qu'il souhaitait vivre et ne pouvait pas être toujours en guerre avec ses compagnons, il ne cherchait guère à refréner leurs passions criminelles. Et cependant, par moments, la pitié et la honte l'envahissaient, et il devenait dangereux dans sa colère. Ainsi passa-t-il l'année, à travers le dénuement et la faim de l'hiver, jusqu'à ce que Stirling vînt, et à sa suite un doux printemps.

Or on a vu que dans les bois au sud du Teiglin, il y avait encore quelques domaines menés par des Hommes, courageux et prudents, bien que peu nombreux désormais. Ils n'aimaient pas les Gaurwaith, et n'éprouvaient guère de pitié à leur égard ; toutefois au plus fort de l'hiver, ils déposaient les nourritures dont ils pouvaient se passer là où les Hommes-Loups les pouvaient trouver ; ainsi espéraient-ils se prémunir contre les attaques de leurs hordes affamées. Mais ils recevaient moins de gratitude des proscrits que des bêtes et des oiseaux, et leur salut, ils le devaient plutôt à leurs chiens et à leurs palissades. Car les terres mises en culture autour de chaque domaine

étaient clôturées, et la maison était entourée d'un fossé et fortifiée d'une enceinte ; et des chemins menaient d'une maison à l'autre et les hommes pouvaient appeler au secours en sonnant du cor.

Lorsque le printemps battait son plein, il y avait danger cependant pour les Gaurwaith de s'attarder si près des maisons des Forestiers, qui pouvaient se rassembler et leur courir sus ; et Túrin se demandait pourquoi Forweg ne les conduisait pas ailleurs. Car il y avait plus de nourriture et de gibier et moins de danger au sud, en ces solitudes où les Hommes ne s'aventuraient pas. Puis un jour, Túrin constata l'absence de Forweg et celle aussi d'Andróg, son ami ; et il demanda où ils étaient, mais ses compagnons ne firent que rire.

« À leurs affaires, sans doute, dit Ulrad. Ils reviendront sous peu, et nous lèverons le camp. Et peut-être en toute hâte, car nous aurons de la chance s'ils n'amènent pas à leurs trousses toutes les abeilles de la ruche ! »

Le soleil brillait et les jeunes pousses verdoyaient ; et Túrin souffrait du sordide campement des hors-la-loi, et il s'en alla errer seul assez loin sous la ramée. Malgré lui il se remémora le Royaume Caché, et il lui sembla entendre les noms des fleurs de Doriath comme les échos d'une très ancienne langue quasiment oubliée. Mais soudain il perçut des cris, et d'une trochée de coudriers une jeune femme émergea précipitamment ; ses vêtements étaient déchirés par les épines, et elle avait grand-peur, et trébuchant, elle tomba haletante à terre. Túrin se ruant vers le bosquet l'épée nue abattit un homme qui jaillissait du fourré à la poursuite de la jeune femme ; et c'est seulement en frappant qu'il reconnut dans son adversaire Forweg.

Et comme il se tenait là regardant avec stupeur le sang sur l'herbe, Andróg surgit, et s'immobilisa, stupéfait également. « Du mauvais travail, Neithan », cria-t-il, et il tira son épée ; mais l'humeur de Túrin se figea, et il dit à Andróg : « Où sont donc les Orcs ? Vous les avez gagnés de vitesse pour lui porter secours ? »

« Les Orcs, dit Andróg, fou que tu es ! Et tu te prétends un hors-la-loi ! Les hors-la-loi n'ont de loi que leurs besoins. Occupe-toi des tiens, Neithan, et laisse-nous aux nôtres. »

« Ainsi ferai-je, dit Túrin, mais aujourd'hui nos chemins se sont croisés. Tu laisseras la femme, ou tu iras rejoindre Forweg. »

Andróg se mit à rire : « Si c'est comme ça, fais ce que tu veux, dit-il, je n'ai pas l'intention de me mesurer seul à seul avec toi ; mais les nôtres trouveront peut-être à redire à ce meurtre. »

Alors la femme se releva et posa sa main sur le bras de Túrin. Elle regarda le sang, et elle regarda Túrin, et son regard brillait de plaisir : « Tue-le, seigneur, dit-elle, tue-le aussi, et viens ensuite avec moi. Si tu

lui apportent leurs têtes, cela ne déplaira pas à Larnach, mon père. À des hommes, il a offert bonne compensation pour deux têtes-de-loups. »

Mais Túrin dit à Andróg : « Il y a loin jusqu'à chez elle ? »

« Environ une lieue, répondit Andróg. C'est là-bas, dans un domaine enclos ; elle s'était égarée au-dehors. »

« Va-t'en vite, dit Túrin, se tournant vers la jeune femme. Et dis à ton père de te mieux surveiller. Mais je ne trancherai pas la tête de mes compagnons pour gagner ses faveurs, ni rien d'autre. »

Et il remit l'épée au fourreau. « Viens, dit-il à Andróg, nous rentrons. Mais si tu souhaites enterrer ton capitaine, tu dois t'en charger toi-même. Et fais vite, car on va nous courir sus. Et rapporte ses armes. »

Túrin s'en alla de son côté sans un mot de plus et Andróg le regarda partir, le sourcil froncé, comme qui cherche le mot de l'énigme.

Lorsque Túrin revint au camp des hors-la-loi, il les trouva nerveux et inquiets, car ils avaient séjourné trop longtemps au même endroit, aux abords d'habitations bien gardées, et ils s'indignaient contre Forweg : « Il nous fait courir des risques, disaient-ils, et d'autres pourront avoir à payer pour ses plaisirs. »

« Alors choisissez-vous un nouveau capitaine, dit Túrin, se tenant devant eux. Forweg ne peut plus vous commander ; car il est mort. »

« Comment le sais-tu ? dit Ulrad. Est-ce que tu as été voler du miel à la même ruche que lui ? Et les abeilles t'ont-elles piqué ? »

« Non, dit Túrin, un dard a suffi. Je l'ai tué. Mais j'ai épargné Andróg et il sera bientôt de retour. » Alors il leur dit ce qui avait eu lieu, leur reprochant d'agir ainsi, et tandis qu'il parlait, Andróg revint portant les armes de Forweg. « Tu vois, Neithan, dit-il, l'alerte n'a pas été donnée. Peut-être espère-t-elle te rencontrer de nouveau ! »

« Si tu te moques de moi, dit Túrin, je regretterai de lui avoir disputé ta tête. Maintenant dis ton histoire, et sois bref. »

Alors Andróg raconta sans détour tout ce qui s'était passé. « Qu'allait faire Neithan par là, dit-il, je me le demande ; mais pas la même chose que nous, semble-t-il. Car lorsque je me suis approché, il avait déjà tué Forweg. Il plaisait bien à la femme, et elle offrit de le suivre, demandant nos têtes, pour prix-de-la-fiancée. Mais il n'en voulut pas, et il l'a renvoyée chez elle ; de sorte que pourquoi il en avait après le capitaine, je ne le peux deviner. Il m'a laissé ma tête sur mes épaules, ce pourquoi je lui suis reconnaissant, bien que fort perplexe. »

« Alors je te dénie la prétention d'appartenir au Peuple de Hador,

dit Túrin. Tu appartiens plutôt à Uldor le Maudit, et devrais aller prendre du service avec l'Angband. Mais écoutez-moi maintenant ! s'écria-t-il. Voici le choix que je vous donne. Vous devez me prendre pour capitaine à la place de Forweg ou me laisser partir. Ou bien je gouvernerai cette confrérie, ou bien je m'en irai. Mais si vous voulez me tuer, en garde ! Je vous combattrai tous jusqu'à la mort ! la mienne ou la vôtre !»

Là-dessus plusieurs d'entre eux coururent aux armes, mais Andróg s'interposa : « Non ! La tête qu'il a épargnée n'est pas privée de cervelle. Si nous nous battons, plus d'un mourra inutilement, avant que nous parvenions à tuer le meilleur d'entre nous. » Et il se mit à rire : « Comme cela s'est fait lorsqu'il s'est joint à nous, eh bien de même aujourd'hui. Il tue pour faire de la place. Et si nous nous en sommes trouvés bien alors, il en sera de même aujourd'hui ; et peut-être nous conduira-t-il à fortune plus haute que de rôder autour des tas de fumier de nos voisins !»

Et le vieux Algund dit : « Le meilleur d'entre nous. Il fut un temps où nous aurions agi pareillement, si nous avions osé ; mais nous avons oublié beaucoup de choses. Peut-être qu'à la fin, il nous ramènera chez nous. »

Et la pensée vint à Túrin que de cette petite bande il pourrait se forger une libre seigneurie tout à lui. Mais il regarda Algund et Andróg et il dit : « Chez nous, dites-vous ? Au pays ? Mais entre nous et lui se dressent les Montagnes de l'Ombre, hautes et froides, et derrière se tient le peuple d'Uldor, et alentour les légions de l'Angband. Si de telles choses ne rebutent pas votre ardeur, sept fois sept hommes, alors je peux vous ramener au pays. Mais jusqu'où, avant que la mort ne gagne sur nous ?»

Ils demeurèrent tous silencieux. Et Túrin parla de nouveau. « Me prenez-vous pour votre capitaine ? Si oui, je vous conduirai dans les solitudes sauvages loin des maisons des Hommes. Là il se peut que nous trouvions un sort plus clément, ou pas ; au moins nous ne nous attirerons plus la haine de nos propres frères de race !»

Alors tous ceux qui étaient du peuple de Hador se rassemblèrent autour de lui et le prirent pour capitaine ; et les autres, bien qu'avec moins de bon vouloir, l'acceptèrent. Et immédiatement, il les conduisit hors du pays [44].

Thingol avait envoyé de nombreux messagers à la recherche de Túrin en Doriath même et sur les terres des confins ; mais durant toute l'année de sa fuite, ils le cherchèrent en vain, car personne ne savait, ou ne pouvait deviner, qu'il était avec les hors-la-loi et les ennemis des

Hommes. Lorsque vint l'hiver, ils retournèrent auprès du Roi, tous sauf Beleg. Car lorsque tous les autres furent rentrés, il poursuivit sa quête seul.

Mais au Dimbar, et le long des marches septentrionales du Doriath, la situation s'était aggravée. On ne voyait plus guerroyer le Heaume du Dragon, et l'Arc de fer manquait lui aussi ; et les serviteurs de Morgoth avaient repris courage et croissaient toujours en nombre et en audace. L'hiver vint et passa, et avec le printemps leur assaut reprit : ils envahirent le Dimbar et les Hommes de Brethil avaient peur, car le Mal rôdait maintenant le long de toutes leurs frontières, sauf au sud.

Il y avait près d'un an à présent que Túrin s'était enfui, et Beleg le cherchait encore, mais son espoir allait s'amenuisant. Il poussa son errance vers le nord jusqu'aux Gués du Teiglin, mais là les mauvaises nouvelles lui firent rebrousser chemin, car les Orcs, sortis du Taur-nu-Fuin, ravageaient de nouveau le pays. Et c'est ainsi qu'il tomba par hasard sur les demeures des Forestiers, peu après que Túrin eut quitté la région. Là il entendit l'étrange histoire qui circulait parmi eux. Un homme de haute taille et de noble allure, d'après certains un Elfe-guerrier, s'était précipité hors d'un taillis pour porter secours à la fille de Larnach, et avait tué le Gaurwaith qui la poursuivait. « Très fier était-il, dit la fille de Larnach à Beleg, avec des yeux brillants qui ont à peine daigné me regarder. Et cependant, il nommait les “ Hommes-Loups ” “ Compagnons ”, et se refusa à en tuer un autre qui se tenait là, et qui savait son nom : Neithan, l'appelait-il. »

« Peux-tu déchiffrer cette énigme ? », dit Larnach à l'Elfe.

« Je le puis, hélas ! dit Beleg. L'Homme dont vous parlez est bien celui que je cherche. » Il n'en dit pas plus sur Túrin aux Forestiers ; mais il les mit en garde contre d'inquiétantes concentrations, vers le nord. « Sous peu les Orcs vont dévaler en force pour piller le pays, et ils seront trop nombreux pour que vous puissiez résister, dit-il. Voici venue l'année où il vous faudra sacrifier enfin votre liberté ou votre vie. Allez-vous-en vite au Brethil tant qu'il est encore temps ! »

Alors Beleg reprit son chemin en toute hâte, et chercha les repaires des hors-la-loi, et les signes qui pouvaient montrer par où ils étaient passés. Il les trouva bientôt, mais Túrin avait plusieurs journées d'avance, et il se déplaçait rapidement, craignant d'être poursuivi par les Forestiers, et il usait de tous les artifices qu'il connaissait pour dérouter ou égarer quiconque essayait de les suivre. Ils demeuraient rarement plus de deux nuits au même endroit. Et il advint ainsi que même Beleg les traqua en vain. Conduit par des signes qu'il pouvait déchiffrer, ou par la rumeur du passage d'Hommes parmi les créatures

sauvages avec qui il avait communication, il s'approcha souvent d'eux, mais toujours leur repaire était vide lorsqu'il y parvenait ; car ils montaient la garde jour et nuit, et dès qu'ils soupçonnaient une présence, ils levaient le camp en toute hâte, et disparaissaient. « Hélas !, se lamenta-t-il, j'ai trop bien appris à cet enfant des Hommes les secrets des bois et des champs ; on croirait presque une bande d'Elfes ! » Pour leur part, ils finirent par se rendre compte qu'ils étaient traqués par un poursuivant infatigable, qu'ils ne pouvaient apercevoir et dont cependant ils ne pouvaient se débarrasser ; et ils devinrent inquiets [45].

Peu de temps après, comme Beleg l'avait redouté, les Orcs franchirent le Brithiach, et repoussés par Handir de Brethil avec toutes les forces qu'il put rameuter, ils franchirent au sud les Gués du Teiglin, en expédition de pillage. Beaucoup parmi les Forestiers avaient suivi les conseils de Beleg, et envoyé leurs femmes et leurs enfants quêter refuge au Brethil. Ceux-là et ceux qui leur faisaient escorte eurent la vie sauve, car ils passèrent les Gués à temps. Mais les hommes en armes qui protégeaient leur retraite se heurtèrent aux Orcs, et ils furent battus. Quelques-uns se frayèrent un chemin les armes à la main, jusqu'au Brethil, mais la plupart furent tués ou faits prisonniers ; et les Orcs envahirent les habitations et les mirent à sac et les brûlèrent. Puis ils rebroussèrent chemin sur l'heure, filant vers l'ouest, et cherchant à rejoindre la Route, car ils voulaient revenir le plus vite possible au nord avec leur butin et leurs captifs.

Mais les éclaireurs des hors-la-loi eurent tôt fait de les repérer ; et s'ils ne tenaient pas aux prisonniers, en revanche le butin des Forestiers leur paraissait bon à prendre. Túrin jugeait qu'il y avait danger pour eux à se révéler aux Orcs, jusqu'à ce qu'ils sachent l'importance des forces à affronter. Mais les hors-la-loi ne voulurent pas l'écouter, car bien des choses leur faisaient défaut dans les solitudes, et certains regrettaient déjà d'avoir pris Túrin pour chef. C'est pourquoi, avec un certain Orleg pour seul compagnon, Túrin partit espionner les Orcs, laissant le commandement de la bande à Andróg, à qui il ordonna de rester sur place et bien caché durant leur absence.

Or l'armée des Orcs était beaucoup plus importante que la bande des proscrits, mais elle parcourait des terres où les Orcs avaient rarement osé s'aventurer, et ils savaient aussi qu'au-delà de la Route s'étendait la Talath Dirnen, la Plaine Fortifiée, que surveillaient les guetteurs et les espions de Nargothrond. Et pressentant le danger, ils avançaient précautionneusement, et leurs éclaireurs se glissaient

d'arbre en arbre, flanquant leurs lignes de marche. Et ainsi furent surpris Túrin et Orleg par trois éclaireurs Orcs, et bien qu'ils en tuassent deux, le troisième s'échappa et donna l'alerte, criant *Golug ! Golug !* – nom que les Orcs donnaient aux Noldor, Et soudain la forêt fut pleine d'Orcs s'égaillant de tous côtés silencieusement, et fouillant partout. Alors Túrin, voyant qu'ils avaient peu de chances d'en réchapper, chercha au moins à égarer ses poursuivants et à les conduire loin du repaire de ses hommes ; et comprenant par le cri de *Golug !* qu'ils redoutaient les espions de Nargothrond, il prit la fuite avec Orleg vers l'ouest ; mais malgré leurs tours et détours, ils furent bientôt repérés et comme ils tentaient de traverser la Route, Orleg fut abattu par une volée de flèches. Túrin dut la vie sauve à sa cotte de mailles, forgée par les Elfes, et il s'échappa seul dans les solitudes au-delà, et grâce à sa promptitude et à sa ruse, il éluda ses ennemis, et poursuivit sa course jusqu'à des terres inconnues de lui. Alors les Orcs, craignant que l'alerte soit donnée chez les Elfes de Nargothrond, tuèrent leurs prisonniers et déguerpirent vers le nord.

Or trois jours s'étaient écoulés, et Túrin et Orleg ne revenaient point, et parmi les hors-la-loi, il y en avait qui souhaitaient quitter les grottes où ils étaient restés tapis ; mais Andróg s'y opposa. Et tandis qu'ils débattaient la chose, une silhouette grise se dressa soudain devant eux. Beleg les avait enfin trouvés, Il s'avança désarmé, tenant les paumes de ses mains ouvertes vers eux ; mais ils sursautèrent d'effroi, et Andróg, se faufilant derrière le visiteur, lui passa une corde par-dessus la tête, de manière à lui maintenir les bras.

« Si vous ne voulez pas d'invités, il vous faut faire meilleure garde, dit Beleg. Pourquoi m'accueillir de la sorte ? Je viens en ami, et je cherche seulement un ami, celui que vous appelez, m'a-t-on dit, Neithan. »

« Il n'est pas ici, dit Ulrad, mais à moins que tu nous espionnes depuis longtemps, comment sais-tu ce nom ? »

« Depuis longtemps, il est là à nous espionner, dit Andróg, c'est lui, l'ombre qui nous a pourchassés. À présent, nous saurons peut-être son véritable dessein. » Et il leur ordonna d'attacher Beleg à un arbre près de la grotte ; et lorsqu'il eut pieds et poings liés, ils le questionnèrent. Mais à toutes leurs questions Beleg ne donnait qu'une seule réponse : « J'ai été l'ami de ce Neithan depuis le moment où je l'ai trouvé dans les bois, et il n'était alors qu'un enfant. Je le cherche par amour, et pour lui apporter de bonnes nouvelles. »

« Tuons-le, et débarrassons-nous de son espionnage », dit Andróg en colère et il regardait le grand arc de Beleg avec convoitise, car c'était

un archer. Mais d'autres moins durs de coeur parlèrent contre lui, et Algrund lui dit : « Le capitaine peut encore revenir ; et il t'en cuira s'il apprend qu'il a été dépouillé et d'un ami et d'heureuses nouvelles ! »

« Je n'ajoute pas foi au récit de cet Elfe, dit Andróg. C'est un espion du roi de Doriath. Mais s'il a en effet des nouvelles, qu'il nous les dise à nous, et nous jugerons si elles justifient que nous lui laissions la vie sauve. »

« J'attendrai ton capitaine », dit Beleg.

« Alors tu resteras là jusqu'à ce que tu parles », dit Andróg.

Et à l'instigation d'Andróg, ils laissèrent Beleg attaché à l'arbre sans nourriture et sans eau, et ils s'assirent à proximité et ils mangèrent et ils burent ; mais il ne leur adressa plus la parole. Lorsque deux jours et deux nuits se furent écoulés ainsi, la colère les prit et l'angoisse, et ils eurent hâte soudain de partir ; et ils furent d'avis, pour la plupart, de tuer l'Elfe. Comme la nuit montait, ils s'assemblèrent autour de lui, et Ulrad approcha un tison tiré du feu de brindilles qu'ils avaient allumé à l'orée de la caverne. Mais à l'instant surgit Túrin. Venu silencieusement, comme à l'accoutumée, il s'était trouvé dans l'ombre, au-delà du cercle des hommes, et il avait aperçu le visage hagard de Beleg à la lueur du tison.

Et il fut comme transpercé de part en part, et en une subite débâcle, les larmes trop longtemps retenues lui montèrent aux yeux. Il bondit et courut à l'arbre. « Beleg, Beleg, cria-t-il, toi ici ! Et pourquoi ligoté ainsi ? » À l'instant il coupa les liens de son ami, et Beleg tomba en avant dans ses bras.

Lorsque Túrin eut écouté tout ce que les Hommes avaient à dire, il fut en grande colère et tristesse ; mais au début, il n'eut de souci que de Beleg, le soignant avec tout l'art de guérir dont il disposait ; puis il songea à sa vie dans les bois, et sa colère se tourna contre lui-même. Car souvent des étrangers avaient été tués, qui s'étaient aventurés près des repaires des Hors-la-loi ou étaient tombés dans leurs rets, et il avait laissé faire ; et souvent il avait lui-même médité du roi Thingol et des Elfes-Gris de sorte que s'ils étaient traités en étrangers, il pouvait bien s'en prendre à lui. Alors il se tourna avec amertume vers ses hommes. « Vous avez été cruels, dit-il, et cruels sans nécessité. Jamais jusqu'aujourd'hui nous n'avons torturé un prisonnier ; mais à mener la vie que nous menons, on en vient à faire oeuvre d'Orc. Sans loi et sans fruit ont été toutes nos entreprises, utiles à nous seuls, et nourrissant la haine dans nos coeurs. »

Mais Andróg protesta : « Et qui donc servirions-nous, sinon nous-mêmes ? Qui aimer, lorsque tous nous haïssent ! »

« Mes mains, du moins, jamais plus ne se lèveront à l'encontre des

Elfes et des Hommes, dit Túrin. L'Angband a des serviteurs en suffisance. Si d'autres ne prononcent pas ce vœu avec moi, je m'en irai seul. »

Alors Beleg ouvrit les yeux et souleva la tête : « Non pas seul, dit-il. À présent je peux enfin t'annoncer la bonne nouvelle ! Tu n'es plus proscrit, et Neithan est un nom qui ne te convient pas. Les fautes qui te furent imputées t'ont été pardonnées. Une année entière, on t'a cherché pour te ramener dans l'honneur et au service du Roi. Depuis bien trop longtemps, on ne voit plus le Heaume du Dragon ! »

Mais Túrin ne manifesta aucune joie à ces nouvelles, et il demeura longtemps assis en silence ; car aux paroles de Beleg, une ombre l'avait envahi. « Laissons passer la nuit sur tout ceci, dit-il à la longue. Et puis je déciderai. Quoi qu'il en soit, nous devons quitter ce repaire demain, car bien des gens nous cherchent, et ils ne nous veulent pas tous du bien. »

« Que non », dit Andróg, et il jeta un regard mauvais à Beleg.

Au matin Beleg se trouva rapidement guéri de ses blessures, comme en avaient pouvoir les Elfes des temps anciens, et il prit à part Túrin.

« Je m'attendais à ce que les nouvelles que j'apporte soient accueillies avec plus de joie, dit-il. Tu reviendras, n'est-ce pas, à Doriath ? » Et il supplia Túrin de le faire ; mais plus il insistait, plus Túrin hésitait. Néanmoins il questionna Beleg étroitement à propos du jugement de Thingol. Alors Beleg lui dit tout ce qu'il savait, et à la fin Túrin dit : « Alors Mablung s'est révélé mon ami, comme bien il m'avait paru l'être jadis ? »

« L'ami de la vérité plutôt, dit Beleg, et c'était mieux en fin de compte. Mais pourquoi, Túrin, ne lui as-tu pas parlé de la perfide attaque de Saeros ? Bien différentes toutes choses auraient pu être ! Et, dit-il, jetant un regard sur les hommes affalés à l'entrée de la caverne, tu porterais toujours bien haut ton heaume, et tu n'en serais pas venu à cette déchéance. »

« Cela se peut, dit Túrin, si tu vois là déchéance ; cela se peut ; mais il en a été autrement, et les mots me sont restés dans la gorge. Il y avait un reproche dans les yeux de Mablung, et on ne me posa aucune question au sujet d'un forfait que je n'avais pas commis. Mon cœur d'Homme est fier, comme a dit le Roi-Elfe. Et il l'est resté, Beleg Cúthalion. Et il ne m'autorise pas encore à retourner à Menegroth et à supporter les regards de pitié et de pardon, comme ceux que l'on accorde à un garçon fourvoyé et qui s'est amendé.

« C'est à moi d'accorder un pardon, non pas d'en recevoir, je ne suis plus un enfant, mais un homme, un homme de ma race ; et, de par

mon destin, un homme rude. » Beleg alors se troubla : « Et que vas-tu donc faire ? » dit-il.

« Je vais courir ma libre chance, dit Túrin, ainsi que me l'a souhaité Mablung, lors de notre séparation. Je doute que la grâce de Thingol s'étende jusqu'à recevoir en ses palais ces compagnons de mon errance ; mais je ne vais pas me séparer d'eux à présent, s'ils ne souhaitent pas se séparer de moi. Je les aime à ma façon, même les pires d'entre eux, un peu. Ils sont de ma race, et il y a en chacun d'eux une parcelle de bien qui pourrait fructifier. Je crois qu'ils me demeureront fidèles. »

« Tu vois les choses avec d'autres yeux que les miens, dit Beleg. Si tu essayes de les sevrer du mal, ils te trahiront. Ils m'inspirent méfiance, et l'un d'eux tout particulièrement. »

« Comment un Elfe pourrait-il juger des Hommes ? » dit Túrin.

« Comme il juge de toute action quiconque en est l'auteur », répondit Beleg, mais il ne poursuivit pas, et il ne dit rien de la vilenie d'Andróg, le principal responsable des mauvais traitements qu'il avait subis ; car percevant l'humeur de Túrin, il craignit de n'être pas cru et de porter ombrage à leur ancienne amitié, et de renvoyer ainsi Túrin à ses mauvais penchants.

« Ta libre chance, dis-tu, Túrin, mon ami ; que veux-tu dire ? »

« Je veux commander mes propres hommes, et faire la guerre à ma manière, répondit Túrin. Mais sur un point, au moins, mon coeur a changé : je me repens de tous les coups donnés, sauf ceux infligés à l'Ennemi des Hommes et des Elfes. Et plus que tout, je souhaiterais te garder auprès de moi. Reste avec moi ! » « Si je restais près de toi, ce serait obéir à l'amour, et non à la sagesse, dit Beleg. Mon coeur m'avertit qu'il nous faut retourner au Doriath. »

« Et cependant je n'irai pas » dit Túrin.

Alors Beleg s'efforça, une fois encore, de le convaincre de revenir au service du Roi Thingol, disant qu'on avait grand besoin de sa force et de sa vaillance là-bas, sur les marches septentrionales du Doriath, et il lui parla des nouvelles incursions des Orcs qui quittaient, l'ombre de la Taur-nu-Fuin, pour s'infiltrer dans le Dimbar en franchissant la Passe d'Anach. Mais toutes ses paroles furent vaines, et enfin il s'exclama : « Tu t'es dit un homme dur, Túrin. Dur, tu es, et obstiné. Maintenant à mon tour. Si tu souhaites vraiment avoir l'Arc-de-Fer à tes côtés, viens me chercher au Dimbar ; car c'est là que je m'en retourne. »

Et Túrin demeura assis, silencieux, luttant avec son orgueil qui lui interdisait de revenir en arrière ; et il songea sombrement aux années qui s'élevaient derrière lui. Mais émergeant soudain de ses pensées, il

dit à Beleg : « La jeune Elfe que tu as nommée, je lui dois beaucoup pour son témoignage opportun ; et pourtant je ne puis me souvenir d'elle. Pourquoi veillait-elle sur mes allées et venues ? »

Alors Beleg le considéra étrangement : « Pourquoi, en effet ! dit-il. Túrin, as-tu toujours vécu avec ton cœur et la moitié de ton esprit au loin ? Tu t'es promené avec Nellas dans les bois de Doriath lorsque tu étais encore gamin. »

« C'était il y a bien longtemps, dit Túrin. Ou du moins est-ce ainsi qu'aujourd'hui m'apparaît mon enfance, et un brouillard recouvre tout – hors le souvenir de la maison de mon père à Dor-lómin. Mais comment se fait-il que je me sois promené avec une fillette-Elfe ? »

« Sans doute pour apprendre ce qu'elle pouvait t'enseigner, dit Beleg. Hélas, enfant des Hommes ! il y a bien d'autres chagrins en cette Terre du Milieu que les tiens, et des blessures saignent, que nulle arme n'a infligées. Et vraiment je commence à penser que les Elfes et les Hommes ne devraient pas se rencontrer ni se fréquenter. »

Túrin ne répondit pas, mais il scruta longtemps le visage de Beleg, comme s'il voulait y lire l'énigme de ses paroles. Mais Nellas de Doriath jamais ne le revit, et d'elle à jamais, son ombre s'éloigna [46].

Où l'on rencontre Mîm le Nain

Après le départ de Beleg (et cela se passait le second été de la fuite de Túrin hors de Doriath [47]), les choses allèrent fort mal pour les proscrits. Il y eut des pluies hors saison, et les Orcs, plus nombreux que jamais, dévalèrent du nord, et par l'ancienne route du sud, traversèrent le Teiglin, infestant tous les bois sur les frontières ouest de Doriath. Et il n'y avait plus ni sécurité, ni tranquillité nulle part, et la bande de Túrin était plus souvent gibier que chasseur.

Un jour qu'ils étaient tapis dans les ténèbres sans feu, Túrin contempla sa vie, et trouva qu'il y avait bien lieu de chercher à l'améliorer. « Il me faut trouver un refuge sûr, pensa-t-il, et faire quelques provisions pour l'hiver et la famine. » Et le jour suivant il mena ses hommes au loin, bien plus loin qu'ils n'avaient jamais encore été du Teiglin et des confins de Doriath. Après trois jours de marche, ils firent halte à l'orée d'un bois aux abords du Val du Sirion. Le pays se faisait plus maigre et plus aride, à mesure qu'ils gagnaient les hautes brandes.

Peu après, comme s'amassait le gris crépuscule d'un jour de pluie, Túrin et ses hommes s'abritèrent sous un bosquet de houx ; dans la

clairière au-delà, quantité de grosses pierres étaient appuyées ou éboulées les unes contre les autres. Tout était immobile sinon la pluie qui dégouttait sur le feuillage, lorsque soudain une sentinelle hucha, et surgissant de leur abri précaire, ils virent trois formes encapuchonnées, vêtues de gris, qui cheminaient prudemment dans l'éboulis. Elles portaient chacune un grand sac, mais n'en allaient pas moins d'un pas rapide. Túrin leur cria de s'arrêter, et les hommes se précipitèrent sur eux comme des chiens lâchés sur du gibier, mais les encapuchonnés poursuivirent leur chemin, et malgré les flèches que leur décocha Andróg, deux d'entre eux disparurent dans les ténèbres ; le troisième traînait derrière, étant plus lent, et plus lourdement chargé ; et il fut bientôt saisi, jeté à terre, et plaqué au sol par des mains brutales, quoiqu'il se débattît avec rage et mordît comme une bête. Mais Túrin s'approcha et rabroua ses hommes : « Qu'est-ce que vous avez trouvé là, dit-il, et pourquoi tant de férocité ! C'est vieux et tout petit. Quel mal y a-t-il là-dedans ? »

« Ça mord, dit Andróg montrant sa main qui saignait. C'est un Orc, ou de la race des Orcs. Tuons-le. »

« Ça ne mérite guère mieux pour avoir déçu notre espoir, dit un autre qui s'était emparé du sac. Il n'y a rien là-dedans que des racines et des petits cailloux. »

« Non, dit Túrin, c'est barbu. Je crois bien que ce n'est qu'un Nain. Laissez-le se relever et nous parler. »

Ainsi Mîm vint-il à figurer dans la Geste des Enfants de Húrin. Car il se mit à genoux aux pieds de Túrin et supplia qu'on lui laissât la vie sauve. « Je suis vieux, dit-il, et pauvre, rien qu'un Nain, comme vous dites, et pas du tout un Orc. Mîm est mon nom. Ne les laisse pas me tuer, Seigneur, comme ça pour rien, comme font les Orcs ! »

Alors Túrin, en son coeur, fut pris de pitié pour lui, mais il dit : « Tu sembles pauvre, Mîm, ce qui est singulier pour un Nain ; mais nous sommes plus pauvres encore, je pense ; des Hommes sans feu ni lieu, et sans amis. Si je dis que je t'épargnerai par pure pitié, qu'offriras-tu pour ta rançon, à nous qui sommes dans le plus âpre dénuement ? »

« Je ne sais pas ce que tu désires, Seigneur » dit Mîm prudemment.

« Pour l'instant bien peu de chose, dit Túrin, regardant autour de lui amèrement avec de la pluie dans les yeux : Un endroit sûr pour dormir hors des bois détrempés. Tu as certainement un tel endroit à ta propre convenance. »

« J'en ai bien un, dit Mîm, mais ne peux pas le donner en rançon. Je suis trop vieux pour vivre sous la nue. »

« Il n'est pas vraiment nécessaire que tu vieillisses encore ! dit Andróg, s'approchant avec un couteau dans sa main non blessée : Je peux t'éviter ça ! »

« Seigneur, dit Mîm, en grand effroi, si je perds la vie, tu perdras la maison : parce que tu ne la trouveras pas sans Mîm. Je ne peux pas la donner, mais je peux la partager. Il y a plus de place qu'il n'y en eut jadis, si nombreux sont-ils qui ont disparu à jamais », et il se mit à pleurer.

« Tu as la vie sauve, Mîm », dit Túrin.

« Au moins jusqu'à ce que nous atteignions son repaire ! » dit Andróg.

Mais Túrin se tourna vers lui et dit : « Si Mîm nous amène jusqu'à sa maison sans trahison et si la maison est bonne, alors il aura payé rançon de sa vie, et il ne souffrira la mort aux mains d'aucun de ceux qui me suivent. Et de cela j'en fais le serment ! »

Alors Mîm étreignit les genoux de Túrin, disant : « Mîm sera ton ami, Seigneur. Au début, j'ai cru que tu étais un Elfe, par ton parler et le son de ta voix ; mais tu es un Homme, et c'est mieux. Mîm n'aime pas les Elfes. »

« Où est cette maison ? dit Andróg. Il la faut bonne certes pour qu'Andróg la partage avec un Nain. Car Andróg n'aime pas les Nains. Son peuple ne rapporte pas grand bien de cette race venue de l'Orient. »

« Vous jugerez ma maison quand vous la verrez, dit Mîm, mais vous aurez besoin de lumière en chemin, vous autres Hommes trébuchants. Je reviendrai en temps utile, et je vous conduirai. »

« Oh que non ! dit Andróg. Voilà assurément ce que tu ne permettras pas, capitaine ? Tu ne reverrais jamais plus le vieux coquin ! »

« La nuit tombe, dit Túrin. Qu'il nous laisse un gage quelconque. Nous laisseras-tu ton sac et son contenu, Mîm ? »

À ces mots, le Nain tomba à genoux, à nouveau tout bouleversé. « Si Mîm n'avait pas l'intention de revenir, il ne reviendrait pas pour un vieux sac plein de racines, dit-il. Je reviendrai. Laissez-moi partir ! »

« Non, je ne te laisserai pas, dit Túrin. Si tu ne veux pas te séparer de ton sac, eh bien tu resteras avec ! Peut-être qu'une nuit sous la ramée t'inspirera, à ton tour, quelque pitié à notre égard. » Mais il remarqua, et les autres également, que Mîm semblait attacher plus de prix à son fardeau qu'il n'en paraissait valoir à première vue.

Ils conduisirent le vieux Nain dans leur morne campement, et il marmottait tout en marchant dans une langue étrange, qu'une très

ancienne haine hérissait de sonorités rauques ; mais lorsqu'ils lui ligotèrent les jambes, il se tut soudain. Et ceux qui montaient la garde le virent rester là toute la nuit durant, silencieux et immobile comme une pierre, mais les yeux grands ouverts, scrutant les ténèbres de ses prunelles étincelantes.

Peu avant le jour, la pluie cessa, et un vent frissonna dans le feuillage. L'aube se leva plus brillante qu'elle n'avait été ces jours derniers, et de belles éclaircies en provenance du sud échancrèrent le ciel pâle et limpide aux abords du soleil levant. Mîm demeurait assis, impavide et comme mort ; car à présent les lourdes paupières de ses yeux étaient baissées, et à la lumière du matin, il apparut tout flétri et racorni de vieillesse. Túrin se leva et le considéra : « Il fait suffisamment jour à présent », dit-il.

Alors Mîm ouvrit les yeux et indiqua ses liens ; et lorsqu'il fut délivré, il parla avec fureur : « Apprenez donc, imbéciles que vous êtes ! dit-il. Ne ligotez jamais un Nain ! Il ne vous le pardonnera pas. Je ne souhaite pas mourir, mais pour ce que vous m'avez fait, mon coeur brûle. Je me repens de ma promesse. »

« Moi pas, dit Túrin. Tu vas nous conduire à ta maison. Jusque-là nous ne parlerons pas de mort. Telle est *ma* volonté. » Il fixa le Nain droit dans les yeux, et Mîm ne put soutenir son regard ; rares, en effet, étaient ceux qui pouvaient affronter le regard de Túrin, lorsque sa volonté parlait haut et fort ou que la colère l'animait. Bientôt Mîm détourna la tête et se leva : « Suis-moi, Seigneur » dit-il.

« Bien, dit Túrin, mais maintenant je vais ajouter ceci : je comprends ta fierté. Tu mourras peut-être, mais tu ne seras plus ligoté. »

Alors Mîm les ramena au lieu où il avait été fait prisonnier, et il indiqua l'ouest : « Ceci est ma maison ! dit-il. Vous l'avez souvent vue, j'imagine, parce qu'elle domine l'horizon. Nous l'appelions Sharbhund avant que les Elfes ne changent tous les noms. » Et ils virent alors qu'il leur montrait Amon Rúdh, le Mont Chauve, dont la cime dénudée veille sur maintes et maintes lieues de pays sauvages.

« Nous l'avons vue, mais jamais de près, dit Andróg. Est-ce qu'on peut trouver un abri sûr là-haut, et de l'eau, et toutes les autres choses dont nous avons besoin ? Je savais bien qu'il y avait de la ruse là-dedans ! Est-ce que des hommes se cachent en haut d'une colline ? »

« Voir venir de loin peut être une meilleure sauvegarde que de rôder à l'ombre, dit Túrin. Amon Rúdh épie les lointains. Combien de temps nous faudra-t-il, à nous autres Hommes trébuchants, pour l'atteindre ? »

« Toute la journée, jusqu'au soir » répondit Mîm.

La bande se mit en route vers l'ouest, et Túrin allait en tête avec Mîm à ses côtés. Lorsqu'ils émergèrent du couvert des bois, ils cheminèrent prudemment, mais tout le pays était désert et paisible. Ils repassèrent l'éboulis et commencèrent à grimper ; car Amon Rûdh se dressa en bordure des hautes brandes qui se déploient entre le Val du Sirion et celui du Narog, et il culmine à bien mille pieds au-dessus de la lande pierreuse. Sur le versant oriental, on accédait aux hautes crêtes par un sentier rugueux mais peu abrupt, qui gravissait lentement le flanc du mont parmi les trochées de bouleaux et de sorbiers, et les vieilles épines enracinées dans les anfractuosités. Au pied d'Amon Rûdh poussaient des buissonnées d'*aeglos* ; mais grise et nue était sa cime escarpée, sauf pour le *seregon* qui revêtait la pierre d'écarlate [48].

L'après-midi était déjà avancé, lorsque les proscrits atteignirent les bas de pente. Ils abordaient le mont, à présent, par le nord, car Mîm les avait fait passer par là, et l'éclat du soleil couchant frappait le faite d'Amon Rûdh, et le *seregon* était tout en fleurs.

« Regarde, il y a du sang sur le sommet », dit Andróg.

« Pas encore », répondit Túrin.

Le soleil sombrait à l'horizon et les ténèbres envahissaient les ravines. Le mont surgissait maintenant droit devant eux, et ils se demandèrent quel besoin était d'un guide pour atteindre un lieu si en évidence. Mais à mesure que Mîm les conduisait plus avant, et qu'ils commençaient à gravir les derniers escarpements, ils s'aperçurent que le Nain suivait une piste jalonnée par des signes secrets ou par une très ancienne coutume. Le chemin serpentait ici et là, et lorsqu'ils jetaient les yeux de côté, de sombres gorges et des abîmes s'entrouvraient de part et d'autre, ou encore le sentier se perdait dans des étendues de caillasse semées de failles et de trous que masquaient les épines et les ronces. Sans guide, ils auraient erré et peiné des jours durant pour gagner le sommet.

Enfin, ils parvinrent à un terrain plus pentu, mais moins accidenté. Ils passèrent à l'ombre d'antiques sorbiers et dans des allées d'*aeglos* à la silhouette élancée, et le clair-obscur exhalait une senteur exquise [49]. Et soudain ils se heurtèrent à une paroi de pierre presque à pic qui s'élevait très haut au-dessus de leurs têtes pour disparaître dans le crépuscule.

« Est-ce la porte de ta maison ? dit Túrin. Les Nains aiment la pierre, dit-on. » Et il se rapprocha de Mîm, de peur qu'il ne leur jouât, au dernier moment, un tour de sa façon.

« Non pas la porte de la maison, mais le portail du courtil », dit Mîm, et il tourna vers la droite, au pied de la paroi, et après avoir compté vingt pas, fit brusquement halte ; Túrin aperçut alors une faille ménagée par des mains d'homme ou par les intempéries, et les deux parements de rocher chevauchaient mais, sur la gauche, par-derrière, se dessinait une ouverture. L'accès en était dissimulé par des plantes enracinées dans les crevasses au-dessus, mais s'y insinuaient un raidillon pierreux qui grimpait dans l'obscurité. L'eau ruisselait le long de la faille qui baignait dans l'humidité. L'un après l'autre, ils gravirent le raidillon qui, au sommet, prenait sur la droite, puis obliquait de nouveau vers le sud et à travers un buisson d'épines débouchait enfin sur un terre-plein verdoyant, pour filer plus loin et disparaître dans l'ombre. Ils étaient arrivés à Bar-en-Nibin-noeg [50], la demeure de Mîm dont il n'est parlé que dans les anciennes chroniques du Doriath et de Nargothrond, et que nul Homme n'avait jamais vue. Mais la nuit tombait, et à l'orient, le ciel était jonché d'étoiles, et ils saisissaient encore mal la disposition de ce lieu étrange.

Amon Rûdh se couronne d'une grande masse rocailleuse, une sorte de calotte de pierre, arasée et dénudée au sommet. Du côté nord, un ressaut forme une terrasse plane et presque carrée, que l'on ne peut apercevoir d'en bas, car le couronnement du mont forme paroi derrière, et les versants ouest et est tombent à pic. C'est seulement par le nord, de là où ils étaient venus, que ceux qui savent le chemin [51] peuvent l'atteindre sans peine. Un sentier qui prenait dans la faille conduisait à un petit bosquet de bouleaux nains qui ombrageaient les abords d'une fontaine limpide entre ses margelles taillées dans le roc. Cette fontaine était alimentée par une source qui jaillissait juste au pied de la paroi, formant un ruisseau qui déferlait en un blanc filet d'eau, pardessus la corniche occidentale. Derrière l'écran des arbres entourant la source, entre deux forts remparts de roc, s'ouvrait une caverne. En apparence, une grotte peu profonde, basse et voûtée ; mais la grotte s'enfonçait sous la colline, car elle avait été excavée plus avant par les mains patientes des Petits-Nains, durant les longues années où ils avaient vécu là, sans que les viennent troubler les Elfes-Gris des grands bois.

Il faisait presque nuit close lorsque, conduits par Mîm, ils longèrent le bassin où miroitaient les pâles étoiles parmi les ombres des rameaux de bouleaux. À l'entrée de la grotte, Mîm se retourna et s'inclina devant Túrin : « Entre, dit-il, voici Bar-en-Danwedh, la Maison de la Rançon ; car tel sera son nom. »

« Cela se peut, dit Túrin, je vais d'abord regarder. » Et il entra avec

Mîm, et les autres, le voyant pénétrer sans peur, suivirent, même Andróg qui était le plus méfiant envers le Nain. Ils furent bientôt plongés dans de noires ténèbres ; mais Mîm frappa des mains et une petite lumière apparut d'une encoignure ; et d'un passage ménagé dans le fond de la grotte extérieure, survint un autre Nain portant une petite torche.

« Ah, je l'ai manqué, comme je le craignais » s'exclama Andróg. Mais les Nains se mirent à parler entre eux avec véhémence, dans leur langue rocailleuse et Mîm, apparemment bouleversé ou indigné par ce qu'il entendit, se précipita dans le passage et disparut. Alors Andróg voulut pousser de l'avant : « Il faut attaquer les premiers, dit-il, il y en a peut-être toute une ruche ; mais ils sont petits. »

« Trois seulement, je crois », dit Túrin, et il prit les devants, tandis que les hors-la-loi le suivaient, tâtonnants, le long des murs rugueux. À plusieurs reprises, le passage obliquait d'un côté puis d'un autre à angle aigu ; mais à la fin une lueur indistincte brilla confusément au loin, et ils débouchèrent dans une salle de dimensions restreintes mais haute de plafond, éclairée obscurément par des lampes qui pendaient à de fines chaînes. Mîm n'était pas là, mais on pouvait entendre sa voix et conduit par elle, Túrin vint à la porte d'une chambre qui s'ouvrait vers le fond de la salle. Jetant un regard à l'intérieur, il vit Mîm agenouillé par terre. À côté de lui se tenait silencieux le Nain à la torche ; mais sur un lit de pierre, près du mur du fond, un autre nain gisait.

« Khîm ! Khîm ! Khîm ! » se lamentait le vieux Nain en s'arrachant la barbe.

« Tes flèches n'ont pas toutes dévié, dit Túrin à Andróg. Mais le coup se révélera peut-être bien malheureux. Tu lâches tes flèches par trop inconsidérément ; mais aussi il est probable que tu ne vivras pas assez vieux pour t'amender. » Et entrant doucement, Túrin se plaça derrière Mîm, et lui parla : « Qu'est-ce qui te fait souci, Mîm ? dit-il. Je sais quelque secret de guérison. Est-ce que je peux te venir en aide ? »

Mîm tourna la tête et il y avait une flamme ardente dans ses yeux : « Non, à moins que tu puisses renverser le cours du temps, et ensuite couper les mains cruelles de tes hommes, répondit-il. Voici mon fils, transpercé d'une flèche. À présent, il est au-delà de la parole. Il est mort au couchant. Tes liens m'ont empêché de venir le secourir. »

De nouveau, la pitié, depuis longtemps figée en lui, afflua au cœur de Túrin, comme l'eau sourd d'un rocher : « Hélas, dit-il, je rappellerais le trait si j'en avais le pouvoir. Bar-en-Danwedh est bien à présent la Maison de la Rançon, la bien-nommée en vérité. Car que nous y vivions ou pas, je me tiendrai pour ton débiteur ; et si jamais je

viens à posséder de la richesse, je paierai une rançon en pièces d'or de bon aloi pour ton fils, en gage de chagrin, bien que cela ne puisse redonner joie à ton coeur. »

Alors Mîm se leva et longuement considéra Túrin : « Je t'entends bien, dit-il, et j'en suis tout émerveillé. Tu parles comme un Seigneur-Nain d'autrefois. Mon coeur, à présent, est apaisé, s'il n'est point joyeux. Je paierai ma propre rançon donc : si vous le souhaitez, vous pouvez vivre ici. Mais j'ajouterai seulement ceci : celui qui a décoché le trait, celui-là brisera son arc et ses flèches et les déposera aux pieds de mon fils ; et jamais plus il ne maniera l'arc et les flèches. Et s'il le fait, il gagnera d'en mourir. Voilà la malédiction que j'appelle sur sa tête. »

Andróg eut grand-peur lorsqu'il entendit ces mots ; et à son amer regret, il brisa son arc et ses flèches, et les posa au pied du lit du Nain mort. Mais ressortant de la chambre, il jeta un regard mauvais à Mîm, murmurant : « La malédiction d'un Nain ne s'épuise jamais, dit-on, mais celle d'un Homme peut aussi toucher au but. Qu'il meure donc avec un trait dans la gorge [52] ? »

Cette nuit-là, ils couchèrent dans la grande salle, et leur sommeil fut troublé par les lamentations de Mîm et d'Ibun son second fils. Quand elles cessèrent, ils ne s'en rendirent point compte, mais lorsqu'ils s'éveillèrent enfin les Nains avaient disparu, et la chambre était fermée par une pierre. La journée était de nouveau radieuse, et sous le soleil matinal, les hors-la-loi se lavèrent à la fontaine et apprêtèrent les nourritures qui leur restaient ; et comme ils mangeaient, Mîm se trouva debout devant eux.

Il s'inclina devant Túrin : « Il est parti, et tout est accompli, dit-il. Il gît avec ses pères. Maintenant nous nous tournons vers la vie qui demeure, bien que les jours nous soient peut-être comptés. La maison de Mîm te plaît-elle ? La rançon est-elle acquittée, et favorablement agréée ? »

« Elle l'est » dit Túrin.

« Alors tout est à ta disposition pour que tu organises ton séjour ici à ta guise ; sauf pour ceci : cette chambre qui est fermée, nul autre que moi ne l'ouvrira. »

« Nous t'entendons, dit Túrin, et quant à notre vie ici, nous sommes en sécurité, ou du moins il semble ; mais il nous faut cependant de la nourriture et d'autres choses. Comment sortirons-nous ? Et surtout, comment retrouverons-nous le chemin du logis ? »

Ils se troublèrent au grand rire de Mîm : « Vous craignez donc d'avoir suivi une araignée au coeur de sa toile ? dit-il. Mîm ne mange pas les Hommes ! Et une araignée qui aurait à affronter trente guêpes d'un coup ! Vois donc, vous êtes armés, et me voilà devant vous les mains nues. Non, il nous faut partager, vous et moi : la maison, la

nourriture et le feu et peut-être d'autres gains. La maison, je pense que vous veillerez sur elle et que vous en garderez le secret dans votre propre intérêt, même lorsque vous connaîtrez les moyens d'y entrer ou d'en sortir. Vous les apprendrez avec le temps. Mais en attendant Mîm doit vous guider, ou bien Ibun, son fils. »

À cela Túrin acquiesça, et il remercia Mîm, et la plupart de ses hommes se réjouirent ; car sous le soleil du matin, au fort de l'été, c'était un lieu bel et bon où séjourner. Andróg, seul, était mécontent. « Plus rapidement serons-nous maîtres de nos allées et venues, mieux cela vaudra, dit-il. Jamais encore avons-nous traîné avec nous dans nos opérations un prisonnier qui aurait eu quelque raison de nous en vouloir ! »

Ce jour-là ils se reposèrent et nettoyèrent leurs armes et raccommodèrent leurs hardes ; car ils avaient encore de quoi subsister un jour ou deux, et Mîm leur fit l'appoint. Il leur prêta trois grandes marmites et du bois pour le feu, et il apporta un sac : « Pas grand-chose, dit-il, ça ne vaut même pas d'être volé ! Juste des racines sauvages. »

Mais cuites, ces racines se révélèrent bonnes à manger, un peu comme du pain ; et les hors-la-loi les trouvèrent à leur goût, car ils avaient perdu depuis longtemps le goût du pain, sinon celui qu'ils arrivaient parfois à dérober. « Les Elfes sauvages ne les connaissent pas ; les Elfes-Gris ne les ont pas trouvées ; et les fiers, ceux d'outre-mer, ils sont trop fiers pour fouir la terre ! » dit Mîm.

« Quel est leur nom ? » dit Túrin.

Mîm lui jeta un regard en coin : « Elles n'ont pas de nom, sinon dans la langue des Nains que nous n'enseignons pas, dit-il. Et nous n'enseignons pas aux Hommes à les trouver, car les Hommes sont trop avides et trop imprévoyants, et ils n'épargneraient pas les jeunes pousses, mais ils les ramasseraient toutes, jusqu'à la dernière ; à l'heure actuelle, lorsqu'ils vont fureter dans la nature, ils passent sans les voir. De moi, tu n'apprendras rien de plus ; mais je te prodiguerai mes richesses tant que tu me diras paroles courtoises, et ne m'épieras ni ne me voleras. » Et de nouveau, il rit de son rire de gorge. « Ces racines ont grande valeur, dit-il, elles valent plus que de l'or lorsque la faim rôde, l'hiver ; car on peut en faire provision, comme l'écureuil ses noisettes, et déjà nous engrangeons les premières venues à maturité. Mais vous êtes bien fous si vous pensiez que je n'étais pas prêt à abandonner ma charge pour sauver ma vie ! »

« Je t'entends bien, dit Ulrad qui avait fouillé dans le sac de Mîm lorsqu'il avait été fait prisonnier. Et pourtant tu n'as pas voulu t'en

séparer, et tes paroles m'ont intrigué d'autant. »

Mîm se tourna vers lui et le considéra sombrement : « Tu es l'un de ces imbéciles que le printemps ne pleurerait pas si tu périssais en hiver, dit-il. J'avais donné ma parole, de sorte que je serais revenu, de bon ou de mauvais gré, avec le sac ou sans, quoique tu puisses penser, homme sans foi ni loi ! Mais je n'aime pas que mon bien me soit arraché par des vilains, quand bien même ce ne serait qu'une lanière de chaussure ! Crois-tu que j'ai oublié que tes mains étaient parmi celles qui m'ont chargé de liens et maintenu prisonnier, de sorte que je n'ai jamais plus parlé avec mon fils ? Et chaque fois que je répartirai le pain-de-la-terre de mes réserves, tu passeras ton tour, et si tu en manges, tu le devras à la prodigalité de tes compagnons, pas à la mienne. »

Et Mîm s'en alla. Mais Ulrad, qui avait baissé la tête sous l'orage, s'exclama lorsqu'il eut le dos tourné : « De grands mots ! et pourtant le vieux coquin avait autre chose dans son sac, de forme analogue, mais plus dur et plus lourd. Peut-être y a-t-il encore autre chose dans la nature sauvage, hors ce pain-de-la-terre que les Elfes n'ont pas trouvé et que les Hommes ne doivent pas connaître [53] ? »

« Cela se peut, dit Túrin, cependant le Nain a dit vrai sur un point au moins, lorsqu'il t'a appelé un imbécile ! Pourquoi dire ce qui te passe par la tête ? Le silence, si les paroles de courtoisie te restent dans la gorge, aurait bien mieux servi nos affaires ! »

La journée s'écoula paisiblement et aucun des proscrits ne désira aller au-dehors. Túrin arpentait la verte pelouse de la terrasse, d'un bord à l'autre ; et il regardait à l'est, et à l'ouest et au nord, et s'étonnait que son regard portât si loin dans l'air limpide. Vers le nord, il scruta l'horizon et distingua la forêt de Brethil verdoyant sur les pentes de l'Amon Obel cher à son cœur, et encore et toujours ses yeux étaient attirés par là, il ne savait pourquoi ; car son cœur le portait plutôt vers le nord-ouest, où à des lieues et des lieues, en lisière du ciel, il croyait entrevoir les Montagnes de l'Ombre, les remparts de sa maison natale. Mais au soir, Túrin regarda vers l'ouest, dans le foyer du couchant, tandis que le soleil plongeait écarlate dans les brumes qui flottaient sur les côtes lointaines, et que le vallon du Narog s'enténébrait dans l'entre-deux.

Ainsi commença le séjour de Túrin, fils de Húrin, dans la demeure de Mîm, à Bar-en-Danwedh, la Maison de la Rançon.

Pour l'histoire de Túrin depuis sa venue à Bar-en-Danwedh jusqu'à la chute de Nargothrond, voir le Silmarillion, et ci-dessous, l'Appendice à La Geste des Enfants de Húrin, p. [ici].

Exténué par sa longue course précipitée (car il avait fait plus de quarante lieues sans souffler), Túrin parvint avec les premières glaces de l'hiver aux étangs d'Ivrin, où la guérison jadis lui fut prodiguée. Mais ce n'était plus à présent qu'un borbier gelé, et il ne put y boire.

De là, il gagna les passes qui mènent à Dor-lómin [54] ; une âpre neige s'était mise à tomber et les chemins étaient glacés et dangereux. Bien que vingt-trois ans se fussent écoulés depuis qu'il avait foulé ce chemin, il le portait gravé en son cœur, tant aigu avait été son chagrin de quitter Morwen. Et c'est ainsi qu'il retourna au pays de son enfance. Et il trouva une terre morne et désolée ; et une population clairsemée, et de mœurs grossières, et qui s'exprimaient dans le rude parler des Easterlings, et l'ancienne langue était devenue celle des esclaves ou des ennemis.

Aussi prudemment allait Túrin, dissimulé sous son capuchon, et voilà qu'il atteignit la maison qu'il cherchait. Mais elle se dressait vide et sombre, et nul signe de vie alentour ; car Morwen était partie, et Brodda l'immigrant (celui-là qui de vive force avait épousé Aerin, parente de Húrin) avait pillé sa maison et pris tout ce qui lui restait : et ses biens et ses gens. La maison de Brodda s'élevait toute proche de l'ancienne demeure de Húrin, et là se rendit Túrin, épuisé par ses errances et son chagrin, et il quémenda l'hospitalité, laquelle lui fut accordée, car sous l'influence d'Aerin, on tenait encore en honneur quelques-unes des pratiques charitables d'autrefois. On lui donna un siège près du feu, parmi les serviteurs et quelques gueux quasiment aussi misérables et fourbus que lui ; et il demanda des nouvelles du pays.

À cela, la compagnie fit silence, et certains s'écartèrent, regardant l'étranger de travers. Mais un vieux vagabond à béquilles dit : « S'il te plaît de parler l'ancienne langue, mon maître, parle donc plus bas et ne pose pas de questions. Crains qu'on ne te rosse comme un vilain, ou qu'on ne te pendre comme espion ! Car à te voir, il se pourrait bien que tu sois l'un et l'autre. Ce qui revient à dire – et il baissa la voix et, s'approchant de Túrin, lui murmura à l'oreille – de ces gens de bien qui vinrent avec Hador, dans les jours dorés, lorsque les têtes ne portaient pas poils de loup. Certains, ici, sont de cette race, mais réduits aujourd'hui à l'état de mendiants ou d'esclaves, et n'était-ce pour la Dame Aerin, on ne leur baillerait ni feu, ni potage. D'où es-tu et quelles nouvelles apportes-tu ? »

« Il y avait une dame nommée Morwen, répondit Túrin. Et au temps jadis, je vivais dans sa maison. Et en ce lieu, après avoir erré au

loin, je suis revenu chercher ma bienvenue, mais il n'y a ni feu ni âme qui vive là-bas. »

« Et cela depuis une année entière et plus, répliqua le vieillard. Mais peu nourris étaient le feu et les gens de la maison depuis cette guerre meurtrière ; car la Dame était de l'ancienne race, comme assurément tu le sais : la veuve de notre seigneur Húrin fils de Galdor ; et elle était fière et belle comme une reine, avant que le chagrin ne la ravageât. « Femme-de-sorcier » l'appelait-on, et on l'évitait. Femme-de-sorcier, c'est-à-dire, dans le nouveau langage, « Amie-des-Elfes ». Et cependant ils la dépouillèrent de tout. Bien souvent, elle et sa fille auraient connu la faim si ce n'avait été pour la Dame Aerin. Elle les secourait en secret, et maintes fois, dit-on, elle fut battue pour prix de ses bienfaits par Brodda le Brutal, son mari par nécessité. »

« Et durant cette année entière ou plus, dit Túrin, sont-elles mortes, ou réduites en servitude ? Les Orcs se seraient-ils emparés d'elles ? »

« On ne sait au juste, dit le vieillard, mais elle est partie avec sa fille ; et ce Brodda a fait main basse sur ce qu'elle avait, et il a tout rapiné : pas un chien qui ne lui reste ! Et de ses quelques gens, il a fait des esclaves ; hors ceux qui s'en sont allés mendier, comme moi. Je l'ai servie de longues années, et l'illustre Maître auparavant ; on me nomme Sador l'Éclopé : une maudite hache dans les bois, il y a longtemps ; sinon je reposerais aujourd'hui sous le Grand Tertre. Je me souviens bien du jour où l'on fit partir le garçon de Húrin, et comme il pleurait ! On a dit qu'il s'en fut au Royaume Caché. »

Là-dessus le vieillard se tut, et il dévisagea Túrin avec inquiétude. « Je suis vieux et je jase volontiers, dit-il. Ne prête pas attention à moi ! Car si c'est un plaisir de parler l'ancienne langue avec qui la parle noblement comme par le passé, les temps sont mauvais et il faut être prudent. Ils n'ont pas tous le coeur noble, ceux qui parlent la langue noble ! »

« C'est vrai, dit Túrin, mon coeur à moi est sombre. Mais si tu redoutes que je sois un espion du Nord ou de l'Est, alors tu n'es guère plus sage qu'autrefois, Sador Labadal. »

Le vieillard le contempla avec stupeur ; puis tremblant, il parla : « Viens dehors ! Il y fait plus froid mais on est plus en sécurité. Tu parles trop fort et moi je parle trop, pour la salle de festin d'un Easterling. »

Lorsqu'ils furent dans la cour, il saisit le manteau de Túrin : « Tu as vécu jadis dans cette maison, dis-tu. Seigneur Túrin, fils de Húrin, pourquoi es-tu revenu ? Enfin s'ouvrent mes yeux et mes oreilles ; tu as la voix de ton père. Mais le jeune Túrin était le seul à me donner ce nom, Labadal. Et ce n'était pas en mauvaise part : nous étions de

joyeux compagnons, tous les deux, en ces jours d'autrefois. Que cherche-t-il ici à présent ? Nous ne sommes plus que quelques-uns ; et vieux et sans armes. Plus heureux sont ceux du Grand Tertre !»

« Je ne suis pas venu ici songeant à la bataille, dit Túrin, bien que tes paroles aient éveillé ces pensées dans mon coeur, Labadal. Mais pour cela, il faut attendre. Je suis venu chercher la Dame Morwen et Nienor. Que peux-tu m'apprendre et vite ?»

« Pas grand-chose, Seigneur, dit Sador. Elles s'en furent secrètement. On a chuchoté parmi nous que le Seigneur Túrin les avait mandées auprès de lui. Car nous ne doutions point qu'avec les années, il ne fût devenu un homme considérable, un Roi ou un Seigneur dans quelque contrée du Sud. Mais il semble que non. »

« Non, en effet, répondit Túrin. Bien que je sois maintenant un vagabond, je fus seigneur dans un pays du Sud. Mais je ne les ai point mandées auprès de moi. »

« Alors je ne sais que te dire, répliqua Sador. Mais la Dame Aerin, elle, saura, j'en suis sûr. Elle était dans la confiance de ta mère. »

« Comment puis-je l'approcher ?»

« Cela, je l'ignore. Il lui en coûtera gros si on l'attrape chuchotant entre deux portes avec un misérable de la race des vaincus, quand bien même on parviendrait par un message à la faire venir. Et à peine un mendiant de ton espèce s'avancerait-il vers le haut bout de table que les Easterlings se saisiraient de lui, et le battraient, sinon pire. »

De colère, Túrin s'écria : « Il ne me serait pas permis, à moi, de traverser la salle de Brodda, et ils oseraient lever la main sur moi ! Viens donc et tu verras !»

Et il pénétra dans la salle du festin, et rejeta son capuchon, et repoussant tous ceux qui se trouvaient sur son passage, il marcha à grands pas jusqu'à la table où siégeaient le maître de maison et sa femme, et d'autres seigneurs des Easterlings. Et certains lui coururent sus, mais il les précipita au sol, et clama : « Personne n'est-il maître ici, ou est-ce une tanière d'Orcs ? Où est le maître de céans ?»

Alors Brodda se leva en grand courroux et dit : « C'est moi qui gouverne cette maison. »

Mais avant même qu'il pût prononcer un mot de plus, Túrin s'écria : « Alors tu n'as pas appris la courtoisie qui régnait dans ce pays avant ta venue. Est-ce l'usage des Hommes, à présent, de laisser des laquais malmenés les parents de leurs femmes ? Tel je suis, et j'ai à entretenir la Dame Aerin. Viendrai-je librement, ou viendrai-je en me frayant un chemin à ma manière ?»

« Viens !» dit Brodda, l'air menaçant, et Aerin devint toute pâle.

Alors Túrin s'avança jusqu'à la haute table, et il se tint là debout et

s'inclina : « Je te prie de m'excuser, dit-il, Dame Aerin, d'avoir fait irruption ainsi devant toi ; mais ce que j'ai à te dire ne souffre pas de répit, et m'amène de loin. Je cherche Morwen Dame de Dor-lómin, et Nienor, sa fille, mais sa maison est vide, et de fond en comble dévastée. Que peux-tu m'apprendre ? »

« Rien, dit Aerin pleine d'effroi, car Brodda la surveillait de près. Rien, sinon qu'elle est partie. »

« Voilà ce que je ne puis croire », dit Túrin.

Alors Brodda se dressa et une rage avinée l'empourprait. « Suffit ! cria-t-il. Ma femme se verra-t-elle infliger un démenti sous mes yeux, et par un mendiant qui parle la langue des serfs ? Il n'y a pas de Dame de Dor-lómin. Quant à Morwen, elle était de la gent esclave, et comme une esclave, elle a pris la fuite. Et hâte-toi de faire de même, et sans plus attendre, ou je te ferai pendre à un arbre. »

Túrin bondit sur lui, et il tira sa noire épée, et saisit Brodda par les cheveux et lui renversa la tête. « Que personne ne bouge, dit-il, ou cette tête quittera ces épaules ! Dame Aerin, je te prierai une fois encore de me pardonner si je pensais que cette brute t'avait jamais fait autre chose que du mal. Mais parle maintenant, et ne te dérobe plus à ma demande. Ne suis-je pas Túrin, Seigneur de Dor-lómin ? Dois-je te donner ordre de parler ? »

« Ordonne-moi de parler », dit-elle.

« Qui a pillé la maison de Morwen ? »

« Brodda », répondit-elle.

« Quand a-t-elle fui, et où ? »

« Voilà plus d'une année et trois mois, dit Aerin. Messire Brodda et d'autres parmi les Immigrants d'Orient ici présents l'opprimèrent durement. Depuis longtemps elle était conviée à se rendre au Royaume Caché, et enfin, elle se décida. Car toutes les contrées de l'entre-deux se trouvaient, pour un temps, libres de l'oppression, grâce aux exploits du Noire-Épée qui, dit-on, guerroyait sur les marches sud du pays ; mais c'est fini à présent. Elle espérait retrouver son fils l'attendant là-bas. Mais si tu es celui-là même, alors je crains fort un malencontre. »

Túrin se prit à rire amèrement : « Un malencontre ! Un malencontre ! s'écria-t-il. Oui, tout est vicié ! Comme est vicié Morgoth lui-même ! » Et soudain il fut secoué d'un noir courroux ; car ses yeux se dessillèrent et se détachèrent les derniers liens du maléfice que lui avait jeté Glaurung ; et il connut enfin les mensonges dont on l'avait abreuvé. « Aurais-je été par duperie et trahison amené jusqu'ici pour y trouver la mort dans le déshonneur, moi qui pouvais au moins achever mon existence vaillamment devant les Portes de

Nargothrond !» Et du coeur de la nuit qui environnait la salle, il crut entendre la plainte de Finduilas.

« Mais je ne serai pas le premier à périr ici », s'écria-t-il. Et il saisit Brodda par les cheveux, et mû par une colère et une angoisse épouvantables, le souleva de terre et le secoua en l'air comme un chien. « Morwen de la gent esclave, dis-tu ? Toi, fils de chienne, esclave d'esclaves !» Et il jeta Brodda tête première au travers de sa propre table, au visage d'un Easterling qui s'était levé pour l'assaillir.

Et dans sa chute, Brodda se rompit le cou ; et Túrin bondit sur sa lancée et en tua trois autres qui se rencognaient terrorisés car ils étaient pris sans armes. Et le tumulte fut grand dans la salle. Les Easterlings assis à la table du festin se seraient rués sur Túrin, mais il y avait bien d'autres gens assemblés là qui, eux, étaient de l'ancien peuple de Dor-lómin ; ils avaient longtemps servi avec soumission, mais voilà qu'ils se soulevaient avec des cris de révolte. En un instant, la salle du festin fut un champ de bataille, et bien que les esclaves n'eussent que des tranchoirs et autres ustensiles de ce genre en guise de dagues et d'épées, il y eut bientôt des morts dans les deux camps, avant même que Túrin ne sautât parmi eux, et ne tuât le dernier des Easterlings qui restait dans la salle.

Alors il reprit souffle, appuyé contre une colonne, et le feu de sa rage était cendres. Mais le vieux Sador se traîna à ses pieds et lui étreignit les genoux, car il était blessé à mort. « Trois fois sept ans et plus, ce fut long à attendre pour voir cette heure, dit-il, mais maintenant pars, pars, Seigneur ! Pars et ne reviens pas, sinon avec des forces plus puissantes. Car ils vont amener tout le pays contre toi. Et ils se sont échappés nombreux du palais. Pars, ou ici même sera ta fin. Adieu !» Et il s'affaissa et expira.

« Il parle avec la vérité de la mort, dit Aerin. Tu as appris ce que tu voulais savoir. À présent, pars et fais vite ! Mais d'abord va auprès de Morwen et rassure-la. Sinon j'aurai peine à pardonner les ravages que tu as perpétrés. Car si mauvaise que fut ma vie, tu m'as apporté la mort ici, avec ta violence. Les Immigrants tireront vengeance de cette nuit sur tous ceux qui vivent en ce pays. Inconsidérés sont tes actes, fils de Húrin, comme si tu n'étais encore que l'enfant que j'ai connu. »

« Et craintive de coeur, es-tu, Aerin fille d'Indor. Tout comme tu étais lorsque je t'appelais tante, et qu'un chien un peu hargneux t'effraya, dit Túrin. Tu étais faite pour un monde plus clément. Mais viens avec moi. Je t'amènerai auprès de Morwen. »

« La neige gît sur la terre, mais elle gît plus épaisse encore sur ma tête, dit-elle. Je mourrai aussi bien avec toi au fond des bois, que de la main brutale des Easterlings. Tu ne peux réparer ce que tu as fait.

Pars ! Rester ne fera qu'aggraver les choses, et privera Morwen de son bien, et sans fruit pour personne. Pars, je t'en conjure !»

Alors Túrin s'inclina profondément devant elle et se détourna, et il quitta la salle de Brodda ; et les rebelles qui en avaient la force le suivirent. Et ils s'enfuirent dans les montagnes, car certains d'entre eux connaissaient bien les sentiers d'arrière-pays, et ils furent reconnaissants à la neige qui tombait derrière eux, recouvrant leurs traces. Et ainsi, malgré la traque promptement lancée contre eux avec des hommes et des chiens en nombre, et des chevaux hennissant, ils s'échappèrent vers le sud, s'enfonçant dans les collines. C'est alors que jetant un regard en arrière ils virent une rouge clarté au loin, dans la contrée qu'ils avaient fuie.

« Ils ont mis le feu au palais, dit Túrin. Et pourquoi cela ?»

« Non pas “ ils ”, Seigneur ; “ elle ” je pense, dit celui qui avait nom Asgon. Souvent un homme de guerre méconnaît les vertus de patience et de douceur. Elle faisait beaucoup de bien aux nôtres, et ça lui coûtait cher. Son coeur n'était pas lâche, et la patience un jour s'épuise. »

Quelques-uns des plus endurants, et qui pouvaient braver les rigueurs de l'hiver, demeurèrent avec Túrin, et le conduisirent par des chemins détournés à un refuge de montagne, une grotte connue des seuls hors-la-loi et fugitifs ; et s'y trouvaient cachées quelques provisions. Et là ils patientèrent jusqu'à ce que la neige cessât, et alors ils munirent Túrin de nourriture et l'amènèrent à une passe peu fréquentée, par laquelle on gagnait le Val du Sirion où la neige n'avait pas fait son apparition. Et sur le chemin de la descente, ils se séparèrent.

« Adieu donc, Seigneur de Dor-lómin, dit Asgon. Mais ne nous oublie pas ; car nous serons à présent des hommes pourchassés ; et pour prix de ta venue, le Peuple-loup sera plus cruel d'autant. C'est pourquoi je te dis pars, et ne reviens point, sinon en force pour nous libérer. Adieu !»

Túrin vient au Brethil

Or donc Túrin descendit vers le Sirion, et il sentait en son esprit un déchirement ; car, lui semblait-il, si auparavant il avait eu deux choix, amers tous deux, voici qu'il en avait trois ; et l'appelait son peuple opprimé à qui il n'avait apporté qu'un surcroît de malheur. Un seul réconfort lui restait : la certitude que Morwen et Nienor étaient

parvenues depuis longtemps au Doriath, et cela grâce aux seules prouesses du Noire-Épée qui leur avait ouvert la route. Et il se prit à songer : « Quand bien même je serais venu plus tôt, en des mains plus sûres je n'aurais pu les confier ! Si l'Anneau de Melian cède, alors tout est fini. Non, les choses sont mieux ainsi ; car par la fureur qui est en moi et par mes actes inconsidérés, je jette une ombre partout où je m'attarde. Que Melian les garde ! Et je les laisserai en paix, hors de mon ombre portée quelque temps. »

Mais trop tard se mit-il en quête de Finduilas, fouillant les forêts au chevet de l'Ereth Wethrin, allant sauvage et défiant comme une bête des bois ; et il tendit des embuscades sur toutes les routes qui gagnent, par le nord, la Passe du Sirion. Trop tard. Car les pluies et les neiges avaient brouillé toutes les pistes. Mais voici que descendant le cours du Teiglin Túrin tomba sur des Hommes d'Haleth, vivant en forêt de Brethil. La guerre les avait fort réduits en nombre et ils habitaient pour la plupart secrètement, à l'abri d'une palissade fortifiée sur les pentes d'Amon Obel, au coeur de la forêt. Et le lieu de leur séjour avait nom Ephel Brandir ; car son père ayant été tué, Brandir fils de Handir était maintenant leur seigneur. Et Brandir n'avait rien d'un homme de guerre car il boitait d'une jambe qu'il s'était cassée, enfant, par accident ; et il était homme de disposition pacifique, aimant le bois plutôt que le métal, et préférant à toute autre science le savoir des choses qui croissent en terre.

Mais certains des forestiers s'obstinaient à traquer l'Orc sur les confins ; et ainsi advint-il que Túrin, errant dans les parages, perçut le cliquetis d'une mêlée. Et lui d'y courir, mais prudemment néanmoins, s'avançant à pas furtifs parmi les arbres ; et il vit une petite troupe d'hommes encerclés par des Orcs. Ils se défendaient désespérément, le dos à un boqueteau qui poussait à l'écart dans une clairière ; mais les Orcs étaient en nombre, et sauf à être secourus, les hommes avaient peu de chances de réchapper. Aussi, prenant bien garde de rester au couvert des bois, Túrin se mit à faire grand tapage, avec force piétinement et branches cassées, et puis s'écria d'une voix haute et claire, comme s'il menait au combat toute une compagnie : « Holà ! Vous autres ! Les voilà ! Suivez-moi ! À l'assaut, et qu'on les tue ! » À ces cris, nombre des Orcs, de saisissement, se retournèrent, et Túrin se précipita d'un bond, gesticulant comme s'il appelait ses hommes à le suivre, et le tranchant de Gurthang étincelait comme flamme dans sa main. Les Orcs ne connaissaient que trop bien cette lame, et avant même que Túrin ait sauté parmi eux, ils s'étaient débandés au loin et enfuis. Les forestiers s'empressèrent de se joindre à lui, et ensemble ils pourchassèrent leurs ennemis et les jetèrent à l'eau ; et peu, parmi les

Orcs, s'en sortirent vivants.

Enfin les forestiers firent halte sur la rive, et Dorlas, leur chef, dit : « Tu es rapide à la course, Seigneur ; mais tes hommes sont lents à suivre ! »

« Non pas, dit Túrin. Nous courons de concert, comme un seul homme, et jamais ne nous séparons. » Et les hommes de Brethil de rire, et ils dirent : « Eh bien ! un seul de ta force en vaut certes plusieurs ! Et nous te devons une grande reconnaissance. Mais qui es-tu, et qu'est-ce que tu fais ici ? »

« Je ne fais guère que mon métier, qui est de tuer de l'Orc, dit Túrin. Et je vis là où s'exerce mon métier. Je suis " L'homme-sauvage-des-Bois " ». »

« Alors viens donc vivre avec nous, dirent-ils. Car nous habitons la forêt, et nous avons bien besoin d'artisans de ton espèce ! Tu seras le bienvenu ! »

Sur ce, Túrin les regarda étrangement et dit : « Existent-ils donc, ceux-là qui souffriraient que j'assombrisse leurs seuils ? Mais, amis, il me faut d'abord mener à bien ma quête douloureuse : je dois retrouver Finduilas, fille d'Orodreth de Nargothrond, ou du moins apprendre de ses nouvelles. Hélas, bien des semaines se sont écoulées depuis qu'elle a été emmenée de Nargothrond, mais il me faut coûte que coûte poursuivre. »

Alors les forestiers le considérèrent avec compassion, et Dorlas dit : « Ne cherche plus. Car une colonne d'Orcs est passée, qui venait de Nargothrond et se dirigeait vers les Gués du Teiglin, et nous en fûmes avertis, longtemps à l'avance ; elle cheminait lentement, à cause du grand nombre de prisonniers qu'elle escortait. Et nous avons voulu frapper nous aussi notre coup, si modeste soit-il, dans cette guerre, et avec tous les archers que nous pûmes rameuter, nous dressâmes une embuscade, et nous avions bon espoir de sauver quelques-uns des prisonniers. Mais hélas ! dès qu'ils se virent attaqués, les Orcs infâmes tuèrent leurs captifs d'abord ; et d'une flèche, ils clouèrent à un arbre la fille d'Orodreth. »

Túrin demeurait là, un homme touché à mort : « Comment le savez-vous ? » dit-il.

« Parce qu'elle s'adressa à moi avant de mourir, dit Dorlas. Elle nous dévisageait tous, comme si elle cherchait quelqu'un qu'elle attendait, et elle dit : " Mormegil. Dites au Mormegil que Finduilas est ici ", et puis se tut. Mais en raison de ses dernières paroles, nous lui avons donné sépulture à l'endroit où elle expira. Elle repose sous un tertre, proche du Teiglin. Il y a un mois de cela. »

« Menez-moi en ce lieu », dit Túrin ; et ils le conduisirent à une

petite butte près des Gués du Teiglin. Et parvenu là, il se coucha à terre et tomba en pâmoison, de sorte qu'ils le crurent mort. Mais Dorlas, le contemplant couché là, se tourna vers ses hommes et dit : « Trop tard ! Voici un funeste hasard. Car voyez donc : ci-gît le Mormegil en personne, l'illustre capitaine de Nargothrond. À son épée, nous aurions dû le reconnaître, comme ont fait les Orcs. » Car la gloire du Noire-Épée qui guerroyait dans le Sud avait essaimé au loin et jusqu'au plus profond des grands bois.

Et ils le soulevèrent avec révérence et l'amènèrent ainsi à Ephel Brandir : et Brandir, venant à leur rencontre, s'étonna fort de cette civière qu'ils portaient ; et retirant la couverture, ses yeux rencontrèrent le visage de Túrin fils de Húrin, et une ombre envahit son coeur.

« Ô Hommes d'Haleth, hommes cruels ! s'écria-t-il. Pourquoi avez-vous soustrait cet homme à la mort ? À grand labeur et peine, vous avez amené jusqu'ici l'ultime destruction de notre peuple. »

Mais dirent les forestiers : « Non pas ; c'est le Mormegil de Nargothrond [55], un fameux tueur d'Orcs, et s'il revient à la vie, il nous sera d'un grand secours. Et quand cela serait, devons-nous abandonner un homme terrassé par le malheur, au bord de la route comme une charogne ? »

« Certes non, dit Brandir. Le Destin en a décidé autrement. » Et il prit Túrin dans sa demeure et lui prodigua ses soins.

Et lorsque Túrin émergea enfin des ténèbres, le printemps était revenu ; et il s'éveilla et vit le soleil sur les pousses verdissantes. Alors s'émut également en lui le courage de la Maison de Hador, et il se leva et en son coeur, il se dit : « Mes actions et mes jours révolus ont été sombres et embués de Mal. Mais voici qu'un jour neuf est né. Ici ferai-je ma demeure, et je renoncerai à mon nom et à ma parenté ; et peut-être me dépouillerai-je ainsi de mon ombre, ou du moins ne la projetterai-je pas sur ceux que j'aime. »

C'est pourquoi il prit un nouveau nom, s'appelant lui-même Turambar, qui dans le parler des Grands-Elfes, signifie « Maître du Destin » ; et il vécut parmi les forestiers, et ceux-ci lui vouèrent de l'affection, et il les engagea à oublier son nom de jadis, et à voir en lui un natif du Brethil. Toutefois, changeant de nom, il ne pouvait changer de caractère, ni perdre la mémoire de ses anciens griefs contre les serviteurs de Morgoth ; et il allait chasser l'Orc, en compagnie de certains qui partageaient sa disposition d'esprit, bien que cela déplût à Brandir qui espérait plutôt protéger son peuple par le silence et le secret.

« Le Mormegil n'est plus, dit-il, cependant prends garde que la vaillance de Turambar ne déchaîne sur Brethil une vengeance semblable ! »

C'est pourquoi Turambar remisa sa noire épée, et ne s'en servit plus au combat, et il mania plus volontiers l'arc et le javelot. Mais il ne souffrait pas que les Orcs empruntassent les Gués du Teiglin, ou qu'ils s'approchassent du tertre où reposait Finduilas. Et on l'avait nommé Haudh-en-Elleth, le Tertre-de-la-jeune-Elfe, et bientôt les Orcs apprirent à redouter ce lieu et à l'éviter. Et Dorlas dit à Turambar : « Tu as renoncé au nom, mais le Noire-Épée tu demeures ; et, à en croire la rumeur, n'était-il pas le fils de Húrin de Dor-lómin, Seigneur de la Maison de Hador ? »

Et Turambar répondit : « Je l'ai entendu dire, en effet. Mais je t'en prie, si tu es mon ami, ne le divulgue point. »

Le voyage de Morwen et de Nienor à Nargothrond

Lorsque le Rude Hiver lâcha prise, on reçut à Doriath des nouvelles fraîches de Nargothrond. Car certains qui avaient réchappé au sac de la forteresse et survécu aux rigueurs du froid dans les solitudes sauvages s'en vinrent chercher refuge auprès de Thingol, et les gardes-frontières les menèrent au Roi. Et certains disaient que tous les ennemis s'étaient repliés vers le nord, et d'autres que Glaurung gîtait encore dans le palais de Felagund ; et ceux-là disaient que le Mormegil avait été tué, et d'autres qu'il avait été ensorcelé par le Dragon, et qu'il vivait encore là-bas, comme changé en pierre.

Mais tous déclarèrent que l'on savait, à Nargothrond, bien avant le dénouement, que le Noire-Épée n'était autre que Túrin, fils de Húrin de Dor-lómin.

Quels furent alors l'effroi et le chagrin de Morwen et de Nienor ! Et Morwen dit : « De telles incertitudes sont l'oeuvre même de Morgoth ! Ne pouvons-nous découvrir la vérité, et venir à savoir clairement le pire de ce qu'il vous faudra endurer ? »

Or Thingol lui-même désirait fort en apprendre plus long sur le sort de Nargothrond, et il songeait déjà à envoyer des hommes en reconnaissance, qui iraient prudemment se rendre compte sur place, mais il était convaincu que Túrin avait été tué, ou bien qu'il se trouvait au-delà de tout secours, et il redoutait de voir l'heure où Morwen l'apprendrait, et sans plus de doutes possibles. C'est pourquoi il lui dit : « C'est là chose fort périlleuse, Dame de Dor-lómin, et il

convient d'y donner réflexion. Des incertitudes de ce genre peuvent fort bien, en effet, être l'oeuvre de Morgoth, pour nous inciter à quelque action irréfléchie et téméraire. »

Mais Morwen éperdue s'écria : « Téméraire, Seigneur ! Si mon fils erre affamé par les bois ; s'il se morfond dans les fers ; si sa dépouille gît sans sépulture, alors je serai, oui, téméraire, et je ne perdrai pas une heure pour partir à sa recherche : »

« Dame de Dor-lómin, dit Thingol, cela, le fils de Húrin ne le souhaiterait point, assurément. Il jugerait que tu te trouves ici en un lieu plus sûr qu'aucune des autres contrées encore accessibles ; ici, sous la sauvegarde de Melian. Au nom de Húrin, et en celui de Túrin, je ne souffrirai pas que tu ailles errant au loin, dans ces temps de péril extrême. »

« Tu n'as pas retenu Túrin d'aller au-devant du péril, et tu m'empêcherais, moi, de le rejoindre ! s'écria Morwen. Sous la sauvegarde de Melian ! Oui, dis plutôt prisonnière de l'Anneau ! Longtemps ai-je hésité à y pénétrer, et maintenant je maudis ce jour ! »

« Non, Dame de Dor-lómin, dit Thingol. Si tu dis de telles choses, alors sache bien ceci : l'Anneau est ouvert. Libre tu es venue ici ; libre tu y demeureras – ou partiras. »

Alors Melian, qui avait gardé le silence, prit la parole :

« Ne t'en vas pas d'ici, Morwen. Tu as dit un mot de vérité : ces incertitudes nous viennent de Morgoth. Si tu t'en vas, c'est sous son empire. »

« La peur de Morgoth ne me retiendra pas de répondre à l'appel de mon sang, dit Morwen. Mais si tu redoutes quelque danger pour moi. Seigneur, prête-moi donc quelques-uns de tes hommes. »

« À toi, je n'ai point d'ordre à donner, dit Thingol. Mais à mon peuple, il m'appartient de commander. Je ne les enverrai que si je le juge opportun. »

Là-dessus Morwen se tut, mais elle pleura ; et elle quitta la présence du Roi. Thingol avait le coeur lourd, car il lui semblait que folle était la résolution de Morwen, et il demanda à Melian si elle ne pouvait user de ses pouvoirs pour la retenir.

« Je puis beaucoup pour empêcher le Mal d'entrer, répondit-elle. Mais rien pour empêcher de sortir ceux qui le désirent. Cela, c'est ta partie. Si on doit la garder ici, il te faut la faire garder de force. Mais peut-être risques-tu alors d'ébranler sa raison. »

Or donc Morwen se rendit auprès de Nienor, et dit : « Adieu, fille de Húrin. Je vais à la recherche de mon fils, ou de la vérité sur son sort, puisque personne ici ne s'en souciera avant qu'il ne soit trop tard.

Attends-moi jusqu'à ce que rassurée je revienne. »

Et Nienor, pleine de craintes et de désarroi, voulut la dissuader, mais Morwen ne répondit mot et se retira dans sa chambre, et lorsqu'il fut jour, elle était montée à cheval, et avait disparu.

Or Thingol avait donné ordre que personne ne la retienne ou ne fasse mine de l'arrêter au passage. Mais dès qu'elle fut partie, il rassembla les plus audacieux et les plus entendus de ses gardes-frontières, et il donna le commandement de cette compagnie à Mablung.

« Suis-la promptement, dit-il, sans toutefois qu'elle ne s'en aperçoive. Mais lorsqu'elle sera en pays sauvage, si le danger menace, alors montrez-vous ; et si elle refuse de revenir, protégez-la au mieux de vos forces. Mais à certains d'entre vous, je donne mission de pousser la reconnaissance aussi loin que vous pouvez, et de recueillir tous renseignements possibles. »

Ainsi se fit-il que Thingol envoya une force bien plus considérable qu'il n'avait d'abord prévu, et parmi eux dix cavaliers avec des chevaux de rechange. Ils suivirent Morwen, et elle se dirigeait vers le sud à travers la Région, et parvint enfin aux rives du Sirion, juste en amont de Twilit Meres ; et là elle fit halte, car le Sirion était large et impétueux, et elle ignorait le passage. Et les gardes durent dès lors révéler leur présence ; et Morwen dit : « Thingol veut-il me retenir ? Ou me mande-t-il tardivement le secours qu'il m'a refusé ? »

« L'un et l'autre, répondit Mablung. Refuses-tu de rebrousser chemin ? »

« Je refuse », dit-elle.

« Alors je suis chargé de t'aider, dit Mablung, bien que fort contre mon propre gré. Le Sirion est large et profond en cet endroit ; et périlleux à franchir à la nage pour bêtes et gens. »

« Eh bien fais-moi traverser là où passent les Elfes, dit Morwen. Ou bien je tenterai ma chance à la nage. »

Aussi Mablung la conduisit-il à Twilit Meres. Là, dans les criques de la rive est, on gardait des barques traversières dissimulées parmi les roseaux ; car c'était la voie qu'empruntaient les messagers qui allaient et venaient entre Thingol et sa parenté à Nargothrond [56]. Et ils attendirent jusqu'au terme de la nuit criblée d'étoiles, et ils passèrent dans les brouillards laiteux, juste avant l'aube. Et comme le soleil se levait rouge au-delà des Montagnes Bleues et qu'un fort vent matinal dispersait les nuées, les gardes escaladèrent la rive ouest, laissant derrière eux l'Anneau de Melian. C'étaient des Elfes du Doriath, de haute taille, et un ample manteau recouvrait leurs cottes de mailles. De la barque, Morwen les regardait défiler en silence ; et soudain elle

poussa un cri, montrant le dernier de la compagnie à aborder.

« Celui-là, d'où vient-il ? dit-elle. Trois fois dix étiez-vous, lorsque vous m'avez retrouvée. Et vous voilà trois fois dix, plus un, à prendre pied sur la berge ! »

Les autres alors se retournèrent, et virent le soleil briller sur une tête d'or ; car c'était Nienor, et le vent avait rabattu son capuchon. Ainsi fut révélé qu'elle avait suivi les cavaliers et les avait rejoints dans la pénombre, avant le passage de la rivière. Ils en furent contrariés, et Morwen plus que tous. « Rentre vite ! Rentre vite ! Je te l'ordonne ! » s'écria-t-elle.

« Si la femme de Túrin peut aller contre l'avis de tous, à l'appel de son sang, dit Nienor, alors aussi le peut la fille de Húrin. Deuil, tu m'as nommée, mais je ne resterai pas endeuillée toute seule, à pleurer père, frère et mère. Et de ces trois-là, je n'ai connu que toi, et je t'aime plus que tout. Et ce qui ne te fait point peur, je n'en ai point peur non plus. »

Et en vérité, il n'y avait nulle apparence de peur dans son maintien et sa contenance ; car ceux de la Maison de Hador étaient de haute taille, et ainsi revêtue de la livrée des Elfes, elle était bien accordée avec les gardes, et ne le cédait en stature qu'aux plus grands d'entre eux.

« Et que veux-tu faire ? » dit Morwen.

« Aller où tu iras, fit Nienor. Voici le choix que je te propose. Ou bien tu me ramènes à Doriath, et me remets saine et sauve en la garde de Melian ; car il est peu sage de dédaigner ses avis. Ou bien sache que j'affronterai le danger, si toi-même l'affrontes. » Car Nienor était venue, en vérité, surtout dans l'espoir que par souci et amour d'elle, sa mère rebrousserait chemin ; et Morwen fut certes troublée et tiraillée en son esprit.

« Une chose est de refuser un conseil, dit-elle, et une tout autre de refuser d'obéir à sa mère. Maintenant, retourne-t'en incontinent ! »

« Non, dit Nienor. Le temps est loin où je n'étais qu'une enfant. J'ai une volonté et une sagacité bien à moi, même si jusqu'à présent elles n'ont pas été à l'encontre de ton propre vouloir. Je vais avec toi. De préférence à Doriath, par respect pour ceux qui règnent là-bas ; mais sinon, eh bien à l'ouest ! Au surplus, si l'une de nous doit poursuivre, c'est bien plutôt à moi de le faire, qui suis en la plénitude de mes forces neuves ! »

Et Morwen vit dans les yeux gris de Nienor la fermeté d'âme de Húrin ; et elle hésita, mais elle ne put faire taire son orgueil, et (nonobstant les belles paroles) se résoudre à ce que sa fille la ramenât au château, comme une personne d'âge et qui n'a plus toute sa tête.

« Je m'en tiens à ma résolution, dit-elle. Viens donc aussi, mais sache que c'est contre ma volonté. »

Alors Mablung dit à ses hommes : « En vérité, c'est bien par défaut de jugement mais non de vaillance, que ceux de la race de Húrin font le malheur d'autrui ! Et de même pour Túrin ; et pourtant il n'en allait pas ainsi de ses pères. Mais à présent, ils ont tous perdu l'esprit, et je n'aime point cela du tout. J'appréhende plus cette mission du Roi que la chasse au loup. Que faire ? »

Mais Morwen avait pris pied sur la rive, et s'approchant, elle entendit ses derniers mots. « Fais, dit-elle, ce que le Roi t'a enjoint de faire. Efforce-toi de recueillir des nouvelles de Nargothrond et de Túrin. Car tel est le but pour lequel nous nous trouvons ici rassemblés. »

« Le chemin est encore long, et il est périlleux, dit Mablung. Si vous êtes décidées à poursuivre, on vous donnera à chacune un cheval, et vous chevaucherez au milieu des cavaliers, et ne vous écarterez point d'eux. »

Et il faisait grand jour lorsqu'ils se mirent en marche, et lentement et prudemment, ils quittèrent le pays des roseaux et des saules nains, et parvinrent jusqu'aux bois grisonnants qui couvraient une grande partie de la plaine, au sud de Nargothrond. Toute la journée, ils cheminèrent droit vers l'ouest, et ne virent que désolation, et n'eurent écho de rien ; car les terres faisaient silence, et à Mablung, il sembla qu'une vivante épouvante s'attardait dans les parages. Ce même chemin, Beren l'avait foulé des années auparavant, et en ce temps-là les regards furtifs des chasseurs aux aguets emplissaient les bois ; mais à présent, le peuple de Narog s'en était allé, et les Orcs apparemment ne rôdaient pas encore si loin au sud. Cette nuit-là, ils campèrent dans la grisaille de la forêt, sans feu ni lumière.

Les deux jours suivants, ils poursuivirent leur route et trois jours après avoir quitté le Sirion, ils atteignirent la plaine, vers le soir, et s'avancèrent jusqu'à la rive ouest du Narog. Et là une telle angoisse s'empara de Mablung qu'il supplia Morwen de ne pas pousser plus avant. Mais elle ne fit que rire, et dit : « Sous peu, comme c'est fort probable, tu auras le bonheur d'être débarrassé de nous. Mais il te faut nous supporter encore quelque temps. Nous touchons de trop près au but maintenant pour tourner bride par peur ! »

Alors Mablung s'exclama : « Vous êtes folles, l'une et l'autre, et d'une folle témérité ! Vous ne favorisez nullement la quête de renseignements, mais l'entravez bien au contraire. Maintenant écoutez-moi ! On m'a enjoint de ne pas vous retenir de force ; mais

aussi de vous protéger de tout mon pouvoir. En ce mauvais pas, je ne puis faire les deux, et je choisis de vous protéger. Demain je vous conduirai sur Amon Ethir, la Colline des Espions, toute proche ; et là vous patienterez sous bonne garde, et vous n'irez pas plus loin, tant que c'est moi qui commande ici. »

Or Amon Ethir était un tertre de la hauteur d'une colline, que Felagund avait fait ériger jadis, à grand labeur, dans la plaine, devant ses Portes, à une lieue à l'est du Narog. Un tertre planté d'arbres sauf au sommet, et d'où l'on pouvait surveiller l'horizon et toutes les routes qui aboutissaient au grand pont de Nargothrond, et toutes les terres alentour. Ils atteignirent ce tertre en fin de matinée, et le gravirent par le flanc est. De là, scrutant le Haut Faroth brun et dénudé au-delà de la rivière [57], Mablung distingua, avec la vue perçante des Elfes, les terrasses de Nargothrond, sur le versant escarpé à l'ouest, et tel un minuscule point noir dans la colline, les Portes béantes de Felagund. Mais il ne percevait aucun bruit, ni n'entrevoyait le moindre signe de l'ennemi, ou la moindre trace du Dragon, sinon les ravages de l'incendie qu'il avait déchaîné tout autour des Portes, lors du sac de la forteresse. Tout reposait en paix sous un pâle soleil.

Or donc Mablung, comme il l'avait dit, donna ordre à dix de ses cavaliers de veiller sur Morwen et Nienor au sommet de la colline, et de n'en point bouger jusqu'à son retour, à moins d'un péril immédiat, et s'il survenait, les cavaliers devaient placer Morwen et Nienor au milieu d'eux et filer à bride abattue vers l'est, en direction de Doriath, en dépêchant l'un d'eux en avant pour porter la nouvelle et demander du secours.

Là-dessus Mablung prit avec lui les vingt autres, et ils se glissèrent au bas de la colline, puis traversant les champs à l'ouest, où les arbres se faisaient rares, ils s'égaillèrent et chacun s'en alla de son côté, audacieux mais prudent, rallier les rives du Narog. Mablung, quant à lui, prit le chemin du milieu, se dirigeant vers le pont, qu'il trouva effondré ; et la rivière profondément encaissée, grossie par les pluies abondantes tombées plus au nord, se déchaînait, écumant et grondant parmi les pierres éboulées.

Mais Glaurung était tapi là, dans l'ombre du grand passage qui conduisait à l'intérieur des Portes ruinées, et il avait repéré depuis longtemps les éclaireurs, bien que rares eussent été les habitants de la Terre du Milieu capables de les discerner. Mais le regard de ses prunelles féroces était plus perçant que celui des aigles, et portait beaucoup plus loin que la vue acérée des Elfes ; il savait même qu'une partie d'entre eux était restée en arrière, et qu'ils attendaient sur la cime dénudée d'Amon Ethir.

Or donc juste comme Mablung se frayait un chemin parmi les rochers, cherchant à franchir la rivière sauvage à gué, sur les débris du pont, soudain surgit Glaurung dans une puissante gerbe de flammes, et il se coucha dans le lit de la rivière ; et il y eut un bouillonnement strident et la vapeur jaillit de tous côtés ; et Mablung et ses compagnons qui rôdaient alentour furent plongés dans une buée aveuglante et une puanteur fétide ; et la plupart s'enfuirent à tâtons vers la Colline des Espions.

Mais comme Glaurung passait le Narog, Mablung se jeta de côté et se blottit sous un surplomb rocheux et n'en bougea ; car sa mission, lui semblait-il, n'était pas accomplie. Il savait maintenant que Glaurung se terrait dans les ruines de Nargothrond, mais on lui avait aussi enjoint d'apprendre, si faire se pouvait, la vérité sur le destin échu au fils de Húrin, et intrépide de coeur, il se proposait de franchir la rivière, sitôt Glaurung parti, et de fouiller les décombres du palais de Felagund. Car il pensait avoir tout fait pour assurer la sécurité de Morwen et de Nienor : du haut de la colline, les guetteurs avaient dû déceler l'approche de Glaurung, et à cet instant même, les cavaliers filaient, croyait-il, à toute allure vers Doriath.

Ainsi Glaurung glissa-t-il devant Mablung, une monstrueuse silhouette dans le brouillard ; et il allait vite, car c'était un ver énorme mais néanmoins souple et agile. Et Mablung à sa suite passa à gué le Narog, au péril de sa vie. Mais les guetteurs sur Amon Ethir aperçurent le Dragon émergeant de son antre, et ils furent épouvantés ; et ils engagèrent incontinent Morwen et Nienor à prendre cheval sans discuter et à fuir vers l'est, comme ils en avaient reçu l'ordre. Mais à peine débouchaient-ils en plaine, après avoir dévalé le versant de la colline, qu'un vent méphitique leur souffla au visage des miasmes pestilentiels, et la puanteur était telle qu'aucun cheval ne la pouvait endurer ; et aveuglés par le brouillard et affolés par le relent du Dragon, les chevaux prirent le mors aux dents et s'emballèrent, filant de tous côtés sans qu'on pût les maîtriser ; et les gardes furent dispersés et jetés contre les arbres, et souvent blessés gravement ; ou encore ils allaient, se cherchant vainement les uns les autres. Et les hennissements des chevaux et les clameurs des cavaliers vinrent aux oreilles de Glaurung, et il en fut réjoui.

Un des Elfes-cavaliers, luttant avec son cheval dans le brouillard, vit la Dame Morwen passer au galop, spectre gris sur une cavale déchaînée ; et elle s'évanouit dans la brume criant « Nienor ! » ; et on ne devait plus jamais la revoir.

Lorsque l'aveugle terreur s'empara des cavaliers, le cheval de Nienor s'emporta lui aussi et trébuchant la jeta à terre. Chutant

doucement sur l'herbe, elle ne se fit aucun mal ; mais lorsqu'elle se releva elle était toute seule, perdue dans les nuées, sans cheval ni compagnon. Mais elle ne se laissa pas abattre, et se prit à réfléchir ; il lui parut vain de se diriger ici ou là d'après les cris qui l'environnaient de toutes parts et allaient d'ailleurs s'affaiblissant. Mieux valait, pensa-t-elle, chercher à regagner la colline ; nul doute que Mablung y monterait avant de repartir, ne serait-ce que pour s'assurer qu'aucun de ses hommes n'était resté à l'attendre.

Et marchant au hasard, elle sentit le sol s'élever sous ses pas, et retrouva la colline, en fait toute proche ; et lentement elle gravit le sentier qui y conduisait, venant de l'est. Et à mesure qu'elle grimpait le brouillard se dissipait, et c'est en plein soleil qu'elle déboucha sur le sommet dénudé. Et elle s'avança et tourna ses regards vers l'ouest. Et, lui faisant face, se dressait la tête gigantesque de Glaurung, qui s'était hissé au même instant par l'autre versant ; et avant même d'en être consciente, elle avait plongé ses yeux dans les siens, et c'étaient des yeux terribles, d'où dardait l'esprit maléfique de Morgoth, son Maître.

Et Nienor lutta contre Glaurung, car elle avait l'âme forte et bien trempée ; mais il braqua tout son pouvoir contre elle. « Que cherches-tu ici ? » dit-il.

Et contrainte de répondre, elle dit : « Je cherche seulement un nommé Túrin qui a vécu un temps en ces lieux. Mais peut-être est-il mort ? »

« Je l'ignore, dit Glaurung. On l'a commis ici à la défense des femmes et de tous ceux qui ne pouvaient se battre ; mais j'ai paru, et il les a incontinent abandonnés et a pris la fuite. C'est un arrogant, mais un poltron, semble-t-il ; pourquoi cherches-tu un de son espèce ? »

« Tu mens, dit Nienor. Les enfants de Húrin ne sont pas lâches, cela au moins ils ne le sont pas. Et nous n'avons pas peur de toi. »

Alors Glaurung se mit à rire, car par ces mots, la fille de Húrin se révélait à lui, et à sa malignité. « Eh bien, vous êtes bien téméraires, toi et ton frère, dit-il. Et ta superbe te sera de piètre secours. Car je suis Glaurung ! »

Alors il capta ses yeux dans les siens, et la volonté de Nienor fut anéantie. Et il lui sembla que le soleil dépérissait et tout se brouilla autour d'elle ; et une profonde obscurité lentement l'envahit et au cœur de l'obscurité, c'était le néant ; elle ne savait rien, elle n'entendait rien et elle ne se ressouvenait plus de rien.

Longtemps Mablung explora les salles de la grande forteresse de Nargothrond, du mieux qu'il put dans les ténèbres et la puanteur ; mais il n'y trouva aucune vie : rien ne remuait parmi les ossements et

personne ne répondit à ses appels. À la fin, oppressé par l'horreur du lieu, et redoutant le retour de Glaurung, il revint aux Portes. Le soleil déclinait à l'ouest, et les ombres du Faroth, à l'arrière-plan, assombrissaient les terrasses et la sauvage rivière en contrebas ; mais au loin, sous Amon Ethir, il crut distinguer la forme hideuse du Dragon. Plus dur et périlleux encore fut son retour au travers du Narog, dans la précipitation et l'effroi ; et à peine avait-il pris pied sur la rive est et s'était-il tapi à l'écart sous la berge, que Glaurung s'approcha, il allait maintenant avec lenteur et comme avec défiance, car il avait consumé ses feux, et ses pouvoirs s'étaient retirés de lui, et à présent il lui fallait refaire ses forces et dormir dans l'obscurité. Il se coula dans l'eau et rampa jusqu'aux Portes, tel un énorme serpent cendrex, souillant la terre de son ventre visqueux.

Mais avant de disparaître, il tourna son regard vers l'est, et il émit le rire de Morgoth, immonde, mais comme assourdi, tel l'écho d'une malignité issue des noirs tréfonds de l'univers. Et sa voix résonna derrière lui, glacée et profonde, disant : « Tu es là, Mablung le grand, mussé sous la rive comme un rat d'eau ! Tu t'acquittes bien mal des missions de Thingol. Hâte-toi jusqu'à la colline et vois ce qu'est devenue celle qui te fut confiée. »

Et Glaurung se faufila dans son antre, et le soleil sombra à l'horizon et la froide grisaille du crépuscule se répandit sur tout le pays. Mais Mablung s'empressa de retourner à Amon Ethir ; et comme il atteignait le sommet, les étoiles s'allumèrent à l'orient. Et à leur clarté, il discerna, sombre et figée, une silhouette debout, telle une figure de pierre. Ainsi se tenait Nienor, et elle n'entendit rien de ce qu'il lui dit et ne lui fit pas réponse. Mais lorsque enfin il lui prit la main, elle frissonna et se laissa emmener ; et tant qu'il la tenait, elle suivait mais dès qu'il la lâchait, elle s'immobilisait.

Et combien pesants furent le chagrin et le désarroi de Mablung ; mais il n'avait d'autre choix que de conduire Nienor de cette façon, et longtemps ils cheminèrent vers l'est, sans nul secours ni compagnie. Et ils passèrent ainsi, marchant tels des somnambules dans la plaine annuitée. Et lorsque le matin revint, Nienor trébucha et tomba, et demeura à terre, sans mouvement ; et Mablung s'assit à son chevet, en proie au désespoir.

« Je redoutais cette mission ; et avec bonne raison, dit-il, car ce sera, semble-t-il, ma dernière. Auprès de ce malheureux enfant des Hommes, je périrai dans la solitude sauvage, et mon nom restera un objet d'opprobre au Doriath ; si tant est qu'on y apprend quelque chose de notre sort. Nul doute que tous les autres aient péri, et qu'elle seule fut épargnée, mais non point exemptée. »

Ils furent découverts en cette situation, par trois de la compagnie qui avaient fui le Narog à la venue de Glauring, et après avoir longtemps erré, étaient retournés vers la colline lorsque le brouillard s'était dissipé ; et n'y trouvant personne, s'étaient résolus à reprendre le chemin de Doriath. L'espoir se réveilla en Mablung, et ils repartirent ensemble, bifurquant vers le nord et vers l'est, car nulle route n'accédait à Doriath par le sud, et depuis la chute de Nargothrond, les gardes postés au passage des bacs avaient ordre de ne faire traverser que ceux qui venaient de l'intérieur du pays.

Ils allaient lentement, comme des gens qui traînent après eux un enfant fatigué. Mais à mesure qu'ils s'éloignaient de Nargothrond et se rapprochaient de Doriath, Nienor reprenait peu à peu force, et soumise, marchait heure après heure, conduite par la main. Et cependant ses grands yeux ne voyaient rien, et ses oreilles ne percevaient aucune parole, et ses lèvres ne prononçaient aucune parole.

Et enfin, après des jours et des jours de marche, ils atteignirent les confins ouest du Doriath, un peu au sud du Teiglin, car ils comptaient passer les frontières du petit royaume de Thingol au-delà du Sirion, et parvenir ainsi au pont gardé, non loin de son confluent avec l'Esgalduin. Là, ils firent halte un temps ; et ils étendirent Nienor sur un lit d'herbe, et elle ferma les yeux, ce qu'elle n'avait pas fait jusque-là, et elle parut s'assoupir. Et les Elfes se reposèrent eux aussi, et par pure lassitude, relâchèrent leur vigilance. Mais une bande de chasseurs-Orcs les attaquèrent en traître, car il y en avait qui rôdaient maintenant dans les parages, s'approchant le plus qu'ils osaient des frontières du Doriath. Et dans le feu de la bataille, Nienor bondit soudain de sa couche, comme qui s'éveille la nuit dans un sursaut d'épouvante, et avec un cri, elle s'élança dans le couvert des bois et disparut. Les Orcs aussitôt la prirent en chasse, les Elfes à leurs trousses. Mais un étrange changement s'était opéré en Nienor, et elle les distança tous, volant comme une biche au travers des fourrés, ses cheveux épars dans le vent de la course. Mablung et ses compagnons eurent vite fait de rejoindre les Orcs, et ils les tuèrent sans merci, et reprirent leur poursuite. Mais Nienor s'était évanouie comme un spectre ; et jamais plus ils ne purent ni l'entrevoir ni retrouver la moindre trace d'elle, bien qu'ils la recherchassent des jours durant.

Et à la longue, Mablung revint à Doriath, courbé de chagrin et de honte. « Choisis-toi un nouveau maître de tes chasseurs. Seigneur, dit-il. Car j'ai perdu la face. »

Mais Melian dit : « Non point, Mablung. Tu as fait tout ce que tu as pu et personne d'autre parmi les serviteurs du Roi en aurait fait

autant. Mais ce fut ta mauvaise chance que d'affronter une puissance trop forte pour toi ; trop forte, en fait, pour tous ceux qui vivent à ce jour en la Terre du Milieu. »

« Je t'ai envoyé en quête de nouvelles ; et des nouvelles, tu en as ramené, dit Thingol. Ce n'est pas ta faute si ceux que ces nouvelles touchaient au premier chef se trouvent à présent hors de toute atteinte. Douloureuse, certes, est cette fin de toute la race de Húrin, mais on ne saurait te l'attribuer. »

Car non seulement Nienor errait par les grands bois, l'esprit égaré ; mais Morwen avait disparu, et ni alors ni jamais plus, au Doriath comme à Dor-lómin, on ne devait apprendre quoi que ce soit de certain sur son sort. Néanmoins Mablung ne put trouver de repos, et avec quelques compagnons il s'en alla dans les solitudes sauvages, et durant trois ans erra au loin, depuis l'Ered Wethrin jusqu'aux Embouchures du Sirion, en quête de traces ou de nouvelles des disparus.

Nienor en Brethil

Quant à Nienor, elle alla toujours courant par les grands bois, prêtant l'oreille aux cris des poursuivants ; et elle arracha ses vêtements, et dans sa fuite éperdue, les sema, tant et si bien qu'elle alla nue ; et tout le jour, elle courut, comme une bête traquée au point de défaillir, et qui n'ose s'arrêter ou souffler. Mais vers le soir soudain sa folie s'apaisa. Un instant elle se tint coite, comme interdite, puis, fourbue, se laissa choir pâmée de fatigue sur un lit de fougères ; et là, à l'ombre des hautes fougères et des fraîches frondaisons printanières, elle resta, profondément endormie, insoucieuse de tout.

Au matin, elle s'éveilla et se réjouit de la lumière, comme qui s'ouvre à la vie ; et toutes les choses alentour lui parurent neuves et singulières, et elle n'avait pas de nom à leur donner. Car derrière elle il n'y avait qu'un néant obscur d'où n'émergeait aucun souvenir de ce qu'elle avait su autrefois, ni l'écho du moindre mot. Seule l'ombre d'une peur l'habitait, l'incitant à aller, furtive, cherchant toujours à se cacher ; et elle grimpait dans les arbres ou se blottissait dans les fourrés, plus prompte que l'écureuil et le renard, si quelque bruit ou forme l'effrayait ; et de sa cachette, elle épiait longtemps à travers les branches avant de repartir.

Cheminant ainsi dans la direction de sa course première, elle parvint à la rivière Teiglin et éteignit sa soif, mais elle ne trouva

aucune nourriture ni ne savait-elle s'en procurer, et elle avait grand faim et froid. Et parce que les arbres de l'autre côté de l'eau lui parurent plus sombres et plus touffus (et en effet, car c'était l'accrue de la forêt de Brethil), elle traversa enfin, et atteignit un tertre verdoyant et là s'affaissa car elle était épuisée, et les ténèbres qu'elle avait laissées derrière elle, à nouveau, lui semblait-il, la gagnaient, et le soleil à nouveau s'offusquait.

Mais en réalité, du sud était accouru un ténébreux orage, chargé d'éclairs et d'une forte averse ; et Nienor gisait là, terrifiée par le tonnerre, et la pluie obscure fouettait sa nudité.

Or il se trouva que quelques forestiers du Brethil passaient par là, et ils revenaient d'une échauffourée avec les Orcs, se hâtant de franchir les Gués du Teiglin pour rejoindre leur abri tout proche ; et un puissant éclair fulmina, qui illumina tout le Haudh-en-Elleth d'une flamme blanchoyante. Alors Turambar, qui commandait la petite troupe, brusquement chancela et se voila les yeux, et il tremblait car il avait cru apercevoir gisant sur la tombe de Finduilas le spectre d'une jeune fille tuée.

Mais l'un des hommes courut jusqu'au monticule et le héla : « Par ici, Seigneur ! Il y a une jeune femme couchée là, et elle est vivante ! » Et Turambar s'approchant la souleva, et l'eau ruissela de ses cheveux diluvés, mais elle ferma les yeux, et frissonnante, cessa de se débattre. Alors tout étonné de la trouver là étendue dans sa nudité, Turambar la revêtit de son manteau, et l'emporta jusqu'à leur cabane de chasseur au fond des bois. Et ils allumèrent un feu et l'enveloppèrent de couvertures, et elle ouvrit les yeux, et les considéra ; et lorsque son regard rencontra Turambar, son visage s'éclaira et elle lui tendit la main, car elle avait enfin trouvé, lui semblait-il, ce qu'elle avait tant cherché dans l'obscurité, et elle se sentit apaisée. Mais Turambar lui prit la main et sourit et dit : « Eh bien ! Dame, nous diras-tu ton nom et ta parenté, et quel malheur t'est arrivé ? »

Mais elle secoua la tête et ne dit mot, et se mit à pleurer ; et ils ne la questionnèrent plus jusqu'à ce qu'elle ait assouvi sa faim sur les nourritures qu'ils lui purent procurer. Et lorsqu'elle eut mangé son content, elle soupira et posa de nouveau sa main dans celle de Turambar ; et il dit : « Avec nous, tu n'as plus rien à craindre. Et tu peux te reposer cette nuit, et le matin, nous te conduirons dans nos maisons, là-haut dans la forêt. Mais nous souhaiterions connaître ton nom et ta parenté, afin de rechercher tes parents, et de leur donner des nouvelles de toi. Ne nous diras-tu rien ? »

Mais de nouveau elle ne répondit rien, et se mit à pleurer.

« Ne sois pas en peine ! dit Turambar. C'est peut-être chose trop

triste à raconter. Mais je te donnerai un nom, et je t'appellerai Níniel, " Fille des Larmes ". » Et à ce nom, elle releva les yeux et secoua la tête, mais dit : « Níniel ». Et ce fut le premier mot qu'elle prononça après sa plongée dans les ténèbres, et tel fut son nom depuis lors parmi les forestiers.

Le matin, ils portèrent Níniel à Ephel Brandir, et la route était raide, qui gravissait les pentes de l'Amon Obel, jusqu'à l'endroit où elle traverse un torrent tumultueux, le Celebros. On avait construit là un pont de bois, et en aval, le torrent franchissait une margelle de pierre tout usée, et déferlait, écumant par-dessus plusieurs marches pour retomber en cascade dans une vasque beaucoup plus bas ; et l'air était criblé d'écume comme de pluie fine. Et en haut des chutes, il y avait une verte prairie, environnée de bouleaux, mais de l'autre côté du pont, la vue découvrait à l'horizon les gorges du Teiglin, quelque deux milles à l'ouest. L'air était frais, et en ce lieu les voyageurs faisaient souvent halte, l'été, pour boire l'eau froide. Ces chutes avaient nom Dimrost, les Marches Pluvieuses, mais à compter de ce jour, elles s'appelèrent Nen Girth, l'Eau Frissonnante, car Turambar et ses hommes s'étant arrêtés au bord de la rivière, Níniel s'en approcha, et incontinent le froid la saisit et elle se mit à trembler, et ils furent impuissants à la réchauffer ou la réconforter [58]. Aussi reprirent-ils leur chemin précipitamment ; mais avant qu'ils aient atteint Ephel Brandir, Níniel était consumée de fièvre et délirait.

Longtemps la maladie la tint couchée, et Brandir usa de tout son art pour la guérir, et les femmes des forestiers la veillèrent nuit et jour. Mais elle ne reposait en paix ou dormait sans gémir que lorsque Turambar venait à son chevet, et cela, tous le remarquèrent, qui l'approchèrent ; et durant tout le cours de sa fièvre, et même lorsque son esprit s'égarait, jamais, dans son délire, ne murmura-t-elle un seul mot d'une langue connue, ni d'Elves ni d'Hommes. Et quand la santé lentement lui revint, et qu'elle recommença à marcher et à manger, les femmes de Brethil durent lui apprendre à parler, tout comme à un petit enfant, mot après mot. Mais elle était vive, et elle prit grande joie à cet apprentissage, comme qui retrouve des trésors précieux ou moins précieux, dont il avait été dépossédé ; et lorsqu'elle en sut assez pour converser avec ses amis, elle disait : « Quel est le nom de ceci ? Car dans mes ténèbres je l'ai perdu ! » Et lorsqu'elle put de nouveau aller et venir, elle fréquenta volontiers la maison de Brandir ; car elle était avide d'apprendre le nom de toutes choses vivantes, et il en savait long dans ces domaines ; et ils se promenaient ensemble dans les jardins et les clairières.

Et Brandir vint à l'aimer d'amour ; et lorsqu'elle reprit des forces,

volontiers elle lui donnait le bras pour l'aider à marcher car il boitait, et lui disait « Frère ». Mais son coeur appartenait à Turambar, et elle ne souriait qu'à son approche, et ne riait que lorsqu'il parlait gaiement.

Et par un beau jour de cet automne doré, ils étaient assis côte à côte et le soleil embrasait la colline et les maisons d'Ephel Brandir, et régnait un profond silence. Et Níniel lui dit : « Maintenant j'ai demandé le nom de toutes choses, sauf le tien. Quel est ton nom ? »

« Turambar » répondit-il.

Alors elle s'interrompt, comme prêtant l'oreille à un écho au fond d'elle-même ; et ensuite poursuivit : « Et que dit ce nom, ou est-ce juste ton nom, à toi seul ? »

« Cela signifie, dit-il, “ le Maître de l'Ombre Obscure ”. Car moi aussi, Níniel, j'ai eu mes ténèbres où se sont englouties des choses bien-aimées ; mais je pense maintenant les avoir vaincues. »

« Et as-tu aussi fui ces ténèbres, tout courant, jusqu'à ce que tu aies découvert ces forêts merveilleuses ? dit-elle. Et quand t'es-tu échappé, Turambar ? »

« Oui, répondit-il, j'ai fui pendant de longues années. Et je me suis échappé au temps où toi-même tu t'échappas. Car tout était sombre lorsque tu survins, Níniel, mais la lumière s'est faite depuis lors. Et il me semble que ce que j'ai longtemps cherché en vain, est venu à moi. » Et rentrant chez lui dans le crépuscule, il se dit : « “ Haudh-en-Elleth ” ! Du tertre verdoyant, elle est venue. Est-ce un signe, et comment le déchiffrer ? »

Et déclina cette année dorée et se mua en un hiver très doux, et se leva une autre année lumineuse. La paix régnait dans la forêt de Brethil, et les forestiers se tenaient cois, et ne faisaient pas de sorties, ni ne recevaient aucune nouvelle des pays environnants. Car les Orcs qui, à cette époque, infestaient le Sud, sous le sombre règne de Glaurung, ou que l'on envoyait espionner aux frontières de Doriath, évitaient les Gués du Teiglin, et passaient à l'ouest, à bonne distance de la rivière.

Et Níniel était complètement guérie à présent, et elle avait grandi en beauté et en vigueur ; et Turambar ne se contentait plus et la demanda en mariage. Et Níniel se réjouit. Mais lorsque Brandir apprit la chose, son coeur se serra et il lui dit : « Ne précipite rien ! Et ne prends pas en mauvaise part si je te conseille d'attendre. »

« Rien de ce que tu fais ne peut se prendre en mauvaise part, répondit-elle. Mais pourquoi donc me donnes-tu ce conseil, ô mon frère sage ? »

« Ton frère sagace ? répondit-il. Ton frère infirme plutôt, qui n'est pas aimé, et qui n'est pas aimable. Et je ne saurais guère dire pourquoi, mais une ombre environne cet homme, et j'ai peur. »

« Il y avait une ombre, dit Níniel, et il m'en a parlé. Mais tout comme moi, il a vaincu l'ombre. Et n'est-il pas digne d'amour ? Bien qu'à l'heure actuelle il soit homme de paix, ne fut-il pas autrefois un grand capitaine, et le plus illustre, et tous nos ennemis ne fuiront-ils pas à sa vue ? »

« Qui t'a dit cela ? » demanda Brandir.

« C'est Dorlas, dit-elle. N'est-ce point la vérité ? »

« La vérité certes », dit Brandir. Mais il en fut contrarié. Car Dorlas était le chef du parti qui souhaitait faire la guerre aux Orcs. Et pourtant il chercha encore des raisons pour inciter Níniel à différer. Et c'est pourquoi il dit : « La vérité, mais non pas toute la vérité ; car Turambar a été capitaine à Nargothrond, et il est originaire du Nord, et le fils (dit-on) de Húrin de Dor-lómin, de la Maison guerrière de Hador. » Brandir vit l'ombre qui, à ces mots, offusqua le visage de Níniel, et il se méprit et dit : « Aussi, Níniel, tu penses bien qu'un homme de sa race ne tardera pas à retourner guerroyer, et peut-être loin de ce pays. Et si cela était, comment le supporterais-tu ? Prends garde, car j'ai le noir pressentiment que si Túrin s'en va de nouveau au combat, c'est l'Ombre qui sera Maître de son destin, et non point lui. »

« Je le supporterais fort mal, dit-elle ; mais pas mieux non mariée que mariée. Et peut-être que sa femme saura mieux tempérer son ardeur et tenir l'Ombre à distance. » Elle n'en fut pas moins troublée par les propos de Brandir, et elle demanda à Turambar de patienter encore un peu. Et il s'étonna et s'assombrît ; mais quand il apprit de Níniel que c'était Brandir qui lui avait conseillé d'attendre, son déplaisir fut grand.

Mais vint le printemps suivant, et un jour il dit à Níniel : « Le temps passe. Nous avons attendu, et à présent je n'attendrai plus. Fais ce que ton coeur t'enjoint de faire, Níniel très-chérie, mais considère ceci : tel est le choix qui s'ouvre à moi. Je m'en vais retourner guerroyer dans les déserts du monde ; ou je vais t'épouser, et jamais plus ne ferai la guerre – sauf pour te défendre, et notre maison, si elle vient à être en danger. »

Et la joie de Níniel fut grande en vérité, et elle lui engagea sa foi, et au solstice d'été, ils se marièrent ; et les forestiers firent un festin magnifique, et ils leur donnèrent une belle maison qu'ils avaient construite pour eux sur les pentes d'Amon Obel. Et là ils vécurent heureux ; mais Brandir était inquiet et l'ombre s'épaississait, qui lui grevait le coeur.

Or donc la puissance et la malfaisance de Glaurung allaient toujours croissant, et il se fit gros et gras, et il rassembla tous les Orcs sous ses ordres, et régna comme Roi-dragon, et tout le royaume dévasté de Nargothrond lui était asservi. Et avant la fin de l'année, le troisième du séjour de Turambar parmi les forestiers, Glaurung commença à harceler leurs frontières, pénétrant sur leurs terres qui un temps avaient connu la paix. Car Glaurung et son Maître savaient fort bien qu'au Brethil vivait encore une poignée d'hommes libres, les derniers rescapés des Trois Maisons qui avaient défié la puissance du Nord. Et cela, ils ne le pouvaient souffrir ; car les desseins de Morgoth étaient de soumettre tout le Beleriand, et d'en fouiller jusqu'au dernier recoin, afin qu'il n'y ait être vivant en quelque trou ou cachette qui ne soit son esclave. Aussi bien, peu importe, en vérité, que Glaurung ait deviné où se dissimulait Túrin, ou (comme le pensent certains) que Túrin ait échappé effectivement pour un temps à l'Oeil maléfique qui le traquait. Car les conseils de Brandir devaient se révéler vains ; et en définitive, Túrin Turambar n'avait plus qu'une alternative possible : se croiser les bras jusqu'à ce qu'on le dénichât et le débusquât comme un rat ; ou aller au combat et s'y faire connaître pour ce qu'il était.

Mais lorsque les premières nouvelles des incursions des Orcs parvinrent à Ephel Brandir, il ne se montra pas et accéda aux prières de Níniel. Car, dit-elle : « Nos maisons ne sont pas encore menacées ; et ce furent là tes paroles. On prétend que les Orcs sont nombreux. Et Dorlas m'a dit qu'avant ta venue, ces engagements étaient chose fréquente ; et que les forestiers les tenaient à distance. »

Mais cette fois, les forestiers eurent le dessous, car c'étaient des Orcs de race félonne, des créatures féroces et rusées, et ils venaient bien résolus à envahir la Forêt de Brethil, et non point, comme à d'autres occasions, seulement pour passer en lisière à la poursuite d'autres proies, ou pour chasser par petites bandes. C'est pourquoi Dorlas et ses hommes furent refoulés avec des pertes, et les Orcs franchirent le Teiglin, et s'enfoncèrent loin dans les bois. Et Dorlas se présenta devant Turambar et lui montra ses blessures, et lui dit : « Vois, Seigneur, le temps est venu pour nous de l'affrontement, après une paix fourrée, tout comme j'en avais le noir pressentiment. N'as-tu point demandé d'être considéré comme l'un des nôtres, et non comme un étranger ? Ce péril n'est-il pas le tien aussi bien ? Car nos habitations ne resteront pas à l'abri des regards, si les Orcs pénètrent plus avant dans notre pays. »

Et Turambar se leva, et il ceignit de nouveau Gurthang, sa bonne

épée, et il partit au combat ; et lorsque les forestiers le surent, ils reprirent coeur, et ils se regroupèrent autour de lui, de sorte qu'il se trouva à la tête de plusieurs centaines d'hommes. Alors ils pourchassèrent l'Orc à travers toute la forêt, et ils tuèrent tous ceux qui y rôdaient, et les pendirent aux arbres » autour des Gués du Teiglin. Et lorsque fut envoyée contre eux une nouvelle armée, ils l'encerclèrent, et surpris tant par le nombre des forestiers que par la terreur qu'inspirait le retour du Noire-Épée, les Orcs furent défaits et tués en masse. Et les forestiers construisirent de grands bûchers et ils brûlèrent les corps entassés des soldats de Morgoth, et la fumée de leur vengeance s'éleva noire jusqu'aux cieux, et le vent l'emporta vers l'ouest. Mais peu de survivants revinrent à Nargothrond rendre compte du désastre.

Terrible fut Glaurung dans son courroux ; mais il demeura quelque temps à méditer ce qu'il avait entendu. Ainsi l'hiver se passa dans la paix, et les hommes dirent : « Gloire au Noire-Épée de Brethil car voici tous nos ennemis à merci ! » Et Níniel fut rassurée, et elle se réjouit de la renommée de Turambar ; mais il restait assis plongé dans ses réflexions, et en son coeur, il se dit : « À présent les dés sont jetés. Voici l'épreuve où mon défi trouvera à s'accomplir, et sera ou justifié, ou réduit à néant. Je ne fuirai plus. Turambar certes, je serai, et par ma propre volonté et par mes hauts faits je triompherai de mon fatal Destin – ou je tomberai. Mais à genoux ou debout, Glaurung au moins, je tuerai ! »

Il était inquiet cependant, et il envoya des hommes audacieux en reconnaissance le plus loin possible. Car en fait, et bien que rien n'ait été dit explicitement, c'est lui qui commandait tout comme s'il était Seigneur de Brethil, et plus personne n'écoutait Brandir.

Vint un printemps chargé d'espoir, et les hommes chantaient en travaillant. Mais ce printemps, Níniel conçut en son corps, et elle se fit pâle et hâve, et tout son bonheur s'embruma. Et on reçut bientôt d'étranges nouvelles, car les hommes qui avaient poussé au-delà du Teiglin racontèrent qu'un terrible incendie faisait rage dans les bois et dans la plaine du côté de Nargothrond, et ils se demandèrent tous ce que cela pouvait être.

Et sous peu vinrent d'autres rapports : les feux se rapprochaient, avançant directement vers le nord, et on disait que c'était Glaurung lui-même qui les allumait. Car il avait quitté Nargothrond, et il était de nouveau en campagne. Alors les moins avisés et les plus confiants dirent : « Son armée est détruite, et il a enfin entrevu la sagesse, et il s'en va par où il est venu. » Et d'autres dirent : « Espérons qu'il passera à bonne distance de nous et nous épargnera. » Mais Turambar

n'entretenait aucun espoir de cet ordre, et il savait que Glaurung venait le provoquer. Aussi, bien qu'il cachât son souci à Níniel, il réfléchissait sans répit, et de jour et de nuit, aux décisions à prendre ; et voici que le printemps se mua en l'été.

Un jour, deux hommes arrivèrent à Ephel Brandir, terrifiés, car ils avaient aperçu le Grand Ver en personne. « En vérité, Seigneur, dirent-ils à Turambar, il s'approche maintenant du Teiglin, et ne s'écarte point d'un pouce. Il s'étale là, tout environné de flammes, et les arbres se consomment en fumée autour de lui. Il émet une puanteur à peine supportable. Et depuis Nargothrond, et sur des lieues et des lieues, sa coulée immonde est là, en droite ligne, et nous pensons qu'elle ne bifurque point, mais se dirige sur nous. Qu'allons-nous faire ? »

« Pas grand-chose, dit Turambar, mais à ce pas grand-chose j'ai mûrement réfléchi. Les nouvelles que tu apportes me donnent espoir plutôt qu'effroi ; car s'il va tout droit, comme tu dis, et ne dévie pas, alors j'ai un conseil pour les coeurs intrépides ! » Les hommes s'interrogèrent entre eux, car il n'en dit pas plus sur le moment ; mais ils furent rassérénés par la fermeté de son maintien [59].

Or voici quel était le cours de la rivière Teiglin : elle se chassait des flancs de l'Ered Wethrin, et dévalait les pentes, aussi impétueuse que le Narog, et coulait d'abord entre des rives basses jusqu'au-delà des Gués, puis grossie au passage par les torrents tributaires, elle se taillait un chemin au pied des hautes terres qui portaient la Forêt de Brethil. Et à partir de là, elle s'enfonçait dans des gorges profondes, dont les vertigineuses parois étaient des murs de roc ; et là, resserrées dans leur lit encaissé, les eaux se ruaient avec une force terrible et un fracas épouvantable. Et une de ces gorges s'ouvrait juste sur la route de Glaurung ; non point la plus profonde, mais la plus étroite, un peu au nord de la confluence du Teiglin avec le Celebros. Alors Turambar envoya trois hommes audacieux pour guetter du haut des berges les mouvements du Dragon ; et il décida, quant à lui, de chevaucher jusqu'aux hautes chutes de Nen Girth, où les nouvelles pouvaient lui parvenir promptement, et d'où il lui serait loisible de surveiller lui-même un vaste horizon de pays.

Mais d'abord il rassembla tous les forestiers à Ephel Brandir, et leur parla en ces termes :

« Hommes de Brethil, un péril de mort est sur nous, que nous n'écarterons qu'avec grande fermeté d'âme. Mais dans ce péril, le nombre nous sera de piètre secours ; nous devons user de ruse et espérer que la fortune ne nous sera pas contraire. Si nous attaquons le Dragon de front, avec toutes nos armes, comme si nous marchions

contre une armée d’Orcs, nous ne ferons guère que nous livrer tous à la mort, laissant nos femmes et tous les nôtres sans défense. C’est pourquoi je dis qu’il vous faut rester ici, et vous préparer à fuir. Car si Glaurung vient, alors il vous faudra abandonner ce lieu et vous disperser de par le monde ; et qui sait, certains ainsi réchapperont et survivront. Car une chose est certaine : s’il le peut, Glaurung viendra en notre place forte et demeure, et il la ravagera de fond en comble et tout ce qu’il y découvrira ; mais il ne s’attardera pas ici. Tous ses trésors sont entassés à Nargothrond, et il y a là-bas des salles souterraines où il peut reposer en sécurité, et grandir en force et vilenie. »

Et les hommes furent atterrés et cruellement accablés, car ils avaient confiance en Turambar, et ils s’étaient attendus à des paroles d’espoir. Mais il dit, poursuivant : « Eh bien non ! Ça, c’est la pire éventualité. Et qui ne viendra pas à passer, pour peu que ma résolution soit juste, et ma chance bonne. Car je ne crois pas que le Dragon soit invincible, bien qu’il n’ait cessé de croître en force et en malversation avec les années. Son pouvoir tient plus à l’esprit du Mal qui l’habite qu’à la vigueur de son corps, toute grande soit-elle. Car écoutez maintenant ce récit qui me fut fait par certains qui combattirent l’année de Nirnaeth, lorsque moi-même et la plupart de ceux qui sont là à m’écouter n’étions que des enfants. Sur le champ de bataille, les Nains lui tinrent tête, et Azaghâl de Belegost le poignarda si profondément qu’il prit la fuite et se réfugia dans l’Angband. Et voici un dard autrement long et acéré que le couteau d’Azaghâl ! »

Et d’un geste ample, Turambar dégaina Gurthang, et la brandit au-dessus de sa tête ; et à ceux qui regardaient, il sembla qu’une flamme avait jailli soudain de la main de Turambar, à plusieurs pieds dans les airs. Et ils poussèrent une grande clameur : « Le dard noir de Brethil ! »

« Le dard noir de Brethil, dit Turambar. Et Glaurung a certes bonne raison de le craindre. Car sachez bien ceci : il est dans le destin de ce Dragon (et de toute sa race, dit-on) que si épaisse soit sa carapace de corne, et elle est plus dure que fer, il est condamné à ramper sur le ventre comme un serpent. Alors, Hommes de Brethil, je m’en vais à présent transpercer le ventre de Glaurung, comme faire se pourra ! Qui viendra avec moi ? Il m’en faut peu, mais qui aient les bras solides, et le cœur plus solide encore ! »

Alors Dorlas s’avança et dit : « Je te suivrai, Seigneur, car je préfère toujours prendre les devants plutôt que d’attendre l’ennemi sur place. »

Mais tel était l’effroi qu’inspirait Glaurung que sur l’instant nul autre ne répondit à l’appel, car le récit des éclaireurs qui l’avaient

entrevu avait fait le tour du pays, et non sans enjolivements ! Alors Dorlas s'écria : « Écoutez bien tous, Hommes de Brethil ! Il est clair maintenant que face aux maux de notre temps les conseils de Brandir étaient illusoires. On ne se dérobe pas aux coups du destin en se cachant. Aucun d'entre vous ne prendra-t-il la place du fils de Handir, afin de sauver l'honneur de la Maison de Haleth ? » Ainsi fut bafoué Brandir qui siégeait pourtant sur le trône du Seigneur du lieu, mais dédaigné de tous ; et il en conçut une grande amertume en son coeur, car Turambar ne réprimanda pas Dorlas. Sur ce, un certain Hunthor, parent de Brandir, se leva et dit : « Tu fais mal, Dorlas de prononcer des paroles d'humiliation à rencontre de ton Seigneur dont les membres, par un hasard malheureux, ne peuvent agir comme l'y incite son coeur. Prends garde qu'à l'occasion, un mal inverse ne se décèle en toi ! Et comment peut-on prétendre que ses avis étaient mal fondés, alors qu'on ne les a jamais suivis ? Toi, son vassal, tu les as toujours contrés. Je te déclare que si Glaurung vient sur nous maintenant, comme jadis sur Nargothrond, c'est parce que nos exploits nous ont trahis, comme le craignait Brandir. Mais voici ce malheur à nos portes : aussi, avec ton congé, fils de Handir, j'irai guerroyer pour la maison de Haleth ! »

Alors Turambar dit : « Il suffit de trois ! Vous deux prendrai-je avec moi. Mais Seigneur, je ne te bafoue pas ! Vois donc ! Il nous faut faire diligence, et notre tâche exige des bras et des jambes à toute épreuve. Je considère que ta place est auprès de ton peuple. Car tu es sage, et tu es un grand guérisseur ; et il se peut qu'on ait fort besoin de sagesse et de médication dans les jours à venir. » Mais ces mots, bien que dits en noble part, aggravèrent d'autant l'amertume de Brandir, et il dit à Hunthor : « Va donc, mais tu n'as pas mon congé, car une ombre tient cet homme, et elle sera ta perte. »

Or donc Turambar était pressé de partir, mais lorsqu'il vint faire ses adieux à Níniel, elle le tint étroitement embrassé, sanglotant désespérément. « Ne te montre pas, Turambar, je t'en supplie, dit-elle. Ne défie pas l'ombre que tu as fuie ! Non ! Non ! Fuis donc encore, et prends-moi avec toi, et fuyons au loin ! »

« Níniel très-chérie, répondit-il, nous ne pouvons fuir ailleurs, toi et moi. Nous sommes cernés de toutes parts. Et quand bien même je partirais, abandonnant le peuple qui nous a secourus dans le besoin, je ne pourrais guère t'emmener que dans les solitudes sauvages, sans un toit pour t'abriter, et à une mort certaine, pour toi et pour notre enfant. Il y a une centaine de lieues entre nous et les premières contrées encore hors d'atteinte de l'Ombre. Mais prends courage, Níniel. Car je te le dis à toi : ni toi, ni moi, ne serons tués par ce

Dragon, ni par aucun ennemi venu du Nord. » Alors Níniel cessa de pleurer, et elle demeura silencieuse, mais son baiser était froid lorsqu'ils se séparèrent.

Et voici qu'en compagnie de Dorlas et de Hunthor, Turambar partit précipitamment vers Nen Girith, et lorsqu'ils arrivèrent, le soleil baissait à l'horizon et les ombres s'allongeaient ; et les deux derniers éclaireurs étaient là, qui les attendaient.

« Tu ne viens certes pas trop tôt. Seigneur, dirent-ils, car le Dragon a fait du chemin, et déjà comme nous partions, il avait atteint la rive du Teiglin et dardé un noir regard par-dessus le torrent. Il se déplace toujours de nuit, et nous pourrions bien nous attendre à quelque coup avant l'aube. »

Turambar scruta l'horizon jusqu'au-delà des chutes du Celebros, et il vit le soleil qui sombrait dans les nuées, et de noires colonnes de fumée qui montaient des bords de la rivière. « Il n'y a pas de temps à perdre, dit-il, et cependant ce que j'apprends là est de bon augure. Car je craignais qu'il ne fouillât les environs ; et s'il avait pris au nord et avait atteint les Gués, et au-delà, poussé jusqu'à l'ancienne route du bas pays, alors tout était perdu, et mort l'espoir. Mais maintenant, le voilà qui va droit devant lui, comme ivre d'une rage et d'un orgueil malfaisants. » Mais parlant ainsi Turambar se prit à songer, et en son for intérieur, se dit : « Ou bien se pourrait-il qu'une créature aussi mauvaise et terrible évitât les Gués, tout comme le font les Orcs ? Haudh-en-Elleth ! Finduilas repose-t-elle encore entre moi et mon destin ? »

Et il se tourna vers ses compagnons et dit : « Notre tâche est là qui nous attend. Mais il nous faut patienter encore un peu ; car dans ce cas trop tôt ne vaut pas mieux que trop tard. À la nuit close, il nous faut nous glisser, aussi furtivement que possible, jusqu'au lit du Teiglin. Mais attention ! L'ouïe de Glaurung est aussi aiguë que sa vue – et elles peuvent nous être fatales l'une et l'autre ! Si nous atteignons la rivière à son insu, nous devons alors descendre dans le lit du ravin et passer l'eau, de manière à nous trouver sur le chemin qu'il empruntera lorsqu'il s'ébranlera. »

« Mais comment fait-il pour progresser si vite ? » dit Dorlas. « Agile, il l'est, mais c'est un gigantesque Dragon, et comment fera-t-il pour descendre d'une paroi et escalader l'autre, alors qu'une partie de lui doit se mettre à grimper, avant même que son train arrière ait fini de descendre ? Et s'il peut avancer de cette manière, à quoi donc cela nous servira-t-il de nous trouver en bas, dans les eaux sauvages ? »

« Peut-être le peut-il, répondit Turambar. Et certes, s'il procède de la sorte, les choses tourneront mal pour nous. Mais d'après les

rapports que nous avons reçus et d'après le lieu où il gît aujourd'hui, j'ai bon espoir que son dessein est tout autre. Le voilà parvenu au bord du Cabed-en-Aras – le Saut-du-Cerf –, le gouffre qu'un cerf, dites-vous, franchit d'un bond, échappant ainsi aux chasseurs du Haleth. Glaurung est devenu si glorieux, qu'il va tenter le même coup. C'est là tout notre espoir, et nous devons nous y confier. »

À ces mots, le coeur de Dorlas défailloit ; car il connaissait mieux que personne le pays de Brethil, et Cabed-en-Aras était un lieu sinistre entre tous. À l'est, la paroi tombait à pic, sur près de quarante pieds, dénudée sinon pour quelques arbres qui poussaient à son sommet ; l'autre versant était plutôt moins abrupt et moins élevé et s'y agrippaient arbustes et buissons rabougris ; tout au fond, le torrent encaissé bouillonnait avec furie sur les rochers ; et si un homme audacieux et au pied sûr pouvait passer à gué de jour, il y avait grand péril à tenter la traversée de nuit. Mais telle était la résolution de Turambar, et il n'y avait point à s'y opposer.

Ils se mirent en route au crépuscule, et ne se dirigèrent pas droit sur le Dragon, mais prirent d'abord le sentier des Gués, puis un peu en amont, bifurquèrent vers le sud et empruntèrent une piste étroite qui s'enfonçait dans la pénombre des bois environnant le Teiglin [60]. Et comme ils approchaient de Cabed-en-Aras, pas à pas et s'arrêtant souvent pour prêter l'oreille, il leur parvint un relent de brûlé et une puanteur qui leur soulevait le coeur. Mais régnait un silence de mort, et il n'y avait pas un souffle d'air. Les premières étoiles s'allumèrent à l'est, derrière eux, et de frêles colonnes de fumée s'élevaient toutes droites et fermes, contre les lueurs mourantes du couchant.

Lorsque Turambar fut parti, Níniel demeura silencieuse comme une pierre ; mais Brandir vint à elle et dit : « Níniel, ne crains pas le pire jusqu'à ce que tu aies cause. Mais ne t'ai-je pas conseillé d'attendre ? »

« Tu me l'as conseillé en effet, répondit-elle. Et en quoi donc cela m'aurait-il aidée ? Car l'amour peut souffrir tout aussi bien et se consumer hors du mariage. »

« Cela, je le sais, dit Brandir. Cependant le mariage n'est pas chose vaine. »

« Je suis enceinte de deux mois, et porte en moi son enfant, dit Níniel. Mais mon angoisse, me semble-t-il, n'en est pas plus lourde à porter. Je ne te comprends pas. »

« Moi non plus, dit-il, et pourtant j'ai peur. »

« Quel homme rassurant tu es ! s'écria-t-elle. Mais Brandir, mon ami : mariée ou non mariée, épouse et mère, ou amante, mon angoisse est au-delà de ce que je puis supporter. Le Maître du Destin est parti

loin d'ici défier son destin, et comment resterais-je à attendre le lent cheminement des nouvelles, bonnes ou mauvaises ? Il se peut que cette nuit même il affronte le Dragon, et comment demeurer là debout ou assise, et passer ces heures épouvantables ?»

« Je l'ignore, dit-il, mais il faut que ces heures se passent, et pour toi et pour les femmes de ceux qui sont partis avec lui. »

« Qu'elles agissent donc selon les dictées de leur coeur ! s'écria-t-elle. Mais quant à moi, j'irai. Je ne me morfondrai pas à des lieues de l'endroit où mon seigneur se mesure au danger. J'irai au-devant des nouvelles !»

À ces mots, plus noire se fit sa peur, et Brandir s'écria : « Cela tu ne le feras point, si je puis m'y opposer. Car ce faisant, tu bafoues toute prudence. Ces lieues qui sont entre lui et nous, elles sont précisément notre chance de salut si le malheur frappe !»

« Si le malheur frappe, je ne souhaiterai point de salut, dit-elle. Et à présent ta sagesse est sans objet, et tu ne me retiendras pas. » Et elle accourut sur la grande place de l'Ephel, devant le peuple encore assemblé, et elle dit haut et fort : « Hommes de Brethil, je ne patienterai pas ! Si mon seigneur échoue, alors tout espoir est vain. Vos terres et vos bois seront brûlés au ras du sol, et toutes vos maisons réduites en cendres, et personne, personne ne réchappera ! Alors pourquoi s'attarder ici ? Je vais maintenant au-devant des nouvelles, au-devant de ce que me réserve le destin. Me suivent tous ceux qui sont de même coeur !»

Et nombreux furent ceux qui s'empressèrent à ses côtés : les épouses de Dorlas et de Hunthor, parce que celui qu'elles aimaient était parti avec Turambar ; et d'autres par compassion pour Níniel et désir de lui venir en aide ; et bien d'autres encore (téméraires et inconscients et peu familiers avec le Mal) qu'attirait la réputation même du Dragon, et qui espéraient être témoins d'exploits singuliers et fabuleux. Car ils étaient venus à se faire une idée si glorieuse du Noire-Épée que rares étaient ceux qui admettaient que Glaurung le pourrait vaincre. Aussi se mirent-ils tous en marche précipitamment, une foule considérable, vers un danger dont ils n'avaient pas idée ; et faisant route sans reprendre haleine, à la nuit close, ils parvinrent exténués aux abords de Nen Girith, d'où Turambar venait de partir. Mais la nuit est froide conseillère, et nombre d'entre eux s'étonnèrent de leur propre témérité : et lorsqu'ils apprirent des guetteurs postés là que Glaurung était si proche et le stratagème désespéré ourdi par Turambar, le coeur leur faillit, et ils ne se hasardèrent pas à poursuivre. Certains scrutaient les environs de Cabed-en-Aras avec des yeux anxieux, mais ne distinguaient rien et n'entendaient rien, hors la

voix glacée des chutes. Et Níniel était là, assise à l'écart, et un grand frisson l'agitait.

Lorsque Níniel et tous les autres furent partis, Brandir dit à ceux qui restaient : « Voyez donc comme je suis bafoué ; et de mes avis il n'est tenu aucun compte ! que Turambar devienne votre seigneur en titre puisqu'il s'est déjà approprié tous mes pouvoirs. Car ici même je renonce à ma seigneurie et à mon peuple. Que personne, jamais plus, me vienne solliciter de lui prodiguer mes conseils ou mes soins ! » Et il brisa son sceptre. Et en son for intérieur, se dit : « À présent, il ne me reste plus rien, hors mon amour pour Níniel ; aussi en quelque lieu où elle porte ses pas, en sa sagesse ou sa folie, il me faut la suivre. En cette heure sombre, l'avenir nous est clos ; mais le hasard pourrait bien faire qu'il me soit donné, à moi, de la sauver d'un danger, si d'aventure je me trouvais à proximité. »

Et il ceignit une courte épée qu'on lui voyait rarement, et prit sa béquille, et aussi promptement qu'il pût, s'en alla boitillant hors des Portes de l'Ephel, sur le long chemin qui s'étirait jusqu'aux frontières ouest du Brethil.

La mort de Glaurung

Et il faisait nuit noire lorsque Turambar et ses compagnons gagnèrent enfin Cabed-en-Aras, et ils furent bien aises de la stridente rumeur de l'eau, car si elle promettait une traversée périlleuse, elle couvrait tous les autres bruits. Alors Dorlas les conduisit un peu à l'écart, vers le sud, et par une fissure, ils descendirent jusqu'au pied de la falaise ; mais là le cœur lui manqua, car quantité de rochers et de grosses pierres envahissaient la rivière et l'eau tourbillonnait sauvagement alentour, grinçant des dents.

« Voici le chemin d'une mort certaine ! » dit Dorlas.

« C'est l'unique chemin, ou de la mort ou de la vie, dit Turambar. Et hésiter ne le rendra pas plus doux. Aussi, suivez-moi ! » Et il passa le premier, et par adresse et intrépidité, ou par arrêt du destin, il atteignit l'autre rive et se retourna pour voir qui venait à sa suite. Une sombre silhouette se tenait à ses côtés. « Dorlas ? » dit-il.

« Non, c'est moi, dit Hunthor. Dorlas a flanché au passage. Car un homme peut aimer la guerre, et pourtant craindre maintes choses. Il est là je pense, assis, à trembler ; et honte à lui pour les paroles qu'il a adressées à mon parent ! »

Alors Turambar et Hunthor se reposèrent un peu, mais bientôt le

froid de la nuit les saisit, car ils étaient tous deux ruisselants, et ils se mirent en quête d'un chemin qui longerait au nord le torrent, en direction de l'ancre de Glaurung. Le ravin se faisait là plus sombre et plus encaissé, et comme ils avançaient à tâtons, ils entrevirent au-dessus d'eux une lueur tremblotante, comme d'un feu qui couve, et ils entendirent les grognements du Grand Ver, dans son sommeil inquiet ; et ils peinaient, cherchant à s'approcher du rebord de l'abîme ; car en cela tenait tout leur espoir : atteindre leur ennemi au défaut de la cuirasse. Mais l'odeur était maintenant si fétide que la tête leur tournait, et en cours d'escalade, ils glissaient et s'agrippaient aux racines des arbres, et vomissaient, oublieux, dans leur misère, de toute peur autre que celle de choir dans les mâchoires du Teiglin.

Alors Turambar dit à Hunthor : « Nous prodiguons inutilement nos forces déclinantes. Car tant que nous ne sommes pas fixés sur l'endroit où passera le Dragon, cela ne sert à rien de grimper. »

« Mais lorsque nous le saurons, dit Hunthor, il ne sera plus temps de chercher comment nous tirer de l'abîme. »

« C'est juste, dit Turambar. Mais là où tout est affaire de chance, c'est à la chance qu'il nous faut nous confier. » Et ils firent halte et attendirent et du tréfonds du ravin obscur, ils contemplèrent le lent cheminement d'une blanche étoile sur les hauts, qui traversa le pâle sillon de ciel ; et Turambar s'engourdit et plongea dans un rêve où sa volonté était tout entière tendue à se retenir aux branches, tandis qu'un courant noir le happait et lui rongerait les jambes.

Soudain il se fit un grand bruit, et les parois du gouffre vibrèrent et résonnèrent, et Turambar s'éveilla et dit à Hunthor : « Il bouge. Voici l'heure. Frappe fort, car nous ne sommes plus que deux, et il nous faut frapper pour trois ! »

Et c'est ainsi que Glaurung commença son attaque sur Brethil ; et tout se passa comme l'avait espéré Turambar. Car le Dragon rampa pesamment jusqu'au bord de la falaise et ne dévia point, mais s'apprêta à bondir au-dessus du gouffre en s'appuyant sur ses puissantes pattes de devant, et en entraînant sa masse à sa suite. Et avec lui venait la terreur. Car il n'entreprit pas sa traversée du gouffre juste au-dessus des guetteurs, mais un peu au nord, et ils pouvaient voir l'ombre gigantesque de sa tête contre les étoiles, et ses mâchoires étaient béantes et il avait sept langues de feu. Et il vomit un jet de flamme, de sorte que le ravin s'emplit de lumière rouge et les ombres noires volaient de rocher en rocher ; mais les arbres à portée de son haleine séchaient sur pied et se consumaient et les pierres déboulaient dans la rivière. Et incontinent, il se rua en avant et s'agrippa à l'autre rive avec ses griffes puissantes et commença à haler sa masse au

travers du ravin.

Et audace et promptitude étaient requises en cet instant car ne se trouvant pas exactement sur le chemin de Glaurung, Turambar et Hunthor avaient échappé à son haleine incandescente, mais il leur fallait coûte que coûte l'atteindre avant qu'il ait passé de l'autre côté, faute de quoi leur entreprise échouait. Insoucieux du danger, Turambar s'élança le long de la rive pour se placer sous le Dragon, mais la chaleur et la puanteur étaient si épouvantables qu'il chancela et serait tombé si Hunthor qui le suivait bravement pas à pas ne lui avait pas saisi le bras pour le retenir.

« Noble coeur ! s'écria Turambar. Heureux le choix qui te donna à moi pour compagnon ! » Mais comme il prononçait ces mots, un énorme bloc de pierre se détacha d'en haut et frappa Hunthor à la tête, le projetant dans le torrent, et il mourut : et il n'était certes pas le moins vaillant de la Maison de Haleth. Alors Turambar s'écria : « Hélas ! il est mauvais de marcher dans mon ombre ! Pourquoi ai-je recherché de l'aide ? Car à présent tu es seul, ô Maître du Destin, comme tu savais que cela devait être. À présent il te faut vaincre seul à seul ! »

Et il s'arma de toute sa volonté, et appela à son secours toute sa haine pour le Dragon et son Maître, et il lui sembla soudain qu'il éprouvait une force d'âme et de corps qu'il n'avait jamais connue auparavant ; il gravit la colline, pierre par pierre, racine par racine, jusqu'à ce qu'il puisse enfin s'agripper à un arbrisseau qui poussait un peu au-dessous des lèvres du gouffre, et bien que la cime de l'arbre fût calcinée, il tenait encore solidement par ses racines. Et comme Turambar se carrait dans la fourche de ses branches, les parties médianes du Dragon vinrent se placer juste au-dessus de lui, et ballottées par leur grand poids, lui effleurèrent presque la tête avant que Glaurung ait réussi à les relever : une panse toute blême et ridée, d'où suintait une humeur visqueuse et grise et à laquelle adhéraient toutes sortes de dégouttures immondes ; et ça puait la mort. Et Turambar tira la Noire Épée de Beleg, et frappa vers le haut de toute la force de son bras, et mue par sa haine, la lame terrible, longue et avide, pénétra le ventre jusqu'à la garde.

Alors, se sentant touché à mort, Glaurung poussa un hurlement tel que tous les grands bois frémirent, et que les guetteurs, à Nen Girith, furent saisis d'horreur. Turambar chancela comme s'il avait reçu un coup et il s'affaissa, et son épée lui fut arrachée du poing et demeura fichée dans le ventre du Dragon. Car en un spasme puissant, Glaurung avait ramassé toute sa masse flageolante et l'avait projetée au travers du gouffre, et il était là sur l'autre rive, se tordant et rugissant,

fouettant l'air de tous côtés et se convulsant dans les affres de l'agonie, tant et si bien qu'il ravagea autour de lui un vaste espace, et dans la fumée et la désolation, il demeura là gisant, et enfin plus ne remua.

Or Turambar se retenait aux racines de l'arbre, étourdi et quasiment anéanti. Mais il lutta contre lui-même, et il raidit ses forces, et moitié glissant, moitié grimpant, il descendit jusqu'à la rivière, et tenta de nouveau la périlleuse traversée, rampant cette fois sur les mains et sur les genoux, se cramponnant ici et là, aveuglé par l'écume, jusqu'à ce qu'il ait regagné l'autre rive, et il se hissa péniblement le long de la fissure par où ils avaient passé. Et il parvint ainsi jusqu'à l'endroit où le Dragon agonisait, et il contempla son ennemi frappé à mort et n'éprouva nulle pitié, et se réjouit.

Glaurung gisait là, les mâchoires béantes ; mais ses feux s'étaient tous consumés, et son oeil maléfique était clos. Il était étalé de tout son long, et il avait roulé sur le côté ; et la garde de Gurthang était restée plantée dans son ventre. Alors Túrin exulta et la joie au coeur, il voulut recouvrer son épée, bien que le Dragon respirât encore, car pour précieuse qu'elle lui était auparavant, elle valait maintenant à ses yeux tous les trésors de Nargothrond. Car se vérifiaient ainsi les paroles prononcées au feu de la forge : que mordue par elle, rien de grand ni de petit ne survivrait.

Et dans ce dessein, il s'approcha de son ennemi, et posant le pied sur son ventre, il empoigna Gurthang par la garde, et s'arc-bouta de toutes ses forces, pour la retirer. Et il s'exclama, en dérision des paroles de Glaurung, à Nargothrond : « Salut à toi, Ver de Morgoth ! Quelle heureuse rencontre ! Meurs à présent et que les ténèbres t'engloutissent ! Ainsi Túrin fils de Húrin s'est-il vengé ! » Et d'un geste violent, il arracha l'épée, et un jet de sang noir gicla et inonda sa main, et le venin lui brûla la peau, et il poussa un cri de souffrance ; sur ce, Glaurung frémit, et il ouvrit ses prunelles horribles, et darda sur Turambar un regard si malfaisant qu'il lui sembla qu'une flèche de part en part le transperçait ; et de cela, et d'une âpre douleur à la main, il défaillit et tomba en pâmoison, et il demeura là comme mort aux côtés du Dragon, couché sur son épée.

Or les hurlements de Glaurung étaient parvenus jusqu'aux oreilles des gens qui guettaient à Nen Girth, et l'effroi s'empara d'eux ; et lorsque les guetteurs entrevirent de loin les grands ravages et incendies perpétrés par le Dragon dans les transes de l'agonie, ils crurent qu'il piétinait et massacrait ceux qui étaient venus l'assaillir. Et certes, ils souhaitèrent alors que fût bien plus grande la distance qui le séparait d'eux ; mais ils n'osaient pas quitter le haut lieu où ils

s'étaient rassemblés, car ils se souvenaient de ce que leur avait dit Turambar : que si Glaurung triomphait, il viendrait droit sur Ephel Brandir. Et ils épiaient, terrifiés, tout indice de son avance ; mais aucun ne fut assez hardi pour descendre s'informer sur le champ de bataille. Et Níniel était là assise, et elle ne bougeait pas, sauf pour le tremblement qui l'agitait, et elle ne pouvait apaiser ses membres. Mais lorsqu'elle perçut la voix de Glaurung, son cœur se mourut en elle, et elle sentit de nouveau les ténèbres l'envahir.

C'est en cet état que Brandir la trouva. Cheminant lentement et péniblement, il avait atteint le pont au-dessus du Celebros ; et s'aidant de sa béquille, il avait boitillé tout seul le long de la route qui n'en finit plus, car il y avait bien cinq lieues depuis sa maison. Son angoisse pour Níniel l'avait sans cesse aiguillonné, et maintenant les nouvelles qu'il apprit n'étaient guère pires que ce qu'il avait redouté. « Le Dragon a franchi la rivière, lui dirent les hommes et le Noire-Épée est mort assurément, et ceux qui sont allés avec lui. » Alors Brandir s'approcha de Níniel et il devina sa détresse, et sa compassion pour elle fut grande mais il pensa cependant : « Le Noire-Épée est mort, et Níniel vit. » Et il frissonna, car le froid, semble-t-il, se fit soudain plus âpre près des eaux du Nen Girith ; et il jeta son manteau sur les épaules de Níniel. Mais il ne trouva pas un mot à dire ; et elle ne parla point.

Le temps passait, et Brandir se tenait toujours là silencieux à ses côtés, scrutant la nuit et écoutant ; mais il ne voyait rien, et n'entendait aucun bruit, hors le fracas des chutes, et il songea : « À présent Glaurung est parti assurément, et il a pénétré en pays Brethil. » Mais pour son peuple, il n'éprouvait plus aucune pitié : des misérables, tous, qui avaient dédaigné ses avis et bafoué sa personne : « Que le Dragon aille donc faire un tour sur l'Amon Obel ; cela nous donnera le temps d'échapper, et je pourrai emmener Níniel au loin. » Où, il ne le savait guère, car il n'avait jamais voyagé au-delà du Brethil.

Enfin il se baissa, et toucha Níniel au bras, disant : « Le temps passe, Níniel ! Viens ! Il faut partir. Si tu le veux bien, je te conduirai ! »

Alors elle se leva en silence et prit sa main, et ils passèrent le pont et descendirent le sentier qui conduisait aux Gués du Teiglin. Mais ceux qui les virent se mouvoir comme des ombres dans l'obscurité ignoraient qui ils étaient, et point ne s'en souciaient. Et ils marchèrent quelque temps parmi les arbres muets, et la lune se leva au-delà d'Amon Obel, et une lumière cendrée emplit les clairières de la forêt. Alors Níniel s'arrêta et dit à Brandir : « Est-ce bien le chemin ? »

Et il répondit ; « Quel est donc le chemin ? Car morts sont tous les espoirs que nous mettions en la forêt de Brethil. De chemin, nous n'en avons point, sauf à échapper au Dragon et à fuir aussi loin que possible tant qu'il est encore temps. »

Níniel le considéra avec étonnement et lui dit : « Ne m'as-tu pas offert de m'amener à lui ? Ou me tromperais-tu ? Le Noire-Épée était mon bien-aimé et mon époux ; et c'est uniquement pour le retrouver que je suis venue ici. Comment as-tu pu imaginer autre chose ? Maintenant fais ce qu'il te plaît, mais quant à moi, je dois me hâter. »

Et comme Brandir restait là interdit, elle prit soudainement son vol ; et il l'appela, criant : « Attends, Níniel ! Ne t'en va pas toute seule, tu ne sais pas ce que tu vas trouver, je viens avec toi ! » Mais elle ne l'écoutait point, et allait maintenant comme si son sang flambait en elle, qui tout à l'heure était glacée. Et bien qu'il suivît au mieux de ses forces, elle disparut promptement à sa vue. Alors il maudit son destin et sa faiblesse ; mais ne voulut pas rebrousser chemin.

Et la lune monta au firmament, toute blanche et presque en son plein, et comme Níniel descendait du plateau vers les basses terres au bord de l'eau, elle crut se remémorer les lieux et qu'ils lui étaient hostiles. Car elle se trouvait aux Gués du Teiglin, et le Haudh-en-Elleth se dressait devant elle, diaphane dans la clarté lunaire et barré d'une ombre noire. Et du tertre émanait une grande épouvante.

Et elle se détourna avec un cri et prit la fuite vers le sud, le long de la rivière, et tout courant, elle rejeta son manteau comme se dépouillant de ténèbres qui lui tenaient au corps ; et elle était entièrement de blanc vêtue, et voletant parmi les arbres, elle scintillait sous la lune. Telle l'entraperçut Brandir, du haut de la colline, et il bifurqua pour tenter, s'il le pouvait, de lui couper le chemin ; et découvrant par chance l'étroit raccourci que Turambar avait emprunté, car il s'écartait des chemins battus et dévalait par le sud, à pic vers la rivière, Brandir la rejoignit de nouveau. Et il la héla, mais elle ne répondit pas, ou n'entendit pas, et bientôt elle l'avait de nouveau dépassé et filait en avant ; et ils s'approchèrent ainsi, toujours courant, des bois qui environnent Cabed-en-Aras et du lieu où agonisait Glaurung.

Tout au sud, la lune sans nuage allait grand erre, et froide et sereine était sa lumière. Et voici que Níniel aborda l'espace dévasté par Glaurung, et elle vit son corps gisant là et son ventre chatoyait, sous la lune, de reflets blafards ; mais auprès de lui un homme était étendu. Alors oubliant sa peur elle poursuivit sa course parmi les décombres fumants, et parvint ainsi jusqu'à Turambar. Il était tombé

sur le flanc, son épée sous lui, mais sa contenance était d'une mortelle pâleur sous la lune livide, et Níniel s'affaissa à son chevet, pleurant et l'embrassant ; et, à ce qu'il lui sembla, il respirait faiblement, mais elle pensa que c'était le piège d'un espoir fallacieux, car il était tout froid, et ne bougeait pas, ni ne lui répondit mot. Et comme elle lui prodiguait ses caresses, elle découvrit que sa main était noire, comme roussie par une flamme, et elle la baigna de ses larmes et déchira un lambeau de son vêtement pour la panser. Mais il ne donnait toujours pas signe de vie sous son toucher, et elle l'embrassa de nouveau et s'écria à haute voix : « Turambar, reviens ! Écoute-moi ! Réveille-toi ! Car c'est Níniel. Le Dragon est mort, et je suis seule ici près de toi. » Mais il ne répondit point.

Brandir était là qui entendit son cri, car il avait atteint la bordure du champ de ruines ; mais comme il s'avancait vers Níniel quelque chose l'arrêta, et il se tint coi. Car au cri de Níniel, Glaurung tressaillit pour la dernière fois, et un frisson parcourut son corps ; et il entrouvrit ses yeux épouvantables où se jouait une lueur de lune, et haletant, il parla :

« Salut à toi, Nienor, fille de Húrin ! Voici que nous nous rencontrons une fois encore avant le dénouement. J'applaudis à ton bonheur, car tu as enfin retrouvé ton frère. Et à présent tu le connaîtras pour ce qu'il est : un meurtrier qui agit dans l'ombre, traître envers ses ennemis, infidèle à ses amis, et une malédiction pour ceux de sa race, Túrin fils de Húrin. Mais le plus noir de ses forfaits, tu l'éprouveras dans ton propre corps. »

Nienor demeurait assise, comme foudroyée, mais voilà que Glaurung expira ; et avec sa mort, le voile de sa malfaisance se détacha d'elle, et la mémoire lui revint limpide, jour pour jour, et elle se ressouvint également de tout ce qui lui était arrivé depuis cet instant où elle gisait sur le Haudh-en-Elleth. Et son corps tout entier frémit d'horreur et d'angoisse. Et Brandir, qui avait tout entendu, fut épouvanté, et il s'appuya contre un arbre.

Alors Nienor fut soudain sur pied, et elle se tenait là debout, pâle comme un spectre sous la lune, et elle se pencha sur Túrin, s'écriant : « Adieu toi, par deux fois mon bien-aimé *A Túrin Turambar turún' ambartanen* : Maître du Destin dont le Destin s'est rendu maître. Ô bienheureux d'être mort ! » Et l'esprit égaré par le désespoir et l'horreur qui l'avaient submergée, elle reprit sa course folle ; et Brandir la suivit, trébuchant et criant : « Attends ! attends, Níniel ! »

Un instant, elle s'arrêta et regarda en arrière, les yeux hagards : « Attends ? s'écria-t-elle, Attends ! tel fut toujours ton conseil et plût au ciel que je l'eusse écouté ! Mais maintenant il est trop tard et je ne

m'attarderai plus sur la Terre du Milieu !» Et elle reprit sa course éperdue devant lui [61].

Elle parvint rapidement à Cabed-en-Aras, et là elle s'arrêta sur les bords de l'abîme, et jetant les yeux sur les eaux en rumeur, s'écria : « Eaux ! Eaux ! Prends Níniel Nienor, fille de Húrin. Deuil, Deuil, fille de Morwen ! Prends-moi et emporte-moi jusqu'à la Mer !» Et elle se précipita au gouffre : une blanche lueur engloutie dans le noir tourbillon, un cri perdu dans le rugissement de la rivière.

Et coulèrent les eaux du Teiglin, et coulent encore, mais Cabed-en-Aras n'était plus : Cabed Naeramarth, tel fut le nom que lui donnèrent les hommes. Car le cerf jamais plus ne bondit au-dessus de ses eaux, et il n'est créature vivante qui ne l'évitât, et aucun homme ne s'aventurait sur ses bords. Brandir fils de Handir fut le dernier homme à scruter ses ténèbres ; et il se détourna plein d'horreur, car le cœur lui faillit, et bien que sa vie lui fût à présent haïssable, il ne put se donner à la mort qu'il souhaitait [62]. Alors sa pensée se tourna vers Túrin Turambar, et il s'écria : « Ai-je haine de toi, ou pitié ? Mais tu es mort. Je ne te dois nul merci, toi qui as pris tout ce que j'avais ou aurais pu avoir. Mais mon peuple t'a une dette de reconnaissance. Et cette dette, il convient qu'ils l'apprennent par ma bouche. »

Et boitillant, il reprit le chemin de Nen Girith, évitant l'endroit où gisait le Dragon avec un frisson d'effroi ; et comme il gravissait de nouveau le sentier escarpé, il aperçut un homme qui épiait à travers les branches, et le voyant rapidement se retira. Mais il avait reconnu ses traits à la clarté de la lune déclinante.

« Ah, Dorlas, s'exclama-t-il. Quelles nouvelles apportes-tu ? Comment t'en es-tu tiré vivant ? Et qu'en est-il de mon parent ? »

« Je n'en sais rien », répondit Dorlas sombrement.

« Voilà qui est étrange », dit Brandir.

« Si tu veux vraiment savoir, dit Dorlas, le Noire-Épée a prétendu nous faire passer à gué les rapides du Teiglin à la nuit close. Et je n'ai pas pu ; n'est-ce pas là chose étrange ? Je suis meilleur homme que bien d'autres au maniement de la hache, mais je ne suis pas chèvre-pied ! »

« Alors c'est sans toi qu'ils ont affronté le Dragon ? dit Brandir. Et lorsque le monstre a franchi le torrent ? Au moins es-tu resté à proximité pour voir ce qu'il adviendrait ? »

Mais Dorlas ne soufflait mot, et il restait là à fixer Brandir, les yeux pleins de haine. Alors Brandir comprit, devinant soudain que cet homme avait abandonné ses compagnons, et que la honte en avait fait un pleutre, et qu'il s'était caché dans les bois. « Honte à toi ! Dorlas, dit-il. Tu es cause de tous nos malheurs : c'est toi qui as incité au

combat le Noire-Épée, et attiré sur nous les foudres du Dragon, toi qui m'as tourné en dérision et as entraîné Hunthor à sa mort ; et voilà que tu prends la fuite et vas t'embusquer dans les bois ! » Et tout en parlant, une autre pensée lui traversa l'esprit, et il dit, pris d'une noire colère : « Et pourquoi n'es-tu pas venu avec des nouvelles ? C'était la moindre des réparations à faire ! Et l'aurais-tu fait, que Dame Níniel n'aurait pas eu à s'en aller elle-même en quête. Elle aurait pu ne jamais poser son regard sur le Dragon. Et elle serait vivante. Dorlas, je te hais ! »

« Garde ta haine ! dit Dorlas. Elle est aussi timorée que tes avis. Si ce n'avait été pour moi, les Orcs seraient venus te pendre comme un épouvantail dans ton propre jardin. Et le nom d'“ embusqué ”, tu peux aussi te le garder ! » Et la honte le rendant coléreux, il menaça Brandir de son poing énorme, et ainsi acheva son existence avant même que ne s'éteignît la lueur de stupeur dans son regard, car Brandir tira son épée, et lui en asséna un coup mortel ; et il resta là, tremblant, écoeuré par le sang, puis jetant son épée, il se détourna et reprit son chemin, courbé sur sa béquille.

Lorsque Brandir arriva à Nen Girith, la lune s'était couchée, livide, et la nuit reflétait. Le matin entrouvrait l'orient, et les gens qui se pressaient encore, terrifiés, près du pont, le virent venir comme une ombre grise dans l'aurore, et certains, pleins de stupeur, le hélèrent, criant : « Où donc étais-tu ? Et l'as-tu vue ? Car Dame Níniel est partie ! »

« Oui, elle est partie, répondit-il. Partie, partie pour ne plus jamais revenir. Mais je suis porteur de nouvelles. Et à présent écoutez-moi, peuple de Brethil, et dites-moi si jamais récit égala le récit que je vais vous faire ! Le Dragon est mort, mais mort également est Turambar, mort à ses côtés. Et voilà de bonnes nouvelles : bonnes certes, tant l'une que l'autre ! »

Alors les gens murmurèrent entre eux, s'interrogeant sur ses paroles, et certains dirent qu'il était fou ; mais Brandir s'écria : « Écoutez-moi donc jusqu'au bout ! Níniel aussi est morte, Níniel la toute-belle que vous aimiez, et que j'aimais plus que tout au monde. Au Saut-du-Cerf [63] elle a sauté, et les dents du Teiglin l'ont happée. Elle est partie, haïssant la lumière du jour. Car voici ce qu'elle a appris avant de fuir égarée : ils étaient enfants de Húrin, l'un et l'autre, le frère et la soeur. On l'appelait, lui, le Mormegil, et il prit nom Turambar, dissimulant son passé : Túrin fils de Húrin. Nous la nommâmes Níniel, ignorant son passé : elle était Nienor, fille de Húrin. Ils vinrent au Brethil, apportant l'ombre de leur noir destin. Et leur destin ici même s'est accompli, et cette terre sera à jamais

prisonnière du chagrin. Ne l'appellez plus Brethil, ni la terre des Halethrim, mais *Sarch nia Hîn Húrin*, la Tombe des Enfants de Húrin !»

Et bien qu'ils fussent encore incapables de comprendre comment ce mal était advenu, les gens pleuraient là debout, et certains dirent : « Il y a une tombe dans le Teiglin, pour Níniel la bien-aimée ; et il y aura une tombe pour Turambar, le plus vaillant des hommes ! Nous ne laisserons pas notre libérateur gisant sous la nue. Allons à lui !»

La mort de Turin

Or à l'instant même où Níniel prenait la fuite éperdue, Túrin remua, et du tréfonds de ses ténèbres, il lui sembla l'entendre au loin qui l'appelait ; mais sur ce, Glaurung mourut, et Túrin sortit de sa noire pâmoison et il respira de nouveau profondément, et soupira, et tomba dans un sommeil exténué. Mais peu avant l'aube, le froid se fit très vif, et il se retourna dans son sommeil, et la garde de Gurthang lui laboura le flanc, et soudain, il s'éveilla. La nuit se dissipait et il y avait un souffle du matin dans l'air ; il bondit sur ses pieds, se souvenant de sa victoire et du venin sur sa main. Et il la souleva et la considéra avec étonnement, car elle était bandée d'un morceau de linge blanc encore humide, et elle ne le lançait plus ; et il se dit en lui-même : « Qui donc prend si bon soin de moi, et cependant me laisse là couché dans les décombres, et la fétidité du Dragon ? Quels singuliers événements ont eu lieu ?»

Et il appela à haute voix, mais nul ne répondit. Tout était noir et désolé alentour, et il y avait un relent de mort. Il se courba et ramassa son épée, et elle était intacte, et l'éclat de son tranchant n'était nullement terni. « Immonde était le venin de Glaurung, dit-il. Mais tu es plus forte que moi, Gurthang ! Il n'est point de sang que tu ne boives ! À toi la victoire ! Mais viens ! Il me faut quérir du secours. Mon corps est fourbu et le froid transit mes os. »

Et il se détourna de Glaurung et le laissa à sa pourriture ; mais à mesure qu'il s'éloignait de ce lieu, chaque pas lui paraissait plus pénible, et il pensa : « À Nen Girith, je trouverai sans doute quelques-uns des éclaireurs qui guettent mon retour. Que ne suis-je au plus vite en ma propre maison, je recevrais les douces caresses de Níniel et les soins experts de Brandir. » Et c'est ainsi que, marchant à grand-peine en s'appuyant sur Gurthang, il atteignit enfin Nen Girith, dans la grisaille du petit jour ; et à l'instant même où certains se mettaient en route pour chercher sa dépouille, il se tenait debout devant le peuple.

Et ils reculèrent, horrifiés, car ce n'était pas lui qu'ils croyaient voir mais son esprit tourmenté ; et les femmes gémirent et se voilèrent la face. Mais il s'exclama : « Non ! Ne pleurez pas, mais réjouissez-vous ! Voyez donc ! Ne suis-je pas bien vivant ! Et n'ai-je point tué le Dragon qui menaçait vos demeures ? »

Alors ils tournèrent leur hargne contre Brandir, et lui crièrent : « Fou que tu es, avec tes contes mensongers ! Tu le disais gisant au loin, mort. Nous savions bien que tu étais fou ! » Mais Brandir était atterré, et les yeux écarquillés de peur, regardait Túrin et ne pouvait parler.

Mais Túrin s'adressa à lui, disant : « C'était donc toi qui étais là-bas et qui m'a soigné la main ? Sois-en remercié. Mais ton savoir fléchit si tu ne peux distinguer la pâmoison de la mort. » Et il se tourna vers le peuple : « Ne lui parlez pas de la sorte, imbéciles, tous tant que vous êtes. Qui d'entre vous aurait fait mieux ? Au moins a-t-il eu le courage de venir sur le lieu même du combat, tandis que vous restiez là à vous lamenter ! »

« Mais maintenant, fils de Brandir, à nous deux ! J'ai autre chose à apprendre de toi. Pourquoi es-tu ici, et tous ces gens que j'ai laissés à Ephel ? Si je puis aller affronter la mort pour vous sauver, ne puis-je au moins compter qu'on m'obéisse durant mon absence ? Et où est Níniel ? Puis-je au moins espérer que vous ne l'avez pas traînée ici, mais laissée là où je l'avais mise en sécurité en ma maison, et sous la garde d'hommes loyaux et sûrs ? »

Et comme personne ne répondait : « Allons, dites-moi où est Níniel, s'écria-t-il. Car elle seule je veux voir ; et à elle la première je conterai les travaux de cette nuit. »

Mais ils détournèrent leurs visages et Brandir dit enfin : « Níniel n'est pas ici. »

« Voilà qui est bien, dit Turambar. Je m'en vais donc chez moi. Y a-t-il un cheval pour me porter ? Ou mieux vaudrait une civière. Car je défaille sous le poids de mes peines. »

« Non ! Non ! dit Brandir, l'angoisse au coeur. Ta maison est vide. Níniel n'est pas là. Elle est morte. »

Mais une des femmes présentes – et c'était l'épouse de Dorlas, et qui n'aimait guère Brandir – s'interposa d'une voix stridente : « Ne l'écoute pas. Seigneur, car il a perdu l'esprit. Il est venu tout criant que tu étais mort, et il appelait ça de bonnes nouvelles ! Mais te voilà bien vivant ! Alors pourquoi croire son récit au sujet de Níniel : qu'elle serait morte et pire encore ! »

Túrin marcha sur Brandir : « Alors c'était une bonne nouvelle que ma mort ! s'exclama-t-il. Oui, tu me l'as toujours basement enviée,

cela je le savais. À présent, elle est morte, dis-tu ? Ou pire encore ? Quel mensonge as-tu ourdi dans la vilénie de ton âme, Pied-Bot ? Et ne pouvant manier d'autres armes, as-tu résolu de nous tuer avec tes paroles atroces ?»

Alors dans le coeur de Brandir, la colère chassa la pitié, et il s'écria : « Insensé ! Non point ! C'est toi l'insensé, Noire-Épée au noir destin ! Et tout ce peuple radoteur. Je ne mens pas. Níniel est morte, morte, morte ! Va-t'en la chercher dans le Teiglin !»

Froid et immobile se tenait Túrin : « Comment le sais-tu ? dit-il doucement. Comment l'as-tu machiné ?»

« Je le sais parce que je l'ai vue sauter, répondit Brandir. Mais les machinations furent tiennes. Elle a fui loin de toi, Túrin, fils de Húrin, et elle s'est jetée dans le Cabed-en-Aras, afin de ne plus jamais te revoir, Níniel ! Níniel ! Níniel ! Non pas, mais Nienor, fille de Húrin !»

Alors Túrin l'empoigna et le secoua ; car dans ces mots il avait reconnu la foulée de son destin qui le rejoignait, mais dans l'horreur et la fureur de son coeur, il se refusait à l'admettre, comme une bête frappée à mort, et qui blesse quiconque l'approche avant d'expirer.

« Oui, je suis Túrin, fils de Húrin ! cria-t-il. Et cela, il y a beau temps que tu l'as deviné. Mais de Nienor, ma soeur, tu ignores tout. Elle vit, saine et sauve au Royaume Caché. C'est là un mensonge né en ton propre esprit venimeux, pour troubler la raison de ma femme, et la mienne à présent. Boiteux malfaisant ! Nous pourchasseras-tu de ta hargne, tous deux, jusqu'à la mort ?»

Mais Brandir, d'un geste brusque, se dégagea : « Ne me touche pas, dit-il, et tais-toi ! Retiens tes paroles délirantes. Celle que tu appelles ta femme vint à toi et te soigna, et tu ne répondis point à son appel. Mais un autre répondit à ta place. Glaurung, le Dragon, qui, je le crois, vous a ensorcelés tous deux, vous liant d'un sort fatal. Et telles furent ses paroles avant d'expirer : « Nienor, fille de Húrin, voici ton frère, traître envers ses ennemis, infidèle à ses amis, une malédiction pour ceux de sa race, Túrin, fils de Húrin. » Et Brandir éclata soudain d'un rire dément : « On dit que sur leur lit de mort les hommes disent la vérité ! s'esclaffa-t-il. Et un Dragon de même, semble-t-il ! Túrin fils de Húrin, maudits soient ta race et tous ceux qui t'ont accueilli en leurs foyers !»

Alors Túrin saisit Gurthang, et une lueur mauvaise s'alluma en ses yeux. « Et que dire de toi, Pied-Bot ? dit-il lentement. Qui a dit à Níniel secrètement et derrière mon dos, mon nom véritable ? Qui l'a exposée à la malignité du Dragon ? Qui s'est tenu à proximité et l'a laissée périr ? Qui est revenu ici en toute hâte publier à grands cris cette horreur ? Qui s'apprête à exulter à mes dépens ? Les hommes,

dis-tu, disent la vérité à l'heure de la mort ? Alors dis-la, et fais vite !»

Mais Brandir, lisant sa mort sur le visage de Túrin, ne bougea point ni ne fléchit, bien qu'il n'eût d'autre arme que sa béquille ; et il parla ainsi : « C'est une longue histoire que tout cela, et trop longue à raconter, et je suis fatigué de toi. Mais tu me calomnies, fils de Húrin. Glaurung a-t-il menti à ton propos ? Si tu me tues, il apparaîtra aux yeux de tous qu'il n'a pas menti. Et cependant je ne crains pas de mourir, car j'irai alors chercher Níniel, que j'aimais, et peut-être me sera-t-il donné de la retrouver une fois encore, par-delà les Mers. »

« Chercher Níniel, dis-tu ! s'écria Túrin. Non, car c'est Glaurung que tu trouveras, et ensemble vous procréerez des mensonges ! Tu dormiras avec le Ver, l'écu de ton âme, et tu pourriras avec lui dans la même noire horreur !» Et il leva Gurthang et en asséna un terrible coup à Brandir, le frappant à mort. Mais les gens se cachèrent les yeux pour ne pas voir ce forfait, et comme Túrin se détournait et s'éloignait de Nen Girith, ils s'écartèrent de lui avec effroi.

Et Túrin s'en alla comme qui a perdu l'esprit, par les bois sauvages, tantôt maudissant la Terre du Milieu et toute la vie des Hommes, tantôt appelant le nom de Níniel. Mais lorsque fut consumé le paroxysme de son chagrin, il s'assit et médita tous ses actes, et il s'entendit qui disait : « Elle vit saine et sauve, au Royaume Caché » ; et il songea que si à présent sa vie était ruinée, c'est là-bas qu'il lui fallait se rendre ; car les mensonges de Glaurung l'avaient sans cesse fourvoyé. Aussi se leva-t-il et se dirigea-t-il vers les Gués du Teiglin, et passant devant le Haudh-en-Elleth, il s'écria : « Combien j'ai payé durement, ô Finduilas, d'avoir prêté l'oreille aux dires du Dragon. À présent accorde-moi tes conseils !»

Mais comme bien il l'invoquait, il aperçut douze chasseurs armés de pied en cap, qui passaient les Gués, et c'étaient des Elfes : et s'approchant il reconnut en l'un d'eux Mablung, le chef des chasseurs du roi Thingol. Et Mablung le héla, criant : « Túrin ! Te voilà enfin ! Je te cherchais, et suis bien aise de te voir vivant ; même si les années ont pesé lourdement sur tes épaules !»

« Lourdement, certes, dit Túrin. Oui, aussi lourdes que les pieds de Morgoth ! Mais si tu es bien aise de me voir vivant, tu es le dernier de ton espèce en la Terre du Milieu. Et pourquoi donc ?»

« Parce qu'on tenait ta personne en grand honneur parmi nous, répondit Mablung. Et bien que tu aies échappé à maints périls, je craignais pour toi à la fin. J'ai vu Glaurung surgir de son antre, et je pensais qu'ayant accompli son dessein inique, il s'en allait retrouver son Maître. Mais il se dirigea vers Brethil, et en même temps j'appris par des gens qui erraient par ici qu'on avait revu guerroyant le Noire-

Épée de Nargothrond, et que les Orcs évitaient les frontières du Brethil comme la peste. Alors j'eus grand-peur, et me suis dit : « Hélas, Glaurung va où ses Orcs ne s'aventurent point, il va provoquer Túrin au combat. C'est pourquoi je suis venu ici au plus vite, t'avertir et te prêter main-forte. »

« Vite, mais pas assez vite, dit Túrin. Glaurung est mort. »

Alors les Elfes le considérèrent avec stupeur et respect, et dirent : « Tu as tué le Grand Ver ! Glorieux à jamais sera ton nom parmi les Elfes et parmi les Hommes ! »

« Je n'en ai que faire, dit Túrin, car mon coeur aussi a été frappé à mort. Mais puisque vous venez de Doriath, donnez-moi des nouvelles des miens, car on m'a dit, à Dor-lómin, que mère et fille étaient réfugiées au Royaume Caché. »

Les Elfes restèrent coi, mais après un temps Mablung parla : « C'est en effet ce qu'elles firent, l'année qui précéda la venue du Dragon. Mais elles n'y sont plus à cette heure, hélas ! » Alors le sang de Túrin se figea, et une fois encore, il crut entendre la foulée du destin fatal qui s'acharnait contre lui jusqu'au dénouement. « Poursuis ! s'écria-t-il. Et sois bref ! »

« Elles s'en furent à ta recherche par monts et par vaux, en pays sauvage, dit Mablung. Et ce fut au mépris de tous conseils ; mais lorsqu'on sut que le Noire-Épée, c'était toi, elles voulurent coûte que coûte se rendre à Nargothrond. Et Glaurung se montra et tous les hommes commis à leur garde se débandèrent. Nul n'a vu Morwen depuis lors ; quant à Nienor, son esprit s'enténébra un temps, et elle prit la fuite vers le nord parcourant les grands bois comme une biche sauvage, et disparut. » Alors à la stupeur des Elfes, Túrin éclata d'un rire strident : « N'est-ce point une plaisanterie ? s'écria-t-il. Ô Nienor, la toute belle ! Elle courut de Doriath vers le Dragon, et du Dragon, dans mes bras. Que de douceurs lui réservait le sort ! Très brune elle était, et noire de cheveux ; toute menue et élancée comme une enfant-Elfe ; personne ne pourrait s'y tromper ! »

Mablung resta interdit, et reprit : « Il doit y avoir erreur. Telle n'était pas ta soeur. Elle était grande et elle avait les yeux bleus, et des cheveux d'or fin, la semblance même, sous les traits d'une femme, de Húrin, son père. Il est impossible que tu l'aies vue ! »

« Impossible, impossible, Mablung, crois-tu ? s'écria Túrin. Et pourquoi pas ? Car, vois-tu, je suis aveugle ! Tu l'ignoris ? Aveugle, aveugle, et tâtonnant depuis l'enfance dans le sombre brouillard de Morgoth ! C'est pourquoi tu dois me laisser ! Va, Va ! Rentre à Doriath et que l'hiver flétrisse le pays à jamais ! Maudit soit Menegroth ! Et maudite ta mission ! Cela seul manquait ! Voici venir la Nuit ! »

Et il disparut, prompt comme le vent, les laissant en proie à la peur et au désarroi. Mais Mablung dit : « Quelque événement étrange et terrible est survenu, dont nous ne savons rien. Suivons-le et procurons-lui notre aide si faire se peut : car le voilà fou, et l'esprit tout égaré. »

Mais Túrin filait au loin, et loin devant eux, et il vint à Cabed-en-Aras, et là il s'arrêta, et il prêta l'oreille aux mugissements des flots, et il vit que tous les arbres, tant proches que lointains, s'étiolaient et que leurs feuilles sèches tombaient lugubrement, comme si l'hiver s'était fourvoyé en ces premiers jours de l'été.

« Cabed-en-Aras, Cabed Naeramarth ! s'écria-t-il. Je ne souillerai pas tes eaux, là où Níniel fut engloutie, Car tous mes actes ont été néfastes, et le dernier fut le pire. »

Et il dégaina son épée et dit : « Salut à toi, Gurthang, acier de mort. Toi seule demeure ! Mais tu ne connais ni seigneur ni allégeance, hors la main qui te tient ! Tu ne refuses aucun sang ! Prendras-tu celui de Túrin Turambar ? Me tueras-tu bien et dûment ? »

Et de la lame s'éleva une voix glacée qui, en réponse, disait : « Oui, je boirai ton sang afin d'oublier le sang de Beleg, mon maître, et le sang de Brandir, injustement massacré. Je te tuerais bien et dûment. »

Alors Túrin ficha la garde en terre et se jeta sur la pointe de Gurthang, et la lame noire prit sa vie.

Or donc survint Mablung, et il contempla la hideuse dépouille de Glaurung mort, et son regard se porta sur Túrin, et il s'affligea, songeant à Húrin tel qu'il l'avait vu à Nirnaeth Arnoediad, et au terrible destin de sa race. Et comme les Elfes étaient là rassemblés, des hommes vinrent de Nen Girth, attirés par le spectacle du Dragon. Et lorsqu'ils connurent quelle avait été la fin de Túrin, ils pleurèrent ; et les Elfes, apprenant alors la raison du discours que leur avait tenu Túrin, furent pris d'horreur et de compassion ; et Mablung dit amèrement : « J'ai été mêlé, moi aussi, au destin des Enfants de Húrin, et avec des paroles également, j'ai tué celui que j'aimais. »

Et ils soulevèrent Túrin et s'aperçurent que son épée était rompue en deux. Ainsi devait disparaître tout ce qu'il possédait.

Bien des mains peinèrent pour ramasser du bois et l'entasser très haut et faire un grand bûcher, et par la flamme, fut détruit le corps du Dragon jusqu'à ce qu'il ne restât plus que des cendres noires et une poussière d'ossements. Et l'endroit où il fut brûlé devait demeurer à jamais nu et stérile. Mais on déposa Túrin sur le tertre élevé où il était tombé ; et on plaça à ses côtés les tronçons de Gurthang. Et lorsque tout fut accompli, et que les ménestrels des Elfes et des Hommes eurent chanté des thrènes disant la vaillance de Túrin et la beauté de Níniel, on hissa une grande pierre grise et on la dressa sur le tertre ; et

les Elfes y gravèrent ces mots en runes de Doriath :

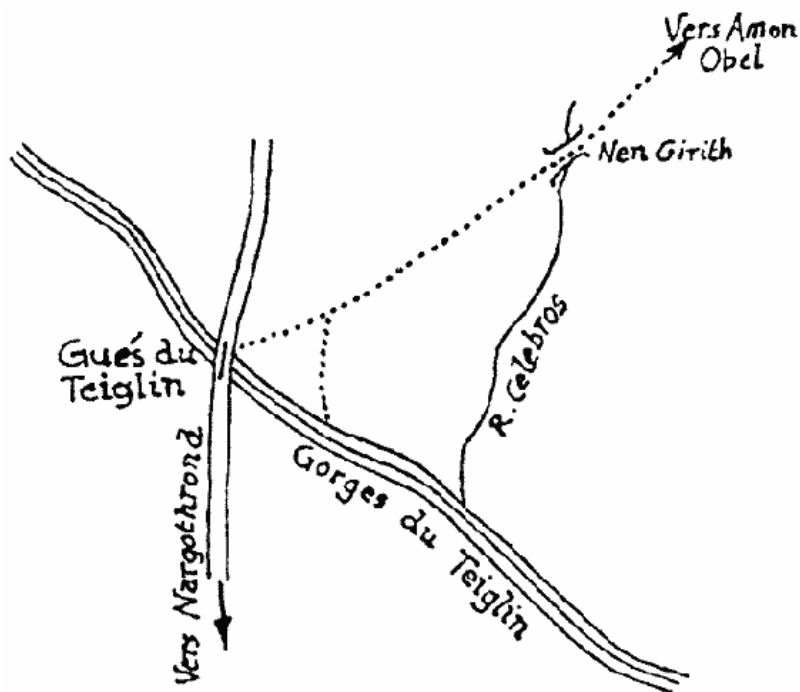
TÚRIN TURAMBAR DAGNIR GLAURUNGA

et au-dessous, ils inscrivirent :

NIENOR NÎNIEL

Mais elle n'était point là, et on ne sut jamais où les froides eaux du Teiglin l'avaient emportée.

Ainsi s'achève la Geste des Enfants de Húrin, le plus long des lais composés au Beleriand.



APPENDICE

Depuis le point du récit où l'on voit Túrin et ses hommes s'installer dans l'ancienne demeure des Petits-Nains, sur Amon Rûdh, on ne trouve aucune relation à ce point détaillée jusqu'à ce que le *Narn* reprenne le voyage de Túrin vers le nord, après la chute de Nargothrond.

À partir des nombreux plans, projets et notes, on peut cependant reconstituer quelques tableaux susceptibles de compléter les évocations plus sommaires du *Silmarillion*, et même des passages entiers, brefs mais cohérents, dignes de figurer dans le *Narn*.

Un fragment isolé, décrivant la vie des hors-la-loi sur Amon Rûdh dans les temps qui suivirent leur installation parachève, par exemple, la description de Bar-en-Danwedh.

Longtemps, la vie des hors-la-loi fut telle qu'ils pouvaient la souhaiter. Ils avaient de la nourriture en suffisance, un bon abri, chaud et sec, et toute la place voulue, et de reste, car ils découvrirent que les grottes pouvaient loger une centaine d'hommes et plus au besoin. Une autre salle, moins vaste, s'ouvrait au fond. Dans un coin, on avait aménagé unâtre et creusé dans le roc un conduit de fumée qui débouchait, par un orifice habilement camouflé, dans une crevasse à flanc de coteau. Et nombre d'autres chambres y avait-il, qui donnaient sur les salles communes ou sur la galerie, certaines servant de chambres à coucher, et d'autres d'ateliers ou d'entrepôts.

Car Mîm en savait bien plus long qu'eux sur l'art de la resserre, et il possédait quantité de récipients et de coffres en bois et en pierre, lesquels paraissaient fort anciens. Mais la plupart des chambres étaient vides, et dans les armureries, les haches et autres pièces d'équipement, pendaient, toutes rouillées et poussiéreuses, et les planches et les crochets étaient dégarnis ; et muettes, les forges, hormis une seule sise dans une petite pièce qui donnait sur la galerie intérieure, et le foyer de cette forge avait un conduit de fumée commun avec celui de la grande salle. Et c'est là que Mîm, à l'occasion, travaillait mais il ne supportait personne auprès de lui.

Pour le reste de l'année, ils s'abstinrent de toute expédition, et lorsqu'ils s'aventuraient à l'extérieur pour la chasse ou la cueillette, ils allaient le plus souvent par petits groupes. Mais longtemps, ils eurent du mal à retrouver leur chemin, et, en plus de Túrin, six seulement de ses hommes acquirent une sûre connaissance des lieux. Néanmoins, constatant que ceux qui avaient l'instinct pouvaient se faufiler dans leur repaire sans l'aide de Mîm, ils mirent une garde en faction de nuit et de jour, à proximité de la fissure dans le mur nord. Ils ne s'attendaient pas à être attaqués par le sud, car il n'y avait pas à redouter que l'Ennemi tentât l'escalade d'Amon Rûdh de ce côté-là ; mais de jour, il y avait généralement une sentinelle postée tout en haut, sur le sommet du mont, laquelle surveillait les lointains. Et tout escarpées que fussent les parois menant au sommet, on pouvait l'atteindre sans trop de peine, car à l'est de l'orifice de la caverne des marches avaient été grossièrement taillées

dans le roc, aboutissant à des pentes que des hommes pouvaient gravir sans aide.

Et l'année s'écoula sans mal et sans alerte. Mais voici que les jours se rembrunirent, et l'étang se fit gris et froid et les bouleaux se dénudèrent et de grosses pluies revinrent et les hommes durent se résoudre à rester plus souvent au logis. Mais bientôt ils se lassèrent de la pénombre sous la colline et de la demi-obscurité des salles ; et la plupart d'entre eux auraient trouvé la vie meilleure s'ils n'avaient pas dû la partager avec Mîm. Trop fréquemment, il surgissait d'un coin sombre ou d'une embrasure, lorsqu'ils le croyaient ailleurs ; et dans le voisinage de Mîm, une gêne s'insinuait dans leurs paroles et ils se mettaient à s'entretenir à voix basse.

Et pourtant – et les hommes ne laissaient pas de le trouver étrange – pour Túrin, il en allait tout autrement, son amitié avec le vieux Nain se resserrait et il portait volontiers attention à ses propos. Et tout l'hiver, il demeura assis des heures durant avec Mîm, l'écoutant évoquer les traditions de son peuple et l'histoire de sa vie ; et Túrin ne lui faisait pas reproche de ses mauvaises paroles à l'égard des Eldar. Et Mîm semblait fort content et montrait pour sa part beaucoup d'amitié envers Túrin. Et Túrin était le seul qu'il tolérât parfois auprès de sa forge, et là ils discutaient tous deux à voix basse. Et cela ne plaisait guère aux hommes ; et Andróg voyait la chose d'un oeil jaloux.

La leçon suivie dans *le Silmarillion* ne livre aucune indication quant à la manière dont usa Beleg pour s'introduire dans Bar-en-Danwedh ; « il apparut soudain parmi eux, dans la pénombre crépusculaire d'un jour d'hiver ». Selon d'autres ébauches brèves, on croit comprendre que telle fut l'imprévoyance des hors-la-loi, que la nourriture vint à manquer à Bar-en-Danwedh pendant l'hiver, et que Mîm leur refusa les racines comestibles engrangées dans ses magasins ; c'est pourquoi au début de l'année ils durent sortir de leur place forte en expédition de chasse. Beleg, qui approchait d'Amon Rûdh, aurait alors découvert leurs traces et les aurait suivis, soit jusqu'à leur campement de fortune lors d'une soudaine tempête de neige, soit jusqu'à Bar-en-Danwedh où il se serait faufilé à leur suite.

À cette époque, Andróg, qui cherchait les cachettes où Mîm entreposait la nourriture, s'égara dans les grottes et découvrit un escalier secret qui gagnait la plate-forme, au sommet du mont (c'est par cet escalier que certains des proscrits devaient trouver à s'échapper de Bar-en-Danwedh, lors de l'attaque des Orcs (*le Silmarillion*). Et soit dans la mêlée en question, soit en une occasion ultérieure, Andróg ayant repris son arc et ses flèches, au mépris de la malédiction de Mîm, fut blessé par un trait empoisonné (dans une seulement des versions de cet événement, le trait est donné pour une flèche d'Orc).

Andróg guérit de sa blessure par les soins de Beleg, mais il semble que son aversion et sa méfiance n'en furent point mitigées ; et quant à Mîm, sa haine envers Beleg s'aggrava d'autant ; car par ses soins Beleg

avait « dénoué » la malédiction que Mîm avait prononcée à rencontre d'Andróg. « Elle mordra de nouveau » dit-il. Il vint à l'esprit de Mîm que s'il mangeait lui aussi les *lembas* de Melian, il retrouverait sa jeunesse et recouvrerait ses forces ; et ne pouvant se les procurer par ruse, il feignit d'être malade et supplia son ennemi de lui en donner. Mais Beleg refusa, et son refus scella la haine que lui vouait Mîm, une haine d'autant plus forte que l'Elfe était aimé de Túrin.

On peut mentionner ici que lorsque Beleg sortit les *lembas* de son sac (*le Silmarillion*), Túrin Les refusa :

Les feuilles d'argent brillaient rouges à la lueur du feu ; et lorsque Túrin vit le sceau, son regard s'assombrit. « Qu'est-ce que tu as là ? » dit-il.

« Ce que peut donner de plus précieux une qui t'aime encore, répondit Beleg. Voici des *lembas*, le pain-de-route des Eldar, dont nul Homme n'a jamais goûté. »

« Le Heaume de mes pères, je prends volontiers, dit Túrin. Et grand merci de t'en être chargé ; mais je n'accepterai aucun présent en provenance de Doriath. »

« Alors renvoie ton épée et tes armes, dit Beleg. Et aussi le savoir et la nourriture qui te furent prodigués dans ta jeunesse. Et laisse tes hommes mourir dans le désert pour complaire à ton humeur. Toutefois, ce pain-de-route me fut donné à moi, et non à toi, et je puis en disposer à ma guise. N'en mange point s'il te reste au travers de la gorge ; mais d'autres ici ont peut-être plus faim que toi, et un orgueil moins chatouilleux. »

Et Túrin fut tout honteux, et pour ce qui est des *lembas*, vainquit son orgueil.

On trouve quelques autres indications fragmentaires concernant Dor-Cuarthol, le Pays de l'Arc et du Heaume, où durant un temps Beleg et Túrin, prenant appui sur leur forteresse d'Amon Rûdh, furent chefs d'une puissante armée qui opérait dans les contrées au sud du Teiglin (*le Silmarillion*).

Túrin recevait volontiers quiconque venait se joindre à lui, mais sur le conseil de Beleg, il n'admettait aucun nouveau venu en son refuge d'Amon Rûdh (qui avait pris nom maintenant *Echad i Sedryn*, le Camp des Fidèles). Seuls en savaient le chemin ceux de l'Ancienne Compagnie, et personne d'autre n'y était admis. Mais ils avaient établi d'autres camps et forteresses bien gardés aux alentours : dans la forêt à l'est, et sur les hauteurs, et aussi vers le sud dans les marais, depuis Methed-en-Glad (« l'Orée du Bois ») jusqu'à Bar-erib, à quelques lieues au sud d'Amon Rûdh ; et de tous ces camps armés, les hommes pouvaient apercevoir le sommet d'Amon Rûdh, et en recevoir par signaux des nouvelles et des ordres.

Et c'est ainsi qu'avant l'été révolu, la petite troupe de Túrin s'était grossie jusqu'à former une force considérable ; et le pouvoir d'Angband avait perdu du terrain. Et la rumeur de ces victoires parvint à Nargothrond, et beaucoup, là-bas, s'émurent, disant que si un hors-la-loi pouvait infliger de tels coups à

l'Ennemi, que ne pourrait faire le Seigneur du Narog ! Mais Orodreth se refusa à modifier ses décisions. Il suivait en toutes choses les avis de Thingol avec qui il échangeait des messages par des voies secrètes ; et c'était un seigneur plein de sagesse, de cette sagesse qui prend en considération d'abord son propre peuple, et s'inquiète de savoir combien de temps encore il pourra protéger leurs vies et leurs biens de la convoitise du Nord. C'est pourquoi il n'autorisa personne à rejoindre Túrin, et il lui envoya des messagers lui signifier que dans ses actes et desseins guerriers, il lui fallait se garder d'empiéter sur le pays Nargothrond, ou de pourchasser les Orcs jusqu'à ses frontières. Mais aux deux capitaines, il offrit toute aide autre que celle des armes, si besoin était, et cela sur l'incitation, croit-on, de Thingol et Melian.

Il est souligné à plusieurs reprises que Beleg resta constamment opposé au vaste projet de Túrin, bien qu'il n'ait cessé de le soutenir. Car il semblait à Beleg que le Heaume du Dragon avait agi sur Túrin différemment de ce qu'il avait souhaité ; et il prévoyait avec désarroi ce qu'il adviendrait dans les jours à venir. On possède des fragments de ses conversations avec Túrin à ce propos. Dans un de ces fragments, ils sont assis ensemble à Echad i Sedryn, leur place forte, et Túrin dit à Beleg :

« Pourquoi es-tu triste et songeur ? Est-ce que tout ne va pas au mieux depuis que tu es revenu avec moi ? Ma résolution ne s'est-elle pas révélée la bonne ? »

« Tout va bien maintenant, dit Beleg. Nos ennemis sont encore sous le coup de la surprise, et ils ont peur. Et nous avons encore des jours heureux devant nous ; pour un temps. »

« Et après ? »

« Après c'est l'hiver. Puis une autre année pour ceux qui seront encore en vie ! »

« Et quoi donc après ? »

« La colère d'Angband. Nous avons brûlé tout juste les extrémités des doigts de la Main Noire, tout juste ! Elle ne se retirera pas. »

« Mais la colère d'Angband n'est-elle pas notre propos et notre jouissance, dit Túrin. Que veux-tu que je fasse d'autre ? »

« Tu le sais bien, dit Beleg. Mais de cette voie-là, tu m'as interdit de parler. Mais écoute-moi maintenant. Le seigneur d'une grande armée a d'importants besoins. Il lui faut un refuge sûr ; et il lui faut des richesses, et des gens dont le métier n'est pas la guerre. Avec le nombre, s'accroissent les besoins en nourriture, et ils deviennent bien plus importants que n'en peut fournir la nature sauvage ; et puis voici que s'ébruite le secret. Amon Rûdh est une excellente place forte pour une poignée d'hommes – et elle a des yeux et des oreilles. Mais elle se dresse solitaire et on l'aperçoit de loin ; et point n'est besoin d'une grande armée pour l'encercler. »

« Cependant je me veux capitaine de ma propre armée, dit Túrin. Et si j'échoue eh bien j'échouerai ! Je barre le chemin à Morgoth, et tant que je le lui barrerai, il ne pourra utiliser la route du sud. Pour cela seul, on me devrait, à Nargothrond, quelques remerciements ; et même à l'aide, sous forme de choses utiles. »

Dans un autre bref entretien, Túrin réplique aux avertissements de Beleg quant à la fragilité de son pouvoir :

« Je voudrais régner sur un pays ; mais non pas sur celui-ci. Ici je désire seulement renforcer mes pouvoirs. Mon coeur se tourne vers Dor-lómin, le pays de mes pères, et c'est là que j'irai dès que je le pourrai. »

On lit aussi que Morgoth a, durant quelque temps, retiré sa main et ne s'est livré qu'à des semblants d'attaques, ceci pour « qu'en remportant de faciles victoires, les rebelles acquièrent une confiance téméraire en leurs propres forces ; et c'est bien ce qui arriva. »

Andróg apparaît de nouveau dans une ébauche décrivant l'attaque d'Amon Rúdh. C'est seulement alors qu'il révèle à Túrin l'existence d'un escalier intérieur, et il fut l'un de ceux qui gagnèrent le sommet par ce moyen. Là-haut, dit-on, il se battit avec une vaillance extrême, et tomba enfin blessé à mort par une flèche ; et ainsi s'accomplit la malédiction de Mîm.

Au récit, tel qu'il figure dans *le Silmarillion*, du périple de Beleg en quête de Túrin, de sa rencontre avec Gwindor à Taur-nu-Fuin, de la délivrance de Túrin et de la mort de Beleg aux mains de Túrin, il n'y a rien d'important à ajouter. Quant à la « lampe fëanorienne » que possède Gwindor, une de ces lampes qui émettent un rayonnement bleuté, et le rôle que joue cette lampe dans une version de l'histoire, voir ci-dessus, note [\[ici\]](#).

On notera ici que mon père avait l'intention de poursuivre l'histoire du Heaume du Dragon de Dor-lómin jusqu'à la période du séjour de Túrin à Nargothrond, et même au-delà ; mais ce passage ne fut jamais incorporé au reste du récit. Dans les versions existantes, le Heaume du Dragon disparaît lorsque s'effondre Dor-Cúarthol, et qu'est détruite Amon Rúdh, la forteresse des hors-la-loi. Or voici qu'on retrouve le Heaume en la possession de Túrin, à Nargothrond, où il n'a pu être introduit que s'il a été repris aux Orcs qui avaient capturé Túrin et l'avaient emmené vers l'Angband. Mais cette reconquête du Heaume lors de la délivrance de Túrin par Beleg et Gwindor aurait dû faire l'objet, à ce point du récit, d'un développement particulier.

Un fragment isolé nous apprend qu'à Nargothrond, Túrin se refusait à porter le Heaume « de peur de se faire connaître », mais qu'il s'en coiffa lorsqu'il alla combattre à Tumhalad (*le Silmarillion*), où l'on dit qu'il porta le masque de Nain qu'il avait découvert dans les armureries de Nargothrond (*le Silmarillion*). Voici la suite de la note :

Redoutant le Heaume, tous les ennemis l'évitaient et grâce à lui, il quitta

indemne le champ de mort et revint à Nargothrond portant le Heaume du Dragon ; et Glaurung, qui souhaitait le dépouiller de l'aide et de la protection que le Heaume lui dispensait (car lui-même le craignait), lui dit paroles moqueuses, prétendant que Túrin se voulait son vassal et serviteur assurément, puisqu'il arborait la contenance de son Maître sur le cimier de son Heaume.

Mais Túrin répondit : « Tu mens et tu le sais. Car cette image fut façonnée en dérision de toi ; et tant qu'il y aura quelqu'un pour porter ce Heaume, l'inquiétude sera ton lot toujours, de peur que celui qui le revêt ne t'assène le coup mortel. »

« Alors il faudra au Heaume un maître d'un autre nom que toi, dit Glaurung. Car je n'ai pas peur de Túrin, fils de Húrin. Tout au contraire ! Il n'est même pas assez hardi pour me regarder à découvert, droit dans les yeux ! »

Et de fait, telle était la terreur qu'inspirait le Dragon, que Túrin n'osait le regarder droit dans les yeux, mais avait tenu baissée la visière de son Heaume, de manière à se protéger le visage ; et tout en parlant, il n'avait pas levé les yeux plus haut que les pieds de Glaurung. Mais ainsi mis au défi, dans son orgueil et sa témérité, il releva sa visière, et regarda Glaurung droit dans les yeux.

En un autre endroit, une note nous apprend que lorsque Morwen entendit dire à Doriath que le Heaume du Dragon avait paru dans la mêlée, à la bataille de Tumhalad, elle comprit que la rumeur était vraie, qui disait que le Mormegil n'était autre que Túrin son fils.

Enfin on croit comprendre que Túrin devait porter le Heaume lorsqu'il tua Glaurung, car c'est ce qui ressort de ses sarcasmes à l'égard du Dragon agonisant, écho moqueur des paroles dites par Glaurung à Nargothrond, au sujet d'un « Maître d'un autre nom ». Mais on ne trouve aucune indication sur l'éventuelle mise en oeuvre de cette idée dans le fil du récit.

Un fragment précise la nature et les raisons de l'opposition que manifeste Gwindor à la politique défendue par Túrin à Nargothrond, une opposition à laquelle il n'est fait que très brièvement allusion dans *le Silmarillion*. Ce fragment ne forme pas un récit à proprement parler, mais on peut le reconstituer comme suit :

À tous les conseils du Roi, Gwindor s'élevait contre les projets de Túrin, disant qu'il avait été, lui, en Angband, et savait quelque chose de la puissance de Morgoth et de ses noirs desseins. « Les petites victoires ne nous seront d'aucun profit, car en définitive, elles permettent à Morgoth de localiser les plus audacieux de ses ennemis, et de rassembler des forces suffisantes pour les détruire. La puissance réunie des Elfes et des Edain a tout juste réussi à contenir Morgoth, et à nous procurer le répit de l'état de siège ; un long répit en effet, mais qui ne durera que tant que le voudra Morgoth, qui attend son heure pour diviser les alliés, et jamais plus on ne verra une telle union. À

présent, tout notre espoir réside dans le secret ; jusqu'à ce que viennent les Valar. »

« Les Valar ! dit Túrin. Ils vous ont abandonnés, et ils n'ont que mépris pour les Hommes. À quoi bon tourner son regard vers l'ouest à l'horizon de la Mer illimitée ? Nous n'avons affaire qu'à un seul Valar, et c'est Morgoth ; et si nous ne pouvons venir à bout de lui, du moins pouvons-nous le harceler et contrer ses desseins. Car une victoire est une victoire, quelque minime soit-elle, et sa valeur ne dépend pas uniquement de ce qui s'ensuit. Elle est utile également dans l'immédiat ; car si tu ne fais rien pour arrêter Morgoth, tout le Beleriand va tomber sous son ombre avant bien peu d'années, et un par un, il vous débusquera de vos tanières. Et que se passera-t-il alors ? Une misérable poignée de fugitifs s'enfuira vers le sud, et se terrera sur les plages, pris entre Morgoth et Ossë. Mieux vaut gagner un temps de gloire, même de brève durée ; car la fin n'en sera pas aggravée. Et même si vous pouviez par ruse et embuscade attraper tous les éclaireurs et espions de Morgoth jusqu'au dernier et au plus humble, de sorte qu'aucun ne puisse retourner en Angband avec son butin de nouvelles, Morgoth n'en apprendrait pas moins que vous êtes en vie, et il devinera où. Et c'est pourquoi je dis : bien que les Hommes n'aient qu'une vie brève comparée au temps sur terre alloué aux Elfes, ils préfèrent la passer, cette vie, à se battre, plutôt que de s'enfuir ou de se soumettre. Le défi porté par Húrin Thalion est un exploit insigne ; et bien que Morgoth en ait tué l'auteur, il ne peut faire que l'exploit n'ait eu lieu. Il sera honoré même des Seigneurs de l'Ouest ; et n'est-il pas consigné dans les Annales d'Arda ? Et ni Morgoth ni Manwë ne peuvent effacer ce qui est là inscrit. »

« Tu tiens un langage exalté, répondit Gwindor. Et il est évident que tu as vécu parmi les Eldar. Mais tu es dans l'erreur la plus noire, si tu associes dans ta pensée Morgoth et Manwë, ou parles des Valar comme des ennemis des Elfes et des Hommes ; car les Valar n'ont mépris pour personne ; et surtout pas pour les Enfants d'Ilúvatar. De plus, les espoirs des Eldar ne te sont pas tous connus. Selon une prophétie qui a cours parmi nous, un messenger de la Terre du Milieu franchira les ténèbres et atteindra Valinor, et Manwë entendra et Mandos fera grâce. Et pour ce temps à venir, ne nous faut-il pas préserver la semence des Noldor, et celle des Edain aussi bien ? Et Círdan séjourne à présent dans le Sud, et on y construit maints navires ; mais que sais-tu des navires ou de la Mer ? Tu ne penses qu'à toi et à ta propre gloire, et tu nous enjoins, à chacun de nous, de faire de même ; mais il nous faut songer à d'autres que nous, car tout le monde n'est pas capable de lutter et de mourir au combat, et ces autres, il nous faut les garder de la guerre et du désastre, tant que nous pouvons. »

« Alors confie-les à tes navires, tant qu'il est encore temps », dit Túrin.

« Ils refusent de se séparer de nous, dit Gwindor, quand bien même Círdan les pourrait tous prendre à charge. Il nous faut durer ensemble tant que faire se peut, et ne pas tenter le destin. »

« À tout cela j'ai répondu, dit Túrin. Assurer une défense intrépide des frontières, et infliger à l'ennemi de rudes coups avant qu'il ne puisse rassembler ses forces : c'est la seule voie, et pour vous, il n'y a pas meilleur espoir pour préserver une longue vie ensemble. Et celles dont vous parlez, aiment-elles donc si tendrement ces embusqués des grands bois, toujours à chasser comme des loups ? Les aiment-elles mieux que celui qui se coiffe de son Heaume et s'arme de son écu armorié et repousse l'ennemi, même en

nombre ? Les femmes de l'Edain, elles, ne les aimaient point, et elles n'empêchèrent pas les hommes de partir se battre à Nirnaeth Arnoediad. »

« Mais elles ont souffert des maux bien plus terribles que si la bataille n'avait pas eu lieu », dit Gwindor.

L'amour de Finduilas pour Túrin devait aussi être traité plus en détail :

Finduilas, la fille d'Orodreth, avait les cheveux d'or de ceux de la maison de Finarfin, et Túrin vint à se plaire à sa vue et en sa compagnie ; car elle lui rappelait les femmes de sa parenté et celles de Dor-lómin en la maison de son père. Au début il la voyait seulement en la présence de Gwindor ; mais bientôt ce fut elle qui le rechercha, et ils se rencontraient souvent seuls, bien que cela semblât un effet du hasard. Et elle le questionnait sur les Edain qu'elle avait rarement vus et quelques-uns seulement, et sur son pays et sa race.

Et Túrin lui parla librement de ces choses, bien qu'il ne lui nommât pas le pays de sa naissance ni aucun de ses parents ; et une fois il lui dit : « J'avais une soeur, Lalaith, ou du moins est-ce ainsi que je l'appelais ; et c'est elle que tu me remets en mémoire. Mais Lalaith était une enfant, une fleur d'or dans la verte herbe printanière ; et aurait-elle vécu, qu'elle serait peut-être à présent toute ternie de chagrin. Mais toi, tu es royale en ton maintien, et tel un arbre d'or ; j'aurais souhaité une soeur aussi belle que toi. »

« Mais tu es royal, toi aussi, dit-elle, et semblable aux Seigneurs du peuple de Fingolfin ; j'aurais souhaité un frère aussi vaillant. Et je ne pense pas qu'Agarwaen soit ton vrai nom, ni ne te convient-il, Adanedhel. Je t'appellerai Thurin, le Secret. »

Túrin, à ces mots, tressaillit, mais il dit : « Ce n'est pas mon nom ; et je ne suis pas un roi, car nos rois sont des Eldar, et je n'en suis pas un. »

Or Túrin s'aperçut que l'amitié de Gwindor se refroidissait à son égard ; et il s'étonna fort de voir que si au début la douleur et l'horreur de l'Angband avaient paru s'estomper dans son coeur, voilà que s'insinuaient, semblait-il, en lui de nouveau la détresse et le chagrin. « Et, pensa Túrin, peut-être Gwindor s'afflige-t-il de ce que je m'oppose à ses avis, et que ma voix l'ait emporté au Conseil. Et je voudrais qu'il n'en soit rien. » Car il aimait Gwindor, comme celui qui l'avait guidé et secouru, et il était plein de compassion pour lui. Mais à la même époque le rayonnement de Finduilas s'obscurcit, son pas s'alanguit et son visage se fit grave ; et Túrin, l'observant, soupçonna que les paroles de Gwindor avaient pu semer en elle la crainte de l'avenir.

En vérité, Finduilas était toute déchirée en son coeur. Car elle respectait Gwindor et elle avait grand-pitié de lui, et elle souhaitait ne pas ajouter une seule larme à ses douleurs ; mais contre son gré, son amour pour Túrin croissait de jour en jour, et elle songeait à Beren et Lúthien. Mais Túrin n'était pas comme Beren ! Il ne la dédaignait nullement, et se réjouissait en sa compagnie : et pourtant elle savait qu'il n'éprouvait pas pour elle le genre d'amour qu'elle souhaitait. Son esprit et son coeur étaient ailleurs : sur les rives de quelque rivière, en un lointain printemps. Alors Túrin parla à Finduilas, disant : « Ne laisse pas les paroles de Gwindor t'effrayer. Il a souffert dans les ténèbres de l'Angband, et c'est dur pour un homme de sa

trempé, que de se retrouver infirme, et nécessairement dépassé. Il a besoin pour guérir de la joie qui console et du temps qui dure. »

« Je le sais bien », dit-elle.

« Mais cette fois, nous gagnerons pour lui ! dit Túrin. Nargothrond vivra ! Jamais plus Morgoth le Couard ne s'aventurera hors de l'Angband, et il lui faudra entièrement s'en remettre à ses serviteurs ; ainsi a parlé Melian de Doriath. Et ses serviteurs sont les doigts de sa Main Noire ; et nous les frapperons et nous les trancherons, jusqu'à ce qu'il retire ses griffes. Nargothrond vivra ! »

« Sans doute vivra Nargothrond, dit Finduilas. Si tu peux accomplir un tel exploit. Mais prends garde, Adanedhel ; j'ai le coeur lourd lorsque tu t'en vas au combat, de crainte que Nargothrond ne soit endeuillée. »

Et peu après, Túrin se mit en quête de Gwindor et lui dit : « Gwindor, ami très cher, te voilà qui retombes dans la tristesse ; ne sois pas en peine ! Car tu vas trouver la guérison aux foyers de tes parents et à la clarté de Finduilas. »

Et Gwindor considéra Túrin avec surprise mais ne dit mot et se rembrunit.

« Pourquoi me regardes-tu comme cela ? dit Túrin. Souvent, ces derniers temps, tes yeux m'ont jeté des regards étranges. En quoi t'ai-je chagriné ? J'ai contré tes avis, mais un homme doit dire ce qu'il pense, et non pas dissimuler la vérité pour de quelconques raisons personnelles. Je donnerais beaucoup pour que nous pensions de même ; car je te dois une grande dette de reconnaissance, et je ne l'oublierai pas. »

« Tu ne l'oublieras pas ? dit Gwindor. Pourtant par tes actions et tes résolutions, tu m'as changé ma maison et les miens. Sur eux, tu as projeté ton ombre. Qu'ai-je à me réjouir, moi qui ai tout perdu en ta faveur ? »

Mais Túrin ne comprit pas ces mots, et crut seulement deviner que Gwindor jalousait la place qu'il avait prise dans le coeur et dans les conseils du Roi.

Suit un passage où Gwindor met en garde Finduilas contre son amour pour Túrin, lui révélant qui est Túrin, et ce passage reproduit de près celui donné dans *le Silmarillion*. Mais dans la dernière version la réponse de Finduilas est plus développée.

« Tes yeux sont voilés, Gwindor, dit-elle. Tu ne vois ni ne comprends ce qui est ici advenu. Dois-je subir double honte pour te révéler la vérité ? Car je t'aime, Gwindor, et j'ai honte de ne pas t'aimer mieux, mais je suis la proie d'un amour puissant encore, et dont je ne me puis délivrer. Je ne l'ai point recherché, et longtemps je l'ai écarté. Mais si j'ai pitié de tes douleurs, aie pitié des miennes. Túrin ne m'aime pas ; et il ne m'aimera jamais. »

« Tu dis cela pour innocenter celui que tu aimes.

Pourquoi recherche-t-il ta compagnie, et reste-t-il assis longtemps à tes côtés, et s'en revient-il toujours plus joyeux ? »

« Parce qu'il a, lui aussi, besoin de réconfort, dit Finduilas. Et il est aussi privé des siens. Tous deux, vous avez mêmes besoins. Mais que dire de Finduilas ? Ne suffit-il pas que je me confesse à toi mal-aimée, et faut-il encore que tu me soupçonnes de parler ainsi pour te tromper ? »

« Non, une femme se trompe rarement dans un tel cas, dit Gwindor. Et tu n'en trouveras guère qui nieront qu'elles sont aimées, lorsque c'est le cas. »

« Si l'un de nous trois a trahi sa foi, c'est moi ; pourtant ce ne fut point de

plein gré. Mais qu'en est-il de ton destin et des rumeurs de l'Angband ? Et qu'en est-il de la mort et de la destruction ? L'Adanedhel est puissant dans les Fastes du Monde, et de taille à atteindre Morgoth, en un jour lointain sans doute, mais qui viendra. »

« Il est fier », dit Gwindor.

« Mais il est exorable aussi, dit Finduilas. Il n'est point encore éveillé, mais son coeur est toujours accessible à la pitié, et il ne s'y refuse jamais. Peut-être la pitié sera-t-elle la seule voie d'accès à ce coeur. Mais de moi, il n'a point pitié. Il me tient en révérence, comme si j'étais tout ensemble sa mère et une reine ! »

Et peut-être Finduilas disait vrai, voyant les choses avec les yeux perçants des Eldar. Et Túrin, ignorant tout de ce qu'il y avait entre elle et Gwindor, se faisait toujours plus tendre à son égard, car il la voyait toujours plus triste. Mais une fois Finduilas lui dit : « Thurin Adanedhel, pourquoi m'as-tu caché ton nom ? Si j'avais su qui tu étais, je t'aurais rendu honneur tout autant, mais j'aurais mieux compris ton chagrin. »

« Que veux-tu dire ? dit-il. Qui me crois-tu ? »

« Túrin, fils de Húrin Thalion, capitaine du Nord. »

Alors Túrin reproche à Gwindor d'avoir révélé son nom véritable, comme il est relaté dans *le Silmarillion*.

Un seul autre passage, portant sur cette partie du récit, existe sous une forme plus complète que dans *le Silmarillion* (on ne dispose d'aucune autre version de la bataille de Tumhalad et du sac de Nargothrond ; et les discours de Túrin et du Dragon sont si développés dans *le Silmarillion* qu'il est peu probable qu'ils existent en une version amplifiée ailleurs. Le passage suivant est un récit beaucoup plus détaillé de l'arrivée des Elfes Gelmir et Arminas à Nargothrond, l'année de la chute (*le Silmarillion*). Pour le récit de leur rencontre à laquelle il est fait allusion ici, voir ci-dessus [\[ici\]](#).

Au printemps vinrent deux Elfes, et ils avaient noms Gelmir et Arminas du peuple de Finarfin, et ils dirent qu'ils avaient un message pour le Seigneur de Nargothrond. On les conduisit devant Túrin ; mais Gelmir dit : « C'est à Orodreth, fils de Finarfin, que nous voulons parler. »

Et lorsque vint Orodreth, Gelmir lui dit : « Seigneur, nous étions du peuple d'Angród, et nous avons erré au loin après Dagor Bragollach ; mais récemment nous avons vécu parmi les compagnons de Círdan, près des Embouchures du Sirion. Et un jour il nous manda, et il nous dépêcha auprès de toi. Car Ulmo lui-même, le Seigneur des Eaux, lui était apparu, et l'avait averti d'un grand péril qui menace Nargothrond. »

Mais Orodreth était méfiant, et il répondit : « Pourquoi arrivez-vous ici comme venant du Nord ? Ou peut-être aviez-vous encore d'autres missions à remplir ? »

Alors Arminas répondit : « Seigneur, depuis Nirnaeth, je cherche sans discontinuer le Royaume Caché de Turgon, et ne l'ai point trouvé ; et dans cette quête, je crains avoir par trop différé ma mission auprès de toi. Car Círdan nous envoya le long de la côte par bateau, pour raisons de secret et de

rapidité, et on nous mit à terre à Drengist. Mais parmi les marins, il y en avait qui étaient venus au sud, dans les années passées, comme messagers de Turgon, et à travers leurs paroles réservées, j'ai cru comprendre que Turgon demeurait encore dans le Nord, et non pas dans le Sud, comme le croient la plupart des gens. Mais nous n'avons trouvé ni signe ni rumeur de ce que nous cherchions.

« Pourquoi cherchez-vous Turgon ? » dit Orodreth.

« Parce qu'on dit que son royaume sera le dernier à résister à Morgoth », répondit Arminas. Et ces mots parurent à Orodreth de mauvais augure, et il en conçut grand déplaisir.

« Alors ne vous attardez pas au Nargothrond, dit-il, car ici vous n'entendrez pas parler de Turgon. Et je n'ai besoin de personne pour m'apprendre que Nargothrond est en danger. »

« Ne sois pas courroucé, Seigneur, dit Gelmir, si nous répondons par la vérité à tes questions. Et nos errances par des chemins détournés n'ont pas été vaines, car nous avons poussé bien au-delà de tes avant-postes ; nous avons traversé Dor-lómin, et toutes les terres à l'ombre de l'Ered Wethrin, et nous avons exploré la Passe du Sirion, espionnant les mouvements de l'Ennemi. Il y a un grand concours d'Orcs et de créatures infâmes dans ces régions, et une armée se rassemble dans les parages de l'île de Sauron. »

« Je le sais, dit Túrin. Tes nouvelles sont périmées. Pour nous être de quelque utilité, le message de Círdan aurait dû nous parvenir plus tôt. »

« Au moins, Seigneur, veuillez écouter maintenant le message, dit Gelmir à Orodreth. Écoute donc les paroles du Seigneur des Eaux ! Ainsi parla-t-il à Círdan le Charpentier : “ Le Mal du Nord a souillé les sources du Sirion, et mon pouvoir se retire des doigts des eaux courantes. Mais une chose pire est sur le point d'advenir. Fais donc dire au Seigneur de Nargothrond : ferme les portes de ta forteresse et ne t'aventure pas au-dehors. Jette les pierres de ton orgueil dans la rivière impétueuse, afin que le Mal-qui-va-rampant ne puisse découvrir tes portes »

Ces paroles parurent obscures à Orodreth, et comme à son accoutumée, il se tourna vers Túrin pour prendre conseil de lui. Mais Túrin se méfiait des messagers et il dit avec dédain : « Que sait Círdan de nos guerres à nous qui vivons à proximité de l'Ennemi ? Que les marins s'occupent de leurs navires ! Mais en vérité, si le Seigneur des Eaux veut nous faire parvenir un conseil, qu'il parle plus clair. Autrement il nous semblera plus expédient de mobiliser nos armes et d'aller audacieusement à la rencontre de l'ennemi, dès qu'il fera mine de s'approcher de trop. »

Là-dessus Gelmir s'inclina devant Orodreth et dit : « J'ai parlé comme on me l'avait enjoint de faire, Seigneur », et il se détourna. Mais Arminas dit à Túrin : « Es-tu vraiment de la Maison de Hador, comme je l'ai entendu murmurer ? »

Ici j'ai nom Agarwaen, le Noire-Épée de Nargothrond, dit Túrin. La réserve, semble-t-il, est ton fort, sire Arminas, et mieux vaut que le secret de Turgon ne te soit pas confié, ou il serait promptement divulgué dans tout l'Angband ! Le nom d'un homme lui appartient, et si le fils de Húrin apprend que tu l'as trahi, lui qui voulait rester caché, alors que Morgoth te prenne et qu'il te brûle la langue ! »

Arminas fut stupéfait par le noir courroux de Túrin ; mais Gelmir dit : « Il ne sera pas trahi par nous, Agarwaen. Ne sommes-nous pas ici à tenir conseil

derrière portes closes, en un lieu où l'on peut parler librement ? Et Arminas t'a posé cette question, à ce que je pense, parce que c'est chose connue de tous ceux qui vivent près de la Mer, qu'Ulmo a un grand amour pour la Maison de Hador, et certains disent que Húrin et Huor, son frère, ont visité un jour le Royaume Caché. »

« Si cela avait été, alors Húrin se serait gardé d'en rien dire à personne, ni aux grands ni aux petits, et encore moins à son fils tout enfant, répondit Túrin. Aussi je ne crois pas qu'Arminas m'ait demandé cela dans l'espoir d'apprendre quelque chose au sujet de Turgon. Je me méfie de messagers fauteurs de trouble ! »

« Garde ta méfiance ! dit Arminas furieux. Gelmir se trompe sur mon compte. Je t'ai demandé cela parce que je doutais de ce qui semble ici être couramment admis ; car tu ne ressembles guère à ceux de la race de Hador, quel que soit ton nom ! »

« Et que sais-tu donc à leur propos ? » dit Túrin.

« J'ai vu Húrin, répondit Arminas. Et ses pères avant lui. Et dans les solitudes de Dor-lómin, j'ai rencontré Tuor, fils de Huor, le frère de Húrin, et il est aussi semblable à ses pères que tu ne l'es point ! »

« Cela se peut, dit Túrin, encore que de Tuor je n'aie jamais entendu parler avant aujourd'hui. Mais si mon chef est noir, et non pas doré, je n'en suis pas honteux. Car je ne serais pas le premier fils à ressembler à sa mère ; et je suis issu de Morwen Eledhwen de la Maison de Bëor, apparentée à Beren Camlost. »

« Je ne parlais point de la différence entre le noir et l'or, dit Arminas. Mais de ce que ceux de la Maison de Hador ont tout autres usages, et Tuor parmi eux. Car ils ont manières courtoises, et ils écoutent les bons conseils, et tiennent en révérence les Seigneurs de l'Ouest. Mais toi, semble-t-il, tu n'écoutes que ta propre sagesse, ou les dictées de ta seule épée ; et tu parles avec hauteur. Et je te le dis, Agarwaen Mormegil, si tu agis ainsi, ton destin sera tout autre que celui auquel pourrait prétendre un qui est issu des Maisons de Hador et de Bëor. »

« Mon destin a toujours été autre, répondit Túrin. Et si, à ce qu'il paraît, je dois supporter la haine de Morgoth en raison de la vaillance de mon père, me faut-il également endurer les sarcasmes et les paroles de sinistre augure d'un fugitif, même s'il se dit en parenté avec des rois ? Voici mon conseil : va-t'en vite te mettre en sûreté sur les rives de la Mer. »

Et Gelmir et Arminas s'en furent, et ils retournèrent vers le sud ; et malgré les paroles insultantes de Túrin, ils se languissaient de marcher au combat aux côtés des leurs ; et ils partirent uniquement parce que Círdan leur avait enjoint, sur ordre d'Ulmo, de lui rapporter des nouvelles de Nargothrond et de la réception de leur message. Et Orodreth demeura fort troublé des paroles du messager ; mais l'humeur de Túrin s'assombrit encore, et il ne voulut rien savoir de leurs conseils, et surtout refusa catégoriquement de consentir à la destruction du grand pont. Car cela, au moins, des paroles d'Ulmo, ils avaient déchiffré correctement.

Nulle part explique-t-on pourquoi Gelmir et Arminas, mandés d'urgence à Nargothrond, furent envoyés par Círdan le long de la côte jusqu'au Firth de Drengist. Arminas dit que cela fut fait pour assurer la rapidité et le secret ; mais le secret aurait été mieux protégé s'ils

avaient remonté le cours du Narog depuis le sud. On peut penser que Círdan a obéi en cela aux ordres d'Ulmo (afin qu'ils puissent rencontrer Tuor à Dor-lómin et le guider jusqu'à la Porte des Noldor), mais il n'y a aucune indication dans ce sens.

SECONDE PARTIE

LE SECOND ÂGE

UNE DESCRIPTION DE L'ÎLE DE NÚMENOR

LA relation de l'île de Númenor donnée ici est tirée des cartes assez rudimentaires et des descriptions qui furent longtemps conservées dans les archives des Rois du Gondor. Elles ne représentent guère qu'une minime partie des écrits d'autrefois, car les savants lettrés de Númenor avaient composé maints traités d'Histoire Naturelle et de Géographie ; mais ces traités devaient disparaître lors de la Submersion de l'île, comme presque tous les autres témoignages de ce qui fit, un temps, la grandeur de Númenor dans les arts et dans les sciences.

Et devaient être perdus ou détruits par négligence jusqu'aux documents conservés au Gondor ou à Imladris (où avaient été déposés à la garde d'Elrond les trésors rémanents des Rois du Númenor Septentrional). Car si les rescapés vivant en Terre du Milieu se « languissaient », disaient-ils, d'Akallabêth l'Engloutie, et même des siècles et des siècles après s'obstinaient à se considérer un peu comme des exilés, lorsqu'il devint évident que le Pays du Don avait été repris et que Númenor avait disparu à jamais, bien rares furent ceux qui s'intéressèrent aux lambeaux de son histoire, la plupart n'y voyant qu'une source de regrets inutiles. Et aux époques plus tardives, on ne se souvenait plus guère que du récit d'Ar-Pharazôn et de son armada impie.

Le pays de Númenor ressemblait, en son dessin, à une étoile à cinq branches, ou pentacle, avec une portion centrale mesurant quelque deux cent cinquante milles, tant d'est en ouest que du nord au sud, qui projetait dans la mer cinq vastes promontoires péninsulaires. On considérait ces promontoires comme autant de régions distinctes, et ils avaient noms Forostar (Terres-du-Nord), Andustar (Terres-de-l'Ouest), Hyarnustar (Terres-du-Sud-Ouest), Hyarrostar (Terres-du-Sud-Est) et Orrostar (Terres-de-l'Est). La portion centrale de l'île s'appelait Mittalmar (L'Intérieur-des-Terres), et elle n'avait pas accès à la mer, sauf pour la contrée environnant Rómenna et la tête de Sonfirth. Une partie restreinte du Mittalmar se trouvait cependant séparée du reste et avait nom Arandor, la Terre du Roi. En Arandor se trouvaient le

port de Rómenna, le Meneltarma, et Armenelos, la Cité des Rois ; et ce fut de tout temps la partie la plus populeuse de Númenor.

Le Mittalmar dominait les promontoires (compte non tenu de l'altitude de leurs monts et collines) ; c'était une région de pâturages et de landes herbeuses, et peu d'arbres y poussaient. Presque au centre du Mittalmar se dressait la haute montagne nommée Meneltarma, Le-Pilier-des-Cieux, consacrée au culte d'Eru Ilúvatar. Si les pentes inférieures de la montagne étaient peu abruptes et gazonnées, les versants se faisaient toujours plus escarpés et, vers le sommet, défiaient l'escalade. Mais une route sinueuse prenait au pied du versant sud, et gravissait le mont en spirale pour s'achever sous la corniche faîtière, au nord. Car le sommet était une sorte de cône évasé et déprimé en son centre, et il aurait pu contenir une grande multitude ; mais il demeura inviolé durant toute l'Histoire de Númenor. Point d'édifices, point d'autel dressé là, pas même un amoncellement de pierres brutes ; et en tous ces jours de grâce qui furent les leurs, les Númenoréens ne possédèrent nulle autre semblance de temple, et ce jusqu'à la venue de Sauron. Au flanc de la montagne sacrée, personne, jamais, ne mania d'outils ou d'armes ; et personne ne pouvait prononcer une parole sinon le Roi. Trois fois l'an, le Roi parlait, offrant à Eru Ilúvatar des prières pour l'année à venir au temps de l'*Erukyermë*, les premiers jours du printemps ; des louanges à l'*Erulaitalë*, la mi-été ; et des actions de grâces, à l'*Eruhantalë*, la fin de l'automne. En ces trois temps, le Roi gravissait la montagne à pied, suivi d'un grand concours de peuple, vêtu de blanc et paré de guirlandes, mais silencieux. À d'autres moments de l'année, les gens avaient liberté de grimper au sommet, seuls ou de compagnie, mais on raconte que le silence était tel que même un étranger ignorant tout des coutumes de Númenor et de son histoire, s'il se trouvait transporté en ces lieux, n'aurait point osé hausser la voix. Jamais oiseau ne visitait le mont, hormis des aigles. Et si quelqu'un s'approchait du sommet, trois aigles surgissaient incontinent, et se juchaient sur trois rochers proches de la corniche ouest ; mais quand revenait le temps des Trois Prières, les aigles ne se posaient pas, mais tournoyaient dans le ciel au-dessus de la foule. On les appelait les Témoins de Manwë, et on les croyait mandés par lui d'Aman, pour veiller sur la Montagne Sacrée et sur tout le pays.

À sa base, le Meneltarma s'affaissait en pente douce vers la plaine environnante, pour se ramifier, semblait-il, en cinq chaînons de collines basses qui se prolongeaient sur les cinq promontoires ; et on nommait ces contreforts les Tarmasundar, les « Racines du Pilier ». La route d'accès au Mont cheminait en crête sur la Racine du sud-ouest ;

et entre cette crête et celle du sud-est, les terres se creusaient en une vallée ombreuse. Et elle s'appelait Noirinan, la Vallée des Tombeaux ; car à sa tête on avait excavé dans le pied rocheux de la montagne des chambres funéraires qui abritaient les tombes des Rois et des Reines de Númenor.

Mais en sa plus grande partie, le Mittalmar était une région de pâturages ; au sud-ouest se déployaient des hautes prairies ondoyantes et là, dans l'Emerië, se trouvait le principal séjour des Bergers.

Le Forostar était, de tous, le moins fertile ; pays pierreux aux arbres rares, sauf pour le versant ouest où les sapins et les mélèzes se plaisaient parmi les bruyères. Vers le Cap Nord, le pays n'était qu'un escarpement vertigineux, d'où se dressait abrupt le puissant Sorontil dont les hautes parois tombaient à pic dans la mer. Et c'était le repaire de nombreux aigles ; et dans ce lieu, Tar-Meneldur Elentirmo construisit une tour élevée d'où il pouvait observer le mouvement des astres.

L'Andustar était également une terre rocailleuse en sa partie septentrionale, avec de grands bois de sapins qui surplombaient la mer, et il y avait trois petites baies qui s'ouvraient vers l'ouest, découpées dans les terres du plateau ; mais en plusieurs endroits la falaise s'élevait un peu en retrait, et les terres à son pied allaient s'inclinant doucement vers le rivage. Au nord était la Baie d'Andúnië, où s'abritait le grand port d'Andúnië (Le Soleil Couchant) avec sa ville au bord de l'eau et ses nombreuses habitations à flanc de coteau. Mais l'Andustar méridional était en grande partie fertile, et y foisonnaient les grands bois, bouleaux et hêtres sur les hauts, chênes et ormes aux creux des ravines. Entre les promontoires de l'Andustar et de l'Hyarnustar s'échancrait la Baie spacieuse nommée Eldanna, parce qu'elle était tournée vers l'Eressëa ; et les contrées alentour, abritées des souffles du nord et ouvertes aux mers d'Occident, étaient terres clémentes, et là tombaient de grandes pluies. Et au coeur de la Baie d'Eldanna était le plus beau port de tout Númenor, Eldalondë la Verte, où aux jours d'autrefois venaient mouiller le plus souvent les blanches nefes rapides des Eldar.

Et dans les parages de ce lieu, sur les versants marins et loin à l'intérieur des terres, poussaient les arbres odorants aux vertes feuilles persistantes, que les Eldar avaient apportés de l'Ouest ; et ils avaient tant prospéré que c'en était beau, disaient les Eldar, presque comme un port d'Eressëa. C'était le plus grand charme de Númenor, et le souvenir devait s'en perpétuer dans les chants bien longtemps après qu'ils eurent péri à jamais, car rares furent ceux qui fleurirent à l'est du Pays du Don : *l'oiolairë* et *le lairelossë*, *le nessamelda*, *le vardarianna*,

le *taniquelassë*, et le *yavannamirë*, avec ses fruits sphériques de couleur écarlate. Et de douces senteurs émanaient de la fleur, de la feuille et de l'écorce de ces arbres, et leurs arômes confondus embaumaient tout le pays ; d'où son nom : Nisimaldar, Les Arbres Aromatiques. Et on en avait planté en d'autres régions de Númenor, et ils avaient poussé, mais bien moins abondamment. Et seulement au Nisimaldar se plaisait le puissant arbre d'or *malinornë*, qui au bout de cinq siècles atteignait une hauteur à peine moindre que celle qu'il avait en Eressëa même. Son écorce était lisse et argentée et ses rameaux se relevaient légèrement vers le ciel comme ceux du bouleau ; mais il n'avait jamais qu'un seul et unique tronc. Ses feuilles ressemblaient aussi à celles du bouleau, mais plus larges, et elles étaient vert pâle à l'avers et toutes d'argent à l'envers et chatoyantes au soleil ; et elles ne tombaient pas à l'automne mais comme l'or se ternissaient. Au printemps l'arbre fleurissait d'or, et les fleurs s'épanouissaient en grappes, comme des cerises, et duraient tout l'été ; et dès qu'elles étaient écloses, les feuilles se détachaient, de sorte que le printemps et l'été durant, une futaie de *malinorni* avait voûte et tapis d'or, mais les piliers étaient d'argent mat [64]. Et son fruit était une noix en une écale d'argent ; et Tar-Aldarion, le sixième Roi de Númenor, en fit cadeau au Roi Gil-galad du Lindon. En cette terre-là, elles ne prirent point racine, mais Gil-galad en donna à Galadriel, sa parente ; et par l'effet de ses pouvoirs, les noix germèrent et se multiplièrent au Lothlórien, le bon pays au bord du fleuve Anduin, et ce tant que les Grands-Elfes vécurent en Terre du Milieu ; mais les *malinorni* ne devaient jamais atteindre là-bas la hauteur et la vigueur des grandes futaies du Númenor.

La rivière Nunduinë se jetait dans la mer à Eldalondë, et en chemin elle alimentait le petit lac de Nésinen, ainsi nommé pour le foisonnement, sur ses rives, des fleurs et buissons odorants.

Le Hyarnustar était, en sa partie occidentale, une région montagneuse avec de hautes falaises accores à l'ouest et au sud ; mais à l'est il y avait de vastes vignobles qui poussaient dans une terre chaude et fertile. Les promontoires du Hyarnustar et du Hyarrostar s'évasaient largement, et sur ces plages spacieuses mer et terre se mêlaient doucement l'une à l'autre, et leurs paisibles retrouvailles ne se voyaient nulle part ailleurs au Númenor. Ici affluait le Siril, le principal cours d'eau du pays (car, hors la Nunduinë, les autres n'étaient que de brefs torrents impétueux qui se ruaient vers la mer) ; mais le Siril sourcillait au pied du Meneltarma dans la vallée de Noirinan, et baignait le Mittalmar méridional avant de devenir, en aval, un fleuve aux lents méandres qui se déchargeait enfin dans la

mer, parmi les bas-fonds marécageux et les roselières ; et ses nombreuses petites embouchures se creusaient de mouvants chenaux dans les grands sables ; car de part et d'autre se déployaient sur plusieurs milles des plages de sable blanc et de galets gris ; et là séjournaient la plupart des pêcheurs, dans des villages bâtis sur les hauts fonds dans les lagunes, dont le principal était Nindamos.

Au Hyarrostar poussaient abondance d'arbres de toutes essences, et parmi eux le *laurinquë*, qui faisait l'enchantement des populations par ses fleurs, car il n'était bon à nul autre usage. On lui avait donné ce nom en raison de ses longues grappes de fleurs jaunes ; et certains pensaient, qui avaient entendu les Eldar parler de Laurelin, l'Arbre d'Or de Valinor, que leur arbre était issu de cet Arbre illustre, et que la semence en avait été apportée par les Eldar. Mais ce n'était point vrai. Car depuis le temps de Tar-Aldarion, il y avait de grandes plantations d'arbres au Hyarrostar, qui fournissaient du bois d'oeuvre pour les constructions navales.

L'Orrostar était une contrée plus fraîche, mais protégée des vents froids qui soufflent du nord-est par les escarpements de failles à la pointe du promontoire ; et dans les régions intérieures, on faisait beaucoup de céréales, et en particulier sur les terres qui jouxtaient l'Arador.

Telle était l'île de Númenor, posée sur les flots de la mer comme si elle avait été projetée hors de l'eau et basculée vers le sud et légèrement vers l'est ; et sauf au sud, la haute muraille des falaises abruptes tombait à pic dans la mer. À Númenor, les oiseaux de mer et de rivage, ceux qui nagent et qui plongent dans l'eau, nichaient en des multitudes telles qu'on ne les pouvait dénombrer. Et les marins avaient coutume de dire que, même aveugles, ils sauraient que leur navire vogue dans les parages de Númenor, rien qu'à la haute clameur des oiseaux sur le rivage ; car lorsqu'un navire survenait à l'horizon, se levaient dans l'air des hardes entières d'oiseaux de mer, qui volaient à sa rencontre, comme pour lui souhaiter joyeuse bienvenue. Et on ne les tuait jamais ni ne les molestait-on délibérément. Certains oiseaux accompagnaient, en leurs périples, les hautes nefs, même lorsqu'elles appareillaient pour la Terre du Milieu. Et il y avait semblable foisonnement à l'intérieur des terres, car innombrables étaient les oiseaux de Númenor : des *kirinki*, lesquels n'étaient guère plus grands que des roitelets et écarlates avec des voix flûtées tout juste perceptibles à l'ouïe humaine, aux grands aigles, oiseaux sacrés de Manwë, et qu'on n'inquiéta jamais jusqu'au jour où le mal s'empara du pays et où s'instaura la haine des Valar. Et deux mille ans durant, depuis l'époque d'Elros Tar-Minyatur jusqu'aux temps de Tar-

Ancalimon, fils de Tar-Atanamir, il y eut une aire au sommet de la Tour du Palais, et un couple d'aigles y nichait toujours, qui vivait de la munificence royale.

À Númenor, tout le monde se rendait d'un lieu à un autre à cheval ; car les Númenoréens, tant hommes que femmes, étaient des cavaliers passionnés, et tous ceux de ce peuple aimaient les chevaux, les traitaient avec honneur et les hébergeaient de noble façon. Et aux chevaux, on apprenait à percevoir les appels venus de loin et à y répondre ; et il est dit dans les vieux contes que, lorsqu'il y avait un grand amour entre un cavalier homme ou femme, et son coursier favori, il pouvait le faire venir à lui par simple opération de pensée. C'est pourquoi les routes de Númenor étaient non pavées, pour la plupart, faites et entretenues à l'usage des cavaliers, car dans les siècles passés on ne se servait guère de voitures et de charrettes, et les chargements lourds voyageaient par mer. La route principale et la plus ancienne, adaptée aux roues des voitures, reliait Rómenna, le grand port de la côte est, à la cité royale d'Armenelos, et de là se poursuivait vers la Vallée des Tombeaux et le Meneltarma ; et très tôt on prolongea cette route jusqu'à Ondosto, dans l'intérieur du Forostar, et de là, jusqu'à Andúnië, à l'ouest. Sur cette route passaient les charrois de pierres en provenance des Terres-du-Nord, les plus demandées pour la bâtisse, et ceux de bois de charpente, lequel abondait dans les Terres-de-l'Ouest.

Outre les coutumes et traditions qui leur étaient propres, les Edain introduisirent à Númenor leur savoir-faire dans divers arts et de nombreux artisans formés par les Eldar. Mais les matériaux à travailler, ils ne purent les apporter, hors les outils de leurs métiers ; et pendant longtemps, il n'y eut de métal à Númenor que les métaux précieux. Car les Eldar apportèrent maints trésors d'or et d'argent et de pierreries aussi bien ; mais ils n'en trouvèrent point à Númenor. Et ils les aimaient pour leur beauté, et c'est cet amour qui devait éveiller en eux la cupidité, à une époque plus tardive, lorsqu'ils tombèrent sous l'emprise de l'Ombre et se firent pleins de superbe et injustes dans leur commerce avec les petites gens de la Terre du Milieu. Des Elfes d'Eressëa, au temps où ils étaient amis, ils recevaient parfois des présents d'or et d'argent et de bijoux ; mais durant tous les premiers siècles, cela demeura chose rare et précieuse, et ainsi jusqu'à ce que le pouvoir des Rois s'étendît aux rives orientales de la Terre du Milieu.

Ils découvrirent certains métaux à Númenor, et à mesure que se développa leur habileté aux travaux de la mine, de la fonderie et de la forge, les objets de fer et de bronze devinrent chose courante. Parmi les forgerons des Edain, il y en avait qui étaient bons armuriers et sous

la direction des Noldor ils avaient acquis une grande adresse à forger les épées et les fers de hache, les pointes de flèches et les couteaux. Et des épées, la Corporation des forgerons-armuriers continuait d'en faire afin de préserver la façon, mais le plus gros de leur travail consistait en la fabrication d'outils à usages pacifiques. Le Roi et la plupart des grands Seigneurs possédaient des épées, mais c'étaient des trésors de famille qui leur venaient de leurs pères [65]. Et sans doute leur arrivait-il encore d'offrir une épée comme cadeau à leurs héritiers. Et l'on forgeait une épée neuve pour la donner à l'Héritier du Trône, le jour où ce titre lui était conféré. Mais aucun homme ne portait l'épée à Númenor et, durant de longues années, il n'y eut que bien peu d'armes de guerre forgées dans le pays. Les gens avaient des haches et des javelots et des arcs. Et tirer à l'arc, à pied ou à cheval, était un des sports et passe-temps favoris des Númenoréens. Plus tard, lors des guerres avec la Terre du Milieu, les arcs des gens de Númenor devaient inspirer une sombre terreur. « Les Hommes-de-la-Mer, disait-on, projettent devant eux un grand nuage, telle une pluie qui devient serpents ou une noire grêle acérée » ; et en ces temps-là, les puissantes cohortes des Archers du Roi utilisaient des arcs en acier creux et des flèches à empenne noire, longues d'une bonne aune, de la pointe à l'encoche.

Mais longtemps les équipages des grandes nefes númenoréennes survinrent, les mains nues, parmi les hommes de la Terre du Milieu ; et bien qu'ils eussent des haches et des arcs à bord, pour abattre des arbres comme bois d'oeuvre ou pour chasser leur nourriture sur les plages sauvages que nul alors ne revendiquait, ils laissaient leur attirail à bord lorsqu'ils recherchaient la société des hommes du pays. Et ce fut là d'ailleurs leur principal grief, lorsque l'Ombre peu à peu gagna les côtes et que les hommes avec qui ils avaient noué amitié devinrent craintifs ou hostiles, que le fer utilisé contre eux l'était par ceux-là mêmes à qui ils en avaient dévoilé les pouvoirs.

Plus qu'à tout autre plaisir ou labeur, les hommes forts de Númenor s'enchantèrent de la Mer, prenant joie à nager, à plonger ou à se courser en de légers esquifs, à la rame ou à la voile. Les plus hardis étaient les pêcheurs ; le poisson foisonnait sur les côtes, et de tout temps, ce fut, à Númenor, une des principales sources de nourriture ; et les villes, où les gens vinrent en nombre se fixer, avoisinaient toutes le rivage de la Mer. Du sein des pêcheurs, se recrutèrent les Navigateurs, qui au fil des ans acquirent grande importance et considération. On dit que lorsque les Edain appareillèrent pour la première fois sur la Mer Immense, et suivirent l'Étoile jusqu'à Númenor, chaque navire elfe qui les portait était piloté et gouverné

par un Eldar mandaté par Círdan ; et lorsque les Pilotes-Elfes repartirent, emmenant avec eux le plus grand nombre de leur vaisseaux, il se passa un temps assez long avant que les gens de Númenor ne s'aventurassent eux-mêmes en mer. Mais il y avait parmi eux des charpentiers-de-navires formés par les Eldar, qui par leur propre réflexion et ingéniosité se perfectionnèrent dans leur art, au point d'oser naviguer toujours plus loin en haute mer. Lorsque six cents ans se furent écoulés après l'avènement du Second Âge, Vëantur, Capitaine des Navires du Roi sous le règne de Tar-Elendil, parvint le premier à rallier la Terre du Milieu. Il pilota son navire *Entulessë* (qui signifie “ Reviens ”) jusqu'aux Mithlond, profitant des vents printaniers qui soufflent de l'ouest ; et il revint à l'automne suivant. Depuis lors, l'art de la navigation devint pour les Hommes de Númenor la principale épreuve d'audace et d'endurance ; et Aldarion, fils de Meneldur, dont la femme était fille de Vëantur, institua la Guilde des Aventureux, à laquelle s'affilièrent tous les marins expérimentés de Númenor, comme il est relaté dans le récit qui suit.

ALDARION ET ERENDIS

La Femme du Navigateur

Meneldur était fils de Tar-Elendil, le quatrième Roi de Númenor. Il était le troisième enfant du Roi, car il avait deux soeurs qui se nommaient Silmarien et Isilmë. L'aînée des deux avait épousé Elatan d'Andúnië et leur fils était ce Valandil, Seigneur d'Andúnië, qui bien plus tard devait engendrer les lignées royales des Rois du Gondor et de l'Arnor, en la Terre du Milieu.

Meneldur était un homme d'humeur amène, sans nulle superbe, qui pratiquait plus volontiers les exercices de la pensée que ceux du corps. Il aimait d'amour tendre le pays de Númenor et tout ce qui s'y trouvait, mais ne se souciait guère de la Mer qui de toutes parts le cernait ; car son esprit le portait bien au-delà de la Terre du Milieu, au loin parmi les étoiles et les corps célestes dont il avait la passion. Et il cherchait à recueillir toutes les traditions des Eldar et des Edain concernant Eä et les espaces infinis qui environnent le Royaume d'Arda ; et ces traditions, il les étudiait ; et il prenait tout son plaisir à regarder les étoiles. Il avait fait bâtir une tour dans le Forostar (tout au nord de l'île) où l'air était translucide, et d'où il pouvait, la nuit, scruter le firmament et observer les mouvements des luminaires qui peuplent les cieux [66].

Lorsque Meneldur reçut le Sceptre, il quitta, comme se devait, le Forestar, et s'en fut vivre en Armenelos, dans la vaste demeure des Rois. Il se révéla un roi bon et sage, bien qu'il ne cessât jamais de rechercher l'occasion d'enrichir sa connaissance des cieux. Son épouse était femme d'une grande beauté, et elle se nommait Almarian. Elle était fille de Vëantur, Capitaine des Vaisseaux du Roi, sous Tar-Elendil ; et quoiqu'elle-même n'aimât la mer et les vaisseaux guère mieux que la plupart des femmes du pays, son fils tenait plus de son père à elle, Vëantur, que de Meneldur, son propre père.

Le fils de Meneldur et d'Almarian était Anardil, illustre par la suite, parmi les Rois de Númenor, sous le nom de Tar-Aldarion. Il avait deux soeurs plus jeunes que lui : Ailinel et Almiel, dont l'aînée avait épousé Orchaldor, issu de la Maison de Hador, fils d'Hatholdir, un proche ami

de Meneldur ; et le fils d'Orchaldor et d'Ailinel est Soronto, dont il sera question plus loin dans le conte [67].

Aldarion, car tel est son nom dans tous les récits, se fit homme rapidement, et un homme de haute stature, fort et vigoureux d'esprit comme de corps, blond de cheveux comme sa mère, prompt au rire et de coeur généreux, mais plus fier encore que son père, et jaloux de sa liberté. Tout jeune, il aima la Mer, et son esprit s'était tourné vers les arts de la navigation et de la construction des navires. Il n'avait qu'indifférence pour le pays du Nord, et passait tout le temps que lui accordait son père sur les rivages de la mer, et plus particulièrement aux abords de Rómenna, le principal port de Númenor, où se trouvaient les plus grands chantiers de construction navale et les charpentiers les plus experts. Son père, des années durant, ne fit rien pour contrarier sa vocation, satisfait qu'Aldarion trouvât de quoi mettre à l'épreuve sa jeune témérité, et exercer son intelligence et sa main.

Aldarion était tendrement aimé de Vëantur, le père de sa mère, et il faisait de fréquents séjours dans la maison de Vëantur, située sur la rive sud de la baie profonde qui abritait Rómenna. La maison avait ses propres quais où étaient amarrées de nombreuses embarcations légères ; et c'est là qu'enfant, Aldarion apprit à ramer et à manoeuvrer les voiles. Et tout jeune encore, il commandait à un équipage nombreux, naviguant d'un port à l'autre.

Et voici que Vëantur dit un jour à son petit-fils : « Anardilya, le printemps approche, et aussi le jour où tu atteindras l'âge d'homme (car en avril, Aldarion aurait vingt-cinq ans). J'ai à l'esprit une manière de fêter dignement ce jour. Bien plus considérables sont les années accumulées sur ma tête, et je ne pense point, à présent, avoir souvent le coeur de quitter ma belle maison et les rives bienheureuses de Númenor ; mais au moins une fois encore, je voudrais voguer sur les flots de la Mer Immense, et affronter les vents du Nord et ceux de l'Est. Cette année, tu viendras avec moi, et nous irons visiter aux Mithlond, et contempler les hautes montagnes bleues de la Terre du Milieu et à leur pied le vert pays des Eldar. Tu trouveras ta bienvenue là-bas, chez Círdan-le-Charpentier et chez le roi Gil-galad. Parles-en à ton père [68]. »

Lorsque Aldarion mentionna ce projet à son père et lui demanda l'autorisation de partir à la faveur des vents printaniers, Meneldur hésita à lui accorder son congé. Il éprouva comme un frisson glacé, comme s'il pressentait en son coeur qu'il y avait là plus que son esprit ne pouvait concevoir. Mais devant le visage rayonnant de son fils, il ne laissa rien transparaître de son appréhension. « Fais ce que ton

cœur te dit, *onyá*, répondit-il. Tu me manqueras durement ; mais avec Vëantur pour capitaine, et la grâce tutélaire des Valar, je vivrai en bon espoir de votre retour. Cependant garde-toi de t'éprendre des Grandes Terres, toi qui dois être un jour Roi et Père de cette île !»

Ainsi advint-il qu'un matin où clairait le soleil et blanchoyait la brise, en ce radieux printemps de la sept cent vingt-cinquième année du Second Âge, le fils du Roi, Héritier de Númenor [69], appareilla de ce pays ; et avant la tombée du jour, il vit l'île sombrer, toute chatoyante, à l'horizon de la mer, et disparaître en dernier le piton du Meneltarma, comme un doigt ombreux sur les feux du couchant.

On dit qu'Aldarion tint lui-même le journal de son voyage en Terre du Milieu, et que l'on conserva longtemps ces documents à Rómenna bien que par la suite tout cela devait se perdre. On ne sait pas grand-chose de ce premier voyage, sinon qu'il se lia d'amitié avec Círdan-le-Charpentier et avec Gil-galad, qu'il s'aventura loin au Lindon et à l'ouest d'Eriador, et qu'il s'émerveilla de tout ce qu'il découvrit. On ne le revit plus deux ans durant, et Meneldur était en proie à une grande inquiétude. Mais on dit que si Aldarion tant tarda, la raison en fut sa passion d'apprendre tout ce qu'il pouvait auprès de Círdan, sur l'art de construire et de manoeuvrer les navires, et d'ériger des murailles assez puissantes pour résister à la voracité de la mer.

Quelle fut la joie à Rómenna et à Armenelos, lorsqu'on vit le grand navire *Númerrámar* (ce qui veut dire « Ailes d'Ouest ») s'avancer sur les flots, sa voilure d'or empourprée par le soleil couchant. L'été tirait à sa fin et l'*Eruhantalë* approchait [70]. Quand Meneldur accueillit son fils dans la demeure de Vëantur, il le trouva encore grandi, et ses yeux brillaient d'un éclat singulier ; mais son regard errait au loin.

« Qu'as-tu vu, *onyá*, dans tes lointains voyages, qui persiste à vivre dans ton souvenir ? »

Mais Aldarion, fixant la nuit en son orient, garda le silence. À la fin il répondit, mais doucement, comme qui se parle à lui-même : « Les Elfes, peuple de beauté ? Les vertes rives ? Les montagnes nimbées de brumes ? L'arrière-pays d'ombres et de brouillards qui se devine au-delà ? Je ne sais. » Et il se tut. Et Meneldur sut qu'il n'avait pas livré toute sa pensée. Car Aldarion s'était épris de la Mer Immense et d'un navire voguant seul, sans nulle terre en vue, porté par les vents, l'écume au poitrail, vers des côtes et des ports inconnus ; et cet amour et ce languir jamais plus ne le devaient lâcher, jusqu'au terme de son existence.

Vëantur ne quitta plus Númenor pour naviguer au loin ; mais il fit don à Aldarion du *Númerrámar*. Trois ans s'étaient à peine écoulés

qu'Aldarion priaît qu'on le laissât partir, et il fit voile pour le Lindon. Il resta trois ans absent ; et peu après, entreprit un autre voyage qui dura quatre ans, car on raconte qu'il ne se contenta plus de prendre terre aux Mithlond, mais qu'il explora les côtes plus au sud, au-delà des embouchures du Baranduin et du Gwathló et de l'Angren, et il contourna le sombre Cap Ras Morthil, et entrevit la baie spacieuse de Belfalas, et les montagnes du pays d'Amroth, où vivent encore les Elfes Nandorin [71].

Et dans la trente-neuvième année de son âge, Aldarion revint à Númenor, apportant à son père des présents de la part de Gil-galad ; car l'année suivante, comme depuis longtemps il en avait fait la solennelle annonce, Tar-Elendil se dépouilla de son sceptre en faveur de son fils, et Tar-Meneldur devint Roi. Alors Aldarion fit taire sa passion et s'astreignit à rester à la maison quelque temps pour complaire aux vœux de son père ; et durant ce temps, il mit en pratique le savoir gagné auprès de Círdan en matière de construction navale, imaginant de son propre chef maints procédés nouveaux, et il entreprit également de faire aménager les ports et les quais, car il était pressé de bâtir des navires plus importants. Mais le dur languir de la mer soudain le reprit, et il laissa Númenor et repartit, puis repartit encore ; et il en vint à songer à des expéditions qui ne se pouvaient accomplir avec l'équipage d'un seul vaisseau. C'est pourquoi il forma la Guilde des Aventureux, laquelle devait gagner grand renom par la suite ; et à cette confrérie se joignirent les marins les plus hardis et les plus passionnés ; et même des jeunes hommes originaires de l'intérieur sollicitèrent leur admission, et tous ils appelaient Aldarion le Grand Capitaine. À cette époque, peu désireux de vivre à terre, dans la ville d'Armenelos, Aldarion fit construire un navire pour lui servir d'habitation ; et qui fut nommé pour cette raison *Eämbar* ; et de temps à autre il naviguait sur l'*Eämbar* d'un port à l'autre, suivant le littoral de Númenor, mais le plus souvent le vaisseau était mouillé au large de Tol Uinen, un îlot dans la Baie de Rómenna qui avait été posé en cet endroit par Uinen, la Dame des Mers [72]. Sur l'*Eämbar* se trouvait la Maison-Commune de la Confrérie, et c'est là qu'on conservait les livres de bord où étaient consignés les récits de leurs grandes expéditions [73]. Car Tar-Meneldur voyait, quant à lui, d'un mauvais oeil les entreprises de son fils, et se souciait peu d'entendre raconter le détail de ses aventures, pensant qu'il semait la graine de l'insatisfaction et du désir de s'approprier de nouvelles terres.

Et vers cette époque, Aldarion s'éloigna de son père et la mésentente s'installa entre eux, et il cessa de parler au Roi de ses grands desseins et de ses espoirs ; mais la Reine Almarian soutenait

son fils dans tout ce qu'il faisait, et Meneldur se voyait contraint de laisser les choses aller leur train. Car les Aventureux gagnaient en nombre et dans l'estime des gens, et on les appelait les Uinendil, les amants d'Uinen ; et il devenait d'autant moins aisé de restreindre ou de critiquer l'action de leur Capitaine. Et ils construisaient des navires toujours plus grands et de plus fort tonnage, en vue d'entreprendre des voyages au long cours avec de nombreux hommes à bord et d'importantes cargaisons ; et Aldarion était fréquemment absent de Númenor pour des durées prolongées.

Tar-Meneldur s'obstinait à contrer, tant qu'il le pouvait, les projets de son fils ; et il fixa les limites à l'abattage du bois d'oeuvre dans les forêts de Númenor, destiné aux constructions navales ; et Aldarion vint alors à songer qu'il pourrait trouver du bois de charpente en la Terre du Milieu, et chercher là-bas un havre pour la réfection et le radoub de ses vaisseaux. Et naviguant le long des côtes vers le sud, il s'émerveilla à la vue des forêts de haute futaie ; et à l'embouchure de la rivière que les Númenoréens avaient surnommée Gwathir, la Rivière de l'Ombre, il fonda Vinylondë, le Nouveau Port [74].

Mais quand près de huit cents ans se furent écoulés à compter de l'avènement du Second Âge, Tar-Meneldur ordonna à son fils de demeurer en l'île de Númenor, et de cesser un temps ses voyages vers l'est ; car il désirait proclamer Aldarion l'Héritier du Roi, comme avaient fait les Rois qui l'avaient précédé, à l'âge qu'avait atteint l'Héritier. Et pour lors Meneldur et son fils se réconcilièrent, et la paix régna entre eux ; et dans la liesse et les fêtes, on proclama Aldarion Héritier, en la centième année de son âge, et son père lui décerna le titre et les pouvoirs de Seigneur des Navires et des Ports de Númenor. Or voilà que se rendit à Armenelos, pour assister au banquet, un certain Beregar qui vivait dans le pays de l'Ouest, et vint avec lui sa fille, Erengis. Et la Reine ne manqua pas de remarquer sa beauté singulière, telle qu'on en voyait rarement à Númenor ; car Beregar venait de la maison de Bëor et il était de souche ancienne, encore qu'il n'appartint pas à la lignée royale d'Elros, et Erengis avait les cheveux noirs et la grâce déliée et les clairs yeux gris de ceux de sa race [75]. Mais Erengis n'eut d'yeux, quant à elle, que pour Aldarion lorsqu'il passa devant elle à cheval, et pour sa beauté et sa noble prestance. De ce jour, Erengis fit partie de la maison de la Reine, et elle gagna la faveur du Roi, mais elle ne vit pas grand-chose d'Aldarion, qui s'occupait de l'aménagement des forêts, soucieux que dans les temps à venir le bois d'oeuvre ne vienne pas à manquer sur l'île. Et bientôt les navigateurs de la Guilde des Aventureux commencèrent à murmurer,

car ils étaient mécontents de ne partir que pour des expéditions plus espacées et plus courtes, et sous le commandement de capitaines de bien moindre renom ; et lorsque six ans se furent écoulés depuis la proclamation de l'Héritier du Roi, Aldarion décida de reprendre la mer pour rallier la Terre du Milieu. Le Roi lui donna à contrecœur son congé, car Aldarion avait refusé de se rendre aux prières de son père qui l'incitait à rester à Númenor pour se chercher une épouse ; et il appareilla au printemps de l'année. Mais comme il venait faire ses adieux à sa mère, il aperçut Erendis parmi les filles de la Reine ; et contemplant sa beauté, il pressentit la force qu'elle recelait en elle.

Almarian lui dit alors : « Dois-tu donc t'éloigner à nouveau, Aldarion, mon fils ? N'y a-t-il rien qui puisse te retenir dans le plus beau des pays mortels ? »

« Pas encore, répondit-il. Mais en la cité d'Armenelos, il y a des beautés telles qu'un homme ne puisse espérer en trouver ailleurs, même au pays des Eldar. Cependant les navigateurs sont gens déchirés, toujours en guerre avec eux-mêmes ; et le languir de la Mer me tient encore. » Erendis crut que ces mots s'adressaient à elle tout aussi bien, et son cœur dès lors fut entièrement donné à Aldarion, bien que sans nul espoir. Pourtant, à cette époque, il n'y avait point d'exigence, aux termes de la loi ou de la coutume, que ceux de la maison royale et même l'Héritier du Roi se choisissent une épouse uniquement parmi les descendants d'Elros Tar-Minyatur ; mais Erendis croyait Aldarion de trop haute volée. Et néanmoins, à dater de ce jour, nul homme ne trouva plus grâce à ses yeux, et elle congédia tous ses prétendants.

Sept ans passèrent avant qu'Aldarion ne revienne, apportant avec lui du minerai d'argent et d'or, et il entretint son père de ses voyages et de ses exploits. Mais Meneldur dit : « Je te préférerais à mes côtés, que de recevoir de nouveaux présents en provenance des Pays de l'Ombre. C'est là le rôle de marchands ou d'explorateurs, non pas celui de l'Héritier du Roi. Quel besoin avons-nous d'argent et d'or en sus, sinon pour en user par gloriole là où d'autres choses feraient aussi bien l'affaire ? La maison du Roi a besoin d'un homme qui connaît et aime cette terre et ce peuple sur qui il est appelé à régner. »

« Est-ce que je ne m'applique pas à l'étude des hommes, chaque jour de ma vie ? dit Aldarion. Je peux les mener et les gouverner à ma guise ! »

« Dis plutôt de certains hommes, et qui ont mêmes dispositions que toi, répondit le Roi. Il y a aussi des femmes à Númenor, à peine moins nombreuses que les hommes ; et hormis ta mère que tu peux certes mener à ta guise, que sais-tu d'elles ? Et pourtant il te faudra un jour

prendre femme. »

« Un jour !, dit Aldarion. Mais pas avant que j'y sois contraint, et plus tard encore, si quiconque essaye de me précipiter dans le mariage. J'ai d'autres choses à faire, qui me paraissent à moi plus urgentes, et que je suis résolu d'accomplir. “ Froide est la vie d'une femme de marin ” ; et le navigateur tenace en son vouloir et qui n'est point assujetti au rivage va plus loin et apprend mieux à déjouer les ruses de la mer. »

« Plus loin, mais non avec meilleur profit, dit Meneldur. Et tu ne “ déjoues pas les ruses de la mer ”, Aldarion, mon fils ! Oublies-tu donc que les Edain vivent ici sous la grâce tutélaire des Seigneurs de l'Ouest, et que Uinen est bonne pour nous, et qu'Ossë réprime sa violence en notre faveur ? Nos navires voguent sous sauvegarde et il est d'autres mains pour les guider que les nôtres. Alors rabats de ta superbe, ou bien la grâce ira s'épuisant, et ne sois pas tenté de croire qu'elle s'étendra à ceux qui se risquent sans nulle nécessité sur les écueils des rivages étrangers ou sur les terres peuplées par les hommes de l'ombre. »

« À quelles fins cette grâce s'étendrait-elle alors sur nos navires, dit Aldarion, s'ils ne doivent accoster nulle part, ni s'aventurer en quête de ce que nul n'a encore entrevu ? »

Il ne parla plus de ces choses à son père, mais passa ses journées sur le navire *Eämbar*, en la compagnie des Aventureux, s'acharnant à la construction d'un bâtiment plus grand qu'aucun de ceux qui avaient été lancés précédemment ; et ce navire avait nom le *Palarran* (l'Éternel-Errant). Mais il se trouva qu'Aldarion rencontrait souvent Erendis (et c'était là machinations de la part de la Reine) ; et le Roi, apprenant leurs entretiens, en fut troublé, bien que cela ne lui déplût point. « Mieux vaudrait, par bonté pour elle, guérir Aldarion de son goût de l'errance, dit-il, avant de lui laisser gagner le coeur d'une femme. » « Mais comment donc le guérir, sinon par l'amour ? » répondit la Reine. « Erendis est encore jeune », dit Meneldur. Mais Almarian dit : « La race d'Erendis n'a pas l'espérance de vie qui est allouée aux descendants d'Elros ; et son coeur est déjà soumis à son vainqueur [76]. »

Lorsque fut parachevé le grand vaisseau *Palarran*, Aldarion désira reprendre la mer. Et Meneldur fut en grand courroux, bien que sur les conseils de la Reine, il s'abstînt d'user de son autorité royale pour le retenir. Ici on doit rapporter la coutume qui voulait que lorsqu'un navire appareillait de Númenor pour courir la Mer Immense jusqu'aux rivages de la Terre du Milieu, une femme, le plus souvent de la

parentèle du Capitaine, posât sur le couronnement de la proue le Vert Rameau du Retour, une branche détachée de l'arbre *oiolairë* (nom qui signifie « Éternel été »), que les Eldar avaient donné aux Númenoréens [77], disant qu'ils en ornaient la proue de leurs propres navires en gage d'amitié avec Ossë et Uinen. Et c'était un arbre aux feuilles toujours vertes, lustrées et embaumées ; et il se plaisait dans l'air marin. Mais Meneldur fit interdiction à la Reine et aux soeurs d'Aldarion de porter la branche d'*oiolairë* à Rómenna, où le *Palarran* était au mouillage, disant qu'il refusait sa bénédiction à son fils qui s'aventurait au loin contre son gré ; et Aldarion à qui on apprit la chose, déclara : « S'il me faut partir sans bénédiction et sans la Verte Branche, eh bien qu'il en soit ainsi ! »

Alors la Reine se désola ; mais Erendis lui dit : « *Tarinya*, coupe donc la branche sur l'Arbre-Elfe, et je la porterai, si tu m'y autorises, à Rómenna ; car le Roi ne me l'a pas défendu à moi. »

Les marins trouvaient de mauvais augure que le Capitaine s'en aille ainsi ; mais comme, les derniers préparatifs achevés, les hommes s'apprêtaient à lever l'ancre, Erendis survint malgré sa répugnance à affronter le bruit et le tumulte d'un grand port et les cris des mouettes. Aldarion l'accueillit tout étonné et joyeux, et elle lui dit : « Je t'ai apporté la Branche du Retour, Seigneur ; de la part de la Reine. » « De la part de la Reine ? » reprit Aldarion, d'une voix altérée. « Oui, Seigneur, dit-elle, mais c'est moi qui ai sollicité d'elle l'autorisation de le faire. D'autres que ceux de ton sang se réjouiront de ton retour ; et que prompt soit-il ! »

En cet instant, Aldarion, pour la première fois, vit Erendis avec les yeux de l'amour ; et il s'attarda longtemps à la poupe du navire, à regarder en arrière, tandis que le *Palarran* gagnait la haute mer. Et on dit qu'il hâta son retour et qu'il demeura parti moins longtemps qu'il n'avait prévu ; et il revint chargé de cadeaux pour la Reine et les dames de sa maison, mais le plus riche présent fut pour Erendis, et c'était un diamant. Froidement s'abordèrent le Roi et son fils ; et Meneldur lui fit reproche, disant qu'un tel cadeau n'était point de mise de la part de l'Héritier du Roi, sinon comme cadeau de fiançailles, et il exigea qu'Aldarion se déclarât.

« Je l'ai offert par reconnaissance, dit-il, envers un coeur chaleureux ; alors qu'alentour, tous les coeurs me battaient froid. »

« Les coeurs froids ne doivent pas se mêler d'en enflammer d'autres, pour venir s'y réchauffer lors de leurs allées et venues », dit Meneldur ; et de nouveau, il pressa Aldarion de songer au mariage, mais sans mentionner Erendis. Toutefois Aldarion ne voulait point en entendre parler, car toujours et en toutes choses, il se butait dès qu'on

le pressait de trop ; et traitant Erendis avec une froide indifférence, il décida de quitter Númenor et de poursuivre ses travaux à Vinyalondë. La vie à terre lui pesait, car à bord de ses navires il n'était sujet d'aucune volonté, hors la sienne, et les Aventureux qui l'accompagnaient n'avaient qu'amour et vénération pour leur Grand Capitaine. Cette fois-ci Meneldur lui signifia l'interdiction de partir : mais avant la fin de l'hiver, au mépris de la parole du Roi, Aldarion appareilla avec une flottille de sept navires, et la majeure partie des Aventureux. La Reine n'osa pas affronter la colère du Roi ; mais à la nuit close, une femme dissimulée dans un grand manteau vint au port, une branche à la main, et elle la remit à Aldarion, disant : « Voici ce qui vous est envoyé par la Dame du pays d'Ouest » (car tel était le nom d'Erendis), et elle s'évanouit dans l'obscurité.

Devant cet acte de rébellion ouverte, le Roi dépouilla Aldarion de ses pouvoirs en tant que Seigneur des Navires et des Ports de Númenor ; et il fit fermer la Maison Commune des Aventureux, sur l'*Eämbar* ; et cesser toute activité sur les chantiers portuaires. Cinq années s'écoulèrent ; et Aldarion revint avec neuf navires chargés de beau bois d'oeuvre coupé dans les forêts côtières de la Terre du Milieu. Quelle ne fut sa colère lorsqu'il apprit ce qui avait été fait ; et il dit à son père : « Si je ne suis plus le bienvenu à Númenor, et s'il n'y a rien dont mes mains puissent s'occuper, et si je ne puis faire radouber mes navires dans les ports de l'île, alors je reprendrai la mer de nouveau, et sans plus tarder. Les vents ont soufflé en tempête [78], et il me faut réparer mes avaries. Un fils de Roi n'a-t-il vraiment point d'affaire plus grave que de scruter le visage des femmes pour se dénicher une épouse ? J'ai mené l'exploitation des forêts avec prudence et prévoyance, et il y aura plus de futaie fournissant du beau bois d'oeuvre à Númenor avant la fin de mon temps sur terre qu'il n'y en a sous ton sceptre. » Et fidèle à sa parole, Aldarion appareilla de nouveau, la même année, avec trois navires, et les plus hardis compagnons de la bande des Aventureux. Et il s'en fut, sans verte branche sur le couronnement de sa proue, et sans bénédiction ; car Meneldur fit défense, sur ce point, à toutes les femmes de sa maison comme aux femmes des Aventureux, et il posta une garde autour de Rómenna.

Et lors de ce voyage, Aldarion fut si longtemps parti que les gens commencèrent à craindre pour son sort ; et Meneldur lui-même se tourmenta, bien que la grâce des Valar ne se fût jamais démentie, qui protégeait les navires de Númenor [79]. Lorsqu'à compter du départ d'Aldarion, dix années se furent écoulées, Erendis abandonna tout espoir, et croyant qu'un désastre était survenu, ou bien qu'il avait

résolu de s'établir en la Terre du Milieu pour échapper à l'importunité du mariage, elle demanda à la Reine de lui accorder son congé, et quittant Armenelos elle retourna parmi les siens, dans l'Ouest. Mais encore quatre années, et Aldarion enfin revint ; et ses vaisseaux avaient été malmenés et ravagés par la mer en furie. Il avait d'abord accosté à Vinyalondë, puis entrepris un grand voyage d'exploration le long des côtes, en direction du sud, bien au-delà de tous les lieux qu'avaient jamais touché les navires des Númenoréens ; mais remettant alors le cap au nord, il avait rencontré des vents contraires et affronté de sauvages tempêtes et ayant échappé de justesse au naufrage, il avait trouvé Vinyalondë ruiné par les assauts d'une mer féroce, et pillé par des populations hostiles. Et les vents violents qui soufflaient de l'ouest, par trois fois le repoussèrent, contrariant sa traversée de la Mer Immense ; et son propre vaisseau, frappé par la foudre, avait été démâté, et c'était avec grandes peines et souffrances qu'il avait pu enfin trouver à s'abriter dans un port de Númenor. Meneldur fut grandement soulagé du retour d'Aldarion ; mais il le blâma fort de s'être rebellé contre son Roi et son Père, renonçant par là à la grâce tutélaire des Valar et à leur protection, et attirant les foudres d'Ossë, non seulement sur lui, mais aussi sur les hommes dont il avait suscité le dévouement. Et Aldarion fit amende honorable, et il reçut son pardon de Meneldur qui lui restitua les dignités de Seigneur des Navires et des Ports et y adjoignit le titre de Maître des Forêts.

Aldarion s'affligea de trouver Erendis partie d'Armenelos, mais il était trop fier pour aller la rechercher en sa propre demeure ; et au surplus, il ne pouvait guère s'y rendre, sinon pour la demander en mariage, et il répugnait encore à s'assujettir. Et il entreprit de réparer l'abandon où étaient tombées bien des choses durant sa longue absence, car il avait navigué près de vingt ans ; et vers cette époque, il fit entreprendre de grands travaux d'aménagements portuaires, en particulier à Rómenna. Il découvrit que l'on avait abattu beaucoup d'arbres pour bâtir des maisons, et autres usages, mais sans trop penser à l'avenir et qu'on avait négligé le reboisement ; et il parcourut Númenor en tous sens pour vérifier lui-même l'état des bois restés sur pied.

Or voici que chevauchant un jour dans les forêts du pays d'Ouest, il vit une femme dont la sombre chevelure flottait au vent, et elle était revêtue d'une mante verte retenue par un fermoir précieux ; et il la prit d'abord pour une Eldar, car les gens de ce peuple visitaient parfois cette partie de l'île. Mais elle s'approcha, et il reconnut en elle Erendis, et vit que le fermoir était la pierre précieuse qu'il lui avait donnée ; et soudain afflua en son coeur tout l'amour qu'il lui portait,

et il ressentit le vide de ses jours. Erendis l'apercevant, pâlit, et s'apprêta à tourner bride, mais il la prévint, disant : « J'ai bien mérité que tu fuies ma présence, moi qui ai fui si souvent et si loin, mais pardonne-moi, et maintenant ne fuis plus et demeure ! » Et ensemble, ils chevauchèrent jusqu'à la maison de Beregar, son père, et là Aldarion exprima sans détour son désir de se fiancer à Erendis ; mais à présent, c'était Erendis qui hésitait, bien que d'après la coutume et les traditions de son peuple il fût grand temps qu'elle soit mariée. Son amour pour Aldarion n'était en rien altéré, et si elle se déroba, ce n'était pas coquetterie ; mais en son for intérieur, elle croyait maintenant qu'elle ne sortirait pas victorieuse de sa lutte contre la Mer, dont l'enjeu était le cœur d'Aldarion. Et quitte à tout perdre, Erendis était femme à ne jamais rabattre de ses exigences ; et elle redoutait la Mer, et gardait rancune aux navires d'être cause de l'abattage des hautes futaies qu'elle chérissait ; et elle résolut ou bien d'infliger à la Mer une défaite totale, ou bien de se reconnaître elle-même totalement défaite.

Mais Aldarion courtisa Erendis avec ardeur, et partout où elle allait, il allait ; il négligeait les ports et les chantiers et toutes les entreprises de la Guilde des Aventureux, et il ne laissait plus abattre un seul arbre, mais tout au contraire se souciait seulement d'en planter, et il trouva plus de doux contentement en ces jours-là qu'en tous les autres de son existence, encore qu'il ne le sût point sur le moment, mais seulement plus tard, lorsque du haut de son grand âge il contempla le déroulement de ses jours. Et à la fin, il chercha à persuader Erendis de faire un voyage avec lui autour de l'île, sur sa bonne nef *Eämbär*. Car il y avait cent ans maintenant qu'Aldarion avait fondé la Guilde des Aventureux, et cela devait se célébrer par des fêtes dans chaque port de Númenor. À cela, Erendis consentit, dissimulant sa répugnance et sa peur, et ils appareillèrent de Rómenna, et prirent terre à Andúnië, à l'ouest de l'île. Et là, Valandil. Seigneur d'Andúnië et proche parent d'Aldarion [80], donna un grand banquet, et à ce banquet, il but à la santé d'Erendis, la nommant *Uinéniel*, Fille de Uinen, la nouvelle Dame de la Mer. Mais Erendis, assise aux côtés de l'épouse de Valandil, s'exclama à haute voix : « Ne me donne point ce nom ! Je ne suis pas fille d'Uinen ; et elle serait bien plutôt mon ennemie ! »

Sur ce les doutes assaillirent de nouveau Erendis, car Aldarion avait repris intérêt aux travaux portuaires de Rómenna, et s'affairait lui-même à la construction de digues puissantes face à la mer, et à l'érection d'une haute tour sur Tol Uinen : et *Calmindon*, la Tour-de-Lumière, fut son nom. Mais lorsque ces aménagements furent achevés,

il revint à Erengis, et la conjura de lui donner sa foi ; et toujours, elle se dérobait, disant : « J'ai voyagé avec toi sur ton navire, Seigneur. Avant de donner ma réponse, ne consentirais-tu pas à voyager avec moi sur terre, dans les lieux que j'aime ? Tu connais trop peu ce pays, pour qui doit en être le Roi. » Aussi s'en allèrent-ils ensemble, et ils se rendirent en Emerië, sur les hautes plaines herbeuses qui ondoient à perte de vue, où se trouvaient les principaux pâturages à moutons de l'île de Númenor ; et ils virent les blanches habitations des éleveurs et des bergers, et ils entendirent bêler les troupeaux.

Et Erengis parla à Aldarion, disant : « C'est ici que je pourrai vivre en paix. »

« Tu vivras où tu le désireras, comme femme de l'Héritier du Roi, dit Aldarion. Et comme Reine, tu auras maintes belles maisons, telles que tu peux en souhaiter. »

« Lorsque tu seras Roi, je serai vieille, dit Erengis. Et où habitera l'Héritier du Roi entre-temps ? »

« Avec sa femme, dit Aldarion, lorsque ses travaux le permettront, si elle ne peut les partager avec lui. »

« Je ne partagerai pas mon époux avec la Dame Uinen », dit Erengis.

« Voilà qui déforme les choses ! dit Aldarion. Je pourrais tout aussi bien dire que je ne partagerai pas ma femme avec Oromë, le Seigneur des Forêts, pour la raison qu'elle aime les grands arbres qui croissent en liberté. »

« Et le pourrais-tu vraiment, dit Erengis, toi qui n'hésites pas à abattre un arbre en don à la Dame Uinen ! »

« Nomme un seul arbre que tu aimes, et qu'il demeure debout jusqu'à ce qu'il meure de vieillesse ! » dit Aldarion.

« J'aime tout ce qui pousse sur cette île », dit Erengis.

Et ils allèrent chevauchant en silence, un long moment ; et de ce jour, se séparèrent, et Erengis retourna à la maison de son père. Et à lui, elle ne souffla mot, mais à sa mère Númeth, elle rapporta les paroles qui avaient été échangées entre elle et Aldarion.

« C'est tout ou rien avec toi, Erengis, dit Númeth. Tout comme lorsque tu étais enfant. Mais tu aimes cet homme, et un grand homme est-il, en dehors même de son rang ; et tu n'arracheras pas ton amour de ton cœur, ni aisément ni impunément. Une femme doit partager l'amour de son mari avec son travail et le feu qui l'habite, ou bien faire de lui quelque chose de peu digne d'amour. Mais je crains que tu ne comprennes jamais ce genre de conseils. Et cependant, je le déplore, car il est grand temps que tu sois mariée ; et ayant mis au monde une enfant douée de beauté, j'espérais voir autour de moi des

petits-enfants doués de beauté ; et qu'ils fussent nourris dans la maison du Roi n'était pas pour me déplaire. »

Et en effet, ces conseils n'influèrent en rien sur la résolution d'Erendis ; et cependant, elle s'aperçut que son cœur n'obéissait pas à sa volonté, et que ses jours étaient vides ; plus vides encore qu'en ces années où Aldarion voguait au loin, car il n'avait pas encore quitté Númenor, et cependant les jours s'écoulaient, et il ne revenait pas dans le pays d'Ouest.

Or la Reine Almarian, mise au courant par Núneth de ce qui s'était passé, et redoutant qu'Aldarion ne cherchât à distraire son chagrin en partant de nouveau en voyage (car il était depuis longtemps à terre), envoya un message à Erendis, la priant de revenir à Armenelos, et Erendis, incitée par sa mère et par les dictées de son propre cœur, fit ce qu'on lui ordonnait de faire. Et c'est là qu'elle se réconcilia avec Aldarion, et au printemps de l'année, lorsque vint le temps de l'*Erukyermë*, ils gravirent de compagnie, parmi la suite du Roi, les pentes du Meneltarma, qui était la Montagne Sacrée des Númenoréens [81]. Et lorsque tout le monde redescendit, Aldarion et Erendis s'attardèrent au sommet ; et ils laissèrent leurs yeux errer sur l'horizon, contemplant l'île d'Extrême-Occident qui se déployait tout entière à leurs pieds dans sa verdure printanière ; et ils distinguaient à l'ouest, qui chatoyaient dans les lointains, les lumières d'Avallónë [82], et les ombres à l'est, sur la Mer Immense, et le Menel était bleu au-dessus de leurs têtes. Et ils se taisaient, car personne hormis le Roi ne prononçait une parole au sommet du Meneltarma ; mais comme ils descendaient, Erendis s'arrêta un moment, regardant vers Emerië et au-delà, vers les grands bois de son pays.

« N'aimes-tu point le Yôzâyan ? » dit-elle.

« Je l'aime, en vérité, répondit-il. Et cependant je pense que tu n'en es pas convaincue. Car je songe aussi à ce qu'il pourrait devenir dans les temps futurs, et à l'espoir et à la splendeur qui habitent son peuple ; et je pense qu'un tel don ne se doit pas thésauriser, ni ne faut-il le laisser en friche. »

Mais Erendis s'insurgea contre ses paroles, disant : « Ce don nous vient des Valar, et, à travers eux, de l'Un ; et on doit l'aimer en lui-même, aujourd'hui et dans tous les aujourd'hui à venir. Il ne nous a pas été prodigué pour que nous le troquions contre autre chose de plus abondant ou de plus rare. Les Edain sont hommes mortels et le demeurent, Aldarion, si illustres soient-ils ; et nous ne pouvons vivre dans les temps à venir de peur de perdre notre aujourd'hui, pour un fantôme de notre propre façon ! » Et arrachant brusquement le joyau de sa gorge, elle lui demanda : « Voudrais-tu que j'échangeasse ceci

pour d'autres biens que je souhaiterais posséder ?»

« Non pas, dit-il. Mais tu ne le verrouilles pas loin des regards comme un trésor. Et néanmoins je pense que tu y attaches trop grand prix. Car la lumière de tes yeux en offusque l'éclat !» Et il l'embrassa sur les yeux, et en cet instant elle dépouilla sa peur et l'accepta ; et ils se jurèrent leur foi sur le raidillon du Meneltarma.

Ils revinrent alors à Armenelos, et Aldarion présenta Erendis à Tar-Meneldur comme la fiancée de l'Héritier du Roi ; et le Roi fut heureux, et il y eut de grandes réjouissances en ville et dans toute l'île. Comme cadeau de fiançailles, Meneldur donna à Erendis une vaste portion de la terre d'Emerië, et là, il lui fit construire une blanche maison. Mais Aldarion dit à Erendis : « J'ai bien d'autres bijoux en réserve : les présents de rois qui règnent au loin, à qui les navires de Númenor ont porté secours. J'ai des pierreries aussi vertes que la lumineuse verdure du soleil à travers les feuilles des arbres, telle que tu l'aimes. »

« Non, dit Erendis. J'ai reçu mon cadeau de fiançailles, bien qu'il me fût donné à l'avance. Et c'est le seul bijou que je désire posséder ; et je vais le placer plus haut encore !» Et il vit qu'elle avait fait sertir la blanche pierrerie, telle une étoile, dans une résille d'argent ; et à sa demande, il la noua à son front. Et elle la porta ainsi durant de longues années, jusqu'aux jours d'affliction. Et elle fut connue, loin de par le monde, sous le nom de Tar-Elestrinë, la Dame au Front étoilé [83]. Et ainsi pour un temps, tout fut paix et joie à Armenelos, dans la maison du Roi, et dans toute l'île ; et dans les livres anciens, on raconte que l'été doré porta abondance de fruits cette année-là, qui était l'année huit cent cinquante-huit du Second Âge.

Seuls de toute la population, les marins de la Guilde des Aventureux étaient mal-contents. Car depuis quinze ans, Aldarion n'avait pas quitté Númenor, ni conduit aucune expédition à l'étranger ; et bien qu'il eût placé de hardis navigateurs, formés par lui, à la tête des navires, ces capitaines n'avaient point les ressources et l'autorité du fils du Roi, et leurs voyages étaient plus espacés et ils s'aventuraient beaucoup moins loin, poussant rarement au-delà du pays de Gil-galad. De plus, le bois d'oeuvre commençait à se faire rare sur les chantiers, car Aldarion négligeait l'exploitation des forêts ; et les Aventureux vinrent le conjurer de ne pas abandonner son oeuvre. Aldarion se rendit à leurs vœux, et au début Erendis l'accompagnait dans les bois ; mais elle se chagrina de voir abattre des arbres dans la force de l'âge, et de les voir équarrir et scier ensuite. Et il arriva bientôt qu'Aldarion y alla seul, et ils furent moins souvent en compagnie.

Et voici que s'ouvrait l'année où devait se célébrer, pensait-on généralement, le mariage de l'Héritier du Roi ; car ce n'était pas la coutume de prolonger les fiançailles au-delà de trois ans. Et un matin de ce printemps, Aldarion chevauchait sur la route qui du port d'Andúnië montait à la maison de Beregar où il avait été convié ; et Erendis l'y avait précédé, venant d'Armenelos par le chemin de l'intérieur. Et comme il atteignait la crête de la falaise qui surplombe le pays et abrite le port des vents du nord, il se retourna, et laissa son regard errer sur la mer. Il soufflait un vent d'ouest, coutumier en cette saison, et bien-aimé de ceux qui voulaient mettre le cap sur la Terre du Milieu, et une houle légère déferlait vers le rivage. Et soudainement le reprit le languir de la Mer, comme si une main puissante l'avait saisi à la gorge, et son cœur battait à se rompre, et le souffle lui manquait. Il lutta pour se dominer et, après un temps, se détourna et continua sa route ; et délibérément, il passa par les grands bois où il avait entrevu Erendis chevauchant et l'avait prise pour une Eldar, il y avait quinze ans de cela. Et il espérait presque l'apercevoir une fois encore, sous même semblance, mais elle n'était pas là, et le désir de contempler son visage lui fit hâter le pas, de sorte qu'il parvint à la maison de Beregar avant la nuit.

Et elle l'accueillit avec joie, et il se montra gai ; mais il ne dit mot concernant leur mariage, bien que tous aient cru que c'était là l'objet de sa visite au pays de l'Ouest. Et les jours passant, Erendis remarqua qu'il demeurerait souvent silencieux en société, lorsque tout le monde se réjouissait ; et pour peu qu'elle portât soudain les yeux sur lui, elle le voyait qui la fixait. Et son cœur s'émut ; car les yeux d'Aldarion lui apparurent à présent gris et froids et cependant elle lui voyait quelque chose d'affamé dans le regard, une expression qu'elle ne connaissait que trop et dont elle redoutait la signification ; mais elle ne dit rien. Et Núneth qui observait tout ce qui se passait en fut soulagée, car « les mots peuvent rouvrir les blessures » disait-elle. Sous peu, Aldarion et Erendis s'en allèrent chevauchant vers Armenelos, et comme ils s'éloignaient de la mer, il retrouva sa gaieté. Mais il ne lui dit rien de son trouble, car en vérité il était en guerre avec lui-même, et irrésolu.

L'année suivait son cours, et Aldarion ne parlait ni de la mer, ni du mariage ; mais il se rendait souvent à Rómenna et s'attardait en la compagnie des Aventureux. Et lorsque vint l'année suivante, le Roi convia son fils dans ses appartements, et la bonne entente régnait entre eux, car rien n'offusquait plus la tendresse qu'ils se portaient l'un à l'autre.

« Mon fils, dit Tar-Meneldur, quand me donneras-tu la fille dont je souhaite la venue depuis si longtemps ? Plus de trois ans se sont

maintenant écoulés, et cela suffit. Je m'étonne que tu puisses supporter une si longue attente. »

Aldarion se tut, mais au bout d'un moment, il dit : « Cela m'a pris de nouveau, Atarinya. Dix-huit ans est un jeûne prolongé pour qui a faim. Et je peux à peine demeurer au lit tranquille, ou me tenir à cheval, et le dur sol caillouteux blesse mes pieds. »

Lors Meneldur fut chagrin et il eut pitié de son fils ; mais il ne pouvait comprendre son tourment, car lui-même n'avait jamais aimé naviguer, et il dit : « Hélas ! mais tu es fiancé. Et selon les lois de Númenor et les justes coutumes des Eldar et des Edain, un homme ne saurait avoir deux femmes. Tu ne peux épouser la Mer, car tu es promis à Erendis. »

Le coeur d'Aldarion alors se durcit, car ces mots lui rappelaient sa conversation avec Erendis lorsqu'ils chevauchaient à travers l'Emerië ; et il pensa (mais à tort) qu'elle avait pris conseil auprès de son père. Et tel était son caractère, dès qu'il soupçonnait que d'autres s'étaient entendus pour lui tracer une voie de leur choix, qu'il se butait et sur-le-champ s'en détournait. « Les forgerons peuvent forger, et les cavaliers chevaucher, et les mineurs fouiller la terre, quand bien même ils sont fiancés, dit-il. Et pourquoi les marins ne pourraient-ils naviguer ? »

« Si les forgerons demeuraient cinq ans rivés à leur forge, rares seraient les femmes des forgerons dit le Roi. Et les femmes de marins sont peu nombreuses, et elles connaissent leur lot d'épreuves, mais c'est là leur gagne-pain et la nécessité de leur existence. L'Héritier du Roi n'est pas marin de métier, ni esclave de la nécessité. »

« L'homme connaît d'autres nécessités que celles du pain quotidien, dit Aldarion. Et j'ai bien des années devant moi. »

« Non point, dit Meneldur. Tu tiens pour acquis un privilège qui est le tien propre. Erendis jouit d'une moindre espérance de vie que toi, et ses années déclinent plus rapidement. Elle n'est pas issue de la lignée d'Elros ; et elle t'aime d'amour depuis de longues années déjà. »

« Elle m'a rebuté près de douze ans, lorsque j'étais tout ardeur, dit Aldarion. Et je demande qu'on m'accorde à peine le tiers de ce temps. »

« Elle n'était pas fiancée alors, dit Meneldur. Mais vous n'êtes plus libres, ni l'un ni l'autre. Et si elle t'a rebuté, je croirais volontiers que c'était par peur de ce qui aujourd'hui semble sur le point d'advenir, si tu ne peux maîtriser ton dur languir. Et pourtant, de quelque manière, tu as su apaiser cette peur en elle ; et même si tu n'as pas parlé net, tu as engagé ta foi, à ce que j'en juge. »

À cela, Aldarion fut colère : « Mieux vaudrait que je tienne

conversation moi-même avec ma fiancée, que de m'entretenir ainsi par personne interposée !» Et il quitta son père. Peu après, il parla à Erendis de son désir de naviguer de nouveau en haute mer, disant qu'il en avait perdu le sommeil et le repos. Mais elle demeura là assise, toute pâle et silencieuse. Au bout d'un moment, elle dit : « Je pensais que tu étais venu parler de notre mariage. »

« Et j'en parlerai ! dit Aldarion. Il sera célébré dès mon retour, si tu consens d'attendre. » Mais voyant la détresse sur son visage, il fut ému, et il lui vint une idée. « Il sera célébré, dit-il, avant la fin de l'année, et au lendemain j'armerai un navire tel que jamais n'en ont construit encore les Aventureux, la demeure d'une Reine sur les flots. Et tu navigueras avec moi, Erendis, sous la gracieuse protection des Valar, et de Yavanna et d'Oromë que tu aimes ; tu feras voile vers des pays où je te découvrirai des forêts comme jamais tu n'en vis ; où même aujourd'hui chantent les Eldar ; des forêts plus vastes que tout Númenor, sauvages et libres depuis les commencements des temps, où tu peux entendre encore le puissant cor du Seigneur Oromë. »

Mais Erendis sanglotait : « Non, Aldarion, dit-elle. Je me réjouis que le monde recèle encore de ces merveilles dont tu parles ; mais je ne les verrai jamais. Car je ne le désire point : mon coeur appartient aux grands bois de Númenor. Et hélas ! Si pour l'amour de toi je montais à bord du navire, je ne reviendrais pas. Endurer cela est au-dessus de mes forces ; car si je perdais la terre de vue, je mourrais. La Mer me hait ; et maintenant elle se venge de ce que je t'ai tenu éloigné d'elle tout en me dérobant à toi. Va, Seigneur, mais aie pitié et ne me prends pas autant d'années que j'en ai déjà perdues. »

Et Aldarion fut affligé ; car il avait parlé à son père dans le feu de la colère ; et voilà qu'elle lui parlait avec amour. Il ne navigua pas cette année-là ; mais il ne connut guère de paix ou de joie. « Qu'elle perde la terre de vue et elle meurt ; et que je la garde en vue, c'est moi qui mourrai ; alors si notre destin est de vivre ensemble au moins quelques années, il me faut partir, et partir bientôt. » Et il s'apprêta à reprendre la mer au printemps ; et sur l'île, les Aventureux furent seuls à se réjouir, parmi ceux qui étaient au courant des choses. Trois navires furent armés, et au mois de Viressë, ils appareillèrent de Númenor. Erendis elle-même posa la verte branche sur la proue du *Palarran*, et elle dissimula ses larmes jusqu'à ce qu'il eût doublé les puissantes digues que l'on venait de construire.

Dix années et plus s'écoulèrent avant le retour d'Aldarion à Númenor. Même la Reine Almarian le reçut fraîchement, et les Aventureux avaient perdu l'estime populaire ; car on jugeait qu'Aldarion avait mal agi envers Erendis. Mais de fait, son voyage

avait duré plus longtemps que prévu, car il avait trouvé cette fois le port de Vinyalondë ravagé de fond en comble, et des mers déchaînées avaient réduit à néant ses travaux de réfection. Et les habitants du littoral se faisaient craintifs, lorsqu'ils n'étaient pas franchement hostiles ; et Aldarion entendit parler d'un certain Seigneur de la Terre du Milieu qui portait haine aux hommes des navires. Et lorsqu'il voulut mettre le cap sur Númenor, un vent sauvage accourut du sud et le chassa loin au nord, et ils s'attardèrent quelque temps dans les parages de Mithlond, mais dès qu'ils reprirent la mer, ils furent de nouveau emportés vers le nord et jetés parmi les glaces flottantes, dans des solitudes périlleuses, et ils souffrirent du froid. À la fin, la mer et le vent leur accordèrent rémission et comme Aldarion se penchait sur la proue du *Palarran*, dans l'espoir d'entrevoir au loin l'obscur silhouette de Meneltarma, son regard tomba sur la branche de verdure, et il vit qu'elle s'était flétrie. Et Aldarion en fut grandement affecté, car jamais auparavant cela ne s'était vu d'une branche *d'oiolairë*, tant qu'elle était baignée par les embruns. « Elle a gelé. Capitaine » dit un marin qui se trouvait à ses côtés. « Il a fait trop froid. Et me voilà la joie au coeur de revoir le Pilier ! »

Lorsque Aldarion se rendit auprès d'Erendis, elle le considéra gravement, mais ne vint pas à lui ; et il se tenait là debout, bien contre son accoutumée, ne sachant que dire. « Assieds-toi donc, Seigneur, dit Erendis. Et tout d'abord, conte-moi tes exploits. Car tu as dû voir et accomplir bien des choses durant ces longues années. »

Et Aldarion se mit à parler avec hésitation, et elle demeura là assise, tandis qu'il lui faisait le récit de ses épreuves et de ses retards ; et lorsqu'il eut terminé, elle dit : « Je rends grâce aux Valar qui t'ont accordé de revenir à la fin des fins ; et je les remercie aussi de n'être pas partie avec toi ; car je me serais flétrie plus vite qu'une quelconque verte branche ! »

« Ta verte branche ne s'est pas aventurée dans le froid glacial de son plein gré, répondit-il. Mais congédie-moi à présent, si tel est ton sentiment, et je pense que personne ne t'en fera le reproche. Et pourtant oserais-je espérer que ton amour se révélera plus endurant encore que la toute belle branche *d'oiolairë* ? »

« Tel, oui, il se révèle, dit Erendis. Il n'a pas encore encouru le froid de la mort, Aldarion ! hélas ! Comment pourrais-je donc te congédier, toi que je revois et qui m'apparais en ton retour beau comme le soleil à l'issue de l'hiver ! »

« Alors que le printemps et l'été se fassent ! » dit-il.

« Et qu'on ne laisse point voir revenir l'hiver ! » dit Erendis.

Et c'est ainsi qu'à la joie de Meneldur et d'Almarian, on proclama que les noces de l'Héritier du Roi se feraient au printemps prochain ; et elles furent dûment célébrées. Dans la huit cent soixante-dix-septième année du Second Âge, Aldarion et Erendis se prirent donc pour époux, en la ville d'Armenelos, et il y avait de la musique dans chaque maison, et les hommes et les femmes allaient chantant par les rues. Et ensuite l'Héritier du Roi et sa nouvelle épouse parcoururent à loisir le pays, chevauchant à travers tout le royaume jusqu'à ce qu'à la mi-été ils soient parvenus au port d'Andúnië où le dernier banquet devait leur être offert par Valandil, Seigneur du lieu ; et tous les habitants des pays de l'Ouest affluèrent dans la ville, par amour pour Erendis et légitime fierté qu'une Reine de Númenor soit née parmi eux.

Au matin du banquet, Aldarion regardait par la fenêtre de leur chambre à coucher qui donnait sur la mer, vers l'ouest, et s'écria : « Vois, Erendis ! Un navire toutes voiles dehors qui cingle vers le port ; et ce n'est pas un navire de Númenor, mais un d'une espèce telle que, le voudrions-nous, ni toi ni moi nous n'y poserions le pied ! » Et Erendis regarda au-dehors et vit une grande nef blanche, environnée d'une nuée d'oiseaux blancs qui tournoyaient dans le soleil, et ses voiles chatoyaient d'argent, tandis qu'elle filait vers le port, dans un sillage d'écume. Et c'étaient les Eldar, venus honorer de leur présence les noces d'Erendis, par amour pour la population des pays de l'Ouest, qu'ils avaient en particulière amitié [84]. Leur navire était chargé de fleurs pour orner le banquet, de sorte que tous ceux qui prirent place à table, quand vint le soir, étaient couronnés d'*elamor* [85] et de douce *lissuin* dont le parfum est un baume pour les cœurs. Et ils avaient amené également avec eux des ménestrels qui n'avaient pas oublié les chants des Elfes et des Hommes du temps jadis, lors de la gloire de Nargothrond et de Gondolin ; et les Eldar étaient là nombreux, blonds de cheveux et de haute taille, qui siégeaient parmi les Hommes, aux tables du festin. Mais les gens d'Andúnië, qui se pressaient pour contempler la joyeuse compagnie, dirent que, pour la beauté, il n'y avait personne qui approchât Erendis ; et ils dirent que ses yeux étaient aussi brillants que ceux de Morwen Eledhwen autrefois [86], ou même ceux d'Avallónë.

Et les Eldar avaient apporté de nombreux présents. À Aldarion, ils donnèrent un jeune arbre dont l'écorce était d'un blanc de neige, et le tronc droit, vigoureux et souple comme de l'acier ; mais il n'avait pas encore sorti ses feuilles.

« Grand merci à vous, dit Aldarion aux Elfes. Nul doute que le bois d'un tel arbre soit d'un précieux usage. »

« Cela se peut ; mais nous n'en savons rien, dirent-ils. Aucun de ces arbres n'a jamais été abattu. Il donne un frais ombrage l'été, et des fleurs l'hiver. Et c'est pour ces vertus que nous en faisons grand cas. »

À Erendis, ils offrirent un couple d'oiseaux gris, dont le bec et les pattes étaient d'or. Et ces oiseaux se chantaient doucement l'un à l'autre un air longuement soutenu agrémenté de cadences toujours nouvelles ; mais si on les séparait, incontinent ils revenaient ensemble, et ils se refusaient à chanter loin l'un de l'autre.

« Comment les garder ? » demanda Erendis.

« Laissez-les voler en toute liberté, répondirent les Eldar. Car nous leur avons parlé, et nous leur avons dit vos noms ; et ils resteront auprès de vous partout où vous ferez votre demeure. Ils s'accouplent pour la vie. Peut-être y aura-t-il nombre de ces oiseaux qui chanteront dans les jardins de vos enfants. »

Cette nuit-là Erendis s'éveilla, et un suave parfum flottait à travers le carreau entrouvert ; mais la nuit était claire, car la pleine lune brillait à l'ouest. Alors quittant la couche nuptiale, Erendis regarda au-dehors, et elle vit que toute la terre sommeillait, baignée d'argent ; mais les deux oiseaux étaient juchés côte à côte sur l'appui de la fenêtre.

Lorsque les réjouissances prirent fin, Aldarion et Erendis se rendirent quelque temps en la maison de son père ; et les oiseaux vinrent de nouveau se percher sur le rebord de leur fenêtre. Et le séjour s'acheva, et ils firent leurs adieux à Beregar et à Núneth, et chevauchèrent jusqu'à Armenelos ; car c'était là que selon les désirs du Roi devait habiter son Héritier, dans une maison qui avait été apprêtée à leur intention, au coeur d'un jardin de hautes futaies. Et on y planta l'arbre-Elfe, et les oiseaux-Elfes chantèrent dans ses branches.

Deux ans plus tard, Erendis conçut, et au printemps de l'année suivante elle donna une fille à Aldarion. Et merveilleusement belle était l'enfant à sa naissance, et elle ne cessa de grandir en beauté : la femme la plus belle, disent les anciens contes, qui jamais naquit dans la lignée d'Elros sauf pour Ar-Zimraphel, dernière de sa race. Et lorsque vint le temps de lui donner son premier nom, ils l'appellèrent Ancalimë. En son coeur, Erendis se réjouit, car elle se dit : « Maintenant Aldarion va désirer un fils assurément, car il voudra un héritier ; et il demeurera longtemps auprès de moi. » Car en secret, elle redoutait encore la Mer et son pouvoir sur son époux ; et bien qu'elle s'efforçât de dissimuler ses craintes, parlant avec lui de ses expéditions passées, et de ses espoirs et projets, elle surveillait

jalousement ses allées et venues sur les chantiers de construction navale, et sa fréquentation des Aventureux. Aldarion lui demanda un jour de venir à bord de l'*Eämbär*, mais découvrant à l'instant des réticences dans son regard, il ne la pressa plus jamais. Et les craintes d'Erendis n'étaient pas vaines. Lorsque Aldarion eut passé cinq ans à terre, il se tourna de nouveau vers la Maîtrise des Forêts, et fut, des jours durant, absent de chez lui. Car il y avait maintenant suffisance de bon bois sur pied à Númenor (et cela grâce, principalement, à sa politique prévoyante) ; mais la population se faisant toujours plus nombreuse, s'accroissaient constamment les besoins en bois pour les charpentes, et à quantité d'autres fins, car en ces jours d'autrefois, bien que la plupart des Númenoréens sussent travailler la pierre et le métal (car les anciens Elfes avaient beaucoup appris des Noldor), ils aimaient les objets fabriqués en bois, pour l'usage quotidien ou simplement pour la beauté du travail. À cette époque, le souci d'Aldarion fut de nouveau d'assurer l'avenir, et toujours il prenait soin de replanter là où il avait fait faire une coupe, et il mettait en forêt partout où cela se pouvait les terres en jachère qui convenaient à des essences très diverses. C'est à cette époque qu'il devint connu très généralement sous le nom d'Aldarion, et c'est sous ce nom que devait durer sa mémoire parmi ceux qui tinrent le sceptre à Númenor. Et néanmoins Erendis n'était pas seule à penser qu'il n'aimait guère les arbres en eux-mêmes, mais bien plutôt comme bois de charpente, propre à servir ses desseins.

Et il en allait de même, semblait-il, de la Mer. Car comme Núneth l'avait dit à Erendis, longtemps auparavant : « Il se peut qu'il aime les navires, ma fille, car ils sont le fruit de l'intelligence et du savoir-faire humains ; et pourtant je ne crois pas que ce soient les vents et l'infini des flots qui lui dardent ainsi le coeur ; ni même la vision de terres inconnues ; mais bien quelque chimère qui le hante ! » Et sans doute, touchait-elle de près à la vérité ; car Aldarion était un homme qui voyait loin ; et il présageait un avenir où le peuple aurait besoin d'espace et de ressources accrues ; et qu'il s'en rendît compte clairement ou pas, il rêvait de la gloire de Númenor, et de la puissance de ses rois, et il cherchait à procurer à son royaume des bases d'où étendre au loin sa domination. Et c'est ainsi qu'il abandonna sous peu l'aménagement des forêts pour se remettre à la construction des navires, et il vint à concevoir un puissant vaisseau-forteresse, un vaisseau qui porterait des hommes et des provisions pour une ville entière ! Alors sur les chantiers de Rómenna s'affairèrent les scies et les marteaux ; et parmi les nombreux navires de moindre tonnage, commença à prendre forme une gigantesque coque carénée ; et on

admirait et on s'étonnait ! Et on l'appela le *Turuphanto*, la Baleine de Bois, mais ce n'était pas son nom.

Erendis eut vent de ces choses, bien qu'Aldarion ne lui en eût pas parlé ; et l'inquiétude la saisit. C'est pourquoi elle lui dit un jour : « Qu'est-ce donc que toutes ces histoires de navires, Seigneur des Ports ? N'en avons-nous pas en nombre ? Combien d'arbres de belle venue ont, cette année, vu leur espérance de vie tranchée prématurément ? » Elle dit ces mots légèrement, et souriait en parlant.

« Un homme doit trouver à s'occuper lorsqu'il est à terre, dit-il. Et cela quand bien même il a une femme toute belle. Les arbres croissent et les arbres tombent. J'ai plus reboisé que ce que j'ai fait abattre ! » Il parlait aussi d'un ton léger mais il ne la regardait pas dans les yeux et il ne fut plus question de ces choses entre eux.

Mais comme Ancalimë approchait de ses quatre ans Aldarion déclara enfin ouvertement à Erendis son désir de reprendre la mer. Elle ne dit mot, car il ne lui apprenait rien qu'elle ne sût déjà ; et toute parole était vaine. Il patienta jusqu'au jour anniversaire d'Ancalimë et lui fit grande fête ce jour-là. Elle riait toute joyeuse, bien que d'autres en la maison ne le fussent guère ; et comme elle allait se coucher, elle dit à son père : « Où m'emmèneras-tu cet été *tatanya* ? J'aimerais voir la blanche maison au pays des moutons, dont *mamil* m'a parlé. » Aldarion ne répondit rien, et le jour suivant quitta la maison, et resta absent plusieurs jours. Lorsque tout fut prêt, il revint, et fit ses adieux à Erendis. Et malgré elle, les larmes lui montèrent aux yeux. Et ces larmes le chagrinerent, et elles l'irritèrent également, car sa décision était prise, et il avait maillé son cœur. « Allons, Erendis, dit-il. Voici huit ans que je n'ai pas bougé ! Tu ne peux retenir à jamais en de doux liens le fils du Roi qui est du sang de Tuor et d'Eärendil ! Et je ne vais pas chercher mon trépas ! Je reviendrai bientôt ! »

« Bientôt, dit-elle. Mais les années sont inexorables, et tu ne les ramèneras pas avec toi. Et les miennes sont plus brèves que les tiennes. Ma jeunesse se dérobe à moi, et où sont mes enfants, et où est ton héritier ? Trop souvent j'ai trouvé ma couche froide ces temps derniers, trop souvent et depuis bien trop longtemps [87] ! »

« Ces temps derniers, il m'a paru que tu le préférerais souvent ainsi, dit Aldarion. Mais ne nous querellons pas, quoique nous n'ayons pas même sentiment. Regarde en ton miroir, Erendis. Tu es belle, et nulle ombre de vieillissement n'y paraît encore. Tu as tout loisir d'accorder du temps à mon besoin profond. Deux ans ! Deux ans, c'est tout ce que je demande ! »

Mais Erendis répliqua : « Dis plutôt : “ Je prendrai ces deux années que tu le veuilles ou pas ”. Prends donc ces deux années, mais pas

plus. Un Fils de Roi du sang d'Eärendil devrait aussi être homme de parole !»

Le lendemain matin, Aldarion partit précipitamment. Il souleva Ancalimë dans ses bras et l'embrassa ; et elle se cramponnait à lui, mais il la posa à terre rapidement, et s'en alla à cheval vers la mer. Peu après, le puissant navire appareilla de Rómenna. Il lui avait donné nom l'*Hirilondë*, le Découvreur-de-Ports. Mais il quitta Númenor sans la bénédiction de Tar-Meneldur ; et Erendis n'était pas venue pour orner sa proue de la Verte Branche du Retour, et elle ne manda personne. Le visage d'Aldarion était sombre et troublé, tandis qu'il se tenait à la proue de l'*Hirilondë* où la femme de son capitaine avait posé une grande branche *d'oiolairë* ; mais il ne jeta pas de regard en arrière jusqu'à ce que le Meneltarma se soit évanoui dans le crépuscule.

Tout le jour, Erendis resta seule en ses appartements, à couvrir son chagrin ; mais plus profondément en son coeur, une douleur nouvelle la poignait, comme de froide colère, et son amour pour Aldarion était blessé à vif. Elle haïssait la Mer ; et même les grands arbres qu'elle avait tant aimés, elle ne les souhaitait plus voir à présent, car ils lui rappelaient les mâts des grands voiliers. C'est pourquoi elle quitta bientôt Armenelos, et s'en retourna en Emerië, au coeur de l'île où, portés sur les ailes du vent, elle percevait de toutes parts les bêlements des moutons. « Plus douce est leur voix à mes oreilles que le piaillage des mouettes », dit-elle, debout sur le seuil de sa blanche maison, cadeau du Roi ; et la maison se dressait sur les pentes du versant ouest, environnée de pelouses spacieuses qui se muaient en pâturages, sans murs ou haies de séparation. Et c'est là qu'elle emmena Ancalimë, et elles se suffirent à elles-mêmes, car Erendis ne voulait que des domestiques autour d'elles, et des domestiques femmes ; et elle cherchait sans cesse à modeler sa fille à son image et à éveiller en elle sa propre rancoeur à l'égard des hommes. Au demeurant, Ancalimë ne voyait homme qui vive, car Erendis ne s'était pas constitué une Maison, et ses quelques valets de ferme et bergers vivaient dans un domaine, à l'écart de la blanche demeure sur la colline. Et il ne venait pas d'autres hommes, hors quelques messagers du Roi ; et ils se hâtaient de tourner bride, car, pour les hommes, il régnait dans cette maison comme un froid qui les incitait à fuir ; et sur place, ils se sentaient contraints de parler à voix basse.

Un matin, peu après qu'Erendis se fut installée à Emerië, un chant d'oiseau l'éveilla, et sur le rebord de sa fenêtre étaient juchés les oiseaux-Elves qui avaient longtemps vécu dans son jardin à Armenelos, mais qu'elle avait oubliés en partant. « Allez-vous-en ! dit-elle, gentils nigauds ! Il n'y a pas place ici pour une joie comme la vôtre. »

Et leur chant se tut, et ils s'envolèrent à la cime des arbres, et par trois fois tournoyèrent au-dessus des toits, puis prirent leur essor vers l'ouest. Ce soir-là ils se posèrent sur l'appui de la fenêtre, en la maison de son père, où ils avaient dormi, Aldarion et elle, au retour du banquet d'Andúnië ; et c'est là que Núneth et Beregar les trouvèrent le lendemain matin. Mais lorsque Núneth leur tendit les mains, ils s'élevèrent d'un coup d'aile, et filèrent au loin, et elle les regarda jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus que deux mouchetures sur le soleil, se hâtant vers le pays d'où ils étaient venus.

« Il est reparti, et il l'a laissée » dit Núneth.

« Alors pourquoi n'a-t-elle pas donné de ses nouvelles ? dit Beregar. Ou pourquoi n'est-elle pas revenue à la maison ? »

« Des nouvelles, elle en a suffisamment envoyé, dit Núneth. Car elle a congédié les oiseaux-Elfes, et c'est mal de sa part. Et cela ne présage rien de bon. Pourquoi, pourquoi, ma fille ? Ne savais-tu point ce qu'il allait te falloir affronter ? Mais laisse-la à elle-même, Beregar, où qu'elle soit. Cette maison n'est plus la sienne, et elle ne trouvera pas à se guérir ici. Il reviendra. Et alors, fasse que les Valar lui envoient la sagesse – ou du moins un brin de rouerie ! »

Lorsque survint la seconde année du voyage d'Aldarion, conformément aux désirs du Roi, Erendis donna ordre qu'on décorât et qu'on aménageât la maison d'Armenelos ; mais elle-même ne fit aucun préparatif de retour. Et au Roi, elle fit réponse, disant : « Je viendrai, si tu me l'ordonnes, *atar aranya*. Mais est-ce bien mon devoir à présent de faire tant diligence ? Ne sera-t-il pas temps de venir, lorsque l'on apercevra sa voile, à l'est ? » Et en son for intérieur, elle se dit : « Le Roi veut que j'aille l'attendre sur les quais comme une fille amoureuse qui attend son ami parti en mer ? Fasse le ciel que je puisse encore jouer ce rôle ! mais je ne le puis plus. Je l'ai joué jusqu'à épuisement. »

Mais l'année passa, et nulle voile ne parut à l'horizon ; et puis une autre, et vint l'automne. Alors Erendis se fit dure et silencieuse. Elle ordonna que soit fermée la maison d'Armenelos, et elle ne s'éloigna plus jamais de sa propre maison, sinon à quelques heures de distance. Tout ce qu'il y avait en elle d'amour, elle le prodigua à sa fille, et elle l'attacha étroitement à elle, ne voulant pas qu'Ancalimë la quittât, fût-ce pour visiter Núneth et sa parenté au pays de l'Ouest. Et elle se chargea entièrement de son éducation, et ainsi Ancalimë apprit-elle à lire et à écrire fort bien et à parler avec Erendis la langue Elfe telle qu'en usaient, à Númenor, les gens de qualité. Car dans les pays de l'Ouest, c'était le parler usité quotidiennement dans des maisons comme celle de Beregar, et Erendis recourait rarement à la langue

númenoréenne, qui avait la préférence d'Aldarion. Et Ancalimë apprit aussi beaucoup de choses sur Númenor et sur le temps jadis, dans les livres et parchemins qui se trouvaient dans la maison, et qu'elle pouvait comprendre ; et les savoirs et traditions d'un autre genre, elle en ramassait des bribes auprès des femmes de la maisonnée, à l'insu d'Erendis. Car les femmes évitaient de parler à l'enfant par crainte de leur maîtresse ; et pour Ancalimë le rire était chose rare dans la blanche maison d'Emerië. Car la demeure était tout silence, et nulle musique ne s'y faisait jamais entendre, tout comme si quelqu'un y était décédé peu auparavant ; car à Númenor, en ce temps-là, jouer des instruments de musique était le rôle des hommes, et la seule musique qui réjouit Ancalimë dans son enfance fut le chant des femmes au travail dehors, lorsqu'elles se sentaient loin des oreilles de la Dame Blanche d'Emerië. Mais Ancalimë avait maintenant sept ans et, dès qu'elle recevait permission, elle filait hors de la maison et sur les hautes pâtures où elle pouvait courir librement ; et parfois elle s'en allait avec une bergère garder les moutons et prendre son repas sous la nue.

Un jour d'été de cette même année, un jeune garçon plus âgé qu'elle vint chez eux, chargé d'une commission par les gens d'une ferme d'écart ; et Ancalimë le trouva par hasard, qui mâchonnait du pain et buvait du lait derrière la maison, dans la cour de ferme attenante. Il la dévisagea avec irrévérence, et continua de boire ; puis, posant son bol : « Écarquille-les donc, si ça te dit. Grands Yeux ! s'exclama-t-il. Tu es jolie, mais trop maigre. Tu veux manger ? » Et il sortit un quignon de pain de son sac.

« Allez, file ! Ibal ! s'écria une vieille femme qui sortait de la laiterie. Et ne ménage pas tes longues jambes, ou tu auras oublié le message que je t'ai donné pour ta mère avant même d'arriver à la maison ! »

« Pas besoin d'un chien de garde là où tu es, mère Zamîn ! » s'exclama le gamin, et avec un grognement et un cri, il sauta la barrière à claire-voie et dévala la colline à toutes jambes. Zamîn était une vieille paysanne qui avait son franc-parler et ne se laissait guère intimider, même par la Dame Blanche.

« C'était quoi, cette chose bruyante ? » dit Ancalimë. « Un garçon, dit Zamîn. Si cela te dit quelque chose ! Mais comment saurais-tu ce que c'est ? Ça mange et ça casse, le plus clair du temps. Celui-là n'a jamais fini de manger – mais non sans profit pour lui. Un beau gars ! Voilà ce que trouvera son père à son retour ! Mais s'il tarde trop, il aura peine à le reconnaître. Et il y en a d'autres, dont je pourrais en

dire autant !»

« Le garçon a donc aussi un père ?» demanda Ancalimë.

« Assurément, dit Zamîn. Ulbar, un des bergers du puissant Seigneur là-bas tout au sud ; le Seigneur des moutons, nous l'appelons, un parent du Roi. »

« Mais alors pourquoi le père du garçon n'est-il pas à la maison ?»

« Mais, *herinkë*, dit Zamîn, parce qu'il a entendu parler de ces Aventuriers, et il s'est mis à les fréquenter, et il est parti avec ton père, le Seigneur Aldarion ; mais les Valar seuls savent où et pourquoi !»

Ce soir-là, Ancalimë dit soudain à sa mère : « Mon père se nomme-t-il aussi le Seigneur Aldarion ?»

« Ainsi l'appelait-on, dit Erendis. Mais pourquoi me demandes-tu cela ?» Elle parlait sur un ton tranquille et détaché, mais en son for intérieur elle s'étonna et se troubla ; car il n'avait jamais été question d'Aldarion entre elles auparavant.

Ancalimë ne répondit pas à la question. « Et quand reviendra-t-il ?» dit-elle.

« Ne me le demande pas ! dit Erendis. Je n'en sais rien. Jamais peut-être. Mais n'aie pas d'inquiétude, car tu as une mère, et tant que tu l'aimes, elle ne s'enfuira pas. »

Ancalimë ne parla plus de son père. Un jour chassa l'autre, introduisant une nouvelle année et puis encore une autre ; ce printemps-là Ancalimë avait neuf ans. Des agneaux naquirent et ils grandirent ; vint le temps de la tondaison, et passa ; un été torride brûla l'herbe. L'automne apporta de grandes pluies. Et voilà que du fond de l'horizon, à l'est, survint l'*Hirilondë* porté par un vent nuageux sur des mers cendreuse, qui ramenait Aldarion à Rómenna ; et on envoya un message à Emerië, mais Erendis n'en parla point. Et il n'y avait personne pour accueillir Aldarion sur les quais. Il chevaucha sous la pluie jusqu'à Armenelos, et là trouva sa maison fermée. Et il en conçut un furieux déplaisir, mais il ne voulut pas s'abaisser à questionner les passants. Il se rendrait, songea-t-il, d'abord chez le Roi, car il avait beaucoup à lui dire.

Il trouva sa bienvenue aussi fraîche qu'il s'y attendait ; et Meneldur lui parla comme un Roi à un capitaine à qui on demande compte de sa conduite. « Tu es resté absent longtemps, dit-il froidement. Il y a plus de trois ans maintenant, depuis la date fixée pour ton retour. »

« Hélas ! dit Aldarion. J'en suis venu moi-même à me lasser de la mer, et depuis longtemps mon cœur se languit de la terre d'Ouest. Mais j'ai été retenu contre mon vouloir ; il y a beaucoup à faire. Et tout se dégrade en mon absence. »

« Je n'en doute pas, dit Meneldur. Et à ce que je crains, tu trouveras

qu'il en va de même dans ton propre pays. »

« À cela, j'espère porter bon ordre, dit Aldarion. Mais outre-mer, le monde est de nouveau dans le tumulte. Car près de mille ans se sont écoulés depuis que les Seigneurs de l'Ouest ont envoyé leurs forces contre l'Angband ; et parmi les Hommes de la Terre du Milieu, ces temps sont oubliés, enfouis en d'obscures légendes. Ils sont inquiets de nouveau et la peur les hante. Je désire vivement en parler avec toi, justifier mes actes et t'exposer ma pensée sur ce qu'il y aurait lieu de faire. »

« Et tu auras tout loisir, dit Meneldur. Et en vérité, j'y compte et je ne m'attendais pas à moins. Mais il y a d'autres choses que je juge plus urgentes. Qu'un Roi gouverne bien sa maison, avant de se mêler de corriger autrui, dit-on ! Et c'est vrai de tout homme. Je vais à présent te donner un conseil, fils de Meneldur. Tu as aussi une vie à toi. Cette moitié de toi-même, tu l'as toujours négligée. À toi je dis maintenant : rentre à la maison ! »

Aldarion brusquement se raidit et son visage se durcit : « Si tu le sais, peux-tu donc me dire, où est ma maison ! »

« Là où est ta femme, dit Meneldur. Contraint ou non, tu n'as pas tenu la promesse que tu lui avais faite. Elle demeure à présent en Emerië, dans sa propre maison, loin de la mer. Et c'est là qu'il te faut aller incontinent. »

« Si on m'avait laissé un message où aller, je m'y serais rendu directement au débarqué, dit Aldarion. Au moins n'aurais-je pas à quêter des informations auprès d'étrangers ! » Il se détourna pour partir, mais s'arrêta court, disant :

« Le Capitaine Aldarion a un peu négligé ce qui est du ressort de son autre moitié, et que, dans sa perversité, il juge tout aussi urgent. Il a une lettre qu'il s'est engagé à remettre au Roi, en sa ville d'Armenelos ». Et donnant la missive à Meneldur, il s'inclina et quitta la pièce ; en une heure il avait pris un cheval et était parti malgré la nuit tombante. Il n'avait pour compagnons que deux de ses nautoniers : Hendrech, un homme originaire de l'Ouest, et Ulbar qui était natif d'Emerië.

Chevauchant à bride abattue, il arrivèrent à Emerië le lendemain soir, et les hommes et les chevaux étaient fourbus. Froide et blanche leur apparut la maison sur la colline dans les dernières lueurs d'un couchant nébuleux. Dès qu'Aldarion l'aperçut au loin, il sonna du cor, pour s'annoncer.

Comme il sautait au bas de son cheval dans la cour d'honneur, il vit Erendis : vêtue de blanc, elle se tenait sur les marches qui menaient au porche à colonnes. Elle portait haut le front, mais s'approchant, il vit

qu'elle était pâle et que ses yeux brillaient d'un éclat singulier.

« Tu viens bien tard, Seigneur, dit-elle. Depuis longtemps j'ai cessé de t'attendre et je crains que tu ne trouves point l'accueil que je t'avais préparé pour le temps où l'on prévoyait ton retour. »

« Les marins se contentent de peu », dit-il.

« Tant mieux », dit-elle, et elle rentra dans la maison et le laissa. Alors deux femmes s'avancèrent tandis qu'une vieille descendait les marches. Et comme Aldarion entra, la vieille dit aux hommes à voix haute et forte, afin que tous puissent l'entendre : « On ne peut pas vous loger ici ! Allez donc à la ferme, au pied du coteau ! »

« Non, Zamîn, dit Ulbar. Je ne m'attarde pas. Je rentre chez moi, si le Seigneur Aldarion me donne mon congé. Tout va bien là-bas ? »

« Ça peut aller ! dit-elle. Ton fils a mangé tant et si bien que tu ne trouveras pas grand-chose qui lui ressemble dans tes souvenirs ! Mais va et trouve tes propres réponses ! Tu auras plus chaud là-bas que ton Capitaine. »

Erendis ne vint pas à table lors de son souper tardif, et les femmes servirent Aldarion dans une chambre à part. Mais avant qu'il eût terminé son repas, elle entra et dit devant les femmes : « Tu dois être exténué, Seigneur, après une course à ce point précipitée. On t'a apprêté une chambre d'hôte, et elle est à ta disposition. Mes femmes sont à tes ordres. Si tu as froid, demande du feu. »

Aldarion ne répondit pas. Il se retira tôt dans la chambre à coucher et, pris en effet d'une lassitude extrême, se jeta sur le lit et tomba dans un profond sommeil, oubliant toutes les ombres de la Terre du Milieu et de Númenor. Mais au chant du coq il s'éveilla et, plein d'émoi et de colère, se leva aussitôt et décida de quitter la maison sans bruit ; il trouverait bien Hendrech, son compagnon, et les chevaux, et il se rendrait chez son parent, Hallatan, le Seigneur des moutons, à Hyarastorni. Plus tard, il enjoindrait à Erendis de lui amener sa fille à Armenelos ; et ainsi il éviterait de traiter avec elle sur son propre terrain. Mais comme il se dirigeait vers la porte, Erendis vint à sa rencontre. Elle ne s'était pas couchée de la nuit, et elle se tenait là, devant lui, sur le seuil.

« Tu t'en vas plus promptement que tu n'es venu, Seigneur, dit-elle. J'espère que ce n'est pas l'ennui de cette maison de femmes qui t'incite (étant homme de la mer) à partir avant d'avoir achevé tes affaires. Et quelles sont-elles, et qu'est-ce donc qui t'a amené jusqu'ici ? Puis-je l'apprendre avant que tu ne repartes ? »

« On m'a dit, en Armenelos, que ma femme était ici, et qu'elle avait amené ma fille avec elle, répondit-il. En ce qui concerne ma femme, je

me suis trompé, à ce qu'il me paraît, mais n'ai-je point une fille ?»

« Tu en avais une, il y a des années de cela, dit-elle. Mais ma fille n'est pas encore levée. »

« Eh bien, qu'elle se lève, pendant que je vais chercher mon cheval », dit Aldarion.

Erendis aurait souhaité prévenir la rencontre entre Ancalimë et son père, mais elle craignait d'aller trop loin et de perdre la faveur du Roi ; et les membres du Conseil [88] avaient depuis longtemps manifesté leur mécontentement de ce qu'elle élevât l'enfant à la campagne. Aussi lorsque Aldarion revint à cheval avec Hendrech, Ancalimë se tenait sur le seuil aux côtés de sa mère. Et elle était là debout, toute droite et raide comme elle, et ne lui fit aucune grâce ou civilité, tandis qu'il mettait pied à terre et montait les marches vers elle.

« Qui es-tu ? dit-elle. Et pourquoi me fais-tu lever de si bonne heure, avant que quiconque dans la maison soit éveillé ? »

Aldarion la dévisagea attentivement, et bien qu'il gardât une contenance sévère, en son for intérieur, il souriait ; car il discernait en elle une enfant de son propre sang et non de celui d'Erendis, et cela en dépit de toute l'éducation qu'elle avait reçue.

« Il fut un jour où tu me connaissais. Dame Ancalimë, dit-il. Mais qu'à cela ne tienne. Aujourd'hui je ne suis qu'un messenger venu d'Armenelos, te faire souvenir que tu es la fille de l'Héritier du Roi ; et (pour autant que je puisse juger) que tu seras son Héritière à son tour. Tu ne vivras pas toujours en ces lieux. Mais maintenant. Dame, va-t'en retrouver ton lit jusqu'à ce que ta chambrière soit levée, veux-tu ! Je suis pressé de voir le Roi. Au revoir ! » Et il baisa la main d'Ancalimë et descendit les marches ; il se mit en selle et, avec un geste d'adieu, s'éloigna.

Erendis, seule à la fenêtre, le regarda qui chevauchait sur la pente de la colline, et remarqua qu'il se dirigeait vers Hyarastorni et non vers Armenelos. Alors elle pleura, de chagrin sans doute, mais plus encore de rage. Elle s'était attendue à plus de contrition de sa part, et qu'après l'avoir dûment réprimandé, elle eût eu le loisir de lui accorder son pardon, pour peu qu'il l'en eût priée ; mais il l'avait traitée comme si elle était seule coupable et, à la face de sa fille, l'avait ignorée. Trop tard, elle se rappela les paroles de sa mère, il y a bien longtemps, et elle vit en Aldarion quelque chose d'imposant, qui ne pouvait se domestiquer, animé d'une volonté implacable plus dangereuse encore lorsqu'elle agissait à froid. Elle se leva et se détourna de la fenêtre, et elle songea, ulcérée, aux outrages subis.

« Dangereux !, dit-elle. Je suis d'un acier difficile à rompre. Et il pourrait bien s'en apercevoir, quand bien même il serait Roi de Númenor !»

Aldarion poursuivit son chemin vers Hyarastorni, la maison de son cousin Hallatan ; car il pensait s'y reposer un temps et réfléchir. S'approchant, il entendit de la musique et il trouva les bergers fêtant joyeusement Ulbar, revenu parmi eux avec de nombreux récits fabuleux et de nombreux cadeaux ; et la femme d'Ulbar, couronnée de fleurs, dansait avec son époux, au son des pipeaux. Au début, personne ne prit garde à Aldarion, sur son cheval, qui les contemplait en souriant ; mais soudain Ulbar s'écria : « Le Grand Capitaine !» Et son fils, Ibal, se rua vers l'étrier d'Aldarion, tout haletant : « Seigneur Capitaine !» s'exclama-t-il.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Je suis pressé », dit Aldarion dont l'humeur s'était assombrie, car il sentait monter en lui la colère et l'amertume.

« Je voulais seulement demander, dit le garçon, quel âge un homme doit-il avoir pour partir outre-mer, sur un navire comme mon père ?»

« Il lui faut avoir l'âge des collines et plus d'autre espoir au coeur ! dit Aldarion. Ou alors, tout simplement quand le coeur lui en dit ! Mais ta mère, fils d'Ulbar, ne viendra-t-elle pas me souhaiter la bienvenue ?»

Lorsque la mère d'Ibal s'approcha, Aldarion lui prit la main : « Accepteras-tu ceci de moi ? dit-il. C'est peu de chose en échange des six années d'Ulbar que tu m'as données : six années du soutien d'un noble coeur !» Et de sa sacoche, sous sa tunique, il sortit un joyau rouge feu, serti sur un bandeau d'or, et le lui mit dans la main.

« Cela vient du Roi des Elfes, dit-il. Mais il jugera le joyau en de bonnes mains, lorsque je lui dirai !» Là-dessus, Aldarion fit ses adieux aux gens qui festoyaient, et reprit sa route, ayant perdu tout désir de s'attarder dans la maison. Et lorsqu'il apprit son étrange arrivée et son départ précipité, Hallatan s'étonna fort, jusqu'à ce que d'autres rumeurs ne viennent à courir la campagne.

Aldarion et son compagnon allèrent un court temps chevauchant, lorsqu'à faible distance de Hyarastorni, Aldarion arrêta son cheval, et parla à Hendrech : « Quel que soit l'accueil qui t'attend, ami, là-bas dans les pays de l'Ouest, je ne te retiens pas d'aller chercher ta bienvenue. Rentre maintenant chez toi, avec mes remerciements. Mon désir est d'aller seul. »

« Mais cela n'est guère convenable, Seigneur Capitaine », dit Hendrech.

« En effet, dit Aldarion. Mais c'est ainsi. Adieu !» Et il poursuivit

son chemin seul jusqu'à Armenelos, et jamais plus ne mit les pieds en Emerië.

Lorsque Aldarion eut quitté la pièce, Meneldur considéra la missive que lui avait donnée son fils, et il s'interrogea ; car il vit qu'elle provenait du Roi Gil-galad du Lindon. Elle était cachetée, et le sceau portait la devise du Roi : de blanches étoiles sur une rondache azur [89]. Et sur le pli extérieur on avait écrit :

Donné à Mithlond, aux mains du Seigneur Aldarion, héritier du Roi de Númenor, pour être remise au grand Roi en personne, en sa ville d'Armenelos.

Alors Meneldur rompit le cachet et lut :

Ereinion Gil-galad fils de Fingon à Tar-Meneldur de la lignée d'Eärendil, je te salue ! Que les Valar t'aient en leur garde et que nulle ombre n'offusque l'île des Rois.

Depuis longtemps, je te dois des remerciements pour m'avoir à maintes reprises envoyé ton fils Anardil Aldarion, celui que je considère comme le plus grand ami-des-Elfes, qui se trouve parmi les Hommes au jour d'aujourd'hui. Et voici que je te prie de m'excuser si je l'ai par trop retenu à mon service. Car j'avais grand et urgent besoin de la connaissance des Hommes et de leurs langues que, seul, il détient. Il a bravé maints périls pour me porter conseil. Il t'entretiendra de la nécessité où je suis ; et cependant, étant jeune et riche d'espoir, il ne se rend pas clairement compte combien grande est cette nécessité. C'est pourquoi j'écris ceci pour les seuls yeux du Roi de Númenor.

Une nouvelle Ombre surgit à l'est. Et il ne s'agit pas de l'ambition tyrannique d'Hommes mauvais, comme le croit ton fils ; mais un serviteur de Morgoth s'éveille et des choses maléfiques à nouveau s'agitent. Chaque année, les forces du Mal affermissent leur empire, car la plupart des Hommes sont mûrs pour servir Ses desseins. Le jour n'est pas loin, à mon sens, où la menace sera telle que les Eldar ne pourront s'y opposer seuls. C'est pourquoi chaque fois que j'aperçois un grand navire du Roi des Hommes, mon cœur se tranquillise. Et à présent, je me permets de te demander ton aide. Si tu as des Hommes dont la présence ne te fera pas défaut, prête-moi le secours de leurs bras, je t'en supplie.

Ton fils te dira, si tu y consens, toutes nos raisons. Mais en fin de compte, il est d'avis (et telle est toujours la voie de la sagesse) que lorsque l'assaut viendra, et il viendra assurément, il nous faut chercher à tenir les Terres de l'Ouest, où vivent les Eldar et les Hommes de ta race, dont les cœurs n'ont point encore été assombris. Il nous faut à tout le moins défendre Eriador, et les abords des grands fleuves qui coulent à l'ouest de la chaîne de montagnes que nous nommons Hithaeglin : notre principal rempart. Mais cette paroi montagneuse comporte une large faille qui s'ouvre vers le sud, en pays Calenardhon ; et c'est par là qu'il nous faut redouter les incursions des gens de l'Est. Le Mal rampe déjà le long de la côte en cette direction. On pourrait défendre Eriador à condition de tenir quelques places fortes importantes sur le rivage voisin.

Cela, le Seigneur Aldarion l'a compris depuis de longues années. À

Vinyalondë, près de l'embouchure du Gwathló, il a longtemps peiné pour établir un grand port fortifié, à l'abri de toute attaque et de la mer et de la terre ; mais ses gigantesques travaux ont été vains. Il possède un grand savoir en la matière car il a beaucoup étudié auprès de Círdan, et il connaît mieux que quiconque les besoins de vos grands navires. Mais il n'a jamais disposé d'hommes en suffisance ; et Círdan n'avait pas de forgerons ou de maçons à lui céder.

Le Roi jugera de ce qu'il peut faire ; mais s'il consent à écouter avec faveur le Seigneur Aldarion, et à lui accorder tout soutien possible, alors l'espoir se fera un peu moins ténu en ce monde. Les souvenirs du Premier Âge s'estompent et toutes choses refroidissent en la Terre du Milieu. Qu'on ne laisse point s'attédir de même l'ancienne amitié entre les Eldar et les Dúnedain.

Et songez-y ! Les ténèbres qui approchent sont grosses de haine envers nous, mais elles vous haïssent tout autant. Et la Mer Immense sera aisément franchie par les ailes du Mal si on souffre qu'il atteigne sa pleine croissance.

Que Manwë vous garde sous la protection de l'Un ; et qu'il envoie des vents favorables pour gonfler vos voiles.

Meneldur laissa le parchemin tomber sur ses genoux. De grands nuages avaient précipité le crépuscule, portés par un vent d'est depuis le fond de l'horizon, et les hautes bougies à ses côtés parurent s'être amenuisées dans l'obscurité qui avait envahi ses appartements.

« Fasse qu'Eru m'appelle à lui avant que ne surviennent ces temps ! » s'écria-t-il à haute voix. Puis il se dit à lui-même : « Hélas ! Quel malheur que son orgueil et ma froideur aient si longtemps séparé nos coeurs et nos esprits. Mais à présent, la sagesse veut que je remette, plus tôt que je ne l'avais résolu, le Sceptre de Númenor entre ses mains. Car ces choses dépassent mon entendement.

« Lorsque les Valar nous accordèrent le Pays du Don, ils ne firent pas de nous leurs vice-régents ; nous reçûmes le royaume de Númenor, non point le monde. Ce sont eux, les Seigneurs. À nous, il incombait de nous affranchir à jamais, sur cette terre de Númenor, de la haine et de la guerre ; car finie était la guerre, et Morgoth avait été chassé du Royaume d'Arda. À cela ai-je cru, et c'est cela qui me fut enseigné.

« Et cependant si le monde de nouveau s'enténébre, les Seigneurs ne peuvent manquer de le savoir ; et pourtant ils ne m'ont fait tenir aucun signe. À moins que voilà le signe ! Alors que faire ? Nos pères furent récompensés pour avoir contribué à la défaite de la Grande Ombre. Et leurs fils, eux, demeureraient à l'écart, lorsque le Mal tente une nouvelle offensive ?

« Trop de doutes m'assaillent pour gouverner. Se préparer ou laisser venir ? Faire des préparatifs pour une guerre qui n'est encore que conjecture : arracher des artisans et des laboureurs à leurs travaux de paix, et leur enseigner à faire couler le sang et à se battre ; mettre le fer dans la main de capitaines avides qui n'aiment que la conquête et

se feront gloire du nombre des victimes ? Et diront-ils à Eru : *Au moins tes ennemis étaient parmi eux* ? Ou alors se croiser les bras, tandis que des amis meurent injustement ; laisser les hommes vivre dans la paix, en aveugles, jusqu'à ce que l'envahisseur soit aux portes ? Et que feront-ils alors : affronteront-ils le fer les mains nues et mourront-ils en vain, ou prendront-ils la fuite, sourds aux cris des femmes ? Et diront-ils à Eru : *Au moins, nous n'avons pas versé le sang* ?

« Lorsque l'une et l'autre voie peut conduire au Mal, comment choisir ? Que les Valar règnent sous Eru ! Je céderai le Sceptre à Aldarion. Et cependant, cela même est un choix, car je sais fort bien quelle sera sa route, à moins qu'Erendis... »

Et Meneldur se prit à songer avec inquiétude à Erendis, en Emerië. « Mais de ce côté-là, il n'y a guère d'espoir (si tant est que cela puisse s'appeler de l'espoir !). Aldarion ne se laissera jamais influencer sur des sujets si graves. Quant à elle, je connais son choix – à supposer même qu'elle consente à écouter assez longtemps pour comprendre ce qui est en cause. Car au-delà de Númenor, l'essor de son cœur se brise, et elle n'a aucune conception du prix à payer. Si elle trouve la mort en son temps, au terme de son choix, elle mourra courageusement. Mais qu'est-elle capable de faire de la vie et de la volonté d'autrui ? Cela, il nous reste encore à le découvrir, aux Valar et à moi-même ! »

Aldarion revint à Rómenna le quatrième jour après le retour au port de l'*Hirilondë*. Et il se rendit immédiatement à bord de l'*Eämbar* où il comptait résider. À sa grande amertume il trouva qu'on jasait déjà en ville. Le lendemain, il rassembla des hommes de Rómenna et les conduisit à Armenelos. Là il mit certains à l'abattage des arbres du jardin, et tous les arbres furent jetés bas et charriés sur les chantiers sauf un ; et aux autres hommes, il donna ordre de raser sa maison jusqu'au sol. Et il n'épargna que l'arbre-Elfe en sa blancheur ; et lorsque les bûcherons furent partis, il le contempla qui se tenait là debout solitaire dans le paysage dévasté, et il vit que l'arbre était beau en lui-même. Soumis au lent rythme de croissance des arbres-Elfes, il n'avait atteint qu'une douzaine de pieds, et il se dressait tout droit, élancé et juvénile, et, en cette saison, couvert de bourgeons qui allaient s'épanouir en fleurs hivernales sur des branches dressées vers le ciel. Et l'arbre lui remit en mémoire sa fille, et il dit : « Je t'appellerai également Ancalimë. Et fasse le ciel que vous vous teniez, elle et toi ainsi longtemps dans la vie, sans laisser ni vent ni volonté vous courber – et ni rien ni personne vous ébranler ! »

Le troisième jour qui suivit son retour d'Emerië, Aldarion se rendit

auprès du Roi. Tar-Meneldur, assis sur son trône, l'attendait immobile. Et, portant les yeux sur son fils, il eut peur, car Aldarion avait changé ; son visage était gris, froid et hostile, tout comme la mer lorsqu'un nuage opaque offusque soudain le soleil. Debout devant son père, il se mit à parler lentement, sur un ton de mépris plutôt que de colère.

« Quelle fut ta part en ceci, tu le sais mieux que moi, dit-il. Mais un Roi devrait songer à ce qu'un homme peut supporter, même s'il est aussi un sujet et, mieux encore, un fils. Si tu as pensé m'enchaîner à cette île, alors tu as mal choisi ta chaîne. Il ne me reste plus ni femme ni amour envers ce pays. Je m'en vais quitter cette île de malenchamment, où les femmes, dans leur chimérique superbe, exigent des hommes qu'ils rampent à leurs pieds. J'userai mon temps de vie à meilleur escient, en d'autres lieux, où je n'encours pas le dédain et où je suis reçu avec honneur. Tu peux te chercher un autre Héritier qui sera mieux apte à jouer les domestiques. De mon héritage, je ne réclame que ceci : le navire *Hirilondë* et tous les hommes qu'il peut porter. Je prendrais bien ma fille avec moi, si elle était en âge ; mais je vais la remettre aux mains de ma mère. À moins que tu n'aies une passion pour la gent moutonnaire, tu ne t'opposeras point à cela, et tu ne permettras pas que l'enfant s'atrophie, en la laissant grandir parmi des femmes quasi muettes, nourrie de froid dédain et de mépris envers ceux de sa race. Elle est de la Lignée d'Elros, et tu n'auras pas d'autres descendants par ton fils. J'ai terminé. Je m'en vais à présent me consacrer à des tâches de meilleur profit. »

Meneldur était demeuré assis, patientant, les yeux baissés et sans un geste ; mais à ce point, il soupira et leva les yeux. « Aldarion, mon fils, dit-il tristement. Le Roi te dirait que tu fais preuve, toi aussi, d'une froide insolence et de dédain envers ta parenté, et que tu condamnes toi-même les autres sans leur avoir donné occasion de se justifier ; mais ton père qui t'aime et s'inquiète pour toi passera là-dessus. Je ne suis pas seul coupable d'avoir, jusqu'à aujourd'hui, méconnu ton oeuvre. Mais quant à l'affront qui t'a été infligé (et dont hélas, on ne parle que trop), je n'y suis pour rien. J'ai aimé Erendis et, nos coeurs ayant même inclination, il m'est arrivé de penser que son lot était dur à porter. Tes vastes desseins m'apparaissent maintenant en toute clarté, mais si tu es d'humeur à entendre autre chose que des éloges, je te dirai que, dans les débuts, ton propre plaisir était aussi de la partie. Et peut-être les choses auraient-elles été fort différentes si tu avais parlé plus ouvertement au départ. »

« Le Roi peut avoir des reproches à me faire, s'écria Aldarion avec plus de chaleur. Mais non pas celle dont tu parles ! À elle, tout au moins, je me suis toujours expliqué longuement et à maintes reprises ;

mais ce fut toujours à une oreille froide et indifférente. Je me sentais comme un gamin qui fait l'école buissonnière et raconte ses exploits à la gouvernante qui ne songe qu'aux habits déchirés et à l'heure convenable des repas ! Je l'aime, sinon j'en serais moins affecté. Le passé, je le conserverai en mon coeur ; l'avenir est mort. Elle ne m'aime pas, ni aucune chose. Elle n'aime qu'elle-même, et Númenor comme décor de sa personne, et moi-même comme chien domestique, sommeillant au coin du feu jusqu'à ce que l'envie lui prenne de se promener dans ses champs. Mais voilà que les chiens eux-mêmes lui paraissent à présent trop rudes, et qu'elle s'est approprié Ancalimë pour la faire chanter en cage ! Mais suffit. Ai-je le congé du Roi pour partir ? Ou a-t-il quelque ordre à me donner ? »

« Le Roi, répondit Tar-Meneldur, a beaucoup réfléchi à ces choses, depuis ton dernier passage à Armenelos, durant ces quelques jours qui paraissent maintenant si longs. Il a lu la lettre de Gil-galad, laquelle est pressante et grave de ton. Hélas ! à ses prières et à tes demandes, le Roi de Númenor doit dire *Non*. Il ne peut faire autrement dans la perspective qui est la sienne quant aux périls inhérents à l'une et l'autre voie : faire des préparatifs de guerre, ou n'en faire point. » Aldarion haussa les épaules, et fit un pas comme pour sortir. Mais Meneldur leva une main qui enjoignait l'attention et poursuivit : « Cependant, le Roi, bien qu'il ait maintenant régné sur le pays de Númenor cent quarante-deux ans, n'éprouve aucune certitude que sa compréhension des événements soit telle qu'il puisse arriver à une juste décision en des matières à ce point graves et périlleuses. » Il s'arrêta et, prenant un parchemin écrit de sa propre main, il lut d'une voix claire :

Il s'ensuit que : premièrement, pour l'honneur de son fils bien-aimé ; et deuxièmement, pour un meilleur gouvernement du royaume en des circonstances dont son fils a une plus claire appréhension, le Roi a décidé de céder incontinent le Sceptre à son fils qui deviendra présentement Tar-Aldarion, le Roi.

« Ceci, dit Meneldur, lorsqu'en sera fait publiquement la proclamation, dévoilera à tous ma pensée en la présente éventualité. Tu te trouveras hors d'atteinte des ragots ; et ta nouvelle dignité donnera libre cours à tes pouvoirs, de sorte que d'autres pertes te sembleront plus légères à porter. À la lettre de Gil-galad, tu répondras toi-même, lorsque tu seras Roi, selon ce qui alors semblera juste au Détenteur du Sceptre. »

Aldarion demeura un instant interdit. Il était venu prêt à affronter la colère du Roi, qu'il avait délibérément tenté d'attiser.

Et voilà qu'il se trouvait confondu. Puis, comme emporté par un vent accouru subitement d'un point inattendu de l'horizon, il tomba à genoux devant son père ; mais un moment après, il releva la tête et se mit à rire – comme il avait accoutumé de faire lorsqu'il entendait parler d'une action généreuse qui lui réjouissait le cœur.

« Père, dit-il, demande au Roi d'oublier mon insolence à son égard. Car c'est un grand Roi, et son humilité le place bien au-dessus de mon orgueil. Je me déclare vaincu ; je me rends entièrement. Il est impensable qu'un tel Roi cède le sceptre, alors qu'il possède encore vigueur et sagesse. »

« Et pourtant la résolution en est prise, dit Meneldur. Le Conseil va être convoqué incontinent. »

Lorsque, après sept jours révolus, le Conseil se réunit, Tar-Meneldur leur fit part de sa résolution et posa le parchemin devant eux. Leur stupéfaction fut grande, car ils ignoraient encore tout des circonstances dont parlait le Roi ; et tous, ils protestèrent, le suppliant de différer sa décision, tous sauf Hallatan de Hyarastorni.

Car bien que sa propre vie et ses goûts fussent tout à l'opposé, il tenait son cousin Aldarion en haute estime et il jugea que le geste du Roi était un geste noble et, s'il avait lieu d'être, venant en temps opportun.

Mais à ceux qui formulaient telle ou telle objection, Meneldur répondit : « Ce n'est pas sans mûre réflexion que je suis parvenu à cette décision, et en mon esprit j'ai considéré toutes les raisons que prudemment vous invoquez. Maintenant, et non plus tard, est le moment où je juge approprié d'exprimer ma volonté sur ce point, et ce pour des raisons que tous ici doivent deviner, même si personne ne les a mentionnées. Que le décret soit donc promulgué sans tarder. Mais si vous le souhaitez, il n'entrera en vigueur qu'à l'*Erukyermë*, au printemps. Jusque-là je garde en mes mains le Sceptre. »

Lorsque la nouvelle parvint en Emerië de la promulgation du décret, Erendis fut troublée ; car elle y lut la réprobation du Roi à son égard, alors qu'elle comptait sur sa faveur. Et en cela elle voyait juste, mais elle n'imagina pas que le décret pût comporter une signification de tout autre portée. Peu après vint un message de Tar-Meneldur, une injonction en fait, bien que formulée en paroles courtoises. On la conviait à venir à Armenelos, et à amener avec elle la Dame Ancalimë, pour y faire sa demeure, au moins jusqu'à l'*Erukyermë*, et la proclamation du nouveau Roi.

« Il est prompt à la riposte, pensa-t-elle. Et j'aurais dû le prévoir. Il

me dépouillera de tout. Mais pour ce qui est de moi-même je n'accepterai aucun ordre de lui, serait-ce par la bouche de son père. »

Et elle fit réponse à Tar-Meneldur en ces termes : « Roi et Père, il convient que ma fille Ancalimë vienne assurément, si tel est ton ordre. Je te prie de prendre en considération son jeune âge, et de veiller à ce qu'elle soit logée au calme. Quant à moi, je te demande de m'excuser. J'ai appris que ma maison d'Armenelos a été rasée ; et en ce moment, je répugnerais à me trouver hôte de quiconque, et moins que tout l'hôte de nautoniers sur un navire servant d'habitation flottante. Autorise-moi à demeurer dans ma solitude. À moins que la volonté du Roi soit de reprendre également cette maison. »

Lorsque Tar-Meneldur lut cette lettre, elle le rendit soucieux mais ne toucha pas son cœur. Il la montra à Aldarion qu'elle semblait viser au premier chef. À son tour, Aldarion lut la lettre ; et le Roi, considérant le visage de son fils, dit : « Te voilà chagriné certes, mais à quoi d'autre t'attendais-tu ? »

« Pas à cela du moins, dit Aldarion. C'est bien au-dessous de l'espoir que je mettais en elle. Elle s'est diminuée ; et si j'en suis responsable, ma faute est noire vraiment. Mais est-ce que les âmes véritablement grandes s'étrécissent dans l'adversité ? Ce n'est pas cela qu'il fallait faire, pas même par haine ou par vengeance ! Elle aurait dû exiger qu'on lui fasse apprêter une noble demeure ; et réclamant une escorte de Reine, elle aurait dû revenir en Armenelos, royalement parée, avec l'étoile au front ; par la magie de sa beauté, elle aurait gagné quasiment tous les cœurs, et c'est alors qu'elle aurait pu me faire passer, à Númenor, pour un fou ou un malotru. Les Valar me sont témoins que j'eusse préféré cela : plutôt une Reine splendide qui me contre dans mes desseins et m'accable de ses dédains, que la liberté de régner tandis que la Dame Elestrinë s'enfonce, déchue, dans son propre crépuscule. »

Et avec un rire amer, il rendit la lettre au Roi : « Eh bien, dit-il, c'est ainsi. Mais s'il y en a qui répugnent à vivre sur un vaisseau parmi des marins, on pardonnera à d'autres leur peu de goût pour la vie dans une ferme à moutons, parmi des servantes. Toutefois, je refuse que ma fille soit éduquée de la sorte. Au moins choisira-t-elle en connaissance de cause. » Il se leva et demanda la permission de se retirer.

Le développement ultérieur du récit

Depuis le passage où Aldarion lit la lettre d'Erendis, refusant de

revenir vivre en Armenelos, l'histoire ne s'appuie plus guère que sur des notes et indications brèves, dont on peut tirer tout juste quelques scènes et épisodes ; et ces fragments ne forment pas en eux-mêmes un récit cohérent, car ils ont été écrits à des périodes différentes, et souvent se contredisent entre eux.

Il semble que lorsque Aldarion devint Roi de Númenor en l'année 883, il décida de reprendre la mer au plus vite pour revenir en la Terre du Milieu, et appareilla pour les Mithlond la même année ou l'année suivante. On lit que sur l'étrave de l'*Hirilondë* il ne posa pas de branche d'*oiolairë*, mais une figure de proue, cadeau de Círdan, qui représentait un aigle au bec d'or et aux yeux de brillants.

L'aigle se tenait là perché par l'art du sculpteur, comme sur le point de s'envoler en droite ligne vers un certain point de l'horizon. « Ce signe, dit-il, nous conduira vers notre but. Et quant à notre séjour, que les Valar s'en chargent ! Si nos actes leur agréent ! »

Il est dit aussi « qu'il ne subsiste aucun document concernant les expéditions ultérieures d'Aldarion », mais qu'on sait cependant « qu'il voyagea autant sur terre que sur mer, et remonta le cours du Gwathló jusqu'à Tharbad, et là rencontra Galadriel ». Cette rencontre n'est mentionnée nulle part ailleurs ; mais à l'époque, Galadriel et Celeborn vivaient à Eregion, à courte distance de Tharbad.

Mais tous les grands travaux d'Aldarion furent balayés par les flots. Et les constructions qu'il entreprit une fois encore à Vinyalondë ne furent jamais achevées, et la mer, sans cesse, les rongait [90]. Néanmoins il posa les fondations de l'oeuvre que, bien des années plus tard, devait mener à terme Tar-Minastir, lors de la première guerre avec Sauron – et si ce n'avait été pour ses travaux les flottes de Númenor n'auraient pu amener leurs forces en temps et en lieu voulu -- comme Aldarion précisément l'avait lui-même prévu. Déjà l'hostilité gagnait de toutes parts, et des montagnes descendaient des hommes à la mine sombre, qui envahissaient l'Enedwaith. Mais au temps d'Aldarion, les Númenoréens n'étaient pas encore en quête de terres nouvelles, et ses Aventuriers demeuraient un groupe restreint qui suscitait l'admiration, mais fort peu d'émulation.

Il n'est pas question des suites données à l'alliance avec Gil-galad, ou de l'envoi des secours sollicités dans sa lettre à Tar-Meneldur ; on lit même que :

Aldarion vint trop tard ou trop tôt. Trop tard, car le pouvoir qui haïssait Númenor s'était déjà éveillé. Trop tôt : car le temps n'était pas venu pour que Númenor fasse montre de sa puissance, ou intervienne dans la bataille pour le monde.

Lorsque Tar-Aldarion résolut de retourner en la Terre du Milieu, en 883 ou 884, sa décision bouleversa Númenor, car jusqu'alors aucun Roi n'avait quitté l'île, et le Conseil ne disposait pas de précédents. Il semble que la régence fut offerte à Meneldur qui se refusa, et que Hallatan de Hyarastorni devint régent, nommé soit par le Conseil, soit par Tar-Aldarion lui-même.

Quant à l'histoire d'Ancalimë en ces années de son adolescence, elle demeure assez floue. Le doute est moindre en ce qui concerne son caractère quelque peu ambigu et l'influence que sa mère ne cessa d'exercer sur elle. Moins prude qu'Erendis, elle aimait de naissance le faste, les bijoux, la musique, les éloges et les égards envers sa personne, mais elle les aimait à sa convenance et non pas constamment, et elle faisait de sa mère et de la blanche maison d'Emerië une excuse pour s'échapper. Elle approuvait, semble-t-il, à la fois l'attitude d'Erendis envers Aldarion lors de son retour tardif, et la colère d'Aldarion, son orgueil impénitent, et son rejet conséquent d'Erendis, qu'il avait à jamais chassée de son cœur et de ses pensées. Elle répugnait à toute contrainte imposée à sa volonté. Sa mère n'avait cessé de lui dire du mal des hommes ; au demeurant, il nous reste un remarquable exemple des enseignements d'Erendis en la matière :

« À Númenor (dit Erendis), les Hommes sont des Demi-Elfes, et les hommes de qualité tout particulièrement ; ils ne sont en fait ni l'un ni l'autre. Ils sont comme abusés par la longue existence qui leur a été concédée, et ils flânent de par le monde, enfants en esprit, jusqu'à ce que l'âge les rattrape – et nombre d'entre eux abandonnent alors leurs jeux du dehors pour se livrer, dans leurs maisons, aux jeux d'intérieur. De leurs jeux, ils font toute une affaire ; et les affaires importantes, ils les traitent en jeux. Ils se veulent tout à la fois gens de savoir-faire et de savoir, et des héros par-dessus le marché, et les femmes sont pour eux ce qu'est le feu dans l'âtre – quelque chose qu'il incombe à d'autres d'entretenir jusqu'au soir, lorsqu'ils reviennent, las de leurs jeux. Toutes choses ont été faites pour leur commodité : les collines pour en tirer la pierre des carrières, la rivière pour fournir l'eau ou tourner les roues, les arbres pour les planches, les femmes pour le désir de leur corps, ou, lorsqu'elles sont belles, pour orner leur table et leur foyer ; et les enfants pour taquiner lorsqu'il n'y a pas d'autres divertissements – mais ils joueraient tout aussi bien avec les chiots de leur chienne. Envers tous, ils sont courtois et bons, joyeux comme des alouettes au matin (à condition que le soleil brille) ; car ils ne s'échauffent jamais s'il y a moyen de l'éviter. Ils considèrent que les hommes doivent être gais, généreux comme le sont les riches, prodiguant ce dont ils n'ont nul besoin. Ils manifestent de la colère seulement lorsqu'ils se heurtent soudain à une volonté contraire. Et pour peu qu'on ose leur résister, ils sont aussi implacables que le vent qui souffle de la mer.

« C'est ainsi, Ancalimë, et nous n'y pouvons rien. Car ce sont des hommes qui ont façonné Númenor : des hommes, ces héros d'autrefois dont on chante les exploits – et des femmes, on ne parle guère sinon pour les montrer

pleurant leurs hommes tués au combat. Númenor devait être un lieu de répit et de repos, la guerre terminée. Mais s'ils se lassent du repos et des jeux de la paix, bientôt, ils reviendront à leur grand jeu : s'entretuer et guerroyer. Et c'est ainsi ; et nous voilà établies ici parmi eux. Mais rien ne nous oblige à la résignation. Si nous aussi aimons Númenor, alors, jouissons-en avant qu'ils ne ruinent le pays. Nous aussi sommes filles de noble race, et nous avons une volonté et un courage qui nous sont propres. C'est pourquoi garde-toi de plier, Ancalimë ! Que tu plies ne serait-ce qu'un tout petit peu, et ils te feront plier plus et plus encore jusqu'à ce que tu sois toute courbée. Enracine-toi dans le rocher, et affronte le vent de la mer, même s'il te dépouille de toutes tes feuilles !»

De plus, et sans doute de manière plus déterminante, Erendis avait accoutumé Ancalimë à la société des femmes : à la fraîche, paisible, douce vie d'Emerië, sans brusques ruptures ou alertes. Les garçons, comme Ibal, poussaient des cris. Les hommes arrivaient à cheval, sonnait du cor, à d'étranges heures, et on les nourrissait à grand bruit. Ils procréaient des enfants, et s'en débarrassaient aux mains des femmes. Et même si, à Númenor, les douleurs et les dangers de l'enfantement étaient moindres, l'île n'était nullement un « Paradis sur terre », et rien ne se faisait sans peine aucune, nul *travail* – travail d'enfant ou autre.

Ancalimë, comme son père, poursuivait résolument ses volontés ; et elle avait hérité de son obstination, choisissant la voie opposée à toutes celles qui lui étaient conseillées ; et elle avait aussi quelque chose de la froideur de sa mère. Et tout au fond de son cœur subsistait, presque effacé mais non pas complètement, le souvenir de la fermeté avec laquelle Aldarion, pressé de partir, avait détaché ses mains et l'avait posée à terre. Elle aimait tendrement les hauts pâturages de son enfance et jamais (disait-elle) au cours de sa vie elle ne put dormir en paix loin du bruit des troupeaux. Mais elle ne refusa pas la dignité d'Héritière présomptive, et elle se résolut, lorsque son jour viendrait, d'être une puissante Souveraine ; et en tant que telle, de vivre selon son bon plaisir, où et comment cela lui chanterait.

Il semble que, durant les quelque dix-huit premières années de son règne, Aldarion se soit fréquemment absenté de Númenor ; et qu'Ancalimë ait partagé son temps entre Emerië et Armenelos, car la Reine Almarian s'était prise d'une grande tendresse pour elle et lui cédait en tout, comme elle avait cédé à Aldarion dans sa jeunesse. En Armenelos, tout le monde la traitait avec déférence, et Aldarion le premier ; et bien qu'au début elle se sentît à l'étroit, car les vastes horizons de son pays lui manquaient, avec le temps elle perdit sa timidité, et s'aperçut que les hommes étaient éblouis par sa beauté, alors en pleine fleur. Et avec l'âge, elle se fit toujours plus volontaire,

et elle se lassa de la compagnie d'Erendis qui se conduisait en veuve et ne voulait pas être Reine ; mais elle n'en revenait pas moins faire des séjours à Emerië, à la fois pour échapper à Armenelos, et par désir de contrarier Aldarion. Elle possédait intelligence et malignité, et elle se promettait de tirer joyeux parti d'une lutte entre sa mère et son père dont elle serait l'enjeu.

Or en l'année 882, lorsque Ancalimë eut dix-neuf ans, elle fut proclamée héritière du Roi (à un âge beaucoup plus précoce que ce n'avait été le cas précédemment, voir [\[ici\]](#)) ; à cette époque Tar-Aldarion fit modifier la Loi de Succession qui avait cours à Númenor. Il est bien précisé que Tar-Aldarion le fit « pour des raisons d'ordre privé, plutôt que politique », et mû par sa volonté persistante de triompher d'Erendis. Il est aussi question du changement de la loi dans *le Seigneur des Anneaux*, Appendice A (I i).

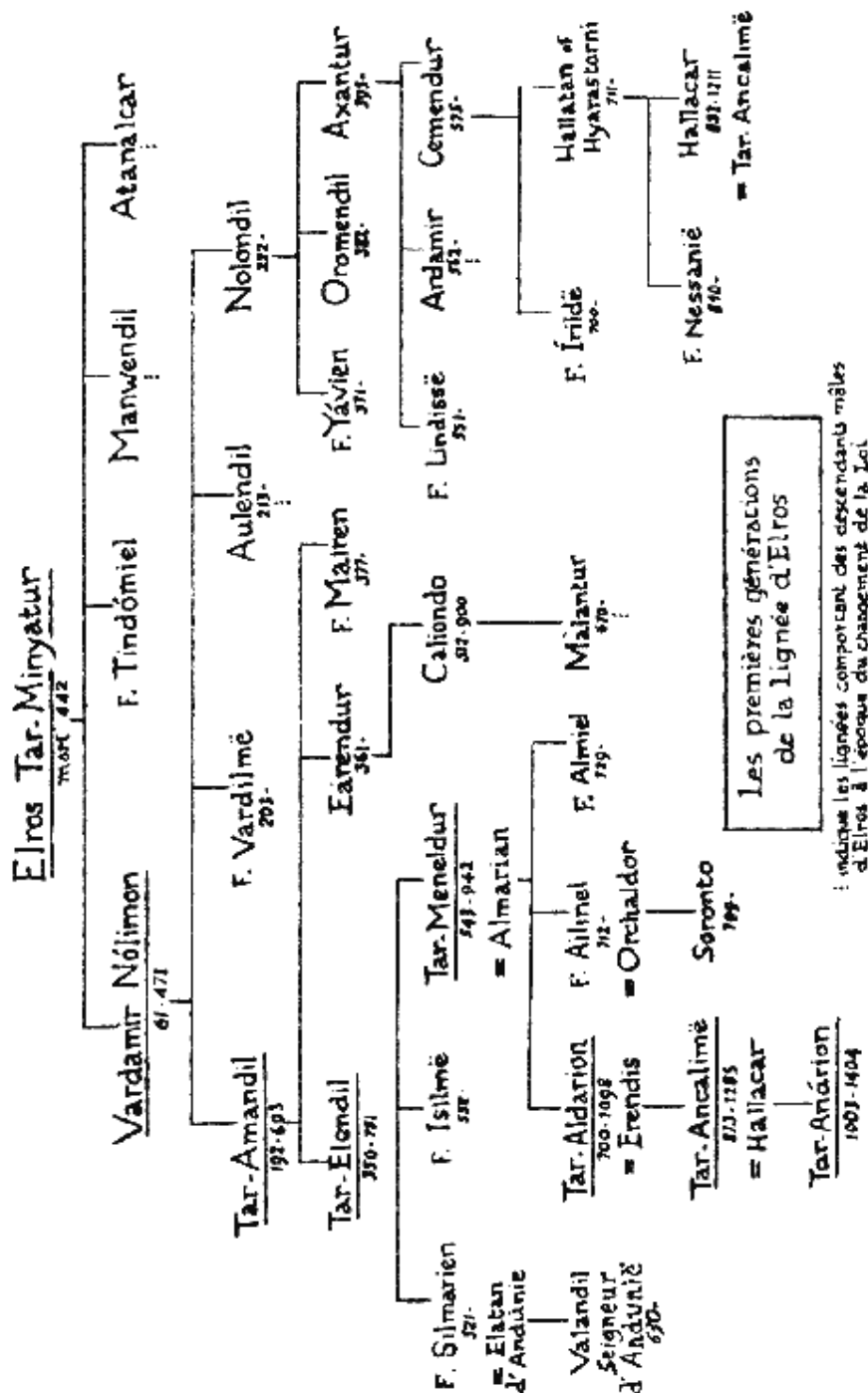
Le sixième Roi [Tar-Aldarion] laissa un seul enfant : une fille unique. Elle devint la première Reine à régner effectivement : car la loi fut alors promulguée selon laquelle dans la maison royale l'aîné, fille ou garçon, hériterait du sceptre.

Mais ailleurs la nouvelle loi est formulée différemment. Le récit le plus complet et le plus clair établit tout d'abord que la « vieille loi », comme on l'appela par la suite, n'était pas en fait une « loi » de Númenor, mais une coutume perpétuée d'une génération à l'autre et qui n'avait jamais encore eu l'occasion d'être remise en question. Selon cette coutume, le fils aîné du Souverain héritait du Sceptre. On admettait que faute d'un fils c'était le plus proche parent mâle, lui-même *descendant en ligne masculine* d'Elros Tar-Minyatur, qui recueillait le titre. De sorte que si Tar-Meneldur n'avait pas eu de fils, la dignité d'Héritier ne serait pas passée à son neveu Valandil (fils de sa soeur Silmariën), mais à son cousin Malantur (petit-fils d'Eärendur, le plus jeune frère de Tar-Elendil). Mais selon les dispositions de la « nouvelle loi », en l'absence d'un fils, c'était la fille (aînée) du Souverain qui héritait du Sceptre (disposition contraire, bien entendu, à ce qui est dit dans *le Seigneur des Anneaux*). Sur recommandation du Conseil, on ajouta qu'elle était libre de refuser [\[91\]](#). Et dans ce cas, selon la « nouvelle loi », l'héritier du Souverain était son plus proche parent mâle, en ligne masculine ou féminine indifféremment. Si Ancalimë avait renoncé au Sceptre, l'héritier de Tar-Aldarion aurait donc été Soronto, le fils de sa soeur Ailinel : et si Ancalimë avait cédé le Sceptre, ou était morte sans enfant, Soronto aurait également été appelé à devenir son héritier.

Sur proposition du Conseil, il fut également décrété qu'une femme, lorsqu'elle avait qualité d'Héritière, devait renoncer au sceptre si elle ne se mariait pas en temps voulu. Et à ces dispositions, Tar-Aldarion adjoignit l'interdiction, pour l'Héritier du Roi, de se marier hors de la Lignée d'Elros, et quiconque transgressait l'interdiction perdait toute prétention au titre d'Héritier. Il est dit que ces deux derniers articles lui avaient été directement dictés par son désastreux mariage avec Erendis, et par les réflexions que ce mariage lui avait suggérées, car Erendis n'était pas de la Lignée d'Elros et son espérance de vie était moindre, et il considérait que tout le mal était venu de là.

Si les articles de la « nouvelle loi » furent consignés en si grands détails, c'est très certainement parce qu'ils devaient influencer directement sur l'histoire ultérieure de ces règnes. Mais malheureusement, il nous reste bien peu là-dessus.

À une date non précisée, Tar-Aldarion abrogea la loi selon laquelle la Souveraine régnante devait ou bien se marier, ou bien renoncer au trône (cela très probablement en raison de la répugnance d'Ancalimë à embrasser l'un ou l'autre parti) ; mais le mariage de l'Héritier présomptif à un autre membre de la Lignée d'Elros devait demeurer inscrit dans la coutume à jamais [92].



son éducation. À cette époque les gens commencèrent à parler d'elle sous le nom d'Emerwen Aramel, la Princesse Bergère. Pour fuir les importuns, Ancalimë, avec l'aide de la vieille Zamîn, s'en alla vivre cachée dans une ferme aux confins du domaine d'Hallatan de Hyarastorni, et là vécut un temps en bergère. Les récits (guère plus que des notations hâtives) varient quant à la réaction de ses parents. Selon l'un, Erendis elle-même savait où se trouvait Ancalimë et approuvait les raisons de sa fugue, cependant qu'Aldarion empêchait le Conseil de la faire rechercher, car il était assez dans ses vues que sa fille fasse preuve d'indépendance. Toutefois, selon un autre, la fuite d'Ancalimë troublait fort Erendis, et provoquait le courroux du Roi ; à cette époque, Erendis tenta une réconciliation avec son époux, au moins en ce qui concernait Ancalimë. Mais Aldarion demeura inflexible, déclarant que le Roi n'avait pas de femme, mais qu'il avait une Héritière. Et qu'il ne croyait nullement qu'Erendis ignorât le lieu de sa retraite.

Une chose est certaine, c'est qu'Ancalimë vint à fréquenter un berger qui gardait ses troupeaux dans la même région ; et cet homme lui dit se nommer Mámandil. Peu accoutumée à une telle compagnie, Ancalimë prit goût à ses chansons, et il était habile en cet art, et il lui chanta les chansons d'autrefois, de ces lointains temps où les Edain menaient paître leurs troupeaux en Eriador, bien avant leur rencontre avec les Eldar. Et ils se retrouvèrent, eux deux, aux pâturages, maintes et maintes fois, et il modifia les ballades des amoureux de jadis, introduisant les noms d'Emerwen et de Mámandil, et Ancalimë feignit de ne pas comprendre à quoi tendait ce jeu. Mais vint le moment où il lui déclara ouvertement son amour, et elle se reprit et le refusa, lui disant que son destin s'interposait entre elle et lui, car elle était Héritière du Roi. Mais Mámandil n'en fut nullement décontenancé, et il lui dit que son vrai nom était Hallacar, et qu'il était fils d'Hallatan de Hyarastorni, et issu de la Lignée d'Elros Tar-Minyatur. « Et comment un soupirant pouvait-il t'approcher autrement ? » dit-il.

Et Ancalimë était furieuse d'avoir été jouée, car il savait d'emblée qui elle était ; mais il répondit : « Cela n'est vrai qu'en partie. J'ai cherché en effet à rencontrer la Dame dont la conduite était si singulière que j'étais curieux de la voir de plus près. Mais je me pris alors d'amour pour Emerwen, et peu me chaut à présent qui elle est. Ne pense point que je recherche ta haute dignité ; car je préférerais de beaucoup que tu ne sois qu'Emerwen. Et de cela seul, je tire joie : que j'appartiens moi aussi à la Lignée d'Elros, faute de quoi je pense que nous ne pourrions nous marier. »

« Nous le pourrions, dit Ancalimë, si j'avais désir de l'état de mariage. Car je pourrais dépouiller ma royauté et être libre. Mais si je faisais cela, libre je serais d'épouser qui je veux ; et celui-là a nom Uner (c'est-à-dire “ Aucun

C’est pourtant Hallacar qu’Ancalimë devait épouser en fin de compte. Selon une version, il apparaît que l’obstination d’Hallacar à lui faire la cour malgré ses refus, et l’insistance du Conseil à ce qu’elle prenne un époux pour assurer la paix du royaume, auraient finalement amené leur mariage, quelques années après leur première rencontre parmi les troupeaux d’Emerië. Mais ailleurs il est dit qu’elle demeura non mariée si longtemps que son cousin Soronto, invoquant les dispositions de la nouvelle loi exigea qu’elle renoncât au titre d’Héritière, et c’est alors qu’elle se décida à épouser Hallacar afin de tromper les ambitions de Soronto. Enfin, d’une autre note brève il ressort qu’elle épousa Hallacar après qu’Aldarion eut abrogé cet article de loi, afin de mettre fin aux visées de Soronto qui espérait être Roi si Ancalimë mourait sans enfants.

Quoi qu’il en soit, l’histoire dit clairement qu’Ancalimë ne recherchait pas l’amour, ni ne désirait un fils ; et elle dit : « Dois-je devenir comme la Reine Almarian, et lui passer tous ses caprices ? » Sa vie avec Hallacar fut très malheureuse, car elle lui disputait leur fils Anárion et la lutte entre eux fut dès lors continuelle. Elle tenta de le réduire à merci en s’affirmant propriétaire de ses terres, et en lui interdisant d’y séjourner, car, disait-elle, elle ne voulait pas d’un régisseur pour époux. De cette époque date le dernier récit qui illustre ces tristes événements. Ancalimë refusait d’accorder la permission de se marier aux femmes de sa maison, et bien que, de crainte de lui déplaire, la plupart d’entre elles obéissent, elles étaient originaires de la campagne alentour et avaient des amoureux qu’elles souhaitaient fort épouser. Et Hallacar prit secrètement les dispositions pour célébrer leurs mariages à toutes : et il déclara qu’il donnerait un ultime banquet dans sa propre maison. Et il invita Ancalimë à ce banquet, disant que c’était la demeure de ses pères et qu’il convenait par courtoisie de donner une fête d’adieu.

Ancalimë vint, accompagnée de toutes ses femmes, car elle refusait d’être servie par des hommes. Elle trouva la maison tout illuminée et décorée comme pour une grande fête, et les hommes de la maisonnée couronnés de fleurs comme s’ils allaient se marier, et chacun portait à la main une autre couronne destinée à sa promise, « Viens ! dit Hallacar. Les préparatifs des noces sont achevés et les chambres nuptiales apprêtées. Mais comme il n’est pas pensable que la Dame Ancalimë, l’Héritière du Roi, passe la nuit avec le régisseur du domaine, elle devra, hélas, dormir seule ce soir. » Et Ancalimë fut contrainte de demeurer là, car c’était trop loin pour retourner, et elle ne voulait pas s’en aller seule à cheval. Hommes et femmes souriaient

sans pouvoir dissimuler, et Ancalimë se refusa de participer au banquet et elle se retira dans sa chambre, et de son lit prêta l'oreille aux rires qui fusaient au loin et qu'elle croyait dirigés contre elle. Le jour suivant, elle partit à cheval, animée d'une rage froide, et Hallacar envoya trois hommes pour lui faire escorte. Ainsi tira-t-il sa revanche, car jamais plus elle ne revint à Emerië où les moutons eux-mêmes paraissaient la bafouer. Mais elle ne cessa, par la suite, de poursuivre Hallacar de sa haine.

De ce que fut la vie de Tar-Aldarion dans ses dernières années, on ne peut rien en dire, sinon qu'il semble avoir poursuivi ses expéditions en Terre du Milieu, laissant plus d'une fois la régence à Ancalimë. Il aurait entrepris son dernier voyage vers la fin du premier millénaire du Second Âge ; et dans l'année 1075, Ancalimë devint la première Souveraine à régner effectivement sur Númenor. Il est dit qu'après la mort de Tar-Aldarion, en 1098, Tar-Ancalimë abandonna toutes les entreprises de son père et cessa toute aide à Gil-galad, au Lindon. Son fils Anárion, par la suite huitième Souverain de Númenor, eut d'abord deux filles. Elles n'éprouvaient qu'aversion et crainte envers la Reine et refusèrent la dignité d'Héritière, et jamais ne se marièrent, car la Reine, par vengeance, ne le leur permit point [93]. Súrion, le fils d'Anárion, naquit le dernier et fut le neuvième Souverain de Númenor.

D'Erendis, il est dit que, la vieillesse venue, elle se vit abandonnée d'Ancalimë, et tomba en une amère solitude, et une fois encore elle songea à renouer avec Aldarion ; et apprenant qu'il avait quitté Númenor pour ce qui devait être son dernier voyage, mais que l'on prévoyait son retour prochain, elle quitta enfin l'Emerië et se rendit seule et inconnue de tous, au port de Rómenna. Et c'est là, semble-t-il, qu'elle rencontra son destin ; mais seuls les mots « Erendis périt dans les flots, en l'année 985 » subsistent pour nous suggérer ce qu'il advint d'elle.

Chronologie

Anardil (Aldarion) naquit en l'année 700 du Second Âge, et son premier voyage en la Terre du Milieu survint en 725-7. Meneldur, son père, devint Roi de Númenor en 740. La Guilde des Aventureux fut fondée en 750, et Aldarion fut proclamé Héritier présomptif en 800 ; Erendis naquit en 771 ; le voyage d'Aldarion qui dura sept ans ([ici]) engloba les années 806-13 ; le premier voyage du Palarran ([ici]) se fit en 816-20 ; le voyage de la flottille de sept navires, entrepris au mépris des volontés du Roi Tar-Meneldur ([ici]), se situe en 824-9 ; et le voyage d'une durée de quatorze ans qui s'ensuivit immédiatement ([ici]) en 829-43.

Aldarion et Erendis se fiancèrent en 858 ; l'expédition entreprise par Aldarion après ses fiançailles ([\[ici\]](#)) se place en 863-9, et le mariage fut célébré en 870. Ancalimë naquit au printemps de l'année 873. Le *Hirilondë* appareilla au printemps de 877, et le retour d'Aldarion, suivi de sa rupture avec Erendis, se placent en 882 ; il reçut le sceptre de Númenor en 883.

LA LIGNÉE D'ELROS : LES ROIS DE NÚMENOR

Depuis la Fondation de la Ville d'Armenelos jusqu'à la Submersion

On admet que les commencements du Royaume de Númenor datent de la trente-deuxième année du Second Âge, lorsque Elros fils d'Eärendil monta sur le trône en la Ville d'Armenelos, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Depuis lors, il figure dans le Parchemin des Rois sous le nom de Tar-Minyatur ; car les Rois avaient accoutumé d'assumer leur titre en langue Quenya, ou langue des Grands-Elfes, telle étant la langue la plus noble au monde, et cette coutume devait se perpétuer jusqu'au temps d'Ar-Adûnakhôr (Tar-Herunúmen). Elros Tar-Minyatur régna sur les Númenoréens quatre cent dix ans. Car il avait été accordé aux habitants de Númenor une longue durée de vie, et ils demeuraient dans la force de l'âge trois fois plus longtemps que les Hommes mortels en la Terre du Milieu ; mais le fils d'Eärendil avait reçu une espérance de vie plus longue qu'aucune jamais allouée à un Homme, et à ses descendants avait été accordée une durée moindre, mais cependant plus longue que celle dévolue aux autres Hommes, et même au commun des Númenoréens ; et il en fut ainsi jusqu'à la montée de l'Ombre, lorsque les années prodiguées aux gens de Númenor allèrent s'amenuisant [94].

I – Elros Tar-Minyatur

Il naquit cinquante-huit ans avant l'avènement du Second Âge ; il vécut en sa verte maturité jusqu'aux environs de cinq cents ans, et alors se dessaisit de la vie, en l'année 442, ayant régné 410 ans.

II – Vardamir Nólimon

Il naquit en l'année 61 du Second Âge et mourut en 471. On le dénomma Nólimon, pour son grand amour des traditions et savoir anciens, qu'il s'efforça de recueillir auprès des Elfes et des Hommes. Lorsque Elros s'en fut, Vardamir Nólimon, alors âgé de 381 ans, ne monta pas sur le trône, mais remit le sceptre aux mains de son fils. Il est cependant considéré comme le second Roi de Númenor, et on tient

pour admis qu'il a régné un an [95]. Et jusqu'au temps de Tar-Atanamir, se perpétua désormais la coutume qui voulait que le Roi cédât le sceptre à son successeur avant que de mourir ; et les Rois mouraient de leur plein gré et en pleine lucidité d'esprit.

III – *Tar-Amandil*

Il était fils de Vardamir Nólimon, et il naquit en l'année 192 : il régna 148 ans [96], et renonça au sceptre en 590 ; il mourut en 603.

IV – *Tar-Elendil*

Il était fils de Tar-Amandil, et il naquit en l'année 350. Il régna 150 ans et céda le sceptre en 740 : il mourut en 751. On le surnommait aussi Parmaitë, pour ce que de sa propre main il avait composé maints livres et légendes à partir des traditions recueillies par son grand-père. Il se maria tardivement, et son aînée fut une fille, Silmarien, née en l'année 521 [97] qui eut pour fils Valandil. Et c'est ce Valandil qui devait engendrer la lignée des Seigneurs d'Andúnië dont le dernier fut Amandil, père d'Elendil Le Grand, lequel se réfugia en Terre du Milieu après la Submersion. Et c'est sous le règne de Tar-Elendil que les navires des Númenoréens revinrent pour la première fois en Terre du Milieu.

V – *Tar-Meneldur*

Il était le troisième enfant, et le seul fils, de Tar-Elendil, et il naquit en l'année 543. Il régna 143 ans, et céda le sceptre en 883 ; il mourut en 942. Irimon de son « nom véritable », sa passion des étoiles et du savoir céleste lui valut son titre de Meneldur. Il épousa Almarian, fille de Vëantur, Capitaine des Vaisseaux sous Tar-Elendil. C'était un souverain plein de sagesse, et de disposition amène et tolérante. Il renonça au sceptre en faveur de son fils, de manière soudaine et bien avant le temps assigné, et ce pour des raisons politiques, lorsque les inquiétudes de Gil-galad au Lindon furent cause de troubles à Númenor et qu'il s'avisa qu'un esprit maléfique, hostile aux Eldar et aux Dúnedain, s'éveillait en Terre du Milieu.

VI – *Tar-Aldarion*

Il était l'aîné des enfants de Tar-Meneldur, et son seul fils, né en l'année 700. Il régna 193 ans et céda le sceptre à sa fille en 1075 ; il mourut en 1098. Son « nom véritable » était Anardil ; mais dès sa jeunesse il fut surnommé Aldarion, en raison de son souci constant des arbres et parce qu'il planta de grandes forêts afin d'approvisionner en bois d'oeuvre les chantiers de construction navale. Il fut un illustre navigateur et un fervent constructeur de navires ; et il prit souvent lui-

même la mer pour se rendre en Terre du Milieu, où il devint l'ami et le conseiller de Gil-galad. Sa femme conçut un grand déplaisir de ses longues absences outre-mer et ils se séparèrent en l'année 882. Il n'eut qu'un seul enfant, une fille d'une rare beauté, Ancalimë. En sa faveur, Aldarion modifia la loi successorale, aux fins de rendre habile à succéder la fille (aînée) du Roi, au cas où il n'aurait pas de fils. Ce changement déplut aux descendants d'Elros, et plus particulièrement à celui qui aurait dû hériter selon les anciennes dispositions, Soronto, le neveu d'Aldarion, fils de sa soeur aînée Ailinel [98].

VII – *Tar-Ancalimë*

Elle était fille unique de Tar-Aldarion, et la première Reine à exercer effectivement le pouvoir à Númenor. Elle naquit en l'année 873 et régna 205 ans, plus longtemps que tout autre descendant d'Elros ; elle céda le sceptre en 1280 et mourut en 1285. Longtemps, elle se refusa au mariage ; mais lorsque Soronto la pressa de renoncer au trône, au grand dépit de celui-ci, elle se maria, en l'année 1000, avec Hallacar, fils de Hallatan, un descendant de Vardamir [99]. Après la naissance de son fils Anárion, la mésentente s'installa entre Ancalimë et son époux. Elle était orgueilleuse et obstinée. Après la mort d'Aldarion, elle abandonna tout ce qu'il avait entrepris, et cessa toute aide à Gil-galad.

VIII – *Tar-Anárion*

Il était fils de Tar-Ancalimë, et il naquit en l'année 1003. Il régna 114 ans, et céda le sceptre en 1394 ; il mourut en 1404.

IX -- *Tar-Súrion*

Le troisième enfant de Tar-Anárion ; ses soeurs refusèrent le sceptre [100]. Né en 1174, il régna 162 ans ; il céda le sceptre en 1556 et mourut en 1574.

X – *Tar-Telperien*

Seconde Reine de Númenor à exercer le pouvoir souverain. Elle vécut longtemps (car chez les Númenoréens les femmes avaient le plus de longévité, ou bien répugnaient-elles plus à se dessaisir de la vie), et Tar-Telperien ne voulut point d'homme pour époux. C'est pourquoi, à sa mort, le sceptre passa aux mains de Minastir ; il était fils d'Isilmo, le second enfant de Tar-Súrion [101]. Tar-Telperien était née en l'année 1320 ; elle régna 175 ans, jusqu'en 1731, et mourut la même année [102].

XI – *Tar-Minastir*

Il s'acquiesça ce nom pour avoir construit une haute tour sur la colline d'Oromet, aux abords d'Andúnië et des rives occidentales ; et il passait là une part considérable de ses jours, scrutant l'horizon vers le couchant. Car au coeur des Númenoréens s'avivait un âpre languir. Et il aimait les Eldar, mais il les enviait. Ce fut lui qui envoya une grande flotte pour secourir Gil-galad, lors de la première guerre contre Sauron. Il était né en l'année 1474 et il régna 138 ans ; il céda le sceptre en 1873.

XII – *Tar-Ciryatan*

Il naquit en l'année 1634, et régna 160 ans ; il renonça au sceptre en 2029 et mourut en 2035. Ce fut un grand Roi, mais avide de richesses ; il arma une puissante flotte de vaisseaux royaux, et ses serviteurs lui apportèrent abondance de métaux et de pierres précieuses, et ils courbèrent sous leur loi les habitants des Terres du Milieu. Il n'avait que mépris pour le languir de son père, et il calma la fièvre de son coeur en voyageant à l'est et aux nord et au sud, et ce jusqu'à ce qu'il assumât le pouvoir. On a dit qu'il contraignit son père à se dessaisir du sceptre avant que de son propre gré celui-ci ne s'y soit résolu. Et tel fut (croit-on) la première manifestation de l'Ombre venant offusquer l'heureuse prospérité de Númenor.

XIII – *Tar-Atanamir Le Grand*

Il naquit en l'année 1800, et régna 192 ans, jusqu'en 2221, qui fut l'année de sa mort [103]. Il est beaucoup question de ce Roi dans les Annales – celles qui survécurent à la Submersion. Car il était, comme son père, plein de superbe et avide de richesses, et les Númenoréens à son service levèrent un lourd tribut sur les riverains des Terres du Milieu. Et ce fut sous son règne que l'Ombre envahit l'île de Númenor ; et le Roi, et ceux qui suivirent son dire, parlèrent ouvertement contre l'interdit des Valar, et leurs coeurs se détournèrent des Valar et des Eldar ; mais leur restait la prudence, et ils craignaient les Seigneurs de l'Ouest, et s'abstinrent de les défier ouvertement. Et Atamir est dit également Le Réticent, car il fut le premier des Rois à refuser de se désister de la vie ou de se démettre de ses pouvoirs ; et il vécut jusqu'à ce que, vieillard retombé en enfance, la mort vienne le prendre de force.

XIV – *Tar-Ancalimon*

Il naquit en l'année 1986 et régna 165 ans, jusqu'à sa mort en 2386. Sous son règne s'accusa la rupture entre les Hommes du Roi (la majeure partie de la population) et ceux qui conservaient leur ancienne allégeance envers les Eldar. Les Hommes du Roi furent

nombreux à renier l'usage des langues-Elfes, et à cesser de les enseigner à leurs enfants. Mais on continua à donner les titres royaux en Quenya, par respect de l'ancienne coutume plutôt que par amour ; et en vérité, par peur que de rompre avec l'usage ne portât malheur.

XV – *Tar-Telemmaitë*

Il naquit en l'année 2136 et régna 140 ans, jusqu'à sa mort en 2526. Désormais, les Rois régnèrent nominalement, depuis la mort de leur père jusqu'à leur propre mort, encore que le pouvoir réel passât souvent aux mains de leur fils ou de leurs conseillers ; et l'Ombre gagnant, les jours des descendants d'Elros allèrent s'amenuisant. Ce roi devait son nom à sa passion pour le métal d'argent, car il enjoignait à tous ses serviteurs de lui rapporter du *mithril*.

XVI – *Tar-Vanimeldë*

Elle fut la troisième Souveraine Régnante ; elle naquit en l'année 2277, et elle régna 111 ans, jusqu'à sa mort en 2637. Elle avait peu la tête à gouverner, n'aimant, en vérité, que la musique et la danse, et c'est son mari, Herucalmo, qui exerça le pouvoir, un homme plus jeune qu'elle, mais descendant, lui aussi, et au même degré, de Tar-Atanamir. Herucalmo s'empara du sceptre à la mort de sa femme, assumant le nom de Tar-Anducal, et déniait le trône à son fils Alcarin ; certains, néanmoins, ne le dénombrent pas dans la Lignée des Rois, en tant que dix-septième souverain, mais passent directement à Alcarin. Tar-Anducal naquit en l'année 2280 et il mourut en 2657.

XVII – *Tar-Alcarin*

Il naquit en l'année 2406 et régna 80 ans, jusqu'à sa mort en 2737, et on le considère Roi de plein droit sur une durée de cent ans.

XVIII – *Tar-Calmacil*

Il naquit en l'année 2516, et il régna 88 ans jusqu'à sa mort en 2825. Il prit ce nom pour ce que, dans sa jeunesse, il avait été un grand capitaine de vaisseau et avait conquis de vastes territoires le long des rivages de la Terre du Milieu. Et ainsi éveilla-t-il la haine de Sauron qui néanmoins se retira, et érigea sa puissance loin des côtes, dans les pays de l'Est, attendant son heure. Au temps de Tar-Calmacil, le nom du Roi fut, pour la première fois, transcrit en langue Adûnaic ; et les Hommes du Roi appelèrent le Souverain Ar-Belzagar.

XIX – *Tar-Ardamin*

Il naquit en l'année 2618 et régna 74 ans jusqu'à sa mort en 2899. Son nom en Adûnaic était Ar-Abattârik [104].

XX – *Ar-Adûnakhor (Tar-Herunúmen)*

Il naquit en l'année 2709, et régna 63 ans jusqu'à sa mort en 2962. Il fut le premier Roi à assumer le pouvoir sous un titre en langue Adûnaïc ; bien que par peur (comme il est dit plus haut) un nom fût consigné en Quenya dans les Parchemins. Mais les Fidèles tenaient l'usage de ces titres pour blasphématoire car ils désignaient les « Seigneurs de l'Ouest » et c'étaient des titres que l'on avait accoutumé de décerner uniquement aux grands Valar, et à Manwë plus particulièrement. Sous ce règne, les langues-Elfes tombèrent en désuétude, et on ne permettait point de les enseigner, mais les Fidèles en maintinrent secrètement la pratique ; et désormais les navires en provenance d'Eressëa n'accostèrent plus sur les côtes occidentales de Númenor, sauf à de rares intervalles et secrètement.

XXI – *Ar-Zimarthon (Tar-Hostamir)*

Il naquit en l'année 2798, et il régna 71 ans, jusqu'à sa mort en 3033.

XXII – *Ar-Sakalthôr (Tar-Falassion)*

Il naquit en l'année 2876, et il régna 69 ans jusqu'à sa mort en 3102.

XXIII – *Ar-Gimilzôr (Tar-Telemnar)*

Il naquit en l'année 2960, et il régna 75 ans, jusqu'à sa mort en 3177. Jamais les Fidèles n'eurent ennemi plus acharné ; il proscrivit totalement l'usage des langues eldarines, et n'autorisait aucun Eldar à venir à terre, et châtier ceux qui leur offraient l'hospitalité. Il ne révérait rien, et jamais ne se rendit au Sanctuaire d'Eru. Il épousa Dame Inzilbêth, une descendante de Tar-Calmacil [105] ; toutefois, elle appartenait en secret aux Fidèles, car sa mère était Lindorië, de la Maison des Seigneurs d'Andúnië ; et entre elle et son époux, le Roi, il n'y avait guère d'amour, et leurs fils ne cessèrent de s'affronter. Car Inziladûn [106], l'aîné, était chéri par sa mère et de mêmes dispositions qu'elle ; tandis que Gimilkhâd, le plus jeune, était fils de son père, et c'est lui qu'Ar-Gimilzôr aurait volontiers désigné pour son Héritier, la loi l'eût-elle permis. Gimilkhâd naquit en l'année 3044 et il mourut en 3243 [107].

XXIV – *Tar-Palantir (Ar-Inziladûn)*

Il naquit en l'année 3035, et régna 78 ans jusqu'à sa mort en 3255. Tar-Palantir se repentit des façons qui avaient été celles des Rois, ses prédécesseurs, et il aurait souhaité renouer avec les Eldar et les Seigneurs de l'Ouest. Ce nom d'Inziladûn, il le prit parce qu'il voyait

loin, ayant la vue perçante et l'esprit clairvoyant, et ceux-là mêmes qui le haïssaient craignaient ses paroles, lesquelles étaient d'un véritable Voyant. Il passait nombre de ses jours en Andúnië, Lindorië, la mère de sa mère, étant apparentée aux Seigneurs du lieu ; de fait, elle était la propre soeur d'Eärendur, le quinzième Seigneur et le grand-père de Numendil qui fut Seigneur d'Andúnië au temps de Tar-Palantir, son cousin ; et souvent, Tar-Palantir montait dans l'ancienne tour du Roi Minastir, et dans son dur languir scrutait l'horizon du couchant, espérant apercevoir au loin une voile en provenance d'Eressëa. Mais nul vaisseau ne vint jamais plus des pays de l'Ouest, et ce en raison de l'insolence des Rois, mais aussi parce que la plupart des Númenoréens avaient encore le coeur endurci. Car Gimilkhâd adopta les vues d'Ar-Gimilzôr, et il devint chef du Parti du Roi, et il s'opposa aux volontés de Tar-Palantir aussi ouvertement qu'il l'osât, et plus encore en secret. Mais pour un temps les Fidèles eurent la paix ; et le Roi ne manqua jamais de monter, dans les temps assignés, au Sanctuaire d'Eru, sur le Meneltarma, et à nouveau on rendit des soins et des honneurs à l'Arbre Blanc. Car Tar-Palantir avait prophétisé, disant que si l'Arbre dépérissait, la lignée des Rois elle aussi s'éteindrait.

Tar-Palantir se maria tardivement, et il n'eut pas de fils, et à sa fille il donna un nom en langue Elfe, et il l'appela Míriel. Mais lorsque le Roi mourut, elle devint la femme de Pharazôn, fils de Gimilkhâd (mort lui aussi), et contre son gré elle l'épousa, et contre la Loi de Númenor, étant enfant du frère de son père. Et il s'empara alors du sceptre, assumant le titre de Ar-Pharazôn (Tar-Calion) ; et Míriel fut connue sous le nom de Ar-Zimraphel [108].

XXV – *Ar-Pharazôn (Tar-Calion)*

Le plus puissant Roi de Númenor, et le dernier. Il naquit en l'année 3118, et régna 64 ans, et mourut lors de la Submersion, en l'année 3319, ayant usurpé les pouvoirs de

Tar-Míriel (Ar-Zimraphel)

Elle naquit en l'année 3117 et mourut lors de la Submersion.

On en apprend plus long sur les exploits d'Ar-Pharazôn, sur sa gloire et sa démesure, dans le récit de la Submersion de Númenor qu'écrivit Elendil, et qui a été conservé au Gondor [109].

L'HISTOIRE DE GALADRIEL ET CELEBORN, ET D'AMROTH, ROI DE LÓRIEN

NULLE part, dans l'histoire de la Terre du Milieu, on ne se heurte à tant de difficultés que dans le récit de Galadriel et de Celeborn, et on doit admettre que de graves inconséquences « sont incrustées dans la tradition » ; ou bien, prenant les choses d'un autre point de vue, il nous faut considérer que le rôle et l'importance de Galadriel n'ont émergé qu'au fur et à mesure du récit, lequel aurait subi de constants remaniements.

Ainsi est-il d'emblée certain que, dans la conception initiale, Galadriel quittait seule le Beleriand en passant les monts pour gagner l'Est avant la fin du Premier Âge, et qu'elle rencontrait Celeborn sur ses propres terres, en pays Lórien ; tout cela est dit explicitement dans les fragments inédits, et la même idée se retrouve dans les paroles de Galadriel à Frodo (*la Fraternité de l'Anneau* II, 7, lorsqu'elle dit de Celeborn « qu'il a vécu à l'Ouest depuis l'aube des temps, et j'ai vécu auprès de lui d'innombrables années ; car j'ai passé les monts avant la chute de Nargothrond et de Gondolin, et ensemble durant les premiers âges du monde, nous avons affronté la longue défaite ». Selon cette conception, Celeborn était vraisemblablement un Elfe Nandorin, c'est-à-dire l'un des Teleri qui refusèrent de franchir les Montagnes de Brume, lors de la Grande Marche depuis Cuiviénen).

Dans l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux* figure, d'autre part, une version plus tardive de l'histoire ; on y lit qu'aux commencements du Second Âge « en pays Lindon, au sud de la Lune, vécut un temps Celeborn, parent de Thingol ; sa femme était Galadriel, la plus illustre des femmes Elfes ». Et dans les notes à *The Road Goes Ever On* (1968, p. 60), il est dit que Galadriel « passa les Monts de l'Eredluin avec son époux Celeborn (l'un des Sindar) et s'en vint en Eregion ».

Dans *le Silmarillion*, il est question de la rencontre entre Galadriel et Celeborn en pays Doriath, et de la parenté de Celeborn avec Thingol (p. 111) ; et on apprend qu'ils furent parmi les Eldar qui demeurèrent en Terre du Milieu après la fin du Premier Âge (p. 255).

Les raisons et motifs allégués pour expliquer que Galadriel soit restée en Terre du Milieu sont très divers. Le passage cité plus haut, extrait de *The Road Goes Ever On*, dit explicitement : « Après la défaite de Morgoth, à la fin du Premier Âge, interdiction lui fut faite de revenir, et à cela elle répondit fièrement qu'elle ne le souhaitait point. » Rien d'aussi explicite dans *le Seigneur des Anneaux* ; mais dans une lettre écrite en 1967, mon père déclare :

On autorisa le retour des Exilés – hormis certains des principaux responsables de la rébellion dont, à l'époque du *Seigneur des Anneaux*, il ne restait que Galadriel. Lors de sa Lamentation à Lórien, elle croyait que l'interdit ne serait jamais levé, tant que perdurerait la Terre. C'est pourquoi elle achève sa lamentation sur le souhait ou la prière que, par grâce singulière, Frodo soit autorisé à séjourner en expiation (mais non en punition) dans l'île solitaire d'Eressëa, en vue d'Aman, et cela quand bien même le chemin lui fût à elle fermé. Sa prière devait être exaucée – et, de plus, l'interdiction qui la frappait personnellement rapportée, en récompense de ses services dans la lutte contre Sauron, mais plus que tout, parce qu'elle avait résisté à la tentation de prendre l'Anneau lorsqu'il lui fut offert. Ainsi la voyons-nous à la fin monter sur un navire et prendre la mer.

Ce passage, très positif en lui-même, ne prouve pas cependant que l'idée d'une interdiction faite à Galadriel de revenir à l'Ouest exista lorsque fut composé le chapitre intitulé « Adieu à la Lórien », bien des années auparavant ; et j'ai tendance à penser que tel ne fut pas le cas (voir [\[ici\]](#)).

Dans un essai très tardif et essentiellement philologique, écrit certainement après la parution de *The Road Goes Ever On*, le récit est donné sous une tout autre forme :

Galadriel et son frère Finrod étaient enfants de Finarfin, le second fils d'Indis. Finarfin était bien du sang de sa mère, et d'esprit et de corps, ayant la blonde chevelure des Vanyar, leur noble et amène disposition, et leur amour pour les Valar. Tant qu'il put, il se tint à l'écart des conflits entre ses frères, et de leur éloignement à l'égard des Valar, et souvent il allait chercher l'apaisement auprès des Teleri dont il apprit la langue. Il épousa Eärwen, la fille du Roi Olwë d'Alqualondë, et ses enfants se trouvèrent de la sorte apparentés au Roi Elu Thingol de Doriath, en Beleriand, car il était frère d'Olwë ; et cette parenté devait peser sur leur décision de participer à l'Exil, et elle devait se révéler très importante par la suite, en pays Beleriand. Finrod ressemblait à son père dont il avait l'avenante contenance et les cheveux d'or, et aussi son noble cœur, et généreux, bien qu'il eût le fier courage des Noldor, et, dans sa jeunesse, leur fougue et leur turbulence inquiète ; et de sa mère qui était une Telerin, il avait hérité l'amour de la mer et le languir des terres lointaines, inconnues de lui. Galadriel était la plus illustre des Noldor, à l'exception peut-être de Fëanor, bien qu'elle fût plus sagace que lui, et sa

sagesse ne fit que croître au cours des longues années.

De son nom de mère, elle s'appelait Nerwen (jeune-fille-homme [110] ?), et elle grandit bien au-delà de la taille des femmes Noldor ; elle était vigoureuse de corps et d'esprit, et ferme en son vouloir, capable de tenir tête, en leur jeunesse même, aux Eldar, tant hommes de savoir qu'athlètes. Elle avait un renom de beauté, même parmi les Eldar, et on tenait sa chevelure pour une merveille à nulle autre pareille ; car elle était d'or comme celle de son père et de son aïeule Indis, mais plus épaisse et plus radieuse, comme effleurée de lointains reflets d'argent, et cet éclat stellaire, elle le tenait de sa mère. Et les Eldar disaient que ses tresses avaient capté la lumière des deux Arbres, Laurelin et Telperion. Et ils furent nombreux à penser que ce fut ce dire qui éveilla en Fëanor l'idée d'emprisonner et de mêler la lumière des deux Arbres, idée qui entre ses mains devait prendre la forme des Silmarils. Car Fëanor contemplait les cheveux de Galadriel dans la joie et l'émerveillement, et par trois fois il la supplia de lui accorder une mèche, mais Galadriel se refusa à lui donner ne serait-ce qu'un cheveu. Et ainsi s'installa l'inimitié entre ces deux-là, qui étaient parents, et les plus grands des Eldar au pays de Valinor.

Galadriel était née aux temps heureux de Valinor, mais il s'écoula bien peu d'années, selon le comput du Royaume Bienheureux, avant que ce bonheur ne s'embrumât ; et dès lors elle ne devait plus connaître la paix du coeur. Car durant ce temps d'épreuve et de discorde parmi les Noldor, elle se trouva tiraillée de-ci et de-là. Et elle était fière et forte et volontaire, comme l'étaient tous les descendants de Finwë, sauf Finarfin ; et comme son frère Finrod, de tous ses parents le plus proche de son coeur, elle rêvait de terres lointaines et d'un pays qui serait sien et qu'elle pourrait gouverner à sa guise, sans en référer à personne. Et plus profondément encore vivait en elle le noble et généreux esprit des Vanyar, et une crainte révérencieuse des Valar qu'elle ne pouvait oublier. Dès son plus jeune âge, elle posséda un don merveilleux de pénétration, mais elle était miséricordieuse en ses jugements, et compréhensive, et ne refusait sa bienveillance à personne, sauf à Fëanor. Car en lui elle décelait une obscurité qu'elle haïssait et redoutait, bien qu'elle ne se rendît point compte que l'ombre du même Mal offusquait l'esprit de tous les Noldor, et le sien aussi bien.

Ainsi advint-il que lorsque tarit la lumière de Valinor, suivant en cela les Noldor, elle se joignit à la rébellion contre les Valar qui ordonnaient qu'on ne partît point ; et une fois engagée sur le chemin de l'exil, elle ne voulut pas revenir en arrière, mais rejeta l'ultime message des Valar, et encourut la malédiction de Mandos. Et même après l'assaut impitoyable contre les Teleri et le pillage de leurs navires, et bien qu'elle ait lutté furieusement contre Fëanor en défense de ses parents maternels, elle ne voulut point rebrousser chemin. Son orgueil lui interdisait de s'en retourner en vaincue quémendant son pardon ; mais à présent elle brûlait de poursuivre Fëanor de sa colère partout où ses pas le conduiraient, et de contrarier ses desseins de toutes les manières possibles. Et c'était encore l'orgueil qui la menait lorsqu'à la fin des Jours Anciens, après la victoire finale sur Morgoth, elle refusa le pardon que les Valar consentaient à tous ceux qui les avaient combattus, et demeura en la Terre du Milieu. Et il devait s'écouler encore tout un âge, puis un autre, jusqu'à ce que tout ce qu'elle avait désiré en sa jeunesse se trouvât à portée de sa main : et l'Anneau du pouvoir et l'empire de la Terre du Milieu dont elle avait rêvé, mais qu'à présent elle refusait car elle avait mûri en sagesse ;

et victorieuse de la dernière épreuve, elle quitta la Terre du Milieu à jamais.

Cette dernière phrase évoque directement la scène en pays Lothlórien où l'on voit Frodo offrir le Maître Anneau à Galadriel (*la Fraternité de l'Anneau* I 7) : « Et maintenant enfin il vient. Vous me donnerez librement l'Anneau ! À la place du Seigneur Ténébreux, vous établirez une Reine. »

Dans *le Silmarillion*, il est dit qu'à l'époque de la rébellion des Noldor, au Valinor, Galadriel

avait hâte de partir. Elle ne prononça aucun serment, mais les mots de Fëanor concernant la Terre du Milieu avaient enflammé son cœur, car elle languissait de contempler les vastes terres inexplorées dont elle ferait son royaume et où elle gouvernerait à sa guise.

Le présent récit comporte toutefois plusieurs éléments dont on ne trouve point trace dans *le Silmarillion* : la parenté des enfants de Finarfin avec Thingol comme facteur les incitant à se joindre à la rébellion de Fëanor, la haine et méfiance singulière que Galadriel éprouve d'emblée à l'égard de Fëanor, et l'effet qu'elle-même produit sur lui ; enfin les luttes fratricides des Noldor à Alqualondë ; à Menegroth, Angrod s'était borné à affirmer à Thingol que le massacre des Teleri n'était pas imputable aux parents de Finarfin (*le Silmarillion*). On relèvera plus particulièrement dans le passage cité ici l'affirmation explicite selon laquelle Galadriel *refusa le pardon des Valar*, à la fin du Premier Âge.

Plus loin dans cet essai, il est dit qu'appelée Nerwen par sa mère, et Artanis (« noble dame ») par son père, elle avait choisi Galadriel comme nom Sindarin, « car c'était le plus beau de tous ses noms, et il lui avait été donné par son amant, Teleporno du peuple Teleri, qu'elle devait épouser par la suite, en Beleriand ». Teleporno est Celeborn, auquel est attribuée ici une histoire différente, dont il sera question plus loin ; sur le nom même, voir l'Appendice E [\[ici\]](#).

Un récit tout autre, suggéré en filigrane mais jamais raconté, du comportement de Galadriel lors de la rébellion figure dans une note extrêmement tardive et en partie indéchiffrable : le dernier écrit de mon père touchant Galadriel et Celeborn et probablement le dernier concernant la Terre du Milieu et Valinor, consigné dans les tout derniers mois de son existence. Dans cette note, il insiste sur la puissante personnalité de Galadriel, déjà en Valinor, où elle était l'égale de Fëanor, bien qu'ils fussent doués différemment ; et on lit ici que, loin de participer à la révolte de Fëanor, elle s'opposait à lui sur

tous les points. Sans doute souhaitait-elle quitter Valinor et découvrir le vaste monde de la Terre du Milieu, où elle pensait pouvoir donner libre cours à ses talents ; car « étant d'esprit brillant et prompt à agir, elle avait précocement absorbé tout ce qu'elle pouvait des enseignements que les Valar jugeaient bon de prodiguer aux Eldar », et elle se sentait à l'étroit sous la tutelle d'Aman. Il semble que Manwë ait eu connaissance du désir de Galadriel, et il ne lui avait pas signifié d'interdiction, mais il ne lui avait pas non plus accordé formellement l'autorisation de partir. Cherchant une issue, ses pensées s'étaient tournées vers les navires des Teleri, et c'est ainsi qu'elle s'en alla demeurer quelque temps chez ses parents maternels, à Alqualondë. Et elle y rencontra Celeborn, qui ici encore est un prince Telerin, le petit-fils d'Olwë d'Alqualondë, et donc proche parent de Galadriel. Ensemble, ils forment le projet de construire un navire et de faire voile pour la Terre du Milieu ; et ils étaient sur le point de demander aux Valar d'appuyer leur entreprise, lorsque Melkor s'échappa de Valmar, et revint avec Ungoliant, et ensemble ils détruisirent la lumière des Deux Arbres. Galadriel ne prit aucune part à la révolte de Fëanor qui suivit l'Obscurcissement de Valinor ; tout au contraire, elle se battit héroïquement aux côtés de Celeborn pour défendre Alqualondë contre les assauts des Noldor, et le navire de Celeborn fut sauvé de leur furie. C'est alors que désespérant à présent de Valinor, et horrifiée par la violence et la cruauté de Fëanor, Galadriel fit voile dans les ténèbres sans attendre le congé de Manwë, qui ne lui aurait certes pas été accordé en cette heure, quelque légitime que fût son désir en soi. Et voici qu'elle se trouva avoir transgressé l'interdit sur tout départ, et Valinor lui fut désormais fermé. Mais elle et Celeborn parvinrent à toucher la Terre du Milieu avant Fëanor, et ils entrèrent dans le port dont Círdan était le Seigneur. Et là ils furent accueillis avec joie comme étant de la parenté d'Elwë (Thingol). Dans les années qui suivirent, ils ne prirent pas part à la guerre contre l'Angband, guerre qu'ils jugeaient désespérée tant que demeurait en vigueur l'interdit des Valar, et que le combat était mené sans leur aide ; et ils étaient d'avis de se retirer du Beleriand et de rassembler des forces à l'est (d'où ils craignaient que Morgoth irait puiser ses renforts), en contractant amitié avec les Elfes Noirs et les Hommes de ces régions, et en leur offrant secours et enseignements. Mais une telle politique n'avait aucune chance d'être acceptée par les Elfes du Beleriand, et Galadriel et Celeborn s'en allèrent, franchissant l'Ered Lindon avant la fin du Premier Âge ; et lorsqu'ils reçurent des Valar la permission de revenir dans l'Ouest, ils la rejetèrent.

Cette histoire qui dissocie complètement Galadriel de la rébellion

de Fëanor, au point de lui attribuer un départ séparé (avec Celeborn) du pays Aman, diffère considérablement de tout ce qui est dit ailleurs. Il s'agit d'une version qui procède manifestement de considérations plus « philosophiques » qu' « historiques », touchant d'une part la nature précise de la désobéissance de Galadriel en Valinor et, de l'autre, son statut et son pouvoir en la Terre du Milieu. Que cela aurait entraîné des modifications importantes dans *le Silmarillion* est évident ; et mon père avait très certainement l'intention d'y procéder. On notera que Galadriel n'apparaît pas dans le récit initial de la rébellion et de la fuite des Noldor, version qui existait bien avant l'introduction de son personnage ; et aussi, bien entendu, que même après son intervention dans les récits du Premier Âge, ses actions pouvaient encore être radicalement modifiées puisque *le Silmarillion* n'avait pas encore été publié. Toutefois, tel qu'il a été publié, le livre était composé à partir de récits achevés, et je ne pouvais prendre en considération des révisions restées à l'état d'ébauches.

D'autre part, Celeborn sous les traits d'un Elfe Telerin du pays Aman ne cadre ni avec le *Silmarillion*, ni même avec des extraits donnés plus haut de *The Road Goes Ever On* et de l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux*, où Celeborn est un Elfe Sindarin du Beleriand. Quant à la question de savoir pourquoi s'imposait une modification aussi fondamentale de son histoire, on peut répondre qu'elle découlait du nouvel élément narratif que constitue le départ de Galadriel, quittant le pays Aman *indépendamment* des rebelles Noldor ; mais Celeborn est déjà transformé en un Elfe Telerin dans le texte cité plus haut, où l'on voit Galadriel participer à la révolte de Fëanor et abandonner Valinor, et où rien n'indique comment Celeborn vint en la Terre du Milieu.

Sauf pour la question de l'interdit et du pardon, le récit initial auquel se réfèrent les citations dans *le Silmarillion*, *The Road Goes Ever On* et l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux* est à peu près clair : Galadriel, venue en Terre du Milieu comme un des chefs de la seconde armée des Noldor, rencontre Celeborn en Doriath, et plus tard l'épouse ; il était le petit-fils d'Elmo, frère du Roi Thingol – un personnage obscur dont il n'est à peu près rien dit sinon qu'il était le frère cadet d'Elwë (Thingol) et d'Olwë, et « qu'il était bien-aimé d'Elwë auprès de qui il faisait sa demeure » ; (le fils d'Elmo avait nom Galadhon, et les fils de celui-ci étaient Celeborn et Galathil ; Galathil était le père de Nimloth, qui épousa Dior, l'Héritier de Thingol, et fut mère d'Elwing. Selon cette généalogie, Celeborn était donc apparenté à Galadriel, elle-même petite-fille d'Olwë d'Alqualondë, mais pas d'aussi près que le veut la version où il est donné pour petit-fils

d'Olwë). On peut admettre que Celeborn et Galadriel assistèrent à la chute de Doriath (il est dit quelque part que Celeborn « échappa au sac de Doriath »), et peut-être aidèrent-ils Elwing à fuir en emportant le Silmaril, et à gagner les Havres du Sirion – mais cela n'est dit explicitement nulle part. L'Appendice B au *Seigneur des Anneaux* nous montre Celeborn vivant quelque temps au Lindon, au sud de la rivière Lune [111] ; mais au début du Second Âge, ils passèrent les monts et s'en vinrent en Eriador. La suite de cette histoire, telle qu'elle figure en cette même « phase » (disons-nous) des écrits de mon père, est relatée dans le court récit intitulé :

À propos de Galadriel et de Celeborn

Le texte qui porte ce titre est une brève et hâtive ébauche, de composition très rudimentaire, qui n'en est pas moins la seule source narrative permettant de reconstituer les événements qui survinrent à l'ouest de la Terre du Milieu, jusqu'à la défaite de Sauron et son expulsion d'Eriador, en l'année 1701 du Second Âge. Outre ce texte, nous ne disposons que de rares et laconiques mentions dans les Tables Royales, et du récit beaucoup plus général et sélectif publié dans *le Silmarillion (les Anneaux du pouvoir et le Troisième Âge)*. Il est certain que ce présent texte a été composé après la publication du *Seigneur des Anneaux*, et ce à la fois parce qu'il est fait référence à cet ouvrage, et parce que Galadriel y est donnée pour fille de Finarfin et soeur de Finrod Felagund (et ce sont là les noms attribués tardivement à ces princes, et réintroduits dans l'édition définitive : voir note [ici]). Le texte comporte beaucoup de corrections et il n'est pas toujours possible de déterminer ce qui appartient au premier jet et ce qui a été surajouté bien plus tard sur le manuscrit. C'est le cas des références à Amroth qui font de lui le fils de Galadriel et de Celeborn ; cependant je suis virtuellement certain que chaque fois que survient l'une de ces références il s'agit bien d'une construction nouvelle, postérieure à la composition du *Seigneur des Anneaux*, car si à l'époque où le livre fut écrit Amroth avait été considéré comme le fils de Galadriel et Celeborn, mention en aurait certainement été faite quelque part.

Il importe de noter que non seulement ce texte n'évoque pas l'interdiction signifiée à Galadriel de retourner à l'Ouest, mais d'après un passage au début du récit il semble qu'une telle idée n'existait même pas dans l'esprit de l'auteur à l'époque ; alors que plus avant dans le cours du récit le séjour prolongé de Galadriel en Terre du

Milieu après la défaite de Sauron en Eriador est imputé au sentiment qu'elle a, que son devoir lui fait obligation de rester tant que son Ennemi n'est pas définitivement vaincu. C'est là le principal argument favorable au point de vue (hésitant) que j'ai exprimé plus haut, à savoir que le récit de l'Interdit est postérieur à la composition du *Seigneur des Anneaux* ; voir aussi un passage dans l'histoire de l'Elessar.

Voici donc ce texte, assorti de quelques commentaires disséminés, signalés par des crochets.

Galadriel était fille de Finarfin et soeur de Finrod Felagund. Elle était la bienvenue au pays Doriath parce que sa mère Eärwen, fille d'Olwë, était une Telerin, et la propre nièce de Thingol, et parce que le peuple de Finarfin n'avait point participé au Massacre Fratricide perpétré à Alqualondë ; et elle se lia d'amitié avec Melian. À Doriath, elle rencontra Celeborn, petit-fils d'Elmo, le frère de Thingol. Par amour pour Celeborn, elle ne voulut pas quitter la Terre du Milieu [et mue probablement par son propre orgueil, car elle avait été parmi ceux qui avaient voulu instamment y venir], elle ne s'en alla pas à l'ouest lors de la chute de Melkor, mais franchit l'Ered Lindon avec Celeborn et vint en Eriador. Ils pénétrèrent dans la région avec une suite nombreuse de Noldor, et aussi d'Elfes Gris et d'Elfes Verts, et pour un temps s'établirent aux environs du Lac Nenuial [Evendim, au nord de la Comté]. Et Celeborn et Galadriel vinrent à être considérés comme le Seigneur et la Dame des Eldar en Eriador, même par les compagnies errantes d'Elfes d'origine Nandorin, qui n'avaient jamais passé à l'ouest de l'Ered Lindon et n'étaient pas descendues en Ossiriand [voir *le Silmarillion*]. Durant leur séjour dans les parages du Nenuial, naquit leur fils Amroth, entre les années 350 et 400. [Le temps et le lieu de la naissance de Celebrían, soit à la même époque ou plus tard en Eregion, ou même plus tard encore en Lórien, n'est pas établi de manière définitive].

Mais voilà qu'au bout d'un certain temps, Galadriel se rendit compte qu'à nouveau, comme durant les jours anciens de la captivité de Melkor [voir *le Silmarillion*], ils se retrouvaient avec Sauron sur leurs arrières. Ou plutôt, comme Sauron n'était pas connu alors sous un nom unique, et on avait pas encore décelé dans ses agissements l'action d'un seul et unique esprit malfaisant, principal agent de Melkor, elle perçut comme une volonté maléfique à l'oeuvre de par le monde, et qui semblait puiser sa source plus loin à l'est, au-delà de l'Eriador et des Montagnes de Brume.

Et c'est pour cela que Celeborn et Galadriel se dirigèrent vers l'est, aux environs de l'année 700 du Second Âge, et fondèrent le principal (mais non le seul) royaume Noldorin en Eregion. Il se peut que Galadriel ait choisi ce lieu parce qu'elle connaissait les Nains des Khazad-dûm [la Moria].

Il y a toujours eu et il y avait encore quelques Nains sur le versant oriental de l'Ered Lindon [112] où s'élevaient leurs anciennes demeures fortifiées : Nogrod et Belegost – à courte distance du lac Nenuial ; mais ils avaient transféré le gros de leurs forces aux Khazad-Dûm. Celeborn n'avait guère d'amitié pour les Nains, de quelque race qu'ils soient [comme il devait le montrer à Gimli, en Lothlórien], et il ne leur pardonna jamais le rôle qu'ils jouèrent dans la destruction de Doriath, mais seules les milices de Nogrod

prire part à l'assaut, et elles furent décimées dans la bataille de Sarn Athrad [le *Silmarillion*], Les Nains de Belegost furent saisis d'effroi face à ce désastre, et de peur quant à ses suites, et cela hâta leur départ vers l'est pour gagner les Khazad-dûm [113]. On pouvait donc penser que les Nains de la Moria étaient innocents de la ruine de Doriath, et n'éprouvaient aucune hostilité envers les Elfes. De toute manière Galadriel voyait beaucoup plus loin là-dessus que Celeborn, et elle comprit d'emblée que la Terre du Milieu ne serait sauvée de tous les « résidus maléfiques » que Morgoth avait laissés dans son sillage que par l'union de tous les peuples qui lui étaient hostiles, chacun agissant selon ses forces et à sa façon. Et elle considérait les Nains également avec l'oeil d'un chef de guerre, voyant en eux les meilleurs guerriers à opposer aux Orcs. De plus Galadriel était une Noldor, et elle avait une sympathie naturelle pour la tournure d'esprit des Nains et pour leur grand amour des arts manuels, et une sympathie bien plus grande que n'en éprouvaient de nombreux Eldar : les Nains étaient les « enfants d'Aulë », et Galadriel, comme d'autres parmi les Noldor, avait reçu au Valinor l'enseignement d'Aulë et de Yavanna.

Galadriel et Celeborn avaient dans leur entourage un artisan Noldorin nommé Celebrimbor. [On le donne ici pour un des survivants de Gondolin, et l'un des maîtres artificiers de Turgon ; mais dans le texte corrigé par la suite, il devient un descendant de Fëanor, comme il est dans l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux* (mais uniquement dans l'édition définitive) et il est question de lui plus en détail dans *le Silmarillion* où il passe pour fils de Curufin, le cinquième fils de Fëanor, qui se brouilla avec son père et resta à Nargothrond lorsque Celeborn et Curufin en furent chassés.] Celebrimbor était obsédé à la façon des Nains par les travaux d'artisanat ; et bientôt il devint le premier artificier d'Eregion, se liant étroitement avec les Nains du Khazad-dûm, et parmi eux avec Narvi qui devint son meilleur ami. Sur l'inscription au-dessus du Portail Ouest de la Moria, Gandalf lut les mots : *Im Narvi hain echant : Celebrimbor a Eregion teithant i thiw hin* : « Moi, Narvi, je les ai faites. Celebrimbor de Hollin a gravé ces signes » : *la Fraternité de l'Anneau* II, 4. Les Elfes et les Nains tiraient grand profit mutuel de leur association ; et l'Eregion devint bien plus forte, et les Khazad-dûm bien plus avenantes, que si chacun était resté de son côté.

[Ce récit des origines d'Eregion s'accorde avec ce qui est raconté dans *les Anneaux du Pouvoir (le Silmarillion)*, mais, ni là ni dans les brèves références données dans l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux*, n'est-il fait mention de la présence de Galadriel et de Celeborn ; et même dans le second ouvrage (et de nouveau seulement dans l'édition définitive), Celebrimbor est donné pour Seigneur de l'Eregion.]

La construction de la principale ville d'Eregion, Ost-in-Edhil, fut commencée vers l'année 750 du Second Âge [date donnée dans les Tables Royales pour la fondation d'Eregion par les Noldor]. Sauron eut vent de ces entreprises, et s'en accrut la peur que lui inspirait la venue des Númenoréens en Lindon et sur les côtes plus au sud, et leur amitié avec Gil-galad ; et il entendit parler également d'Aldarion, le fils de Tar-Meneldur Roi de Númenor, devenu à présent un grand armateur et constructeur de navires, qui amenait ses vaisseaux mouiller loin au sud jusqu'au Harad. C'est pourquoi Sauron laissa tranquille le pays d'Eriador pour un temps, et il choisit le pays Mordor, tel devait être son nom plus tard, comme place forte d'où résister aux débarquements des Númenoréens [faits datés des environs de l'an 1000 dans les Tables Royales]. Lorsqu'il se sentit en sécurité, il envoya des

émissaires en Eriador et finalement, vers l'année 200 du Second Âge, il vint en personne, ayant revêtu la plus avenante figure qu'il se pût donner.

Mais dans l'intervalle la puissance de Galadriel et de Celeborn s'était accrue et, aidée en cela par son amitié avec les Nains de la Moria, Galadriel avait pris contact avec le royaume Nandorin de Lórinand, sur l'autre versant des Montagnes de Brume [114]. C'était un royaume peuplé par les Elfes qui, abandonnant les Eldar lors de leur Grande Marche depuis Cuiviénen, s'étaient établis dans les forêts du Val d'Anduin [*le Silmarillion*] et il s'étendait jusqu'aux rives boisées de la Grande Rivière, englobant la région où devait s'élever par la suite Dol Guldur. Ces Elfes qui ne se reconnaissaient ni prince ni souverain vécurent insoucieux, tant que le pouvoir de Morgoth demeura concentré au nord-ouest de la Terre du Milieu [115] ; « mais vinrent de nombreux Sindar et Noldor séjourner parmi eux, et c'est ainsi qu'ils commencèrent à “ se sindariser ” sous l'influence de la culture du Beleriand ». [Le récit reste obscur quant à l'époque de ces migrations ; il se peut qu'ils vinrent d'Eregion en passant par les Khazad-dûm, et cela sous les auspices de Galadriel.] Les efforts de Galadriel pour déjouer les machinations de Sauron furent couronnés de succès au Lórinand ; tandis que Gil-galad, pour sa part, refusait l'accès en pays Lindon, aux émissaires de Sauron et à Sauron lui-même. [Un épisode relaté plus en détail dans *les Anneaux de Pouvoir (le Silmarillion)*]. Mais Sauron réussit mieux auprès des Noldor d'Eregion et plus particulièrement auprès de Celebrimbor qui en son coeur aspirait à la gloire de Fëanor et jalousait son savoir-faire. [Les artifices de Sauron pour tromper les forgerons d'Eregion sont relatés dans *les Anneaux de pouvoir*, où l'on voit aussi Sauron se faisant passer pour Annatar, le Seigneur des Dons ; mais il n'est pas fait mention de Galadriel.]

En Eregion, Sauron se donna pour émissaire des Valar, leur envoyé en Terre du Milieu (« précédant ainsi la venue des Istari »), ayant reçu ordre d'y faire sa demeure et de porter secours aux Elfes. Il comprit sur-le-champ que Galadriel se révélerait son plus redoutable ennemi et son principal obstacle, et aussi chercha-t-il à se la concilier, en supportant son dédain avec apparence de patience et courtoisie. [Cette rapide ébauche ne nous dit pas pourquoi Galadriel abreuvait Sauron de son mépris, à moins qu'elle n'ait effectivement percé à jour son déguisement ; ni non plus si elle avait pénétré effectivement sa véritable nature, pourquoi elle l'autorisait à demeurer en Eregion [116].] Sauron exerça ses noirs enchantements sur Celebrimbor et ses compagnons-forgerons, lesquels avaient formé une société ou confrérie très puissante en pays Eregion, les Gwaith-i-Mírdain ; mais il travaillait en secret à l'insu de Galadriel et de Celeborn. Bientôt, Sauron gagna pleine maîtrise sur les Gwaith-i-Mírdain, car au début ils tirèrent grand profit de ses enseignements touchant les pratiques secrètes de leur art [117]. Et si forte fut son emprise sur les Mírdain qu'à la longue, il les persuada de se révolter contre Galadriel et Celeborn et de s'emparer du pouvoir en Eregion ; et cela se situe au Second Âge, entre 1350 et 1400. Sur ce, Galadriel quitta l'Eregion et se rendit au Lórinand, en passant les Khazad-dûm ; et elle emmena avec elle Amroth et Celebrían ; mais Celeborn, qui se refusait à pénétrer les domaines des Nains, demeura en Eregion, bafoué par Celebrimbor. À Lórinand, Galadriel assumait le pouvoir et s'arma contre Sauron.

Sauron lui-même devait abandonner l'Eregion vers l'année 1500, après que les Mírdain eurent entrepris la fabrication des Anneaux du Pouvoir. Or Celebrimbor était loyal de coeur et d'allégeance, mais il avait accepté Sauron

pour ce qu'il prétendait être ; toutefois il finit par découvrir l'existence du Maître Anneau, et alors se révolta contre Sauron, et s'en alla au Lórinand solliciter à nouveau les conseils de Galadriel. Et c'est à ce moment-là qu'ils auraient dû détruire tous les Anneaux du Pouvoir, « mais ils n'en eurent point la force ». Galadriel lui conseilla de cacher les Trois Anneaux des Elfes, et de ne jamais y recourir et de les disperser au loin, à grande distance d'Eregion où Sauron les croyait détenus. Ce fut à cette époque qu'elle reçut Narya, l'Anneau Blanc, des mains de Celebrimbor, et en vertu de son pouvoir le royaume de Lórinand s'affermir et s'embellit ; mais l'anneau exerça également un grand pouvoir sur elle-même, et imprévu, car en elle s'aviva le désir latent de la Mer et d'un retour au pays de l'Ouest, si bien que décrût sa joie en la Terre du Milieu [118]. Celebrimbor, suivant son conseil, fit sortir d'Eregion l'Anneau de l'Air et l'Anneau du Feu ; et il les confia à Gil-galad en pays Lindon. (On lit ici que vers cette même époque Gil-galad donna Narya, l'Anneau Rouge, à Círdan, Seigneur des Ports, mais plus avant dans le conte, une note marginale indique qu'il l'aurait gardé par-devers lui jusqu'à son départ pour la Guerre de la Dernière Alliance.)

Lorsque Sauron apprit le repentir et la rébellion de Celebrimbor, il jeta bas le masque et donna libre cours à sa fureur ; et rassemblant une puissante armée, il traversa le Calenardhon (Rohan) pour envahir l'Eriador, en l'année 1695. Lorsque Gil-galad apprit la chose, il envoya un fort détachement sous le commandement d'Elrond le Demi-Elfe ; mais Elrond avait du chemin à faire, et Sauron obliqua vers le nord et marcha droit sur Eregion. Ses éclaireurs et son avant-garde étaient déjà en vue, lorsque Celeborn fit une sortie et les refoula ; mais bien qu'il parvint à faire sa jonction avec Elrond, ils ne purent revenir en Eregion, car l'armée de Sauron était beaucoup plus considérable que leurs forces même réunies, une armée capable et de les tenir, eux, à distance respectueuse, et d'investir étroitement l'Eregion. À la fin, les assaillants s'engouffrèrent dans la place où ils semèrent la ruine et la dévastation, et s'emparèrent de ce qui avait été l'objectif principal de Sauron, la Maison des Mírdain, où se trouvaient remisés leurs forges et leurs trésors. Celebrimbor se défendit avec l'énergie du désespoir, affrontant en personne Sauron sur les marches de la grande porte des Mírdain ; mais il fut submergé par le nombre et emmené prisonnier, et la Maison fut pillée de fond en comble. Sauron prit les Neuf Anneaux, et quelques oeuvres mineures des Mírdains ; mais il ne peut trouver ni les Sept ni les Trois. Alors il fit torturer Celebrimbor, et de lui il apprit où avaient été cachés les Sept. Cela, Celebrimbor le révéla parce que ni les Sept ni les Neuf n'avaient pour lui l'importance des Trois ; car les Sept et les Neuf avaient été forgés avec l'aide de Sauron, alors que Celebrimbor avait façonné les Trois tout seul en usant d'un pouvoir différent et à de toutes autres fins. [Il n'est pas dit explicitement ici que Sauron, à cette occasion, prit possession des Sept Anneaux bien que cela semble clairement impliqué ; dans l'Appendice A (III) au *Seigneur des Anneaux*, il est fait état d'une croyance répandue parmi les Nains du Peuple de Durin, selon laquelle Durin III, Roi du Khazad-dûm, tenait son Anneau des forgerons-Elfes en personne, et non point de Sauron ; mais dans le présent texte rien n'est dit touchant l'origine des Sept Anneaux ni comment ils vinrent en la possession des Nains.] Sauron ne put rien tirer de Celebrimbor au sujet des Trois Anneaux, et il le fit mettre à mort. Cependant il devina la vérité : que les Trois Anneaux avaient été commis à la garde de Seigneurs Elfes ; et que ceux-ci n'étaient autres que Galadriel et Gil-galad.

Et dans un noir courroux, il retourna au combat ; et il fit planter en haut d'une perche le corps de Celebrimbor, transpercé de flèches orcs, et il s'en fit une bannière, et s'attaqua furieusement aux forces d'Elrond. Ce dernier avait rallié les quelques Elfes d'Eregion qui avaient réchappé, mais il n'était pas en mesure de résister à l'assaut, et sans doute aurait-il été écrasé si l'armée de Sauron n'avait pas été prise à partie sur ses arrières ; car Durin avait envoyé un détachement de Nains de Khazad-dûm et avec eux marchaient des Elfes de Lórinand commandés par Amroth. Elrond parvint à se dégager, mais il fut chassé au loin vers le nord, et ce fut à cette époque [en l'année 1697 selon les Tables Royales] qu'il établit un refuge fortifié à Imladris (Rivendell). Sauron abandonna la poursuite d'Elrond et se retourna pour combattre les Nains et les Elfes du Lórinand, qu'il finit par repousser ; mais les Portes de la Moria étaient fermées et il ne put entrer. Et depuis lors Sauron devait poursuivre de sa haine le peuple des Nains ; et aux Orcs, il fut enjoint de les harceler en toute occasion possible.

Et voici que Sauron entreprit de conquérir l'Eriador : le Lórinand pouvait attendre. Et tandis qu'il ravageait le pays, massacrant ou expulsant tous les petits groupes d'Hommes, et traquant les quelques Elfes restants, ils furent nombreux à fuir vers le nord pour grossir les rangs de l'armée d'Elrond. Or Sauron avait pour objectif immédiat de prendre le Lindon, où il escomptait bien s'emparer de l'un au moins – ou plus – des Trois Anneaux ; et dans cette intention, il rassembla son armée éparpillée et marcha vers l'ouest en direction de Gil-galad, dévastant tout sur son passage. Mais son armée était affaiblie par la nécessité de laisser un fort détachement pour contenir Elrond et l'empêcher de fondre sur son arrière-garde.

Or déjà depuis de longues années, les Númenoréens avaient accosté aux Havres Gris, et ils avaient reçu bon accueil. Sitôt que Gil-galad se prit à craindre que Sauron n'envahisse l'Eriador les armes à la main, il envoya un messenger à Númenor ; et sur les côtes du Lindon, les Númenoréens se mirent à faire des préparatifs de guerre et à amasser des subsistances militaires. Lorsqu'en l'année 1695, Sauron entra en Eriador, Gil-galad sollicita l'aide de Númenor. Et le Roi Tar-Minastir envoya une puissante flotte ; mais elle subit maints retards et ne toucha les côtes de la Terre du Milieu qu'en l'année 1700. Et Sauron avait déjà étendu sa conquête à tout l'Eriador, sauf à la ville d'Imladris toujours assiégée, et il avait atteint la Rivière Lhûn. Et il avait fait venir du sud-est des forces fraîches qui étaient en marche, et qui touchaient déjà au Gué de Tharbad, lequel était à peine défendu. Gil-galad et les Númenoréens tenaient la Lhûn, afin d'assurer coûte que coûte la défense des Havres Gris, et la puissante armée de Tar-Minastir arriva juste à point ; les troupes de Sauron furent décimées et repoussées. Et l'amiral númenoréen Ciryatur envoya quelques-uns de ses navires aménager un point de débarquement plus au sud.

Sauron fut chassé au loin, en direction du sud-est, après le grand massacre de Sam Ford (le gué de Baranduin) ; et bien que ses renforts l'eussent rejoint à Tharbad, il se trouva de nouveau soudainement confronté, sur ses arrières, à une armée de Númenoréens, car Ciryatur avait débarqué un fort détachement à l'embouchure du Gwathló (Flot-Gris), « où il y avait un petit port númenoréen. » [Il s'agissait de Vinyalondë, fondé par Tar-Aldarion, et qui devait s'appeler plus tard Lond Daer ; voir Appendice D [\[ici\]](#).] La Bataille du Gwathló marqua la déroute complète de Sauron qui échappa lui-même de justesse au massacre. Le reliquat de ses forces fut assailli à l'est du

Calenardhon et, flanqué tout juste de quelques gardes du corps, il prit la fuite jusqu'à la région appelée par la suite Dagorlad (La Plaine de la Bataille), d'où, tout brisé et humilié, il s'en retourna au Mordor, jurant vengeance contre Númenor. L'armée qui assiégeait Imladris fut prise entre Elrond et Gil-galad, et détruite jusqu'au dernier. Il ne restait plus d'ennemis en Eriador, mais le pays était quasiment ruiné.

À cette époque, on réunit le premier Conseil [119], et il fut décidé de maintenir une place forte des Elfes, à l'est de l'Eriador, à Imladris et non en Eregion. Et Gil-galad donna Vilya, l'Anneau Bleu, à Elrond, et l'institua son vice-régent en Eriador ; mais il garda par-devers lui l'Anneau Rouge, et ce jusqu'au moment où, quittant le Lindon lors de la Dernière Alliance [120], il le remit à Círdan. Des années durant, les pays de l'Ouest connurent la paix et eurent loisir de panser leurs blessures ; mais les Númenoréens avaient goûté au pouvoir en la Terre du Milieu, et depuis lors ils s'en vinrent fonder des colonies permanentes sur les côtes occidentales [daté : env. 1800 dans les Tables Royales], et ils devinrent ainsi bien trop puissants pour que Sauron risquât de s'aventurer à l'ouest, hors du Mordor, et ce pour de longues années.

En conclusion, le récit revient à Galadriel, et on apprend que le languir de la mer s'émut si fort en elle que (malgré qu'elle jugeât qu'il était de son devoir de demeurer en Terre du Milieu tant que Sauron n'était pas vaincu) elle décida de quitter le Lórinand et d'aller vivre sur les rivages de la mer. Elle confia le Lórinand à Amroth et, franchissant à nouveau la Moria avec Celebrían, elle vint à Imladris en quête de Celeborn. Et, semble-t-il, elle l'y trouva, et ils vécurent ensemble un long temps ; et c'est là qu'Elrond entrevit pour la première fois Celebrían, et se prit d'amour pour elle, bien qu'il n'en soufflât mot. Ce fut dans le temps où Galadriel séjournait à Imladris que délibéra le Conseil dont il a été question plus haut. Mais par la suite [il n'y a aucune indication de date] Galadriel et Celeborn, accompagnés de Celebrían, quittèrent Imladris et gagnèrent les terres peu peuplées entre l'embouchure du Gwathló et celle de l'Ethir Anduin. Ils vécurent là à Belfalas, lieu qui plus tard devait s'appeler Dol Amroth ; leur fils Amroth s'y rendait parfois leur faire visite, et des Elfes Nandorin du Lórinand vinrent aussi grossir leur nombre. Et le Troisième Âge était déjà fort avancé, et Amroth perdu et Lórinand en grand péril, lorsque Galadriel se résolut à y retourner, et c'était en l'année 1981. Ici prend fin le texte « À propos de Galadriel et de Celeborn ».

On notera qu'en l'absence de toute indication contraire dans *le Seigneur des Anneaux*, les commentateurs ont pu supposer tout naturellement que Galadriel et Celeborn avaient passé la deuxième moitié du Second Âge et le Troisième en son entier en la Lóthlorien ; mais ce ne fut pas le cas, bien que leur histoire telle qu'elle est présentée dans « À propos de Galadriel et de Celeborn » dût subir de nombreux remaniements, comme nous allons voir.

J'ai déjà dit plus haut que si, à l'époque où il écrivait *le Seigneur des Anneaux*, mon père avait vu dans Amroth le fils de Galadriel et de Celeborn, il n'aurait pas manqué de mentionner une parenté aussi notable. Toujours est-il que cette conception de la naissance d'Amroth fut rejetée par la suite. Je vais donner maintenant un court récit (datant de 1969 ou de plus tard) intitulé « Fragment de la légende d'Amroth et Nimrodel, relaté en bref ».

Amroth était Roi de la Lórien, son père Amdîr ayant trouvé la mort après la Bataille de Dagorlad [en l'année 3434 du Second Âge]. Après la défaite de Sauron, son pays connut la paix pour de nombreuses années. Bien que d'ascendance sindarine il vivait selon les usages des Elfes Sylvains, et habitait dans les grands arbres qui couronnaient un haut tertre verdoyant, appelé depuis lors Cerin Amroth. Et ainsi vivait-il en raison de son amour pour Nimrodel. Il l'aimait depuis de nombreuses années, et il ne s'était point marié puisqu'elle ne voulait pas de lui pour époux. Elle l'aimait pourtant, car il était beau, même en regard des autres Eldar, et vaillant et sage ; mais elle appartenait aux Elfes de la Forêt, et regrettait l'intrusion des Elfes de l'Ouest qui (disait-elle) apportaient avec eux la guerre, et troublaient la paix d'antan. Elle ne voulait parler que la langue des Elfes de la Forêt, même lorsque cette langue eut cessé d'être usitée parmi les gens de la Lórien [121] ; et elle vivait seule aux abords des chutes de la Nimrodel, rivière à laquelle elle avait donné son nom. Mais lorsque la terreur surgit de la Moria, lorsque furent chassés les Nains et qu'à leur place s'insinuèrent les Orcs, elle s'enfuit éperdue vers le sud, errante dans les solitudes [en l'année 1981 du Troisième Âge]. Et Amroth la suivit et enfin la retrouva, à l'orée de la forêt de Fangorn, qui à l'époque confinait presque au pays Lórien [122]. Elle n'osait s'enfoncer dans l'épaisseur du bois car, disait-elle, les arbres la menaçaient, et certains manœuvraient pour lui barrer le passage.

Et en ce lieu, Amroth et Nimrodel eurent un long entretien ; et à la fin, ils se promirent l'un à l'autre. « Je t'ai engagé ma foi, et je garderai ma promesse, dit-elle. Et nous nous marierons dès que tu m'auras amenée dans un pays où règne la paix. » Amroth fit serment que pour l'amour d'elle il quitterait son peuple, fût-il même dans le besoin, et qu'il irait avec elle en quête d'une terre de paix. « Mais il n'en existe point actuellement en Terre du Milieu, dit-il. Et pour le peuple des Elfes, il n'y en aura jamais plus. Nous devons chercher à prendre passage sur un navire pour traverser la Mer Immense et gagner l'ancien pays d'Ouest. » Et il lui parla alors du port, au sud, où s'était réfugié nombre de son peuple, des années auparavant. « Il ne sont plus que quelques-uns, car la plupart d'entre eux ont fait voile vers l'ouest ; mais ceux qui restent continuent à construire des navires et à offrir de faire passer la Mer à tous ceux de leur race qui viennent à eux, las de la Terre du Milieu. On dit que l'autorisation que nous accordèrent, par grâce, les Valar, de franchir la mer, est à présent étendue à tous ceux qui ont participé à la Grande Marche, même s'ils ne sont pas venus aux temps jadis et n'ont point encore contemplé le Pays Bienheureux. »

Ce n'est pas le lieu où raconter leur voyage jusqu'au Gondor. C'était sous le règne du Roi Eärnil Second, avant-dernier Roi du Royaume du Sud, et des troubles agitaient le pays (Eärnil II régna au Gondor de 1945 à 2043), Ailleurs est relaté [mais les écrits manquent sur ce point] comment ils furent séparés l'un de l'autre, et comment après l'avoir cherchée en vain Amroth se rendit au port des Elfes, et là n'en trouva qu'une poignée encore s'attardant, tout juste l'équipage d'un navire ; et il ne leur restait qu'un seul navire capable de prendre la mer. Et dans ce vaisseau, ils s'apprêtaient à partir et à quitter la Terre du Milieu. Ils firent bon accueil à Amroth, heureux qu'il vienne renforcer leur petit groupe ; mais ils étaient peu disposés à attendre Nimrodel, dont, croyaient-ils, on ne pouvait plus guère espérer la venue. « Si elle a passé par les terres policées de Gondor, dirent-ils, il ne lui sera arrivé aucun mal et, le cas échéant, elle aura été secourue ; car les Hommes du Gondor sont bons, et ils sont gouvernés par les descendants des anciens Amis des Elfes, qui peuvent encore parler, à leur façon, notre langue ; mais dans les montagnes rôdent bien des Hommes hostiles et des êtres malfaisants. »

La saison s'avançait et on touchait à l'automne, et sous peu de grands vents allaient souffler et pour longtemps, et c'étaient des vents hargneux et dangereux, même pour les navires-Elfes tant qu'ils croisaient au large des côtes de la Terre du Milieu. Mais le chagrin d'Amroth était tel, qu'ils retardèrent leur départ durant de nombreuses semaines ; et ils vivaient à bord du navire, car leurs maisons sur le rivage étaient toutes vides et dépouillées. Puis, avec l'automne, survint une nuit de grande tempête, la plus terrible qu'on eût vue dans les annales du Gondor. Elle accourut des froides Solitudes Septentrionales, et traversa rugissante tout l'Eriador jusqu'au pays Gondor, faisant grand ravage partout ; et sans vertu fut le rempart des Montagnes Blanches, et les vaisseaux des Hommes furent nombreux à être emportés au large de la Baie des Belfalas, et perdus corps et biens. Quant au léger navire-Elfe, il rompit ses amarres, et les flots en furie le chassèrent vers les côtes d'Umbar. Et en Terre du Milieu, on ne sut jamais ce qu'il était devenu ; mais les navires-Elfes, construits pour ces traversées, ne semblaient pas ; et sans doute quitta-t-il les Cercles du Monde et toucha-t-il enfin Eressëa. Mais il ne transporta point Amroth jusque-là. La tempête s'était ruée sur les côtes du Gondor, tout juste comme l'aube se risquait dans la turbulence des nuages ; mais lorsque Amroth s'éveilla le navire était déjà en haute mer. Et appelant « Nimrodel » à voix forte, il se précipita désespéré dans les flots, et nagea vers le rivage qui s'estompait à l'horizon. Avec leur vue perçante, les navigateurs Elfes l'aperçurent longtemps qui luttait contre les vagues, jusqu'à ce que le soleil levant, perçant les nuées, allumât ses blonds cheveux, comme une étincelle d'or. Et depuis lors aucun oeil, ni d'Elfe ni d'Homme, ne devait contempler son visage en la Terre du Milieu. Du sort de Nimrodel, il n'est rien dit ici, bien qu'il y ait maintes légendes à son sujet.

Le récit ci-dessus prit corps, en fait, à la suite d'une discussion étymologique sur les noms de certaines rivières en Terre du Milieu : il s'agissait en l'occurrence du Gilrain, fleuve de Lebennin en pays Gondor, qui se jetait dans la Baie de Belfalas, à l'ouest de l'Ethir Anduin ; et une autre facette de la légende de Nimrodel devait émerger d'une discussion sur l'élément *rain*, dérivé probablement de la

racine *ran* – « errer, se perdre, s'égarer » (comme dans *Mithrandir*, et dans le nom de la Lune *Rána*).

Cela semble ne s'appliquer à aucune des rivières du Gondor ; mais il arrive que les noms de rivières ne désignent qu'une partie seulement de leur cours, parfois les abords de leur source, ou bien leur cours inférieur, ou encore toute autre singularité qui se trouve avoir frappé l'imagination de ceux qui les découvrirent et les nommèrent. Toutefois dans le cas présent les fragments de la légende d'Amroth et de Nimrodel nous livrent une explication. Le Gilrain dévalait la montagne, comme toutes les autres rivières de la région ; mais lorsqu'il atteignait l'extrémité des contreforts de l'Ered Nimrais, qui le séparait du Celos [voir la carte qui accompagne le volume III du *Seigneur des Anneaux*], il s'épanchait dans une vaste dépression peu profonde ; là, il se perdait un temps dans les méandres et formait tout au sud un petit lac, avant de creuser son lit à travers une falaise et de reprendre son cours tumultueux jusqu'à son confluent avec le Serni. Lorsque Nimrodel s'enfuit de la Lórien, on raconte que cherchant à atteindre la mer elle s'égara dans les Montagnes Blanches, jusqu'à ce qu'elle parvienne enfin (par quel sentier ou passe, on l'ignore) à une rivière qui lui rappela la sienne au Lórien. Et le coeur allégé elle s'assit au bord du lac menu et elle contempla les étoiles qui se reflétaient dans les eaux enténébrées, et prêta l'oreille au mugissement des chutes, plus loin, là où la rivière se hâtait de nouveau vers la mer. Et en ce lieu, elle tomba dans un profond sommeil, tant était grande sa lassitude, et elle dormit si longtemps que lorsqu'elle vint à Belfalas, le navire d'Amroth avait été chassé au large, et Amroth s'était perdu en cherchant à regagner Belfalas à la nage. Cette légende était bien connue au Dor-en-Emil (au Pays du Prince [123]), et le nom, très certainement, vient de là.

Suit une brève explication des rapports entre Amroth, Roi de la Lórien, et le gouvernement de Celeborn, et Galadriel en ce pays :

Les gens de Lórien étaient à l'époque [celle de la disparition d'Amroth] tels qu'ils se trouvèrent à la fin du Troisième Âge : des Elfes Sylvains de par leur origine, mais gouvernés par des princes d'ascendance sindarine (comme ce fut le cas pour Thranduil, qui régna sur la partie nord du Mirkwood, bien qu'on ignore à ce jour si Thranduil et Amroth étaient apparentés [124]). Toutefois, ils s'étaient beaucoup mêlés aux Noldor (de langue sindarine), venus, eux, par la Moria, après que Sauron eut détruit l'Eregion, en l'année 1697 du Second Âge. À cette époque Elrond passa à l'ouest [*sic* : sans doute une simple manière de dire qu'il ne franchit pas les Montagnes de Brume], et il fonda la citadelle d'Imladris ; mais Celeborn se rendit d'abord au Lórien et fortifia le pays contre toute nouvelle tentative, de la part de Sauron, de franchir le fleuve Anduin. Cependant lorsque Sauron se retira au Mordor et (dit-on) ne songea plus qu'à conquérir les pays de l'Est, Celeborn s'en fut retrouver Galadriel au Lindon.

Lórien connut alors de longues années de paix et d'obscurité, sous le gouvernement de son propre roi Amdîr, et ce jusqu'à la Submersion de Númenor et le brusque retour de Sauron en Terre du Milieu. Amdîr répondit à l'appel pressant de Gil-galad, le conviant à rejoindre la Dernière Alliance, et il amena l'armée la plus considérable qu'il pût rassembler, mais il fut tué à la

Bataille de Dagorlad, et avec lui presque tous ceux qui l'avaient suivi. Amroth, son fils, devint roi.

Ce récit diffère, on le voit, sensiblement de celui donné dans « À propos de Galadriel et de Celeborn ». Amroth n'est plus fils de Galadriel et de Celeborn, mais celui d'Amdûr, un prince d'ascendance sindarine. Le motif initial du rapport de Galadriel et Celeborn avec l'Eregion et la Lórien semble avoir subi des modifications importantes, mais il est difficile de dire ce qui en aurait été retenu dans un récit mené à terme. Le rapport de Celeborn au Lórien est, ici, rejeté dans un passé plus lointain (car, dans « À propos de Galadriel et Celeborn », il ne visitait jamais la Lórien durant le Second Âge) ; et nous apprenons que de nombreux Elfes Noldorin passèrent par la Moria, pour gagner la Lórien *après* la destruction de l'Eregion. Dans le premier récit, il n'est pas question de cela, la migration des Elfes « Beleriandiques » en pays Lórien survenant dans des conditions tout à fait pacifiques, bien des années auparavant. De l'extrait que nous venons de donner, il ressort qu'après la chute d'Eregion, Celeborn prit la tête du groupe qui émigra au Lórien, tandis que Galadriel rejoignait Gil-galad au Lindon ; mais ailleurs, dans un écrit de même date environ, il est dit explicitement que tous deux à l'époque « passèrent par la Moria avec une suite importante d'exilés Noldorin, et séjournèrent de longues années au Lórien ». Dans ces écrits tardifs, on ne trouve rien ni pour confirmer ni pour infirmer la suggestion que Galadriel (ou Celeborn) ait eut des relations avec la Lórien avant 1697 ; et il n'est fait aucune autre allusion, hormis ce qui en est dit dans « À propos de Galadriel et de Celeborn », à la révolte de Celebrimbor (entre 1350 et 1400 environ) contre leur autorité, ni au départ de Galadriel pour la Lórien et au pouvoir qu'elle aurait assumé là-bas, tandis que Celeborn serait resté en Eregion. Au surplus, les récits ultérieurs ne précisent pas clairement où Galadriel et Celeborn séjournèrent durant les longues années du Second Âge, après la défaite de Sauron en Eriador ; du moins n'est-il plus question de leur présence prolongée du côté de Belfalas.

On poursuit l'évocation du personnage d'Amroth :

Mais au cours du Troisième Âge des pressentiments assaillirent Galadriel, et avec Celeborn elle se rendit au Lórien, et y demeura longtemps auprès d'Amroth, s'attachant plus particulièrement à recueillir toutes les nouvelles et rumeurs touchant l'Ombre qui gagnait sans cesse en forêt de Mirkwood, et la sombre forteresse de Dol Guldur. Mais le peuple était satisfait d'Amroth ; car il était plein de vaillance et de sagesse, et son petit royaume avait encore prospérité et beauté ; c'est pourquoi après maints voyages d'enquête au Rhovanion, depuis Gondor et les confins du Mordor, jusqu'à Thranduil dans

le Nord, Celeborn et Galadriel franchirent les monts et regagnèrent Imladris, et ils y vécurent de nombreuses années ; car Elrond était leur parent, ayant épousé leur fille Celebrían, au début du Troisième Âge [en l'année 109 selon les Tables Royales].

Après le désastre de la Moria [en l'année 1980] et les malheurs de la Lórien, endeuillée de son roi (car Amroth s'était noyé dans la Baie de Belfalas et il ne laissait pas d'héritier), Celeborn et Galadriel revinrent en Lórien, et le peuple leur fit noble accueil. Et ils y séjournèrent tant que dura le Troisième Âge, mais ils n'assumèrent point le titre de Roi ou de Reine ; car ils se voulaient, dirent-ils, seulement les tuteurs de ce petit royaume si beau, avant-poste des peuples Elfes dans les pays de l'Est.

Celeborn et Galadriel revinrent par deux fois au Lórien, avant la Dernière Alliance et la fin du Second Âge ; et au cours du Troisième Âge, lorsque l'ombre renaissante de Sauron offusqua l'horizon, ils y séjournèrent encore longtemps. Galadriel, dans sa sagesse, comprit que Lórien fournirait une place forte et un point d'appui où s'arc-bouter pour empêcher l'Ombre de franchir le fleuve Anduin, lors de la guerre qui viendrait, inévitable, avant qu'Elle ne soit une nouvelle fois vaincue (si cela se pouvait) ; mais cela exigeait une autorité plus forte et plus judicieuse que n'en possédaient les gens de la Forêt. Cependant ce ne fut qu'après le désastre de la Moria, lorsque par des moyens que n'eût pu prévoir Galadriel les forces de Sauron eurent bel et bien franchi l'Anduin, et qu'un âpre péril menaça Lórien, son roi perdu, son peuple éperdu qui désertait le pays, le livrant à l'occupation des Orcs – seulement alors que Galadriel et Celeborn s'installèrent de manière permanente en Lórien, et assumèrent le pouvoir. Mais ils ne prirent pas le titre de Roi ou de Reine, et ne se voulurent que les protecteurs du pays qui sous leur tutelle devait traverser inviolé la Guerre de l'Anneau.

Dans une autre discussion étymologique qui date de la même période, une explication est donnée du nom d'Amroth : un sobriquet évoquant la vie du Roi sur les hautes *talan* ou *flet*, les plates-formes de bois construites tout en haut des grands arbres de la Lothlórien où vivaient les Galadhrim (voir *la Fraternité de l'Anneau* II, 6) : le mot signifierait « grimpeur haut perché, haut juché [125] ». Il est précisé ici que l'usage de vivre dans les arbres n'était pas coutumier aux Elfes Sylvains en général, mais s'était développé dans la Lórien en raison de la nature et de la disposition du terrain : un plat pays dépourvu de pierres de bonne qualité, sinon pour celles qu'on devait aller extraire des montagnes à l'ouest, et qu'il fallait charrier péniblement le long de la Silverlode. La principale richesse de la Lórien résidait en ses arbres, vestiges des grandes forêts des Anciens Jours. Mais même en pays Lórien, la vie dans les arbres n'était pas de pratique courante, et les *telain* ou *flets* étaient souvent à l'origine (surtout à la cime des grands arbres) des postes d'observation d'où la vue perçante des Elfes pouvait surveiller les alentours et les lointains : car après la fin du premier millénaire Lórien était devenu un pays aux aguets et, depuis la fondation de Dol Guldur en forêt de Mirkwood, Amroth vivait dans

une inquiétude grandissante.

C'est dans un *flet*, un poste d'observation de ce genre, utilisé par les guetteurs des marches septentrionales, que Frodo passa la nuit. La demeure de Celeborn, à Caras Galadhon, était de même type : un *flet* si haut perché que les Compagnons de l'Anneau ne l'aperçurent pas, et le point culminant du pays. Autrefois, le *flet* d'Amroth, à la cime du grand tertre ou colline de Cerin Amroth, construit par le labeur de mains multiples, était le plus élevé de tous, et destiné principalement à surveiller Dol Guldur, sur l'autre rive du fleuve Anduin. La conversion de ces *telain* en habitations permanentes ne devait venir que plus tard, et elles n'étaient d'usage courant qu'à Caras Galadhon. Mais Caras Galadhon était en soi une forteresse, et quelques-uns seulement des Galadhrim habitaient dans ses murs. Vivre dans ces maisons aériennes fut certainement jugé au début chose très singulière, et Amroth fut sans doute le premier à s'y hasarder. Et il tint probablement son nom – le seul qu'ait perpétué la légende – du fait de vivre dans un *talán* haut perché.

Une note appendue aux mots « Amroth fut sans doute le premier à s'y hasarder » précise :

À moins que ce ne soit Nimrodel. Mais ses motifs étaient différents. Elle aimait les eaux vives et les rapides de la Nimrodel dont elle souffrait d'être éloignée ; et vinrent les temps obscurs et la rivière se trouva trop proche des confins nord et située dans une partie du pays où ne s'attardaient plus guère les Galadhrim. C'est peut-être elle qui suggéra à Amroth d'habiter tout en haut d'un *flet* [126].

Revenons à la légende d'Amroth et de Nimrodel donnée ci-dessus, pour nous demander quel était le « port du sud » où Amroth attendit la venue de Nimrodel, et où (lui dit-il) s'était réfugiée une grande partie de son propre peuple des années auparavant. Deux passages du *Seigneur des Anneaux* portent sur ce point. L'un figure dans *la Fraternité de l'Anneau* I, 6, où Legolas, après avoir chanté la complainte d'Amroth et de Nimrodel, parle de « la Baie de Belfalas, d'où les Elfes du Lórien prirent la mer ». L'autre se trouve dans *le Retour du Roi* V, 9, où Legolas, considérant le Prince Imrahil de Dol Amroth, voit qu'il est « de ceux qui ont du sang elfe dans les veines », et lui dit : « Il y a longtemps que le peuple de Nimrodel a quitté les forêts de la Lórien, et on constate cependant qu'ils n'ont pas tous appareillé du port d'Amroth pour naviguer vers l'ouest sur les flots de la mer. » À quoi le Prince Imrahil répond : « C'est en effet ce que disent les traditions de mon pays. »

Des notes tardives et fragmentaires apportent quelques éclaircissements. Ainsi, lors d'une discussion sur les rapports politiques et linguistiques en Terre du Milieu (qui se situerait vers 1969 ou plus tard), il est fait allusion aux temps des premiers

établissements fondés par les Númenoréens, au temps où « les rives de la Baie de Belfalas étaient encore pratiquement désertes sinon pour un havre et une petite colonie d’Elfes au sud du confluent du Morthond et du Ringló » (c’est-à-dire juste au nord de Dol Amroth).

Selon les traditions de Dol Amroth, cette petite colonie avait été fondée par des navigateurs Sindar venus des ports de la côte ouest du Beleriand, et qui avaient pris la fuite dans trois petits navires, lorsque la puissance de Morgoth triompha des Eldar et des Atani ; mais, par la suite, vinrent la renforcer des Elfes Sylvains qui, errant en quête de la mer, avaient descendu le cours de l’Anduin.

Les Elfes Sylvains (comme on le note ici) « conservaient toujours une inquiétude et un languir de la Mer qui par moments incitaient certains d’entre eux à abandonner leurs foyers pour vagabonder au loin ». Pour faire le lien entre le récit « des trois petits navires » et les traditions rapportées dans *le Silmarillion*, il nous faudrait probablement voir dans les Elfes en question des rescapés de Brithombar ou d’Eglarest, qui auraient échappé à la destruction de ces ports au lendemain de Nirnaeth Arnoediad (*le Silmarillion*) ; Círdan et Gil-galad se réfugièrent, quant à eux, dans l’île de Balar, tandis que les équipages de ces trois navires descendaient la côte vers le sud, poussant jusqu’à la région de Belfalas.

Mais une version tout autre, faisant de la fondation de ce port un événement beaucoup plus tardif, figure dans un fragment inachevé sur l’origine du nom *Belfalas*. Il y est dit que, si l’élément *Bel-* est certainement dérivé d’un nom pré-númenoréen, il est néanmoins d’origine sindarine. La note s’interrompt avant qu’on en sache plus long sur *Bel-*, mais la raison alléguée de ses origines sindarines est la suivante : « Au Gondor se trouvait un élément restreint, mais important et de type assez exceptionnel : une colonie Eldarin. » Lorsque le Thangorodrim fut jeté bas, les Elfes du Beleriand qui ne prirent pas la mer ou ne demeurèrent pas au Lindon s’en allèrent à l’aventure par-delà les Montagnes Bleues, jusqu’en Eriador ; mais il y aurait eu un groupe de Sindarin qui, semble-t-il, au début du Second Âge, auraient gagné le Sud. Il s’agissait de vestiges du peuple de Doriath qui avaient gardé rancune aux Noldor ; et ils demeurèrent quelque temps aux Havres Gris pour apprendre l’art de la construction navale, puis « les années passant, ils s’en allèrent en quête d’un lieu pour s’y établir à leur guise, et en fin de compte s’installèrent à l’embouchure de la rivière Morthond. Et s’y trouvait déjà un port de pêcheurs assez important, mais à la vue des Eldar les pêcheurs se réfugièrent dans les montagnes de l’arrière-pays [127] ».

Dans une note écrite en décembre 1972 ou même plus tard, et qui représente l'un des derniers écrits de mon père au sujet de la Terre du Milieu, il est question du sang elfe qui persiste chez les Hommes, observable dans l'aspect glabre de ceux qui ont telle ascendance (un trait caractéristique des Elfes étant cette absence de barbe) ; et il est précisé ici, à propos de la maison princière de Dol Amroth, que « d'après ses propres légendes, cette lignée était marquée par son sang elfe » (cela, en référence à la conversation entre Legolas et Imrahil, dans *le Retour du Roi* V, 9, citée plus haut).

Comme le montre la mention que fait Legolas de Nimrodel, il y avait un ancien port aux environs de Dol Amroth, et une petite colonie d'Elfes Sylvains, originaires de Lórien. La légende de la lignée princière voulait que l'un des premiers ancêtres ait épousé une jeune fille Elfe : dans certaines versions, on la donnait (sans grande vraisemblance) pour Nimrodel en personne. Dans d'autres récits, plus probables, la jeune fille en question aurait été une compagne de Nimrodel qui se serait égarée dans les combes montagneuses.

Cette dernière version apparaît sous forme plus détaillée dans une note appendue à une généalogie, non publiée, de la lignée de Dol Amroth, généalogie qui part d'Angelimar, le vingtième prince, père d'Adrahil, père d'Imrahil, prince de Dol Amroth à l'époque de la Guerre de l'Anneau.

Selon la tradition de sa Maison, Angelimar était le vingtième de sa race, le descendant direct de Galador, premier Seigneur de Dol Amroth (vers les années 2004-2129 du Troisième Âge). Toujours selon cette tradition, Galador était le fils d'Imrazôr le Númenoréen, qui vécut à Belfalas, et de la Dame-Elfe Mithrellas. Elle était une des compagnes de Nimrodel, et l'un des nombreux Elfes à fuir vers la côte, aux environs de l'année 1980 du Troisième Âge, lorsque le Mal surgit de la Moria ; et Nimrodel et ses compagnes errèrent dans les collines boisées, et s'égarèrent. Mais dans le présent récit, on apprend qu'Imrazôr offrit refuge à Mithrellas, et l'épousa. Mais lorsqu'elle lui eut donné un fils, Galador, et une fille, Gilmith, elle se déroba nuitamment et plus jamais il ne devait la revoir. Bien que Mithrellas appartînt à une race inférieure d'Elfes Sylvains (et non point aux Grands-Elfes ou aux Elfes-Gris), on a toujours considéré que la Maison et la parenté des Seigneurs de Dol Amroth étaient de sang noble, tout comme ils avaient grand air et grand entendement.

L'Elessar

Dans les récits inédits, on ne trouve guère plus concernant l'histoire

de Celeborn et Galadriel, sinon un manuscrit de quatre pages intitulé *l'Elessar*. Il s'agit d'un tout premier jet, mais qui comporte quelques corrections au crayon ; il n'en existe aucune autre version. La voici très légèrement revue et corrigée aux fins de publication.

Vivait à Gondolin un orfèvre du nom d'Enerdhil, le plus fameux en son art parmi les Noldor, après la mort de Fëanor. Enerdhil aimait tout ce qui avait verte croissance, et il s'enchantait d'entrevoir le soleil à travers les frondaisons. Et en son coeur, il résolut de façonner un joyau où serait emprisonnée la claire lumière du soleil, mais qui aurait lui-même la verdure du feuillage. Et il fabriqua la chose, et les Noldor eux-mêmes s'émerveillèrent. Car on dit que ceux qui regardaient par le travers de cette gemme voyaient tout ce qui s'était flétri ou consumé comme régénéré, ou encore comme s'ils avaient eux-mêmes retrouvé la grâce de leur jeunesse, et que les mains qui touchaient la pierre apportaient aux autres guérison de tous maux. Et Enerdhil fit donc ce joyau à Idril, la fille du Roi, et elle le porta sur son sein ; et ainsi échappa-t-il à l'incendie de Gondolin. Et avant de mettre à la voile, Idril dit à Eärendil, son fils : « Je te laisse l'Elessar, car il y a d'après maux en la Terre du Milieu que tu auras peut-être à guérir. Mais tu ne le dois confier à personne d'autre. » Et en effet, aux Ports du Sirion, il y avait bien des blessures à panser, et chez les Elfes et chez les Hommes, et même chez les animaux qui fuyaient jusque-là les horreurs du Nord ; et tant qu'Eärendil y séjournait, ils s'amendèrent et prospérèrent, et pour un temps tout fleurit et verdoyait. Mais lorsque Eärendil entreprit ses grands voyages en Mer, il emporta sur sa poitrine l'Elessar, car dans sa quête il songeait toujours que peut-être lui adviendrait-il de retrouver Idril : et ses premiers souvenirs de la Terre du Milieu étaient la verte pierre brillant sur son sein, lorsqu'elle se penchait, chantant, au-dessus de son berceau, et que Gondolin était encore en sa fleur. Et ainsi disparut l'Elessar, car Eärendil ne retourna jamais plus en Terre du Milieu.

Les âges passèrent et il y eut de nouveau un Elessar ; et de ces choses, il y a deux opinions, mais laquelle est la vraie, seuls les Sages le pourraient dire, et ils sont à présent partis. Car il y en a qui disent que le second joyau n'était que le premier revenu parmi eux, par grâce spéciale des Valar ; et qu'Olórin (connu en Terre du Milieu sous le nom de Mithrandir) l'avait rapporté avec lui des pays de l'Ouest. Et voici qu'Olórin vint auprès de Galadriel qui vivait à présent sous les ramées de Vert-Bois-le-Grand ; et ils eurent un long entretien. Car les années de son exil commençaient à peser lourdement sur la Dame des Noldor, et elle se languissait des siens et du pays béni de sa naissance, et cependant elle n'était pas prête à abandonner la Terre du Milieu [phrase changée en : mais elle n'était pas encore autorisée à quitter la Terre du Milieu]. Et lorsque Olórin lui eut mandé quantité de choses et donné les nouvelles, elle soupira et dit : « Je me consume en la Terre du Milieu, car les feuilles tombent et les fleurs se fanent ; et mon coeur est navré au souvenir des arbres et des fleurs qui ne meurent point. Et je les voudrais telles au lieu où je demeure. » Et, dit Olórin, « Est-ce donc l'Elessar que tu souhaiterais avoir ? ».

Et Galadriel dit : « Où est la Pierre d'Eärendil à présent ? Et Enerdhil n'est plus qui la fabriqua. » « Comment savoir ? » dit Olórin. « Ils s'en sont allés outre-mer assurément, dit Galadriel, comme presque toutes les oeuvres de

Beauté. Et la Terre du Milieu doit-elle donc se flétrir et périr à jamais ? » « Tel est son destin, dit Olórin. Et cependant, un temps encore, on pourrait y remédier, si l'Elessar nous était rendu. Quelque temps encore, jusqu'à ce que viennent les Jours des Hommes. » « Si – mais comment cela se pourrait-il, dit Galadriel. Car les Valar s'en sont allés ; et la Terre du Milieu est bien loin de leurs pensées, et l'Ombre offusque tous ceux qui y restent attachés. »

« Ce n'est pas vrai, dit Olórin. Leurs yeux ne sont pas obscurcis, ni leurs coeurs endurcis. Et en veux-tu la preuve ? » Et il lui tendit l'Elessar et elle le contempla et s'émerveilla. Et Olórin dit : « Je t'apporte ceci de la part de Yavanna. Uses-en à ta guise, et durant un temps tu feras du pays que tu habites le plus radieux séjour en la Terre du Milieu. Mais il n'est pas livré en ta possession. Et lorsqu'il sera temps, tu le feras tenir en d'autres mains. Car avant que tu ne te lasses enfin, et ne quittes à jamais la Terre du Milieu, viendra quelqu'un à qui tu le remettras, et son nom sera celui-là même de la Pierre : il se nommera Elessar [128]. »

Dans l'autre récit, on lit : au temps jadis, avant que Sauron ne trompât les forgerons de l'Eregion, Galadriel vint, et elle dit à Celebrimbor, le chef des forgerons-Elfes : « Je dépéris en la Terre du Milieu, car les feuilles tombent et les fleurs que j'ai aimées se fanent, de sorte que le pays de ma demeure est plein de regrets qu'aucun printemps ne peut guérir. »

« Comment en serait-il autrement pour les Eldar, s'ils ne peuvent se détacher de la Terre du Milieu ? dit Celebrimbor. Et t'en irais-tu donc outre-mer ? »

« Non, dit-elle. Angrod est parti, et Aegnor est parti, et Felagund n'est plus. Des enfants de Finarfin, je suis la dernière [129]. Mais mon coeur n'a point perdu sa fierté. Quel mal a donc fait la maison d'or – la maison de Finarfin – qu'il me faille encore solliciter le pardon des Valar, ou me satisfaire d'une île parmi les flots de la mer, moi dont la terre natale était Aman la Bienheureuse ? Ici j'ai puissance plus grande. »

« Et que souhaites-tu donc ? » dit Celebrimbor.

« Je désirerais que les arbres et l'herbe qui m'environnent ne meurent point – ici dans ce pays qui est mien, répondit-elle. Et qu'en est-il de l'art des Eldar d'autrefois ? » Et Celebrimbor dit : « Où donc, à ce jour, se trouve la Pierre d'Eärendil ? Et Enderhil qui la façonna n'est plus. » « Ils ont passé outre-mer, dit Galadriel, comme presque toutes les choses qui étaient belles. Mais la Terre du Milieu doit-elle donc se flétrir et périr à jamais ? »

« Tel est, je le crois, son destin, dit Celebrimbor. Mais tu sais que je t'aime (bien que tu aies choisi Celeborn des Arbres), et que pour l'amour de toi je ferai ce que je peux, si la chance veut que mon art puisse atténuer ton chagrin. » Mais il ne dit point à Galadriel qu'il était lui-même originaire de Gondolin, dans un passé lointain, et un ami d'Enderhil, bien qu'en presque toutes choses, son ami le surpassât. Et si ce n'avait été pour Enderhil, Celebrimbor aurait eu bien plus grand renom. C'est pourquoi il fit réflexion et entreprit un travail long et délicat, et il créa ainsi pour Galadriel sa plus belle oeuvre (hors les Trois Anneaux). Et on dit que le Vert Joyau qu'il façonna était plus subtil et plus translucide que celui d'Enderhil, mais que son éclat était moins puissant. Car si le joyau d'Enderhil irradiait la lumière du soleil jeune, bien des années avaient passé lorsque Celebrimbor se mit au travail, et nulle part en la Terre du Milieu la lumière n'avait gardé son vert éclat initial, car si Morgoth avait été rejeté dans le Néant, et ne pouvait plus revenir, sa lointaine ombre planait toujours. Et il était radieux, cependant,

l'Elessar de Celebrimbor ; et il l'ençâssa dans une grande broche d'argent à la semblance d'un aigle qui déploie ses ailes pour prendre son vol [130]. Et dès lors qu'elle détint l'Elessar, toute chose s'éclaira autour de Galadriel et cela jusqu'à la montée de l'Ombre dans la Forêt. Mais par la suite, Celebrimbor lui ayant mandé Nenya, le principal des Trois Anneaux [131], elle pensa n'en avoir plus l'usage, et elle en fit don à Celebrian, sa fille, et ainsi vint-il à passer aux mains d'Arwen et d'Aragorn qu'on appela Elessar.

Et voici la fin :

L'Elessar fut fabriqué à Gondolin par Celebrimbor, et vint ainsi en la possession d'Idril, puis d'Eärendil. Et celui-là disparut. Mais le second Elessar fut aussi fabriqué par Celebrimbor, en Eregion, à la requête de la Dame Galadriel (qu'il aimait d'amour), et cela ne se passait pas sous l'Un, car l'oeuvre fut accomplie avant que Sauron ne relevât la tête.

Ce récit s'accorde par certains points avec « À propos de Galadriel et de Celeborn », et fut probablement écrit à peu près à la même époque, ou un peu avant. Celebrimbor est ici aussi donné pour un orfèvre de Gondolin, plutôt que pour un compagnon de Féanor (cf. [ici]), et il est dit de Galadriel qu'elle ne voulait pas quitter la Terre du Milieu ([ici]), bien que le texte ait subi des remaniements par la suite, et qu'on y ait introduit la conception de l'interdit, et que plus loin dans le récit Galadriel évoquât le pardon des Valar.

Enerdhil ne figure dans aucun autre écrit, et les mots de conclusion montrent que Celebrimbor devait prendre sa place en tant qu'artisan de l'Elessar à Gondolin. De l'amour de Celebrimbor pour Galadriel, il n'est question nulle part ailleurs. D'après « À propos de Galadriel et Celeborn », on peut supposer qu'il vint en Eregion avec eux ([ici]) ; mais dans ce texte, comme dans *le Silmarillion*, Galadriel rencontre Celeborn en Doriath, et il est difficile de comprendre le sens des paroles de Celebrimbor : « bien que tu aies choisi Celeborn des Arbres ». Obscure, également, est la référence à Galadriel vivant « sous les frondaisons de Vert-Bois-Le-Grand ». On pourrait y voir une manière vague (jamais attestée ailleurs) de désigner les bois de la Lórien, sur l'autre rive de l'Anduin ; mais « la montée de l'Ombre dans la Forêt » renvoie très certainement à la venue de Sauron à Dol Guldur, épisode qui dans l'Appendice A (III) du *Seigneur des Anneaux* est intitulé « L'Ombre dans la Forêt ». On pourrait en conclure qu'à une certaine époque, Galadriel avait exercé ses pouvoirs sur les parties sud du Vert-Bois-Le-Grand ; ce qui nous est confirmé dans « À propos de Galadriel et Celeborn », [ici], où on lit que le royaume de Lórinand (Lórien) « s'étendait jusqu'aux forêts, sur les deux rives de la Grande Rivière, englobant la région où devait plus tard s'élever Dol Guldur ».

Une même conception est sans doute présente dans l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux* (note liminaire aux Tables Royales du Second Âge, telle qu'elle a été publiée dans la première édition : « Nombre de Sindar gagnèrent l'est du pays et établirent des royaumes dans les lointaines forêts. Le principal d'entre eux fut Thranduil, au nord de Vert-Bois-Le-Grand, et Celeborn, au sud de la forêt. » Dans l'édition définitive, la remarque concernant Celeborn est omise, et remplacée par une référence à son séjour au Lindon.

Enfin, on fera observer que le pouvoir guérisseur imputé ici à l'Elessar aux Forts du Sirion est, dans *le Silmarillion* (p. 249), attribué au Silmaril.

APPENDICES

APPENDICE A

LES ELFES SYLVAINS ET LEUR PARLER

D'après *le Silmarillion*, certains Nandor, les Elfes Telerin qui abandonnèrent la Marche des Eldar sur le versant oriental des Montagnes de Brume, « vécurent des siècles durant dans le Vallon du Grand Fleuve » (tandis que d'autres, dit-on, descendirent l'Anduin jusqu'à ses embouchures, et que d'autres encore gagnèrent l'Eriador : les Elfes Verts de l'Ossiriand appartiennent à ce dernier groupe).

Dans une discussion étymologique tardive portant sur les noms Galadriel, Celeborn et Lórien, il est clairement spécifié que les Elfes Sylvains de Mirkwood et de la Lórien descendent des Elfes Telerin qui s'établirent dans le Val d'Anduin :

Les Elfes Sylvains (ou Elfes de la Forêt) – les *Tawarwaith* – étaient d'origine Teleri, et, par là, lointains parents avec les Sindar, bien que séparés d'eux depuis plus longtemps encore que les Teleri de Valinor, C'étaient les descendants de ces Teleri qui lors de la Grande Marche n'osèrent affronter les Monts de Brume et s'attardèrent dans le Val d'Anduin, et ainsi n'atteignirent jamais le Beleriand ou la Mer. Ils étaient donc en plus proche parenté avec les Nandor (appelés aussi Elfes Verts) d'Ossiriand, qui devaient franchir éventuellement les montagnes et parvenir enfin au Beleriand.

Les Elfes Sylvains se retranchèrent dans leurs gîtes forestiers au-delà des Montagnes de Brume, et devinrent un petit peuple clairsemé, difficile à distinguer des Avari.

Mais ils se ressouvenaient toujours qu'ils étaient originellement des Eldar, membres du Troisième Clan, et ils firent bon accueil à ceux des Noldor, et tout particulièrement aux Sindar, qui ne passèrent pas la Mer, mais émigrèrent vers l'est [au début du Second Âge], Sous leur autorité ils redevinrent un peuple policé, et gagnèrent en sagesse. Thranduil, père de Legolas – dit Legolas des Neuf Marcheurs –, était un Elfe sindarin, et le Sindarin était parlé dans sa maison, mais non par tous les siens.

En pays Lórien, où bien des gens étaient d'origine Sindar ou Noldor, des rescapés de l'Eregion [voir [ici](#)], tout le monde parlait couramment le Sindarin. Nous ignorons, bien entendu, à l'heure actuelle, en quoi leur parler sindarin différait des formes usitées au Beleriand – voir *la Fraternité de l'Anneau* II, 6, où Frodo rapporte que le parler des Gens de la Forêt, tel qu'ils le pratiquaient entre eux, différait de celui en usage dans les pays de l'Ouest. Il est probable que les différences tenaient surtout à ce que nous appellerions « l'accent », des différences affectant essentiellement le son des voyelles et les intonations, suffisantes cependant pour dérouter quelqu'un qui, comme Frodo, ne parlait pas un Sindarin vraiment pur. Bien entendu, il pouvait aussi

s'y glisser des expressions locales et d'autres éléments imputables à l'influence de l'ancienne langue sylvaine. La Lórien était restée en effet longtemps isolée du monde extérieur. Sans doute ne peut-on rendre compte, de manière satisfaisante, de certains noms propres qui nous sont parvenus du passé, tels *Amroth* et *Nimrodel*, en se référant uniquement au Sindarin, même s'il existe des correspondances de forme. *Caras* semblerait être un vieux mot désignant une forteresse entourée d'un fossé, un mot que l'on ne retrouve pas en langue sindarine. *Lórien* est probablement une forme altérée d'un nom plus ancien, perdu à ce jour. [Plus haut, on lit que le nom originel, en Sylvain ou Nandorin était Lórinand ; voir note [\[ici\]](#).]

À propos des noms sylvains, voir aussi la note de l'Appendice F (I) au *Seigneur des Anneaux* (section « Des Elfes ») donnée seulement dans l'édition définitive.

Une autre remarque d'ordre général concernant les Elfes Sylvains figure dans un passage historico-linguistique datant de la même période tardive que le commentaire cité ci-dessus :

Si les dialectes des Elfes Sylvains lors de leurs retrouvailles longtemps différées avec leurs frères de race avaient divergé du Sindarin au point d'être devenus quasi inintelligibles, une étude sommaire suffisait à mettre en évidence leur parenté avec les langues sindarines. Bien que la comparaison entre les dialectes sylvains et leurs propres parlers intéressât beaucoup les Maîtres du Savoir, et tout particulièrement ceux d'origine Noldorin, on ne sait plus grand-chose à ce jour sur la langue des Elfes Sylvains. Car ils n'avaient inventé aucune forme d'écriture, et ceux d'entre eux qui apprirent cet art auprès des Sindar écrivirent, au mieux qu'ils purent, en langue sindarine. Vers la fin du Troisième Âge, on avait probablement cessé de parler les langues de la Forêt dans les deux régions qui avaient eu de l'importance à l'époque de la Guerre de l'Anneau : la Lórien et le royaume de Thranduil au nord de la forêt de Mirkwood. Et dans les chroniques ne survécurent que quelques mots et quelques noms de lieux et de personnes.

APPENDICE B

LES PRINCES SINDARINS DES ELFES SYLVAINS

Dans la note liminaire aux Tables Royales du Second Âge (Appendice B au *Seigneur des Anneaux*), on lit qu'« avant l'érection de Barad-dûr, de nombreux Sindar gagnèrent l'est et certains fondèrent des royaumes tout au fond des forêts, et leurs peuples appartenaient, pour la plupart, aux Elfes Sylvains. Et l'un de ces souverains fut Thranduil qui régnait au nord de Vert-Bois-le-Grand. »

On trouve des détails supplémentaires sur l'histoire de ces princes Sindarins dans les derniers écrits philologiques de mon père. Ainsi nous apprenons dans l'un de ces essais que le royaume de Thranduil

s'étendait dans les bois qui environnaient le Mont Solitaire et qui couvraient les rives occidentales du Lac Long, avant la venue des Nains chassés de la Moria, et les incursions du Dragon. Le peuple Elfe de ce royaume avait émigré du sud, où ils étaient parents et voisins des Elfes de la Lórien ; mais ils avaient séjourné en Vert-Bois-le-Grand, à l'est de l'Anduin. Au Second Âge, leur Roi Oropher [le père de Thranduil, père de Legolas] s'était retiré plus au nord, au-delà des Champs d'iris. Et cela, afin de se soustraire à la puissance et aux empiétements des Nains de la Moria, devenus si nombreux que jamais dans l'histoire on ne devait voir cité de Nains plus populeuse ; au surplus, Oropher goûtait peu les intrusions de Celeborn et de Galadriel en pays Lórien. Mais à l'époque rien ne menaçait encore la région située entre le Vert-Bois et les Montagnes, et son peuple entretenait des rapports constants avec ceux de leur parenté qui vivaient de l'autre côté du Fleuve, et il en fut ainsi jusqu'à la Guerre de la Dernière Alliance.

Malgré le désir des Elfes Sylvains d'être mêlés le moins possible aux affaires des Noldor et des Sindar ou de tout autre peuple quel qu'il fût. Nains, Hommes ou Orcs, Oropher eut la sagesse de prévoir qu'il n'y aurait point de paix possible, tant que Sauron ne serait pas vaincu. C'est pourquoi il leva une grande armée – car son peuple s'était fortement accru – et, se joignant à l'armée moins considérable du Roi Malgalad de Lórien, il conduisit à la bataille les milices des Elfes Sylvains. Et ils étaient gens de courage et d'endurance, mais bien mal équipés en armes et en armures, au regard des Eldar de l'Ouest. En outre, de tempérament indépendant, ils refusaient de reconnaître l'autorité suprême de Gil-galad. Et pour lors, ils subirent des pertes bien plus lourdes qu'il n'y aurait eu lieu, même dans cette guerre épouvantable. Malgalad et plus de la moitié de ses troupes tombèrent dans la grande bataille de Dagorlad, coupés du gros de l'armée et chassés dans les Marais des Morts. Oropher fut tué dans la première charge contre Mordor, comme il se ruait sur l'ennemi à la tête de ses soldats les plus aguerris, et ce avant que Gil-galad eût donné l'ordre d'attaquer. Son fils Thranduil survécut, mais lorsque la guerre prit fin et que Sauron (à ce qu'on crut) fut tué, il

ramena à ses foyers un tiers à peine de l'armée qui était partie au combat.

Malgalad de Lórien ne figure nulle part ailleurs, et il n'est pas donné ici pour le père d'Amroth. Quant à Amdîr, père d'Amroth, il est, lui, cité par deux fois comme ayant trouvé la mort à la bataille de Dagorlad, et on peut penser dès lors que Malgalad et Dirham ne font qu'un. Mais lequel de ces deux noms est venu remplacer l'autre, je ne saurais le dire. Le récit continue :

S'ensuivit une longue période de paix durant laquelle la population des Elfes Sylvains s'accrut à nouveau ; mais ils étaient inquiets et anxieux, pressentant que le monde allait changer en ce Troisième Âge. Et le peuple des Hommes se faisait toujours plus nombreux et plus puissant. L'empire des Rois nûmenoréens du Gondor atteignait, vers le nord, les confins de la Lórien et du Vert-Bois. Et les Libres Hommes du Nord (ainsi dénommés par les Elfes parce qu'ils ne reconnaissaient pas l'autorité des Dûnedain, et, pour la plupart, n'avaient pas été réduits en esclavage par Sauron et ses serviteurs) gagnaient, quant à eux, en direction du sud : surtout à l'est du Vert-Bois, mais certains d'entre eux étaient venus s'établir à l'orée de la Forêt et dans les prairies du Val d'Anduin. Plus inquiétantes étaient les rumeurs en provenance des régions de l'Est proprement dit : Les Hommes Sauvages s'agitaient. Ils avaient été serviteurs et adorateurs de Sauron, et voilà qu'ils se trouvaient libérés de sa tyrannie, mais non point de la malveillance et des ténèbres qu'il avait insinuées en leurs coeurs. Ils s'affrontaient féroceement entre eux et certains cherchèrent à fuir ces guerres intestines en poussant vers l'ouest, mais l'esprit plein de haine, et considérant quiconque vivait à l'ouest comme un ennemi bon à tuer et à piller. Et cependant plus épaisse encore était l'ombre dans le coeur de Thranduil. Il avait contemplé la noire horreur de Mordor, et il ne la pouvait oublier. Et dès qu'il portait ses regards vers le sud, ce souvenir offusquait, pour lui, la lumière du soleil ; et tout en sachant ce pays dévasté et déserté, et placé sous la garde vigilante des Rois des Hommes, il n'en gardait pas moins l'effroi au coeur, pressentant que le Mal n'était pas vaincu à jamais, et qu'un jour il renaîtrait.

Dans un autre passage écrit à la même époque que ce qui précède, il est dit que mille ans s'écoulèrent en ce Troisième Âge, et que l'Ombre gagna Vert-Bois-le-Grand et que les Elfes Sylvains, gouvernés par Thranduil,

battaient en retraite devant Elle, qui allait toujours progressant vers le nord, tant et si bien que Thranduil partit établir son royaume au nord-est de la forêt, et là il fit creuser de vastes galeries et se retrancha en une forteresse souterraine. Oropher était d'origine sindarine, et ce faisant Thranduil, son fils, suivait très certainement l'exemple qu'avait donné autrefois le Roi Thingol au Doriath ; encore que ses salles souterraines n'auraient guère pu soutenir la comparaison avec celles de Menegroth. Car Thranduil n'avait ni le savoir, ni les ressources, ni l'aide des Nains ; et au regard des Elfes du Doriath, ces Sylvains étaient des gens rudes et rustiques. Oropher était venu

parmi eux accompagné d'une poignée seulement de Sindar, et ceux-ci s'étaient tôt confondus avec les Elfes Sylvains, adoptant leur langue et prenant des noms de même forme et style. Et cela, ils le firent délibérément ; car (comme d'autres errants au destin similaire, oubliés par la légende ou tout juste nommés) ils venaient de Doriath, et leur pays était en ruine, et ils ne souhaitaient pas quitter la Terre du Milieu, ni se retrouver mêlés aux autres Sindar du Beleriand, lesquels vivaient sous la domination des Exilés Noldorin peu aimés des gens du Doriath. Et ils voulaient, en vérité, se faire gens de la forêt, et retrouver la simplicité de vie qui avait été celle des Elfes avant qu'elle ne fût troublée par l'invitation des Valar.

Nulle part (à ma connaissance) n'est résolue la contradiction entre l'adoption, décrite ici, par les souverains sindarins, du dialecte propre aux Elfes Sylvains de Mirkwood, et l'affirmation selon laquelle à la fin du Troisième Âge la langue des Elfes Sylvains n'était plus parlée dans le royaume de Thranduil.

Voir plus loin, « Le désastre des Champs d'iris », *Troisième Âge*, note [\[ici\]](#).

APPENDICE C

LES FRONTIÈRES DE LA LÓRIEN

Dans l'Appendice A au *Seigneur des Anneaux*, il est dit que le royaume du Gondor, à l'apogée de son pouvoir sous le Roi Hyarmendacil I (Troisième Âge, 1015-1149), s'étendait vers le nord « jusqu'au Célébrant et à la lisière sud de la forêt de Mirkwood ». À plusieurs reprises mon père a fait observer qu'il y avait là erreur : il faudrait lire : « jusqu'au Champ du Célébrant ». Voici ce qu'il écrit, à ce propos, dans ses travaux tardifs sur les rapports entre les diverses langues parlées en Terre du Milieu.

La rivière Célébrant (Silverlode : La Veine d'Argent) coulait dans les confins du Royaume de la Lórien, et les frontières réelles du pays Gondor au nord (à l'ouest de l'Anduin) étaient la rivière Limlight. L'ensemble des terres de pré, entre la Silverlode et la Limlight, où les bois de Lórien s'étendaient autrefois vers le sud, était connu en pays Lórien, sous le nom de Parth Célébrant (c'est-à-dire le Champ, ou les herbages clôturés, du Célébrant), et considéré comme faisant partie du royaume, bien que la population Elfe se confinât aux régions situées en deçà de l'orée du bois. Par la suite, les gens du Gondor construisirent un pont en amont de la Limlight, et souvent ils occupèrent l'étroite bande de terre entre le cours inférieur de cette rivière et le fleuve Anduin, cela aux fins d'assurer la défense de leurs marches orientales, car les vastes méandres de l'Anduin (là où il côtoie, impétueux, la Lórien, puis s'attarde dans un plat pays avant de s'engouffrer dans les gorges d'Emyn Muil) comportaient de nombreux bas-fonds et bancs de sable où un ennemi résolu et bien équipé aurait pu s'aventurer, forçant le passage au moyen de radeaux ou de pontons, et cela plus particulièrement sur les méandres inférieurs, connus sous le nom de Méandres Nord et Sud. C'est cette région qu'on appelait au Gondor le Parth Célébrant ; d'où son usage pour définir les anciennes frontières au nord. Au temps de la Guerre de l'Anneau, lorsque tout le pays au nord des Montagnes Blanches (sauf l'Anórïen) et jusqu'à la Limlight était venu à faire partie du Royaume de Rohan, le nom de Parth (Champ du) Célébrant ne désigna plus que la grande bataille au cours de laquelle Eorl Le Jeune écrasa les envahisseurs du Gondor.

Dans un autre essai, mon père note que si à l'est et à l'ouest la Lórien était limitée par le fleuve Anduin et par les Montagnes (et il ne dit rien touchant une extension de ce royaume au-delà de l'Anduin, voir [\[ici\]](#)), en revanche ce pays ne possédait pas de frontières bien définies au nord et au sud.

Au temps jadis, les Galadhrim avaient exercé leur domination sur les bois jusqu'aux chutes de la Silverlode où l'on plongeait Frodo ; au sud leur

puissance s'étendait bien au-delà de la Silverlode, à une région de bois-taillis qui confinait à la Forêt de Fangorn, bien que le coeur du royaume se soit toujours trouvé dans l'angle formé par la Silverlode et l'Anduin, là où s'élevait Caras Galadhon. La frontière était à peine tangible entre la Lórien et la forêt de Fangorn, mais ni les Ents ni les Galadhrim ne la transgressaient jamais. Car selon la légende Fangorn lui-même avait rencontré jadis le Roi des Galadhrim, et Fangorn avait dit : « Je sais ce qui est mien et tu sais ce qui est tien ; et que chacun se garde d'empiéter chez l'autre. Mais si un Elfe désire parcourir mon pays pour son plaisir, il sera le bienvenu ; et si on aperçoit un Ent sur tes terres, ne crains rien. » Cependant de longues années s'étaient écoulées sans que ni Ent ni Elfe ne mette le pied sur les terres du voisin.

APPENDICE D

LE PORT DE LOND DAER

Dans « À propos de Galadriel et de Celeborn », on a vu que lors de la guerre contre Sauron, en Eriador, à la fin du dix-septième siècle du Second Âge, l'amiral númenoréen Ciryatur avait débarqué une armée importante à l'embouchure de Gwathló (Flot-Gris) où « il y avait un petit port númenoréen ». C'est, semble-t-il, la première allusion à ce port dont il est beaucoup question dans les écrits ultérieurs.

Le récit le plus complet se trouve dans l'étude philologique sur les noms de rivières, déjà citée en rapport avec la légende d'Amroth et de Nimrodel. Voici le passage concernant le nom Gwathló :

On traduit par « Flot-Gris » le nom Gwathló. Mais *gwith* est un mot sindarin pour « ombre », au sens d'une lumière obscurcie par les nuages ou le brouillard, ou l'encaissement d'une vallée. Or cela ne semble pas s'accorder avec la géographie. La vaste contrée que le Gwathló divisait en deux régions dénommées par les Númenoréens Minhiriath (« Entre-les-Rivières » : le Baranduin et le Gwathló) et Enedwaith (« Gens-de-l'Entre-deux ») était terres de plaine essentiellement, ouvertes, et sans nulle montagne. Au confluent du Glanduin et du Mitheithel [Hoarwell] le pays était presque plat et les eaux s'alanguissaient et avaient tendance à s'épancher et à former des marécages [132]. Mais à quelque cent milles en aval de Tharbad, la pente s'accusait. Cependant le Gwathló ne se faisait jamais impétueux, et les navires à faible tirant d'eau pouvaient, sans difficultés, remonter à la voile ou à la rame jusqu'à Tharbad.

On recherchera l'origine du nom dans l'histoire. À l'époque de la Guerre de l'Anneau ces terres étaient encore bien boisées, surtout le Minhiriath et le sud-est de l'Enedwaith ; mais les plaines étaient pour la plupart en prairies. À la suite de la Grande Peste, en l'année 1636 du Troisième Âge, le Minhiriath avait été presque entièrement déserté, sauf par quelques chasseurs qui subsistaient furtivement au fond des bois. En Enedwaith, les quelques Dunlendings rescapés vivaient à l'est, dans les contreforts des Monts de Brume ; et une population assez nombreuse mais peu policée, de pêcheurs, occupait les embouchures du Gwathló et de l'Angren (l'Isen).

Mais plus anciennement, à l'époque des premières expéditions des Númenoréens, la situation était tout autre. Le Minhiriath et l'Enedwaith étaient recouverts d'immenses forêts presque ininterrompues, sauf pour la région centrale des Grands Marécages. Les changements qui devaient intervenir furent imputables, essentiellement, aux entreprises de Tar-Aldarion, le Roi-Navigateur qui fit amitié et alliance avec Gil-galad. Aldarion avait besoin de bois de construction, ambitionnant de faire de Númenor une grande puissance navale ; à Númenor, sa politique d'abattage des arbres avait causé de graves dissensions. Lors de ses voyages le long des côtes, il découvrit avec émerveillement les vastes forêts, et choisit l'estuaire du Gwathló comme

site d'un nouveau port, entièrement sous contrôle númenoréen (Gondor, bien entendu, n'existait pas encore). Et là il se mit à l'oeuvre, et ses grands travaux furent poursuivis par ses successeurs. Au cours de la guerre contre Sauron (au Second Âge, 1693-1701), ce port d'accès en Eriador devait se révéler d'une importance extrême ; mais à l'origine il ne s'agissait que d'un port pour le transport du bois d'oeuvre et pour les constructions navales. Les gens du pays étaient assez nombreux et de tempérament belliqueux, mais ils vivaient en forêt, par petites communautés isolées, et sans autorité centrale. Ils avaient peur des Númenoréens, mais ils ne manifestèrent aucune hostilité tant que l'abattage des arbres ne prit pas l'aspect d'une véritable dévastation. Alors ils s'attaquèrent aux Númenoréens et leur dressèrent des embuscades tant qu'ils purent, et les Númenoréens les traitèrent dès lors en ennemis, et ils se mirent à déboiser sans compter, ne se souciant plus ni d'aménagement ni de plantation. Au début, ils avaient abattu les arbres sur les deux rives du Gwathló, acheminant le bois par flottage jusqu'au port (Lond Daer) ; mais par la suite, les Númenoréens ouvrirent des pistes importantes et de véritables routes en forêt, au nord et au sud du Gwathló, et les gens du pays qui avaient survécu prirent la fuite et se réfugièrent dans les bois touffus qui recouvrent le grand Cap d'Eryn Vorn, au sud de l'embouchure du Baranduin, qu'ils n'osaient franchir, même lorsque cela leur était possible, par crainte des populations Elfes. Et depuis l'Enedwaith, ils gagnèrent les montagnes, à l'est, dans la région qui devait constituer, plus tard, le Dumand ; ils ne traversèrent pas l'Isen ni ne prirent refuge sur le grand promontoire entre l'Isen et la Lefnui qui forme la branche nord de la Baie de Belfalas [Ras Morthil ou Andrast], en raison des « Púkel-Men »...

Les Númenoréens perpétrèrent d'incalculables ravages. Durant de longues années, ces terres furent leur principale source de bois d'oeuvre, non seulement pour leurs chantiers de construction navale, à Lond Daer et ailleurs, mais pour Númenor même. D'innombrables cargaisons de bois d'oeuvre passèrent la mer en direction de l'Occident. Et le déboisement du pays s'aggrava lors de la guerre en Eriador ; car les indigènes exilés firent bon accueil à Sauron et souhaitèrent sa victoire sur les Hommes de la Mer. Sauron n'ignorait pas l'importance du Grand Port pour ses ennemis, et il utilisa ces hâisseurs de Númenor comme espions et comme guides pour ses troupes de choc. Il ne disposait pas de forces suffisantes pour s'attaquer aux forts côtiers et à ceux qui défendaient les berges du Gwathló, mais ses commandos ravagèrent les franges de la forêt, mettant le feu aux arbres sur pied et brûlant en grand nombre les entrepôts de bois des Númenoréens.

Lorsque Sauron fut enfin vaincu et chassé à l'est, hors de l'Eriador, la plupart des anciennes forêts avaient été détruites. Le Gwathló coulait entre des rives désertes, sans arbres et en friche, dans un pays dévasté en profondeur. Tout autre était le pays à l'époque où il fut nommé par les hardis explorateurs du navire de Tar-Aldarion qui se hasardèrent à remonter la rivière à bord de légères embarcations. Dès qu'on quittait l'air salé et les grands vents du versant maritime, la forêt se pressait en bordure de l'eau, et bien que la rivière fût large les arbres immenses entrecroisaient leurs grandes ombres sur les eaux, et sous cette voûte glissaient silencieusement vers l'inconnu les barques des explorateurs. C'est pourquoi le premier nom qu'ils lui donnèrent fut « Rivière de l'Ombre », *Gwath-hîr*, *Gwathir*. Mais par la suite, ils pénétrèrent plus au nord, jusqu'aux confins des vastes marécages ;

cependant un long temps devait encore s'écouler avant qu'ils n'éprouvassent le besoin et n'eussent les moyens d'entreprendre les grands travaux de drainage et de construction de digues, qui devaient faire un port important du site où s'élevait Tharbad, à l'époque des Deux Royaumes. Le mot sindarin qu'ils appliquèrent aux marais fut *lô*, plus anciennement *loga* [d'une racine *log-* qui signifie : mouillé, détrempé, fangeux] et ils pensèrent d'abord que la rivière forestière prenait là sa source, n'ayant pas encore repéré la Mitheithel qui dévalait des montagnes au nord et, grossie par les eaux de la Bruinen [Eau bruissante] et du Glanduin, s'épanchait dans les terres, inondant la plaine. Et c'est ainsi que *Gwathir* devint *Gwathló*, l'ombreuse rivière des marais.

Le *Gwathló* fut l'un des quelques noms géographiques à devenir d'usage courant parmi les marins de Númenor, et à être traduits en Adûnaïc ; et cela donna *Agathurush*.

Le même essai évoque également l'histoire de Lond Daer et de Tharbad, en rapport avec le nom *Glanduin*.

Glanduin signifie « rivière frontalière ». Et c'était le nom donné originellement (au Second Âge) à la rivière qui marquait les confins sud de l'Eregion, et au-delà de laquelle vivaient des populations pré-númenoréennes généralement hostiles, tels les ancêtres des Dunlendings. Plus tard, elle devait servir à délimiter, avec le confluent du *Gwathló* et de la Mitheithel, la frontière du Royaume du Nord. Et les pays situés au-delà, entre le *Gwathló* et l'Isen [Sir Angren], s'appelèrent l'Enedwaith (« Les Gens de l'Entre-Deux ») ; ce pays n'appartenait à aucun des deux royaumes, et les colons de Númenor n'y venaient point créer des établissements permanents. Mais la grande route Sud-Nord, la principale voie de communication entre les deux Royaumes sauf pour la voie de mer, la traversait de part en part, depuis Tharbad jusqu'aux Gués de l'Isen (Ethraid Engrin). Avant la décadence du Royaume du Nord et les désastres qui devaient s'abattre sur le Gondor, et en fait jusqu'à la venue de la Grande Peste en 1636 (au Troisième Âge), les deux royaumes avaient un intérêt commun dans la région et, ensemble, ils construisirent et assurèrent l'entretien du Pont de Tharbad, et des longues chaussées qui supportaient la route y menant, et qui cheminaient sur les deux rives du *Gwathló* et de la Mitheithel à travers les plaines marécageuses du Minhiriath et de l'Enedwaith[133]. Jusqu'au dix-septième siècle du Troisième Âge, une garnison assez importante de soldats, de marins et d'ingénieurs fut maintenue en ce lieu. Mais par la suite, la région tomba rapidement à l'abandon ; et bien avant l'époque du *Seigneur des Anneaux*, elle s'était ensauvagée et avait fait retour au marécage. Lorsque Boromir fit son grand voyage du Gondor à Rivendell – et la relation ne rend pas juste hommage au courage et à l'endurance requis – la Route Nord-Sud n'existait plus sinon pour quelques vestiges effondrés de la chaussée, d'où l'on pouvait gagner non sans péril les abords de Tharbad, pour n'y trouver qu'un semis de ruines sur des tertres à moitié écroulés, et un gué dangereux, formé par les pierres éboulées du pont, infranchissable, si la rivière n'avait pas été, en cet endroit – bien que très large –, lente d'allure et peu profonde.

S'il subsistait quelque chose du nom *Glanduin*, ce ne pouvait donc être qu'en pays Rivendell ; et ne s'appliquant qu'à l'amont de la rivière, là où le

cours se faisait moins impétueux pour bientôt s'épancher en plaine et disparaître dans les marécages, formant tout un réseau de lagunes, d'étangs et d'îlots, où seules vivaient des cohortes de cygnes et autres oiseaux aquatiques. Et si la rivière avait un nom quelconque, cela ne pouvait être que dans la langue des Dunlendings. Dans *le Retour du Roi* VI,6, elle est dite « rivière Swanfleet » (et non Rivière), comme étant simplement la rivière qui baignait les Nîn-i-Eilphe, « Les Noues des Cygnes » [134].

Dans une mise à jour de la carte qui figure en Appendice au *Seigneur des Anneaux*, mon père avait l'intention d'introduire *Glanduin* comme nom du cours supérieur de la rivière, et d'indiquer également les marais en tant que tels, sous le nom de Nîn-in-Eilph (ou *Swanfleet*). En l'occurrence son intention donna lieu à un malentendu, car sur la carte dressée par Pauline Baynes c'est le cours inférieur qui est désigné du nom de « R. Swanfleet », alors que sur la carte donnée en annexe au livre, comme nous l'avons noté plus haut, les rivières sont indiquées sous des noms erronés.

Rappelons que Tharbad est donné pour une « ville en ruine » dans *la Fraternité de l'Anneau* II, 3, et que, de passage en Lothlórien, Boromir raconte qu'il a perdu son cheval à Tharbad, au Gué du Flot-Gris (*ibid.* II, 8). Dans les Tables Royales, la ruine et l'abandon de Tharbad sont datés de l'année 2912 (Troisième Âge), époque où de puissantes inondations dévastèrent l'Enedwaith et le Minhiriath.

De ces discussions, il ressort que la conception du port nûmenoréen à l'embouchure du Gwathló s'est considérablement développée, passant du « petit port nûmenoréen » évoqué dans « À propos de Galadriel et de Celeborn » à Lond Daer, le Grand Port, dont il est question dans « Aldarion et Erendis » bien que le nom ne figure pas dans la discussion citée à l'instant. Dans « Aldarion et Erendis » nous lisons que les travaux entrepris à nouveau par Aldarion lorsqu'il devint Roi « ne furent jamais achevés ». Ce qui, semble-t-il, signifie seulement qu'il n'eut pas l'occasion de les achever lui-même ; car l'histoire ultérieure de Lond Daer présuppose que le port fut par la suite remis en état et renforcé contre les assauts de la mer ; au surplus, dans le même passage de « Aldarion et Erendis », nous lisons qu'Aldarion posa « les fondations de ce que Tar-Minastir devait réaliser plus tard, lors de la première guerre avec Sauron ; et si ce n'avait été pour son oeuvre, les flottes de Númenor n'auraient pu apporter leur aide en temps et lieu voulus – comme bien Aldarion l'avait prévu ».

Dans l'étude sur *Glanduin*, citée plus haut, il est dit que le port s'appelait Lond Daer Enedh, « Le Grand Port du Milieu », parce qu'il était situé entre les ports du Lindon au nord et de Pelargir sur

l'Anduin, une affirmation qui doit renvoyer à une époque très postérieure à l'intervention des Númenoréens dans la guerre contre Sauron ; car selon les Tables Royales, Pelargir, qui devait devenir par la suite le principal port des Fidèles de Númenor, ne fut fondé qu'en l'année 2350 du Second Âge.

APPENDICE E

LES NOMS DE CELEBORN ET DE GALADRIEL

Dans un essai qui traite de l'attribution du nom chez les Eldar du Valinor, nous apprenons que, tous, ils recevaient deux « premiers noms » (*essi*), dont l'un leur était donné à la naissance par le père ; et ce nom-là rappelait généralement, et par la forme et par le sens, le nom du père, et il pouvait même lui être identique ; mais on lui adjoignait un préfixe distinctif lorsque l'enfant atteignait sa maturité. L'autre nom était décerné plus tard, parfois beaucoup plus tard ou bien peu de temps après la naissance, par la mère ; et ces noms de mère revêtaient une grande signification, car chez les Eldar les mères avaient le pouvoir de pénétrer par intuition le caractère et les capacités de leur enfant, et elles étaient nombreuses à posséder un don prophétique. En outre, tout Eldar pouvait acquérir un *epessë* (un « nom second ») qui ne lui était pas attribué nécessairement par les gens de sa famille, une sorte de sobriquet donc – mais donné le plus souvent comme titre d'éloge ou d'honneur ; et il arrivait que l'*epessë* devînt le nom le plus communément utilisé et reconnu, par la suite, dans les chants et dans l'Histoire (ce fut, par exemple, le cas pour Ereinion, toujours connu par son *epessë*, Gil-galad).

Ainsi le nom d'*Alatáriel*, qui, selon la version tardive de l'histoire de leurs relations (*ici*), fut donné à Galadriel par Celeborn en pays Aman, était un *epessë* (pour son étymologie, voir l'Appendice au *Silmarillion*, sous la rubrique *kal-*) qu'elle choisit d'utiliser en Terre du Milieu, sous sa forme sindarine de *Galadriel*, de préférence à son « nom de père », *Artanis*, et à son « nom de mère », *Nerwen*.

Bien entendu, c'est seulement dans la version tardive que Celeborn apparaît avec un nom d'origine grand-elfe plutôt que sindarine : *Teleporno*. Il s'agirait, en fait, d'une forme telerine ; l'ancienne racine du mot elfe pour « argent » était *kylep* – devenant *celeb* en sindarin, *telep*, *telpe* en telerin, et *tyelep*, *tyelpe* en Quenya. Mais en Quenya, la forme *telpe* passa dans l'usage courant sous l'influence du parler telerin ; car les Teleri attachaient bien plus grand prix à l'argent qu'à l'or et les Noldor eux-mêmes admiraient le travail de leurs orfèvres. Et ainsi *Telperion* devint d'usage plus courant que *Tyelperion*, comme nom de l'Arbre Blanc de Valinor. (Ala-táriel était aussi un nom telerin, dont la forme en Quenya était Altáriel).

En sa conception première, le nom Celeborn était censé signifier « Arbre d'Argent » ; c'était aussi le nom de l'Arbre de Tol Eressëa (*le*

Silmarillion), et les proches parents de Celeborn avaient des « noms d'arbres » : c'était le cas de Galadhon son père, de Galathil son frère, et de Nimloth sa nièce, laquelle portait le nom même de l'Arbre Blanc de Númenor. Toutefois dans ses écrits philologiques plus tardifs mon père devait abandonner ce sens (« Arbre d'Argent »). Le second élément de Celeborn (en tant que nom de personne) dérive d'une ancienne forme adjectivale *orna* « élancé, grand », plutôt que du substantif de même racine, *orne*, « arbre ». (À l'origine, *orne* s'appliquait aux arbres élancés et tout d'un jet, tel le bouleau, alors que les arbres plus massifs et de plus grande envergure, tels le chêne ou le hêtre, étaient dits dans l'ancienne langue *galada*, « belle venue », mais cette distinction n'était pas toujours respectée en Quenya, et elle devait s'estomper complètement en Sindarin, où l'on en vint à appeler tous les arbres, quels qu'ils fussent, *galadh*, et où le mot *orn* tomba en désuétude, survivant seulement dans la poésie ou les chants, et dans de nombreux noms propres tant de personnes que d'arbres.) Il est fait allusion à la haute taille de Celeborn dans la note qui traite des mesures linéaires númenoréennes.

Sur la confusion occasionnelle entre le nom de Galadriel et le mot *galadh*, mon père écrit :

Lorsque Celeborn et Galadriel furent amenés à gouverner les Elfes du Lórien qui pour la plupart étaient des Sylvains, et se faisaient nommer les *Galadhrim*, le nom de Galadriel se trouva éventuellement associé aux arbres, association à laquelle concourut le nom de son mari qui paraissait contenir également un mot-arbre ; de sorte qu'en dehors de Lórien, parmi ceux chez qui le souvenir des jours anciens et de l'histoire de Galadriel s'était peu à peu effacé, son nom fut changé en Aladhrriel. Mais non en Lórien même.

On notera ici que *Galadhrim* est l'orthographe correcte du nom des Elfes de Lórien, et de même pour *Caras Galadhon*. Au début, mon père avait modifié dans les noms Elfes le son vocalique *th* (comme dans *then* en anglais moderne) en *d* car le *dh* (écrivait-il) n'est pas utilisé en anglais, et fait un peu barbare. Par la suite, il devait changer d'avis sur ce point, mais *Galadrim* et *Caras Galadon* ne furent corrigés que dans l'édition définitive du *Seigneur des Anneaux* ; les récentes éditions tiennent compte de cette modification. Mais dans l'Appendice au *Silmarillion* ces noms figurent à la rubrique *alda* sous une orthographe fautive.

TROISIÈME PARTIE

LE TROISIÈME ÂGE

LE DÉSASTRE DES CHAMPS D'IRIS

APRÈS la chute de Sauron, Isildur, le fils et l'héritier d'Elendil, revint au Gondor. Et là il ceignit l'Élendilmir [135] en tant que Roi de l'Arnor et proclama sa souveraineté sur tous les Dúnedain, et au Nord et au Sud ; car il était homme de grand orgueil, et vigoureux. Il demeura un an au Gondor pour y rétablir l'ordre et en délimiter les frontières [136]. Mais le gros de l'armée d'Arnor revint en Eriador en empruntant la route númenoréenne qui, par les Gués de l'Isen, gagne Fornost.

Lorsqu'il se sentit enfin libre de retourner en son propre royaume, il fut pris d'une hâte soudaine, et désira se rendre sur-le-champ à Imladris, où il avait laissé sa femme et son plus jeune fils [137]. Et il avait en outre grand besoin de consulter Elrond. C'est pourquoi il résolut de partir d'Osgiliath et de pousser vers le nord en remontant le Val d'Anduin jusqu'aux Cirith-Forn-en-Andrath, les hauts cols d'où l'on redescendait directement sur Imladris [138]. Il connaissait le pays pour l'avoir parcouru souvent avant la Guerre de l'Alliance, et c'est par ce chemin même qu'il était parti en guerre avec les hommes de l'Arnor oriental, en la compagnie d'Elrond [139].

C'était un long périple, mais plus longue encore, et de beaucoup, était la seule autre route, laquelle prenait à l'ouest puis au nord jusqu'au carrefour d'Arnor, et ensuite à l'est jusqu'à Imladris [140]. Une route tout aussi rapide pour des cavaliers, mais Isildur n'avait pas de chevaux [141] aptes à faire le voyage, et plus sûre peut-être autrefois, mais à présent Sauron était vaincu, et les gens du Val d'Anduin avaient été à ses côtés dans la victoire. Il ne craignait rien sinon le mauvais temps et la fatigue, mais il leur fallait être gens d'endurance, ceux-là que le besoin envoyait errer au loin, en les Terres du Milieu [142].

Or donc, comme il est dit dans les légendes plus tardives, la seconde année du Troisième Âge tirait à sa fin lorsque Isildur se mit en route, quittant Osgiliath au début d'Ivanneth [143], et il comptait atteindre Imladris en quarante jours, vers la mi-Narbeleth, avant que le souffle de l'Hiver n'effleurât le Nord. Et par un clair matin, Meneldil [144] lui fit ses adieux à la Porte-Est du Pont, disant : « Va donc, et

fais diligence ! Et puisse le Soleil de ton départ ne point cesser d'éclairer ta route !»

Avec Isildur s'en furent ses trois fils, Élendur, Aratan et Ciryon [145], et sa Garde, forte de deux cents chevaliers et soldats, tous hommes d'Arnor, rudes et aguerris. On ne sait rien de leur voyage jusqu'à ce qu'ils aient franchi la plaine de Dagorlad et se soient enfoncés plus au nord, dans les vastes landes désertes, au sud de Vert-Bois-Le-Grand. Le vingtième jour, comme ils arrivaient tout juste en vue de la forêt qui couronnait les hautes terres, à l'horizon, des lueurs rouges et or d'Ivanneth, le ciel se couvrit ; et de la Mer de Rhûn, un vent sombre accourut, chargé de pluie et il plut quatre jours durant, de sorte que lorsqu'ils atteignirent le débouché des Vallons, entre la Lórien et Amon Lanc [146], Isildur se détourna de l'Anduin, grossi d'eaux tumultueuses, et gravit les pentes abruptes de la rive occidentale afin de retrouver les anciens sentiers des Elfes Sylvains, qui suivaient la lisière de la Forêt.

Et c'est ainsi qu'en cette fin d'après-midi de leur trentième journée de marche, ils longeaient les confins nord des Champs d'iris [147], empruntant un sentier qui conduisait à ce qui était alors le royaume de Thranduil [148]. La belle journée était à son déclin, et au-delà des cimes lointaines, les nuages s'amoncelaient, empourprés par le soleil brumeux qui sombrait en leur sein. Le creux des ravines s'emplissait d'ombre. Et chantaient les Dúnedain, car leur journée de marche tirait à sa fin, et ils avaient déjà laissé derrière eux les deux tiers de la longue route jusqu'à Imladris. À leur main droite la Forêt enténébrait les versants abrupts au-dessus du sentier, qui allaient s'adoucissant en contrebas jusqu'au creux du vallon.

Et soudain, comme le soleil s'évanouissait derrière un nuage, ils entendirent les cris hideux des Orcs, et ils les virent qui surgissaient de l'ombre de la Forêt, et dévalaient la pente, poussant leur cri de guerre [149]. Dans la lumière crépusculaire, leur nombre ne se pouvait que deviner, mais à l'évidence les Dúnedain étaient en minorité, et même à un contre dix. Isildur ordonna que l'on formât une *thangail* [150], un mur de boucliers sur deux rangs serrés qui, s'il était pris de flanc, pouvait s'incurver aux deux bouts jusqu'à devenir un anneau fermé. Si le terrain avait été plat, ou si la pente avait été en sa faveur, il aurait fait former une *dirnraith* [151], et il aurait chargé les Orcs, confiant en la force plus grande des Dúnedain et de leurs armes, et en leur capacité de se tailler un chemin dans la masse de leurs ennemis et de les disperser en semant l'effroi parmi eux ; mais en l'occurrence, cela ne se pouvait faire. Et l'ombre d'un pressentiment tomba sur son cœur.

« La vengeance de Sauron perdure, songea-t-il, même si Sauron, lui, est mort ! » ; et il dit à Elendur qui se tenait à ses côtés : « Il y a de la ruse dans cet assaut, mais plus que de la ruse, une intention maligne ! Nous n'avons nul espoir d'être secourus ! La Moria et la Lórien sont à présent loin derrière nous, et Thranduil est à quatre jours de marche devant ! Et nous sommes porteurs de fardeaux dont la valeur est sans prix », dit Élendur, car il était dans la confiance de son père.

Les Orcs gagnaient du terrain. Isildur se tourna vers son écuyer : « Ohtar [152], dit-il. Je place ceci en ta garde », et il lui remit le lourd fourreau et les tronçons de Narsil, l'épée d'Élendil. « Dérobe-les à la capture par tous les moyens possibles et à tout prix, même au prix d'être tenu pour un lâche qui m'a abandonné ! Prends avec toi ton compagnon, et file ! Va ! Je te l'ordonne ! » Ohtar mit un genou en terre et lui baisa la main, et les deux jeunes gens disparurent, tout courant, dans l'obscurité du vallon [153].

Si les Orcs aux yeux perçants remarquèrent leur fuite, ils n'y prêtèrent point attention. Ils firent une halte brève, se préparant à l'assaut. Et tout d'abord, ils lâchèrent une volée de flèches, puis subitement, et poussant une horrible clameur, ils firent ce qu'aurait fait Isildur : avec leurs principaux guerriers à l'avant-garde, ils se ruèrent le long de la dernière pente, comptant enfoncer le mur des boucliers. Mais il tint ferme. Les flèches ne purent percer l'acier nûmenoréen. Les Hommes dominaient de leur haute stature les plus grands des Orcs, et leurs épées et javelots portaient beaucoup plus loin que ceux de leurs ennemis. L'assaut faiblit, se brisa, et ils se retirèrent, laissant les défenseurs sans grand mal et inébranlés, derrière des monceaux d'Orcs tués.

Isildur crut que l'ennemi faisait retraite vers la forêt. Il regarda derrière lui. À l'instant de disparaître derrière les montagnes, le rouge limbe du soleil luisait dans l'entre-deux des nuages : il ferait nuit bientôt. Il donna l'ordre de se remettre immédiatement en route mais d'infléchir la marche vers le terrain plat, en contrebas, où les Orcs se trouveraient moins avantagés [154]. Peut-être pensait-il qu'ayant chèrement payé une attaque qui avait été repoussée, ils leur céderaient le pas, non sans les faire suivre, la nuit durant, par leurs éclaireurs, et faire surveiller leur camp. C'était bien à la manière des Orcs, qui le plus souvent battaient en retraite tout déconfits, lorsque leur proie se retournait contre eux et mordait.

Mais il était dans l'erreur. Il y avait plus que de la ruse dans l'attaque, mais de la haine, et une haine féroce et acharnée. Les Orcs des montagnes avaient été embrigadés, et placés sous le commandement des sinistres serviteurs de Barad-Dûr ; et ils avaient

été postés longtemps auparavant à la surveillance des cols, et bien qu'ils n'en eussent point claire conscience, l'Anneau coupé sur la Noire Main de Sauron, deux ans avant, demeurait toujours chargé de son maléfice, et convoquait à l'aide tous les serviteurs de Sauron [155]. Les Dúnedain avaient fait à peine un mille lorsque les Orcs firent à nouveau mouvement. Cette fois-ci, ils ne chargèrent pas, mais rassemblant toutes leurs forces, ils se précipitèrent sur un seul rang, offrant un large front qui s'incurva peu à peu, jusqu'à former un croissant, et bientôt un anneau se refermant sur les Dúnedain. Ils étaient silencieux à présent, et demeuraient à distance respectueuse des redoutables arcs d'acier de Númenor [156], encore que l'ombre gagnât rapidement, et qu'Isildur ne disposât point d'archers en nombre suffisant pour la circonstance [157]. Il fit halte.

Il y eut une pause, bien que ceux des Dúnedain qui avaient la vue perçante dirent que les Orcs s'avançaient furtivement vers l'intérieur, pas à pas. Élendur s'approcha de son père, qui se tenait à l'écart, sombre, comme perdu dans ses pensées. « *Atarinya*, dit-il. Qu'en est-il de ce pouvoir qui réduirait à merci ces créatures infâmes, et les contraindrait à t'obéir ? N'est-il d'aucun secours ? »

« Hélas, non, *senya* ! Je ne puis en faire usage. Je redoute la douleur d'y toucher [158]. Et je n'ai pas encore trouvé la force de le soumettre à mon vouloir. Il exige d'être manié par quelqu'un de plus grand que celui que je me sais être à présent. Mon orgueil est abattu. L'Anneau devrait être entre les mains des Gardiens des Trois. »

À cet instant, on sonna du cor, et les Orcs resserrèrent l'étau de toute part, se ruant sur les Dúnedain avec une férocité téméraire. La nuit était venue et tout espoir s'était évanoui. Les Hommes tombaient, car les plus grands parmi les Orcs bondissaient en l'air, deux à la fois, et morts ou vivants s'abattaient de tout leur poids sur un Dúnedain afin de le livrer à d'autres griffes plus puissantes qui le traînaient hors de la mêlée pour l'achever. Les Orcs, à ce jeu, perdaient à cinq contre un, mais ce n'était pas cher payé. Ciryon fut tué de cette manière, et Aratan fut blessé à mort en tentant de le secourir.

Élendur, encore indemne, chercha Isildur. Il ralliait ses hommes sur le flanc est où l'assaut avait été particulièrement meurtrier, car les Orcs craignaient encore l'Élendilmir qu'il portait au front et ils l'évitaient. Élendur le toucha à l'épaule et il se retourna sauvagement, croyant être attaqué par un Orc embusqué derrière lui.

« Mon Roi, dit Élendur, Ciryon est mort et Aratan est mourant. Ton ultime conseiller se doit de te porter conseil ; il se doit même de te donner ordre, de même que tu donnas ordre à Ohtar. Va ! Prends le fardeau qui t'a été confié et, à tout prix, remets-le entre les mains des

Gardiens : au prix même d'abandonner tes hommes et moi !»

« Fils de Roi, dit Isildur, je savais qu'il me le fallait faire ; mais je me dérobaïs devant la si cruelle douleur. Ni ne pouvais-je partir sans avoir reçu de toi congé. Pardonnez-moi et pardonne à mon orgueil qui t'a conduit à ce destin de mort [159]. » Elendur l'embrassa : « Va ! Va maintenant !», dit-il.

Isildur prit vers l'ouest, et retirant l'Anneau du sachet fixé à son cou sur une chaînette, il le passa à son doigt avec un hurlement de douleur – et depuis lors jamais plus ne fut vu en la Terre du Milieu. Mais l'éclat de l'Élendilmir de l'Ouest ne se laissa pas étouffer de la sorte, et soudain voici que sa lumière fulgura, flamme rouge et furieuse, comme une étoile incendiée ; et l'effroi au coeur, les Hommes et les Orcs s'écartèrent ; et ramenant son capuchon sur sa tête, Isildur disparut dans la nuit [160].

De ce qu'il advint aux Dúnedain, cela seulement on devait apprendre : sous peu, ils gisaient tous morts, sauf un, un jeune écuyer qui n'avait été qu'étourdi, et se trouvait enterré sous l'amoncellement des tués. Ainsi périt Élendur [161], lequel devait être Roi, et comme le prédisaient tous ceux qui le connaissaient, un grand Roi par sa force et sa sagesse et sa majesté sans superbe, un des plus grands car en lui revivait le meilleur de la semence d'Élendil, son aïeul, et il était le plus semblable à lui.

Or d'Isildur, on raconte qu'il souffrit une douleur aiguë et que l'angoisse lui tenailla le coeur, mais qu'au début il courut comme un cerf qui fuit la meute des chiens, jusqu'à ce qu'il atteignît le fond du vallon. Et là reprit son souffle, pour s'assurer qu'il n'était pas poursuivi ; car les Orcs pouvaient traquer un fugitif dans les ténèbres rien que par le fumet, et ils n'avaient nul besoin de voir clair. Alors moins haletant, il reprit sa fuite, et se déployait devant lui, dans les ténèbres, un plat pays rocailleux, sans chemins ni sentiers, plein d'embûches pour le pied de l'errant.

Et ainsi marchant, il atteignit enfin les rives de l'Anduin, au plus fort de la nuit, et il était exténué ; car il avait parcouru dans l'obscurité un chemin que les Dúnedain n'auraient pu couvrir aussi vite de jour et sans faire halte aucune [162]. À ses pieds, le fleuve se ruait, tourbillonnant dans le noir. Il se tint là, un temps, seul et le désespoir au coeur. Puis soudain, et promptement, il dépouilla son armure et rejeta ses armes, sauf une courte épée à sa ceinture [163], et il plongea dans l'eau. C'était un homme vigoureux et endurant, au point qu'il y en avait peu de son âge, parmi les Dúnedain, pour lui tenir tête, et cependant il n'avait guère espoir d'atteindre l'autre rive.

Avant d'avoir poussé bien loin, il fut en effet contraint d'obliquer vers le nord nageant à contre-courant ; car malgré tous ses efforts, il se voyait toujours entraîné vers les rapides des Champs d'iris. Et ils étaient plus près qu'il n'avait cru [164], et voilà qu'il sentit enfin le courant s'alanguir, et qu'il crut avoir gagné le pas ; mais il était là se débattant dans un fouillis de roseaux et de joncs. Et soudain, il sut qu'il n'avait plus l'Anneau : par hasard ou par un hasard à point voulu, il s'était détaché de sa main, et avait disparu là où jamais plus il ne pouvait espérer le retrouver. Un instant, il ressentit si fort le sentiment de cette perte qu'il cessa de lutter, et se serait laissé couler bas. Mais un instant seulement, car ce sentiment se dissipa aussi promptement qu'il était venu. La douleur l'avait quitté. On l'avait déchargé d'un grand fardeau. Ses pieds reconnurent le lit de la rivière, et s'arrachant à la vase, il pataugea parmi les roseaux jusqu'à un îlot marécageux proche de la rive ouest, et là se dressa hors de l'eau : un homme, rien qu'un homme mortel, une infime créature perdue et abandonnée, dans les solitudes de la Terre du Milieu. Mais les Orcs ont la vision nocturne, et à ceux des Orcs qui rôdaient aux aguets dans les parages, l'Homme apparut immense et monstrueux, une grande ombre chargée d'épouvante et dont le regard brillait comme une étoile. Et sur elle, ils lâchèrent leurs flèches empoisonnées, et prirent la fuite. Et sans cause, car Isildur était désarmé ; il eut le coeur et la gorge transpercés de part en part, et sans un cri, il retomba en arrière dans les flots. Et jamais trace de son corps ne fut retrouvée, ni par les Elfes, ni par les Hommes. Ainsi passa la première victime du maléfice perpétré par l'Anneau sans maître : Isildur second Roi de tous les Dúnedain, Seigneur d'Arnor et de Gondor, en cet Âge du Monde qui devait être le dernier.

La Mort d'Isildur : sources de la légende

Il y eut des témoins de l'événement. Ohtar et son compagnon s'échappèrent, emportant avec eux les tronçons de Narsil. Le récit fait aussi état d'un jeune homme qui aurait survécu au massacre ; c'était l'écuyer d'Élendur, nommé Estelmo ; et il fut l'un des derniers à tomber, mais il ne fut qu'étourdi par un coup de massue, et non point tué, et on le retrouva vivant sous le corps d'Élendur. Il entendit les paroles d'adieu d'Isildur et d'Élendur. Et il y eut des sauveteurs qui vinrent sur les lieux, trop tard, mais à temps cependant pour faire fuir les Orcs et les empêcher de mutiler les corps. Et il y eut aussi quelques

Forestiers qui furent avertis par les coureurs de Thranduil, et qui eux aussi se rassemblèrent en force pour dresser une embuscade aux Orcs – dont ceux-ci eurent vent, et ils se disséminèrent au loin, car bien que victorieux, ils avaient subi de graves pertes, et presque tous les grands Orcs étaient tombés dans la bataille ; et pour de longues années, ils renoncèrent à lancer des attaques de cette envergure.

L'histoire des dernières heures d'Isildur et de sa mort reste objet de conjectures : mais de conjectures bien fondées. La légende sous sa forme complète prit corps seulement sous le Règne d'Élessar, au Quatrième Âge, lorsque d'autres traces vinrent à jour. Jusque-là on apprit d'abord qu'Isildur avait bien eu l'Anneau en sa possession, et qu'il s'était enfui vers le Fleuve ; deuxièmement, qu'on avait trouvé sur la berge sa cotte de mailles, son heaume, son écu et sa grande épée (mais rien d'autre), un peu en amont des Champs d'Iris ; troisièmement, que les Orcs avaient laissé des guetteurs sur la rive occidentale armés d'arcs pour intercepter quiconque aurait échappé à la mêlée et aurait fui vers le Fleuve (car on trouva des vestiges de leurs campements, dont certains tout proches des Champs d'Iris) ; et quatrièmement, qu'Isildur et l'Anneau, ou séparément ou ensemble, avaient dû se perdre dans la Rivière, car si Isildur avait pu atteindre, l'Anneau au doigt, la berge occidentale, il aurait éludé la garde, et un homme tant hardi et à ce point endurant n'aurait pas manqué de rallier Lórien ou la Moria, avant que de défaillir. Malgré la longueur du voyage entrepris, les Dúnedain portaient, chacun à la ceinture, une pochette scellée contenant un flacon de cordial et des tranches de pain-de-route, de quoi subvenir à leurs besoins pour plusieurs jours, – non point le *miruvor* [165] ou les *lembas* des Eldar, mais quelque chose d'analogue, car grande était l'efficacité de la médecine et des autres arts pratiqués à Númenor, et on ne les avait pas encore oubliés. Or parmi la garbe dont s'était dépouillé Isildur, il n'y avait ni ceinture ni sacoche.

Longtemps après, comme le monde des Elfes était, en ce Troisième Âge, à son déclin, et qu'approchait la Guerre de l'Anneau, on révéla au Conseil d'Elrond que l'Anneau avait été découvert dans la vase, en bordure des Champs d'Iris, tout près de la berge occidentale ; cependant il ne fut jamais trouvé trace du corps d'Isildur. Alors ils se rendirent compte que Saruman avait fouillé lui aussi secrètement la même région, et bien qu'il n'eût pas trouvé l'Anneau (qui avait été emporté longtemps auparavant), ils ignoraient quelle autre chose il avait bien pu déterrer.

Mais le Roi Élessar, qui avait été couronné au Gondor, entreprit la réorganisation de son royaume, et l'une de ses premières tâches fut de

restaurer l'Orthanc où il se proposait d'installer à nouveau le *palantir*, repris des mains de Saruman. Alors on fouilla la tour dans ses moindres recoins. Et on trouva bien des objets de valeur, bijoux et bijoux ayant appartenu à Éorl, dérobés à Édoras par l'entremise de Wormtongue [166], durant le déclin du Roi Théoden, et d'autres choses encore, plus anciennes et plus belles, arrachées aux tertres et aux tombes, ici et là. Car en son avilissement, il semble que Saruman ait cessé de se conduire en dragon, pour se faire pie voleuse ! Enfin derrière une porte fermée, qu'Élessar n'eût pu ni découvrir ni ouvrir si cela n'avait été avec l'aide de Gimli le Nain, apparut une armoire de fer. Et peut-être cette armoire était-elle destinée à abriter l'Anneau ; mais on la trouva quasiment vide. Une cassette, sur une planche du haut, renfermait deux choses : et la première était un petit sachet d'or attaché à une chaîne fine ; et le sachet était vide et ne portait ni lettre ni inscription d'aucune sorte ; mais sans nul doute possible, le sachet avait contenu, un jour, l'Anneau suspendu au cou d'Isildur. À côté, gisait un trésor sans prix, longtemps pleuré car on le croyait perdu à jamais : l'Élendilmir lui-même, la blanche étoile des Elfes, l'étoile de cristal sertie dans un fin réseau de *mithril* [167], hérité de Silmarien elle-même qui l'avait transmis à Élendil, et que celui-ci avait choisi comme gage de la souveraineté dans le Royaume du Nor [168]. Depuis lors, chaque Roi et chaque chef suprême, à son accession en Arnor, avait porté l'Élendilmir, et jusqu'à Élessar lui-même ; mais bien que ce fût un joyau de grande beauté, fabriqué par les forgerons-Elfes d'Imladris, pour Vandalil, fils d'Isildur, il n'avait point l'ancienneté ni les pouvoirs de celui qui fut perdu lorsque Isildur prit la fuite dans les ténèbres pour ne plus jamais revenir.

Élessar s'en chargea avec révérence, et lorsqu'il retourna au pays du Nord, et assumait de nouveau la pleine souveraineté sur l'Arnor, Arwen le lui noua au front, et les hommes firent silence, éblouis par sa splendeur. Mais Élessar se garda de le placer de nouveau en péril et ne s'en ceignit que les jours d'apparat, au royaume du Nord. Et lorsqu'il portait garbe royale en d'autres occasions, il se paraît de l'Élendilmir qu'il avait eu par héritage. « Et cela même, disait-il, est plus que je ne mérite : quarante fronts l'ont porté avant moi [169]. »

Lorsque les hommes considérèrent de plus près ce trésor secret, ils s'étonnèrent et s'affligèrent ; car il leur apparut que si ces choses avaient survécu, c'est qu'elles avaient tenu au corps même d'Isildur lorsqu'il coula bas ; et si cela s'était passé en eau profonde, un fort courant les aurait, avec le temps, entraînées au loin. Donc Isildur avait dû tomber non pas au milieu du fleuve, mais dans les troubles en bordure, et avec tout juste de l'eau au genou. Pourquoi, dans ce cas, et

bien qu'un Âge entier se fût écoulé, n'y avait-il trace de ses ossements ? Saruman les aurait-il trouvés et profanés ? Les aurait-il brûlés en dérision, dans l'un de ses fourneaux ? Si cela avait eu lieu, c'était là oeuvre honteuse. Mais on lui connaissait de bien plus noirs forfaits.

APPENDICE

LES MESURES LINÉAIRES NÚMENORÉNNES

Dans une note renvoyant au passage qui, dans « Le Désastre des Champs d'Iris », évoque les différents itinéraires pour se rendre d'Osgiliath à Imladris ([[ici](#)] et note [[ici](#)]), on lit :

Les mesures de distance sont données autant que possible en termes modernes. On utilise la « lieue » parce qu'elle représente la plus longue mesure de distance : selon le comput númenoréen (qui était décimal), cinq mille *rangar* (soit cinq milles bonnes foulées ou enjambées) constituaient un *lar*, environ cinq de nos kilomètres. *Lar* signifiait « pause », car hors les cas de marche forcée, on faisait une brève halte après avoir couvert cette distance [cf. la note [[ici](#)]]. Vu la stature plus élevée des Númenoréens, le *ranga* équivalait approximativement à un mètre, soit environ trente-huit pouces. Cinq mille *rangar* fourniraient donc un équivalent presque exact de 5280 yards anglais soit l'équivalent de notre « lieue » (5 277 yards) – environ quatre kilomètres. Toutefois ces équivalences ne sauraient être déterminées avec exactitude, car elles sont fondées sur les longueurs mentionnées dans divers récits, pour tel objet ou telle distance susceptibles d'être comparés à ceux de notre propre temps. Et pour autant que les mains, les pieds et les pouces fournissent des unités de mesure, il nous faut compter avec la puissante stature des Númenoréens ; et, d'autre part, avec les variations par rapport à ces moyennes, qui peuvent intervenir lors de l'établissement et de l'organisation d'un système de mesure destiné à la fois à l'usage courant et aux calculs exacts. Ainsi deux *rangar* faisaient, disait-on souvent, « une hauteur d'homme », ce qui, le *rangar* ayant un peu plus d'un mètre, donnait une taille moyenne de deux mètres et quatre à cinq centimètres ; mais ceci se rapporte à une période plus tardive, lorsque la stature des Dúnedain semble s'être amenuisée ; et il ne s'agit pas de formuler avec précision une moyenne de taille pour les hommes Dúnedain, telle qu'on pouvait la constater à l'époque, mais simplement d'énoncer une longueur approximative en termes de l'unité bien connue, *ranga*. (On a souvent dit que le *ranga* représentait la longueur d'une foulée, depuis le talon arrière jusqu'à l'orteil avant, d'un homme ayant atteint sa pleine croissance et marchant rapidement mais d'un pas léger : or une véritable foulée serait plutôt équivalente à un *ranga* et demi.) Toutefois, on prétend que les nobles des temps jadis dépassaient « la hauteur d'homme. » Élendil était réputé mesurer un *ranga* de plus qu'une « hauteur d'homme ». Mais on le croyait le plus grand des Númenoréens à avoir survécu à la Submersion, et on l'appelait d'ailleurs très communément Élendil-le-Grand. Les Eldar, dans les Jours Anciens, étaient également gens de très haute taille. Galadriel « la plus grande de toutes les femmes Eldar dont il est parlé dans les récits », est dite « haute comme un homme », mais ceci « d'après les mesures des Dúnedain et des hommes d'autrefois », ce qui indiquerait une hauteur d'environ deux mètres cinq.

Les Rohirrim étaient généralement plus petits, car dans leur lointaine ascendance, ils avaient du sang d'hommes plus lourdement charpentés et plus trapus. On dit qu'Éomer était grand, qu'il avait même taille qu'Aragorn ; mais comme d'autres descendants du Roi Thengel, il était plus grand que le commun des hommes du Rohan, tenant ses traits (avec, pour certains, la sombre chevelure) de Morwen, la femme de Thengel, une dame du Gondor, de haute noblesse Númenoréenne.

Une note au texte ci-dessus ajoute quelques détails au portrait de Morwen, donné dans *le Seigneur des Anneaux* (Appendice A (II) « Les Rois de la Marche ») :

Elle était connue sous le nom de Morwen de Lossarnach, car c'était là qu'elle vivait ; mais elle n'appartenait pas au peuple de ce pays. Son père en avait fait sa demeure, venant de Belfalas, par amour de ses vallées fleuries ; c'était un descendant d'un ancien Prince de ce fief, et par là, un parent du Prince Imrahil. Sa parenté avec Éomer de Rohan, bien que distante, était reconnue par Imrahil, et ils se lièrent d'une grande amitié. Éomer épousa la fille d'Imrahil [Lothiriel] et leur fils, Elfwine le Blond, ressemblait de manière frappante au père de sa mère.

Dans une autre note, il est dit que Celeborn était « Un Linda de Valinor » (c'est-à-dire un des Teleri qui se nommaient eux-mêmes Lindar : les Chanteurs) ;

ils [les Lindar] le considéraient comme grand, comme l'indiquait son nom (« grand-d'argent ») ; mais les Teleri étaient en général plus fluets de conformation et de taille que les Noldor.

C'est la version tardive de l'histoire de Celeborn : histoire de ses origines et de la signification de son nom ; voir *le Second Âge*, [\[ici\]](#), [\[ici\]](#).

Ailleurs, mon père évoque la stature des Hobbits en regard de celle des Númenoréens, et l'origine du nom Halflings [\[170\]](#) :

Les remarques sur la stature des Hobbits dans le Prologue au *Seigneur des Anneaux* sont vagues et compliquées à l'excès, et cela en raison des références à la race des Hobbits telle qu'elle devait survivre à une époque plus tardive. Mais en ce qui concerne *le Seigneur des Anneaux*, voici l'essentiel : les Hobbits

de la Comté avaient entre trois et quatre pieds de haut [soit de un mètre à un mètre cinquante], jamais moins et rarement plus. Bien entendu, ils ne se dénommaient pas eux-mêmes Halflings ; c'était le nom que leur donnaient les Númenoréens, et qui faisait manifestement allusion à leur taille au regard de celle des hommes de Númenor, et correspondait à peu près à la réalité de l'époque. On devait appliquer

cette dénomination d'abord aux Harfoots que connurent les Souverains de l'Arnor, au onzième siècle [voir la notice pour l'année 1050 dans les Tables Royales], et par la suite également aux Fallohides et aux Stoors. En ce temps-là, les Royaumes du Nord et du Sud demeuraient en étroite communication, et il en fut d'ailleurs ainsi pendant longtemps, et chacun était bien informé de ce qui se passait dans l'autre région, et en particulier des migrations de peuples de toutes espèces. Aussi, bien qu'aucun « Halfling », à ce qu'on sache, ne se soit montré au Gondor avant la venue de Peregrin Took, l'existence de ce peuple à l'intérieur des frontières du royaume d'Arthedain, était connue au Gondor, et on leur donna le nom de Halfling, ou en sindarin, *perian*. Dès qu'on le lui indiqua [au Conseil d'Elrond], Boromir reconnut immédiatement en Frodo un membre de cette race. Jusque-là, il l'avait probablement pris pour une créature issue de ce que nous appellerions des contes de fées ou du folklore. D'après la réception que reçut Pippin au Gondor, il semble évident qu'on y avait gardé mémoire des « Halflings ».

Dans une autre version de cette note, est évoquée à nouveau la décroissance de taille, tant des Halflings que des Númenoréens :

Le rapetissement des Dúnedain n'était pas une tendance normale partagée par tous les peuples qui étaient originaires de la Terre du Milieu ; mais bien une tendance due à la perte de leur ancienne patrie d'Extrême-Occident, de toutes les terres mortelles, la plus proche du Royaume Immortel. L'amenuisement beaucoup plus tardif des Hobbits devait être lié à un changement dans leur état ou mode de vie ; car ils devinrent un peuple traqué et secret, contraint (à mesure que les Hommes, les Grandes Gens, se faisaient plus nombreux et envahissaient les terres les plus fertiles et propices à habiter) de se réfugier dans les forêts et les landes désertes : de pauvres gens errant, oublieux de leurs arts et entièrement absorbés par la quête de la nourriture, menant une existence précaire et furtive.

CIRION ET ÉORL ET L'AMITIÉ DU PAYS GONDOR ET DU PAYS ROHAN

1.

Les Nortmen et les Wainriders [331]

LA chronique de Cirion et d'Éorl [332] ne débute qu'avec la première rencontre entre Cirion, Surintendant du Gondor, et Éorl, Seigneur de l'Éothéod, au lendemain de la Bataille du Champ du Célébrant, où furent anéantis les envahisseurs du Gondor. Mais au Rohan et au Gondor, lais et légendes disaient la grande chevauchée des Rohirrim accourus du Nord, et de là furent tirés les récits qui figurent dans les Chroniques [333] plus tardives, avec quantité d'autres faits concernant les Éothéod. Les voici tous rassemblés brièvement, sous forme de chronique.

Les Éothéod vinrent à être connus sous ce nom seulement à l'époque du Roi Calimehtar du Gondor (lequel mourut en l'année 1936 du Troisième Âge), et ce n'était alors qu'un petit peuple établi dans le Val d'Anduin, vivant pour la plupart sur la rive ouest du fleuve, entre l'îlot Carrock et les Champs d'iris. Ils étaient les derniers de ces Hommes du Nord ou Nortmen, qui avaient formé par le passé, une puissante et populeuse confédération dans les vastes plaines qui se déployaient entre la Forêt de Mirkwood et la Rivière Vive, grands éleveurs de chevaux et cavaliers réputés pour leur adresse et leur endurance, bien qu'ils se soient fixés en lisière de la Forêt, et plus particulièrement dans la Brèche Est qu'ils avaient eux-mêmes largement contribué à ouvrir par leurs défrichements [171].

Ces Nortmen étaient les descendants de cette même race d'Hommes qui au Premier Âge, gagnèrent l'Ouest de la Terre du Milieu, et furent les alliés des Eldar dans leurs guerres contre Morgoth [172] ; ils se comptaient donc pour de lointains parents des Dúnedain et des

Númenoréens, et l'amitié était grande entre eux et les gens du Gondor. En fait, ils étaient le rempart du Gondor, protégeant ses marches frontières au nord et à l'est, contre les invasions ; encore que les Rois n'eurent point eu clairement conscience de la chose avant que ledit rempart ne se trouvât miné, et sur la fin, détruit. Le déclin des Nortmen du Rhovanion s'amorça avec la Grande Peste qui survint dans la région durant l'hiver de l'année 1635, et sous peu s'étendit au Gondor. Et la mortalité fut terrible au Gondor, surtout parmi les habitants des villes ; mais plus terrible encore au Rhovanion, car bien qu'il n'y eût pas de grandes cités et que les gens aient vécu pour la plupart en rase campagne, la Peste vint dans le sillage d'un hiver rigoureux qui avait chassé hommes et bêtes à l'abri, et elle les trouva entassés dans des maisons et des écuries basses de plafond, et fit de grands ravages ; car ils étaient peu versés dans la médecine et les arts de guérir, encore en honneur au Gondor où s'était transmis le savoir des Númenoréens. Lorsque la Peste se retira, près de la moitié, affirme-t-on, du Rhovanion avait péri, et il en fut de même pour leurs chevaux.

Et ils furent lents à se rétablir ; mais un temps assez long, rien ne vint mettre à l'épreuve leur faiblesse. Sans doute, les peuplades plus à l'est avaient-elles été pareillement éprouvées, de sorte que les ennemis du Gondor venaient surtout du Sud, et de l'outre-mer. Mais lorsque commença l'invasion des Gens-des-Chariots ou Wainriders, et que Gondor se trouva plongée dans des guerres qui devaient durer près de cent ans, les Nortmen soutinrent le choc des premiers assauts. Le Roi Narmacil II prit la tête d'une puissante armée qu'il conduisit vers le nord, dans les plaines au midi de la Forêt de Mirkwood, et il rallia tant qu'il put les débris épars des Nortmen : mais il fut vaincu et lui-même tué au combat. Les restes de son armée battirent en retraite à travers la plaine du Dagorlad, et jusqu'à l'Ithilien, et sauf pour cette dernière contrée, Gondor renonça à toutes les terres à l'est de l'Anduin [173].

Quant aux Nortmen, quelques-uns, dit-on, s'échappèrent en franchissant la Rivière Tout Courante et se mêlèrent aux gens de Dale à l'ombre du Mont Érebor (avec qui ils étaient en parenté) ; d'autres se réfugièrent au Gondor et d'autres encore se rassemblèrent autour de Marhwini, le fils de Marhari (qui tomba dans les combats d'arrière-garde, après la Bataille des Plaines) [174]. Ils gagnèrent le nord en passant entre la Forêt de Mirkwood et l'Anduin et s'établirent dans le Val d'Anduin où vinrent les rejoindre maints fugitifs qui passèrent par la Forêt. Tels furent les débuts de l'Éothéod [175], bien qu'on n'en sût rien au Gondor pendant de longues années. Mais la plupart des Nortmen furent réduits en esclavage et les Wainriders s'approprièrent

leurs terres [176].

Lorsque tout autre danger fut enfin écarté [177], le Roi Calimehtar, fils de Narmacil II, résolut de venger la défaite de la Bataille des Plaines. Des messagers vinrent le trouver de la part de Marhwini, l'avertissant que les Wainriders s'apprêtaient à ravager le Calenardhon, en passant les Méandres de l'Anduin [178], mais ils dirent aussi que couvait une révolte des prisonniers Nortmen, et que le feu prendrait vite si les Wainriders se lançaient dans la guerre. Aussi dès qu'il le put, Calimehtar conduisit une armée hors d'Ithilien, veillant bien à ce que l'ennemi eût connaissance de sa venue. Les Wainriders se précipitèrent au-devant de lui avec toutes leurs forces disponibles, et Calimehtar se déroba, les attirant loin de leurs foyers. Enfin les deux armées s'affrontèrent dans la plaine de Dagorlad, et longtemps la victoire demeura en suspens. Mais au fort de la bataille, des cavaliers que Calimehtar avait envoyés au travers des Méandres (laissés sans défense par l'ennemi) se joindre à une grande *éored* [179] conduite par Marhwini, assaillirent les Wainriders simultanément sur leurs flancs et sur leurs arrières. La victoire de Gondor fut écrasante – bien qu'en l'occurrence, non décisive. Lorsque l'ennemi rompit les rangs et bientôt se rua en désordre vers ses foyers, au nord, Calimehtar – sagement quant à lui – les abandonna à leur déroute. Les Wainriders avaient laissé près d'un tiers de leurs hommes morts sur le Dagorlad à pourrir parmi les ossements des batailles de jadis – et plus nobles furent-elles ! Mais les cavaliers de Marhwini harcelèrent les fugitifs et leurs infligèrent de terribles pertes durant leur longue débandade par les plaines jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue de la Forêt de Mirkwood. Et là seulement les lâchèrent, non sans les narguer, disant : « Filez donc à l'est, gens de Sauron, et non pas au nord ! Regardez donc ! Les maisons que vous vous étiez appropriées sont en flammes ! » Car une épaisse fumée s'élevait.

De fait, la révolte concertée et fomentée par Marhwini avait éclaté : les hors-la-loi, hommes prêts à tout et à bout de ressources, avaient surgi de la Forêt et soulevé les esclaves, et ensemble, ils étaient parvenus à incendier les demeures des Wainriders et leurs entrepôts, et les chariots (*wain*) dont ils se faisaient des camps fortifiés. Mais pour la plupart, ils avaient péri dans l'entreprise ; car ils étaient mal armés, et l'ennemi n'avait pas laissé ses foyers sans défense : aux côtés des jeunes garçons et des hommes d'âge se battaient en effet les jeunes femmes qui, chez ce peuple, étaient formées au maniement des armes, et qui luttèrent avec acharnement pour protéger leurs maisons et leurs enfants. Et c'est ainsi qu'en fin de compte, Marhwini fut contraint de se retirer à nouveau dans ses terres, sur les rives de l'Anduin, et les

Nortmen de sa race jamais plus ne retrouvèrent leur pays d'antan. Calimehtar se replia au Gondor qui connut un répit de quelques années (de 1899 à 1944) avant le grand assaut où devait presque sombrer la lignée de ses Rois.

Néanmoins, l'alliance entre Calimehtar et Marhwini ne fut pas sans effets. Car si la force des Wainriders du Rhovanion n'avait pas été brisée, plus précoce aurait été l'attaque et plus meurtrière, et le Royaume du Gondor risquait l'anéantissement. Mais l'alliance allait surtout porter ses fruits dans un lointain avenir que personne n'aurait pu alors prévoir : et ce furent les deux grandes chevauchées des Rohirrim se portant au secours du Gondor ; la venue d'Éorl au Champ du Célébrant, et les trompettes du Roi Théoden sonnantes sur le Pelennor, sans lesquelles le retour du Roi aurait été vain [180].

Cependant les Wainriders léchaient leurs plaies et méditaient vengeance. Hors d'atteinte des armes du Gondor, dans les lointaines terres à l'est de la Mer de Rhûn d'où aucune nouvelle ne parvenait jamais à ses Rois, ce peuple croissait et multipliait, avide de conquêtes et de butins, et plein de haine envers Gondor qui leur barrait la route. Toutefois il s'écoula du temps avant qu'ils ne se mettent en mouvement. Car ils redoutaient la puissance du Gondor, et ne sachant rien de ce qui se passait à l'ouest de l'Anduin, ils croyaient le royaume plus vaste et plus peuplé qu'il ne l'était à l'époque. D'autre part, ceux de l'Est s'étaient mis en marche vers le sud, au-delà du Mordor, et ils s'étaient heurtés aux populations du Khand et à leurs voisins plus méridionaux. Éventuellement, ces ennemis communs du Gondor conclurent paix et alliance et s'apprêtèrent à l'attaquer simultanément du nord et du sud.

Bien entendu, au Gondor, on ne savait que peu, ou rien, de ces desseins et de ces mouvements. Ce que l'on en dit ici fut déduit des événements longtemps après, par les historiens qui s'accordèrent également à penser que la haine portée au Gondor et l'alliance de ses ennemis en vue d'une action concertée (pour laquelle ils n'avaient, de leur propre chef, ni le vouloir ni le pouvoir), étaient dues aux machinations de Sauron. Forthwini, le fils de Marhwini, prévint le Roi Ondoher (qui succéda à son père Calimehtar en l'année 1936), que les Wainriders de Rhovanion reprenaient force et se remettaient de leur peur, et qu'il les soupçonnait de recevoir des troupes fraîches en provenance de l'Est, car il était fort en souci de leurs incursions dans ses territoires du sud où ils s'infiltraient à la fois par la remontée du fleuve et par les Goulets de la Forêt [181]. Mais Gondor ne pouvait guère faire plus, à l'époque, que de mettre sur pied l'armée la plus

importante qu'il pût se donner ou se payer. Et lorsque vint enfin l'assaut, il trouva Gondor sur ses gardes, bien que sa force fût moindre que ses besoins ne l'eussent exigé.

Ondoher se rendit compte que ses ennemis au sud faisaient des préparatifs de guerre, et il eut la sagesse de diviser ses troupes en une armée du nord et une armée du sud. La seconde était moins considérable, car on considérait moins pressant le danger de ce côté-là [182]. Elle fut placée sous le commandement d'Éärnil, membre de la Maison Royale en tant que descendant du Roi Telumehtar, père de Narmacil II. Et cette armée était basée à Pelargir. Le Roi Ondoher prit lui-même le commandement de l'armée du nord. Car selon l'ancienne coutume du Gondor, le Roi, s'il le souhaitait, pouvait prendre la tête de ses troupes, lors d'une bataille importante, pourvu que demeurât à l'arrière un héritier dont les droits au trône soient incontestés. Ondoher venait d'une lignée guerrière, et il était aimé et estimé de ses soldats, et il avait deux fils tous deux en âge de porter les armes : Artamir l'aîné, et Faramir, son cadet de trois ans environ.

Les nouvelles de l'approche ennemie atteignirent Pelargir le neuvième jour de Cermië, en l'année 1944. Éärnil avait déjà pris ses dispositions : il avait franchi l'Anduin avec une moitié de ses troupes, et laissant à dessein les Gués du Poros sans défense, il s'était cantonné à quelque quarante milles au nord, dans l'Ithilien Sud. Quant au Roi Ondoher, il se proposait de remonter vers le nord à travers l'Ithilien, et de déployer son armée sur la plaine de Dagorlad, un champ de mauvais augure pour les ennemis du Gondor. (À cette époque, les forts construits par Narmacil I, au nord de Sarn Gebir, le long de l'Anduin, étaient encore en état de défense, et les garnisons du Calenardhon étaient suffisamment nombreuses pour empêcher toute tentative ennemie de franchir le fleuve à la hauteur des Méandres.) Mais ce fut seulement au matin du douzième jour de Cermië qu'Ondoher apprit la nouvelle de l'attaque déclenchée au nord, et à cette heure l'ennemi se trouvait déjà à proximité. Or l'armée du Gondor s'était déplacée beaucoup plus lentement qu'elle ne l'aurait fait si Ondoher avait été averti en meilleur temps, et son avant-garde n'était même pas encore en vue des Portes du Mordor. Le gros de l'armée marchait avec le Roi et sa garde en tête, suivis par les soldats de l'Aile Droite et ceux de l'Aile Gauche, qui devaient prendre position lorsqu'ils seraient hors de l'Ithilien et aux abords de Dagorlad. Là, ils s'attendaient à ce que l'assaut vienne du nord ou du nord-est, comme cela avait eu lieu, lors de la Bataille des Plaines et de la victoire de Calimehtar sur ce même Dagorlad.

Mais cela ne se passa point ainsi. Les Wainriders avaient rassemblé

une puissante armée sur les rives sud de la Mer intérieure de Rhûn, renforcée par les gens du Rhovanion, parents à eux, et par leurs nouveaux alliés du Khand. Lorsque tout fut prêt, ils se mirent en route pour le Gondor ; et ils venaient de l'est à marche forcée, au couvert des monts d'Ered Lithui, de sorte que leur approche ne fut décelée que trop tard. Ainsi advint-il que la tête d'armée du Gondor touchait à peine les Portes du Mordor (la Morannon) lorsqu'une nuée de poussière disséminée par un vent d'est, annonça l'arrivée de l'avant-garde ennemie [183]. Et elle était formée non seulement par les chariots de guerre des Wainriders, mais aussi par un corps de cavalerie bien plus important qu'on ne l'avait prévu au Gondor. Ondoher eut tout juste le temps d'ordonner un demi-tour afin de faire face à l'assaut, son flanc droit adossé à la Morannon, et de mander à Minohtar, Capitaine de l'Aile Droite, d'accourir pour couvrir son flanc gauche, lorsque les chariots et les cavaliers ennemis bousculèrent avec violence ses rangs déjà disloqués. Sur la cohue et le désastre qui s'ensuivirent, aucun rapport un peu clair ne devait jamais parvenir au Gondor.

Ondoher n'était absolument pas préparé à soutenir une charge de cavalerie et de lourds chariots. Avec sa Garde et sa bannière, il s'était en toute hâte posté sur un petit monticule, mais cela ne lui fut d'aucun secours [184]. La charge principale fut lancée contre sa bannière et elle fut capturée, sa Garde quasiment annihilée, et lui-même tué, ainsi que son fils Artamir qui combattait à ses côtés. On ne recouvra jamais leurs dépouilles. L'ennemi leur passa sur le corps et filant de part et d'autre du monticule, s'engouffra dans le Centre de l'armée ; et il enfonça les rangs et refoula les soldats du Gondor, en pleine débandade, les uns sur les autres, les éparpillant au loin et les pourchassant vers l'ouest, jusqu'aux Marais de la Mort.

Minohtar assumait le commandement. C'était un homme tout à la fois vaillant et avisé en matière de guerre. Le premier assaut des Wainriders avait épuisé sa furie avec moins de pertes et un bien plus grand succès qu'ils n'en avaient eux-mêmes escomptés. À présent la cavalerie et les chariots se retiraient, car le gros de l'armée approchait. Dans le court temps qui lui restait, Minohtar, brandissant sa bannière personnelle, rallia les quelques soldats du Centre rescapés et ceux de son propre corps qui se trouvaient dans les parages. Il envoya immédiatement des messagers à Adrahil de Dol Amroth [185], le Capitaine de l'Aile Gauche, lui enjoignant de se replier en toute hâte avec les hommes sous ses ordres et les soldats de l'Aile Droite qui n'avaient pas encore été engagés dans la bataille ; à la tête de ces forces, il devait aller s'établir en position défensive entre le fort de

Cair Andros (où était postée une garnison) et les monts d'Éphel Dúath, où la large boucle que décrit l'Anduin vers l'est ne laisse qu'un étroit passage, et il serait là en position de défendre le plus longtemps possible les abords de Minas Tirith. Pour favoriser ce mouvement de retraite, Minohtar, quant à lui, formerait une arrière-garde et s'efforcerait d'endiguer l'avance ennemie. Adrahil devait en outre envoyer immédiatement des messagers à la recherche d'Éärnil, afin de l'informer du désastre de la Morannon, et de la position de l'armée en retraite.

Lorsque les principales légions des Wainriders montèrent à l'assaut, il était deux heures après midi, et Minohtar s'était replié avec ses troupes jusqu'aux abords de la Grande Route du Nord Ithilien, un demi-mille au-delà du point où elle oblique vers l'est en direction des Tours-de-Guet de la Morannon. Et voici que le triomphe initial des Wainriders devait signer le début de leur perte. Car, ignorants du nombre et de l'ordonnance des forces défensives, ils avaient lancé leur première attaque trop tôt, bien avant que le gros de leur armée se dégageât des étroits passages de l'Ithilien, et la charge de leurs chariots et de leur cavalerie avait rencontré un succès plus rapide et plus foudroyant qu'ils ne s'y attendaient. Et ils tardèrent trop, dès lors, à lancer leur attaque principale, et ils ne surent pas profiter de leur supériorité numérique, fidèles aux tactiques qu'ils avaient mises au point pour la guerre en rase campagne. De plus, on conçoit assez qu'exultant à la chute du Roi et à la déroute d'une importante partie du Centre, ils aient cru avoir vaincu l'armée défensive, et qu'à leur propre armée principale, il ne restait plus guère qu'à procéder à l'invasion et à l'occupation du Gondor. Si ce fut là leur pensée, ils durent bien déchanter.

Les Wainriders marchaient, quasiment à la débandade, toujours enivrés de leur triomphe et chantant des chants de victoire, et ils n'entrevoyaient toujours aucun signe d'opposition, lorsqu'ils découvrirent que le chemin menant au Gondor obliquait vers le sud, à travers un étroit pays boisé que dominaient les cimes ombreuses de l'Ephel Dúath, un pays où une armée pouvait passer à pied ou à cheval en bon ordre seulement à condition d'emprunter la grande route, laquelle se déployait devant eux, s'enfonçant dans un noir défilé.

Ici le texte s'interrompt brusquement, et les notes et commentaires hâtifs qui poursuivent le récit sont en grande partie illisibles. On parvient cependant à démêler que les Hommes de l'Éothéod combattirent aux côtés d'Ondoher ; et aussi que le second fils d'Ondoher, Faramir, reçut l'ordre de demeurer à Minas Tirith comme régent car la loi n'autorisait pas que les deux fils du Roi aillent simultanément au combat (une observation analogue figure dans le corps du récit [\[ici\]](#)). Mais Faramir n'obéit point ; il partit à la guerre

revêtu d'un déguisement, et fut tué. L'écriture devient ici impossible à lire, mais il semble que Faramir ait rejoint les Éothéod, et ait été capturé avec un groupe d'entre eux, comme ils se repliaient vers les Marais de la Mort. Le chef des Éothéod (dont le nom, après un premier élément *Marh-*, est indéchiffrable) vint à leur secours, mais Faramir mourut dans ses bras, et c'est seulement lorsqu'ils fouillèrent sa dépouille qu'ils trouvèrent des signes attestant sa qualité. Alors le chef des Éothéod alla rejoindre Minohtar en Ithilien, à l'embranchement de la Route du Nord, et il le trouva ordonnant qu'un message soit porté à Minas Tirith, adressé au Prince devenu à présent le Roi. Là-dessus, le chef des Éothéod apprend à Minohtar que le Prince est allé, déguisé, au combat et qu'il a péri.

La présence des Éothéod et la part jouée par leur chef explique peut-être l'insertion dans ce récit, censé être l'histoire de l'amitié entre Gondor et les Rohirrim, de cette longue relation de la bataille entre l'armée du Gondor et les Wainriders. D'après la conclusion du texte mis au net, on a l'impression que l'exaltation et l'ivresse triomphale des Wainriders devaient tourner court, dès qu'empruntant la grande route, ils s'engageraient dans le défilé. Mais les notes de la fin montrent que les combats d'arrière-garde menés par Minohtar ne devaient pas longtemps retarder leur avance. « Les Wainriders affluèrent en nombre dans l'Ithilien », lit-on. « Et au soir du treizième jour de Cermië, ils submergèrent Minohtar qui fut tué d'une flèche. » On apprend ici qu'il était parent du roi Ondoher, le fils, en fait, de sa soeur. « Ses hommes le transportèrent hors de la mêlée, et tous les rescapés de l'arrière-garde s'enfuirent vers le sud rejoindre Adrahil. » Le commandant en chef des Wainriders ordonne alors de stopper la marche et décrète un grand festin. On ne peut rien tirer d'autre du manuscrit ; mais dans le bref récit donné en Appendice A au *Seigneur des Anneaux*, on voit Éärnil remonter du sud et semer la panique chez l'ennemi :

En 1944, le Roi Ondoher et ses deux fils, Artemir et Faramir, tombèrent au combat, au nord de la Morannon, et l'ennemi envahit l'Ithilien. Mais Éärnil, Capitaine de l'Armée du Sud, remporta une grande victoire en Ithilien Sud, et détruisit l'armée du Harad qui avait franchi la rivière Poros. Et se hâtant vers le nord, il rallia les débris de l'Armée du Nord qui battait en retraite ; et il tomba sur le camp principal des Wainriders, alors qu'ils banquetaient et festoyaient, croyant le Gondor vaincu, et qu'il ne leur restait plus qu'à s'emparer du butin. Éärnil prit le camp d'assaut et incendia les chariots, et chassa l'ennemi en grande déroute hors de l'Ithilien. Beaucoup de ceux qui fuirent devant lui périrent dans les Marais de la Mort.

Dans les Tables Royales, la victoire d'Éärnil est dite Bataille du Camp. Après la mort d'Ondoher et de ses deux fils à la Morannon, Arvedui, dernier roi du royaume du Nord, revendiqua la couronne du Gondor ; mais ses prétentions au trône furent rejetées et dans l'année qui suivit la Bataille du Camp, Éärnil devint Roi. Son fils était Éärnur qui mourut à Minas Morgul, pour avoir relevé le défi du Seigneur des Nazgûl, et il fut le dernier Roi du Royaume du Sud.

Lorsque les Éothéod vivaient encore dans leur pays d'antan [186], ils avaient bonne réputation au Gondor où ils étaient considérés comme des gens de confiance dont on tenait toutes les nouvelles de ce qui se passait dans cette région. Ils étaient les survivants de ces Nortmen apparentés, croyait-on, par le passé, au Dúnedain ; et au temps des Grands Rois, ils avaient été leurs alliés et avaient versé leur sang en abondance pour les gens du Gondor. Aussi on fut en grand souci au Gondor, lorsque les Éothéod émigrèrent dans le grand Nord, sous le règne d'Éärdil II, l'avant-dernier Roi du royaume du Sud [187].

Le nouveau pays des Éothéod se déployait au nord de Mirkwood, entre les Monts de Brume à l'ouest, et la Rivière de la Forêt à l'est ; au sud il s'étendait jusqu'au confluent des deux courtes rivières qu'on appelait la Greylin et la Langwell. La Greylin descendait de l'Éred Mithrim, les Montagnes Grises, mais la Langwell jaillissait dans les Monts de Brume, et son nom lui venait de ce qu'elle était source du fleuve Anduin qui à partir de son confluent avec la Greylin, prenait pour nom Langflood [188].

Des messagers allaient et venaient encore entre le Gondor et les Éothéod, même après leur départ ; mais il y avait quelque quatre cent cinquante de nos milles entre le confluent de la Greylin et de la Langwell (où se trouvait leur unique forteresse) et le point où la Limlight se jette dans l'Anduin, et ce à vol d'oiseau, et la distance était plus grande encore pour qui voyageait par terre ; et pour atteindre Minas Tirith, il fallait bien compter quelque huit cents milles.

La Chronique de Cirion et d'Éorl ne fait état d'aucun événement avant la Bataille du Champ du Célébrant ; mais à partir d'autres matériaux, on peut reconstituer ce qui suit.

Les vastes contrées au sud de Mirkwood, depuis les Terres Brunes jusqu'à la Mer de Rhûn, qui avant qu'on ne rencontrât le fleuve Anduin, n'offraient aucune barrière naturelle aux envahisseurs venant de l'est, étaient une source constante de souci et d'inquiétude pour les souverains du Gondor. Mais durant la Paix Vigilante [189], on avait cessé d'entretenir des garnisons dans les forts le long de l'Anduin, plus particulièrement sur la rive ouest des Méandres, et on avait laissé les forts eux-mêmes à l'abandon [190]. Par la suite, Gondor, assailli à la fois par les Orcs en provenance du Mordor (que depuis longtemps on

négligeait de faire garder) et par les Corsaires de l'Umbar, ne disposa ni des hommes ni des possibilités de stationner des soldats sur le front de l'Anduin, au nord de l'Émyn Muil.

Cirion devint Surintendant du Gondor en l'année 2489. La menace au Nord lui était toujours présente à l'esprit, et dans la mesure même où s'amenuisaient les forces du Gondor, il réfléchissait constamment aux moyens de faire face à une invasion de ce côté. Il posta quelques hommes dans les vieux forts pour surveiller les Méandres, et il envoya des éclaireurs et des espions parcourir la région de Mirkwood et du Dagorlad. Et c'est ainsi qu'il eut tôt fait de s'apercevoir que des ennemis nouveaux et redoutables s'infiltraient régulièrement, venant de l'Est, des contrées au-delà de la Mer de Rhûn. Ils tuaient, ou chassaient vers le nord, vers l'amont de la Rivière Vive et au coeur de la Forêt de Mirkwood, les derniers débris des Nortmen, amis de Gondor, qui séjournaient encore à l'est de la Forêt [191]. Mais Cirion ne pouvait rien pour eux, et la quête même de renseignements se faisait toujours plus périlleuse : trop de ses éclaireurs ne revinrent jamais.

Et passa l'hiver de l'année 2509, et c'est seulement alors que Cirion prit conscience du grand mouvement qui se préparait contre Gondor : des foules d'hommes s'amassaient tout le long de la lisière sud de Mirkwood. Ils n'avaient d'armes que rudimentaires, et guère de chevaux à usage de monture, car ils les utilisaient comme animaux de trait, ayant quantité de grands chariots, comme en avaient les Wainriders (dont ils étaient manifestement parents) qui s'étaient rués sur le Gondor au temps des derniers de ses Rois. Mais pour ce qu'on en pouvait juger, ils compensaient par le nombre la pauvreté de leur fourniment.

À bout de ressources, Cirion songea, dans ce péril extrême, aux Éothéod, et il résolut de leur envoyer des messagers. Mais pour atteindre le Val d'Anduin il leur faudrait passer par le Calenardhon et franchir les Méandres et traverser ensuite des contrées déjà surveillées et patrouillées par les Balchoth [192]. Cela signifiait une chevauchée de quelque quatre cent cinquante milles jusqu'aux Méandres, et de là, il y avait encore plus de cinq cents milles jusqu'au pays des Éothéod ; et à partir des Méandres il leur faudrait marcher précautionneusement, et surtout de nuit, tant qu'ils se trouvaient dans l'ombre de Dol Guldur. Cirion avait peu d'espoir qu'aucun n'arrivât au but. Il fit appel à des volontaires, et choisissant six cavaliers braves et endurants, il les envoya deux par deux, à un jour d'intervalle. Chacun d'eux portait un message appris par coeur, et aussi une petite pierre gravée du sceau des Surintendants [193], et il devait la remettre en

main propre au Seigneur des Éothéod, si tant est qu'il parvenait à atteindre son pays. Le message était adressé à Éorl, fils de Léod, car Cirion savait qu'il avait succédé à son père quelques années auparavant, lorsqu'il n'était encore qu'un adolescent de seize ans, et bien qu'il n'eût guère dépassé à ce jour vingt-cinq ans, d'après ce qu'on en avait entendu dire à Gondor, c'était un homme de grand courage et d'une sagesse bien au-delà de son âge. Toutefois Cirion n'avait qu'un faible espoir, à supposer même que le message soit remis, qu'on y fasse réponse. Et au surplus il n'avait aucun droit d'exiger des Éothéod, sauf au nom de leur ancienne amitié avec le Gondor, qu'ils viennent d'aussi loin avec des forces en suffisance pour lui porter secours. Si la chose ne leur était pas déjà connue, apprendre que les Balchoth exterminaient les derniers des leurs au sud, pouvait donner du poids à son appel ; encore fallait-il que les Éothéod ne fussent point eux-mêmes en butte à quelque attaque. Cirion ne dit plus rien [194], et s'apprêta à affronter l'orage. Il rassembla une armée aussi forte qu'il le put, et prenant personnellement le commandement, il se disposa à la conduire à marche forcée vers le nord, en pays Calenardhon. Et à Minas Tirith, il remit le pouvoir aux mains de son fils, Hallas.

Le premier couple de messagers partit le dixième jour de Súlimë, et il se trouve que ce fut l'un de ces deux qui, seul de tous les six, devait parvenir jusqu'aux Éothéod. Et celui-là s'appelait Borondir, un illustre cavalier d'une famille qui se disait issue d'un Capitaine des Nortmen au service des Rois d'autrefois [195]. On ne devait jamais rien savoir de ce qu'il advint des autres, hors le compagnon de Borondir qui mourut, fléché dans une embuscade, aux abords de Dol Guldur, dont se tira par chance Borondir, et grâce surtout à la rapidité de son cheval. Il fut pourchassé jusqu'aux Champs d'Iris, et il eut souvent à déjouer les guets-apens que lui dressaient les hommes embusqués dans la Forêt, et contraint, pour ce faire, de se détourner de sa droite route. Mais il atteignit enfin le pays des Éothéod, après quinze jours de chevauchée dont les deux derniers sans nourriture ; et il était si exténué qu'il pouvait à peine prononcer le message devant Éorl.

On était alors au vingt-cinquième jour de Silimë. Éorl délibéra en son for intérieur et silencieusement ; mais il ne délibéra pas longtemps. Bientôt il se leva et dit : « Je viendrai. Si tombe le Mundburg, où fuirons-nous donc les Ténèbres ? » Et il prit la main de Borondir en gage de promesse.

Éorl convoqua sur-le-champ son Conseil d'Anciens, et fit ses préparatifs pour la grande chevauchée. Mais cela prit plusieurs jours, car il fallait lever une armée et la mettre sur pied de guerre, et aviser

au gouvernement du peuple et à la défense du pays. À cette époque-là, les Éothéod étaient en paix, et ne craignaient point la guerre : mais les choses pouvaient bien changer dès qu'on saurait que leur Seigneur était parti se battre loin au sud. Néanmoins Éorl appréhenda clairement que rien moins que sa pleine force serait d'une quelconque utilité et qu'il devait tout risquer, ou bien se dérober et rompre sa promesse.

Enfin l'armée fut rassemblée ; on ne laissa que quelques centaines de soldats au pays, pour soutenir les hommes que l'âge – qu'ils fussent trop jeunes ou trop vieux – mettait hors d'état de participer à une entreprise à ce point désespérée. On était au sixième jour du mois de Viressë. Et ce jour-là, en profond silence, la grande *éohere* s'ébranla, et elle laissait la peur derrière elle et n'emportait qu'un espoir ténu ; car tous, ils savaient ce qui les attendait, ou sur la route ou au terme du voyage. On dit qu'Éorl conduisit au combat quelque sept mille cavaliers en grand arroi, et plusieurs centaines d'archers à cheval. À sa main droite chevauchait Borondir, pour servir de guide au mieux de son pouvoir, puisqu'il venait de traverser ces pays. Mais cette puissante armée ne rencontra ni menace ni attaque durant sa longue chevauchée le long du Val d'Anduin. Les gens, bons ou mauvais, qui entrevoyaient son approche, lui cédaient le pas, tout effarouchés par tant de force et de magnificence. Et comme tirant vers le sud, elle passait la lisière sud de Mirkwood (la Brèche Est), une contrée à présent infestée par les Balchoth, elle n'avait toujours pas perçu signe de vie : ni troupes pour lui barrer la route, ni éclaireurs pour espionner sa marche. Cela était dû en partie à des événements qui leur étaient inconnus, survenus depuis le départ de Borondir ; mais d'autres pouvoirs étaient aussi à l'oeuvre. Car lorsque l'armée s'approcha enfin de Dol Guldur, Éorl obliqua vers l'ouest, par crainte de l'ombre ténébreuse et du nuage qui s'en dégageait. Et il poursuivit dans cette direction jusqu'à ce qu'ils fussent en vue de l'Anduin. Nombre des cavaliers tournèrent leurs yeux de ce côté, moitié par peur, moitié dans l'espoir d'apercevoir de loin le chatoiement de la Dwimordene, la périlleuse contrée dont on disait, dans les légendes de leur peuple, qu'elle brillait au printemps comme de l'or. Mais pour l'heure, elle apparaissait tout ensevelie dans un lumineux brouillard ; et ils se désolèrent de voir le brouillard gagner la rivière et déferler sur tout le pays devant leurs pas.

Éorl ne s'arrêta pas : « En avant ! ordonna-t-il. Il n'y a point d'autre chemin à prendre. Et après une si longue chevauchée, nous n'allons pas laisser la brume qui monte de la rivière nous détourner du combat ! »

Et s'approchant, ils virent que la blanche nuée repoussait les ténèbres de Dol Guldur, et bientôt ils y pénétrèrent, chevauchant lentement au début, et précautionneusement ; mais sous ces courtines, toutes choses s'éclairaient d'une lumière limpide et sans nulle ombre, tandis que de part et d'autre, il y avait comme de blanches murées qui dissimulaient leur avance furtive.

« La Dame du Bois Doré est avec nous, semble-t-il », dit Borondir.

« Cela se peut, dit Éorl. Mais quant à moi, je me fiera plus volontiers à la sagacité de Felaróf [196]. Il ne hume aucun mal. Son cœur est léger, et sa lassitude dissipée ; il tire pour qu'on lui rende la bride. Et allons ! Car jamais je n'ai tant souhaité mystère et célérité ! »

Alors Felaróf bondit en avant et toute l'armée suivit en bourrasque, mais dans un étrange silence, comme si les sabots de leurs chevaux ne touchaient pas terre. Et ils galopèrent aussi frais et ardents qu'au matin de leur départ tout le jour durant et le jour suivant ; mais à l'aube du troisième jour, comme ayant reposé, ils s'apprêtaient à repartir, le brouillard soudain se leva, et ils virent qu'ils étaient en rase campagne. Et sur la droite coulait l'Anduin tout proche, mais ils avaient presque dépassé la grande boucle que décrit le fleuve vers l'est [197], et les Méandres étaient en vue. C'était le matin du quinzième jour de Viressë, et ils étaient arrivés en ce lieu avec une promptitude inespérée [198].

Ici s'achève le texte, avec une note indiquant que doit suivre une description de la Bataille du Champ du Célébrant. L'Appendice A (II) au *Seigneur des Anneaux* donne un récit sommaire des hostilités :

Du Nord-Est surgit une horde puissante d'hommes sauvages qui envahit le Rhovanion, et descendant des Hautes Terres Brunes, traversèrent l'Anduin sur des radeaux. Et dans le même temps, par hasard ou à dessein, les Orcs (qui à l'époque – avant leur guerre contre les Nains – étaient en force) dévalèrent les Montagnes. Les envahisseurs déferlèrent sur le Calenardhon et Cirion, Surintendant du Gondor, envoya au Nord, quémander du secours...

Lorsque Éorl et ses Cavaliers atteignirent le Champ du Célébrant.

L'Armée du Nord était en péril. Vaincue sur les hautes plaines du Wold et coupée du sud, elle avait été repoussée sur l'autre bord de la Limlight, et là soudain avait été assaillie par une bande d'Orcs qui l'avait forcée jusqu'à l'Anduin. Tout espoir était perdu pour le Gondor lorsque survinrent inopinément les Cavaliers du Nord, et ils fondirent sur les arrières de l'ennemi. Et la Fortune des Batailles changea de camp, et l'ennemi fut refoulé avec de terribles pertes de l'autre côté de la Limlight. Et Éorl, à la tête de ses hommes, leur donna la chasse, et si épouvantable était la peur qu'inspiraient les Cavaliers du Nord, que les envahisseurs du Wold furent pris de panique et

Un récit analogue, mais plus bref, figure ailleurs dans l'Appendice A. Ni l'un ni l'autre ne nous renseigne clairement sur le déroulement du combat, mais il semble certain que les Cavaliers, ayant passé les Méandres, franchirent alors la Limlight (voir note [\[ici\]](#)) et tombèrent sur l'arrière-garde ennemie, dans le champ du Célébrant ; et « l'ennemi fut refoulé avec de terribles pertes de l'autre côté de la Limlight » signifie que les Balchoth furent refoulés vers le sud, dans le Wold.

3.

Cirion et Éorl

L'histoire est précédée d'une note sur le Halifirien, le plus à l'ouest des Tertres-de-Guet qui défendaient le Gondor, le long des crêtes de l'Ered Nimrais.

Le Halifirien [\[199\]](#) était le plus élevé des Tertres-de-Guet, et venait ensuite l'Eilenach ; et comme lui, il semblait surgir, tout isolé, d'un grand bois ; car se creusait, derrière une faille profonde, la noire Combe Firien dans l'éperon nord de l'Ered Nimraith dont le Halifirien est le point culminant. Et il se dressait, abrupt, hors de la faille, mais ses versants extérieurs, et plus particulièrement ceux du nord, s'abaissaient en pente douce, et s'y pressaient les arbres presque jusqu'au sommet. Et plus on descendait, plus les bois se faisaient touffus, surtout le long de la Rivière Mering (qui jaillissait dans la faille) et au nord, dans la plaine où elle confluaient avec l'Entwash. On avait ménagé une longue percée dans le Bois, où passait la Grande Route de l'Ouest, ceci afin de lui éviter les terres marécageuses sur la lisière nord ; mais cette route avait été tracée dans les jours d'autrefois [\[200\]](#), et après le départ d'Isildur, plus personne n'abattit d'arbres dans le Bois de Firien, sauf les gardiens du Tertre qui avaient à tâche d'entretenir la Grande Route et le sentier qui menait au sommet de la colline. Ce sentier prenait sur la route presque à son entrée dans le Bois, et faisant maints détours, gravissait la pente jusqu'au-delà de la limite des arbres, où un escalier taillé dans le roc conduisait au site du Tertre-de-Guet : une vaste aire circulaire aplanie par ceux qui avaient fait l'escalier. Les gardiens du Tertre étaient les seuls habitants du Bois, hors les bêtes sauvages : ils vivaient dans des cabanes juchées dans les arbres, près du sommet, mais ils n'y séjournaient guère

longtemps à moins d'y être retenus par la mauvaise saison, et ils allaient et venaient selon leur tour de garde. Et pour la plupart, ils étaient contents de rentrer chez eux. Non point à cause du danger des bêtes sauvages, car nulle ombre mauvaise, nourrie de ténèbres, ne hantait le Bois ; mais sauf pour le ululement des vents et les cris des oiseaux et des bêtes de la forêt, ou parfois le fracas des cavaliers galopant à bride abattue sur la Route, il s'y épandait un silence tel, qu'un homme se trouvait soudain tenu de parler à ses camarades dans un murmure, comme s'il prêtait l'oreille à l'écho d'une grande voix qui le hélait de loin, ou d'un lointain passé.

Dans la langue des Rohirrim, le nom *Halifrien* signifiait « la Montagne Sacrée » [201]. Avant leur venue, elle était dite en Sindarin, « Amon Anwar », « la Colline de Majesté », un nom dont personne, au Gondor, ne savait la raison d'être, hors (comme il s'avéra par la suite) le Souverain ou le Surintendant en exercice. Pour les quelques hommes qui osaient s'écarter de la Route et errer sous ses frondaisons, le Bois portait en soi la raison de son nom, et dans le Parler Commun, il était dit « Bois des Murmures ».

À la grande époque du Gondor, aucune tour ne fut construite sur le Tertre tant que les *palantíri* maintinrent la communication avec Osgiliath et les trois tours du royaume [202], et qu'il n'y eut point nécessité d'envoyer des messages et des signaux. Plus tard, on n'eut plus grand-chose à attendre des régions nord où le peuple du Calenardhon était à son déclin ; et on n'envoya plus de forces armées dans les parages à mesure que Minas Tirith éprouvait de plus en plus de difficultés à tenir le front de l'Anduin et à garder ses côtes méridionales. Un peuple nombreux vivait encore en Anórïen, et ils avaient à charge de surveiller les marches septentrionales, du côté du Calenardhon et sur l'autre rive de l'Anduin, à Cair Andros. C'est pour maintenir la communication avec les gens de l'Anórïen que furent construits et entretenus les trois Tertres de guet les plus anciens (Amon Dûn, Eilenach et Min-Rimmon) [203]. Mais bien que la ligne de la Rivière Mering fût fortifiée (et ce entre les marécages impraticables de son confluent avec l'Entwash et le pont qu'empruntait la Route vers l'ouest, hors du Bois de Firien), on ne permit point que fût érigé un fort ou une tour sur l'Amon Anwar.

Du temps de Cirion le Surintendant, des hordes de Balchoth assaillirent le Gondor, et s'alliant aux Orcs, franchirent l'Anduin et pénétrèrent dans le Wold à la conquête du Calenardhon. Et ce péril mortel aurait anéanti le Gondor, n'eût été pour la venue d'Éorl le Jeune et de ses Rohirrim qui sauvèrent le royaume.

La guerre ayant pris fin, on se demanda comment le Surintendant

trouverait à honorer Éorl et à reconnaître ses services, et tout le monde s'attendait à ce qu'on donnât un grand festin à Minas Tirith et qu'au cours du festin, on annonçât la chose. Mais Cirion ne livrait guère ses pensées. À la tête de l'armée fort réduite, du Gondor, il chevauchait vers le sud, en compagnie d'Éorl et d'une *éored* [204] de Cavaliers du Nord. Parvenus à la rivière Mering, il se tourna vers Éorl et à la stupeur de tous, dit :

« Adieu pour maintenant, Éorl fils de Léod. Je m'en retourne chez moi où bien des choses exigent d'être reprises en main. Je commets en ta garde la province du Calenardhon pour un temps, si tu n'es pas trop pressé de revenir dans ton propre royaume. Dans trois mois, je te retrouverai ici même, et nous nous entretiendrons ensemble. »

« Je viendrai », répondit Éorl. Et ainsi ils se séparèrent.

Dès que Cirion fut rentré à Minas Tirith, il convoqua quelques-uns de ses plus fidèles serviteurs et dit : « Rendez-vous maintenant au Bois des Murmures, et là il vous faut rouvrir l'ancien sentier qui mène à Amon Anwar. Il est tout envahi de ronces depuis longtemps. Mais son accès est encore marqué par une pierre levée au bord de la Route, au point où le Bois, en sa partie nord, l'enserme de partout. Le sentier est sinueux mais à chaque détour, il y a une pierre levée. Et en suivant ces pierres, à la longue vous parviendrez à la limite des arbres, et là trouverez des degrés de pierre qui mènent vers le haut. Je vous enjoins de ne pas pousser plus loin. Faites ce travail en toute promptitude et me revenez. N'abattez point d'arbre, dégagez seulement un sentier par où quelques hommes à pied puissent passer aisément pour accéder au sommet. Et laissez embroussaillé l'embranchement avec la Route afin que nul de ceux qui la prennent ne soit tenté de s'aventurer sur le sentier avant que je n'y vienne moi-même. Ne dites à personne où vous allez, ni ce que vous avez fait. Si quelqu'un vous interroge, dites seulement que le Seigneur Surintendant désire qu'un lieu soit aménagé pour sa rencontre avec le Seigneur des Cavaliers. »

Et quand vint le temps, Cirion s'en fut avec Hallas, son fils, et le Seigneur de Dol Amroth et deux autres membres de son Conseil ; et il rencontra Éorl au gué de la rivière Mering. Auprès d'Éorl se tenaient trois de ses principaux capitaines. « Allons donc à présent à l'endroit que j'ai fait apprêter », dit Cirion. Ils postèrent une garde de Cavaliers près du Pont, et s'engagèrent sur la Route ombreuse, et trouvèrent la pierre levée. Ils laissèrent là leurs chevaux, et une autre garde nombreuse de soldats du Gondor. Et Cirion, debout devant la pierre, se tourna vers ses compagnons et dit : « Je m'en vais maintenant gravir le Tertre de Majesté. Suivez-moi si vous le voulez bien. Avec

moi viendra un écuyer et un autre avec Éorl, porteurs de nos armes ; tous les autres iront sans armes, comme témoins de nos paroles et de nos actes en ce haut lieu. On a dégagé le sentier, mais personne ne l'a emprunté depuis que je suis venu ici avec mon père. »

Or donc Cirion conduisit Éorl parmi les arbres, et les autres suivirent en bon ordre ; et lorsqu'ils eurent passé la première des pierres intérieures, ils se turent et ils marchèrent furtivement, comme craignant de faire du bruit. Et allant ainsi, ils atteignirent enfin les pentes supérieures de la Colline, et ils franchirent un anneau de bouleaux blancs et aperçurent l'escalier de pierre accédant au sommet. Au sortir de la pénombre du Bois, vif et chaud leur parut le soleil, car on était au mois d'Urimë ; et cependant la Colline verdoyait en son faite, comme si là-haut l'année s'était attardée en Lótessë.

Au pied de l'escalier, on avait aménagé avec des mottes de gazon une banquette basse, à flanc de coteau, et la compagnie s'y reposa un instant, jusqu'à ce que Cirion se levât et prît des mains de son écuyer la Baguette du pouvoir et la Blanche mante des Surintendants du Gondor ; et debout sur la première marche de l'escalier, il rompit le silence, parlant bas mais distinctement.

« Je vais à présent déclarer ce dont je suis résolu en vertu de l'autorité qui est mienne comme Surintendant des Rois ; à Éorl fils de Léod, en reconnaissance de la vaillance de son peuple et de l'aide inespérée qu'il procura au Gondor en un temps d'âpre nécessité, je fais libre don de toute la vaste contrée du Calenardhon, depuis l'Anduin jusqu'à l'Isen. Là, s'il le désire il sera roi, et ses héritiers après lui, et son peuple vivra libre, tant que l'autorité des Surintendants du Gondor prévaudra, jusqu'au Retour du Grand Roi [205]. Et son peuple n'aura d'autres obligations que celles dictées par ses lois et son vouloir propres, hors celle-ci : « il sera tenu de vivre en bonne amitié avec le Gondor, et cela à perpétuité, et les ennemis du Gondor seront les siens, tant que l'un et l'autre royaume perdurera – mais à même obligation sera soumis le peuple du Gondor ».

Alors Éorl se leva, mais il demeura un temps silencieux, car il était bouleversé par l'extrême générosité du don et la noblesse des propos, et il concevait bien la sagesse de la chose, car Cirion avait parlé à la fois en sa qualité de souverain du Gondor soucieux de protéger les restes de son royaume, et en tant qu'ami des Éothéod dont il connaissait les besoins, car le peuple se faisait trop nombreux pour le pays et languissait de revenir au sud, dans ses demeures de jadis ; mais la crainte de Dol Guldur les retenait. Au Calenardhon, ils auraient de la place en suffisance et même de reste, et ils échapperaient à l'ombre de Mirkwood.

Et cependant, au-delà même de toute question de sagesse et de bonne politique, tant Cirion qu'Éorl étaient mus à l'époque par la grande amitié qui liait leurs deux peuples, et par le sentiment de vive affection qu'ils éprouvaient à l'égard l'un de l'autre en tant qu'hommes véritables. De la part de Cirion, c'était l'amour d'un père avisé, vieilli dans les soucis du monde, pour un fils qui a tout l'espoir et l'énergie de la jeunesse en lui ; tandis que pour Éorl, Cirion détenait la Majesté infuse des Rois des Hommes, aux jours d'autrefois.

Et sans tarder, lorsqu'il eut considéré la chose en son for intérieur, Éorl parla, disant : « Seigneur Surintendant du Grand Roi, le don que tu m'offres, je l'accepte pour moi et pour mon peuple. Il excède considérablement tout ce que nous aurions pu gagner par nos armes, à supposer que notre action n'ait point été en elle-même un libre don de l'amitié ; mais cette amitié, je la scellerai par un serment dont on se remémorera à jamais ! »

« Alors rendons-nous en ce haut lieu, dit Cirion. Et devant ces témoins, prononçons les serments qui se doivent. »

Or donc Cirion gravit les degrés avec Éorl, et les autres suivaient derrière ; et lorsqu'ils atteignirent le sommet, ils se trouvèrent sur une vaste aire gazonnée, de forme ovale, non clôturée, avec à un bout un petit monticule où poussaient les blanches fleurs de l'*alfirin* [206], et le soleil couchant les pailletait d'or. Et voici que le Seigneur d'Amroth, chef de ceux qui escortaient Cirion, se dirigea vers le monticule et dans l'herbe à ses pieds entrevit une pierre noire que ni les vents ni les intempéries n'avait altérée, et sur la pierre trois lettres étaient gravées. Et il dit à Cirion : « Serait-ce donc là une tombe ? Mais qui gît là ? Quel homme fameux du temps jadis ? »

« N'as-tu pas lu les lettres ? » dit Cirion.

« Je les ai lues, dit le Prince [207]. Et pour cela même je m'étonne. Car ces lettres sont *lembe*, *ando* et *lambe*. Or il n'y a point de tombe pour Élendil, et il n'est homme depuis lors qui ait osé s'approprier son nom [208]. »

« Et pourtant c'est là sa tombe, dit Cirion. D'elle émane cette aura de majesté qui environne la colline et le Bois en contrebas. Depuis Isildur qui l'a élevée et Meneldir qui lui succéda, et par toute la lignée des Rois et toute la lignée des Surintendants et jusqu'à moi-même, cette tombe fut gardée secrète, et ce fut sur ordre d'Isildur. Car, dit-il, ici est le point d'or du Royaume du Sud, et ici la pierre de mémoire en l'honneur d'Élendil-le-Fidèle sera commise à la garde des Valar, et il en sera ainsi tant que le Royaume perdurera. Cette colline sera sacrée [209], et nul ne viendra en troubler la paix et le silence, hors les

héritiers d'Élendil. Et je vous y ai amenés afin que les serments qui vont être prêtés en ce lieu soient emprunts de la plus lourde solennité, liant nos héritiers, aux uns et aux autres. »

Alors tous ceux qui étaient présents firent silence, et ils demeurèrent la tête courbée jusqu'à ce que Cirion dise à Éorl : « Si tu es prêt, prononce maintenant ton serment, conformément aux coutumes de ton peuple. »

Or, donc Éorl s'avança, et prenant sa lance des mains de son écuyer, il la ficha droit en terre. Et il tira son épée et la jeta en l'air et elle flamboya aux rayons du couchant, et il la rattrapa au vol, et fit un pas et posa la lame sur le monticule mais ses mains étreignaient toujours la garde. Et il dit, d'une voix puissante le Serment d'Éorl, dans la langue des Éothéod, qu'on traduit ici dans le parler commun [210].

« Oyez tous ! Oyez ! Vous autres, Peuples qui n'avez point courbé l'échine devant l'Ombre surgie à l'Est ! En vertu du libre don consenti par le Seigneur de Mundburg, nous viendrons faire nos demeures dans la contrée qu'il nomme Calenardhon. C'est pourquoi je fais le serment en mon nom propre et en celui des Éothéod du Nord, qu'entre nous et le Grand Peuple de l'Ouest, il y aura éternelle amitié ; leurs ennemis seront nos ennemis, leurs besoins seront nos besoins, et quelque mal, outrage ou assaut qu'ils subissent, nous les secourrons de tout notre pouvoir. Ce serment liera mes héritiers et tous ceux de ma lignée dans notre nouveau pays ; et qu'ils se gardent de le transgresser, de peur que l'Ombre ne descende sur eux et qu'ils ne soient maudits à jamais ! »

Et Éorl remit son épée au fourreau, s'inclina et se retira auprès de ses capitaines.

Or donc Cirion lui fit réponse. Se dressant de toute sa hauteur, il posa la main sur la tombe, et dans sa main droite, il tenait la Blanche Baguette, insigne du pouvoir des Surintendants, et les paroles qu'il prononça remplirent de révérente terreur ceux qui l'entendirent. Car au moment même où il se leva, à l'ouest sombrait le soleil en flammes, et sa robe en parut tout embrasée ; et il prêta serment, engageant le Gondor par un même lien d'amitié et de secours réciproque en cas de besoin, puis élevant la voix, dit en quenya :

Vanda sina termaruva Élenna nóreo alcar enyalien ar Élendil Vorondo voronwë. Nai tiruvantes i hárar mahalmassen mi Númen ar i Éru i or ilyë mahalmar eä tennoio [211].

Et ces paroles, il les répéta dans le Parler Commun :

« Que ce serment atteste la gloire du Pays de l'Étoile et la foi d'Élendil le Fidèle ; et qu'il demeure en la sauvegarde de ceux qui siègent sur les trônes de l'Ouest, et de l'Un qui est au-dessus de tous les trônes à jamais. »

Et un tel serment, on n'en avait pas entendu en la Terre du Milieu depuis qu'Élendil lui-même avait juré alliance avec Gil-galad, roi des Eldar [212].

Lorsque tout fut accompli et que montait l'ombre crépusculaire, Cirion et Éorl et leurs compagnons descendirent en silence à travers les bois s'enténébrant, et revinrent au camp près de la rivière Mering, où on leur avait dressé des tentes. Après le repas, Cirion et Éorl, avec le Prince de Dol Amroth et Éomund, un chef d'armée des Éothéod, siégèrent ensemble pour définir les frontières où prévaudrait l'autorité du Roi des Éothéod et celle du Surintendant du Gondor.

Et voici comment fut délimité le royaume d'Éorl : à l'ouest, il aurait pour frontière la rivière Angren depuis son confluent avec l'Adorn, et il s'étendrait au nord jusqu'aux barrières extérieures de l'Agrenost et au nord-ouest jusqu'à l'orée de la Forêt de Fangorn et la rivière Limlight ; et cette rivière marquait ses confins nord car les terres au-delà n'avaient jamais été revendiquées par le Gondor [213]. À l'est, ses frontières étaient l'Anduin et les contreforts occidentaux de l'Émyn Muil jusqu'aux embouchures marécageuses de l'Onodló, et au-delà de cette rivière jusqu'au Glanhir, cours d'eau qui baigne le Bois d'Anwar et se jette dans l'Onodló ; et au sud, ses limites étaient l'Éred Nimrais jusqu'à la pointe de l'éperon nord, mais tous les vallons et les combes qui s'ouvraient vers le nord devaient appartenir à l'Éothéod, y compris la contrée au sud des Monts Hithaeglir qui se déploie entre les rivières Angren et Adorn [214].

Dans toutes ces régions, Gondor ne réserva son autorité que sur la forteresse d'Angrenost, où s'élevait la Troisième Tour du Gondor, Orthanc l'invincible, qui abritait la quatrième *palantíri* du Royaume du Sud. Au temps de Cirion, Angrenost était encore tenue par une garnison de Gondoriens ; mais si les clefs d'Orthanc demeuraient au Gondor, entre les mains du Surintendant, les soldats de la garnison étaient venus à former une petite communauté bien enracinée, sous le commandement d'un Capitaine héréditaire. Les « barrières extérieures » mentionnées dans la description des frontières du royaume d'Éorl, étaient un mur et une digue qui tiraient sur plus de deux milles au sud des portes d'Angrenost, parmi les collines où venaient mourir les Monts de Brume ; au-delà s'étendaient les terres cultivées des gens de la forteresse.

On décida aussi que la Grande Route qui autrefois traversait l'Anóríen, et le Calenardhon pour gagner Athrad Angren (les Gués de l'Isen) [215] et plus au nord, l'Arnor, serait ouverte à tous les voyageurs, de l'un et l'autre peuple, sans restriction aucune en temps de paix, et que son entretien, depuis la Rivière Mering jusqu'aux Gués de l'Isen, serait à la charge de l'Éothéod.

Selon les termes de ce pacte, un petit canton du Bois d'Anwar, à l'ouest de la Rivière Mering, fut inclus dans le royaume d'Éorl : mais Cirion déclara que la Colline d'Anwar serait désormais un Lieu Sacré pour les Peuples Alliés, et que les Éorlings et les Surintendants s'en partageraient désormais l'entretien et la garde. Toutefois, à mesure que les Rohirrim se faisaient toujours plus nombreux et plus puissants, dans le même temps où sous la menace des Orientaux et des pirates de la Mer, Gondor allait déclinant, ce furent les gens de l'Eastfold qui, seuls, assurèrent la garde de l'Anwar, et en droit coutumier, le Bois devint propriété du domaine royal des Rois de la Marche ; et ils nommèrent la Colline le Halifirien, et le Bois, le Firienholt [216].

Par la suite, le jour du Serment fut décompté comme premier jour du nouveau royaume, lorsque Éorl prit le titre de « Roi de la Marche des Cavaliers. » Mais, en fait, il devait se passer encore un certain temps avant que les Rohirrim prissent possession du pays, et durant sa vie, Éorl fut connu sous le nom de Seigneur des Éothéod et de Roi du Calenardhon. Le terme « Mark » désigne les marches frontières et en particulier celles qui servent de rempart aux régions intérieures d'un royaume. C'est Hallas, fils et successeur de Cirion, qui conçut les termes sindarin : Rohan pour la Marche et Rohirrim pour le peuple du Rohan ; mais ces termes devinrent d'usage courant non seulement au Gondor, mais parmi les Éothéod eux-mêmes [217].

Le lendemain de la Prestation du Serment, Cirion et Éorl s'étreignirent et à regret se firent leurs adieux. Car Éorl dit : « Seigneur Surintendant, j'ai beaucoup à faire, et qui presse. Ce pays est délivré à présent de ses ennemis, mais ils n'ont pas été détruits à la racine, et au-delà de l'Anduin, sur les lisières de Mirkwood, nous ignorons quels périls rôdent. J'ai envoyé hier au soir trois messagers vers le nord, des cavaliers braves et habiles, dans l'espoir que l'un, au moins, d'entre eux parvienne à mes foyers avant moi.

Mais il me faut à présent revenir moi-même, et en force ; j'ai laissé un pays presque dégarni d'hommes : seuls sont demeurés les trop jeunes et les trop vieux ; et si nos femmes et nos enfants doivent entreprendre un tel voyage, avec les quelques biens dont nous ne pouvons nous passer, il leur faut une escorte, et ils ne suivront que le Seigneur des Éothéod en personne. Je laisserai sur place toutes les

forces dont je puis disposer, soit près de la moitié de l'armée qui est actuellement au Calenardhon ; et entre autres, des compagnies d'archers à cheval, qui peuvent voler où besoin est, si des bandes ennemies écument encore le pays ; mais le gros de mes forces sera posté au nord-est pour surveiller avant tout l'endroit où les Balchoth ont franchi l'Anduin, venant des Terres Brunes ; car là encore est le principal danger, mais par-là aussi ai-je meilleur espoir, si je reviens, de conduire mon peuple jusqu'à leur nouvelle patrie avec le moins de pertes et d'épreuves possibles. Si je reviens, dis-je, mais par la foi de mon serment, sois assuré que je reviendrai, sauf pour un désastre où j'aurais trouvé la mort en route avec mon peuple. Et cette route, il me la faut prendre à l'est de l'Anduin et sous la menace constante de Mirkwood, et sur la fin, il me faut passer la vallée que hantent les ombres de la Colline par vous surnommée Dol Guldur. Car sur la rive ouest, le chemin n'est pas praticable pour des cavaliers, et moins encore pour une foule de gens voyageant sur des chariots, alors même que les montagnes ne seraient pas infestées d'Orcs ! Et l'on ne peut passer, ni seul ni en nombre, par le Dwimordene où demeure la Dame Blanche qui tisse ses rets dont nul mortel ne peut se dépêtrer [218]. Par la route de l'est, viendrai-je, comme lorsque je vins au Célébrant ; et que ceux que nous avons pris à témoin de notre serment nous gardent en leurs bonnes grâces ! Quittons-nous ici dans l'espérance ! Ai-je ton congé ?»

« Tu as mon congé certes, dit Cirion. Car je vois à présent qu'il ne saurait en être autrement. Et je perçois que dans notre péril, j'ai trop peu songé aux dangers que tu as courus, et au miracle de votre survenue contre tout espoir, depuis les lointains pays du Nord. La récompense que j'ai offerte à nos libérateurs dans la joie et la plénitude de mon coeur, me semble peu de chose maintenant. Mais pense que les paroles de mon serment, que je n'avais point préméditées avant de les prononcer, ne furent pas mises dans ma bouche en vain. Nous nous quittons dans l'espérance. »

Nul doute que selon l'usage des chroniques, une large part de ce qu'on fait dire à Cirion et à Éorl, à l'heure des adieux, fut envisagée et discutée lors de leur entretien de la nuit précédente. Mais quant aux paroles concernant l'inspiration qui lui dicta les termes de son serment, on peut être certain que Cirion les prononça effectivement, car il était homme de peu d'orgueil et d'un grand courage, et de coeur généreux, et le plus noble des Surintendants du Gondor.

On dit que lorsque Isildur revint de la Guerre de la Dernière Alliance, il demeura un temps au Gondor, à rétablir l'ordre dans le royaume et à instruire de ses devoirs Meneldil, son neveu, avant de partir lui-même ceindre la couronne de l'Arnor. Avec Meneldil et une cohorte d'amis fidèles, il parcourut toutes les frontières des pays que revendiquait le Gondor ; et comme ils regagnaient l'Anórïen après avoir visité les limites nord, ils se trouvèrent au pied de la haute Colline dite alors Eilenaer et par la suite dénommée Amon Anwar, « Tertre de Majesté »[\[219\]](#), qui se dressait presque au centre du pays Gondor. Ils se frayèrent un chemin à travers les bois touffus du versant nord, et parvinrent ainsi au sommet qui était tout verdoyant mais sans arbres. Et là ils nivelèrent le terrain, ménageant à l'est un petit monticule ; et à l'intérieur de ce monticule, Isildur déposa le coffret qu'il portait toujours avec lui. Et il dit : « Ceci est une tombe, et le tertre funéraire d'Élendil le Fidèle. Il se dressera ici à mi-chemin du Royaume du Sud, sous la garde des Valar tant que perdurera le Royaume ; et que ce lieu soit sacré, et que nul ne le profane ! Que nul homme ne trouble son silence et sa paix, à moins qu'il soit héritier d'Élendil ! »

Ils taillèrent un escalier de pierre, depuis l'orée du bois jusqu'au sommet de la colline, et Isildur dit : « Que nul ne gravisse ces degrés, sauf le Roi et ceux qu'il amène avec lui, s'il les convie à le suivre. Et tous ceux présents prêtèrent serment de garder le secret ; mais à Meneldil, Isildur prodigua ses conseils, disant qu'il conviendrait que le Roi vienne de temps à autre visiter ce sanctuaire, et tout particulièrement en temps de danger ou de détresse, lorsqu'il éprouverait le besoin d'une sage inspiration ; et là également devait-il mener son héritier lorsque celui-ci aurait atteint l'âge d'homme, et il lui expliquerait les circonstances où fut consacré ce lieu, et lui révélerait les secrets du royaume, et toutes autres choses bonnes à savoir pour le Roi.

Meneldil suivit les conseils d'Isildur et les Rois qui lui succédèrent firent de même, jusqu'à Rómendacil I (cinquième souverain après Meneldil). Car sous son règne, le Gondor subit les premiers assauts des Easterlings [\[220\]](#). Et de peur que la guerre ou la mort subite ou tout autre désastre ne vienne interrompre la Tradition, Rómendacil I la fit consigner par écrit sous le titre de « Tradition d'Isildur », sur un parchemin dûment scellé, avec certaines autres choses qu'un nouveau roi se devait de savoir ; et le Prince Héritier recevait le Parchemin des mains du Surintendant, à la veille du couronnement [\[221\]](#). Et cela se fit dorénavant ainsi, bien que les Rois du Gondor eussent quasiment tous maintenu la coutume qui voulait que l'Héritier rendît visite à la

Colline sacrée d'Amon Anwar.

Lorsque le temps des Rois fut révolu et que le Gondor fut gouverné par un Surintendant, un descendant de Húrin qui avait été Surintendant du Roi Minardil, on reconnut aux Surintendants tous les droits et devoirs des Rois, et ce « jusqu'au Retour du Grand Roi ». Mais quant à la « Tradition d'Isildur », ils furent seuls juges, puisqu'ils étaient seuls à en détenir le secret. Ils jugèrent qu'en évoquant nommément « un héritier d'Élendil », Isildur avait songé à un descendant direct d'Élendil, un prince de sang royal, héritier du trône, et qu'il n'avait pas prévu le gouvernement des Surintendants. Donc si **Mardil [222]** avait exercé l'autorité du Roi en son absence, aux héritiers de Mardil qui avaient hérité de sa charge devaient être dévolus les mêmes droits et devoirs, et il devait en être ainsi jusqu'au Retour du Roi ; chaque Surintendant avait donc le droit de visiter la Colline Sacrée à sa convenance et d'y admettre qui il voulait. Quant aux mots « tant que perdurera le Royaume », il fut décidé que le Gondor demeurerait « un royaume gouverné par un vice-régent », et que les mots devaient être interprétés comme signifiant : « tant que perdurera l'État du Gondor. »

Cependant les Surintendants, soit par révérente crainte, soit que les soucis du royaume les en empêchassent, allaient fort rarement visiter la Colline Sacrée, sinon pour emmener au sommet leur héritier selon l'ancienne coutume des Rois ; et parfois plusieurs années s'écoulaient sans qu'il ne vienne personne, et le sanctuaire demeurait comme l'avait sollicité Isildur, en la garde des Valar. Et le bois pouvait s'embroussailler alentour au point que les hommes l'évitaient, redoutant son silence ; et le raidillon se perdre, lorsqu'on se frayait un passage le haut lieu apparaissait inaltéré, sans nul dommage ou profanation, toujours verdoyant et serein sous le ciel, et il en fut ainsi tant que perdura le Royaume du Gondor.

Or il advint que Cirion, le douzième Surintendant souverain, fut confronté à un danger nouveau et des plus redoutables : des envahisseurs avaient entrepris la conquête de tous les pays Gondor au nord de la Montagne Blanche, et s'ils parvenaient à leurs fins, s'ensuivraient sous peu la chute et l'ultime destruction du Royaume tout entier. Mais comme il est relaté dans les chroniques, ce péril fut écarté grâce à la venue des Rohirrim. Et à eux, Cirion dans sa sagesse éminente, octroya toutes les terres du nord, sauf l'Anórïen, à gouverner en perpétuité sous leur propre roi, en échange d'une alliance à perpétuité avec le Gondor. Le royaume ne comptait plus d'hommes en suffisance pour peupler ces contrées septentrionales, ni même pour entretenir en état de défense les forts le long de l'Anduin

qui protégeaient la frontière orientale. Cirion réfléchit longuement avant de céder le Calenardhon aux Cavaliers du Nord ; et il jugea que sa cession était de nature à modifier profondément la « Tradition d'Isildur » en ce qui concernait le sanctuaire d'Amon Anwar. Il amena en ce lieu le Seigneur des Rohirrim ; et là, devant le monticule d'Élendil, Éorl prêta serment en toute solennité et ce fut le Serment d'Éorl ; et Cirion lui fit réponse avec le Serment de Cirion, scellant à jamais l'alliance des deux royaumes. Mais lorsque cela fut accompli et qu'Éorl fut reparti au nord chercher son peuple pour le ramener à ses nouvelles demeures, Cirion retira la tombe d'Élendil. Car il jugea désormais vide de sens la Tradition d'Isildur. Le haut lieu ne représentait plus le « point d'or » du Royaume du Sud, mais seulement un lieu-dit sur les confins d'un autre royaume ; et de plus « tant que perdurera le royaume » faisait manifestement référence au royaume tel qu'il était au moment où Isildur parlait, après en avoir reconnu et délimité les frontières. Sans doute d'autres parties du royaume avaient été perdues depuis : les Nazgûl occupaient Minas Ithil et l'Ithilien était dévastée ; mais Gondor n'avait pas abandonné ses prétentions à leur égard. Alors qu'à l'égard du Calenardhon, il les avait abandonnées à jamais et sous serment. Et c'est pourquoi Cirion enleva le coffret d'Isildur du monticule où Isildur l'avait placé, pour le déposer dans le Sanctuaire de Minas Tirith. Mais le vert monticule demeura, mémorial d'un mémorial. Et même par la suite, lorsqu'elle devint le site d'une importante Tour-de-Guet, la colline d'Anwar resta un lieu révérent des gens du Gondor, comme des Rohirrim, qui dans leur propre langue la nommèrent *Halifirien*, le Mont Sacré.

L'EXPÉDITION D'ÉREBOR

Pour une claire compréhension de l'histoire, on se rapportera au récit donné dans l'Appendice A (III : les Gens de Durin), au *Seigneur des Anneaux*, dont voici les grandes lignes :

Les Nains Thrór et Thráin, son fils (ainsi que le fils de Thráin, Thorin, surnommé par la suite Oakenshield), cherchaient à s'évader du Mont Solitaire (l'Érebor) par une porte dérobée, lorsqu'ils furent surpris par Smaug le Dragon. Thrór put remettre à Thráin le dernier des Sept Anneaux des Nains, puis il retourna à la Moria, et là fut tué par l'Orc Azog qui lui imprima son nom sur le front. Telle fut l'origine de la Guerre des Nains et des Orcs qui s'acheva par la Grande Bataille d'Azanulbizar (Nanduhirion) devant la Porte-Est de la Moria, en l'année 2799. Thráin et Thorin Oakenshield vécurent par la suite dans l'Éred Luin, mais en l'année 2841. Thráin quitta ce lieu pour revenir au Mont Solitaire. Errant dans les contrées à l'est de l'Anduin, il fut fait prisonnier et emprisonné à Dol Guldur où l'Anneau lui fut volé. En 2850, Gandalf s'introduisit dans Dol Guldur et découvrit que son maître n'était autre que Sauron, et là trouva également Thráin, peu avant sa mort.

Il existe plusieurs versions de « l'Expédition d'Érebor », comme l'explique l'Appendice qui fait suite au texte, où figurent aussi d'importants extraits d'une première version.

Je n'ai trouvé aucun écrit précédent les premiers mots du texte actuel (« Il ne voulut point en dire plus long ce jour-là »). Le « Il » de la première phrase est Gandalf ; le « nous » renvoie à Frodo, Peregrin, Meriadoc et Gimli ; et le « Je » est Frodo, le narrateur. La scène se passe dans une maison de Minas Tirith, après le couronnement du Roi Élessar (voir [ici](#)).

Il ne voulut pas en dire plus long ce jour-là. Mais plus tard, nous reprîmes le sujet et il nous conta toute l'étrange histoire ; comment il vint à arranger l'expédition d'Érebor, pourquoi il pensa à Bilbo, et comment il persuada l'orgueilleux Thorin Oakenshield de le prendre avec lui. Je ne puis me ressouvenir de toute l'affaire à présent, mais nous comprîmes que, au départ, Gandalf ne songeait qu'à la défense de l'Ouest contre l'Ombre.

« J'étais très inquiet à cette époque, dit-il. Car Saruman contrait

tous mes projets. Je savais que Sauron avait resurgi à nouveau, et qu'il allait bientôt se déclarer, et je savais qu'il s'apprêtait pour une guerre terrible. Par où commencerait-il ? Tenterait-il d'abord de réoccuper le Mordor ? Ou d'investir les principales places fortes de ses ennemis ? Je pensais alors, et à présent j'en suis certain, que son plan primitif était d'attaquer Lórien et Rivendell, dès qu'il en aurait les moyens. Et ç'aurait été un bien meilleur plan pour lui, et bien plus redoutable pour nous.

« Vous pouvez penser que Rivendell était hors d'atteinte ; mais, quant à moi, je ne le pensais point. Ça allait très mal dans le Nord. Le Royaume sous la Montagne et les puissants Hommes de Dale étaient anéantis. Pour résister aux forces que Sauron aurait pu envoyer reconquérir les cols et les anciennes terres de l'Angmar, il n'y avait guère que les Nains des Collines de Fer, et derrière eux, la désolation ; et derrière eux, un Dragon. Et ce dragon, Sauron en pouvait faire terrible usage ! Souvent, je m'étais dit : il faut que je trouve moyen de régler son compte à Smaug. Mais il y a plus urgent encore, et c'est de frapper directement Dol Guldur. Il nous faut brouiller les plans de Sauron. Je dois convaincre le Conseil de cette nécessité.

« Telles étaient mes sombres ruminations, comme j'allais mon chemin. J'étais fatigué et me rendais à la Comté pour prendre un bref repos, et cela après une longue absence de plus de vingt ans. Je pensais que si je pouvais, un temps, ne plus songer à tous mes soucis, il me viendrait peut-être à l'esprit un moyen de les résoudre. Et c'est ce qui arriva en effet, bien qu'il ne me fût guère loisible de n'y plus penser.

« Car comme j'approchais de Bree, je fus rattrapé par Thorin Oakenshield [223] qui vivait alors en exil au-delà des frontières nord-ouest de la Comté. À ma grande surprise, il m'adressa la parole ; et c'est à partir de ce moment-là que tout vint à changer.

« Il était aussi en souci, en si grand souci qu'il alla jusqu'à me demander de le conseiller. De sorte que je l'accompagnais jusqu'à ses demeures, dans les Montagnes Bleues, et là écoutais sa longue histoire. Et je compris bientôt que son cœur saignait des outrages qu'il avait subis, et de la perte du trésor de ses pères ; et que lui pesait également le devoir de vengeance contre Smaug, devoir dont il avait hérité. Car les Nains prennent très au sérieux ce genre d'obligation.

« Je promis de l'aider si je le pouvais. J'étais aussi désireux que lui d'en finir avec Smaug, mais Thorin n'avait que guerres et batailles en tête, tout comme s'il était réellement le roi Thorin II, et cela ne me disait rien qui vaille ! Et c'est pourquoi je le laissais, et m'en allais en la Comté ; et là je rassemblais les fils de l'écheveau. Et c'était une

étrange affaire. Je ne fis guère que suivre les données de la “ Chance ”, et je commis bien des erreurs en cours de route.

« En fait, j'avais été attiré par Bilbo longtemps auparavant, dans son enfance et comme jeune Hobbit, la dernière fois que je l'avais vu, et à ce moment-là il n'était pas encore majeur. Mais je le gardais toujours en mémoire, son ardeur, ses yeux brillants, sa passion des contes et des histoires, et ses questions sur le vaste monde hors de la Comté. Et dès que j'entrais dans la Comté, voilà que j'entendis parler de lui. On parlait beaucoup de lui, me sembla-t-il. L'un et l'autre de ses parents étaient morts jeunes – vers l'âge de quatre-vingts ans – pour des gens de la Comté. Et il ne s'était jamais marié. Et il devenait déjà un peu “ bizarre ”, disait-on, et s'en allait tout seul, des jours durant. On pouvait le voir converser avec des étrangers – et même avec des Nains.

« Même avec des Nains ! Dans mon esprit, soudain, les trois faits se conjuguèrent : le puissant Dragon avec sa convoitise, son ouïe acérée et son odorat subtil ; les Nains trapus avec leurs solides bottines et leurs vieilles rancœurs inassouvies ; et le vif Hobbit au pied léger, le cœur plein (je le devinais), d'un languir du vaste monde au-delà. Et je ris de moi ; et m'en allai sur-le-champ voir un peu ce Bilbo, et découvrir ce que vingt années avaient fait de lui, et s'il était aussi pétri de vertus que le disait la rumeur publique. Mais il n'était pas chez lui. Et à Hobbiton, on hocha la tête quand je m'enquis de lui. « Parti de nouveau ! » dit un Hobbit ; et c'était Holman, le jardinier, je crois [224]. « Il a de nouveau filé. Un de ces jours, il s'en ira pour de bon s'il n'y prend garde, et moi qui lui demandais où il s'en allait comme ça et quand il comptait revenir, *Eh, je n'en sais trop rien*, me fit-il, et il m'a jeté un drôle de regard en coin. *Cela dépend si j'en rencontre, Holman* me dit-il. *Demain, c'est le Nouvel An du peuple des Elfes* [225] ! Dommage, un si bon gars ! Vous n'en trouverez pas de meilleur depuis les Brandes jusqu'à la Rivière ! »

« De mieux en mieux ! pensais-je. Je crois bien que je vais risquer le coup ! Le temps pressait. Je devais me rendre au Conseil Blanc en août, au plus tard, ou alors Saruman ferait la loi, et on n'aboutirait à rien. Et même en dehors des choses véritablement graves, cela pouvait avoir des conséquences fatales pour l'expédition ; le pouvoir qui régnait à Dol Guldur ne tolérerait aucune tentative du côté d'Érebor – à moins qu'il ne fût occupé ailleurs.

« Et me voilà qui retourne au galop retrouver Thorin pour affronter le plus difficile : le persuader de mettre en veilleuse ses grandes ambitions, et de partir secrètement – et de prendre Bilbo avec lui ! Et cela sans même avoir vu Bilbo au préalable. Et c'était une erreur ; et

une erreur qui devait se révéler quasi désastreuse ! Car Bilbo, comme il va de soi, n'était plus le même. Disons qu'il était devenu goulu et pansu, et que de ses vieux rêves, il ne lui restait plus guère qu'une secrète nostalgie. Et rien ne lui aurait été plus désagréable que de voir ses rêves, soudain, se réaliser. Il était tout ahuri, et il se rendit complètement ridicule ! Thorin serait parti en fureur, si ce n'avait été pour un autre hasard, pour le moins étrange, dont je vais parler présentement.

« Mais vous savez comment étaient les choses, ou du moins comment Bilbo les considéraient. Si je l'avais, moi, écrite, l'histoire aurait été tout autre. Et d'abord parce qu'il ne se faisait aucune idée à quel point les Nains le trouvaient faraud, ni à quel point ils étaient fâchés contre moi. Thorin était bien plus indigné et méprisant qu'il ne s'en rendait compte. Méprisant, en vérité, il l'était, d'emblée, et il pensait, en fait, que j'avais manigancé toute l'affaire, simplement pour faire rire à ses dépens. Ce fut seulement la carte et la clef qui sauvèrent la situation.

« Mais elles m'étaient sorties de l'esprit depuis des années. Et ce ne fut pas avant d'arriver à la Comté, et d'avoir eu le loisir de réfléchir au récit de Thorin, que je me ressouvins soudain du hasard singulier qui me les avait mises entre les mains. Et voici que cela prenait moins couleur de hasard. Je me rappelais un périlleux voyage que j'avais accompli, quatre-vingt-dix-neuf ans auparavant, lorsque je m'étais introduit dans Dol Guldur à la faveur d'un déguisement, et avais trouvé gisant là un malheureux Nain à l'agonie, dans un cul-de-basse-fosse. Je n'avais aucune idée qui il était. Il possédait une carte qui avait appartenu au peuple de Durin dans la Moria, et d'une clef qui semblait aller avec la carte, mais il était bien trop près d'expirer pour me fournir une explication. Et il disait qu'il avait possédé un puissant Anneau.

« Et cela revenait constamment dans son délire. *Le dernier des Sept*, répétait-il. Mais ces choses, il avait pu se les approprier de diverses manières. Il pouvait être un messenger intercepté dans sa course ; ou même un voleur, victime d'un autre voleur plus fort que lui. Mais il me donna la carte et la clef. *Pour mon fils*, dit-il. Et il expira, et peu après, moi-même je m'évadais. Je serrais soigneusement les choses qu'il m'avait remises, et obéissant à un quelconque avertissement de mon coeur, je les gardais toujours avec moi, et en sécurité, encore que bientôt presque oubliées. J'avais d'autres affaires à régler à Dol Guldur, et des affaires autrement importantes et périlleuses que tous les trésors de l'Érebor.

« Et voilà que je me ressouvins de tout cela – et qu'il m'apparut

clairement que j'avais recueilli les dernières paroles de Thráin II [226], bien qu'il ne se soit pas nommé, ni n'ait nommé son fils ; et quant à Thorin, il ignorait, bien entendu, ce qu'il était advenu de son père, ni ne mentionna-t-il jamais « le dernier des Sept Anneaux ». J'avais le plan et la clef de la porte dérobée, par où, à en croire les dires de Thorin, Thrór et Thráin se seraient échappés d'Érebor. Et je les avais conservés par-devers moi, bien que sans intention définie, sinon que le temps viendrait où ils se révéleraient fort utiles.

« Heureusement, je ne commis aucune erreur en l'usage que j'en fis. Je les gardais « au cas où » comme vous dites dans la Comté, et cela jusqu'à ce que tout espoir semblât révolu. Dès que Thorin les vit, il se résolut fermement à suivre mon plan, du moins en ce qui concernait l'expédition secrète. Quoi qu'il pût penser de Bilbo, il serait parti tout seul. L'existence d'une porte secrète que seuls les Nains pouvaient trouver, laissait au moins espérer qu'on découvrirait quelque chose des agissements du Dragon ; et, qui sait, peut-être pourrait-on récupérer de l'or, ou les bijoux de famille dont la possession apaiserait le languir de son coeur.

« Mais, à moi, cela ne me suffisait pas. Je savais en mon coeur, qu'il fallait que Bilbo l'accompagnât, faute de quoi toute l'expédition échouerait – ou, comme je l'exprimerais maintenant, les événements de bien plus hautes conséquences qui devaient s'accomplir incidemment n'auraient pas lieu. De sorte qu'il me restait encore à persuader Thorin de l'emmener. Et s'il y eut maintes difficultés sur la route par la suite, pour moi, le plus dur de toute l'affaire ce fut cela ! Bien que nous en discutâmes tard dans la nuit, après que Bilbo fut allé se coucher, l'accord ne se fit, en fin de compte, que le lendemain matin.

« Thorin était méprisant et soupçonneux. « C'est un mou, maugréa-t-il. Aussi mou que la boue de sa Comté, et un nigaud par-dessus le marché ! Sa mère est morte trop tôt ! Et tu joues ton propre jeu là-dedans, Messire Gandalf ! Je suis sûr et certain que tu as d'autres visées que celles de m'aider ! »

« Et là, tu as parfaitement raison, répondis-je. Si je n'avais pas d'autres visées, je ne t'aiderais guère. Aussi importantes qu'elles puissent te paraître à toi, tes affaires ne sont qu'un fil ténu dans une vaste trame. Et moi je tiens plusieurs de ces fils ; et cela même devrait donner non pas moins, mais plus, de poids à mes dires. » Et je me pris soudain à parler avec feu et dis : « Écoute-moi bien, Thorin Oakenshield. Si ce Hobbit t'accompagne, tu réussiras. Sinon, tu échoueras ! Et j'en ai la prescience, et je t'en avertis. »

« Je connais ta réputation, répondit Thorin. Et j'espère qu'elle est

méritée. Mais la sotte histoire de ton Hobbit m'en fait un peu douter. Est-ce bien un don de clairvoyance que tu possèdes, ou bien un petit grain de démençe ? De si graves soucis pourraient bien t'avoir dérangé l'esprit ?»

« Il y aurait bien de quoi ! m'exclamaï-je. Et le plus exaspérant de mes soucis est ce Nain orgueilleux qui vient me demander mon avis (sans que je sache au nom de quoi je le lui dois !), et qui m'en récompense par de l'insolence ! Va ton chemin, Thorin Oakenshield, où ça te chante. Mais si tu fais fi de mes conseils, tu vas tout droit à la catastrophe. Et dorénavant n'attends de moi ni conseils ni secours, jusqu'à ce que l'Ombre se saisisse de ta personne. Et rabats de ton orgueil et de ton avidité, sinon, quel que soit ton chemin, tu chuteras au bout, quand bien même tes mains seraient pleines d'or !»

« Il blêmit un peu à ces mots : mais son regard fulgura. « Ne me fais pas de menaces ! dit-il. J'userai de mon propre jugement en la matière, comme dans tout ce qui me concerne !»

« Libre à toi, dis-je. Je ne puis en dire plus – sinon ceci : je ne suis pas prodigue d'amour et de confiance, Thorin ; mais j'ai de l'amitié pour ce Hobbit, et je lui veux du bien. Traite-le noblement, et tu auras mon amitié jusqu'à la fin de tes jours. » « Je dis cela sans guère d'espoir de le persuader ; mais je n'aurais pu tomber mieux ! Les Nains comprennent le dévouement entre amis et la gratitude envers ceux qui les ont secourus. »

Très bien, dit Thorin, enfin, après un silence. Il se mettra en route en ma compagnie, si tant est qu'il l'ose (ce dont je doute). Mais si tu es résolu de me l'imposer, il te faut venir avec, et t'occuper de ton chéri. »

« À la bonne heure ! répondis-je. Je viendrai et je resterai avec vous aussi longtemps que je le pourrai ; au moins le temps qu'il faudra pour que tu découvres ce qu'il vaut. » Au bout du compte, ce fut une heureuse idée, mais dans l'instant, cela me causa grand souci, car j'avais le Conseil Blanc, une affaire bien plus urgente, sur les bras.

« Ainsi fut entreprise l'expédition d'Érebor. Je doute fort que se mettant en route, Thorin ait eu le moindre espoir véritable de tuer Smaug. Et tout espoir était vain. Et pourtant cela arriva ! Mais, Hélas ! Thorin ne survécut point pour jouir de son triomphe ni pour contempler son trésor. L'orgueil et l'avidité eurent raison de lui, malgré tous mes avertissements. »

« Mais à coup sûr, dis-je, même si Thorin avait prodigué son trésor, il aurait pu quand même mourir au combat ! Il aurait pu être assailli par les Orcs !»

« C'est vrai, dit Gandalf. Pauvre Thorin ! c'était un noble Nain, issu

d'une illustre Maison, quels qu'aient pu être ses défauts ; et bien qu'il ait succombé au terme de sa route, ce fut, pour une large part, grâce à lui que le Royaume sous la Montagne fut rétabli, comme je le désirai. Mais en Dain Ironfoot, il eut un valeureux successeur. Et voilà qu'on nous dit qu'il est tombé, lui aussi, au combat, devant l'Érebor, et cela alors même que nous combattions, nous, ici ! Je dirais que c'est une lourde perte, si ce n'avait été grande merveille qu'à son âge [227] il ait pu encore manier la hache, à ce qu'on dit, aussi redoutablement, se tenant là debout, au-dessus du corps du Roi Brand, devant la Porte d'Érebor, jusqu'à la montée de la nuit.

« Sans doute, tout cela aurait pu être bien différent. L'attaque principale, il est vrai, fut déviée vers le sud. Mais même avec sa droite trop étirée, Sauron aurait pu faire de terribles ravages au nord, tandis que nous défendions le Gondor, si le Roi Brand et le Roi Dain ne lui avaient pas barré la route. Lorsque vous penserez à la grande Bataille de Pelennor, n'oubliez pas la Bataille de Dale. Pensez à ce qui aurait pu se passer ! Au feu du Dragon et aux féroces corps à corps en Ériador ! Et pas de Reine au Gondor ! Et nous autres revenant victorieux et pleins d'espoir, à un champ de ruines et de cendres. Mais cela fut évité – parce qu'un soir je rencontrai Thorin Oakenshield, au seuil du printemps, non loin de Bree. Une pure rencontre de hasard, comme nous disons en Terre du Milieu. »

APPENDICE

Notes sur les textes de « l'Expédition d'Érebor »

L'établissement du texte pose ici des problèmes complexes, difficiles à résoudre. La première version est un manuscrit complet, mais de tout premier jet et abondamment corrigé, que j'appellerai version A ; le titre en est « Histoire des rapports de Gandalf avec Thráin et Thorin Oakenshield ». Une copie dactylographiée de ce manuscrit, la version B, devait subir un grand nombre de remaniements ultérieurs, bien que d'ordre mineur. Cette version s'intitule « l'Expédition d'Érebor », et aussi « où Gandalf raconte comment il vint à mettre sur pied l'Expédition d'Érebor et à envoyer Bilbo avec les Nains ». On lira ci-dessous de larges extraits de la version dactylographiée.

Outre A et B (la « première version »), il existe un autre manuscrit, le manuscrit C, dépourvu de titre, qui relate l'histoire sous une forme plus concentrée et de construction plus serrée, omettant une part considérable de ce qui se trouve dans la première version et introduisant de nouveaux éléments, mais reprenant aussi (surtout vers la fin) de larges fragments de la version originale. Il me paraît certain que la version C est postérieure à B, et c'est celle que j'ai donnée ci-dessus, bien que manquent apparemment des fragments du début, situant à Minas Tirith la scène où Gandalf évoque ses souvenirs.

Les premiers paragraphes de la version B (donnée ci-dessous) sont presque identiques à un passage qui figure dans l'Appendice III (*le Peuple de Durin*) au *Seigneur des Anneaux*, et renvoient manifestement au récit qui les précède dans l'Appendice A, où il est question de Thrór et de Thráin ; quant à la fin de « l'Expédition d'Érebor », elle se retrouve presque mot pour mot dans l'Appendice A (III), et là aussi dans la bouche de Gandalf s'entretenant avec Frodo et Gimli, à Minas Tirith. D'après la lettre citée dans l'introduction, il est clair que mon père écrivit « l'Expédition d'Érebor », avec l'intention de l'insérer dans le récit intitulé *le Peuple de Durin*, dans l'Appendice A.

La dactylographie B de la première version commence comme suit :

Et c'est ainsi que Thorin Oakenshield devint l'Héritier de Durin, mais un héritier sans espoir d'héritage. Lors du sac d'Érebor, il était trop jeune pour porter les armes, mais à Azanulbizar, il s'était battu aux premiers rangs des assaillants ; et quand disparut Thráin, il avait quatre-vingt-quinze ans, et c'était un Nain illustre et de fière allure. Il ne possédait pas d'Anneau et (peut-être pour cette raison), il paraissait satisfait de demeurer en Ériador. Et là il travailla dur et s'enrichit tant qu'il put, et son peuple s'accrut des débris du Peuple de Durin, qui avaient entendu parler de son établissement, et dans leurs errances vinrent à lui. Et voilà qu'ils avaient de nouveau des belles demeures dans les montagnes et abondance de biens dans leurs magasins, et leur séjour ne semblait pas si déplaisant, et malgré cela ils ne cessaient d'évoquer, dans leurs chants, leur langueur du Mont Solitaire au loin, et du trésor, et les merveilles de la Grande Salle sous les feux de l'Arkenstone.

Et les années s'accumulèrent. Et dans le coeur de Thorin, les braises s'attisaient lorsqu'il ruminait l'injure faite à sa Maison et le devoir de vengeance dont il avait hérité à l'encontre du Dragon. Et tandis que résonnait la forge sous son puissant marteau, il songeait armes, armées, alliances ; mais les armées étaient dispersées, et les alliances rompues, et peu nombreuses les haches de son peuple ; et la rage au coeur il frappait le fer rougi sur l'enclume.

Gandalf n'avait pris jusqu'alors aucune part dans les fortunes de la Maison de Durin. Il n'avait pas eu beaucoup affaire aux Nains, bien qu'il fût ami de ceux qui avaient bon vouloir, et estimât bien les exilés du peuple de Durin qui vivaient à l'ouest. Mais il se trouva que passant un jour par l'Ériador (en se rendant dans la Comté où il n'avait pas mis les pieds depuis de longues années), il fit un bout de chemin avec Thorin Oakenshield et ils conversèrent ensemble et s'arrêtèrent pour la nuit à Bree.

Le matin, Thorin dit à Gandalf : « J'ai de gros soucis, et on dit que tu es sage et que tu en sais plus long que la plupart des gens sur ce qui se passe dans le monde. Viendrais-tu chez moi et m'écouterais-tu, et me prodiguerais-tu tes conseils ? »

À cela, Gandalf acquiesça, et lorsqu'ils eurent atteint la haute demeure de Thorin, il s'attarda en sa compagnie et écouta tout le récit des torts qu'il avait subis.

De cette rencontre devaient s'ensuivre maints actions et événements de la plus haute conséquence : telles la découverte de l'Anneau Unique et son introduction dans la Comté, et la désignation du Porteur de l'Anneau. Et ils furent nombreux à supposer que Gandalf avait prévu toutes ces choses, et qu'il avait choisi son moment pour sa rencontre avec Thorin. Mais nous pensons qu'il n'en fut rien. Car dans son récit de la Guerre de l'Anneau, Frodo, le Porteur de l'Anneau, transcrit les paroles de Gandalf sur ce point précis. Et voilà ce qu'il écrit :

À la place des mots, « Et voilà ce qu'il écrit », le manuscrit A, la première version, porte : « Ce passage fut omis du récit car il paraissait un peu long ; mais nous en donnons l'essentiel ici. »

Après le couronnement, nous séjournâmes dans une belle maison, à Minas Tirith, en compagnie de Gandalf, et il était tout joyeux, et bien que nous ne cessions de le questionner sur tout ce qui nous passait par l'esprit, sa patience semblait aussi inépuisable que son savoir. Je ne puis, à ce jour, me rappeler la plupart des choses qu'il nous dit ; souvent nous ne les comprenions pas. Mais de cette conversation, je me souviens très clairement. Gimli était là avec nous, et il dit à Peregrin :

« Il y a une chose qu'il me faut faire un de ces jours : je dois aller visiter votre fameuse Comté [228]. Pas pour voir plus de Hobbits ! Je doute que je puisse apprendre plus à leur sujet que je n'en sais déjà. Mais tout Nain de la Maison de Durin doit considérer ce pays avec émerveillement. N'est-ce pas là que furent ourdies la reconquête du Royaume sous la Montagne, et la chute de Smaug ? Sans parler de la fin de Barad-dûr ! Mais étrangement imbriqués se sont trouvés ces événements. Étrangement, très étrangement », dit-il, et il s'interrompit.

Puis les yeux fixés sur Gandalf, il reprit : « Mais qui tissa la trame ? Je crois bien n'y avoir jamais songé auparavant. Est-ce donc toi qui as concerté toutes ces choses, Gandalf ? Et si ce n'est pas toi, pourquoi as-tu conduit Thorin Oakenshield à une porte si insolite ? Pour trouver l'Anneau et l'emporter loin à l'Ouest et l'y cacher, et ensuite choisir le Porteur de l'Anneau – et pour rétablir le Royaume sous la Montagne, comme ça, en passant : n'était-ce point là ton dessein ? »

Gandalf ne répondit pas tout de suite. Il se leva et regarda par la croisée vers l'Ouest, à l'horizon de la mer ; et à cet instant se couchait le soleil, et son visage rayonnait. Et il demeura longtemps silencieux. Mais enfin il se tourna vers Gimli et dit : « Je ne sais pas la réponse. Car j'ai changé depuis ces jours, et je ne suis plus empêtré dans les soucis de la Terre du Milieu, comme je l'étais alors. À cette époque-là je vous aurais seulement répondu avec des mots comme ceux que j'adressais à Frodo, pas plus tard qu'au printemps dernier. Et dire que c'était seulement l'année dernière ! Mais cela n'a pas grand sens de mesurer le temps comme ça ! Donc à cette lointaine époque je dis à un petit Hobbit tout effaré : on a *voulu* que ce soit Bilbo qui trouve l'Anneau et non celui qui le forgea, et de même on a *voulu* que ce soit toi, le Porteur de l'Anneau. Et j'aurais pu ajouter : on a *voulu* que ce soit moi qui vous guide, tous les deux, dans ces aventures.

« Pour ce faire, j'ai usé en mon esprit conscient uniquement des moyens qui m'étaient octroyés, faisant ce que j'avais à faire d'après les raisons qui étaient les miennes. Mais quant à ce que je savais en mon cœur, ou ce que je savais avant de mettre le pied sur ces sombres rives : ça, c'est tout autre chose. Olórin, je fus, dans les pays de l'Ouest dont la mémoire s'est perdue, et seulement à ceux qui sont là-bas, parlerais-je plus ouvertement. »

Dans la version A, on lit ici : « et seulement à ceux qui sont là-bas (ou qui peuvent, peut-être, y retourner avec moi) parlerais-je plus ouvertement. »

Je dis alors : « Je te comprends un peu mieux maintenant, Gandalf, que je ne le faisais auparavant. Je pense cependant que Bilbo aurait pu refuser de quitter ses foyers, qu'on l'ait *voulu* ou pas, et moi de même. Et tu ne pouvais nous y contraindre. Tu n'avais même pas le droit d'essayer. Mais je suis encore curieux de savoir pourquoi tu as fait ce que tu as fait, tel que tu paraissais alors, un vieil homme tout gris. »

Là-dessus Gandalf leur explique ses incertitudes, à l'époque, quant aux intentions de Sauron, et ses craintes pour la Lórien et pour Rivendell (voir [ici](#)). Dans cette version, après avoir déclaré que de porter un coup direct à Sauron était plus urgent encore que de régler son compte à Smaug, il poursuit :

« Voilà pourquoi, afin de précipiter les événements, je m'en allais dès que l'expédition contre Smaug fut décidée, et je persuadais le Conseil d'attaquer d'abord Dol Guldur, pour prendre de vitesse Sauron avant qu'il n'attaquât la Lórien. Et c'est ce que nous fîmes, et Sauron se déroba. Mais il nous précédait toujours, dans ses noirs desseins. Je dois avouer que je pensais qu'il s'était vraiment rembuché, et que nous aurions de nouveau un répit : un intervalle de paix vigilante. Mais le répit ne dura pas longtemps. Sauron décida de jouer le prochain coup. Il retourna immédiatement au Mordor, et à peine dix ans et il se révélait.

« Alors tout s'obscurcit. Et cependant, ce n'était pas là son plan initial ; et au bout du compte, ce fut une erreur. La résistance avait encore où se concerter librement, loin de l'ombre. Comment le Porteur de l'Anneau s'en serait-il tiré s'il n'y avait pas eu Lórien et Rivendell ? Et ces contrées auraient pu tomber aux mains de Sauron, s'il était d'emblée acharné contre elles au lieu d'épuiser la moitié de ses forces dans l'assaut sur Gondor.

« Et voilà, je vous ai tout dit. Ce fut ma raison principale. Mais une chose est de voir ce qu'il y a à faire, et une tout autre de trouver les moyens. Je commençais à sérieusement m'inquiéter de la situation dans le Nord, lorsque je rencontrais, un beau jour. Thorin Oakenshield : vers le milieu de mars 2941, me semble-t-il. J'écoutais toute son histoire, et je me pris à penser : « Eh bien, voici au moins un ennemi de Smaug ! Et qui mérite qu'on l'aide ! Je dois faire ce que je peux pour lui ; j'aurais dû songer aux Nains avant ! »

« Et puis, il y avait les gens de la Comté. Ce fut lors du Rude Hiver dont aucun d'entre vous ne peut se rappeler [\[229\]](#), que je commençais, dans mon coeur, à leur vouloir du bien. Ils se trouvaient vraiment aux abois ; soumis à une terrible épreuve, l'une des pires qui jamais leur fut échue, mourant de froid et de faim durant l'épouvantable famine qui s'ensuivit. Mais c'est alors qu'on put mesurer leur courage et leur pitié secourable. Et s'ils survécurent, ce fut grâce à leur endurance et leur force d'âme, mais aussi à cette compassion. Et je voulais qu'ils survivent encore. Et d'autres malheurs, je le sus, guettaient tôt ou tard les pays de l'Ouest, mais d'un genre tout différent : la guerre sans merci. Et pour surmonter cette épreuve, il allait falloir aux gens de la Comté quelque chose de plus que ce qu'ils avaient alors. Et il n'était pas facile de savoir à quoi ça tenait. Eh bien, il leur faudrait en savoir un peu plus long, comprendre un peu mieux l'enjeu, ce qui se passait dans le

monde, et quelle était leur position à eux dans tout cela.

« Ils avaient commencé à oublier : à oublier leurs propres origines et leurs légendes, à oublier le peu qu'ils avaient jamais su du monde en sa magnificence. Tout cela n'était pas encore disparu, mais cela s'enfouissait peu à peu : la mémoire des choses grandes et des choses périlleuses. Mais tu ne peux pas enseigner cela à tout un peuple, hâtivement. Et le temps manquait. Et de toute manière, il faut bien commencer quelque part, et par quelqu'un. Disons qu'il fut « choisi », et que je fus seulement choisi pour le choisir, lui ; toujours est-il que je jetais mon dévolu sur Bilbo. »

« C'est justement ce que je voulais savoir, dit Peregrin. Pourquoi lui ? »

« Et comment choisir un Hobbit parmi tous les autres Hobbits dans ce dessein précis ? dit Gandalf. Je n'avais pas le temps de faire mon tri parmi eux ; mais j'en étais venu à connaître ma Comté sur le bout des doigts ; même si à l'époque où je rencontrais Thorin, je n'y avais pas mis les pieds depuis vingt ans, retenu au loin par de plus sombres affaires. De sorte que tout naturellement, passant en revue les Hobbits de ma connaissance, je me suis dit : « Il me faut une bouffée de Took (mais pas trop. Maître Peregrin), et pour base quelque chose de solide, d'un genre plus flegmatique, un Baggins peut-être ». Et voilà mon Bilbo tout désigné ! Je l'avais bien connu autrefois, presque tout enfant et jusqu'à ce qu'il atteigne sa majorité, mieux qu'il ne me connaissait, lui. À cette époque, j'avais de l'affection pour lui ; et voilà que je le retrouvais « libre » – disponible pour ce que j'en voulais faire, car bien entendu, je ne sus rien de tout cela avant de retourner dans la Comté. J'appris qu'il ne s'était jamais marié. Je trouvais ça curieux, bien que je crusse comprendre pourquoi ; et la raison que je soupçonnais n'était pas celle que me fournirent la plupart des Hobbits : qu'il s'était trouvé tout jeune à la tête d'une grande fortune, et son propre maître. Non, je devinais qu'il avait voulu demeurer « libre » pour une autre raison, bien plus profonde et qui lui était propre, une raison qu'il ne comprenait pas lui-même – ou se refusait à reconnaître, car elle l'effrayait. Il voulait cependant être libre de partir lorsque surviendrait la chance, ou lorsqu'il aurait rassemblé son courage. Je me souvenais comme il me harcelait de questions lorsqu'il était gamin, sur les Hobbits qui un beau jour « s'en étaient allés », comme on disait dans la Comté. Deux, au moins, de ses oncles du côté Took, l'avaient fait. »

Ces oncles étaient Hildifons Took, qui « s'en alla en voyage et ne revint jamais », et Isengar Took (le plus jeune des douze enfants du Vieux Took), dont on disait qu'il « était parti en mer » dans sa jeunesse (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice C, Arbre généalogique des Took de Great Smials).

Lorsque Gandalf accepta l'invitation de Thorin, de l'accompagner chez lui, dans les Montagnes Bleues :

« Nous passâmes en fait par la Comté, bien que Thorin ne voulût pas s'arrêter assez longtemps pour que cela me soit de quelque utilité. Et d'ailleurs, je crois volontiers que ce fut mon exaspération de voir le mépris hautain avec lequel il traitait les Hobbits, qui me mit tout d'abord dans la tête l'idée de les fourrer ensemble. Pour lui, ce n'était guère que des culs-terreux qui se trouvaient travailler les champs, des deux côtés de la route ancestrale des Nains, menant aux Montagnes. »

Dans cette première version, Gandalf relate longuement comment, après sa visite à la Comté, il revint chez Thorin, et le persuada « d'abandonner ses desseins grandioses, et de partir secrètement – et de prendre Bilbo avec lui ». Et dans la dernière version ([[ici...](#)]), on n'en dit pas plus.

Enfin je me décidais et je revins chez Thorin. Je le trouvais en grand conclave avec des parents à lui. Il y avait là Balin et Glóin, et d'autres encore.

« Eh bien, qu'est-ce que tu as à nous raconter ? » me demanda Thorin dès que j'entraï.

« Ceci tout d'abord, répondis-je. Tes propres idées sont celles d'un roi, Thorin Oakenshield, mais ton royaume n'est plus. S'il y a espoir de le rétablir un jour, ce dont je doute, il te faut commencer petitement. Ici, loin de tout danger, je me demande si tu te rends vraiment compte de la puissance d'un grand Dragon ! Et ce n'est pas tout : il y a une ombre qui envahit rapidement le monde, une Ombre bien plus terrible. Et ils s'entraideront, tous deux. » Et ils n'auraient pas manqué de le faire, si je n'avais pas attaqué au même moment Dol Guldur. « Totalement inutile serait une guerre ouverte ; et d'ailleurs, il te serait impossible de mettre ça sur pied. Il va te falloir tenter quelque chose de plus simple, et cependant de plus audacieux, quelque chose, en fait, de quasi désespéré. »

« Tu es à la fois vague et inquiétant, dit Thorin. Parle plus clairement ! »

« Eh bien d'abord, dis-je, cette expédition, il va te falloir l'entreprendre toi-même, et il te faudra procéder *secrètement*. Pas question de messagers, de hérauts ou de provocation en duel, Thorin Oakenshield ! Tout au plus, peux-tu emmener avec toi quelques parents ou fidèles serviteurs. Mais il te faudra quelque chose d'autre, quelque chose d'imprévu. »

« Nomme-le ! » dit Thorin.

« Attends un peu ! dis-je. Tu espères en finir avec ce Dragon mais il est non seulement très puissant. C'est un vieux Dragon maintenant et très rusé ! Dès le début de ton entreprise, il va te falloir compter avec cela : sa mémoire et son odorat. »

« Naturellement, dit Thorin. Les Nains ont plus souvent affaire aux Dragons que le commun des mortels, et tu ne fais pas la leçon à un ignorant. »

« Très bien, répondis-je. Mais il me semblait que dans tes propres plans, tu ne tenais pas grand compte de ce point. Mon plan est une ruse de guerre, un *stratagème* [230]. Smaug ne repose pas sur sa couche somptueuse sans faire de rêve, Thorin Oakenshield. Et il rêve de Nains ! Tu peux être sûr qu'il explore ses demeures jour après jour et nuit après nuit pour s'assurer qu'il n'y a pas la moindre bouffée de Nains dans les parages ; et il fait ça tous les soirs avant d'aller dormir – et dormir d'un demi-sommeil, l'oreille tendue, guettant la frappe des pieds de Nains ! »

« Tu fais de ton *stratagème* quelque chose d'aussi difficile et d'aussi hasardeux qu'une vulgaire attaque de front, dit Bálin. Difficile au point d'être impossible ! »

« Oui, c'est difficile, répondis-je. Mais ce n'est pas difficile au point d'être *impossible*, ou je ne perdrais pas mon temps ici. Je dirais que c'est difficile au point d'être *absurde* ; de sorte que je vais vous suggérer une solution au problème, tout aussi absurde. Prenez un Hobbit avec vous. Smaug n'a

probablement jamais entendu de Hobbit, et certainement, il n'en a jamais senti un. »

« Quoi ! s'écria Glóin. Un de ces nigauds, là-bas dans la Comté ! Et à quoi diable pourrait-il servir sur terre, ou sous... Il peut bien avoir l'odeur qu'il veut, il n'oserait même pas s'approcher assez près d'un dragonneau tout frais éclos pour qu'on la sente, son odeur ! »

« Allons, allons, dis-je. Voilà qui est tout à fait injuste. Tu ne sais pas grand-chose sur les gens de la Comté, Glóin. Je pense que tu les crois un peu simples, parce qu'ils sont généreux et ne marchandent pas, et que tu les crois timorés parce que tu ne leur vends jamais des armes. Tu as tort. De toute manière, il y en a un que je t'ai choisi pour compagnon, Thorin.

Il est adroit et intelligent, bien que rusé, et loin d'être téméraire. Mais je crois qu'il a du courage, du grand courage selon les critères de son peuple. Ils sont, comme vous diriez « braves à la rigueur ». Il faut mettre les Hobbits en mauvaise passe, pour vraiment se rendre compte de ce qu'ils valent. »

« C'est une expérience qui ne se peut faire, répondit Thorin. Car pour ce que j'ai pu en voir, ils se débrouillent pour éviter justement d'être en mauvaise passe. »

« C'est vrai, dis-je. C'est un peuple très raisonnable. Mais ce Hobbit-là est un peu différent des autres. Je crois qu'on pourrait le persuader de courir des risques. Je crois que dans son cœur, il désire vraiment avoir – avoir, comme il dirait, une aventure. »

« Pas à mes frais ! » dit Thorin se levant et arpentant la pièce, furieux. « Ça, ce n'est pas des conseils, mais des sottises ! Je ne vois pas ce qu'un Hobbit, bon ou mauvais, pourrait faire qui vaudrait l'entretien qu'il me coûterait pour une seule de ses journées ! Quand bien même on pourrait le convaincre de se mettre en route ! »

« Tu ne vois pas ! Mais plus probablement, tu n'entendras pas, répondis-je. Les Hobbits se déplacent sans efforts plus silencieusement que tous les Nains du monde, alors même qu'il en irait de leur vie ! Ils ont, je crois bien, la démarche la plus légère de tous les mortels. Ça, tu ne sembles pas l'avoir remarqué, Thorin Oakenshield, lorsque tu as foulé les routes de la Comté en faisant un vacarme (je peux te le dire !) que les habitants pouvaient entendre à un mille à la ronde ! Lorsque je dis qu'il te faudra plus de ruse, je veux dire de ruse professionnelle. »

« De ruse professionnelle s'écria Balin, donnant à mes mots un sens assez différent de ce que j'avais voulu dire. Tu songes à un chercheur de trésor expérimenté ? On en trouve encore ? »

J'hésitais. Ça prenait nouvelle tournure et je n'étais pas très sûr comment m'en tirer. « Je crois, dis-je à la fin, que ce sont des gens qui, pour le prix, vont où vous n'osez aller, ou du moins ne le pouvez et s'emparent de ce que vous désirez. »

Les yeux de Thorin s'allumèrent au souvenir des trésors perdus. « Mais un voleur patenté, tu veux dire », grogna-t-il avec mépris. « On pourrait envisager la chose, si la récompense n'était pas trop élevée. Mais en quoi tout ça concerne ces culs-terreux ? Ils boivent dans des pots de terre, et ils ne savent pas la différence entre une pierre précieuse et une perle de verre ! »

« Je voudrais bien que tu ne parles pas toujours avec tant d'assurance de ce que tu ne sais pas, dis-je sévèrement. Ces villageois ont vécu dans la Comté quelque quatorze cents ans, et ils ont appris beaucoup de choses en ce temps. Ils ont été en rapport avec les Elfes et les Nains un millier d'années avant que

Smaug ne vienne en Érebor. Aucun d'eux n'est riche au sens où vos ancêtres l'entendaient, mais vous découvrirez qu'il y a dans certaines de leurs demeures, de plus belles choses que tu n'en as ici, Thorin. Le Hobbit auquel je pense possède des bijoux en or, et il mange avec des ustensiles d'argent, et boit du vin dans des verres de cristal taillé. »

« Je vois enfin où tu veux en venir, dit Balin. C'est un voleur. Et voilà pourquoi tu nous le recommandes ! »

Là-dessus je crois que je perdis patience et prudence. Les Nains ont l'orgueilleuse conviction que personne ne peut posséder ou fabriquer une chose de valeur, sauf eux, et que toutes les autres belles choses se trouvant en d'autres mains, ont dû être ou bien obtenues des Nains, ou bien volées un jour ou l'autre ; et cette suffisance était plus que je n'en pouvais supporter sur le moment. « Un voleur ? dis-je en riant. Eh bien oui. Un voleur professionnel bien sûr ! Comment diable un Hobbit se trouverait-il autrement en possession d'une cuiller d'argent ! Je mettrai la marque du voleur sur sa porte, et comme ça vous la trouverez ! » Et de fureur, je me levais, et dis avec une chaleur dont je fus moi-même surpris : « Tu dois chercher cette porte, Thorin Oakenshield. *Je parle sérieusement.* » Et soudain, je sentis que j'étais en effet aussi sérieux que possible. Cette curieuse idée que j'avais eue n'était pas une blague. C'était *la bonne* ! Il importait au plus haut point qu'elle soit réalisée. Il fallait que les Nains rabattent de leur superbe.

« Écoutez-moi bien, Gens de Durin, m'écriais-je. Si vous persuadez un Hobbit de venir avec vous, vous réussirez. Sinon, vous échouerez. Et si vous vous refusez même à tenter la chose, alors j'en ai fini avec vous. Je ne vous prodiguerai plus ni conseils ni secours, jusqu'à ce que l'Ombre se saisisse de vous ! »

Thorin se tourna et me regarda avec étonnement, et il y avait de quoi. « De grands mots ! dit-il. Très bien, je viendrai. Tu dois avoir la prescience de quelque chose, à moins que tu ne sois tout simplement fou ! »

« Bon, dis-je. Mais tu dois venir de plein gré, et non seulement dans l'espoir de démontrer que je suis un sot. Tu dois être patient et tu ne dois pas te laisser facilement décourager, si ni la bravoure ni le désir d'aventure dont je te parle n'apparaissent au premier abord. Il les niera. Il essayera de reculer, mais tu ne *dois pas* le laisser. »

« Ça ne lui servira à rien de marchander, si c'est ça dont tu parles ! dit Thorin. Je lui offrirai une bonne récompense pour tout ce qu'il récupère, et rien de plus. »

Ce n'était pas ça que je voulais dire, mais il semblait inutile de continuer. « Il y a encore une chose, repris-je. Tu dois faire tous tes plans et tes préparatifs à l'avance. Il faut que tout soit fin prêt. Une fois convaincu, il ne doit pas avoir le temps d'y repenser à deux fois. Vous devez quitter la Comté sur-le-champ, et partir tout droit vers l'est, à la conquête du trésor. »

« Il a l'air d'une bien bizarre créature, ton voleur, dit un jeune Nain appelé Fili (le neveu de Thorin, comme je devais l'apprendre par la suite). Quel est son nom, ou le nom qu'il utilise ? »

« Les Hobbits utilisent leur vrai nom ; et il n'en a qu'un, Bilbo Baggins. »

« En voilà un nom ! » dit-il, et il se mit à rire.

« Bilbo trouve son nom parfaitement respectable, dis-je. Et il lui convient. Car c'est un célibataire d'âge mûr, et qui se fait un peu gras et avachi. Actuellement il ne pense qu'à la nourriture. Il a toujours un garde-manger bien garni, me suis-je laissé dire, et peut-être plus d'un. En tout cas, vous

feriez bonne chère. »

« Ça suffit, dit Thorin. Si je n'avais pas donné ma parole, à présent je ne viendrais pas. Je ne suis nullement d'humeur à ce qu'on se moque de moi. Car je suis sérieux, moi aussi. Du plus grand sérieux, et j'ai la rage au cœur ! »

Je ne fis pas attention à cela. « Écoute un peu, Thorin, dis-je. Voici avril bien avancé, et le printemps est là. Prends tes dispositions au plus vite. J'ai à faire, mais je serai de retour dans une semaine. Lorsque je reviendrai, si tout est prêt, je chevaucherai en avant pour préparer le terrain. Et ensuite, nous lui rendrons tous visite ensemble, le jour suivant. »

Et là-dessus, je pris congé, ne souhaitant pas donner à Thorin plus de chance de se dédire que Bilbo n'en aurait. Le reste de l'histoire vous est bien connu – du point de vue de Bilbo. Si j'en avais écrit la relation, cela aurait été un peu différent. Il ne savait pas tout ce qui se passait ; le soin, par exemple, que je pris pour que l'arrivée d'un large groupe de Nains à Bywater, à l'écart de la grande route et hors de leurs chemins battus, ne parvienne pas trop tôt à ses oreilles.

C'était le matin du mardi 25 avril 2941, que je rendis visite à Bilbo, et bien que sachant plus ou moins à quoi m'attendre, je dois dire que ma confiance fut ébranlée. Je vis que les choses seraient beaucoup plus difficiles que je ne le pensais. Mais je m'obstinais. Le jour suivant, mercredi 26 avril, j'amenais Thorin et ses compagnons à Bag End ; péniblement, en ce qui concerne Thorin – car au dernier moment, il ne voulait plus venir ; et bien entendu, Bilbo était complètement ahuri et se comporta ridiculement. En fait, tout alla au plus mal pour moi, dès le début ; et cette misérable affaire du « voleur professionnel », que les Nains s'étaient mise solidement dans la tête, ne fit qu'aggraver les choses. Je fus soulagé d'avoir dit à Thorin que nous aurions à passer la nuit à Bag End, car il nous fallait du temps pour discuter des moyens et mesures à prendre. Cela me donna une dernière chance. Si Thorin avait quitté Bag End sans que je puisse le voir seul, mon plan aurait échoué.

On verra que certains éléments de cette conversation se retrouvent dans la version plus tardive, insérée dans la discussion entre Gandalf et Thorin, à Bag End.

À partir de là, le récit de la dernière version suit de près la première, et nous n'en citerons plus rien ici, hors un passage de la fin. Dans la première version, lorsque Gandalf cesse de parler, Frodo note que Gimli se mit à rire.

« Cela paraît toujours aussi absurde, dit-il. Même maintenant que tout a tourné mieux que bien. Je connaissais Thorin, bien entendu ; et j'aurais bien voulu être là, mais à l'époque de ta première visite chez nous, j'étais parti. Et on ne m'autorisa pas à participer à l'Expédition. Trop jeune, dirent-ils, bien qu'à soixante-deux ans, je me croyais dans la force de l'âge. Eh bien, je suis content d'avoir entendu toute l'histoire. Si c'est bien toute l'histoire ! J'ai idée que même à présent, tu ne nous dis pas tout ce que tu sais ? »

« Bien sûr que non ! » dit Gandalf.

Et après cela, Meriadoc questionne encore Gandalf à propos de la carte et de la clef trouvées en la possession de Thráin ; et au cours de

sa réponse (dont l'essentiel figure dans la dernière version, à un autre point du récit), Gandalf dit :

« Il y avait neuf ans que Thráin avait quitté son peuple, lorsque je le trouvais gisant là, dans une basse fosse de Dol Guldur, depuis au moins cinq ans. Je ne sais comment il a pu tenir si longtemps, ni comment il est parvenu à garder ces choses dissimulées durant toutes ces épreuves. Je pense que le Pouvoir-Ténébreux, ne voulant rien de lui sinon l'Anneau et le lui ayant dérobé, l'a abandonné à son sort, se contentant de le jeter aux oubliettes, prisonnier rompu par les tourments et de le laisser là à son délire, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Un léger oubli ; mais qui devait se révéler fatal. C'est souvent le cas des légers oublis.

LA QUÊTE DE L'ANNEAU

*Où Gandalf raconte à Frodo
le périple des Noirs Cavaliers*

GOLLUM fut fait prisonnier au Mordor, en l'année 3117, et traîné à Barad-dûr, et là questionné et supplicié. Lorsqu'il eut tiré de lui ce qu'il put, Sauron le relâcha et le laissa prendre le large. Il se méfiait de Gollum, pressentant en lui quelque chose d'indomptable, qu'il ne pourrait vaincre, même par l'Ombre de la Peur, sauf à le détruire en son corps. Mais Sauron perçut combien profonde était la rancoeur de Gollum envers ceux qui l'avaient « détroussé » ; et devinant qu'il irait à leur recherche pour se venger, il espéra qu'il conduirait ainsi ses espions jusqu'à l'Anneau.

Cependant Gollum tomba rapidement aux mains d'Aragorn qui l'emmena au nord de la Forêt de Mirkwood, et bien qu'on l'ait suivi à la trace, on ne put le délivrer avant qu'il ne fût mis en lieu sûr. Or Sauron avait bien entendu parler des « Halflings », mais il ne s'était jamais soucié d'eux, et il ne savait même pas où se trouvait leur pays. De Gollum, même sous la torture il n'avait pu obtenir d'indications claires, Gollum n'ayant lui-même qu'une idée assez imprécise et, au surplus, déformant ce qu'il en savait. Hors la mort, rien ne le pouvait vaincre, comme l'avait en effet deviné Sauron, à la fois parce qu'il était un halfling de nature, et pour une autre raison que Sauron ne comprenait pas pleinement, étant lui-même consumé de désir pour l'Anneau. Et Gollum se prit alors d'une haine pour Sauron plus grande encore que sa terreur, voyant en lui son ennemi le plus redoutable et son rival. Et c'est ainsi qu'il osa faire semblant de croire que le pays des Halflings s'étendait près des lieux où il avait autrefois séjourné, sur les berges de la Rivière des Iris.

Or Sauron apprenant la capture de Gollum par les chefs de ses ennemis, en conçut grande hâte et effroi. Mais aucun de ses espions et émissaires ordinaires ne lui pouvait fournir la moindre indication. Et cela pour une large part, en raison de la vigilance des Dúnedain, mais aussi de la perfidie de Saruman, dont les propres serviteurs prenaient en embuscade les envoyés de Sauron, ou les détournaient de leur chemin. Et Sauron vint à s'en apercevoir, mais il n'avait pas encore le bras assez long pour atteindre Saruman à Isengard. C'est pourquoi il dissimula ce qu'il savait de la trahison de Saruman et ravalait sa colère,

attendant son heure, et se prépara à une guerre terrible, où il projetait de balayer ses ennemis et de les rejeter en mer d'Occident. Au bout du compte, il décida qu'en cette heure, il lui fallait recourir à ses serviteurs les plus puissants, les Spectres de l'Anneau, ces créatures qui dépouillées de tout vouloir propre, hors le sien, étaient chacune entièrement soumises à l'Anneau qui les avait asservies, et que détenait Sauron.

Et rares étaient ceux qui pouvaient résister à une seule de ces créatures d'effroi et (pensait Sauron), pour peu qu'elles soient toutes réunies sous le commandement de leur terrible capitaine, le Seigneur de Morgul, il n'y avait point de résistance possible. Et cependant, pour les présents desseins de Sauron, leur intervention présentait des inconvénients : car même invisibles et sans armes, elles inspiraient une terreur telle que leur survenue serait promptement ébruitée, et leur mission percée à jour par les Sages.

Ainsi Sauron se prépara-t-il à frapper un coup double – et par la suite, nombre de gens devaient y voir le commencement de la Guerre de l'Anneau. Les deux coups furent assénés simultanément. Les Orcs assaillirent le royaume de Thranduil, avec ordre de se ressaisir de Gollum ; et le Seigneur de Morgul fut dépêché pour combattre ouvertement le Gondor. Cela se passait vers la fin de juin 3118. Pour Sauron, il s'agissait de mettre à l'épreuve la résistance de Denethor et sa capacité de riposte, et elles se révélèrent plus grandes qu'il ne l'avait escompté. Mais cela ne l'inquiéta guère car il n'avait jeté dans l'assaut qu'une minime partie de ses forces, et son but principal avait été de faire passer la venue des Nazgûl pour une simple manoeuvre politique dans sa guerre avec le Gondor.

C'est pourquoi lorsque Osgiliath fut prise et le pont rompu, Sauron rappela ses troupes et ordre fut donné aux Nazgûl de se mettre en quête de l'Anneau. Mais Sauron ne sous-estimait pas les pouvoirs et la vigilance des Sages, et il fut enjoint aux Nazgûl d'agir aussi secrètement que possible. À cette époque, le Chef des Spectres de l'Anneau habitait Minas Morgul avec six compagnons, tandis que son Second, Khamûl, l'Ombre de l'Orient, résidait à Dol Guldur, en tant que lieutenant de Sauron, avec un autre qui lui servait de messager [231].

Et le Seigneur de Morgul fit franchir l'Anduin à ses compagnons sans armes et sans montures et invisibles à tous yeux, mais émanait d'eux une épouvante obscure qui frappait tout être vivant qu'ils croisaient. Ils se mirent en route, croit-on, le 14 juillet. Lentement et furtivement, ils passèrent à travers l'Anórien, et par les Gués de l'Entwash, atteignirent le Wold ; et les précédait une sombre rumeur

d'effroi, on ne savait de quoi. Ils parvinrent sur la rive ouest de l'Anduin, un peu au nord de Sarn Gebir, où ils avaient rendez-vous ; et là ils reçurent armes et armures, et des chevaux, et on les fit secrètement passer de l'autre côté du fleuve. C'était (croit-on) aux environs du 17 juillet. Et ils gagnèrent le nord, à la recherche de la Comté, la terre des Halflings.

Vers le 22 juillet, ils retrouvèrent leurs compagnons, les Nazgûl de Dol Guldur, dans le Champ du Célébrant. Et ils apprirent que Gollum avait échappé aux Orcs qui l'avaient repris, et aux Elfes qui le poursuivaient, et qu'il avait disparu. Et Khamûl leur dit également qu'aucune habitation des Halflings ne se pouvait découvrir dans le Val d'Anduin, et que le village des Stoors, près de la Rivière des Iris, avait été depuis longtemps abandonné. Mais le Seigneur de Morgul, ne voyant meilleur parti à prendre, se résolut de poursuivre ses recherches vers le nord, espérant que le hasard lui livrerait Gollum ou le ferait trouver la Comté. Qu'elle soit à proximité de la contrée tant haïe de Lórien lui semblait vraisemblable, à moins qu'elle ne fût située dans les confins de Galadriel. Mais il ne voulait pas défier les pouvoirs de l'Anneau Blanc, ni pénétrer pour l'instant en Lórien. Et c'est ainsi que passant entre la Lórien et les Montagnes, les Neuf chevauchèrent droit au nord, semant devant eux une terreur qui s'attardait dans leur sillage ; mais ils ne trouvèrent rien de ce qu'ils cherchaient, ni aucune nouvelle qui pût leur servir.

Et au bout du compte, ils s'en retournèrent, mais l'été tirait à sa fin, et croissaient la fureur et l'inquiétude de Sauron. Lorsqu'ils se retrouvèrent dans le Wold, on était déjà en septembre ; et vinrent à leur rencontre des messagers de Barad-dûr, porteurs de menaces si effroyables de la part de leur maître, qu'elles épouvantèrent jusqu'au Seigneur Morgul lui-même. Car Sauron venait d'apprendre les termes d'une prophétie qui se disait au Gondor, et aussi que Boromir était parti en guerre, et les méfaits de Saruman, et la capture de Gandalf. De tout cela, il avait conclu que ni Saruman ni aucun des autres Mages n'était pour l'instant en possession de l'Anneau, mais que Saruman savait à tout le moins où il pouvait être dissimulé. Il fallait maintenant faire vite et abandonner tout secret.

C'est pourquoi les Spectres de l'Anneau reçurent l'ordre de se rendre à Isengard incontinent. À bride abattue, ils chevauchèrent à travers le Rohan, et telle fut la terreur sur leur passage que bien des gens fuirent la contrée et s'en allèrent tout éperdus vers le nord ou vers l'ouest, croyant que la guerre accourait de l'Orient sur les traces des noirs coursiers.

Deux jours après que Gandalf eut quitté Orthanc le Seigneur de

Morgul s'arrêta devant la Porte d'Isengard. C'est alors que Saruman, déjà furieux et terrifié de l'évasion de Gandalf, mesura l'étendue du péril où il s'était mis, dans l'entre-deux de ses ennemis, et connu pour traître des uns et des autres. Et grand peur fut la sienne, car son espoir de tromper Sauron ou du moins de jouir de ses faveurs au jour de la victoire, était anéanti. Et il n'avait d'autre alternative que de trouver lui-même l'Anneau ou d'être livré à la ruine et aux tourments. Mais il avait encore prudence et ruse ; il avait fortifié Isengard en vue précisément de cette sombre éventualité, et le Cercle d'Isengard ne se pouvait forcer même par le Seigneur de Morgul et ses compagnons, hors un siège en règle. Aussi à ses défis et exigences, le Seigneur de Morgul ne reçut en réponse que la voix de Saruman, laquelle par un quelconque stratagème, semblait s'élever de la Porte même.

« Ce n'est pas un pays que vous cherchez, dit la voix. Je sais ce que vous cherchez, bien que vous ne le nommiez point. Je ne l'ai pas, comme doivent le savoir assurément ses serviteurs, sans même qu'on le leur dise ; car si je l'avais, vous plieriez le genou devant moi et m'appelleriez « Seigneur » ! Et si je savais où était cachée la chose, je ne serais pas ici, mais parti bien avant que vous ne veniez m'en déposséder. Un seul, je le devine, est détenteur de ce secret ; un nommé Mithrandir, ennemi de Sauron. Et comme il a quitté Isengard, il y a à peine deux jours, cherchez-le donc dans les environs ! »

Et la voix de Saruman avait encore pouvoir tel que même le Seigneur des Nazgûl ne mit pas en doute ce qu'elle avait proféré : vérité ou approximation de la vérité ; mais promptement, il tourna bride et quittant la Porte, se mit immédiatement à la recherche de Gandalf à travers le Rohan. Ainsi advint-il qu'au lendemain soir, les Noirs Cavaliers tombèrent sur Grima Wormtongue qui courait prévenir Saruman que Gandalf était venu à Édoras, et avait averti le Roi Théoden des perfidies qui se tramaient en Isengard. En cette heure, le Wormtongue se vit tout près de mourir de peur : mais endurci par l'habitude de la trahison, il aurait dit tout ce qu'il savait sous de bien moindres menaces.

« Oui, oui, je peux vous l'affirmer assurément, Seigneur, dit-il. Je les ai entendus s'entretenir ensemble à Isengard. Le pays des Halflings : c'est de là que vint Gandalf, et c'est là qu'il voulait retourner. Là maintenant il cherche un cheval.

« Pitié, épargnez-moi ! Je parle aussi vite que je peux. Il faut prendre à l'ouest, par la Trouée de Rohan là-bas, et puis au nord, et ensuite un peu à l'ouest, jusqu'au prochain grand fleuve qui barre la route : Flot-Gris est son nom ; et de là, franchis les Gués de Tharbad, la vieille route vous conduit aux frontières. Ils appellent ça « La

Comté ».

« Oui, en vérité, Saruman connaît bien ce pays. Il en recevait des provisions par la route. Épargnez-moi. Seigneur ! En vérité je ne soufflerai mot à quiconque de notre rencontre ! »

Le Seigneur des Nazgûl concéda la vie au Wormtongue, non par pitié, mais parce qu'il jugea sa terreur telle qu'il n'oserait jamais parler de leur rencontre à âme qui vive (et ce fut le cas effectivement), et il vit que c'était un être vil, susceptible de faire grand mal encore à Saruman, s'il avait la vie sauve. Aussi le laissa-t-il gisant à terre, et s'en fut-il, sans prendre la peine de retourner à Isengard. La vengeance de Sauron pouvait attendre.

Or donc, il scinda sa compagnie en quatre paires, et ils allèrent séparément, mais lui-même prit la tête avec la plus rapide des paires. Cheminant ainsi, ils passèrent à l'ouest, hors du Rohan, et explorèrent les solitudes désolées de l'Enedwaith, pour parvenir enfin à Tharbad. De là, ils chevauchèrent à travers le Minhiriath, et ils ne s'étaient même pas encore regroupés qu'une rumeur d'effroi se répandait autour d'eux, et les bêtes sauvages se terraient, et les hommes solitaires se sauvaient au loin. Mais ils firent prisonniers quelques fugitifs sur la route ; et à la joie du Capitaine, il apparut que deux d'entre eux étaient des espions au service de Saruman. Et de l'un d'eux, Saruman avait fait actif usage entre Isengard et la Comté, et bien qu'il n'ait jamais été lui-même au-delà de Southfarthing, il était en possession de cartes dessinées par Saruman, qui représentaient en détail la Comté. Les Nazgûl s'emparèrent des cartes, et envoyèrent l'espion à Bree, poursuivre ses activités, l'avertissant toutefois qu'il était désormais au service du Mordor, et que s'il essayait jamais de revenir à Isengard, ils l'exécuteraient dans les tortures.

La nuit blanchissait en ce vingt-deuxième jour de septembre lorsque chevauchant à nouveau de concert, ils atteignirent les Gués de Sarn, et les confins sud de la Comté. Ils les trouvèrent gardés, car les gardes-frontières leur barrèrent la route. Mais c'était là une tâche au-delà des forces des Dúnedain ; et peut-être auraient-ils échoué quand bien même leur capitaine Aragorn eût été parmi eux. Mais il était loin au nord, sur la Route Est, près de Bree ; et même aux Dúnedain, le coeur faillit. Certains fuirent vers le nord, espérant porter la nouvelle à Aragorn, mais ils furent poursuivis et tués, ou chassés dans les solitudes. D'autres eurent le courage de défendre le gué, et ils tinrent bon tant qu'il fit jour, mais à la nuit, le Seigneur de Morgul les balaya, et les Noirs Cavaliers pénétrèrent dans la Comté ; et avant que ne chantent les coqs, au petit matin de ce vingt-troisième jour de septembre, certains d'entre eux parcouraient le pays, se dirigeant vers

le Nord, dans le même temps où Gandalf, monté sur Shadowfax, chevauchait loin derrière, à travers le Rohan.

Autres versions de l'histoire

J'ai choisi de donner la version imprimée ci-dessus, comme étant la plus complète du point de vue de l'élément narratif ; mais il y a bien d'autres écrits qui portent sur ces événements, ajoutant ou modifiant le récit sur des points importants. Ces manuscrits posent divers problèmes, et leurs relations sont obscures, bien qu'ils proviennent tous indubitablement de la même période ; il suffira donc de noter l'expérience de deux autres récits primaires, outre celui qu'on vient de lire (appelé par commodité, 'A'). Une seconde version ('B') est quasiment conforme à 'A' quant à la structure narrative, mais une troisième ('C'), qui se présente sous forme d'un schéma dramatique se situant à un moment plus tardif de l'histoire, introduit des différences notables, et j'ai tendance à penser que pour ce qui est de l'ordre de la composition, ce récit est le dernier en date. En outre, il y a des matériaux ('D') qui intéressent plus particulièrement le rôle de Gollum dans les événements ; et enfin d'autres notes portant sur cette partie de l'histoire.

En 'D', il est dit que les révélations que fait Gollum à Sauron, au sujet de l'Anneau et du lieu où il fut trouvé, suffisent pour prouver à celui-ci, qu'il s'agit effectivement de l'Anneau Unique ; mais quant au sort actuel dudit Anneau, Sauron peut seulement découvrir qu'il a été volé par une créature du nom de *Baggins* dans les Monts de Brume, et que *Baggins* est originaire d'un pays appelé *la Comté*. Les craintes de Sauron sont considérablement apaisées lorsqu'il comprend d'après le récit de Gollum, que *Baggins* doit être une créature de même espèce.

Gollum ne pouvait connaître le terme « Hobbit », qui était une appellation locale, et non d'usage universel en Westron. Il n'aurait probablement pas utilisé « Halfling », en étant un lui-même ; et les Hobbits n'aimaient pas ce nom. C'est pourquoi les Noirs Cavaliers semblent n'avoir eu que deux principaux éléments d'information : la *Comté* et *Baggins*.

Selon tous les récits, il semble clair que Gollum savait au moins dans quelle direction se trouvait la Comté ; mais bien que par la torture, on aurait certainement pu lui en arracher plus long, Sauron n'avait manifestement pas idée que *Baggins* venait d'une région fort éloignée des Monts de Brume, ni que Gollum savait où était cette région et pensait pouvoir trouver *Baggins* dans le Val d'Anduin, la même contrée où Gollum lui-même avait autrefois vécu.

Une erreur minime, et très naturelle – mais probablement une erreur fatale, la plus grave qu'ait faite Sauron dans toute l'affaire. Si ce n'avait été cette erreur, les Noirs Cavaliers auraient atteint la Comté des semaines plus tôt.

Dans le texte B, on en apprend plus sur le voyage d'Aragorn avec son prisonnier Gollum, vers le royaume de Thranduil au nord ; et on considère plus longuement les motifs qui font hésiter Sauron à employer les Spectres-de-l'Anneau dans la Quête de l'Anneau.

[Après sa mise en liberté] Gollum disparut bientôt dans les Marais de la Mort [232], où les émissaires de Sauron ne pouvaient ou ne voulaient pas le suivre. Et aucun autre de ses espions ne pouvait le renseigner. (Sauron n'avait probablement, à l'époque, qu'un pouvoir restreint sur l'Eriador, et fort peu d'agents dans les parages ; et ceux qu'il envoyait par là, étaient souvent entravés dans leur action ou détournés de leur chemin par les serviteurs de Saruman.) C'est pourquoi il se décida enfin d'utiliser les Spectres-de-l'Anneau. Il avait longtemps hésité à le faire tant qu'il ne sut pas exactement où se trouvait l'Anneau, et ce pour plusieurs raisons. Ils étaient de beaucoup les plus puissants de ses serviteurs, et les plus aptes à une telle mission, étant entièrement asservis aux Neuf Anneaux, qu'il détenait à présent lui-même ; et ils étaient parfaitement incapables d'agir contre sa volonté, et si l'un d'eux, même le Roi-Sorcier, leur capitaine, avait trouvé l'Anneau Unique, il l'aurait rapporté à son Maître. Mais leur utilisation comportait des désavantages, au moins jusqu'à l'ouverture des hostilités (et Sauron n'était pas encore prêt pour une guerre ouverte). Tous, hors le Roi-Sorcier, avaient tendance à s'égarer lorsqu'ils étaient lâchés seuls, de jour ; et tous, toujours à l'exception du Roi-Sorcier, craignaient l'eau, et répugnaient, sauf besoin urgent, à guérer ou à traverser une rivière, sauf à pied sec, sur un pont [233]. De plus, leur arme principale était la terreur. Et cette terreur était plus forte encore lorsqu'ils étaient non revêtus de leur armure et invisibles ; et plus forte lorsqu'ils allaient de compagnie. De sorte qu'il n'y avait guère moyen de les envoyer en une mission requérant le secret ; et le passage de l'Anduin et d'autres rivières formait obstacle. Pour toutes ces raisons, Sauron hésita longtemps, peu désireux que la mission confiée à ses serviteurs vienne aux oreilles de ses principaux ennemis. On doit supposer qu'au début, Sauron ne savait pas que hors Gollum et « ce voleur de Baggins », d'autres avaient eu connaissance de l'Anneau. Jusqu'à ce que Gandalf vînt et le questionnât [234], Gollum, lui, ignorait que Gandalf avait eu le moindre rapport avec Bilbo, et l'existence même de Gandalf lui était inconnue.

Mais lorsque Sauron apprit que Gollum avait été fait prisonnier par ses ennemis, la situation se trouva radicalement modifiée. Quand il sut la chose, et comment, nous ne pouvons, bien entendu, le déterminer avec certitude. Probablement longtemps après l'événement lui-même.

Selon Aragorn, Gollum fut pris à la tombée de la nuit, le 14 février. Espérant échapper aux espions de Sauron, il prit son prisonnier, le chemin du nord, contournant les contreforts de l'Eryn Mui, et traversant l'Anduin juste au-dessus de Sar Gebir. En cet endroit, les bois de flottage s'échouaient souvent sur les hauts-fonds de la rive est, et ligotant Gollum à un tronc, Aragorn traversa le fleuve à la nage, avec son prisonnier ; il continua son voyage vers le nord, en prenant des pistes aussi à l'ouest que possible, longeant la lisière des bois de Fangorn, et franchissant la Limlight, puis la Nimrodel et le Silverlode, et ainsi jusqu'aux confins de la Lórien [235] ; de là, il poursuivit toujours au nord, évitant la Moria et le Dimrill Dale, et il passa la rivière des Iris et gagna les abords du Carrock. Là, il retraversa l'Anduin, avec l'aide des Beornings, et s'enfonça dans la Forêt. Un voyage à pied long, en tout, de près de neuf cents milles, et qu'Aragorn accomplit d'une traite mais fourbu, en cinquante jours, atteignant Thranduil le 21 mars [236].

Ainsi il est fort probable que les premières nouvelles de Gollum parvinrent aux serviteurs de Dol Guldur après qu'Aragorn eut pénétré dans la Forêt ; car bien que l'autorité de Dol Guldur cessât, en principe, de s'exercer au-delà de la Vieille Route Forestière, ses espions couraient nombreux les bois. Manifestement, il se passa un certain temps avant que le commandant Nazgûl de Dol Guldur apprît la chose et sans doute n'en informa-t-il Barad-dûr qu'après avoir recueilli plus de précisions sur l'endroit où se trouvait Gollum. C'est donc seulement vers la fin avril que Sauron sut qu'on avait vu Gollum captif apparemment d'un Homme. Une nouvelle qui put lui sembler sans importance. Ni Sauron, ni ses serviteurs n'avaient encore entendu parler d'Aragorn, ou ne savait qui il était. Mais plus tard (car les terres de Thranduil devaient être à présent surveillées de près), peut-être un mois plus tard, Sauron reçut la nouvelle, autrement inquiétante, que les Mages étaient au courant de la présence de Gollum, et que Gandalf s'était rendu dans le royaume de Thranduil.

Et c'est alors que Sauron dut être furieux et inquiet. Et il se résolut d'utiliser les Spectres-de-l'Anneau dès que possible, car dès lors seule comptait la rapidité d'action, et non plus le secret. Espérant jeter le désarroi parmi ses ennemis et troubler leurs Conseils par la peur de la guerre (qu'il ne comptait faire que bien plus tard), Sauron attaqua Thranduil et Gondor presque simultanément [237]. Il avait deux objectifs supplémentaires : capturer ou tuer Gollum, ou du moins en priver ses ennemis ; et forcer le passage du pont d'Osgiliath, afin que les Nazgûl puissent traverser, tout en mettant à l'épreuve la résistance de Gondor.

Il se trouve que Gollum échappa. Mais le passage du pont s'effectua. Les forces mises en oeuvre furent sans doute bien moins considérables que ne le crut Gondor. Dans la panique créée par le premier assaut, lorsque le Roi-Sorcier fut autorisé à se révéler brièvement comme roi des épouvantements [238], les Nazgûl franchirent le pont de nuit et se dispersèrent vers le nord. Sans déprécier la valeur de Gondor, que Sauron trouva d'ailleurs bien plus grande qu'il ne l'avait espérée, il est clair que si Boromir et Faramir purent repousser l'ennemi et détruire le pont, c'est seulement parce que le principal objectif de l'attaque avait été atteint.

Mon père n'explique nulle part cette peur de l'eau qu'il attribue aux Spectres-de-l'Anneau. Dans le récit cité à l'instant, cette peur est donnée comme principal motif de l'assaut lancé par Sauron contre Osgiliath, et elle réapparaît dans diverses notes détaillées sur les mouvements des Noirs Cavaliers dans la Comté : ainsi il est dit du Cavalier (Khamvil de Dol Guldur, voir note [ici]) qu'on voit sur l'autre appontement de Bucklebury Ferry, juste après la traversée des Hobbits (*la Fraternité de l'Anneau* I, 5), « qu'il savait bien que l'Anneau avait traversé la rivière ; mais qu'une rivière faisait barrière à la perception qu'il pouvait avoir de ses mouvements », et que les Nazgûl se refusaient à toucher les eaux « elfiques » du Baranduin. Mais on ne voit pas trop comment ils s'y prenaient pour traverser les autres rivières qui se trouvaient sur leur chemin, tel le Flot-Gris, où « il n'y avait qu'un gué hasardeux formé par les pierres ruinées du pont (*le Second Âge*, [ici]). Mon père a d'ailleurs noté que l'idée était difficile à soutenir.

Le récit de la vaine expédition des Nazgûl le long du Val d'Anduin est sensiblement identique dans la version B, à celui publié en entier ci-dessus (A), à la différence près que dans la version B, les habitations des Stoors ne sont pas, à l'époque, entièrement abandonnées ; les quelques Stoors qui y vivent encore sont tués ou chassés par les Nazgûl [239]. Dans tous les textes, les dates précises varient légèrement de celles données dans les Tables ; mais nous n'avons pas tenu compte de ces minimes divergences.

Dans la version D, on trouve le récit de ce qui arrive à Gollum après qu'il a échappé aux Orcs de Dol Guldur, et avant que la Fraternité ne pénètre dans la Moria, par la Porte Ouest. Il s'agit d'un tout premier jet qui a requis quelques remaniements en vue de sa publication.

Il semble clair que, poursuivi et par les Elfes et par les Orcs, Gollum traversa l'Anduin, probablement à la nage, et ainsi esquiva la traque de Sauron, mais toujours pourchassé par les Elfes, et n'osant pas encore passer près de la Lórien (une audace qu'il ne devait acquérir que plus tard, mû par la convoitise de l'Anneau), il se cacha dans la Moria [240]. Cela se passait probablement à l'automne de la même année ; après quoi on perd toute trace de lui.

Bien entendu, on ne peut déterminer avec certitude quel fut alors son sort. Il était tout particulièrement apte à survivre en de si dures circonstances, bien qu'au prix d'une extrême misère ; mais il risquait

fort d'être découvert par les serviteurs de Sauron qui hantaient la Moria [241], d'autant plus qu'il ne pouvait se procurer de quoi subsister qu'en volant, et donc au prix de graves dangers. Dans la Moria, il n'avait certainement vu qu'un passage secret vers l'ouest, son but étant de découvrir lui-même « la Comté », dès qu'il le pourrait ; mais il s'égara, et fut longtemps sans retrouver son chemin. Et il venait à peine, semble-t-il, d'atteindre la Porte Ouest, lorsque survinrent les Neuf Marcheurs. Et il ignorait tout, bien entendu, du mécanisme des Portes. Elles ne pouvaient que lui paraître énormes et inébranlables ; et bien qu'il n'y eût ni loquet ni barre, et qu'elles s'ouvrissent vers l'extérieur d'une simple poussée, il ne s'en était pas avisé. De toute manière, il se trouvait à présent fort loin de toute source de nourriture, car les Orcs gîtaient principalement du côté est de la Moria, et Gollum était affaibli et abattu, de sorte que même s'il avait su comment manipuler les portes, il aurait été incapable de les ouvrir [242]. La survenue des Neufs Marcheurs fut donc pour lui une chance inespérée.

L'arrivée des Noirs Cavaliers à Isengard en septembre 3018 et leur capture ultérieure de Grima Wormtongue, relatées dans les versions A et B, se retrouvent, mais très modifiées, dans la version C, qui reprend le fil du récit seulement au retour des Cavaliers vers le sud, et à leur passage de la Limlight. Dans les versions A et B, les Nazgûl surviennent à Isengard deux jours après que Gandalf s'est évadé d'Orthanc. Saruman leur dit que Gandalf est parti et nie toute connaissance de la Comté [243] ; mais il est trahi par Grima que les Cavaliers capturent le lendemain sur le chemin qui mène à Isengard, où celui-ci se rendait en toute hâte porter à Saruman la nouvelle de la venue de Gandalf à Éдорas. Mais dans la version C, lorsque les Noirs Cavaliers arrivent à la Porte d'Isengard, Gandalf est encore prisonnier dans la tour. Dans ce dernier récit, Saruman, pris de terreur et de désespoir, et percevant toute l'horreur des services rendus au Mordor, se résout soudain à faire sa soumission et à solliciter de Gandalf son pardon et son aide. Temporisant à la Porte, il admet qu'il tient Gandalf en son pouvoir à l'intérieur, et dit qu'il va s'efforcer de lui tirer ses secrets ; et que s'il n'y parvient pas, il leur livrera le prisonnier. Sur ce Saruman monte en toute hâte au sommet d'Orthanc – et trouve Gandalf parti ! et au loin vers le sud, contre la lune à son déclin, il aperçoit un grand aigle qui vole vers Éдорas.

Et voilà que la situation de Saruman s'aggrave. Si Gandalf s'est échappé, c'est qu'il y a encore une chance réelle d'empêcher Sauron de s'emparer de l'Anneau, et de le vaincre. Dans son coeur, Saruman reconnaît les grands pouvoirs et la singulière « heureuse chance » que détient Gandalf. Mais à présent il reste tout seul face aux Neuf. Et son humeur change brusquement, et son orgueil reprend le dessus, attisé par le fait que Gandalf se soit évadé de l'invincible Isengard, et par un accès de jalousie furieuse. Il retourne à la Porte et il ment, affirmant qu'il a fait avouer Gandalf. Il n'admet pas que ces dires sont de son propre cru, ignorant ce que Sauron peut pénétrer de son esprit et de son coeur [244]. « Je ferai moi-même rapport de cela au Seigneur

de Barad-dûr, dit-il avec hauteur. Car je m'entretiens avec lui, à distance, des choses graves qui nous concernent l'un l'autre. Mais tout ce qu'il vous importe de savoir touchant la mission qu'il vous a confiée, est la situation de « la Comté ». Et, dit Mithrandir, la Comté se trouve au nord-ouest, à environ six cents milles d'ici, sur le versant maritime du pays Elfe. » À son grand plaisir, Saruman note que même le Roi-Sorcier goûte peu cette perspective. « Vous devez passer les Gués de l'Isen, et ensuite contourner les Montagnes pour franchir le Flot-Gris à Tharbad. Faites diligence, et je rendrai compte à votre Maître de votre départ. »

Sur l'instant, ce discours habile convainc même le Roi-Sorcier que Saruman est un allié fidèle, et fort dans la confiance de Sauron. Les Cavaliers tournent bride et partent au galop dans la direction des Gués d'Isen. À leur suite, Saruman envoie des loups et des Orcs, en vain espoir de rattraper Gandalf ; et aussi aux fins de manifester ses pouvoirs aux yeux des Nazgûl, et peut-être de les empêcher de traîner dans les parages ; et souhaitant, dans sa colère, nuire au Rohan, et accroître la peur qu'il inspirait, et que son agent Wormtongue avait à charge de développer dans le cœur de Théoden. Wormtongue avait visité Isengard peu auparavant, et en ce moment même, se trouvait sur le chemin d'Édoras ; et parmi les créatures de la traque, il y en avait qui portaient des messages à lui destinés.

Une fois débarrassé des Cavaliers, Saruman se retire dans Orthanc, et se livre à une sombre méditation. Il décide, semble-t-il, de temporiser encore, et de persister dans sa propre quête de l'Anneau. Envoyer les Cavaliers en direction de la Comté est de nature à entraver, songe-t-il, plutôt que de favoriser leur entreprise ; car Saruman savait que les gardes-frontières étaient en alerte, et il croyait également (car il était au courant de paroles oraculaires proférées en rêve et de la mission de Boromir) que l'Anneau était parti, et qu'il était déjà sur le chemin de Rivendell. Et incontinent, il rassembla ses gens, et envoya en Ériador tous les espions, oiseaux-espions et agents qu'il put rallier.

Dans cette version, manque donc l'épisode de la capture de Grima par les Spectres-de-l'Anneau, et de sa trahison de Saruman ; car bien évidemment il n'y a pas ici temps suffisant pour permettre à Gandalf d'atteindre Édoras afin de tenter d'avertir le Roi Théoden, et à Grima de repartir à son tour pour Isengard afin d'avertir Saruman, tout cela avant que les Noirs Cavaliers aient passé hors du Rohan [245]. Le mensonge de Saruman leur est révélé ici par le truchement de l'homme qu'ils capturent en chemin, et qu'ils trouvent porteur de cartes de la Comté ([ici]) ; et on en apprend un peu plus long sur cet homme et sur les relations de Saruman avec la Comté.

Lorsque les Noirs Cavaliers sont presque aux confins de l'Enedwaith et qu'ils approchent enfin de Tharbad, survient pour eux cet heureux hasard, qui devait être désastreux pour Saruman [246] et mortellement dangereux pour Frodo.

Saruman s'intéressait depuis longtemps à la Comté – parce que Gandalf s'y intéressait, et qu'il était soupçonneux de tous ses gestes ;

et parce que (de nouveau en secrète imitation de Gandalf), il avait contracté l'habitude de la « feuille des Halflings », et avait besoin de s'en procurer, mais par orgueil (s'étant une fois moqué de Gandalf pour son goût de fumer), il s'efforçait de s'en cacher. Et d'autres motifs étaient venus plus récemment s'ajouter. Il aimait étendre ses pouvoirs, et tout particulièrement aux dépens de Gandalf, et il trouva que l'argent qu'il prodiguait pour l'achat de la « feuille » lui était source de pouvoir, et corrompait certains Hobbits, et tout particulièrement les Bracegirdle, qui possédaient de nombreuses plantations, et par la même occasion les Sackville-Bassings [247]. Mais il avait acquis par ailleurs la certitude que d'une manière ou d'une autre, la Comté était liée à l'Anneau dans l'esprit de Gandalf. Sinon pourquoi cette forte garde alentour ? C'est ainsi qu'il se mit à recueillir des informations détaillées sur la Comté, ses notabilités et ses principales familles, ses routes et autres aspects. Pour ce faire, il avait recours à des Hobbits à l'intérieur de la Comté, aux gages des Bracegirdle et des Sackville-Baggins, mais ses agents étaient des Hommes, et toujours d'origine Dunlendish. Lorsque Gandalf refusa de traiter avec lui, Saruman redoubla ses efforts. Les Rangers étaient méfiants, mais ils ne s'opposèrent pas à l'entrée de ses serviteurs – car Gandalf n'était pas libre de les avertir, et lorsqu'il partit pour Isengard, Saruman avait encore statut d'allié.

Peu de temps auparavant, un des serviteurs les plus fidèles de Saruman (et pourtant une vile brute, un hors-la-loi chassé du Dunland, où beaucoup disaient qu'il avait du sang d'Orc) était revenu des frontières de la Comté où il négociait l'achat de « feuille » et autres fournitures. Saruman en effet, commençait à approvisionner Isengard dans l'éventualité d'une guerre. Cet homme retournait donc à la Comté poursuivre les affaires, et arranger pour le transport de nombreuses marchandises avant la fin de l'automne [248]. Il avait ordre d'apprendre s'il y avait eu des départs récents de gens de quelque notoriété. Il était bien fourni en cartes, listes de noms et notes concernant la Comté.

Plusieurs Noirs Cavaliers rattrapèrent ce Dunlending comme ils approchaient du Gué de Tharbad. Ils le traînèrent, pantelant de terreur, devant le Roi-Sorcier et le questionnèrent. Il sauva sa vie en trahissant Saruman. Le Roi-Sorcier apprit ainsi que Saruman en savait fort long sur la Comté, ce qu'il aurait pu et aurait dû dire aux serviteurs de Sauron, s'il avait été un allié véritable. Et il obtint également quantité d'informations, et entre autres, au sujet du seul nom qui l'intéressait : *Baggins*. C'est pour cette raison que le pays hobbit fut désigné comme un des lieux à immédiatement visiter, et le

centre même de l'enquête. À présent le Roi-Sorcier concevait mieux la situation. Il avait appris à connaître quelque chose de ce pays longtemps auparavant, lors de ses guerres contre les Dúnedain, et plus particulièrement sur le Tynr Gorthad de Cardolan, appelé aujourd'hui les Hautes Brandes, où il avait lui-même posté des esprits maléfiques [249]. Comprenant que son Maître soupçonnait quelque tractation entre la Comté et Rivendell, il vit également que Bree (dont la localisation lui était connue) serait un point important, au moins comme centre d'information [250]. Il plaça le Dunlending sous l'Ombre de la Peur, et l'envoya à Bree comme agent. C'est lui, « l'homme du sud aux yeux qui louchaient », à l'Auberge [251].

Dans la version B, il est précisé que le Noir Capitaine ignorait si l'Anneau se trouvait encore dans la Comté ; de cela il devait s'assurer. La Comté était trop vaste pour être prise d'assaut, comme il avait fait avec les Stooks ; il lui fallait recourir à la ruse, user aussi peu de la terreur qu'il le pouvait, et veiller également à la garde des frontières orientales. C'est pourquoi il envoya un groupe de Cavaliers dans la Comté avec ordre de se disperser lors de la traversée du pays ; et l'un d'eux, Khamûl, était chargé de repérer Hobbiton (voir note [ici]) où vivait « Baggins », d'après les papiers de Saruman. Mais le Noir Capitaine établit un camp à Andrath, où la rivière Greenway s'engage dans un défilé entre les Hautes Brandes et les Brandes du Sud [252] ; et de là il envoya d'autres Cavaliers surveiller et patrouiller les frontières orientales, tandis que lui-même fouillait les Hautes Brandes. Dans les notes sur les mouvements des Noirs Cavaliers à cette époque, il est dit que le Noir Capitaine demeura là-haut plusieurs jours ; et s'éveillèrent les Créatures de la Lande et tous les esprits malfaisants, hostiles aux Elfes et aux Hommes, et ils étaient toute malignité, aux aguets dans la Forêt Vieille et les Hautes Brandes.

*À propos de Gandalf, de Saruman et
de la Comté*

Une autre série d'écrits de la même période consiste en un grand nombre de récits inachevés portant sur les relations plus anciennes entre Saruman et la Comté, et plus particulièrement en ce qui concerne la « feuille des Halflings », un point traité en rapport avec « l'homme du sud aux yeux qui louchaient » (voir ci-dessus). Le texte suivant est une version parmi nombre d'autres, mais quoique plus brève que certaines, c'est la plus achevée.

Bientôt Saruman conçut de la jalousie à l'égard de Gandalf, et cette rivalité devait se muer en haine, et d'autant plus profonde qu'elle était dissimulée, et d'autant plus amère que Saruman savait en son cœur que les pouvoirs du Gris Voyageur étaient plus forts que les siens, et plus forte son influence sur les habitants de la Terre du Milieu, même s'il les minimisait et ne souhaitait inspirer ni peur ni respect. Saruman ne le respectait pas, mais il en vint à le craindre, toujours incertain si Gandalf ne perceait pas à jour ses moindres pensées, et troublé plus encore par ses silences que par ses paroles. C'est pourquoi il traitait Gandalf ouvertement avec moins de respect que ne lui en accordaient d'autres, parmi les Sages : et il était toujours prêt à le contredire ou à faire fi en apparence de ses conseils ; alors que secrètement il notait et méditait tout ce que Gandalf disait, surveillant, dans la mesure du possible, tous ses mouvements.

Et c'est ainsi que Saruman se prit à songer aux Halflings et à la Comté, qu'il aurait jugés autrement indignes de considération. Au commencement il ne lui vint pas à l'esprit que l'intérêt de son rival pour ce peuple, avait le moindre rapport avec les graves soucis du Conseil, et encore moins avec les Anneaux du Pouvoir. Et de fait, ce rapport n'existait pas au début, et l'intérêt de Gandalf n'était dû qu'à sa vive affection pour le Petit Peuple, à moins qu'au-delà de son conscient, il ait nourri en son cœur une profonde prémonition. Durant plusieurs années, il visita la Comté ouvertement, et il parlait volontiers de son peuple à qui voulait l'écouter ; et Saruman souriait comme aux propos oiseux d'un vieux chemineau ; mais il y prenait garde néanmoins.

Voyant alors que Gandalf jugeait la Comté digne d'être visitée, Saruman lui-même s'y rendit, mais déguisé et dans le plus grand secret, et il l'explora dans ses coins et recoins, et nota toutes ses

coutumes et ses lieux, jusqu'à ce qu'il pensât avoir appris tout ce qu'il y avait à savoir. Et même lorsqu'il lui sembla désormais peu sage et d'aucun profit de retourner, il ne cessa d'y envoyer des espions et des serviteurs qui allaient et venaient, ou surveillaient les frontières. Car il était toujours soupçonneux. Il était lui-même tombé si bas qu'il croyait que tous les autres membres du Conseil poursuivaient une secrète politique du chacun-pour-soi et que tout ce qu'ils faisaient se rapportait à leurs ambitions personnelles. De sorte que lorsqu'il entendit dire, longtemps après, que l'Anneau de Gollum avait été trouvé par un Halfling, il ne douta point que Gandalf eût toujours su à quoi s'en tenir là-dessus ; et ce fut là son grief principal, car il considérait tout ce qui touchait aux Anneaux comme relevant de son domaine propre. Et que la méfiance de Gandalf à son égard soit méritée et justifiée n'atténuait en rien sa colère.

Et pourtant, au début, il n'y avait pas d'intention mauvaise dans sa manie de l'espionnage et de la dissimulation : ce n'était guère plus qu'une folle émanation de son orgueil. De petites choses, indignes, semble-t-il, d'être rapportées, peuvent se révéler en fin de compte d'importance considérable. Or notant la passion de Gandalf pour « l'herbe », qu'il appelait « l'herbe à pipe » (« et rien que pour ça, disait Gandalf, le Petit Peuple mérite qu'on l'honore »), Saruman avait fait mine de la tourner en dérision, mais en privé, il essaya, et bientôt contracta l'habitude. Toutefois il redoutait d'être surpris, et que sa moquerie fût retournée contre lui, et qu'on le raillât d'avoir imité Gandalf, et qu'on le jugeât un pauvre sire de faire ça en cachette ! Telle était donc la raison du grand secret dont il voilait tous ses rapports avec la Comté, même avant que l'ombre d'un doute l'ait effleuré, lorsque c'était encore un pays peu surveillé, ouvert à qui souhaitait s'y rendre. Pour cette raison également Saruman cessa d'y aller en personne ; car il apprit qu'il n'était pas passé entièrement inaperçu des Halflings qui étaient gens d'esprit éveillé, et certains voyant la silhouette furtive d'un vieillard vêtu de gris ou de brun se glissant dans les bois ou s'esquivant au crépuscule, l'avaient pris pour Gandalf.

Dès lors Saruman ne visita plus la Comté, craignant que ce genre d'histoire ne se répandît et ne vienne aux oreilles de Gandalf. Mais Gandalf était au courant de ses visites, et il devinait leur objet, et il ne fit qu'en rire, pensant que c'était le plus innocent des secrets de Saruman ; mais il n'en dit mot à personne car il n'était pas de ceux qui cherchent à humilier. Cependant il ne fut pas mécontent lorsque les visites de Saruman cessèrent, car il éprouvait déjà des doutes à son égard, bien qu'il ne pût encore prévoir qu'un temps viendrait où la

connaissance de la Comté qu'avait acquise Saruman se révélerait dangereuse et fort utile à l'Ennemi, mettant la victoire presque à portée de sa main.

Une autre version comporte une description de la scène où Saruman se moque ouvertement de Gandalf et de sa passion pour « l'herbe à pipe » :

Or Saruman n'aimait pas Gandalf et il le craignait, et vint un temps où il l'évita, et ils se rencontraient rarement, sauf aux assemblées du Conseil Blanc. Ce fut lors du Grand Conseil tenu en 2851, qu'il fut pour la première fois question de la « feuille des Halflings », et on nota la chose avec amusement à l'époque, bien plus tard on devait s'en souvenir dans une tout autre lumière. Le Conseil s'était réuni à Rivendell et Gandalf siégeait à l'écart, silencieux mais fumant sans discontinuer (une chose qu'il n'avait jamais faite avant, en telle occasion), tandis que Saruman parlait contre lui et (contrairement à son avis) demandait qu'on s'abstienne pour l'instant d'inquiéter Dol Guldur. Le silence et la fumée semblèrent irriter prodigieusement Saruman, et avant que le Conseil ne se dispersât, il dit à Gandalf : « Lorsqu'il est question de choses graves, Mithrandir, je m'étonne vraiment que tu t'amuses avec tes jouets de feu et de fumée, tandis que d'autres discourent avec ferveur. »

Gandalf rit et répliqua : « Tu ne t'en étonnerais pas si tu avais toi-même pris goût à cette herbe. Tu t'apercevrais que la fumée que l'on exhale vous éclaire l'esprit et en chasse les ombres. De toute manière, cela donne de la patience, et permet d'écouter sans colère les choses fausses. Mais ce n'est pas un de mes jouets. C'est l'art du Petit Peuple, là-bas à l'ouest : un petit peuple joyeux et valeureux, même s'il ne pèse pas lourd dans votre haute politique. » Une telle réponse n'apaisa guère Saruman (car il détestait la moquerie, même légère), et il dit froidement : « Tu ironises Seigneur Mithrandir, comme à l'accoutumée. Je sais bien que tu es devenu l'explorateur de l'infiniment petit : les mauvaises herbes, les choses sauvages et les gens enfantins. Tu es libre d'user de ton temps à ta guise, si tu n'as rien de mieux à faire ; et tu peux te donner les amis que tu veux. Mais pour moi, les jours sont trop sombres pour des histoires de vagabonds, et je n'ai pas de temps à perdre avec les herbes et les simples de la gent paysanne. »

Gandalf ne rit plus ; et il ne répondit pas, mais considérant attentivement Saruman, il tira sur sa pipe et envoya en l'air un grand anneau de fumée suivi de plusieurs petits anneaux. Et il tendit la main comme pour les attraper, et les anneaux s'évanouirent. Là-dessus, il se leva et quitta Saruman sans un mot de plus ; mais Saruman resta

quelque temps silencieux, le visage assombri par le doute et le déplaisir.

L'histoire figure dans une demi-douzaine de manuscrits et dans l'un d'eux, il est dit que Saruman demeurerait soupçonneux.

doutant toujours s'il avait interprété correctement le geste de Gandalf, jouant avec les anneaux de fumée (et surtout si ce geste manifestait un quelconque rapport entre les Halflings et la grande affaire des Anneaux de Pouvoir, aussi peu vraisemblable que cela puisse paraître) ; et doutant que quelqu'un d'aussi illustre puisse s'intéresser à un peuple tel que les Halflings uniquement pour eux-mêmes.

Dans un autre manuscrit, barré de part en part, les intentions de Gandalf sont explicitées :

Il y avait quelque chose d'étrange à ce que, furieux de son insolence, Gandalf ait choisi cette manière de montrer à Saruman qu'il soupçonnait que le désir de posséder les Anneaux avait commencé à s'insinuer dans ses vues politiques et dans ses recherches sur leurs usages ; et de l'avertir qu'ils lui échapperaient. Car on ne saurait douter que Gandalf ne s'était pas encore avisé que les Halflings (et encore moins leur passion de fumer), pouvaient avoir le moindre rapport avec les Anneaux [253]. S'il avait eu des idées de la sorte, il n'aurait certes pas agi ainsi. Et cependant par la suite, lorsque les Halflings vinrent à être mêlés à cette grande affaire, Saruman crut, à l'évidence, que Gandalf avait su ou prévu la chose, et avait dissimulé son savoir et de lui, Saruman, et du Conseil – et dans précisément l'intention qui aurait été celle de Saruman à sa place : pour s'en assurer la possession, et remporter une victoire sur lui. Dans les Tables Royales, la notice pour l'année 2851 évoque la réunion du Conseil Blanc, cette année-là, au cours de laquelle Gandalf insista pour qu'on livre bataille à Dol Guldur, mais fut contré par Saruman qui emporta la décision ; et une note appendue à cette notice précise : « Par la suite, il devint clair que Saruman avait déjà commencé à convoiter la possession de l'Anneau Unique pour lui-même, et espérait que cherchant son maître, il se révélerait au grand jour, si on laissait Sauron tranquille encore quelque temps. » Le récit précédent montre qu'à l'époque du Conseil de 2851, Gandalf lui-même soupçonnait Saruman de la chose ; pourtant mon père devait noter plus tard, que d'après son récit au Conseil d'Elrond sur sa rencontre avec Radagast, Gandalf semblerait n'avoir pas sérieusement suspecté Saruman de trahison (ou du désir de s'approprier l'Anneau) jusqu'à ce qu'il se soit

retrouvé lui-même prisonnier à Orthanc.

LES BATAILLES DES GUÉS DE L'ISEN

THÉODRED et Éomer représentaient pour Saruman les principaux obstacles à une conquête facile du Rohan ; c'étaient des hommes vigoureux, tout dévoués au Roi et fort avant dans ses affections, en tant que fils unique et frère-de-soeur ; et ils firent tout ce qu'ils purent pour contrer l'influence que gagna Grima, lorsque la santé du Roi se mit à baisser, ce qui survint au début de l'année 3014 : Théoden avait soixante-six ans, et donc son mal aurait pu être imputé à des causes naturelles, bien que les Rohirrim vécussent normalement jusqu'à quatre-vingts ans et au-delà. Mais il aurait pu aussi avoir été induit ou aggravé par de subtils poisons que lui aurait administrés Grima. Toujours est-il que la faiblesse du Roi et sa dépendance à l'égard de ce conseiller félon, provenaient pour une large part, des suggestions habiles et captieuses que lui instillait Grima. La politique qu'il poursuivait était de discréditer ses principaux adversaires aux yeux de Théoden, et si possible de s'en débarrasser. Les dresser l'un contre l'autre devait se révéler impossible : avant sa « maladie », Théoden était bien aimé de ses parents et de son peuple, et Théodred et Éomer se montrèrent envers lui d'une loyauté sans faille, même lorsque le Roi parut être retombé en enfance. Au surplus, Éomer n'était pas un homme ambitieux, et son amour et son respect pour Théodred (de treize ans son aîné), ne le cédait qu'à son amour pour son père adoptif [254]. C'est pourquoi Grima s'efforça de les placer en rivalité dans l'esprit du Roi, peignant Éomer sous les traits d'un homme toujours avide d'accroître sa propre autorité et prêt à agir sans consulter le Roi ou son Héritier. En cela il eut un certain succès qui porta fruit lorsque Saruman réussit enfin à faire périr Théodred.

Lorsque parvint au Rohan le récit véridique des batailles de l'Isen, on ne douta point que Saruman ait donné l'ordre de s'acharner sur Théodred dont il voulait la mort à tout prix. Durant le premier engagement, les plus féroces guerriers de Saruman se ruèrent sur Théodred et sur sa garde personnelle, négligeant tout autre point de la bataille qui, sinon, aurait constitué une défaite beaucoup plus grave pour les Rohirrim. Lorsque Théodred fut enfin tué, le commandant en chef de Saruman parut momentanément satisfait (sur ordre très

certainement), et Saruman commit l'erreur, qui devait se révéler fatale, de ne pas recourir immédiatement à des forces fraîches et procéder sans tarder à l'invasion massive du Westfold [255], encore que la vaillance de Grimbolt et d'Elfhelm eût contribué sans aucun doute à son retard. Car si l'invasion du Westfold avait commencé cinq jours plus tôt, il est évident que les renforts en provenance d'Édoras ne seraient jamais parvenus jusqu'à Helm's Deep, mais qu'ils auraient été cernés et battus en rase campagne ; et Édoras même risquait d'être attaquée et prise avant l'arrivée de Gandalf [256].

On a dit que la valeur de Grimbolt et d'Elfhelm contribua à retarder Saruman, retard qui lui fut désastreux et dont l'importance est peut-être sous-estimée dans la relation ci-dessus.

L'Isen coule torrentueuse, depuis sa source en amont d'Isengard jusqu'au pays de la Trouée [257], puis s'alanguit et obliquant vers l'ouest, poursuit sa course à travers une contrée en pente douce, jusqu'aux basses terres qui forment le versant maritime de l'Extrême Gondor et de l'Énedwaith ; et là elle se fait profonde et impétueuse. Les Gués de l'Isen se trouvent juste en amont de la boucle qu'elle décrit vers l'ouest. En cet endroit la rivière est large et coule de part et d'autre d'un vaste îlot, déferlant sur des hauts fonds de galets et de caillasse charriés du nord. C'était le seul point au sud d'Isengard où des forces importantes, et surtout si elles étaient lourdement armées ou si c'étaient des cavaliers, pouvaient franchir la rivière. Saruman avait donc un avantage : il pouvait envoyer ses troupes simultanément sur les deux rives de l'Isen et attaquer les Gués, si son ennemi les défendait, des deux côtés à la fois. Et ses soldats postés à l'est de l'Isen pouvaient le cas échéant, se replier sur Isengard. Quant à Théodred, il avait le choix entre franchir les Gués avec une force suffisante pour livrer bataille à Saruman ou bien défendre la tête de pont à l'ouest ; mais si ses hommes étaient vaincus, ils n'avaient d'autre solution que de battre en retraite au travers des Gués avec l'ennemi à leurs trousses, quitte en plus à le retrouver sur l'autre berge. Ils ne pouvaient regagner leurs foyers en prenant au sud et à l'ouest de l'Isen, à moins d'être prêts à affronter une longue traversée de l'Ouest Gondor.

Théodred s'attendait à l'attaque de Saruman, mais elle vint plus tôt que prévue. Ses éclaireurs avaient averti le Roi d'une concentration de troupes aux Portes d'Isengard, principalement (semblait-il) à l'ouest de l'Isen. Théodred posta des hommes résolus, des fantassins du Westfold, aux abords des Gués, tant à l'est qu'à l'ouest. Et laissant trois régiments de Cavaliers avec des troupeaux de chevaux et des montures de rechange sur la rive est, il franchit lui-même les Gués avec le gros

de sa cavalerie : huit régiments et une compagnie d'archers à cheval, comptant anéantir l'armée de Sauron avant que celle-ci soit entièrement sous les armes.

Mais Saruman n'avait rien laissé entrevoir de ses desseins, ni de la force réelle de son armée. Elle était déjà en marche lorsque Théodred fit mouvement. À environ vingt milles au nord des Gués, l'armée de Théodred se heurta à l'avant-garde de Saruman et la dispersa, lui infligeant de rudes pertes. Mais lorsqu'il poursuivit sa chevauchée pour s'attaquer au gros de l'armée ennemie, la résistance se durcit. En fait, les forces de Saruman s'étaient repliées sur des positions préparées à l'avance, des tranchées défendues par des hommes armés de piques, et Théodred à la tête de la première *éored* fut arrêté et pratiquement encerclé par des forces fraîches sorties d'Isengard, qui l'attaquèrent sur son flanc ouest.

Il fut dégagé par une charge de ses cavaliers venus derrière, mais portant ses regards à l'est, l'effroi se saisit de lui. Le matin avait été sombre et brumeux, mais voici qu'une brise d'ouest chassait les nuées du côté de la Trouée, et loin à l'est de la rivière, il distinguait des nouvelles formations qui accouraient vers les Gués, sans qu'il pût en déterminer l'importance. Il ordonna immédiatement de faire retraite, ce que les Cavaliers, bien rompus à la manoeuvre, exécutèrent en bon ordre et sans trop aggraver leurs pertes ; mais ils ne semèrent pas l'ennemi, ni même le distancèrent pour longtemps, car le mouvement fut plusieurs fois interrompu, lorsque serrée de près, l'arrière-garde sous les ordres de Grimbold dut tourner bride et faire front, afin de refouler les plus acharnés de leurs poursuivants.

Lorsque Théodred atteignit les Gués, le jour baissait ; il donna à Grimbold le commandement de la ligne de défense sur la berge ouest et la renforça avec cinquante Cavaliers mis à pied. Au reste des Cavaliers avec tous les chevaux, il fit passer l'eau en hâte, ne gardant que sa propre compagnie ; avec ceux-ci mis à pied également, il se posta sur l'îlot pour couvrir en cas de nécessité la retraite de Grimbold. À peine avait-il pris position que le désastre frappa. Le contingent est de Saruman se rua sur eux avec une rapidité imprévue ; beaucoup moins considérable que le contingent ouest, il était bien plus redoutable. À l'avant-garde chargeaient les cavaliers Dunlending et une horde puissante de loups montés par des Orcs, créatures horribles qui jetaient la panique parmi les chevaux [258]. Derrière venaient trois bataillons de Féroas Uruks, lourdement armés, mais entraînés à parcourir de longues distances à vive allure. Les cavaliers et les loups montés fondirent sur le troupeau de chevaux au piquet et ils les massacrèrent et les dispersèrent au loin. Telle fut la soudaineté

de l'assaut Uruk que les Cavaliers qui venaient de traverser furent surpris encore en plein désarroi, et bien que les hommes de Grimbold luttassent avec l'énergie du désespoir, ils furent chassés le long de l'Isen, avec les Uruks à leurs trousses.

Dès que l'ennemi fut maître de la rive ouest des Gués, survint une compagnie d'hommes, ou d'hommes-orcs d'aspect féroce (et manifestement envoyés à cette intention), revêtus de cottes de mailles et armés de haches. Se ruant sur l'îlot, ils l'assaillirent des deux côtés à la fois. Et simultanément les forces de Saruman postées à l'ouest chargèrent Grimbold sur cette rive. Et comme il tournait ses regards vers l'est, alerté par le fracas de la mêlée et les cris hideux des Orcs hurlant victoire, il vit les hommes à la hache, refoulant les soldats de Théodred vers le petit tertre au centre de l'îlot ; et il entendit la grande voix de Théodred criant : « À moi ! Éorlingas ! ». À l'instant, Grimbold entraînant ceux qui l'entouraient, courut vers l'îlot, et c'était un homme d'une force terrible et de puissante stature ; et tel fut son élan qu'il se fendit un chemin parmi les assaillants avec deux autres, jusqu'à Théodred acculé sur le tertre. Trop tard ! Comme il arrivait, Théodred s'effondra, abattu par un gigantesque homme-orc. Grimbold tua l'assaillant, et se tint là debout, au-dessus du corps de Théodred, le croyant mort ; et sans doute aurait-il connu même sort, si Elfhelm n'était survenu.

Elfhelm avait chevauché à bride abattue sur la route cavalière depuis Édoras, à la tête de quatre compagnies, en réponse à l'appel de Théodred ; il s'attendait au combat, mais pensait avoir encore quelques jours devant lui. Cependant lorsqu'il approcha du croisement de la route cavalière et du chemin qui descend de Deeping [259], ses flancs-gardes lui signalèrent qu'on avait aperçu courant la campagne, deux loups montés par des Orcs. Pressentant un malheur, il ne se retira pas vers Helm's Deep pour la nuit, comme il avait prévu, mais galopa à toute allure vers les Gués. La route cavalière se détournait vers le nord-ouest, peu après l'embranchement de Deeping, puis obliquant de nouveau brusquement vers l'ouest à la hauteur des Gués, elle filait en droite ligne sur près de deux milles, jusqu'à la rivière. Elfhelm ne vit donc rien et n'entendit rien de l'engagement au sud des Gués entre les hommes de Grimbold faisant retraite et les Uruks. Le soleil avait sombré à l'horizon et le jour tombait lorsqu'il approcha du dernier tournant, et là rencontra des chevaux qui galopaient en liberté et quelques fugitifs qui le mirent au courant du désastre. Bien que tous, hommes et chevaux, fussent fourbus, il piqua des deux sur la ligne droite et parvenu en vue de la rive est, il donna l'ordre à ses troupes de charger.

Ce fut à ceux d'Isengard d'être surpris. Ils entendirent le tonnerre des sabots, et virent accourir, silhouettes ténébreuses sur le ciel obscurci du couchant, une immense armée (à ce qu'il leur sembla) avec Elfhelm à sa tête, et flottait à son côté un étendard blanc en signe de ralliement. Peu tinrent ferme, la plupart prirent la fuite vers le nord, poursuivis par deux des compagnies d'Elfhelm. Aux deux autres, Elfhelm fit mettre pied à terre, et il les posta sur la rive ouest ; et avec sa propre compagnie, il se rua vers l'îlot. Les hommes à la hache furent alors pris entre les quelques défenseurs survivants et la charge d'Elfhelm ; et les deux rives étaient encore tenues par les Rohirrim. Ils se battirent furieusement, mais ils furent tués jusqu'au dernier. Elfhelm, quant à lui, avait gravi d'un bond le tertre, et là il trouva Grimbold disputant à deux énormes hommes à la hache, la dépouille de Théodred. Il abattit immédiatement l'un d'eux, et l'autre s'effondra sous les coups de Grimbold.

Ils se baissèrent alors pour soulever le corps et s'aperçurent que Théodred respirait encore ; mais il ne vécut que pour prononcer ces ultimes paroles : « *Laissez-moi ici – pour garder les Gués jusqu'à la venue d'Éomer.* » Il faisait nuit. Une aigre trompette retentit, et se referma le silence. L'attaque sur la rive occidentale cessa, et l'ennemi s'évanouit dans les ténèbres. Les Rohirrim étaient maîtres des Gués ; mais ils avaient subi de lourdes pertes, surtout en chevaux ; le fils du Roi était mort, et ils n'avaient plus de chef et ignoraient ce que l'avenir leur réservait encore.

Lorsque après une nuit froide et insomniause, un matin blême se leva, il n'y avait plus trace des gens d'Isengard, hormis ceux qu'ils avaient laissés morts sur le champ de bataille. Au loin hurlaient les loups, attendant que les vivants leur cèdent la place. De nombreux hommes, dispersés par l'assaut soudain des forces d'Isengard, commencèrent à revenir, certains encore à cheval, d'autres ramenant par la bride des chevaux qu'ils avaient rattrapés. Plus tard dans la matinée, la plupart des Cavaliers de Théodred, qui avaient été chassés en aval par un bataillon d'Uruks noirs, s'en retournèrent, exténués, mais en bon ordre. Ils avaient une même histoire à raconter. Ils s'étaient arrêtés sur une petite éminence, et s'apprêtaient à faire front. Ils avaient immobilisé une partie de la force d'attaque d'Isengard, mais sans moyens d'approvisionnement, il n'y avait pas à envisager une retraite vers le sud. Les Uruks avaient résisté à toute tentative de percée à l'est, et à présent ils les chassaient vers les « Marches de l'Ouest », le pays hostile des Dunlending. Et les Cavaliers se préparaient à repousser l'assaut, malgré la nuit close, lorsqu'une trompette sonna, et bientôt ils découvrirent que l'ennemi avait

disparu. Ils étaient trop mal montés pour donner la chasse ou même pousser une reconnaissance, et en pleine nuit cela n'aurait guère servi à grand-chose. Après un temps, ils s'étaient remis précautionneusement en marche vers le nord, mais ils ne rencontrèrent aucune opposition. Ils pensèrent que les Uruks étaient retournés renforcer leur position sur les Gués, et ils s'attendaient à se heurter à eux, et s'étonnèrent fort de trouver les Rohirrim maîtres des lieux. Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'ils devaient découvrir où les Uruks s'étaient repliés.

Ainsi s'acheva la Première Bataille des Gués de l'Isen. De la seconde, on ne devait jamais avoir de récit aussi circonstancié en raison des événements de bien plus considérable importance qui s'ensuivirent immédiatement. Erkenbrand, Seigneur du Westfold, prit le commandement des Marches de l'Ouest le lendemain, dès qu'il fut averti de la mort de Théodred, en sa forteresse du Hornburg. Il envoya des messagers à cheval à Édoras pour annoncer la chose à Théoden, et lui porter les ultimes paroles de son fils, ajoutant sa propre prière : que l'on envoie Éomer de toute urgence, avec toutes les troupes dont on pouvait disposer [260]. « Que la défense d'Édoras se fasse ici à l'Ouest, dit-il dans son message. Et qu'on n'attende pas que la ville soit elle-même assiégée pour la défendre. » Mais Grima profita du côté lapidaire de ce conseil, pour le faire servir sa propre politique d'atermoiements et on ne se décida d'agir que lorsque Grima fut démasqué par Gandalf. Les renforts menés par Éomer et par le Roi en personne se mirent en marche dans l'après-midi du 2 mars, mais cette nuit-là se déroulait la Seconde Bataille des Gués et commençait l'invasion du Rohan.

Erkenbrand ne se rendit pas lui-même immédiatement sur les lieux du combat. La confusion régnait partout ; il ne savait pas quel contingent il pouvait réunir en hâte ; ni ne pouvait-il évaluer à ce jour les pertes réellement subies par les troupes de Théodred. Il jugeait l'invasion imminente, mais que Saruman n'oserait pas pousser à l'est pour attaquer Édoras tant qu'une forte garnison et bien approvisionnée tiendrait la forteresse du Homburg. Ce problème, et l'effort de rallier tous les hommes du Westfold, l'occupa trois jours. Il donna le commandement des troupes à Grimbald jusqu'à ce qu'il pût lui-même rejoindre l'armée ; mais il n'assuma aucune autorité sur Elfhelm et ses Cavaliers, car ceux-ci relevaient de la Cohorte d'Édoras. Les deux commandants étaient cependant fort amis, et tous deux, hommes loyaux et sages, et il n'y avait pas ombre de dissension entre eux. Le déploiement des troupes en ordre de bataille fut un compromis

entre leurs opinions divergentes. Elfhelm jugeait que les Gués avaient perdu de leur importance, et constituaient dès lors plutôt un piège pour immobiliser des hommes qui auraient mieux à faire placés ailleurs, d'autant que selon ce qu'étaient ses desseins, Saruman pouvait aisément envoyer des forces des deux côtés de l'Isen ; et à n'en point douter, il avait pour dessein immédiat d'envahir le Westfold, et d'investir le Hornburg avant qu'aucune aide effective ne puisse parvenir en provenance d'Édoras. Ses hommes, ou la majeure partie d'entre eux, descendraient la rive est de l'Isen ; car si passant de ce côté, c'est-à-dire par une contrée plus accidentée et sans route tracée, leur approche serait plus lente, ils n'auraient pas à forcer le passage des Gués. C'est pour cette raison qu'Elfhelm conseillait d'abandonner les Gués, et de rassembler tous les fantassins disponibles sur la rive est, et de les mettre en position de refouler l'avance ennemie, en les plaçant sur les hauteurs qui se déploient d'ouest en est, à quelques milles au nord des Gués ; et il voulait que la cavalerie soit postée en retrait vers l'est, en un point où elle pourrait charger avec le maximum de force l'armée ennemie au moment où elle serait aux prises avec la défense, et la prenant de flanc, la culbuter dans la rivière. « Que l'Isen leur soit un piège ! À eux et non pas à nous ! »

Grimbold, quant à lui, craignait d'abandonner les Gués. En partie par respect de la tradition du Westfold, dans laquelle, comme Erkenbrand, il avait été nourri ; mais aussi par raison. « Nous ne savons pas, dit-il, de quelles forces dispose encore Saruman. Mais elles doivent être considérables s'il a pour dessein de ravager le Westfold, et de précipiter au gouffre de Helm ses défenseurs et les y encercler. Et il se gardera de les déployer d'un coup. Dès qu'il devinera ou découvrira la disposition de nos lignes de défense, il convoquera des forces fraîches qui accourant d'Isengard, franchiront les Gués non défendus, et si nous nous trouvons tous regroupés au nord, attaqueront nos arrières. »

En fin de compte, Grimbold posta sur la rive ouest des Gués le gros de son infanterie ; ils se trouvaient là en situation de force, retranchés dans des ouvrages de terre qui gardaient les approches. Avec le reste de ses hommes, y compris les débris de la cavalerie de Théodred, il s'établit sur la rive est. Mais il laissa l'îlot sans défense [\[261\]](#). Elfhelm se retira avec ses Cavaliers et prit position sur la ligne dont il avait souhaité faire la principale ligne de front ; il voulait être en mesure de déceler immédiatement toute attaque lancée à l'est de la rivière, et de la disperser avant qu'elle ne puisse atteindre les Gués.

Tout alla mal comme cela devait arriver car Saruman était devenu bien trop puissant. Il lança son attaque de jour, et avant midi, en ce 2

mars, un fort contingent de ses meilleurs guerriers, venus d'Isengard par la Route, attaquèrent les Fortins à l'ouest des Gués. Ce contingent n'était qu'une minime partie de ce dont il disposait, tout juste ce qu'il jugeait suffisant pour emporter les défenses affaiblies. Bien que très inférieures en nombre, les garnisons résistèrent avec acharnement. Toutefois lorsqu'à la fin, les deux fortins furent pris d'assaut simultanément, une troupe d'Uruks se força un passage dans l'entre-deux et commença à franchir les Gués. Grimbold, confiant qu'Elfhelm repousserait toute attaque du côté est, traversa la rivière avec tous les hommes qui lui restaient, et refoula l'ennemi – momentanément. Mais le commandant ennemi jeta alors dans la bataille des troupes fraîches qui emportèrent les défenses. Et le soleil déclinait, comme Grimbold faisait retraite sur l'autre rive. Il avait subi de lourdes pertes, mais il en avait infligées de plus lourdes encore à l'ennemi (des Orcs pour la plupart), et il tenait encore fermement la rive est. L'ennemi renonça pour l'instant à franchir les Gués et à se frayer un chemin sur la pente escarpée pour l'en déloger – pour l'instant.

Elfhelm n'avait pu participer à l'action. Au crépuscule il retira sa compagnie et se replia sur le camp de Grimbold, postant ses hommes par petits groupes, à quelque distance du camp, afin de barrer la route à une attaque venue du nord ou de l'est. Il ne s'attendait pas à un danger accouru du sud, et tout au contraire, en escomptait des secours. Après la retraite à travers les Gués, ils avaient immédiatement dépêché des messagers à Erkenbrand et au Roi, à Édoras, pour faire part de leur situation désespérée. Et craignant, et d'ailleurs sachant, que des périls bien plus grands les menaçaient sous peu – à moins que contre tout espoir, ils fussent promptement secourus –, les défenseurs s'apprêtèrent à faire tout pour arrêter l'avance de Saruman, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes submergés [262]. La majorité des hommes demeurèrent sous les armes, sauf quelques-uns qui à tour de rôle, s'efforcèrent de saisir un instant de repos ou de sommeil. Grimbold et Elfhelm ne dormirent pas, attendant l'aurore et redoutant ce qu'elle apporterait.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre. Il était à peine minuit, lorsqu'ils entrevirent à l'horizon une multitude de petites flammes rouges qui accouraient du nord, filant à l'ouest de l'Isen. C'était l'avant-garde de toutes les forces qui restaient à Saruman et qu'il jetait maintenant dans la bataille, à la conquête du Westfold [263]. Ils venaient à vive allure, et soudain on aurait dit que l'armée entière prenait feu. Des centaines de torches s'allumèrent à celles que portaient les chefs de troupe et entraînant dans leur flot les contingents qui garnissaient déjà la rive ouest, ils se ruèrent tous

ensemble au travers des Gués, tel un fleuve de feu, en poussant une immense clameur de haine. Une forte compagnie d'archers leur aurait fait maudire l'éclat de leurs torches ; mais Grimbold n'en avait guère qu'une poignée. Il ne pouvait songer à tenir la rive est, et il se replia, formant un grand mur de boucliers tout autour du camp. Bientôt ils se trouvèrent encerclés ; et les assaillants jetaient leurs torches parmi eux, les lançant le plus haut possible pour qu'elles franchissent le mur des boucliers et incendient les provisions au centre, semant la panique parmi les quelques chevaux que possédait encore Grimbold. Mais le mur des boucliers tint bon. Alors, comme du fait de leur stature, les Orcs étaient de moindre efficacité dans ce type de combat, l'ennemi lança à l'assaut de féroces contingents de montagnards Dunlendings. Mais s'ils haïssaient les Rohirrim, ils les redoutaient encore dans le corps à corps, et ils étaient aussi moins habiles guerriers et moins bien armés [264]. Le mur de boucliers tenait toujours.

En vain Grimbold espérait dans le secours que lui apporterait Elfhelm. Il ne vint pas. Et au bout du compte, il résolut de mettre en oeuvre, s'il le pouvait, le plan qu'il avait ourdi en prévision d'une telle situation désespérée. Et il vint d'ailleurs à reconnaître la sagesse d'Elfhelm, comprenant que ses hommes pouvaient bien se faire tuer jusqu'au dernier – et qu'ils le feraient s'il le leur commandait –, mais qu'un tel héroïsme ne serait d'aucune utilité à Erkenbrand ; plus utile serait tout homme qui romprait l'encercllement et s'échapperait vers le sud, quand bien même cela semblerait une conduite sans gloire.

Le ciel, en cette nuit, avait été sombre et couvert, mais la lune à son déclin se prit à luire à travers les rapides nuées. Un vent couvrait dans l'est, avant-coureur du grand orage qui le jour suivant, devait balayer tout le Rohan pour éclater sur le Gouffre de Helm. Grimbold se rendit compte soudain que la plupart des torches étaient éteintes, et que la charge ennemie avait épuisé sa fureur [265]. À l'instant il fit donner les quelques chevaux restants à un groupe de Cavaliers, et ils ne formèrent qu'une demi-éored dont il donna le commandement à Dúnhere [266]. On entrouvrit le mur de boucliers du côté est, et les Cavaliers s'engouffrèrent dans la brèche et refoulèrent les assaillants sur ce point ; puis se scindant en deux et tournant bride brusquement, ils chargèrent l'ennemi au nord et au sud du camp. Un instant cette manoeuvre imprévue fut couronnée de succès ; car elle jeta le trouble et la confusion chez l'ennemi, et parmi eux, il y en eut beaucoup pour penser qu'un fort contingent de Cavaliers avait fait irruption, venant de l'est. Grimbold lui-même demeura à pied avec une arrière-garde d'hommes d'élite qu'il avait choisis au préalable ; et couvert momentanément par cette arrière-garde et par les Cavaliers

commandés par Dúnhir, le reste de l'armée se replia en toute hâte. Mais le commandant de Saruman discerna assez vite que le mur de boucliers était rompu, et que les défenseurs fuyaient au loin. Par bonheur un nuage offusqua la lune et tout fut replongé dans l'obscurité, et de plus, il était pressé. Les Gués étant à présent conquis, il interdit à ses hommes de poursuivre les fugitifs dans les ténèbres ; et rassemblant ses forces au mieux qu'il put, il chercha à gagner la route du sud. Ainsi survécurent la majeure partie des défenseurs. Et ils se débandèrent dans la nuit, mais obéissant aux ordres de Grimbald, ils évitèrent la Route et s'enfoncèrent à l'est du grand tournant où elle oblique à l'ouest, vers l'Isen. Ils furent soulagés mais fort étonnés de ne pas rencontrer de forces ennemies, ignorant qu'une puissante armée venait de passer par là, quelques heures auparavant, se dirigeant vers le sud, et qu'à cette heure Isengard n'avait guère d'autres défenses que sa propre enceinte de murailles et sa Porte [267].

Et c'était pour cette raison qu'aucun secours ne leur était parvenu d'Elfhelm. En fait plus de la moitié des forces de Saruman avaient été envoyées par la rive est. Ces contingents avaient progressé moins rapidement que ceux qui venaient par l'ouest, car le terrain était accidenté et sans routes tracées ; et ils ne portaient pas de torches. Mais promptes et silencieuses, leur frayaient un chemin les redoutables troupes de loups montés par des Orcs. Avant même qu'Elfhelm ne fût averti de l'approche de l'ennemi de son côté de la rivière, les loups montés se trouvaient entre lui et le camp de Grimbald ; et ces créatures de l'horreur s'efforçaient d'encercler les petits groupes de Cavaliers. Il faisait sombre et la confusion régnait au sein de son armée. Il rassembla tous ceux qu'il put en un corps compact de cavalerie, mais il fut contraint de se replier vers l'est. Et il ne put rejoindre Grimbald, bien qu'il le sût en grand péril et fût sur le point de voler à son secours lorsqu'il fut attaqué par les loups montés. Mais il devina aussitôt et très justement, que les loups n'étaient que l'avant-garde d'une force bien trop puissante pour qu'il songeât à s'y opposer et qui gagnait la Grande Route du sud. La nuit tarissait ; il ne lui restait qu'à attendre l'aube.

Ce qui suivit est moins clair, car seul Gandalf en eut pleine connaissance. Il reçut la nouvelle du désastre en fin d'après-midi, le 3 mars [268]. Le Roi se trouvait alors un peu à l'est du croisement de la Route avec celle qui mène au Hornburg. De là il fallait compter environ quatre-vingt-dix milles, en ligne directe, jusqu'à Isengard ; et Gandalf dut couvrir cette distance aussi vite que le lui permit le galop de Shadowfax. Il atteignit Isengard comme l'obscurité commençait à

peine à se faire [269], et en repartit juste vingt minutes après. Sur le chemin de l'aller qui, prenant en ligne droite, passait à proximité des Gués, comme sur le chemin du retour, lorsqu'il prit par le sud pour retrouver Erkenbrand, il ne put manquer de rencontrer Grimbold et Elfhelm. Ils étaient convaincus tous deux qu'il agissait sur ordre du Roi, et ce non seulement parce qu'ils le voyaient chevaucher Shadowfax, mais aussi parce que Gandalf [270] savait le nom de leur messenger à cheval, Céorl, et la teneur du message dont il était chargé ; et ils prirent les conseils qu'il leur donna pour des ordres [271]. Il envoya les hommes de Grimbold vers le sud, rejoindre Erkenbrand.

APPENDICES

APPENDICE A

Des écrits liés au présent texte comportent d'autres détails concernant les Maréchaux de la Marche, en l'année 3019 et après la fin de la Guerre de l'Anneau :

Le titre de Maréchal de la Marche (Riddermark) était le grade militaire le plus élevé, et le titre décerné aux lieutenants du Roi (à l'origine, au nombre de trois) qui commandaient les forces royales formées de Cavaliers fortement entraînés et équipés. Le Premier Maréchal était chargé de la défense de la capitale, Édoras, et des terres royales adjacentes (y compris le Harrowdale). Il commandait les Cavaliers de la Cohorte d'Édoras recrutés dans cette circonscription et dans certaines régions de la Marche Ouest et de la Marche Est [272] pour lesquelles Édoras était le lieu de rassemblement le plus commode. Au Second et au Troisième Maréchal, on assignait des commandements selon les besoins du moment. Et en ce début de l'année 3019 où se précisait la menace de Saruman, le Second Maréchal était Théodred, le fils du Roi, et il commandait la circonscription de la Marche Ouest, avec Helm's Deep pour quartier général ; le Troisième Maréchal, Éomer, le neveu du Roi, avait à charge la circonscription de la Marche Est et son quartier général se trouvait sur les lieux mêmes de sa résidence, Aldburg in the Folde [273].

Sous le règne de Théoden, personne ne fut nommé à la fonction de Premier Maréchal. Car le Roi accéda au trône comme tout jeune homme (à l'âge de trente-deux ans), et il était vigoureux, d'esprit martial et grand cavalier. Si la guerre éclatait, il prendrait lui-même, pensait-il, la tête de la Cohorte d'Édoras ; mais son royaume connut de longues années de paix, et lorsque flanqué de ses chevaliers, il chevauchait à la tête de sa Cohorte, c'était seulement à l'occasion de grandes manœuvres ou de parades ; et cependant l'Ombre du Mordor ne cessa de croître depuis sa prime jeunesse jusqu'à sa vieillesse. Durant cette période de paix, les Cavaliers et autres hommes sous les armes, ceux de la garnison d'Édoras entre autres, étaient placés sous les ordres d'un officier qui avait rang de maréchal (dans les années 3015-19 ce fut Elfhelm). Lorsque Théoden devint, à ce qu'il semblât, prématurément vieux, cette situation se perpétua, et il n'y avait pas de commandement central effectif : un état de choses favorisé par Grima, conseiller du Roi. Devenu quasi impotent et quittant rarement ses demeures, le Roi prit l'habitude de signifier ses ordres à Háma, Capitaine de sa Maison, à Elfhelm et même aux Maréchaux de la Marche, par le truchement de Grima Wormtongue. Cela déplaisait fort, mais on obéissait aux ordres. Lorsque la guerre avec Saruman éclata et qu'il fallut se battre, Théodred, sans ordre aucun, assumait le commandement suprême. Il convoqua la Cohorte d'Édoras, et convainquit un grand nombre de ses membres de venir sous le commandement d'Elfhelm, renforcer la Cohorte du Westfold et l'aider à repousser l'invasion.

En temps de guerre ou de troubles, chaque Maréchal de la Marche avait sous ses ordres immédiats, comme partie intégrante de sa Maison (c'est-à-dire logeant sous les armes en son lieu de résidence), une *éored* parée au combat,

dont il pouvait user en cas d'urgence, en toute latitude. Et c'est cela même qu'avait fait Éomer [274]. Mais on l'accusa, sur les incitations de Grima, d'avoir méconnu les ordres du Roi qui lui avait interdit, dans ce cas particulier, de prendre un contingent de la Marche Est non encore impliqué dans la bataille au risque de laisser Éдорas insuffisamment défendue ; on l'accusait en outre d'avoir eu connaissance du désastre des Gués de l'Isen et de la mort de Théodred avant d'engager la poursuite des Orcs dans les lointains du Wold ; et enfin d'avoir permis, toujours à l'encontre des ordres généraux, à des étrangers de s'en aller librement, allant même jusqu'à leur prêter des chevaux.

Après la mort de Théodred, le commandement de la Marche Ouest (de nouveau sans ordres d'Éдорas) fut assumé par Erkenbrand, Seigneur de Deeping-coomb et de bien d'autres terres du Westfold. Dans sa jeunesse, il avait été, comme la plupart des jeunes nobles, un Officier de la Cavalerie royale, mais il ne l'était plus. Il se trouvait cependant le plus puissant Seigneur de la Marche Ouest, et dès lors que son peuple courait des dangers, il était en droit et en devoir de rassembler tous ceux qui étaient capables de porter les armes pour combattre l'invasion. Et c'est ainsi qu'il fut amené à prendre également le commandement indépendant des Cavaliers de la Cohorte d'Éдорas que Théodred avait appelé à son secours.

Lorsque Gandalf eut guéri Théoden, la situation changea. Le Roi assumait de nouveau le commandement suprême en personne ; Éomer fut rétabli dans ses droits et devint virtuellement Premier Maréchal, prêt à remplacer le Roi s'il venait à mourir ou si ses forces le trahissaient ; mais on ne s'adressait pas à lui sous ce titre, et en présence du Roi en armes, il ne pouvait jouer qu'un rôle de conseiller, et n'était pas habilité à donner des ordres. Et le rôle qu'il joua dans les faits fut effectivement assez analogue à celui d'Aragorn : celui d'un redoutable champion parmi les pairs et compagnons du Roi [275].

Lorsqu'on appela au Rassemblement de toutes les Cohortes à Harrowdale, et qu'on considéra, et, dans la mesure du possible, détermina [276] les « itinéraires de déplacement » et « l'ordre de bataille », Éomer garda cette même position, chevauchant aux côtés du Roi en tant que commandant de la première *Éored*, la compagnie du Roi, et agissant comme son principal conseiller. Elfhelm devint Maréchal de la Marche, commandant la première *éored* de la Cohorte de la Marche Est. Grimbold (dont il n'a pas été question jusqu'ici dans le récit) avait la fonction, mais non le titre de Troisième Maréchal, et commandait la Cohorte de la Marche Ouest [277]. Il fut tué à la Bataille des Champs du Pelennor, et Elfhelm fut nommé lieutenant d'Éomer, devenu Roi. Lorsque Éomer se rendit à la Porte Noire, il laissa Elfhelm à la tête de tous les Rohirrim du Gondor ; Elfhelm mit en déroute l'armée hostile qui avait envahi l'Anórien (*le Retour du Roi* V, fin du chapitre 9 et début du chapitre 10). Il est désigné comme l'un des principaux témoins du couronnement d'Aragorn (*ibid* VI 5).

On raconte qu'après les funérailles de Théoden, lorsque Éomer réorganisa son royaume, Erkenbrand fut fait Maréchal de la Marche Ouest et Elfhelm, Maréchal de la Marche Est, et que ces titres furent maintenus en lieu et place des titres de Second et Troisième Maréchal, et qu'aucun des deux n'avait préséance sur l'autre. En temps de guerre, il fut créé une fonction spéciale de Vice-Roi ; le tenant de la charge régnait sur le royaume en l'absence du Roi

parti à la tête de l'armée, ou bien il prenait le commandement en campagne si, pour une raison quelconque, le Roi demeurait au pays. En temps de paix, le poste était pourvu seulement lorsque le Roi, pour cause de maladie ou de vieillesse, déléguait ses pouvoirs. Le tenant du titre devenait alors tout naturellement l'Héritier du trône, s'il avait l'âge requis. Mais le Conseil n'autorisait pas un vieux Roi à envoyer son héritier à la guerre hors des frontières du royaume, sauf s'il avait au moins un autre fils.

APPENDICE B

Voici une longue note que l'on trouve jointe au texte à l'endroit où les commandants militaires discutent entre eux l'importance des Gués de l'Isen, page 138. La première partie reprend des faits d'histoire donnés ailleurs dans le livre, mais j'ai jugé utile de citer la note en entier.

Au temps jadis, les frontières sud et est du Royaume du Nord étaient fixées par le cours du Flot-Gris, et l'Isen marquait les frontières occidentales du Royaume du Sud. Peu de Númenoréens s'étaient jamais aventurés au pays de l'entre-deux (Énedwaith ou « région médiane ») et aucun ne s'y était établi. Sous le règne des Rois, ces contrées faisaient partie intégrante du Royaume du Gondor [278] ; mais les Gondoriens n'y attachaient guère d'importance sinon pour la surveillance et l'entretien de la Grande Route Royale. Cette route tirait d'Osgiliath et de Minas Tirith pour rejoindre Fornost dans le Grand Nord, en franchissant les Gués de l'Isen et en traversant l'Énedwaith de part en part ; au centre et au nord-est de son parcours, elle cheminait toujours en crête jusqu'à ce qu'elle plonge, à l'ouest, en aval du Flot-Gris, vers les basses terres qu'elle traversait sur une chaussée surélevée qui aboutissait au grand pont de Tharbad. À cette époque, la région était peu peuplée. Aux embouchures du Flot-Gris et de l'Isen, vivaient, dans les marais, quelques tribus « d'Hommes Sauvages », pêcheurs et chasseurs de gibier d'eau, mais proches parents par le sang et le parler, des Drúedain qui habitaient au fond des bois de l'Anórrien [279]. Dans les contreforts occidentaux des Monts de Brume se terraient les débris de ce peuple que les Rohirrim devaient appeler plus tard les Dunlendings : gens frustes apparentés aux antiques populations qui avaient vécu dans les Vallées de la Montagne Blanche et encouru la malédiction d'Isildur [280]. Ces Dunlendings ne portaient guère Gondor dans leur cœur, mais tout téméraires et endurants qu'ils fussent, ils étaient bien trop peu nombreux et craignaient trop la puissance des Rois pour l'inquiéter, ou pour détourner leurs yeux de l'est d'où provenaient les plus graves dangers qui les menaçaient. Comme tous les peuples de l'Arnor et du Gondor, les Dunlendings souffrirent au Troisième Âge, dans les années 1636-1937, de la Grande Peste, mais moins que d'autres, car ils vivaient isolés, et ne frayaient guère avec les autres hommes. Lorsque le temps des Rois prit fin (1975-2050) et que s'amorça le déclin du Gondor, ils cessèrent, en fait, d'être sujets du Gondor. La Route Royale ne fut plus entretenue dans la traversée de l'Énedwaith, et le pont de Tharbad menaçant ruine, ne fut remplacé que par un gué périlleux. Les frontières du Gondor passèrent alors par l'Isen et par la Trouée du Calenardhon (comme on l'appelait alors). La Trouée était défendue par les forteresses d'Agalrond (le Hornburg) et d'Angrenost (Isengard), et les Gués de l'Isen, seul accès facile au Gondor, furent étroitement gardés contre toute incursion en provenance des « Terres sauvages ».

Mais durant la Paix Vigilante (de 2063 à 2460), la population du Calenardhon s'amenuisa : année après année, les plus vigoureux s'en furent vers l'ouest tenir la ligne de défense sur l'Anduin ; ceux qui restèrent s'ensauvagèrent, et à Minas Tirith on ne se souciait plus guère d'eux. On ne

renouvela pas les garnisons des forts, et la garde en fut abandonnée aux chefs héréditaires locaux dont les sujets étaient des hommes de sang de plus en plus mêlé. Car les Dunlendings s'infiltraient de l'autre côté de l'Isen régulièrement et sans rencontrer la moindre opposition. Telle était la situation lorsque reprirent les attaques sur Gondor, en provenance de l'est, et que les Orcs et les Easterlings envahirent le Calenardhon et assiégèrent les forts qui n'auraient pas tenu très longtemps. Et vinrent alors les Rohirrim, et après la victoire d'Éorl au Champ du Célébrant, en l'année 2510, son peuple nombreux et belliqueux, riche en chevaux, déferla sur le Calenardhon, chassant devant lui ou détruisant tous les envahisseurs orientaux. Cirion le Surintendant leur donna en pleine propriété la province du Calenardhon, laquelle prit nom depuis lors « Riddermark », ou au Gondor, Rochand (et par la suite, Rohan). Les Rohirrim entreprirent immédiatement de coloniser la région, bien que durant le règne d'Éorl, leurs frontières orientales le long de l'Émyn Muil et de l'Anduin, demeuraient menacées. Mais sous Brego et sous Aldor, les Dunlendings furent à nouveau débusqués et chassés au loin, bien au-delà de l'Isen, et on remplaça les Gués sous une stricte surveillance. Ce qui valut aux Rohirrim la haine des Dunlendings, laquelle durait encore à l'époque du Retour du Roi, qui n'était alors qu'une lointaine éventualité. Et les Dunlendings ne manquaient pas de renouveler leurs attaques, dès qu'ils sentaient faiblir les Rohirrim, ou les voyaient en proie à des troubles.

Jamais alliance entre deux peuples ne fut maintenue plus fidèlement de part et d'autre, que celle qui lia Gondor et Rohan sur la foi du Serment de Cirion et d'Éorl ; et jamais peuple ne se trouva mieux adapté à la garde des vastes plaines herbeuses du Rohan, que ne le furent les Cavaliers de la Marche. Toutefois leur situation comportait un point faible, ainsi qu'il apparut clairement lors de la Guerre de l'Anneau, où cette faiblesse fut sur le point de causer la ruine de Rohan et du Gondor. Et cela tenait à plusieurs facteurs. Tout d'abord au fait qu'on n'avait eu d'yeux, au Gondor, que pour les dangers venant de l'est, l'hostilité des « sauvages » Dunlendings paraissant sans conséquence aux Surintendants. Autre chose encore : les Surintendants, durant leur gouvernement, maintinrent leur autorité sur la Tour d'Orthanc et sur l'Anneau d'Isengard (Angrenost) ; les clefs d'Orthanc furent soigneusement remises à Minas Tirith et on ferma la Tour, et la garde du Cercle d'Isengard fut confiée à un chef héréditaire de race gondorienne et à son petit peuple, auquel on adjoignit l'ancienne garnison héréditaire d'Aglarond. On fit réparer la forteresse qui s'y élevait par des maçons du Gondor, et une fois en état, on la remit aux mains des Rohirrim [281]. Elle devait assurer la bonne garde des Gués. Les demeures des habitants étaient pour la plupart éparpillées au pied des Montagnes Blanches, et dans les ravines et vallées plus au sud. Ils ne se rendaient que très rarement sur les confins septentrionaux du Westfold, et seulement en cas de besoin, considérant avec un certain effroi les avancées des bois du Fangorn (l'Entwood) et les sinistres murailles d'Isengard. De fait, ils ne fréquentaient guère « le Seigneur d'Isengard » et son peuple furtif qu'ils soupçonnaient de pratiquer la magie noire. Et les émissaires de Minas Tirith venaient de plus en plus rarement à Isengard, et un jour ils ne vinrent plus : il semble que submergés de soucis, les Surintendants aient oublié la Tour, bien qu'ils en aient détenu les clefs.

Pourtant Isengard commandait toute la frontière occidentale et la ligne de défense de l'Isen, et les Rois du Gondor en avaient toujours été conscients.

L'Isen, à peu de distance de sa source, venait baigner les murailles est du Cercle d'Isengard, et chassant son cours vers le sud, ce n'était encore qu'une toute jeune rivière qui n'offrait guère d'obstacle sérieux aux envahisseurs bien que son courant fût très rapide et ses eaux étrangement froides. Mais la Grande Porte d'Angrenost s'ouvrait à l'ouest de l'Isen. Et si la garnison était forte, l'ennemi accouru de l'ouest devait être en nombre et puissamment aguerri pour songer à envahir le Westfold. De plus Angrenost était plus proche des Gués qu'Aglarond – la distance était moitié moindre –, et y menait directement une vaste route cavalière qui, depuis les portes mêmes de la forteresse, filait jusqu'aux Gués en terrain presque entièrement plat. L'obscur épouvante qui émanait de la grande Tour et l'effroi qu'inspiraient les ténèbres des bois de Fangorn juste derrière, pouvaient sans doute la protéger un temps, mais cette protection devait se révéler vaine lorsqu'on cessa d'entretenir la forteresse en état de défense et d'y poster une garnison, comme ce fut le cas vers la fin du gouvernement des Surintendants.

Vaine en effet, et on devait bientôt en avoir la preuve. Sous le règne du Roi Déor (2699 à 2718) les Rohirrim devaient trouver que de monter la garde aux abords des Gués ne suffisait plus. Mais comme ni Rohan ni Gondor ne se soucia plus de ces lointaines marches du royaume, on ne devait apprendre que beaucoup plus tard ce qu'il advint. La lignée des chefs gondoriens s'était éteinte, et le commandement de la forteresse était passé aux mains d'une famille du commun. Des gens, on l'a vu, de sang mêlé, et ce depuis fort longtemps déjà, et qui se trouvaient à l'époque mieux disposés envers les Dunlendings qu'envers les « sauvages Hommes du Nord » qui avaient usurpé leur pays. Avec la lointaine Minas Tirith, ils n'avaient pas de rapports. Après la mort du Roi Aldor qui avait chassé les derniers des Dunlendings, et avait même razzié leurs terres dans Énedwaith à titre de représailles, les Dunlendings, à l'insu du Rohan mais avec la connivence d'Isengard, commencèrent à s'infiltrer de nouveau au nord du Westfold, s'établissant dans les combes à l'ouest et à l'est d'Isengard, et même à l'orée de Fangorn. Sous le règne de Déor, ils devinrent franchement hostiles, razziant à leur tour les troupeaux de chevaux et même les haras des Rohirrim, dans le Westfold. Bientôt les Rohirrim se rendirent compte que ces maraudeurs n'avaient pas franchi l'Isen à la hauteur des Gués, ni en aucun point au sud d'Isengard, puisque les Gués étaient sous surveillance [282]. C'est pourquoi Déor entreprit une expédition vers le nord, et tombant sur une armée de Dunlendings, les tailla en pièces ; mais il eut le choc de découvrir qu'Isengard aussi lui était hostile : pensant avoir épargné à Isengard d'être assiégé par les Dunlendings, il envoya des hérauts aux Portes, avec des messages de bon vouloir, mais pour seule réponse, on leur ferma les Portes au nez et on les flécha. Comme on devait l'apprendre plus tard, les Dunlendings admis dans la citadelle à titre d'amis s'étaient emparés du Cercle d'Isengard, tuant les quelques survivants de l'ancienne garnison qui répugnaient (comme la plupart des gens) à se mêler aux Dunlendings. Déor fit immédiatement tenir un message au Surintendant, à Minas Tirith (et en cette année 2710, il se nommait Egalmoth), mais celui-ci n'était pas en mesure d'envoyer de l'aide, et les Dunlendings demeurèrent en possession d'Isengard jusqu'à ce que, décimés par la grande famine du Rude Hiver (2758-2759), la faim les débûsquât et les chassât au-dehors, et ils capitulèrent, rendant la citadelle aux mains de Fréaláf (plus tard premier Roi de la Seconde Lignée). Mais Déor n'avait plus pouvoir de prendre d'assaut ou d'assiéger Isengard, et durant

plusieurs années, les Rohirrim durent maintenir un contingent important de Cavaliers au nord du Westfold ; et il en fut ainsi jusqu'aux grandes invasions de 2758 [283].

On comprendra aisément que lorsque Saruman offrit de prendre le commandement d'Isengard, d'y faire les réparations nécessaires et de mettre bon ordre afin que la forteresse retrouve son rôle dans la défense de l'Ouest, la chose lui fut volontiers accordée, et par le Roi Fréaláf et par Béren le Surintendant. Et lorsque Saruman se fut installé à Isengard et que Beren lui eut remis les clefs d'Orthanc, les Rohirrim revinrent à leur tactique de surveillance des Gués, point le plus vulnérable de leurs frontières occidentales.

Nul doute, semble-t-il, que Saruman était de bonne foi lorsqu'il fit son offre, ou du moins sincèrement en faveur de la défense de l'Occident, à condition qu'il gardât, lui, la prééminence dans cette action et le pouvoir au Conseil. Il était sagace et percevait clairement l'importance d'Isengard, à la fois comme place forte et comme défense naturelle. Car la ligne de l'Isen, entre la tenaille que formaient Isengard et le Hornburg, faisait rempart contre toute invasion venue de l'Est (qu'elle fût ou non suscitée ou guidée par Sauron), visant à encercler le Gondor ou à envahir l'Eriador. Mais au bout du compte, Saruman devait se tourner vers le Mal, et devenir un ennemi ; et bien qu'avertis de ses mauvaises intentions croissantes à leur égard, les Rohirrim persistèrent à cantonner l'essentiel de leurs forces à l'ouest des Gués, jusqu'à ce que Saruman leur eût démontré en pleine guerre que les Gués étaient une piètre protection sans la forteresse d'Isengard, et moins encore contre elle.

QUATRIÈME PARTIE

1

LES DRÚEDAIN

POUR les autres Atani, les Gens de Haleth étaient gens d'ailleurs, parlant une langue étrangère ; et bien qu'unis à eux en commune alliance avec les Eldar, ils demeuraient un peuple à part. Entre eux, ils persistaient à employer leur dialecte propre, et obligés d'apprendre le Sindarin afin de communiquer avec les Eldar et les autres Atani, nombre d'entre eux s'exprimaient avec hésitation dans cette langue, et certains de ceux qui allaient rarement hors des confins de leurs bois n'en faisaient pas usage. Ils n'adoptaient pas volontiers les objets et les coutumes nouvelles et conservaient maintes pratiques qui paraissaient curieuses aux Eldar et aux autres Atani qu'ils fréquentaient peu, sauf en temps de guerre. On les estimait néanmoins comme de loyaux alliés et de redoutables guerriers, bien que les contingents qu'ils envoyaient se battre hors de leurs frontières fussent généralement réduits. Car ils étaient, et jusqu'au bout le demeurèrent, un petit peuple dont le principal souci était de protéger son terroir forestier, et ils excellaient dans la guerre de forêt. Au point que même les Orcs ayant subi un entraînement spécial à ce type de combat, n'osèrent de longtemps approcher leurs frontières. On rapportait d'étranges choses à leur sujet : que les femmes étaient formées au combat et que ces guerrières étaient nombreuses, bien qu'elles ne participassent que rarement aux grandes batailles hors du pays. Une coutume certainement fort ancienne [284] car Haleth, leur femme-chef, était une amazone renommée, entourée de gardes du corps, toutes amazones d'élite [285].

Mais parmi toutes les coutumes du peuple de Haleth, la plus singulière était la présence parmi eux de gens d'une race toute différente [286], et tels que ni les Eldar du Beleriand, ni les autres Atani n'en avaient jamais vu de semblables. Ils n'étaient pas très nombreux, quelques centaines peut-être, et vivaient à l'écart, en famille ou au sein de petites tribus, mais en bonne amitié, comme gens d'une même communauté [287]. Les Gens de Haleth les appelaient du nom de *drûg*, un mot de leur propre langue. Aux yeux des Elfes et des autres Hommes, ils n'avaient rien de plaisant dans l'apparence : c'était des gens trapus et courts-pattus (certains n'avaient que quatre pieds de

haut) mais très larges d'épaules et avec un gros derrière ; et ils avaient la face épanouie et les yeux profondément enfoncés dans les orbites sous un front bas et proéminent, et le nez épaté ; et au-dessous de leurs sourcils, il ne leur poussait plus un poil, sauf chez certains d'entre eux qui arboraient une petite touffe noire au milieu du menton (et n'étaient pas peu fiers de cette distinction). Leur grande bouche était le seul trait mobile dans leur visage d'ordinaire impavide. Mais il y avait un éclat furtif dans leurs yeux sombres, un éclat quasiment insaisissable, sinon de très près car ils avaient les prunelles aussi noires que la pupille, mais qui flambaient rouge lors d'un accès de colère. Et leur voix était profonde et gutturale, mais leur rire surprenait : un rire chaud et ample qui allait cascadant, incitant tous ceux qui l'entendaient, Elfes ou Hommes, à rire de concert, et par pure joyeuseté, sans ombre de malice ou de mépris [288]. Et lorsque tout était paisible alentour, ils riaient volontiers, au travail ou au repos, dans les moments où les autres Hommes auraient eu tendance à chanter. Mais à l'occasion, ils se révélaient d'implacables ennemis, et une fois allumé, leur rouge courroux était lent à s'éteindre, bien qu'il ne se manifestât que dans la flamme de leurs yeux ; car ils combattaient en silence et n'exultaient pas dans la victoire, même lorsqu'ils avaient triomphé des Orcs, les seules créatures envers lesquelles ils éprouvaient une haine tenace.

Les Eldar les appelaient Drúedain, les comptant au rang d'Atani [289] et tant que leur race se perpétua, ce furent gens bien-aimés de tous. Hélas ! ils avaient la vie brève, et leur nombre allait toujours s'amenuisant ; et dans leur lutte acharnée contre les Orcs, ils subissaient de lourdes pertes, car les Orcs les payaient de retour, et se faisaient une joie maligne de les capturer et de les torturer à mort. Et lorsque Morgoth, par ses victoires, détruisit tous les royaumes et les places fortes des Elfes et des Hommes au Beleriand, on dit qu'ils furent réduits à quelques familles, femmes et enfants pour la plupart, dont certaines seulement trouvèrent à rallier les havres de grâce, aux Embouchures du Sirion [290].

Dans les temps plus lointains, les Drúedain avaient rendu de grands services aux gens parmi lesquels ils vivaient, et ils étaient très recherchés ; mais rares furent ceux d'entre eux qui consentirent à quitter le pays des Gens de Haleth [291]. Ils possédaient une habileté singulière à traquer les créatures vivantes, quelles qu'elles soient, et ils cherchaient à faire profiter leurs amis de leur savoir ; mais leurs élèves étaient loin de les égaler. Car les Drúedain faisaient usage de leur odorat, tout comme des limiers en chasse, sauf qu'ils avaient aussi la vue très perçante. Ils se vantaient de pouvoir sentir un Orc dans le

vent, de plus loin que ne les pouvaient apercevoir les Hommes, et de les pister, par l'odeur, des semaines durant, à moins qu'une eau courante vienne brouiller la trace. Leur connaissance de tout ce qui pousse dans le sol était presque aussi étendue que celle des Elfes (mais ne leur venait pas d'eux), et on dit que s'ils se transportaient en une contrée nouvelle, il leur fallait très peu de temps pour s'instruire de tout ce qui y croissait, du plus grand au plus ténu, et ils dénommaient toutes ces plantes nouvelles pour eux, selon qu'elles étaient vénéneuses ou comestibles [292].

Avant de rencontrer les Eldar, les Drúedain, comme aussi bien les autres Atani, ignoraient toute forme d'écriture. Mais ils ne devaient jamais apprendre ni les runes ni les autres caractères des Eldar, se contentant, en matière d'écriture, d'un certain nombre de signes, fort simples pour la plupart, qui leur servaient à marquer les pistes et donner certaines informations ou mises en garde. Ils possédaient déjà, semble-t-il, dans le lointain passé, quelques menus outils de silex, grattoirs et couteaux, qu'ils utilisaient encore, et cela malgré que les Atani aient eu connaissance des métaux et du travail de la forge avant d'être venus au Beleriand [293] ; mais on avait peine à se procurer le métal, et les armes et outils forgés coûtaient très cher. Mais au contact des Eldar et par le développement du commerce avec les Nains de l'Ered Lindon, ces objets devinrent d'usage courant au Beleriand. Les Drúedain montrèrent un rare talent pour graver le bois et la pierre. Ils possédaient déjà le secret des pigments que l'on tire principalement des plantes, et ils dessinaient des images et des motifs ornementaux sur le bois et sur les pierres plates, et parfois, dans un bâton noueux, ils taillaient un visage dont ils rehaussaient les traits à la peinture. Mais lorsqu'ils disposèrent d'instruments plus coupants et plus solides, ils se plurent à sculpter des images d'hommes et d'animaux, en guise de jouet ou d'ornement, et parfois c'étaient de grandes figures auxquelles les plus habiles d'entre eux donnaient forte semblance de vie. Et à l'occasion, ces figures assumaient des formes singulières ou fantastiques, voire terrifiantes ; et animés d'un sombre humour, il leur arrivait de mettre tout leur art à façonner des figures d'Orcs, qu'ils plaçaient ensuite sur les frontières, et ces Orcs étaient représentés se sauvant à toutes jambes du pays en hurlant de terreur. Et les Drúedain se sculptaient aussi eux-mêmes et plaçaient leur image à l'orée des pistes du bois et aux tournants des sentes forestières. Et ils les nommaient « pierres-de-garde » ; et les plus remarquables de ces « pierres-de-garde » surveillaient les accès des Gués du Teiglin, représentant chacune un Drúedain pesamment accroupi sur sa victime, un Orc mort. Ces personnages de pierre étaient plus qu'une insulte

jetée à la face de l'ennemi ; car les Orcs les craignaient fort, les croyant doués de toute la malignité des *Oghor-hai* (ainsi dénommaient-ils les Drúedain), et capables de communiquer avec leurs auteurs, aussi osaient-ils rarement les déplacer ou les détruire ; et à moins de se trouver en force, lorsqu'ils rencontraient une « pierre-de-garde », ils faisaient demi-tour et ne poussaient pas plus avant.

Mais parmi les pouvoirs de cet étrange peuple, le plus digne de remarque peut-être était leur capacité de préserver, des jours et des jours durant, un silence et une immobilité absolus, assis jambes croisées, les mains sur les genoux ou cachées dans leur giron, les yeux clos ou dirigés vers le sol. Et voici, à ce propos, ce qu'on racontait parmi les gens de Haleth :

« Un beau jour, un des plus habiles de ces Drûgs tailleurs de pierre façonna une figure à l'image de son père qui venait de mourir ; et il la plaça sur le sentier à proximité de leur demeure ; puis s'assit près de la figure de pierre et se plongea en une profonde remémoration silencieuse. Peu de temps après, un forestier vint à passer, en route vers un village lointain, et apercevant deux Drûgs, il s'inclina et leur souhaita le bonjour. Mais il ne reçut point de réponse, et resta planté là un instant, tout surpris, les considérant attentivement ; puis il se remit en chemin, se disant : « Ce sont gens très habiles à travailler la pierre, mais jamais n'en ai-je vus qui paraissent à ce point vivants à s'y méprendre ! » Trois jours plus tard, il revint et de lassitude, s'assit, s'adossant à l'une des figures. Et sur ses épaules de pierre, il jeta son manteau pour le faire sécher car il avait plu, mais à présent le soleil brillait avec ardeur. Et il s'endormit ; mais un peu plus tard, il fut réveillé par une voix derrière son dos. « J'espère que tu es bien reposé maintenant, dit la voix. Mais si tu veux faire encore un somme, je te prie de t'appuyer contre l'autre ; car il n'aura jamais plus besoin d'étirer ses jambes ; et je trouve ton manteau trop chaud en plein soleil. »

On racontait que les Drúedain demeuraient souvent assis comme cela dans des moments de chagrin ou d'égarement, mais parfois aussi dans la jouissance de la réflexion, ou encore lorsqu'ils mettaient soigneusement au point quelque projet. Et ce don d'immobilité leur servait également lorsqu'ils montaient la garde ; car ils se postaient là, debout ou assis, dissimulés dans l'ombre, et bien que leurs yeux parussent à demi clos ou leur regard vacant, rien ne passait ou n'approchait qu'ils n'aient repéré et retenu. Si intense était leur occulte vigilance que tout intrus la ressentait comme une menace hostile, et s'écartait avant même d'avoir reçu avertissement de le faire ; mais qu'une créature mauvaise passât outre, ils signalaient son approche par un sifflement strident, quasi insupportable de près, mais qui s'entendait de fort loin. Les gens de Haleth estimaient fort les services rendus par les Drúedain en tant que sentinelles, dans les

moments de crises ; et lorsqu'ils n'avaient pas de tels gardes en chair et en os, ils disposaient aux abords de leurs demeures des figures à la semblance des Drúedain (et façonnées à cette fin par eux) convaincus que ces personnages de pierre détenaient un peu de la force menaçante qui habitait les hommes vivants.

Et pour dire vrai, s'ils n'en portaient pas moins amour et confiance aux Drúedain, bien des gens de Haleth leur attribuaient des pouvoirs magiques et surnaturels. Et parmi leurs contes merveilleux, plus d'un relatent ces choses. En voici un parmi d'autres :

La pierre fidèle

Il était une fois un Drûg nommé Aghan, bien connu comme guérisseur. Il était en grande amitié avec Barach, un forestier du Peuple de Haleth, qui vivait dans une baraque au fond des bois, à plus de deux milles du village. Les demeures de la famille d'Aghan se trouvaient aux environs, et il passait le plus clair de son temps avec Barach et sa femme, et était très aimé des enfants. Vinrent des temps d'effroi, car une horde d'Orcs audacieux s'était secrètement introduite dans les bois alentours, et ils s'embusquaient à deux ou trois pour fondre sur quiconque s'aventurait seul, et la nuit s'attaquaient aux maisons sans proches voisins. La maisonnée de Barach n'avait pas grand peur car Aghan leur tenait compagnie la nuit, et il montait la garde dehors. Mais un matin, il vint trouver Barach, disant : « Ami, voici que j'ai reçu de mauvaises nouvelles des miens, et je crains de devoir te quitter quelque temps. Mon frère a été blessé, et il gît là-bas, souffrant, et il m'appelle car je suis habile à guérir les blessures d'Orcs. Je reviendrai dès que possible. » Barach en conçut un trouble extrême et sa femme et ses enfants se mirent à pleurer. Mais Aghan dit : « Je ferai au mieux ; je t'ai fait porter ici une pierre-de-garde, et je l'ai fait placer près de ta maison. » Barach sortit avec Aghan et ils allèrent voir la pierre-de-garde. Massive et lourde, elle était là assise sous un buisson, non loin de la porte. Aghan posa la main sur la pierre, et après un silence dit : « Vois, je lui ai transmis certains de mes pouvoirs. Fasse le ciel qu'elle te protège de tout mal ! »

Rien d'inquiétant ne marqua les deux premières nuits, mais la troisième, Barach entendit le cri d'alerte strident des Drûgs – ou rêva l'avoir entendu car personne d'autre ne fut tiré de son sommeil. Sautant de son lit, il décrocha du mur son arc et se rendit à une étroite croisée ; et là, il vit deux Orcs entassant du bois à brûler contre sa maison, et s'apprêtant à y mettre le feu. Et terrifié fut Barach, car les Orcs en maraude emportaient de l'amadou ou quelque autre matière diabolique, prompte à s'enflammer, et que l'eau était impuissante à éteindre. Se ressaisissant, il tendit son arc, mais au même instant, et juste comme les flammes jaillissaient, il vit un Drûg accourir derrière les Orcs. Et d'un coup de poing, il en assomma un, et l'autre prit la fuite, et nu-pieds, le Drûg bondit dans le feu et éparpilla les tisons flambants, piétinant les flammes-orcs qui serpentaient au sol. Barach se précipita vers la

porte, mais le temps de la débâcler et de se ruer au-dehors, le Drûg avait disparu. Il n'y avait pas trace non plus de l'Orc battu à mort. Le feu était éteint, et il ne subsistait que la fumée et la puanteur.

Barach rentra pour rassurer sa famille qui avait été réveillée par le bruit et le relent de brûlé ; mais lorsqu'il fit jour, il sortit de nouveau, et fouilla les alentours. Il découvrit que la « pierre-de-garde » avait disparu, mais il n'en parla point et se dit seulement : « Ce soir, il me faudra monter la garde moi-même ! » ; mais plus tard dans la journée, Aghan revint et fut accueilli avec joie. Il avait de hautes chausses de daim, comme en portent parfois les Drûgs dans les pays rudes, parmi les épines et les pierres, et il était las, mais souriant et il semblait content. Et il dit : « J'apporte de bonnes nouvelles. Mon frère ne souffre plus et il ne mourra pas, car je suis venu à temps pour résister au venin. Et voilà que j'apprends que les Orcs-maraudeurs ont eu leur compte, ou se sont enfuis ! Comment cela s'est-il passé ? »

« Nous sommes encore en vie !, dit Barach. Mais viens avec moi et je te montrerai et t'en dirai plus. » Et il conduisit Aghan à l'emplacement du feu, et lui conta l'attaque nocturne. « Et la pierre-de-garde a disparu – de la besogne d'Orc, à mon avis ! Qu'en dis-tu ? »

« Je parlerai lorsque j'aurai examiné les choses et réfléchi plus longuement », dit Aghan ; et il se mit à aller et à venir, scrutant le sol, et Barach le suivait. À la fin, Aghan l'emmena jusqu'à un taillis en bordure de la clairière où s'élevait la maison. Et là se trouvait la pierre-de-garde, assise sur un Orc mort ; mais ses jambes étaient toutes noires et craquelées, et l'un de ses pieds s'était détaché et gisait à ses côtés. Aghan parut attristé ; mais il dit : « Eh bien ! Il a fait ce qu'il a pu ! Mieux vaut que ç'aient été ses jambes à lui qui aient piétiné le feu des Orcs, que les miennes ! »

Et il s'assit et délassa ses chaussures de daim, et Barach vit qu'elles recouvraient des bandages sur ses propres jambes. Aghan défit les bandes. « Cela cicatrise déjà, dit-il. Je veillais près de mon frère deux nuits de suite, et la troisième je m'endormis, mais me levant au petit matin, je me sentis tout souffrant, et je découvris mes jambes couvertes de cloques. Alors je devinais ce qui s'était passé. Hélas, si tu transmets un peu de ton pouvoir à une chose que tu as façonnée, il te faut bien prendre ta part de ses maux » [294] !

Notes supplémentaires sur les Drúedain

Mon père s'attacha à souligner la différence radicale entre les Drúedain et les Hobbits. Ils étaient fort dissemblables de forme et d'apparence physique. Les Drúedain étaient plus grands, et plus lourds et trapus. Ils étaient peu plaisants de traits (selon les critères qui ont cours parmi les hommes) ; et alors que les Hobbits avaient une abondante chevelure (mais drue et bouclée), les Drúedain n'avaient que quelques mèches raides et peu fournies sur le crâne, et sur les jambes et les pieds, pas un poil. Ils étaient par moments joyeux et gais, comme les Hobbits, mais leur nature avait une composante plus sombre, et ils pouvaient être narquois et d'une implacable dureté ; et ils possédaient, ou du moins on leur imputait, des pouvoirs surnaturels et magiques. Au demeurant, c'étaient des gens frugaux, mangeant

peu, même en période d'abondance, et ne buvant que de l'eau. Par certains côtés, ils ressemblaient plutôt aux Nains : par la carrure, la stature et l'endurance ; par leur habileté à tailler la pierre ; et aussi par le côté noir de leur caractère, et par leurs mystérieux pouvoirs. Mais les pratiques « magiques » attribuées aux Nains étaient de tout autre nature ; et les Nains étaient, si possible, plus sombres encore de disposition. Mais les Nains jouissaient d'une grande longévité, alors que comparés à toutes les autres races d'Hommes, les Drúedain avaient une vie très brève.

Une fois seulement, dans une note isolée, trouve-t-on quelque chose d'explicite concernant les rapports entre les Drúedain du Beleriand, au Premier Âge, qui gardaient les demeures du Peuple de Haleth dans la Forêt de Brethil, et les lointains ancêtres de Ghân-buri-Ghân qui guida les Rohirrim le long de la Vallée des Stonewain, sur le chemin de Minas Tirith (*Le Retour du Roi* V, 5), ou les auteurs des statues de pierre qui jalonnent la route de Dunharrow (*ibid* V 3) [295]. La note précise :

Une branche d'émigrants Drúedain accompagna les Gens de Haleth, à la fin du Premier Âge, et séjourna avec eux en forêt [de Brethil]. Mais la majeure partie d'entre eux restèrent dans les Montagnes Blanches, en dépit des persécutions qu'ils eurent à subir aux mains d'Hommes survenus peu auparavant et qui étaient retombés au service de l'Ombre.

Il est dit aussi ici que l'identité entre les statues de Dunharrow et les vestiges des Drúedain (perçue d'emblée par Meriadoc, la première fois qu'il jette les yeux sur Ghân-buri-Ghân), était reconnue dès l'origine au Gondor bien qu'à l'époque de la fondation du royaume Númenoréen par Isildur, les Drúedain n'avaient survécu que dans la Forêt de Drúadan et dans le Drúwaith laur (voir ci-dessous).

Nous pouvons donc, à notre gré, broder sur l'ancienne légende de la venue des Édain, telle qu'elle est donnée dans *le Silmarillion* en y ajoutant les Drúedain qui, descendus de l'Éred Lindon, auraient gagné l'Ossiriand en compagnie des Haladin (les Gens de Haleth). Selon une autre note, les historiens du Gondor croyaient que les premiers Hommes à franchir l'Anduin avaient été, en fait, les Drúedain. Ils venaient (croyait-on) des terres situées au sud du Mordor, mais ils prirent au nord, par l'Ithilien, avant d'atteindre les côtes du Haradwaith, et trouvant éventuellement un moyen de passer l'Anduin, probablement dans les parages de Cair Andros, s'établirent dans les vallées des Montagnes Blanches et dans les terres boisées des pieds-monts nord. « C'était un peuple furtif, méfiant envers les autres races d'Hommes, qui, de mémoire de Drúedain, les avaient harcelés et persécutés ; et ils étaient partis vers l'ouest, à la recherche d'une contrée où ils pourraient vivre cachés aux yeux du monde, et en paix. » Mais rien de plus n'est dit, ni là ni ailleurs, sur les origines de leur association avec le Peuple de Haleth.

Dans une étude, citée plus haut, sur les noms de rivière en Terre du Milieu, on entrevoit les Drúedain au Second Âge. On lit que les peuplades indigènes de l'Énedwaith, fuyant les dévastations commises par les Númenoréens en remontant le cours du Gwathló,

ne franchirent pas l'Isen, ni ne se réfugièrent-ils sur le grand promontoire entre l'Isen et la Lefnui qui dessine la branche nord de la Baie de Belfalas, et cela en raison des « Púkel-men » qui étaient un peuple secret et félon, chasseurs acharnés et silencieux, usant de flèches empoisonnées. Ils disaient qu'ils avaient toujours vécu là, mais qu'autrefois ceux de leur peuple habitaient aussi dans les Montagnes Blanches. Ils ne s'étaient point soumis, dans le lointain passé, au Grand Ténébreux (Morgoth), et ne s'allièrent point non plus, par la suite, avec Sauron ; car ils haïssaient tous les envahisseurs venus d'Orient. De l'Est, disaient-ils, survinrent les Hommes de haute stature qui les chassèrent des Montagnes Blanches, et c'étaient des hommes au coeur mauvais. Il se peut que même à l'époque de la Guerre de l'Anneau, des Gens-de-Drû aient subsisté dans les monts d'Andrast, les contreforts occidentaux des Montagnes Blanches, mais seuls les survivants qui hantaient les bois d'Anórien étaient connus des gens du Gondor.

Cette région entre l'Isen et la Lefnui était la Drúwaith Iaur, et dans tel autre fragment sur ce sujet, il est précisé que le terme *Iaur* « vieux », signifie dans le contexte de ce nom, non pas « premier », mais « ancien ».

Les Púkel-men » occupaient les Montagnes Blanches (les deux versants) au Premier Âge.

Lorsque commença, au Second Âge, l'invasion des terres côtières par les Númenoréens, ils survécurent dans les montagnes du promontoire [d'Andrast], qui ne furent jamais occupées par les Númenoréens. Un autre groupe subsista à l'extrémité orientale de la chaîne [en Anórien]. À la fin du Troisième Âge, on devait prendre ce dernier groupe, très réduit en nombre, pour les ultimes survivants ; d'où le nom donné à l'autre région où ils avaient séjourné : « Solitudes-des-Anciens-Púkel » (Drúwaith Iaur) [296]. Et une « Solitude » elle demeura, où ne vinrent s'établir ni les Hommes du Gondor, ni ceux du Rohan, et où rares même étaient ceux qui s'y aventuraient ; mais les Hommes de l'Anfalas étaient convaincus, quant à eux, qu'y vivaient encore secrètement quelques-uns des anciens « Hommes Sauvages » [297].

Mais au Rohan, on ne reconnaissait pas dans les Statues de Dunharrow, dites « Púkel-men », les effigies des « Hommes Sauvages » de la Forêt de Drúadan, ni ne reconnaissait-on leur « humanité » : d'où ce que dit Ghân-buri-ghân, des persécutions qu'auraient subies, par la suite, les « Hommes Sauvages » aux mains des Rohirrim [« Laissez donc tranquilles les Hommes Sauvages dans les forêts, et cessez de les traquer comme des bêtes des bois »]. Ghân-buri-Ghân, qui s'efforce ici

de parler la Langue Commune, dénomme son peuple (non sans ironie) « Hommes Sauvages ». Bien entendu, tel n'était pas le nom qu'ils se donnaient entre eux.

2

LES ISTARI

L'histoire la plus complète des Istari fut écrite, semble-t-il, en 1954 (voir l'introduction [\[ici\]](#), quant à l'origine du texte que je donne ici en entier) ; j'y ferai référence par la suite sous le titre : « L'essai sur les Istari ».

Par *Mage*, on traduit le Quenya *istar* (*ithron* en Sindarin) : l'un des membres d'un « ordre » (c'était leur terme), affirmant détenir et mettre en oeuvre le suprême savoir touchant l'histoire et la nature du Monde. La traduction (bien qu'elle convienne dans son rapport avec « sage », et autres mots anciens portant notion d'un savoir prééminent, de même sens que le terme *istar* en Quenya) n'est pas entièrement satisfaisante, pour autant que le *Heren Istarion*, ou « Ordre des Mages », soit chose parfaitement distincte de tous les « magiciens » et « devins » qui encombrant les légendes plus tardives. Ces Mages ont appartenu exclusivement au Troisième Âge du Monde ; et après s'en furent, et nul, sauf peut-être Elrond, Círdan et Galadriel, ne devait découvrir quelle était leur nature véritable et d'où ils venaient.

Les Hommes qu'ils fréquentèrent les prirent (au début) pour des Hommes comme eux, mais qui avaient acquis, lors de patientes et secrètes études, tout l'art et le savoir. Ils survinrent en la Terre du Milieu vers l'année 1000 du Troisième Âge, mais longtemps, ils allèrent vêtus comme le commun des mortels, et on voyait seulement en eux des Hommes avancés en âge, mais encore robustes, qui avaient le goût des voyages et de l'errance, se familiarisant avec la Terre du Milieu et tous ceux qui y vivaient sans rien révéler de leurs pouvoirs et de leurs desseins. À cette époque, les Hommes ne les entrevoyaient que rarement, et ne leur prêtaient guère attention. Mais lorsque resurgit l'ombre de Sauron et qu'elle gagna de toutes parts, ils se firent plus actifs, et s'efforcèrent sans cesse de contrer la croissance de l'Ombre, et d'inciter les Elfes et les Hommes à s'éveiller au péril. C'est alors qu'un peu partout parmi les Hommes, se répandit la rumeur de leurs allées et venues, et de leurs interventions en maintes affaires ; et les Hommes remarquèrent qu'ils ne mouraient point, mais demeuraient tels qu'en eux-mêmes ils étaient apparus (un peu plus rabougris peut-être) ; alors que la mort prenait les pères et les fils des Hommes. Et voici que les Hommes se prirent à les craindre, et

pourtant ils les aimaient, les tenant pour des êtres de même race que les Elfes (avec lesquels souvent, en effet, ils se concertaient).

Et cependant ils étaient autres. Car ils venaient de l'Extrême-Occident, au-delà des Mers ; bien que cela ne fût su, et de longue date, que du seul Círdan, Gardien du Troisième Anneau et Maître des Havres Gris, qui les avaient vus prendre pied sur le rivage des pays de l'Ouest. Des Émissaires des Valar, voilà ce qu'ils étaient, mandés par les Seigneurs d'Occident, dans leur haute sollicitude pour les destinées de la Terre du Milieu, qui, lorsque l'ombre de Sauron se ranima, eurent recours à ce moyen pour lui résister. Car avec le consentement d'Éru, ils envoyèrent en Terre du Milieu des membres de leur propre Grand Ordre, ayant revêtu corps d'Homme véritable – et non point seulement l'apparence –, et sujets aux peurs et aux douleurs et aux fatigues de la terre, capables de souffrir la faim et la soif, et même la mort ; mais telle était leur force d'âme, qu'ils ne moururent point, et subirent seulement les atteintes de l'âge, avivées par les peines et les soucis de leurs longues années de labeur. Et à tout cela, les Valar se résolurent, souhaitant réparer leurs erreurs d'antan, et plus particulièrement d'avoir voulu protéger et isoler les Eldar en leur autorisant à manifester aux yeux du monde leur propre puissance et leur gloire. Aussi bien, il fut fait interdiction à leurs émissaires actuels de se révéler en majesté, ou de chercher à influencer sur les volontés des Hommes et des Elfes par ostentation de pouvoir ; tout au contraire, ils devaient venir parmi les hommes sous des dehors de faiblesse et d'humilité, avec mission de conseiller et de persuader les Elfes et les Hommes de faire le Bien, et de chercher à unir dans l'amour et la mutuelle compréhension, tous ceux que Sauron, s'il surgissait à nouveau, s'efforcerait de dominer et de corrompre.

De cet Ordre, on ignore le nombre ; mais ils étaient cinq de leurs chefs qui vinrent au Nord de la Terre du Milieu, où l'espoir était le plus vivace (car là vivaient les Eldar et les restes des Dúnedain). Le premier qui arriva avait grande allure et noble maintien, les cheveux de jais et la voix très suave, et tous, ils le tinrent, même les Eldar, comme le premier de son Ordre [298]. Il en vint d'autres : deux vêtus de bleu outremer, et un qui portait un habit couleur de terre ; et le dernier vint, qui parut le moins considérable de tous, plus petit que les autres et plus âgé d'aspect, et il avait les cheveux gris et la vêtue grise, et il s'appuyait sur un bâton. Mais dès leur première rencontre aux Havres Gris, Círdan devina en lui une sagacité extrême et une force d'âme peu commune ; et il l'accueillit avec révérence, et lui remit le Troisième Anneau, Narya-le-Rouge.

« Car, dit-il, il va t'échoir de grands travaux et de grands périls, et

pour que ta tâche ne s'avère point trop ardue et exténuante, prends donc cet Anneau qui te procurera assistance et réconfort. J'en reçus seulement la garde, à charge de le tenir caché ; et il n'a pas son usage ici, sur les rives du pays d'Ouest ; mais je considère que le jour est proche où il lui faut se trouver en de plus nobles mains que les miennes, et des mains qui pourront l'utiliser pour enflammer le courage au coeur des Hommes [299]. » Et le Gris Messenger prit l'Anneau, et jamais n'en souffla mot à personne. Cependant le Blanc (habile à percer à jour les secrets d'autrui) quelque temps après s'en avisa et le jaloua, et ce fut la source de sa rancune envers le Gris, laquelle devait se révéler par la suite.

Or, parmi les Elfes, le Blanc Messenger fut connu plus tard sous le nom de Curunír, le Maître des Stratagèmes ; et dans le parler des Hommes du Nord, sous le nom de Saruman ; mais cela, seulement au retour de ses nombreux voyages, lorsqu'il revint au royaume du Gondor pour y faire sa demeure. Des deux Messagers Bleus, on ne sut pas grand-chose dans l'Ouest, et ils n'avaient point d'autres noms, hors *Ithryn Luin*, « Les Mages Bleus » ; car ils se rendirent à l'Est en compagnie de Curunír, mais jamais ne revinrent ; et à ce jour, on ignore s'ils restèrent dans l'Est pour accomplir la mission qui leur avait été confiée, ou bien s'ils trouvèrent la mort, ou encore, comme le pensèrent certains, s'ils succombèrent aux machinations de Sauron, et furent par lui réduits en servitude [300]. Et ces éventualités sont toutes plausibles ; car aussi étrange que cela puisse paraître, les Istari ayant revêtu corps d'homme, pouvaient tout comme les Hommes et les Elfes de la Terre du Milieu, faillir dans leurs grands desseins ; et recherchant le pouvoir de faire le Bien, le perdre de vue, et faire le Mal.

Un passage séparé, écrit en marge, appartient très certainement à ce même développement :

Car on dit, en effet, qu'ayant pris corps d'homme, les Istari devaient réapprendre maintes choses, et par lente expérience ; et que bien qu'ils aient su d'où ils venaient, le souvenir du Royaume Bienheureux leur était vision d'un Lointain qui (tant qu'ils demeuraient fidèles à leur mission), les emplissait d'un douloureux languir. C'est donc seulement en consentant librement à souffrir les misères de l'exil et les noires perfidies de Sauron, qu'ils avaient espoir de porter remède aux maux de l'époque.

Au demeurant, de tous les Istari, un seul resta fidèle, et ce fut le dernier venu. Car Radagast, le quatrième, se prit d'amour pour toutes

les bêtes et les oiseaux qui foisonnaient en Terre du Milieu, et il renonça à la compagnie des Elfes et des Hommes, passant ses jours parmi les créatures sauvages. D'où lui vint son nom (qui dans le papier nûmenoréen de jadis, signifiait, dit-on, « épris-des-bêtes ») [301]. Et Curunír Lân, Saruman le Blanc, trahit sa haute mission, et se fit plein de superbe et d'arrogance et avide de pouvoir, et chercha à imposer par la force sa propre volonté et à évincer Sauron ; mais il fut pris dans les rets de cet esprit ténébreux, plus puissant que lui.

Et les Elfes nommèrent le dernier venu Mithrandir, le Gris Pèlerin, car il était toujours par monts et par vaux, et n'amassa point de richesse, ni ne rassembla de gens à sa suite, mais ne cessait de parcourir le pays d'Ouest, du Gondor à l'Angmar, et du Lindon à la Lórien, secourable à tous en temps de besoin. Il avait l'esprit chaleureux et curieux de toutes choses (et l'Anneau Narya avivait en lui ces dispositions) ; car il était l'Ennemi de Sauron, opposant au feu qui dévore et désole, le feu qui soulage la détresse et attise l'espoir défaillant. Mais sa joie, comme ses soudains emportements, restaient voilés dans la grisaille de sa vêtue gris cendre, de sorte que seuls ceux qui le connaissaient bien, entrevoyaient la flamme qui l'habitait. Et il pouvait être gai et bienveillant envers les tout-jeunes et les très-humbles, et cependant acerbe, le cas échéant, et prompt à stigmatiser l'erreur. Mais il était sans morgue aucune et ne recherchait ni le pouvoir ni les éloges ; et de loin et de près, il était aimé de tous ceux qui étaient eux-mêmes sans gloriole. La plupart du temps, il voyageait à pied, inlassablement, appuyé sur son bâton ; et c'est ce qui lui valut le nom, parmi les Elfes du Nord, de Gandalf, « L'Elfe au bâton ». Ils le croyaient (à tort, nous avons vu) de la race des Elfes, car il se plaisait parfois à accomplir quelque prodige sous leurs yeux, aimant tout particulièrement la beauté du feu ; mais il n'opérait ses miracles que pour le rire et la jouissance qu'on en pouvait tirer, ne souhaitant ni en imposer à quiconque, ni que l'on suive ses conseils par peur.

Ailleurs est relaté comment, lorsque Sauron surgit à nouveau, il se leva lui aussi et révéla quelque chose de ses pouvoirs, et se faisant l'âme de la résistance à Sauron, remporta enfin la victoire, et ce fut le fruit du labeur patient et vigilant qui lui avait été assigné par les Valar (sous l'Unique qui est au-dessus d'eux). Cependant, on dit qu'au terme de ses travaux, il souffrit des peines très cruelles, et qu'il fut tué ; et que renvoyé de parmi les Morts pour un bref répit, il apparut tout de blanc vêtu, puis se fit flamme radieuse (et pourtant toujours obscurément voilée, sauf en cas d'âpre besoin). Et lorsque tout fut terminé, et que l'Ombre de Sauron fut chassée, il s'en alla pour toujours au-delà des Mers. Mais Curunír fut proscrit et réduit à la plus

basse condition, et en fin de compte il devait périr de la main d'un misérable esclave, et son esprit s'en fut là-bas où son destin l'entraînait : et soit à visage découvert, soit sous quelque autre forme ou incarnation, jamais ne revint en Terre du Milieu.

Dans *le Seigneur des Anneaux*, la seule allusion un peu générale aux Istari figure dans la note liminaire aux Tables Royales du Troisième Âge (Appendice B) :

Lorsque mille ans peut-être se furent écoulés, et que la première ombre offusqua Vert-Bois-le-Grand, les *Istari* ou Mages apparurent en Terre du Milieu. Plus tard, on a dit qu'ils venaient de l'Extrême-Occident, et qu'ils étaient mandés pour contrer le pouvoir de Sauron et pour unir tous ceux qui avaient la volonté de lui résister ; mais il leur était interdit de l'affronter directement, puissance contre puissance, ou de chercher à gouverner les Elfes ou les Hommes par la force ou par la peur.

C'est pourquoi ils vinrent sous les dehors d'Hommes, mais qui ne furent jamais jeunes et ne vieillirent que très lentement ; et ils détenaient de grands pouvoirs, de l'esprit et de la main. À quelques-uns seulement, ils révélèrent leurs noms véritables, mais usèrent des noms qui leur furent attribués. Les deux plus considérables de cet ordre (dont on a dit qu'ils étaient cinq), furent nommés par les Eldar, Curunír, « Le Maître des Stratagèmes », et Mithrandir, « Le Gris Pèlerin » ; mais les Hommes du Nord les appelèrent Saruman et Gandalf. Curunír se rendait souvent dans l'Est, mais sur le tard, il se fixa à Isengard. Mithrandir était le plus avant dans l'amitié des Eldar, et il errait dans les pays de l'Ouest, et jamais ne s'établissait nulle part à demeure.

Suivent des précisions sur la garde des Trois Anneaux Elfes, où l'on apprend que Círdan a remis l'Anneau Rouge à Gandalf lorsque celui-ci accosta aux Havres Gris, venant d'outre-mer (« Car Círdan voyait plus loin et avait des vues plus profondes qu'aucun autre en la Terre du Milieu »).

L'Essai sur les Istari cité plus haut nous fournit donc des informations sur eux et sur leurs origines, qui ne figurent pas dans *le Seigneur des Anneaux* (et il contient de surcroît, quelques remarques incidentes du plus haut intérêt, sur les Valar – on apprend leur souci persistant à l'égard de la Terre du Milieu, et qu'ils reconnaissaient leur erreur ancienne –, remarques dont il ne peut être question en détail ici). On observera plus particulièrement que les Istari sont désignés comme « membres de leur propre Grand Ordre » (l'Ordre des Valar, s'entend), et ce qui est dit de leur incarnation physique [302]. À noter également : la venue des Istari en ordre dispersé ; l'intuition de Círdan qui devine d'emblée, en Gandalf, le plus grand d'entre eux ; le soupçon immédiat de Saruman à l'égard de Gandalf et sa jalousie touchant la

possession de l'Anneau Rouge ; le sentiment que Radagast a trahi sa mission ; les deux « Mages Bleus », non nommés, qui gagnent l'Est avec Saruman, mais contrairement à lui, ne reviennent jamais en Terre d'Occident ; le nombre de membres que compte l'ordre des Istari (nombre prétendu ici inconnu, mais on sait que les « chefs » de l'Ordre venus au Nord de la Terre du Milieu sont cinq) ; l'explication des noms Gandalf et Radagast ; enfin le mot Sindarin *ithron*, pluriel, *ithryn*.

Le passage concernant les Istari dans *les Anneaux de Pouvoir* (le *Silmarillion*) est fort proche de ce qui est dit dans l'Appendice B du *Seigneur des Anneaux*, cité ci-dessus, jusque dans la formulation, mais y figure la phrase suivante qui concorde avec l'essai sur les Istari :

Curunír, le plus vieux, passait en premier, puis Mithrandir et Radagast. Il y eut d'autres Istari qui restèrent à l'Est des Terres du Milieu et qui n'entrent pas dans ce récit.

Le reste des écrits concernant les Istari (en tant que groupe) ne se présente malheureusement, pour l'essentiel, que sous forme de notations sommaires et souvent illisibles. Une brève et hâtive ébauche de récit offre cependant un intérêt majeur : il s'agit, en effet, d'un Conseil des Valar, convoqué, semble-t-il, par Manwë (« et peut-être a-t-il consulté Éru ? »), au cours duquel est prise la résolution d'envoyer des émissaires en Terre du Milieu. « Mais qui donc ira ? Car il leur faudra être puissants, aussi puissants que Sauron lui-même, et néanmoins capables de renoncer à leurs pouvoirs, et de revêtir vêtement de chair, afin de traiter d'égal à égal avec les Elfes et les Hommes, et de gagner leur confiance. Mais n'est-ce point là les rendre vulnérables ? Leur jugement et leur connaissance n'en seront-ils pas obscurcis, troublés par les peurs, les soucis et les lassitudes inhérents à la condition de chair ? » Mais deux seulement s'offrent : Curumo, qui a été choisi par Aulë, et Alatar qui est envoyé par Oromë. Manwë demande alors, où donc est Olórin ? Et tout de gris vêtu, Olórin venait juste d'entrer, de retour de voyage, et il s'était mis au bas bout du Conseil ; et il demande ce que Manwë veut de lui. Et Manwë réplique qu'il désire qu'Olórin se rende en Terre du Milieu, en tant que troisième Émissaire (et ici, il est fait observer entre parenthèses, apparemment pour expliquer le choix de Manwë, qu'« Olórin est grand ami des Eldar restés en Terre du Milieu »). Mais Olórin se déclare trop faible pour une telle mission, et dit qu'il redoute Sauron. Raison de plus, affirme Manwë, pour qu'il parte, et il lui en donne l'ordre (suivent des mots illisibles où l'on croit lire le mot « troisième »). Mais à cela, Varda lève la tête et dit : « Non, pas en tant que troisième » ; et Curumo ne manqua pas de s'en souvenir.

Au terme de la note, on apprend que Curumo [Saruman] prit avec lui Aiwendil [Radagast] parce que Yavanna l'en pria, et qu'Alatar emmena Pallando par amitié [303].

Sur une autre page de notes appartenant manifestement à la même période, on lit que « Curumo fut obligé de prendre avec lui Aiwendil pour satisfaire aux souhaits de Yavanna, épouse d'Aulë ». Et on trouve aussi l'ébauche d'un tableau rapportant tel Istari à tel Valar : Olórin s'y trouve associé à Manwë et Varda, Curumo à Aulë, Aiwendil à Yavanna, Alatar à Oromë et Pallando à Oromë (mais Oromë remplace ici Mandos et Nienna).

Le sens de ces relations entre Istari et Valar s'éclaire à la lumière du bref récit cité plus haut, où l'on voit chaque Istari choisi par un Valar, pour ses caractéristiques innées – peut-être parce qu'il appartient au « peuple » de ce Valar – là en particulier, au sens où il est dit de Sauron, dans les *Valaquenta* (*le Silmarillion*), « qu'au début il faisait partie des Maïar d'Aulé et les récits de ce peuple évoquent sa grandeur ». Il y a donc lieu de remarquer que Curumo [Saruman] est choisi par Aulë. Rien ne permet d'expliquer pourquoi le désir manifeste de Yavanna que soit inclus parmi les Istari, quelqu'un qui possédât un amour pour les créatures de sa façon, ne peut être réalisé qu'en imposant à Saruman la compagnie de Radagast ; et la suggestion, dans l'Essai sur les Istari, qu'en s'éprenant des bêtes sauvages Radagast a failli à la mission qui lui a été confiée ne s'accorde guère avec l'idée qu'il a été élu plus particulièrement par Yavanna. De plus, dans l'Essai sur les Istari comme dans les *Anneaux du Pouvoir*, Saruman vient d'abord et il vient seul. En revanche, il est possible de voir une allusion à l'importune présence de Radagast dans le mépris extrême qu'il inspire à Saruman, tel que le rapporte Gandalf au Conseil d'Elrond :

« Radagast le Brun ! » s'esclaffa Saruman, et il ne dissimula plus son mépris. « Radagast l'Oiseleur ! Radagast le Simplet ! Radagast le Niais ! Et pourtant il a eu juste l'esprit de jouer le rôle que je lui ai assigné. »

Tandis que dans l'Essai sur les Istari, il est dit que les deux qui passèrent à l'Est n'avaient pas de nom hors *Ithryn Luin*, « Les Mages Bleus » (ce qui signifie bien entendu qu'ils n'étaient connus sous aucun nom à l'Ouest de la Terre du Milieu), ici nous apprenons qu'ils s'appellent Alatar et Pallando, et qu'ils sont associés à Oromë, bien que nous ignorions tout des raisons de cette association. On pourrait penser (et c'est pure supposition) que de tous les Valar, Oromë ayant une connaissance plus poussée des régions lointaines, les Mages Bleus ont été envoyés par lui pour explorer les confins de la Terre du Milieu, et y faire leur demeure.

Hors le fait que ces notes sur le choix des Istari sont certainement antérieures à l'achèvement du *Seigneur des Anneaux*, je ne vois rien d'autre qui permette de les situer par rapport à l'Essai sur les Istari [304].

Et je n'ai connaissance d'aucun autre écrit sur les Istari, sauf quelques notes sommaires et en partie indéchiffrables, qui sont certainement bien postérieures à ce qui précède, et datent sans doute de 1972 :

Nous devons admettre qu'ils [les Istari] étaient tous des maïar, c'est-à-dire des êtres de la catégorie « angélique », mais non pas nécessairement de même rang. Les Maïar étaient des « esprits », mais susceptibles de s'incarner en leur propre personnage, et pouvant prendre forme humaine (et, plus particulièrement, forme elfique). Il est dit de Saruman (par Gandalf lui-même) qu'il est le chef des Istari : c'est-à-dire le plus élevé dans la hiérarchie de Valinor. Et manifestement, Gandalf a rang tout de suite après lui. Radagast est donné pour un personnage de bien moindre conséquence et sagacité.

Des deux autres, rien n'est dit dans les ouvrages publiés, en dehors de l'allusion aux Cinq mages, lors de l'altercation entre Gandalf et Saruman [*les Deux Tours* III 10]. Or les Valar envoient ces Maïar en Terre du Milieu à un moment crucial de son histoire, pour raffermir la résistance des Elfes de l'Ouest, dont décline le pouvoir, et celle des Hommes de l'Ouest, non corrompus par Sauron, qui sont très en minorité par rapport à ceux de l'Est et du Sud. On peut constater qu'ils [*les Maïar*] avaient toute latitude de faire ce qu'ils jugeaient utiles en cours de mission ; ils n'avaient pas ordre – et on ne l'exigeait pas d'eux – d'*agir de concert*, en tant que petit groupe central où seraient concentrés tout pouvoir et sagesse ; et ils avaient chacun des pouvoirs et des dispositions différentes, et furent choisis par les Valar en vue même de cette diversité.

D'autres écrits ne portent que sur Gandalf (Olórin, Mithrandir). Au verso de la page isolée qui contient le récit du choix des Istari par les Valar, figure la très remarquable note suivante.

Élendil et Gil-galad étaient partenaires et alliés ; mais c'était bien « la dernière Alliance » des Elfes et des Hommes. Lors de la défaite finale de Sauron, les Elfes ne jouent pas un rôle effectif au moment de l'action. Legolas est probablement celui des Neuf Marcheurs qui accomplit le moins. Galadriel, la plus illustre des Eldar subsistant en Terre du Milieu, a surtout le pouvoir que lui donne sa sagesse et sa bonté : elle est celle qui dirige la lutte et prodigue les conseils, indomptable par sa *résistance* (essentiellement morale et spirituelle) mais incapable d'*agir* elle-même en représailles. À l'échelle qui est la sienne, elle est comparable à Manwë, au regard de l'action dans son ensemble. Et cependant même après la Submersion de Númenor et la chute de l'ancien monde, même lorsque le Royaume Bienheureux est détaché des « Cercles du Monde », Manwë ne se borne pas au rôle de simple observateur. C'est bien de Valinor que viennent les émissaires que l'on nomme Istari (Les Mages), et parmi eux Gandalf, en qui se révèle celui qui ordonne et coordonne et l'attaque et la défense.

Qui était ce « Gandalf » ? On a dit plus tard (lorsque à nouveau l'ombre du Mal offusqua le Royaume) que nombre des « Fidèles » étaient convaincus, à l'époque, que « Gandalf » fut le dernier avatar de Manwë lui-même, avant qu'il ne se retirât définitivement tout en haut de Taniquetil, sa Tour-de-guet. (Que Gandalf ait affirmé qu'« à l'Ouest » il ait eu nom Olórin fut considéré, selon cette interprétation, comme une manière d'incognito, un simple nom de passe.) J'ignore (bien entendu) ce qu'il en est dans la réalité, et le saurais-je, ce serait une erreur que d'en dire plus long que Gandalf lui-même. Mais pour

ma part, je ne crois rien de cela. Manwë ne descendra pas de la Montagne avant la Dagor Dagorath, et le retour de Melkor qui marquera la venue de la Fin [305]. Pour assurer la victoire sur Morgoth n'a-t-il pas envoyé son propre Héraut Éönwë ? Et pour hâter la défaite de Sauron, n'enverra-t-il pas quelque esprit issu du peuple angélique, de moindre stature (et puissant néanmoins), un esprit contemporain de Sauron et dans leur commencement, son égal, mais rien de plus ? Olórin était son nom. Mais d'Olórin, nous n'en saurons jamais plus long que ce qu'a révélé Gandalf.

Suivent seize vers d'un poème, qui jouent en anglais sur les allitérations :

Veux-tu savoir l'histoire, qui longtemps fut cachée
des Cinq qui survinrent, d'une lointaine contrée ?
Un seul s'en retourna, les autres plus jamais.
Sous la loi des Hommes, la Terre du Milieu peinera
jusqu'à Dagor Dagorath, et le Destin s'accomplira.
Comment as-tu su, le Conseil qui fut tu
des Seigneurs d'Occident, au pays d'Aman ?
Les longues routes sont perdues, qui conduisaient là-bas,
et aux Hommes mortels, Manwë ne parle pas.
De l'Ouest-qui-fut, un vent l'apporta
à l'oreille du dormeur, dans le silence et
l'ombre de la nuit, lorsque la nouvelle se dit
des pays qu'on oublie, des âges qui ont fui
sur les flots des années, à l'esprit alerté.
Tout n'est point oublié, pour le Roi des Eldar,
en Sauron, il vit, la lente menace...

Une large part de ce qui précède touche à la question plus vaste de l'intérêt que portent Manwë et les Valar aux destinées de la Terre du Milieu après la submersion et Númenor, et cela, on ne peut l'envisager dans les limites de ce livre.

À la suite des mots « Mais d'Olórin nous ne saurons jamais plus long que ce qu'a révélé Gandalf », mon père devait ajouter :

Sauf qu'Olórin est un nom Sindarin, qui a dû donc lui être attribué à Valinor, par les Eldar, ou bien représente une « traduction » censée signifier quelque chose pour eux. Dans l'un et l'autre cas, quel était le sens, donné ou présumé, de ce nom ? *Olor* qui est un mot que l'on traduit souvent par « rêve », mais qui ne désigne pas le rêve du dormeur. Pour les Eldar, le mot connotait tout ce qui vit et flambe dans la *mémoire* comme dans l'*imagination* : il renvoyait, en fait, à la *claire appréhension* par l'esprit, de choses qui ne sont pas physiquement présentes dans les conditions où se trouve le corps. Donc non seulement à une idée mais à cette idée richement parée, dans la forme

et le détail.

Un sens que souligne et explicite une note étymologique isolée :

Olo-s : vision, « fantaisie » ; un substantif sindarin courant pour exprimer une « construction de l'esprit » qui ne (pré)existe pas en réalité dans Éä, hors de cette construction même, mais que les Eldar peuvent rendre visible et sensible par le truchement de l'Art (*Karmë*). *Olos* s'applique généralement à une oeuvre de *beauté*, ayant but uniquement artistique (ne visant pas à tromper, ni à procurer un pouvoir quelconque).

Sont cités des mots dérivés de cette racine : le Quenya *olos* « rêve, vision », pluriel *olozi/olor* ; *óla* (impersonnel) « rêver » ; *olosta* « rêveur ». Il est alors fait référence à *Olofantur* qui était l'ancien nom, le nom « véritable » de Lórien, le Vala « Maître des visions et des rêves », avant qu'il ne fût transformé en *Irmo* dans *le Silmarillion* (de même que *Narufuntur* devint *Námo*, Mandos) : bien que pour désigner ces deux « frères », ait survécu dans *les Valequenta*, le pluriel *Féanturi*.

On rapportera ces considérations sur *olos*, *olor* au passage dans *les Valequenta* (*le Silmarillion*) où il est dit qu'Olórin vécut au Lórien, dans le Valinor, et que

bien qu'il aimât les Elfes, il passait parmi eux sans être vu, ou sous la forme d'un d'entre eux, et ils ne savaient pas d'où leur venaient les visions magnifiques ou les éclairs de sagesse qu'il mettait en leur coeur.

Dans une première version de ce passage, on lit qu'Olórin était « conseiller d'Irmo », et que dans les coeurs de ceux qui prêtaient l'oreille à ses dires, s'éveillaient les pensées de « choses de beauté n'ayant point encore existence, mais qui se pouvaient faire pour enrichir Arda ».

Une longue note permet d'expliciter le passage dans *les Deux Tours* IV 5, où Faramir, à Henneth Annûn, cite Gandalf, disant :

« Nombreux sont mes noms en divers pays. Je me nomme Mithrandir parmi les Elfes, Tharkûn chez les Nains ; Olórin, je fus, dans ma jeunesse à l'Ouest dont la mémoire s'est perdue, Incánus au Sud, et Gandalf au Nord. À l'Est, je ne vais point. »

Cette note est antérieure à la publication de la seconde édition du *Seigneur des Anneaux*, en 1966, et la voici :

La date de l'arrivée de Gandalf est incertaine. Il vint d'au-delà des Mers vers l'époque, semble-t-il, où l'on décela les premiers signes d'un

éveil de « l'Ombre », car réapparaissaient et se répandaient les créatures malfaisantes. Mais il figure rarement dans les Annales et Chroniques du second millénaire, en ce Troisième Âge. Sans doute errait-il longtemps (sous des dehors divers), s'attachant non point aux actes et aux événements, mais à sonder les cœurs des Elfes et des Hommes qui s'étaient, par le passé, opposés à Sauron, et dont on pouvait s'attendre qu'ils le combattent à nouveau. On conserve sa propre affirmation (ou une version de son dire, d'ailleurs pour le moins obscur), selon laquelle, en sa jeunesse, il avait nom Olórin à l'Ouest [306], mais fut nommé Mithrandir (« le Gris Voyageur ») par les Elfes, Tharkûn (signifiant, dit-on, « l'Homme au bâton ») par les Nains, Incánus au Sud et Gandalf au Nord, et « à l'Est, je ne vais point ».

« L'Ouest » désigne ici manifestement l'Extrême-Occident au-delà des mers, et non un lieu quelconque en Terre du Milieu ; le nom Olórin est une forme sindarine. Le « Nord » doit renvoyer aux régions nord-ouest de la Terre du Milieu, où la plupart des habitants étaient, et devaient demeurer, non corrompus par Morgoth et par Sauron. C'est dans ces régions que la résistance devait s'affirmer avec le plus de force contre les maléfices que l'Ennemi avait laissés dans son sillage, ou contre son serviteur Sauron lorsque celui-ci tenta une sortie. Les frontières de cette région étaient, on le conçoit, mal définies : à l'est, elles suivaient la rivière Carnen jusqu'à son confluent avec la Celduin (la Rivière Vive) et ainsi jusqu'à la Núrnen, et de là au sud, jusqu'aux anciens confins du Sud Gondor (lesquels à l'origine n'excluaient pas le Mordor occupé plus tard par Sauron bien qu'il n'ait pas fait partie initialement de son empire « à l'Est », mais cette annexion constituait une menace délibérée contre l'Ouest et les Númenoréens). Le « Nord » comprenait donc toute une vaste région qui se déployait d'ouest en est depuis le Golfe de Lune jusqu'à la Rivière Núrnen.

Ce passage est le seul qui subsiste, attestant qu'il ait poussé ses voyages d'exploration vers le sud. Aragorn affirme avoir parcouru « les lointaines contrées de Rhûn et de Harad où étranges sont les étoiles » (*la Fraternité de l'Anneau* III 2) [307]. Il n'y a pas lieu de supposer que Gandalf ait fait de même. Ces légendes sont centrées sur le nord parce que, selon les données historiques, la lutte contre Morgoth et ses serviteurs se serait principalement déroulée au nord, et plus particulièrement au nord-ouest de la Terre du Milieu ; et cela parce que les Elfes, et par la suite les Hommes qui fuyaient Morgoth poussaient toujours plus à l'ouest, en direction du Royaume Bienheureux, et au Nord-Ouest, au point où les rives de la Terre du

Milieu se rapprochent le plus du pays d'Aman. Le « sud » *Harad* est donc un terme vague, et bien qu'avant la Submersion, les Númenoréens aient poussé loin au Sud leurs explorations des côtes de la Terre du Milieu, leurs colonies au-delà d'Umbar avaient été annexées par Sauron ; ou encore fondées par des Hommes qui déjà à Númenor même étaient des suppôts de l'Ennemi, elles s'étaient faites hostiles et toutes dévouées à leur Maître. Les régions sud confinant avec le Gondor (et appelées par les gens du Gondor tout simplement le [Proche ou Extrême] Sud Harad) auraient sans doute été plus susceptibles de se convertir à la « Résistance » ; mais au Troisième Âge, Sauron avait déployé une grande activité dans ces régions qui lui fournissaient des hommes pour ses guerres contre le Gondor. Il se peut donc que Gandalf ait parcouru ces pays dans les premiers temps de ses travaux.

Mais son principal domaine était « le Nord », et tout particulièrement le Nord-Ouest, Lindon, l'Ériador et le Val d'Anduin. Elrond et les Dúnedain du Nord (les Rangers) étaient ses alliés privilégiés. Il avait une connaissance des « Halflings » qui lui était propre, et une affection pour eux toute particulière, sa sagesse lui donnant prescience de l'importance qu'ils revêteraient par la suite ; et au surplus, il percevait leur qualité intrinsèque. Gondor l'attirait moins pour les raisons précises qui le rendait plus intéressant aux yeux de Saruman : comme centre de savoir et de pouvoir. Ses souverains étaient irrévocablement opposés à Sauron, et par le sang et par leurs allégeances traditionnelles, et certainement par toute leur action politique. Leur royaume constituait de par son existence même, une menace pour Sauron, et il ne pouvait persister en son être et se perpétuer que pour autant où il résisterait, les armes à la main, à la menace que Sauron faisait peser sur lui. Gandalf ne pouvait pas faire grand-chose pour guider les fiers souverains du Gondor, ou les instruire, et c'est seulement au déclin de leur puissance, lorsqu'ils se trouvèrent ennoblis par leur courage et leur constance dans une lutte apparemment vouée à l'échec, qu'il commença à avoir grand souci d'eux.

Le nom *Incánus* est de consonance « étrangère » : il n'appartient en effet ni au Westron, ni à une langue elfe (Sindarin ou Quenya), ni ne renvoie-t-il à aucune des langues encore en usage parmi les Hommes du Nord. Une note dans le Livre de Tháin nous apprend qu'il s'agit d'un mot du parler Haradrim, adapté au Quenya, et signifiant tout simplement « Espion-du-Nord » (Incá + nús) [308].

Gandalf est une transposition en anglais, du même ordre que celles opérées pour les noms des Hobbits ou des Nains. Le nom existe

réellement en Vieux Norrois (c'est celui d'un Nain qui figure dans le *Völuspá* [309]) et je l'ai utilisé car il m'a paru contenir le radical *gandr*, un bâton, et singulièrement, un bâton du type de ceux qui ont usage « magique » ; d'où *Gandalf* que l'on pourrait traduire : « créature elfe au bâton magique » ; Gandalf n'était pas un Elfe, mais les hommes avaient tendance à l'identifier aux Elfes, son alliance avec eux et l'amitié qui leur portait étant choses connues. Le nom étant rapporté au « Nord » en général, on doit admettre que *Gandalf* représente un nom de langue westron, mais formé d'éléments qui n'avaient pas été empruntés aux langues Elfes.

Une note écrite en 1967 attribue un tout autre sens aux paroles de Gandalf, « Et Incánus au Sud », et à l'étymologie de ce nom :

Ce que l'on doit entendre par « Sud » n'est pas du tout clair. Gandalf affirme n'avoir jamais visité « l'Est », mais en fait, il semble bien avoir limité ses voyages et sa vigilance aux terres de l'Ouest habituées par les Elfes et autres peuples généralement hostiles à Sauron. Au moins semble-t-il peu probable qu'il ait jamais parcouru le Harad (ou l'Extrême Harad !), ou qu'il y ait séjourné assez longtemps pour avoir acquis un nom particulier dans l'une quelconque des langues étrangères parlées dans ces régions peu connues. Le Sud désignerait donc ici le Gondor (considéré dans sa plus grande extension, à l'apogée de sa puissance). À l'époque où se déroule ce récit, nous constatons cependant que Gandalf est appelé Mirthrandir, au Gondor (par tous les hommes de qualité et par ceux d'origine númenoréenne, tel Denethor, Faramir et autres). C'est là un nom sindarin, celui, dit-on, utilisé par les Elfes ; mais les Grands, au Gondor, savaient et parlaient couramment le Sindarin. Le nom « populaire » de Gandalf en westron, le Parler Commun, aurait donc été, à l'évidence, un genre de sobriquet, quelque chose comme « Mantegrise », inventé dans le lointain passé, et qui subsistait alors sous une forme archaïque. C'est peut-être le *Maugris* utilisé par Éomer au Rohan.

Mon père conclut ici que « au Sud » désigne effectivement le Gondor, et que Incánus était (tout comme Olórin) un nom quenta, mais inventé au Gondor, dans les Temps Anciens, lorsque le Quenta était encore d'usage courant parmi les gens cultivés, et la langue de toutes les chroniques historiques, comme cela avait été le cas à Númenor.

Dans les tables Royales, on lit que Gandalf survint à l'Ouest, au Troisième Âge, vers le début du onzième siècle. Si nous supposons qu'il commença par parcourir le Gondor assez fréquemment et assez

longtemps pour y acquérir un ou plusieurs noms – par exemple sous le règne d'Atanatar Alcarin, 1800 ans environ avant la Guerre de l'Anneau – on peut voir dans Incánus un nom quenya qui lui aurait été attribué à l'époque, et serait après tombé en désuétude, pour ne survivre que dans le souvenir des gens cultivés.

Sur la base de cette hypothèse, on peut proposer une étymologie à partir d'éléments quenya : *in* (*id*) – « esprit » et *Kan* – « souverain », qui se retrouve dans *cáno*, *cánu*, « souverain, gouverneur, chef » (qui par la suite devait fournir le second élément des noms *Turgon* et *Fingon*). Dans cette note, mon père évoque le nom latin *incánus* « aux cheveux gris », de manière à suggérer que telle aurait été l'origine réelle du nom de Gandalf, à l'époque où fut écrit *le Seigneur des Anneaux*, une proposition qui si elle se confirmait, aurait de quoi surprendre ; mais au terme de la discussion, il fait observer que la coïncidence de pure forme entre le mot quenya et le mot latin doit être tenue pour absolument « fortuite », tout comme le mot sindarin *Orlhanc*, « une hauteur fourchue », se trouve coïncider avec le mot anglo-saxon *orpánc*, « un habile stratagème » ce qui est la traduction du nom lui-même en langue Rohirrim.

LES PALANTIRI

LES *palantíri* ne furent certes jamais d'usage courant ni de notoriété publique, même à Númenor. En Terre du Milieu, on les tenait enfermées dans des chambres fortes, en haut de puissantes tours, où, hors leurs gardiens attitrés, les Rois et Surintendants avaient seuls accès ; on ne les consultait ni ne les exposait jamais au vu de tous. Mais tant qu'il y eut des Rois, les Pierres Clairvoyantes n'eurent rien de sinistre ou de secret ; leur utilisation n'entraînait aucun danger, et le Roi, ou quiconque avait autorité pour les interroger, n'aurait jamais hésité à révéler la source de son savoir quant aux actes et opinions des souverains éloignés, pour peu que ce savoir lui vînt par le truchement des pierres [310].

Passé le temps des Rois et Minas Ithil perdue, il n'est plus question d'une utilisation des Pierres, libre et quasi officielle. Après le naufrage d'Arvedui Le-Dernier-Roi, en l'année 1975 [311], il ne resta plus de Pierres clairvoyantes dans le Nord. En 2002, la Pierre-Ithil disparut. Et seules demeurèrent alors la Pierre-Anor à Minas Tirith, et la Pierre-Orthanc [312].

Il y eut deux raisons à l'abandon des Clairvoyantes, et au fait que leur souvenir même devait s'oblitérer parmi le commun. La première fut l'ignorance de ce qu'il était advenu de la Pierre-Ithil ; on a admis, non sans vraisemblance, qu'elle avait été détruite par les défenseurs de Minas Ithil, lors de la chute et du sac de la ville [313]. Mais il se pouvait aussi qu'elle ait été capturée et se trouvât en la possession de Sauron ; et certains plus sagaces et perspicaces y ont certainement songé. Mais considérant la chose, il leur apparut que la Pierre ne pouvait guère servir Sauron dans son vouloir de nuire au Gondor, à moins qu'elle puisse établir le contact avec une autre Clairvoyante qui lui fût accordée [314]. Et, pense-t-on, c'est pour cela que la Pierre-Anor, dont il n'est jamais fait mention dans les rapports des Surintendants jusqu'à la Guerre de l'Anneau, vint à constituer un secret étroitement gardé, accessible seulement au Surintendant en exercice, et dont aucun (semble-t-il) ne fit usage jusqu'à Deneor II.

La seconde raison de cette perte de mémoire tint à la décadence du Gondor et au déclin de l'intérêt pour tout savoir ayant trait aux Temps

Anciens chez presque tout le monde, hors quelques Grands du Royaume, et encore uniquement en ce qui concernait leur généalogie : leurs ascendances et leurs alliances. Gondor, après l'Ère des Rois, devait sombrer en une sorte de « Moyen Âge », où le savoir alla s'appauvrissant et où les techniques se firent rudimentaires. Les communications étaient entièrement assurées par des messagers ou par des courriers à cheval, et dans les cas d'extrême urgence, par des feux d'alarme, et si les Pierres d'Anor et d'Orthanc étaient encore précieusement conservées comme un trésor légué par le passé dont l'existence demeurerait connue d'un tout petit nombre, presque plus personne ne comprenait, à supposer même qu'on s'en soit souvenu, les couplets traditionnels où elles étaient nommées. La légende imputait leurs pouvoirs aux anciens Rois Elfes à la vue perçante, servis par les prompts esprits ailés qui leur mandaient les nouvelles et portaient leurs messages.

À cette époque, les Surintendants s'étaient désintéressés, semble-t-il, depuis longtemps de la Pierre-Orthanc : elle ne leur servait plus à rien et elle était en sûreté dans sa tour inexpugnable. Et quand bien même n'aurait point pesé également sur elle l'ombre qui planait sur la Pierre-Ithil, elle se trouvait désormais dans une région avec laquelle Gondor avait de moins en moins de rapports. La population du Calenardhon, depuis toujours fort clairsemée, avait été décimée par la Peste Noire de 1636, et le Calenardhon s'était peu à peu vidé de ses habitants d'ascendance númenoréenne, qui émigrèrent en Ithilien et dans les contrées proches de l'Anduin. Isengard demeura propriété personnelle du Surintendant, mais Orthanc même tomba à l'abandon, et un jour vint où l'on ferma la tour et où l'on apporta les clefs à Minas Tirith. Si Beren le Surintendant avait eu la moindre souvenance de la Pierre, lorsqu'il remit les clefs de la tour à Saruman, sans doute pensa-t-il qu'elles ne pouvaient se trouver en meilleures mains qu'en celles du chef du Conseil qui luttait contre Sauron.

Au cours de ses investigations [315] Saruman avait très certainement acquis une connaissance particulière des Pierres, lesquelles ne pouvaient manquer d'attirer son attention ; et il s'était convaincu que la Pierre-Orthanc était encore intacte dans sa tour. Il prit possession des clefs d'Orthanc en 2759, nominalement en tant que gardien de la tour et lieutenant du Surintendant du Gondor. À cette époque, le Conseil Blanc ne se souciait guère de la Pierre-Orthanc. Saruman était le seul qui ayant gagné la faveur des Surintendants, avait suffisamment étudié les annales du Gondor pour comprendre l'intérêt des *palantíri*, et les utilisations possibles qu'offraient celles qui

subsistaient ; mais il n'en souffla mot à ses collègues. Et sa jalousie et sa haine étaient telles qu'il cessa de participer au Conseil, qui se réunit pour la dernière fois en 2953. Sans aucune déclaration officielle, Saruman s'empara alors d'Isengard, et en fit sa propriété, et il ne tint plus compte du Gondor. Le Conseil, à n'en point douter, désapprouva la chose ; mais Saruman était libre de ses décisions, et il avait le droit s'il le souhaitait d'agir à sa guise, selon sa propre politique de résistance à Sauron [316].

Sans doute le Conseil en tant que tel connaissait-il de son côté l'existence des Pierres et leurs anciennes propriétés, mais il ne leur attachait pas grande importance dans la conjoncture de l'époque : c'étaient des choses qui appartenaient à l'histoire des Royaumes Dúnedain, des choses merveilleuses et admirables en soi, mais perdues pour la plupart, ou d'un usage désormais peu probant. On se souviendra qu'à l'origine, les Pierres étaient « innocentes », n'acceptant pas de servir des desseins maléfiques. C'est Sauron qui en fit des objets de sinistre renom et des instruments de domination et de tromperie.

Bien que (averti par Gandalf) le Conseil ait commencé à suspecter les intentions de Saruman en ce qui concernait les Anneaux, personne, pas même Gandalf, ne savait qu'il était devenu l'allié, voire le serviteur de Sauron. Cela, Gandalf ne devait le découvrir qu'en juillet 3018. Mais si dans les récentes années, Gandalf avait approfondi ses propres connaissances historiques du Gondor et celles du Conseil, à travers l'étude des annales de ce Royaume, l'Anneau n'en demeurerait pas moins l'objet de leur sollicitude à tous. Ils ne concevaient ni les uns ni les autres les possibilités latentes, infuses dans les Pierres. À l'époque de la Guerre de l'Anneau, le Conseil venait à peine de s'apercevoir des incertitudes quant au sort de la Pierre-Ithil, et (comme on pouvait s'y attendre de la part de gens à ce point écrasés de soucis tels Elrond, Galadriel et Gandalf) ils n'appréciaient pas le fait à sa juste valeur, ne songeant pas à ce qui pourrait se passer si Sauron s'emparait d'une des Pierres et que quelqu'un s'avisait d'en sonder une autre. Il fallut la démonstration, sur les hauts de Dol Barren, des effets de la Pierre-Orthanc sur Peregrin, pour que soit soudain mis en évidence le « lien » entre Isengard et Barad-dûr (lien avéré lorsqu'on s'aperçut que pour attaquer la Fraternité à Perth Galen, aux forces d'Isengard s'étaient jointes d'autres forces sous le commandement de Sauron) ; et que ce lien n'était autre que celui noué entre la Pierre-Orthanc – et une autre *palantir*.

Lorsque montés tous deux sur Shadowfax et fuyant Dol Baran, (*les Deux Tours* III ii) Gandalf s'entretient avec Peregrin, il ne cherche,

dans l'immédiat, qu'à donner au Hobbit quelque idée de l'histoire des *palantíri*, afin que celui-ci puisse au moins entrevoir la vénérable ancienneté, l'éminente dignité et les grands pouvoirs des choses où il avait osé s'immiscer. Gandalf ne tenait nullement à dévoiler son propre cheminement, ses découvertes et ses déductions, sauf en sa conclusion : montrer comment Sauron était venu à s'emparer des Pierres, de sorte que l'usage en était dangereux pour *quiconque*, fût-il de la plus haute volée. Mais en même temps, Gandalf songeait sérieusement aux Clairvoyantes, s'efforçant d'évaluer la portée des révélations survenues à Dol Baran, quant à certaines choses dont il avait fait observation ou objet de méditation – telle la surprenante connaissance des événements lointains, que possédait Denethor, et son aspect prématurément vieilli, perceptible chez lui alors qu'il avait à peine dépassé la soixantaine ; et ce bien qu'il appartînt à une race et à une famille qui jouissait encore normalement d'une plus grande longévité que le commun des hommes. Nul doute que la hâte de Gandalf d'atteindre Minas Tirith, outre l'urgence des temps et l'imminence des hostilités, fut avivée par la crainte soudaine que Denethor n'eût lui aussi interrogé une *palantir*, et par le désir de juger quel effet cela avait produit sur lui : et, en particulier, si dans l'épreuve cruciale d'une guerre à outrance, on n'allait pas découvrir que Denethor (à l'instar de Saruman) n'était plus un homme de confiance, et qu'il se laisserait asservir au Mordor. Et c'est donc à la lumière de ce doute éveillé dans l'esprit de Gandalf, qu'on doit considérer tout ce qui intervint entre lui et Denethor, à son arrivée à Minas Tirith et dans les jours qui suivirent, et tout ce qui fut rapporté de leurs conversations [317].

L'importance qu'accordait Gandalf à la *palantir* de Minas Tirith datait donc seulement de l'aventure survenue à Peregrin sur Dol Baran. Mais naturellement sa connaissance ou ses conjonctures touchant l'existence même de la Pierre étaient bien antérieures. On ne sait pas grand-chose des mouvements de Gandalf jusqu'à la fin de la Paix Vigilante (2460), et la formation du Conseil Blanc (2463) ; l'intérêt privilégié qu'il porta au Gondor semble s'être manifesté seulement après que Bilbo eut découvert l'Anneau (2941) et le retour en force de Sauron au Mordor, en 2951 [318]. À cette époque, l'Anneau d'Isildur était le souci premier de Gandalf (comme d'ailleurs de Saruman) ; mais on imagine volontiers que sa lecture des archives de Minas Tirith lui apprit beaucoup de choses sur les *palantíri* du Gondor, bien qu'il ne semblât point avoir apprécié aussi promptement que Saruman leur portée réelle, l'esprit de Saruman, différent en cela

du sien, étant attiré par les instruments et organes de pouvoir plutôt que par les individus. Pourtant Gandalf en savait déjà bien plus long que Saruman sur les origines véritables et sur la nature des *palantîri*, car tout ce qui concernait l'ancien royaume d'Arnor et l'histoire ultérieure de ces régions relevait de sa sphère propre, et il était proche allié d'Elrond.

Mais la Pierre-Anor était devenue un noir secret : après la chute de Minas Ithil, il n'est fait nulle mention de son sort dans les annales et chroniques des Surintendants. Or il semble historiquement prouvé que ni Orthanc ni la Tour Blanche de Minas Tirith n'ont jamais été prises ou mises à sac par les ennemis, et on a donc tout lieu de croire que les Pierres étaient intactes et qu'elles se trouvaient en leurs sites anciens ; mais il se peut aussi que les Surintendants les aient fait enlever, et peut-être « enfouies profondément »[319] en quelque secrète chambre-au-trésor, ou même au fin fond de quelque cache montagnaise, telle Dunharrow.

On aurait cité Gandalf disant qu'il ne *pensait* pas que Denethor eût eu l'audace de l'utiliser, du moins tant que la sagesse l'habitait [320]. Quand et pourquoi Denethor prit sur lui d'interroger la Pierre reste encore matière à conjectures. Gandalf pouvait bien avoir son idée sur le sujet, mais étant donné la personnalité de Denethor et ce qu'on raconte de lui, on peut admettre qu'il commença à utiliser la Pierre-Anor des années avant 3019, et bien avant que Saruman se soit hasardé, ou ait jugé utile, de sonder la Pierre-Orthanc. Denethor avait succédé à la fonction de Surintendant en 2984, à l'âge de cinquante-quatre ans ; c'était un homme impérieux, avisé et cultivé au-delà du commun, et un homme résolu, sûr de lui et de caractère intrépide. Ce n'est qu'après la mort de sa femme Finduilas, en 2988, que son entourage vint à constater chez lui les premiers signes d'une « sombre préoccupation » ; mais on a tout lieu de croire qu'il s'était adressé à la Pierre *dès* qu'il avait accédé au pouvoir, ayant longtemps étudié la question des *palantîri* et toutes les traditions les concernant, elles et leur utilisation, dans les archives secrètes des Surintendants, accessibles seulement au Surintendant en exercice et à son héritier. Vers la fin du règne de son père, Echtelion II, il dut concevoir le vif désir de consulter la Pierre, tandis qu'au Gondor l'inquiétude s'avivait et que sa propre position se trouvait minée par la gloire de « Thorongil »[321], et la faveur que lui accordait le Roi son père. Un, au moins, de ses motifs, dut être sa jalousie à l'égard de Thorongil et son hostilité envers Gandalf, à qui, lors de l'ascension de Thorongil, le Roi montrait grande estime ; Denethor voulait l'emporter en connaissance et en savoir, sur tous ces « usurpateurs » ; et, le cas

échéant ne pas les perdre de vue lorsqu'ils étaient ailleurs.

Il convient de distinguer le point de rupture dans son affrontement avec Sauron, de la tension même, inhérente à toute utilisation de la Pierre [322]. Cette tension, Denethor se croyait (non sans raison) capable d'y résister. Et on pense que l'affrontement avec Sauron n'eut lieu que beaucoup plus tard et qu'à l'origine, Denethor ne l'envisageait nullement. Sur le maniement des *palantri* et la distinction entre l'utilisation solitaire des Pierres à des fins de pure « vision », et leur usage à des fins de communication avec une autre, une Pierre « répondante » et son « observateur attitré » ; Denethor put, lorsqu'il eut maîtrisé le maniement des Pierres, apprendre beaucoup de choses sur les événements survenus au loin, en sondant la seule Pierre-Anor ; et même après que Sauron se fut avisé de ses opérations, il put encore l'utiliser tant qu'il conserva la force d'âme de contrôler sa Pierre à ses fins propres, malgré tous les efforts déployés par Sauron pour lui « arracher » la Pierre-Anor et la détourner à son usage personnel ; il faut aussi songer que les Clairvoyantes n'étaient, pour Sauron, qu'une minime partie de ses vastes desseins et opérations : un moyen de dominer et de tromper deux de ses adversaires, mais qu'il ne voulait pas (ni ne pouvait) garder la Pierre-Ithil sous observation constante. Car il n'était pas de ceux qui remettent l'usage de tels instruments de pouvoir aux mains de subordonnés ; au demeurant, aucun de ses serviteurs n'était de taille à se mesurer mentalement à Saruman où même à Denethor.

Quant à Denethor, il se trouva fortifié en sa propre position, et contre Sauron lui-même, par le fait que les Pierres se laissaient beaucoup plus aisément manipuler par leurs usagers légitimes : et, singulièrement, par les « Héritiers d'Élendil » (tel Aragorn), et par ceux, également, qui avaient hérité d'une autorité légitime (et c'était le cas de Denethor) – à bien distinguer donc, de Saruman et de Sauron. Et on notera que leurs effets sur Saruman et Denethor furent différents : Saruman tomba sous l'emprise de Sauron, jusqu'à souhaiter sa victoire, ou du moins il cessa de le contrer ; alors que Denethor devait rester inébranlable dans son opposition à Sauron, mais en arriver à croire sa victoire inévitable, à s'abîmer dans un noir désespoir ; les raisons de cette différence tenaient très certainement tout d'abord à ce que Denethor était un homme d'une puissante force de volonté, et qui maintint l'intégrité de sa personnalité jusqu'à l'effondrement final provoqué par la blessure (apparemment) mortelle du seul fils qui lui restait. C'était un homme fier, mais cet orgueil n'avait rien d'exclusivement personnel, il aimait le Gondor et son peuple, et se croyait désigné par le destin pour les conduire en ces

temps obscurs. D'autre part, la Pierre-Anor était sienne de *plein droit*. Et rien, sinon des questions de pure opportunité, lui en interdisait l'usage en ses moments d'angoisse. Il dut deviner que la Pierre-Ithil se trouvait en des mains malfaisantes, mais il risqua le contact avec elle, confiant en sa propre force d'âme. Et sa confiance n'était pas entièrement injustifiée, car Sauron ne devait jamais parvenir à le vaincre, mais seulement à l'abuser de ses tromperies. Au début, sans doute, Denethor ne chercha pas à interroger le Mordor, se contentant des « vues lointaines » que pouvait lui procurer la Clairvoyante ; d'où sa surprenante connaissance des événements survenus à distance. On ne dit pas s'il prit contact avec la Pierre-Orthanc et avec Saruman. Il est probable que oui, et non sans profit personnel. Sauron, quant à lui, ne pouvait s'entremettre dans ses entretiens : seul « l'observateur attiré » de la Pierre Maîtresse, située à Osgiliath, avait pouvoir « d'écouter aux portes ». Lorsque deux Pierres conversaient, une Troisième les trouvait toutes les deux muettes [323].

Au Gondor s'était probablement perpétué un important savoir traditionnel touchant les *palantíri*, un savoir que les Rois et Surintendants avaient dû se transmettre, même après qu'on eut cessé d'utiliser les Pierres. Les Clairvoyantes étaient un don inaliénable fait à Élendil et à ses héritiers, à qui elles appartenaient de plein droit : mais cela ne signifiait pas que seuls lesdits « héritiers » aient eu droit d'usage sur elles. Les Pierres étaient légalement utilisables par quiconque en avait reçu bonne et due autorisation, soit d'un « héritier d'Anárion », soit d'un « Héritier d'Isildur », autrement dit d'un Roi légitime du Gondor ou de l'Arnor. Et normalement, ces « mandants » avaient seuls droit de les utiliser. Chaque Clairvoyante avait son propre gardien dont l'un des devoirs était de la « visionner » à intervalles réguliers, ou lorsqu'il en recevait l'ordre, ou encore en temps de besoin. D'autres personnes étaient nommées également pour sonder les Pierres, et les ministres de la Couronne chargés plus particulièrement des « Renseignements », les inspectaient régulièrement et à des occasions spéciales, rapportant toute information ainsi recueillie au Roi et à son Conseil, ou, le cas échéant, au Roi dans son privé. Au Gondor, dans les derniers temps, à mesure que la fonction du Surintendant prenait de l'importance et devenait héréditaire, fournissant, dirons-nous, une « doublure » permanente du Roi et un Vice-Roi immédiatement disponible en cas d'urgence, les pouvoirs de décision et d'utilisation, en ce qui concerne les Pierres, semblent s'être concentrés entre les mains des Surintendants, et les traditions touchant leur nature et leur maniement s'être maintenues et

transmises dans leur Maison. À partir de 1998 [324], date à laquelle la fonction était devenue héréditaire, l'autorisation d'utiliser, ou bien de déléguer l'autorisation d'utiliser les Pierres, vint de même à se transmettre légalement dans leur lignée ; et ainsi Denethor les détenait-il de plein droit [325].

Il convient cependant de noter à propos du récit qui figure dans *le Seigneur des Anneaux*, que primait en droit cette autorité déléguée, fût-elle héréditaire, tout authentique « héritier d'Élendil » (c'est-à-dire tout descendant reconnu d'un Roi ou d'un Seigneur souverain des royaumes nûmenoréens, lesquels, en vertu même de leur ascendance, avaient un droit prééminent d'utilisation, valable pour l'une quelconque des *palantíri*). C'est ainsi qu'Aragorn revendiqua le droit de prendre possession de la Pierre-Orthanc, à l'époque sans propriétaire ni gardien ; et aussi parce qu'il était *de jure* le Roi légitime et du Gondor et de l'Arnor, et pouvait s'il en décidait ainsi, et pour de justes causes, annuler en sa faveur toute concession préalable.

La « Tradition des Clairvoyantes » s'est perdue et on ne peut guère la reconstituer que par conjectures et à partir de ce qui a été conservé à leur propos. Elles étaient parfaitement sphériques, paraissant, au repos, avoir été façonnées dans un seul bloc de verre ou de cristal d'un noir opaque. Les plus petites avaient environ un pied de diamètre, mais il y en avait de beaucoup plus grosses, et c'était le cas, très certainement, des Pierres d'Osgiliath et d'Amon Sûl. Initialement, elles étaient posées sur un socle accordé à leurs dimensions, et aux usages prévus : une table basse en marbre noir, de forme circulaire, où l'on pouvait au besoin les faire pivoter à la main. Elles étaient très lourdes mais parfaitement lisses, et si par accident ou vilenie, elles étaient déplacées ou bousculées, elles ne subissaient point de dommage. Et de fait, aucune violence dont était capable l'homme de l'époque ne les pouvait briser ; mais d'aucuns pensaient que soumises à une chaleur extrême, la chaleur de l'Orodruin par exemple, elles risquaient d'éclater, et que tel avait sans doute été le sort de la Pierre-Ithil, lors de la chute de Barad-dûr.

Bien qu'elles ne fussent marquées d'aucun signe extérieur, elles comportaient des *pôles* permanents, et elles étaient logées dans leur site originel de manière à se « tenir droites » ; leur diamètre, d'un pôle à l'autre, pointait alors vers le centre de la terre, à condition toutefois que le pôle permanent inférieur se trouvât au-dessous. C'est en cette position que les faces disposées le long de la circonférence devenaient les faces réceptrices, accueillant les visions de l'extérieur, mais les transmettant à la vue de « l'observateur attitré » placé du côté opposé,

de sorte que l'observateur qui désirait voir « l'Ouest », s'installait du côté est de la Pierre, et s'il désirait transférer sa vision vers le Nord, il lui fallait se déplacer vers sa gauche, en direction du sud. Mais les Pierres mineures, celles d'Orthanc, d'Ithil et d'Anor, et probablement celle d'Annúminas, avaient également dans leur situation originelle, une orientation fixe, de telle sorte que leur face ouest (par exemple) était tournée vers l'Ouest, et manoeuvrée dans une autre direction, ne reflétait plus rien. Si une Clairvoyante avait été gauchie ou bousculée, on pouvait rétablir son équilibre par l'observation, et donc en la faisant pivoter sur elle-même. Mais si elle avait été démise de son socle et jetée à terre, comme ce fut le cas pour la Pierre-Orthanc, il était beaucoup plus difficile de la remettre en place. Et ce fut donc par « pure chance », comme disent les Hommes (ou comme aurait dit Gandalf) que Peregrin, tâtonnant maladroitement, réussit à installer la Pierre au sol, plus ou moins « droite », et qu'assis à l'Ouest, il se trouva avoir la face fixe reflétant l'Est, en position de vision correcte. Les Pierres majeures n'avaient pas de telles contraintes : on pouvait les faire pivoter, elles n'en « voyaient » pas moins dans toutes les directions [326].

Laissées à elles-mêmes, les *palantíri* ne pouvaient que « voir » : elles ne transmettaient aucun son. Et non soumises à un esprit directeur, elles se faisaient volontiers fantasques, et leurs « visions » étaient (du moins en apparence) parfaitement fortuites. Placées sur une hauteur, leur face ouest pouvait, par exemple, réfléchir les lointains, ne livrant qu'une vision confuse et déformée des plans supérieurs, inférieurs et latéraux, et un premier plan totalement brouillé par les objets qui allaient se déroband et s'enfouissant dans une clarté toujours plus diffuse. Et il arrivait aussi que le hasard, l'obscurité ou le phénomène dit « d'ensevelissement » (voir ci-dessous), orientât ou offusquât tout ce qu'elles donnaient à « voir ». La vision des *palantíri* n'était nullement « aveuglée » ou « occultée » par les obstacles physiques, mais uniquement par l'obscurité ; de sorte qu'elles pouvaient voir *au travers* d'un pan de ténèbres ou d'ombre, mais ne rien discerner à l'intérieur qui ne fût éclairé. Elles étaient donc capables de percer à jour les murs des chambres, cavernes ou souterrains, mais sans rien pouvoir distinguer de ce qui s'y trouvait, à moins qu'une lumière n'éclairât la scène ; mais elles n'avaient pas elles-mêmes pouvoir de fournir ou de projeter cette lumière. On pouvait se dissimuler à leur vue par le procédé dit « d'ensevelissement », au moyen duquel certaines choses ou lieux ne se reflétaient plus dans une Pierre, car voilés d'un tain ou d'un épais brouillard. Comment ceux qui connaissaient l'existence des Clairvoyantes, et la possibilité d'être

surveillés par elles, opéraient cet « ensevelissement », demeure l'un des mystères perdus des *palantíri* [327].

L'observateur pouvait, à volonté, forcer la Pierre à se concentrer sur un certain point, placé sur sa ligne directe de vision ou à proximité [328]. Les « visions » non contrôlées étaient de petites dimensions, surtout pour les Pierres mineures, cependant elles s'accroissaient considérablement si l'observateur se plaçait à *bonne* distance du *palantir* (soit trois pieds environ). Mais soumises à la volonté d'un « observateur » habile et fort, les choses plus lointaines pouvaient être agrandies, et comme rapprochées et rendues plus nettes, et leurs arrière-plans gommés. Vu de très loin, un homme apparaissait ainsi comme une minuscule figure, haute à peine d'un pouce, difficile à distinguer sur un fond de paysage ou de foule ; mais un effort de concentration permettait à l'observateur d'élargir et de clarifier sa vision jusqu'à ce que le personnage se présentât à lui en toute clarté, bien que réduit dans le détail, comme une image d'environ un pied de haut, susceptible néanmoins d'être identifié, à supposer qu'il le connût. Et par un processus d'intense concentration, l'observateur pouvait même agrandir certains détails qui l'intéressaient, venir à distinguer (par exemple) si le personnage portait un anneau au doigt.

Mais cette « concentration » était très fatigante, voire éprouvante. On s'y livrait donc seulement lorsqu'il était urgent d'obtenir l'information souhaitée, et que la chance (peut-être corroborée par d'autres renseignements) permettait à l'observateur de choisir au sein du chaos d'images que lui offrait la Clairvoyante, les éléments pour lui signifiants, et qui concernaient ses préoccupations propres. Par exemple, Denethor assis devant la Pierre-Anor, inquiet pour le Rohan, et cherchant à décider s'il devait ou non, ordonner la mise à feu des signaux d'alarme et l'envoi de « la flèche », pouvait se placer sur une ligne tendant vers le nord-nord-ouest, ligne qui traversait directement le Rohan à proximité d'Édoras, et se dirigeait ensuite vers les Gués de l'Isen. À l'époque, on devait discerner des mouvements d'hommes sur cette ligne. Ceci étant, Denethor pouvait se concentrer sur (disons) tel ou tel groupe, venir à les identifier comme des Cavaliers, et finalement découvrir parmi eux tel personnage connu de lui, Gandalf, par exemple, chevauchant à la tête de renforts vers Helm's Deep ; et qui, soudain, se détachait du groupe pour filer vers le Nord [329].

Les Clairvoyantes n'avaient pas capacité de percer à jour l'esprit de l'individu, à l'improviste ou contre sa volonté ; car la transmission de pensée dépendait de la *volonté* des usagers de l'un et l'autre côté, et la pensée (reçue sous forme de parole [330]) était transmise d'une Pierre à l'autre seulement en vertu d'un accord préalable.

NOTES

- [1] Je suis presque certain, à présent, que l'étendue d'eau désignée dans ma carte originale sous le nom de « Baie glacée de Forochel » ne représentait en fait qu'une minime portion de la Baie (dont il est dit dans l'Appendice A I III au *Seigneur des Anneaux* qu'elle était « immense »), laquelle se déployait beaucoup plus loin au nord-est, ses rives nord et ouest formant le grand Cap de Forochel, dont la pointe, non nommée, apparaît sur ma carte. Dans l'une des cartes-croquis de mon père la côte septentrionale de la Terre du Milieu décrit une vaste courbe en direction est-nord-est à partir du Cap, le point le plus au nord se situant à quelque 700 milles au nord de Cam Dúm. [Ret]
- [2] *Forodwaith* ne survient qu'une seule fois dans le *Seigneur des Anneaux* (Appendice A III), et en référence à une population aborigène des Terres du Nord, dont les Hommes-de-Neige de Forochel étaient les derniers témoins ; mais le mot sindarin (*g*) *waith* servait à désigner à la fois une région et ses habitants (cf. *Enedwaith*). Dans l'une des cartes-croquis de mon père, *Forodwaith* semble ne faire qu'un avec « les Déserts du Nord », et dans une autre, le mot est traduit « Pays du Nord. » [Ret]
- [3] Dans le *Silmarillion* il est dit que lorsque les Havres de Brithombar et d'Eglarest furent détruits en l'année qui suivit Nirnaeth Arnoediad, les Elfes des Falas qui trouvèrent à s'échapper gagnèrent avec Círdan l'île de Balar et (Second Age) « ils en firent un refuge pour tous ceux qui viendraient. Ils avaient aussi un avant-poste à l'embouchure du Sirion où ils avaient caché beaucoup de bateaux rapides et légers dans les méandres du fleuve, là où les roseaux faisaient comme une forêt ». [Ret]
- [4] Il est question ailleurs des lampes à l'éclat bleuté, utilisées par les Elfes Noldorin, bien que ces lampes ne figurent pas dans la version publiée du *Silmarillion*. Dans des versions antérieures de l'histoire de Túrin, Gwindor, l'Elfe du Nargothrond qui s'échappa de l'Angband, et que devait trouver Beleg dans la forêt de Taur-nu-Fuin, possède une de ces lampes (on peut la voir représentée dans la peinture de mon père, qui illustre cette rencontre, voir *Pictures by J.R.R. Tolkien, 1979, n° 37*) ; la lampe de Gwindor est renversée et dévoilée, et c'est à la faveur de cet accident que Túrin reconnaît le visage de Beleg qu'il a tué. Dans une note à l'histoire de Gwindor, ces lampes sont dénommées « lampes féanoriennes » et il est dit que les Noldor eux-mêmes en ignorent le secret ; la description évoque des « cristaux retenus dans un fin réseau maillé, cristaux qui toujours brillent d'un sourd rayonnement azuré. » [Ret]
- [5] « Le soleil sur ton chemin déversera sa clarté » – le récit beaucoup plus bref qui figure dans le *Silmarillion* ne dit pas comment Tuor trouva la Porte des Noldor, ni ne mentionne les Elfes Gelmir et Arminas. Ces derniers apparaissent cependant dans le récit de Túrin (*le Silmarillion*) comme les messagers qui portent à Nargothrond l'avertissement d'Ulmo ; et ils sont dits appartenir au peuple d'Angrod, le fils de Finarfin, qui après Dagor Bragollach s'établit dans le Sud, auprès de Círdan le Charpentier. Dans une version plus poussée du récit de leur venue à Nargothrond, Arminas, comparant défavorablement Túrin à son cousin Tuor, dit avoir rencontré Tuor « dans les solitudes de Dor-lómin » ;

voir Second Âge. [\[Ret\]](#)

- [6] Dans le *Silmarillion* il est dit que lorsque Morgoth et Ungoliant s'affrontèrent dans cette région pour la possession des Silmarils « Morgoth poussa un terrible cri qui retentit dans les montagnes. Et cette région fut nommée Lammoth ; car les échos de sa voix y séjournèrent à jamais, de sorte que quiconque élève la voix dans ces lieux en réveille les échos, et que toute la lande déserte qui s'étend entre les collines et la mer s'emplit d'une clameur comme de voix nouées par l'angoisse ». Ici, en revanche, l'idée serait plutôt d'un lieu où tout son émis est amplifié en lui-même ; et manifestement, c'est aussi l'idée exprimée au début du chapitre 13 du *Silmarillion* (dans un passage très proche du présent contexte) : « Au moment où les Noldor mirent le pied sur la grève, leurs voix furent reprises et renvoyées par les collines alentour de sorte qu'une grande clameur, comme celle d'une foule immense, retentit sur le rivage du Nord. » Il semble donc que selon une des « traditions », le Lammoth et l'Ered-lómin (les Montagnes de l'Écho) furent ainsi nommés pour avoir conservé les échos du cri épouvantable de Morgoth se débattant dans les rets d'Ungoliant ; et que, selon l'autre, ces noms renvoient simplement à la nature du fond sonore dans cette région. [\[Ret\]](#)
- [7] Cf. le *Silmarillion* : « Túrin se hâtait sur la route du nord, à travers les terres désormais dévastées qui étaient entre le Narog et le Teiglin. Un cruel hiver s'abattit à sa rencontre, car cette année-là la neige tomba avant la fin de l'automne tandis que le printemps fut tardif et sans chaleur. » [\[Ret\]](#)
- [8] Dans le *Silmarillion*, on lit qu'Ulmo apparut à Turgon, à Vinyamar, et lui enjoignit d'aller à Gondolin, disant : « Il se peut donc que la malédiction des Noldor te rejoigne ici avant la fin, et que la trahison se réveille derrière tes remparts, qui seront alors en danger d'incendie. Mais si vraiment ce péril approchait, c'est de Nevrast encore qu'un messager viendra t'en avertir et c'est grâce à lui, malgré les ruines et les flammes, qu'un espoir nouveau naîtra pour les elfes et pour les Humains. Laisse donc dans cette maison des armes et une épée, afin que le jour venu il puisse les y trouver, et ainsi tu le connaîtras et tu ne te tromperas pas. » Et Ulmo dit à Turgon ce que devront être le heaume, la cotte de mailles et l'épée qu'il doit laisser derrière lui, et leur taille. [\[Ret\]](#)
- [9] Tuor fut le père d'Eärendil, qui fut père d'Elros Tar-Minyatur, le premier Roi de Númenor. [\[Ret\]](#)
- [10] Ceci doit renvoyer au message d'avertissement qu'Ulmo fait parvenir à Nargothrond, par l'entremise de Gelmir et d'Arminas ; [\[ici\]](#). [\[Ret\]](#)
- [11] Les Îles d'Ombre sont très probablement les Îles Enchantées dont il est question à la fin du chapitre 2 (le *Silmarillion*) « ... jetées comme un filet sur les Mers de la Brume, du nord au sud », à l'époque de la Disparition de Valinor. [\[Ret\]](#)
- [12] Cf. le *Silmarillion* : « Quand Turgon apprit cela il envoya des messagers à l'embouchure du Sirion pour demander l'aide de Círdan le Charpentier, qui construisit à sa demande sept navires très rapides qui firent aussitôt voile vers l'ouest, mais Balar n'eut jamais plus de leurs nouvelles, sauf du dernier. Les marins avaient longtemps erré sur la mer et avaient fait demi-tour de guerre lasse quand ils avaient été pris dans une tempête alors qu'ils étaient en vue des Terres du Milieu. L'un des marins fut sauvé par Ulmo des foudres d'Ossë et porté par les vagues sur le rivage de Nevrast. Il s'appelait Voronwë, et c'était un des messagers que Turgon avait envoyés de Gondolin. » Cf. aussi le *Silmarillion*. [\[Ret\]](#)
- [13] On retrouve les paroles qu'Ulmo adresse à Turgon dans le *Silmarillion*. ch. 15, sous la forme suivante : « Souviens-toi que le véritable espoir des Noldor est à

l'ouest et qu'il viendra de la mer. » « Mais si vraiment ce péril approchait, c'est de Nevrast encore qu'un messenger viendra t'en avertir. » [\[Ret\]](#)

[14] Rien n'est dit dans *le Silmarillion* sur le sort ultérieur de Voronwë après son retour à Gondolin avec Tuor ; mais dans le récit primitif (« De Tuor et des Exilés de Gondolin »), il est l'un de ceux qui échappent au sac de la ville – comme les paroles de Tuor l'impliquent ici. [\[Ret\]](#)

[15] Cf. *le Silmarillion* : « Turgon crut aussi que la fin du siège annonçait la chute des Noldor s'ils restaient sans secours, et il envoya secrètement des troupes à l'embouchure du Sirion et sur l'île de Balar. Là, ils construisirent des navires et partirent loin vers l'ouest comme le voulait Turgon, à la recherche de Valinor demander aux Valar leur pardon et leur aide. Ils demandèrent aux oiseaux de mer de les aider, mais l'océan était immense et sauvage, parsemé d'ombres et de maléfices, et Valinor resta cachée. – Aucun des messagers de Turgon ne parvint à l'ouest, beaucoup disparurent, très peu reparurent. »

Dans l'un des « textes constitutifs » du *Silmarillion*, il est dit que si les Noldor « ne possédaient pas l'art des constructions navales et, de fait, tous les vaisseaux qu'ils construisaient s'échouaient ou bien étaient chassés à la côte par les vents, cependant après Dagor Bragollach, Turgon a toujours maintenu un avant-poste secret sur l'île de Balar » et après Nirnaeth Arnoediad, lorsque Círdan et les restes de son peuple fuyant Brithombar et Eglarest se réfugièrent à Balar, « ils se mêlèrent aux colons de Turgon ». Mais cet élément de l'histoire devait être éliminé, et dans le texte publié du *Silmarillion*, il n'est pas question d'Elfes de Gondolin s'établissant sur l'île de Balar. [\[Ret\]](#)

[16] Les bois de Núath ne sont pas mentionnés dans *le Silmarillion* et ils ne sont pas nommés sur la carte qui l'accompagne. Ils se déployaient à l'ouest, depuis le cours supérieur du Narog vers la source de la rivière Nenning. [\[Ret\]](#)

[17] Voir *le Silmarillion* : « Mais Finduilas, la fille du Roi Orodreth, le (Gwíndor) reconnut et le reçut avec joie, car elle l'avait aimé avant Nirnaeth et lui-même la trouvait si belle qu'il l'avait appelée Faelivrin, l'éclat du soleil sur les fontaines d'Ivrin. » [\[Ret\]](#)

[18] Il n'est pas question de la rivière Glithui dans *le Silmarillion*, et elle n'est pas nommée sur la carte, mais seulement indiquée : un tributaire du Teiglin qui se jette dans cette rivière, un peu au nord de son confluent avec le Malduin. [\[Ret\]](#)

[19] On retrouve cette route dans *le Silmarillion* : « Ils descendirent l'ancienne route qui longeait les gorges du Sirion, dépassèrent l'île où s'était dressée la tour de Finrod, Minas Tirith, traversèrent la contrée qui sépare le Malduin du Sirion et allèrent jusqu'au Carrefour de Teiglin, en longeant la lisière de Brethil. » [\[Ret\]](#)

[20] « Mort aux *Glamhoth* ! » Ce nom, bien qu'il ne figure pas dans *le Silmarillion* ou dans *le Seigneur des Anneaux*, est un terme générique de la langue sindarine pour désigner les Orcs. Le sens en est « Horde glapissante », « Légion du tumulte ». Cf. l'épée *Glamdring* de Gandalf, et *Tol-in-Gaurhoth*, l'île (de la meute) des Loups-Garous. [\[Ret\]](#)

[21] *Echoriath* : le « Cercle des Montagnes », qui environnent la plaine de Gondolin. *Ered e'mbar nin* : les montagnes de mon pays. [\[Ret\]](#)

[22] Dans *le Silmarillion*, Beleg de Doriath dit à Túrin (à une époque qui se situe quelques années avant le présent récit) que les Orcs ont fait une route pour franchir la Passe d'Anach « et que Dimbar, qui vivait en paix, est sur le point de tomber sous le joug de la Main Noire ». [\[Ret\]](#)

[23] C'est par cette route que Maeglin et Aredhel ont gagné Gondolin poursuivis par Eöl (*le Silmarillion*, ch. 16) ; et Celegorm et Curufin devaient l'emprunter par la suite lorsqu'ils furent chassés de Nargothrond (*ibid.* Appendice). C'est

seulement dans le présent texte que l'on trouve mention de son prolongement occidental jusqu'à Vinyamar, à l'ombre du mont Taras ; et son tracé cesse d'être indiqué sur la carte à partir de sa jonction avec la vieille route du sud vers Nargothrond, aux confins nord-ouest du Brethil. [\[Ret\]](#)

[24] Le nom *Brithiach* contient l'élément *brith*, « gravier », qui se retrouve dans le nom de la rivière, *Brilhon*, et le havre de *Brithombar*. [\[Ret\]](#)

[25] Dans une version parallèle de ce passage, très probablement rejetée en faveur de celle que nous donnons, les voyageurs ne traversent pas le Sirion par le Gué de Brithiach, mais atteignent la rivière à plusieurs milles en amont. « Ils peinèrent sur un chemin raboteux jusqu'au bord de la rivière, et là Voronwë s'écria : "Contemple une grande merveille ! Et qui présage et du bien et du mal. Le Sirion est pris par les glaces bien que de mémoire d'homme cela ne se soit vu depuis que les Eldar sont venus du Levant. Ainsi nous pouvons passer et nous épargner nombre de lieues harassantes, trop longues pour nos forces. Mais d'autres que nous ont pu passer eux aussi, ou ils pourront emprunter le même chemin que nous." » Ils franchirent sans encombre la rivière sur la glace, et « ainsi les mandements d'Ulmo mirent-ils à profit la malignité de l'Ennemi, car le chemin en fut raccourci, et à bout de force et d'espoir, Tuor et Voronwë parvinrent à la Rivière-à-Sec là où elle sourd des flancs de la montagne ». [\[Ret\]](#)

[26] *Le Silmarillion* : « Mais il existait un passage creusé sous les Montagnes, dans les profondeurs obscures du monde, par les eaux qui se frayaient un chemin vers le lit du Sirion. Turgon découvrit ce passage ; il se retrouva dans la plaine verdoyante au milieu des montagnes et il vit de ses yeux la colline de pierre dure et lisse qui se dressait comme une île, car jadis la vallée avait été un lac. » [\[Ret\]](#)

[27] Il n'est pas dit dans *le Silmarillion* que les grands aigles aient jamais vécu sur le Thangorodrim. Dans le chapitre 13, « Manwë... avait envoyé la race des Aigles pour surveiller Morgoth et leur avait dit de s'établir dans les montagnes du Nord. » Tandis que, dans le chapitre 18, « Thorondor descendit en hâte de son aire, là-haut sur les sommets des Crissaegrim », pour se saisir du corps de Fingolfin devant les portes d'Angband, et le soustraire aux Orcs. Cf. également *le Retour du Roi* VI,4 : « Le vieux Thorondor qui faisait son aire sur les cimes inaccessibles du Cercle des Montagnes lorsque la Terre du Milieu était jeune. » En toute probabilité, le Thangorodrim comme premier séjour de Thorondor, idée que l'on trouve également dans un des premiers textes du *Silmarillion*, fut par la suite abandonnée. [\[Ret\]](#)

[28] Dans *le Silmarillion*, rien n'est dit de spécifique en ce qui concerne le parler des Elfes de Gondolin, mais ce passage suggère que pour certains d'entre eux, le Parler Noble (Quenya) des Noldor était d'usage courant. Dans un essai linguistique ultérieur, on lit que le Quenya était parlé quotidiennement dans la maison de Turgon et que c'était la langue maternelle d'Éärendil ; mais « pour la plupart des gens de Gondolin, il s'agissait désormais d'une langue livresque, et comme les autres Noldor, ils utilisaient le Sindarin dans la vie de tous les jours ». Cf. *le Silmarillion* ; après l'édit de Thingol, « les exilés ne parlèrent plus que le Sindarin pour leur usage quotidien, et l'Ancien Langage de l'Ouest ne fut plus employé que par les seigneurs Noldor entre eux. Il survécut pourtant comme la langue des chroniques et des poèmes, partout où il y eut des Noldor. » [\[Ret\]](#)

[29] Il s'agit des fleurs qui poussaient à foison sur les tertres funéraires des Rois du Rohan, sous Édoras, et que Gandalf nommait dans la langue des Rohirrim (traduite en vieil anglais), *simbelmynë*, c'est-à-dire « l'Étemelle-Pensée », car

« elles fleurissent à toutes les saisons de l'année et poussent là où reposent les morts » (*les Deux tours*, III, 6). Le nom en langue elfe, *uilos*, ne figure que dans ce passage, mais on retrouve le mot dans *Amon uilos*, le sindarin pour le « nom quenya *Oiolossë* (Toujours-blanche-comme-neige, la Montagne de Manwë). Dans « Círdan et Eorl », la fleur porte un autre nom en parler elfe, *alfírin* (Troisième Âge).[Ret]

[30] Dans *le Silmarillion*, il est dit que Thingol récompensa les Nains de Belegost avec des perles en profusion : « Et Thingol leur offrait des perles que Círdan lui apportait, car on les trouvait nombreuses sur les hauts-fonds qui entourent l'île de Balar. »[Ret]

[31] Ecthelion de la Fontaine apparaît dans *le Silmarillion* comme l'un des capitaines de Turgon qui après Nirnaeth Arnoediad fut chargé de protéger les ailes de l'armée de Gondolin lors de sa retraite le long du Sirion ; et aussi comme celui qui devait tuer Gothmog, le Seigneur des Balrogs, aux mains de qui lui-même devait trouver la mort, lors de l'assaut de la cité.[Ret]

[32] À partir d'ici, le manuscrit soigneusement rédigé, malgré d'abondantes corrections, prend fin et le reste du récit est griffonné à la hâte sur un bout de papier.[Ret]

[33] Le récit s'achève finalement ici, et il ne reste plus que des indications hâtives sur le déroulement ultérieur de l'histoire.

Tuor demande le nom de la Ville et on lui livre sept noms ; on notera – et il y a là intention délibérée – que le nom de Gondolin n'est pas une seule fois utilisé dans le récit avant les toutes dernières lignes : il n'est question que du Royaume, ou de la Cité, Caché(e). Ecthelion donne ordre de faire retenir le signal et on sonne de la trompette sur les tours de la Grande Porte, et les collines renvoient leurs échos. Après un silence, on entend les trompettes au loin faisant réponse, qui sonnent sur les murs de la ville. On amène des chevaux (pour Tuor, un cheval gris) et ils chevauchent vers Gondolin.

Devait suivre une description de Gondolin : les escaliers menant à la haute terrasse et le gigantesque portail ; les monticules (ce mot est douteux) de mallorns, de bouleaux et de sapins ; la Place de la Fontaine, et la Tour du Roi dressée sur une arcade à piliers, la maison du Roi et la Bannière de Fingolfin. Sur ce, Turgon lui-même devait apparaître « le plus grand de tous les Enfants du Monde, hormis Thingol », avec une épée blanche et or dans un fourreau d'ivoire, et il devait souhaiter la bienvenue à Tuor. On devait voir Maeglin debout à la droite du trône, et Idril, la fille du Roi, assise à sa gauche ; et Tuor devait s'acquitter du message d'Ulmo soit « de façon que tous puissent entendre », soit « dans la salle du Conseil ».

D'autres notes éparses indiquent qu'il devait y avoir une description de Gondolin telle que Tuor l'avait entrevue au loin ; que le manteau d'Ulmo devait disparaître lorsque Tuor prononçait le message adressé à Turgon ; qu'on expliquerait l'absence d'une reine de Gondolin ; et qu'on préciserait – soit à l'instant où il aperçoit Idril pour la première fois, soit avant – que Tuor n'avait eu l'occasion de connaître ou même de voir que peu de femmes au cours de son existence. On avait renvoyé au sud la plupart des femmes et tous les enfants du groupe d'Annael ; et durant sa captivité, Tuor n'avait pu voir que les femmes orgueilleuses et barbares des Easterlings, qui le traitaient comme une bête, où les misérables esclaves contraintes de peiner dès l'enfance, et pour qui il n'avait que pitié.

On notera que les mentions ultérieures de mallorns à Númenor, au Lindon et au Lothlórien ne suggèrent nullement, mais n'excluent nullement non plus, que

ces arbres aient pu fleurir à Gondolin dans les Jours Anciens ; quant à la femme de Turgon, Elenwë, elle aurait péri longtemps auparavant, lors du passage du Helcaraxë par l'armée de Fingolfin (*le Silmarillion*).[Ret]

[34] Une note liminaire que l'on retrouve sous diverses formes nous apprend que le *Narn i Hîn Húrin*, bien que transcrit en langue elfe et faisant référence à de nombreuses traditions du peuple des Elfes – et singulièrement en ce qui concerne Doriath –, n'en était pas moins l'oeuvre d'un poète du peuple des Hommes, nommé Dírhavel, qui vécut aux Portes du Sirion, sous le règne d'Eärendil, et s'attacha à recueillir tout ce qu'il put sur la Maison de Hador auprès des Hommes et des Elfes, survivants et fugitifs de Dor-lómin, Nargothrond, Gondolin et Doriath. Selon une version de la note, Dírhavel serait lui-même issu de la Maison de Hador. Ce lai, le plus long de tous les lais du Beleriand, constitue toute son oeuvre, mais les Eldar le goûtaient fort, car Dírhavel avait utilisé la langue des Elfes-Gris, qu'il maniait avec une noble aisance. Et il avait adopté le mode de versification en langue elfe dit *Minlamed thent estent*, jadis le mode approprié au *Narn* (un récit fait en vers, mais parlé et non chanté). Dírhavel devait trouver la mort dans l'attaque lancée par les Fils de Fëanor contre les Portes du Sirion.[Ret]

[35] À cet endroit du *Narn*, on trouve un passage décrivant le séjour de Húrin et Huor à Gondolin, qui reproduit de très près le récit donné dans un des « textes constitutifs » du *Silmarillion* – de si près qu'il s'agit, en fait, d'une simple variante que j'ai omise de reproduire ici. On lira ce texte dans *le Silmarillion*. [Ret]

[36] Dans le texte du *Narn* s'insère ici une description de Nirnaeth Arnoediad, que j'ai omise pour les raisons données dans la note précédente ; voir *le Silmarillion*. [Ret]

[37] Dans une autre version du texte, il est dit explicitement que Morwen entretenait des rapports avec les Eldar qui possédaient des demeures cachées dans les montagnes non loin de chez elle. Mais ils ne purent rien lui apprendre. Aucun d'entre eux n'avait vu Húrin tomber. « Il n'était pas auprès de Fingon », lui affirmèrent-ils. « Il a été chassé vers le sud avec Turgon, mais si quelques-uns des siens ont pu rattrapper, ce ne peut être que dans le sillage de l'armée de Gondolin. Mais comment savoir ? Car les Orcs ont empilé les corps les uns sur les autres, et toute quête serait vaine, quand bien même on oserait se rendre au Haudh-en-Nirnaeth. »[Ret]

[38] Comparer cette description du Heaume de Hador avec les « grands masques hideux à contempler » portés par les Nains de Belegost à Nirnaeth Arnoediad, et qui « leur furent d'un grand secours contre les dragons » (*le Silmarillion*). Par la suite, on voit Túrin porter un masque de Nain, lorsqu'il va se battre hors les murs de Nargothrond, lequel masque « faisait fuir les ennemis à sa vue ». Voir aussi l'Appendice au *Narn* [ici]. [Ret]

[39] Nulle part ailleurs il n'est question de cette incursion des Orcs au Beleriand oriental, au cours de laquelle Maedhros aurait sauvé Azaghâl. [Ret]

[40] Mon père fait observer ailleurs que le parler de Doriath, celui du Roi comme celui de ses sujets, était marqué, même au temps de Túrin, d'un certain archaïsme qui n'est pas sensible dans d'autres parlers ; et aussi que Mîm constata (encore que les écrits subsistant à son propos n'en fassent pas mention) qu'une des choses dont Túrin ne devait jamais se départir, malgré ses griefs à l'encontre de Doriath, fut le parler acquis lors de son séjour là-bas. [Ret]

[41] Une note figurant en marge de l'un des manuscrits précise ici : « Et dans tout

visage de femme, il recherchait toujours les traits de Lalaith. »[Ret]

[42] Dans une variante de ce passage, il est question de la parenté de Saeros avec Daeron, et dans une autre, ils sont donnés pour frères. Le texte imprimé constitue probablement la dernière version.[Ret]

[43] « Woodwose » : « L'homme sauvage des bois. » Voir la note [ici] aux Drúedain, *Troisième Age*. [Ret]

[44] Selon une variante, Túrin révèle à ce point du récit son véritable nom ; et déclare qu'étant de plein droit seigneur et juge du peuple de Hador, en tuant Forweg originaire de Dor-lómin, il a fait bonne et légitime justice. Alors Algund, le vieux proscrit qui a fui Nirnaeth Arnoediad en descendant le cours du Sirion, dit que les yeux de Túrin n'ont cessé de lui rappeler les yeux d'un autre qu'il ne pouvait se remettre en mémoire ; mais qu'à présent il reconnaît bien en lui le fils de Húrin. « Mais c'était un homme plus court de taille, petit pour sa race, et cependant il avait le feu en lui, et des cheveux d'or roux. Toi tu es grand et sombre ; maintenant que je te considère de plus près, je vois ta mère en toi ; elle était de la race de Bëor. Quel a été son sort, je me le demande ? » « Je l'ignore, dit Túrin. Du Nord, il ne vient aucune nouvelle. » Dans cette version, c'est le fait de savoir que Neithan est Túrin fils de Húrin qui incite les hors-la-loi originaires de Dor-lómin à le reconnaître pour chef. [Ret]

[45] Selon toutes les dernières versions de cette partie du récit, devenu chef de bande, Túrin se hâte de conduire ses hommes loin des habitations des Forestiers, dans les bois au sud du Teiglin, et Beleg survient sur ses traces peu après leur départ ; mais la géographie invoquée ici est confuse, et la relation des mouvements des hors-la-loi quelque peu contradictoire. Vu la suite de l'histoire, on doit, semble-t-il, admettre que la bande des proscrits resta dans le Val du Sirion, et qu'elle se trouvait, en fait, dans les parages de ses premiers campements, lorsque les Orcs attaquèrent les domaines des Forestiers. Une variante nous les montre s'en allant vers le sud au pays « qui domine l'Aelinuial et les Marais du Sirion » ; mais les hommes s'insurgeant contre ce « pays inhospitalier », Túrin se laissa persuader de les ramener dans le pays de forêts, au sud du Teiglin, sur les lieux de leur première rencontre. Ceci s'accorderait avec les exigences du récit. [Ret]

[46] Dans *le Silmarillion*, le récit se poursuit avec les adieux de Beleg à Túrin, l'étrange pressentiment qu'a Túrin face à Amon Rûdh, l'arrivée de Beleg à Menegroth (où Thingol lui remet l'épée Anglachel et Melian lui donne les *lembas*), et son retour au combat contre les Orcs, au Dimbar. Ces faits ne sont repris dans aucun autre texte et le passage a été omis ici. [Ret]

[47] Túrin s'enfuit de Doriath en été ; il passe l'automne et l'hiver parmi les hors-la-loi, et il tue Forweg et devient capitaine de la bande, au printemps suivant. Les événements décrits ici se situent en été de la même année. [Ret]

[48] *Aeglos*, « épine-de-neige », une espèce de genêt épineux, semble-t-il, mais plus grand et qui fleurit blanc. *Aeglos* est aussi le nom du javelot de Gil-galad. *Seregon*, « le sang-de-la-pierre », est une plante de l'espèce « orpin », dont les fleurs sont d'un rouge tirant sur le pourpre, [Ret]

[49] De même, les buissons de genêts aux fleurs d'or, que rencontrent Frodo, Sam et Gollum en Ithilien, se dressaient tout foisonnants en leurs cimes, sur de longues hampes dépouillées, de sorte que l'on pouvait marcher aisément sous leurs frondaisons « comme le long d'une allée ombragée » et ces buissons portaient des fleurs qui « scintillaient dans la pénombre et dégageaient une senteur suave » (*les Deux Tours*, IV 7). [Ret]

[50] Ailleurs le nom sindarin pour les Petits-Nains est donné sous les formes *Noegyth*

Nibin (ainsi dans *le Silmarillion*), et *Nibin-Nogrim*. Les « hautes brandes qui se déploient entre le Val du Sirion et celui du Narog, au nord-est de Nargothrond » ([ici]) sont à plusieurs reprises dites Landes de Nibin-noeg (ou des variantes de ce nom).[Ret]

- [51] La haute paroi que Mîm leur fit traverser par une faille dite « portail du courtil », pour pénétrer chez lui, était, semble-t-il, la corniche nord de la terrasse, la falaise du côté est et ouest étant beaucoup plus abrupte.[Ret]
- [52] La malédiction d'Andróg est aussi rapportée sous la forme : « Qu'un arc lui manque à l'heure de la mort. » En l'occurrence, Mîm devait trouver la mort par l'épée de Húrin, devant les Portes du Nargothrond (*le Silmarillion*).[Ret]
- [53] Quant au contenu du sac, il demeure, pour le reste, un mystère. La seule autre mention est une note hâtivement griffonnée, suggérant qu'il y avait des lingots d'or camouflés en racines, et évoquant Mîm qui cherche « les anciens trésors d'une maison des Nains, aux abords des pierres plates ». Ce sont très certainement celles dont il est question dans le texte : « de grosses pierres appuyées et éboulées les unes contre les autres », à l'endroit où Mîm est fait prisonnier. Mais aucune indication ne permet de savoir quel rôle joue ce trésor dans l'histoire de Bar-en-Danwedh.[Ret]
- [54] Il est dit page 108, que le chemin à flanc de coteau sur Amon Dearthir est la seule voie de passage « entre le Serech et les confins ouest où Dor-lómin rejoignait le Nevrast ».[Ret]
- [55] Selon la relation des faits dans *le Silmarillion*, Brandir est la proie de pressentiments funestes lorsqu'il entend « les nouvelles apportées par Dorlas », et dont (apparemment) après avoir découvert que l'homme sur la civière est le Noire-Épée de Nargothrond, fils, dit-on, de Húrin de Dor-lómin.[Ret]
- [56] Voir [ici], où il est fait allusion aux messages qu'échangent Orodreth et Thingol « par des voies secrètes ».[Ret]
- [57] Dans *le Silmarillion* (p. 120), les Hauteurs du Faroth, ou Taur-en-Faroth, sont de « hautes terres boisées ». Si elles paraissent « brunes et dénudées », c'est sans doute en raison de l'aspect dépouillé des arbres en début du printemps.[Ret]
- [58] On aurait tendance à penser que c'est seulement au terme du récit et lorsque Túrin et Nienor sont morts tous deux, que les gens, se remémorant le grand frisson de Nienor et en comprenant le sens prémonitoire, rebaptisent Dimrost du nom de Nen Girith. Or c'est bien de Nen Girith qu'il est question tout au long de la légende.[Ret]
- [59] Si Glaurung avait eu l'intention de retourner dans l'Angband, on pouvait en effet penser qu'il aurait emprunté la vieille route qui gagne les Gués du Teiglin, une route qui s'écarte à peine de celle qui le mène à Cabed-en-Aras. Peut-être doit-on comprendre qu'il revient dans l'Angband par le même chemin qu'il a pris pour descendre au sud, vers Nargothrond, c'est-à-dire en remontant le Narog jusqu'au lac d'Ivrin. Voir aussi les paroles de Mablung ; « J'ai vu Glaurung surgir de son antre et je pensais... qu'il allait retrouver son Maître. Mais il se dirigea vers Brethil... »
- Lorsque Turambar parle de son espoir que Glaurung poursuive sa course tout droit et n'en point dévie, il veut dire que si le Dragon remontait le cours du Teiglin jusqu'aux Gués, il pourrait pénétrer en pays Brethil sans avoir à franchir le ravin, seul endroit où il offre aux coups son ventre vulnérable : voir le discours de Turambar aux Hommes, à Nen Girith.[Ret]
- [60] Je n'ai trouvé aucune carte illustrant de manière détaillée l'idée que se fait mon père de la disposition des lieux ; le croquis [ici] correspond du moins aux références mentionnées dans le texte.[Ret]

- [61] Les expressions « et elle reprit sa course folle »... « et elle fila loin devant lui » suggéreraient une certaine distance entre l'endroit où Túrin est étendu auprès du corps de Glaurung et le bord du ravin. Il se peut que le Dragon, dans son saut de la mort, soit tombé assez loin du bord. [Ret]
- [62] Plus loin dans le cours du récit [ici] c'est Túrin lui-même qui à l'heure de sa mort nomme le lieu Cabed Naeramarth, et on peut supposer que la tradition de ses dernières paroles s'est perpétuée dans ce toponyme.
- Ici (et de même dans *le Silmarillion*), Brandir apparaît comme le dernier homme à contempler Cabed-en-Aras, et cela malgré la venue ultérieure de Túrin en ce lieu, et celle aussi des Elfes et de tous ceux qui érigent le tertre funéraire sur la dépouille du héros. Cette apparente contradiction se résout, croyons-nous, par une interprétation plus restrictive des termes utilisés dans le *Narn* en ce qui concerne Brandir, lequel fut bien en fait le dernier homme à « scruter les ténèbres » de l'abîme. Mon père comptait d'ailleurs modifier le récit, et faire que Túrin se donne la mort non à Cabed-en-Aras, mais sur le tertre de Finduilas près des Gués du Teiglin ; mais la chose ne fut jamais mise par écrit. [Ret]
- [63] De cela, on peut conclure, semble-t-il, que : « le Saut-du-Cerf » était bien le nom primitif de ce lieu, et donc la traduction littérale de Cabed-en-Aras. [Ret]
- [64] Cette description du mallorn reproduit de près celle donnée par Legolas à ses compagnons, lorsqu'ils approchent de Lothlórian (*la Fraternité de l'Anneau* II-6). [Ret]
- [65] L'épée du Roi était Arenrúth, l'épée d'Elu Thingol du Doriath au Beleriand, qu'Elros avait reçue d'Elwig, sa mère. Parmi les autres trésors de famille, citons : l'Anneau de Barahir ; la grande Hache de Tuor, père d'Eärendil ; et l'Arc de Bregor de la Maison de Bëor. Seul l'Anneau de Barahir, père de Beren-le-Manchot, devait survivre à la Submersion ; car il fut donné par Tar-Elendil à sa fille Silmarien, et déposé en la Maison des Seigneurs d'Andúnië, dont le dernier fut Elendil-le-Fidèle qui échappa au naufrage de Númenor en gagnant la Terre du Milieu [Note de l'auteur]. L'histoire de l'Anneau de Barahir est racontée dans *le Silmarillion*, chapitre XIX, et ses développements ultérieurs sont donnés dans *le Seigneur des Anneaux* (Appendice A, I, III et V). De « la grande Hache de Tuor », il n'est pas question dans *le Silmarillion*, mais elle est nommée et décrite dans la première version de « la Chute de Gondolin » (1916-17, voir p. IV) où on lit qu'à Gondolin, Tuor portait une hache plutôt qu'une épée, et qu'il appelait, dans le parler des gens de Gondolin, *Dramborleg*. L'index des noms qui accompagne le conte donne pour *Dramborleg* la traduction « sourd-aigu » : « La hache de Tuor qui assénait un coup à la fois sourd comme une massue et tranchant comme une épée. » [Ret]
- [66] Dans la Description de Númenor [ici], il est dénommé Tar-Meneldur Élentirmo (le Guetteur d'Étoiles) ; voir aussi le paragraphe le concernant dans « La Lignée d'Elros ». [Ret]
- [67] Le rôle joué par Soronto dans l'histoire n'est qu'à peine esquissé ici. [Ret]
- [68] Comme il est relaté dans la « Description de Númenor » [ici], ce fut Vëantur qui, le premier, fit voile jusqu'à la Terre du Milieu, en l'année 600 du Second Âge (il était né en 451). Dans les Tables Royales (Appendice B du *Seigneur des Anneaux*), la notice pour l'année 600 indique : « Les premiers navires des Númenoréens apparaissent au large des côtes. »

Dans un essai philologique tardif, on trouve une description de la première rencontre des Númenoréens avec les Hommes d'Eriador, vers cette même époque : « Six cents ans après que les survivants des Atani [Edain] eurent pris

la mer pour gagner Númenor, un navire venu de l'ouest toucha de nouveau la Terre du Milieu, et remonta le Golfe de Lhûn. Son capitaine et ses marins reçurent bon accueil de Gil-galad ; et ainsi s'amorcèrent l'amitié et l'alliance entre Númenor et les Eldar du Lindon. La nouvelle se répandit rapidement, et les Hommes d'Eriador y virent un grand prodige. Bien que dans le Premier Âge ils aient vécu à l'est, des rumeurs leur étaient parvenues de la terrible parmi eux que dans un passé hors mémoire ces Hommes leur avaient traditions n'avaient conservé aucun récit clair de ces événements et ils croyaient, quant à eux, que tous les Hommes qui vivaient dans les terres au-delà avaient péri dans l'ouragan de feu ou avaient été noyés par le déferlement des mers en furie. Mais comme on disait encore parmi eux que dans un passé hors-mémoire, ces Hommes leur avaient été apparentés, ils envoyèrent à Gil-galad des messagers sollicitant la permission de rencontrer les navigateurs « qui avaient affronté la Mort dans les gouffres de la Mer ». Et il advint donc qu'ils se rencontrèrent sur les Collines de la Tour ; et à cette rencontre avec les Númenoréens, il ne se présenta que douze hommes seulement d'Eriador, et Hommes de coeur et de courage furent-ils, car la plupart de leurs frères craignaient que les nouveaux venus ne soient de dangereux esprits des Morts. Lorsqu'ils jetèrent les yeux sur les hommes des navires, la peur les abandonna, mais ils demeurèrent interdits, comme saisis d'une révérencieuse admiration ; car s'ils passaient pour hommes forts et vigoureux parmi les leurs, les navigateurs, eux, leur apparurent à la semblance de Seigneurs Elfes et non d'Hommes mortels, et par leur maintien et par leur barbe. Et cependant, ils ne doutèrent point un instant de leur ancien cousinage ; et de leur côté, les navigateurs considéraient avec une surprise joyeuse les Hommes de la Terre du Milieu, car on croyait communément à Númenor que les Hommes laissés sur la terre ferme étaient les descendants de ces Mauvais Hommes auxquels Morgoth, dans les derniers jours de la guerre, avait fait appel, et qui étaient accourus du fond de l'Orient. Et voilà que les marins de Númenor avaient devant eux des visages que nulle ombre n'offusquait et des Hommes qui auraient pu se promener à Númenor sans passer pour des étrangers, sinon par leurs vêtements et leurs armes. Et soudainement, rompant le silence, ils se mirent tous à parler, s'adressant des mots d'hommage et de bienvenue dans leurs langues respectives, comme s'ils parlaient à des amis et des parents après une longue séparation. Et au début, ils furent déçus car ils ne pouvaient se comprendre entre eux ; mais lorsqu'ils se côtoyèrent en bonne amitié, ils découvrirent qu'ils avaient en commun encore de nombreux mots, aisément reconnaissables, et d'autres qu'avec un peu d'attention, on pouvait comprendre ; et tant bien que mal, ils en vinrent à converser ensemble de choses simples. Ailleurs dans l'essai, on explique que ces Hommes habitaient les environs du Lac Evendim, sur les Landes du Nord et les Collines du Temps, et les terres de l'entre-deux jusqu'au Brandywine, à l'ouest duquel ils erraient souvent mais sans y séjourner. Ils se montrèrent amicaux envers les Elfes, tout en conservant quelque chose de la crainte révérencieuse qu'ils avaient éprouvée à leur égard, au premier abord. Ils étaient, semble-t-il, originellement des Hommes de même souche que le Peuple de Bëor et de Hador, mais qui n'avaient pas franchi les Montagnes Bleues pour gagner le Beleriand dans le Premier Âge. [\[Ret\]](#)

[\[69\]](#) Le fils de l'Héritier du Roi : Aldarion, fils de Meneldur. Quinze ans devaient encore s'écouler avant que Tar-Elendil ne cédât le sceptre à Meneldur. [\[Ret\]](#)

[\[70\]](#) *Eruhantalë* : la fête d'action de grâces en l'honneur d'Eru, la fête d'automne à Númenor ; voir la « Description de Númenor » [\[ici\]](#). [\[Ret\]](#)

- [71] (Sir) Angren était le nom en langue Elfe de la rivière Isen. Ras Morthil, un nom que l'on ne retrouve pas ailleurs, doit désigner le grand promontoire qui enserre, au nord, la Baie de Belfalas, appelé aussi Andrast (le Cap Long).
- La référence au « pays d'Amroth où les Elfes Nandorins vivent encore » implique, semble-t-il, que l'histoire d'Aldarion et d'Erendis a été consignée au Gondor, avant que le dernier navire n'appareillât du port des Elfes Sylvains, non loin de Dol Amroth, en l'année 1981 du Troisième Âge. [\[Ret\]](#)
- [72] En ce qui concerne Uinen, l'épouse d'Ossë (Maïar de la Mer), voir *le Silmarillion* ; il y est dit « que les Númenoréens vécurent longtemps sous sa protection et lui vouaient un culte égal à celui qu'ils rendaient aux Valar ». [\[Ret\]](#)
- [73] On lit que la Maison Commune des Aventureux « fut confisquée par les Rois, et transférée à Andúnië, le port occidental ; et tous les documents disparurent [lors de la Submersion], y compris toutes les cartes précises de Númenor ». Mais il n'est pas dit à quelle époque cette confiscation de l'Eämbar eut lieu. [\[Ret\]](#)
- [74] La rivière devait s'appeler par la suite Gwathló, ou Flot-Gris, et le port, Lond Daer. [\[Ret\]](#)
- [75] Voir *le Silmarillion* : « Les hommes de cette Maison [celle de Bëor] avaient les cheveux sombres ou châains, et les yeux gris. » Selon une charte généalogique de la Maison de Bëor, Erendis descend de Bereth, qui était soeur de Baragund et de Belegund, et donc la propre tante de Morwen, mère de Túrin Turambar, et de Rían, mère de Tuor. [\[Ret\]](#)
- [76] Sur les différentes durées de vie allouées aux habitants de Númenor, voir note [\[ici\]](#), à « La lignée d'Elros ». [\[Ret\]](#)
- [77] Sur l'arbre *oiolairë*, voir la « Description de Númenor ». [\[Ret\]](#)
- [78] Il convient d'y voir un présage. [\[Ret\]](#)
- [79] Cf. *l'Akallabêth (le Silmarillion)* où il est dit que sous le règne d'Ar-Pharazôn, « de temps à autre il arrivait qu'un grand navire des Númenoréens sombrât corps et biens, et ne revînt pas au port, toutefois jusqu'à présent, un tel malheur n'était plus survenu depuis l'apparition de l'Étoile. » [\[Ret\]](#)
- [80] Vandalil était le cousin d'Aldarion, car il était le fils de Silmarien, fille de Tar-Elendil, et soeur de Tar-Meneldur. Vandalil, premier parmi les seigneurs d'Andúnië, était l'ancêtre d'Elendil le Grand, d'Isildur et d'Anárion. [\[Ret\]](#)
- [81] *Erukermë* : « Prière à Eru » ; la fête du printemps, à Númenor ; voir la « Description de Númenor » [\[ici\]](#). [\[Ret\]](#)
- [82] Dans *l'Akallabêth (le Silmarillion)* on lit : « ... parfois, quand l'air était limpide et le soleil à l'est, [les Númenoréens] regardaient vers l'ouest et apercevaient sur une rive lointaine une ville blanche et radieuse, un grand port et une tour. À cette époque, les humains de Númenor avaient la vue perçante, mais c'étaient néanmoins les plus clairvoyants d'entre eux qui jouissaient seuls de cette vision depuis le Meneltarma, par exemple, ou du pont d'un navire avancé aussi loin vers l'ouest qu'il leur était permis d'aller... Pourtant les plus savants d'entre eux savaient que cette rive lointaine n'était pas vraiment le Royaume Bienheureux de Valinor mais Avallónë, le port des Eldar sur Eressëa, la plus orientale des terres immortelles ». [\[Ret\]](#)
- [83] D'où cette mode qui fut celle des Rois et des Reines par la suite, de porter, telle une étoile, un blanc joyau au front, et ils n'avaient pas de couronne [note de l'auteur]. [\[Ret\]](#)
- [84] Dans les pays de l'Ouest et à Andúnië, la langue Elfe [le Sindarin] était en usage chez les puissants comme chez les humbles. Ce fut la langue maternelle

d'Erendis ; en revanche Aldarion usait du parler númenoréen, bien que comme tous les hommes de haut rang il connût la langue du Beleriand [note de l'auteur]. Ailleurs, dans une note sur les langues parlées à Númenor, il est dit que si on parlait communément le Sindarin dans le nord-ouest de l'île, c'était parce que la région avait été en majeure partie peuplée de gens issus de « souche bëorienne » et que le Peuple de Bëor avait abandonné précocement sa propre langue, à l'époque où il vivait au Beleriand, en faveur du Sindarin. (Rien de cela n'est mentionné dans *le Silmarillion*, bien qu'il y soit dit qu'à Dor-lómin, au temps de Fingolfin, le peuple de Hador avait conservé la mémoire de sa propre langue « laquelle avait donné naissance à la langue devenue le parler commun à Númenor ».) En d'autres régions de l'île, la langue maternelle des gens du peuple était l'Adúnaic, bien que le Sindarin restât la langue courante de presque tous les membres de la Maison royale. Car dans la Maison royale, comme dans la plupart des maisons de gens nobles ou cultivés, la langue maternelle était ordinairement le Sindarin, et cela jusqu'après l'époque de Tar-Atanomir (dans le présent récit, on lit [ici] qu'Aldarion préférait, quant à lui, parler le númenoréen ; et en cela il manifestait peut-être sa singularité). La note précise en outre que, si le Sindarin en usage chez les différents Hommes mortels tendait, sur une longue période, à prendre des formes divergentes ou dialectales, ce processus était presque entièrement enrayé dans les classes nobles et cultivées, par leur fréquentation des Eldar d'Eressëa et du Lindon. Le Quenya n'était pas une langue parlée à Númenor. Seuls les érudits et les familles d'ascendance illustre le connaissaient, car ils l'apprenaient dans l'enfance. On l'utilisait aussi couramment pour les documents officiels destinés aux Archives, telles les Lois, et les Parchemins et Annales des Rois (cf. *l'Akallabêth*, p. 266 : « dans le Parchemin des Rois, le nom de Herunúmen était consigné en langue quenya »), et souvent dans les ouvrages de haute érudition. Enfin c'était la langue usitée en toponymie ; les noms officiels des lieux, des régions et des accidents géographiques étaient donnés sous leur forme quenya (encore qu'il existât généralement un nom local pour désigner le même endroit en Sindarin ou en Adúnaic). Les noms de personnes, et plus particulièrement les noms officiels et publics de tous les membres de la famille royale, et plus généralement ceux de la Lignée d'Elros, étaient, eux aussi, donnés sous leur forme quenya.

De ce qu'il est dit là-dessus dans *le Seigneur des Anneaux* (Appendice F, I Section « Des Hommes »), on pourrait conclure à un rôle un peu différent du Sindarin parmi les langues usitées à Númenor : « Seule de toutes les races d'Hommes, les *Dúnedain* connaissaient et parlaient une langue Elfe ; car leurs ancêtres avaient appris la langue sindarine, et ils avaient transmis cette connaissance à leurs enfants sous forme de savoir traditionnel, peu accessible aux changements au cours des années. »[Ret]

[85] L'*Elanor* était une petite fleur d'or, en forme d'étoile ; elle poussait aussi sur le tertre de Cerin Amroth, en Lothlórien (*la Fraternité de l'Anneau*, 11, 6). À la suggestion de Frodo, Sam Gamgee donne à sa fille le nom de cette fleur (*le Retour du Roi* VI 9).[Ret]

[86] Voir la note [ici], portant sur les liens de parenté entre Erendis et Bereth, soeur de Beragund, le père de Morwen.[Ret]

[87] Il est dit que les Númenoréens, à l'instar des Eldar, évitaient de procréer des enfants lorsqu'il y avait risque de séparation entre les parents durant une période qui s'étendait au moins de la conception à la fin de la petite enfance. Selon les conventions númenoréennes en la matière, Aldarion est donc resté à

la maison un temps relativement bref après la naissance de sa fille. [Ret]

[88] Dans une note sur le « Conseil du Sceptre », tel qu'il fonctionnait en cette période de l'histoire de Númenor, il est précisé que ce Conseil n'avait qu'un pouvoir consultatif, et qu'il ne pouvait en rien influencer sur les décisions du Roi ; et que ni le souhait ni la nécessité d'un autre type de pouvoir ne s'étaient encore manifestés. Le Conseil était composé de membres représentant chacune des régions de Númenor, mais l'Héritier Présomptif en était membre de plein droit, afin qu'il s'initie aux pratiques du gouvernement ; et d'autres personnes pouvaient, occasionnellement, y accéder lorsque la matière qui faisait l'objet de la discussion relevait de leur compétence particulière, soit que le Roi les y convoquât, soit qu'elles demandassent elles-mêmes à y participer. À cette époque, outre Aldarion, deux membres du Conseil étaient de la Lignée d'Elros : Valandil, Seigneur d'Andúnië pour l'Andustar, et Hallatan, Seigneur de Hyarastorni pour le Mittalmar ; mais ils devaient leur position non pas à leur rang ou à leur richesse, mais à l'estime et à l'affection qu'ils avaient su gagner dans leurs pays respectifs. (Dans *l'Akallabêth*, pp. 266-267, on lit que « le Seigneur d'Andúnië figure toujours parmi les principaux conseillers du Sceptre ».) [Ret]

[89] On apprend qu'Ereinion avait reçu le nom d'éloge de « Gil-galad » qui signifie « Étoile radieuse », « parce que son heaume, sa cotte de mailles et son écu étaient doublés de feuilles d'argent et semés d'étoiles blanches, et qu'ils brillaient comme une étoile aux rayons du soleil ou de la lune ; et lorsqu'il se tenait sur une hauteur, les Elfes à la vue perçante pouvaient l'apercevoir de très loin ». [Ret]

[90] Voir [ici] . [Ret]

[91] En revanche, un héritier, même légitime, ne pouvait pas refuser ; mais comme un Roi pouvait toujours renoncer au Sceptre, l'héritier mâle disposait en fait de la possibilité de renoncer immédiatement en faveur de *son propre* héritier mâle. On considérait alors qu'il avait régné en personne au moins un an ; ce fut le cas (cas unique) de Vardamir, le fils d'Elros, qui ne monta pas sur le trône, mais céda le sceptre à son fils Amandil. [Ret]

[92] Il est dit ailleurs que cette règle du « mariage royal » ne fut jamais affaire de loi proprement dite, mais qu'elle était devenue une question d'orgueil sanctionnée par la coutume : « Un symptôme de l'emprise croissante de l'Ombre, dans la mesure où cette règle n'acquiesce de rigidité que lorsque la distinction entre la Lignée d'Elros et les autres familles – en ce qui concerne l'espérance de vie, la vigueur et les capacités – vint à s'estomper ou même à disparaître complètement. » [Ret]

[93] Il y a là quelque chose d'étrange parce que Anárion était l'Héritier, alors qu'Ancalimë était encore en vie. Dans « La Lignée d'Elros » [ici], on lit que seules les filles d'Anárion « refusèrent le sceptre ». [Ret]

[94] Outre celles qui figurent dans le récit d'Aldarion et d'Erendis, on trouve d'autres références à l'espérance de vie plus longue dont jouissaient les descendants d'Elros, au regard des autres habitants de Númenor. Ainsi dans *l'Akallabêth* (le *Silmarillion*) il est dit que la lignée d'Elros « jouit d'une vie très longue même pour les Núménoréens » ; et la durée de cette longévité est précisée dans une note isolée : « ceux de la lignée d'Elros atteignaient le terme de leur vigueur » (avant que ne s'amorçât le déclin de leur longévité), vers l'âge de quatre cents ans, ou un peu avant ; alors que pour ceux qui n'appartenaient pas à cette lignée, ce terme se situait vers deux cents ans, ou un peu après. On notera que presque tous les Rois, depuis Vardamir jusqu'à

Tar-Ancalimon, vécut jusqu'à ce terme, c'est-à-dire jusqu'à quatre cents ans ou un peu au-delà, et les trois qui n'atteignirent pas ce terme moururent un ou deux ans auparavant.

Mais dans les derniers écrits sur le sujet (qui datent cependant d'environ la même époque que les versions tardives de « Aldarion et Erendis »), l'écart de longévité est considérablement atténué. Au peuple Númenoréen en tant que tel, est allouée une espérance de vie quelque cinq fois plus longue que celle des autres Hommes (ce qui ne cadre pas avec ce qui est dit dans *le Seigneur des Anneaux* (Appendice A, I, i), à savoir que les Númenoréens reçurent une durée de vie qui « au commencement, était trois fois plus longue que celle des Hommes moindres », une affirmation reprise dans la préface du présent texte) ; et sur ce point, la Lignée d'Elros se différencie des autres, moins par des particularités et attributs distinctifs que par une simple tendance à vivre jusqu'à un âge plus avancé. Bien qu'il soit question de la vie plus courte des « Bëoriens » de l'Ouest, et singulièrement en ce qui concerne Erendis, on ne trouve nulle suggestion ici, comme c'est le cas dans le récit d'Aldarion et d'Endis, d'une différence dans leurs espérances de vie, qui serait à la fois très marquée et inhérente à leur destin même, et reconnue comme telle.

Selon ce récit, au seul Elros avait été accordée une longévité particulière, et il est dit ici qu'Elros et son frère Elrond n'avaient pas reçu un potentiel de vie physique sensiblement différent ; mais Elros ayant choisi de demeurer parmi les Hommes, il conserva la principale caractéristique des Hommes, en regard des Quendi : « le languir de l'ailleurs » comme le désignaient les Eldar, la « lassitude » ou le désir de quitter ce bas monde. Enfin il est précisé également que la longévité accrue des Númenoréens était due à l'assimilation de leur mode de vie à celui des Eldar. Toutefois ils avaient été expressément avertis qu'ils n'étaient pas devenus des Eldar pour autant, mais demeuraient des Hommes mortels, et avaient seulement reçu une extension de la période où l'homme se trouve, au moral comme au physique, dans « la force de l'âge ». C'est ainsi que (tout comme les Eldar) le rythme de leur croissance était à peu près identique à celui des autres Hommes, mais ayant atteint la « maturité », ils vieillissaient, ou « s'usaient », beaucoup plus lentement. Le premier sentiment de « lassitude du monde » était en effet, pour eux, symptômes que leur période de vigueur touchait à sa fin. Lorsqu'elle prenait fin, s'ils s'obstinaient à vivre, la décrépitude survenait, et le rythme de leur vieillissement, comme celui de leur croissance, n'était pas plus lent que celui des autres hommes. Ainsi un Númenoréen passait-il rapidement, en quelque dix ans peut-être, de la santé et la lucidité à la décrépitude et la sénilité. Ceux des premières générations ne « s'accrochaient pas à la vie », mais s'en désistaient de plein gré. « S'accrocher à la vie » et, à terme, mourir de force et involontairement, fut l'un des changements que provoqua la montée de l'Ombre et la rébellion des Númenoréens ; et le corollaire en fut l'amenuisement de leur propre durée de vie.[Ret]

[95] Voir note [ici].[Ret]

[96] Le chiffre 148 (et non 147) doit représenter les années où Tar-Amandil a régné effectivement, compte non tenu de l'année où Vardamir est censé avoir régné « institutionnellement ».[Ret]

[97] Que Silmarien soit l'aîné des enfants de Tar-Elendil ne fait pas question ; et sa date de naissance est donnée à plusieurs reprises comme « année 521 du Second Âge », celle de son frère Tar-Meneldur étant fixée à 543. Dans les Tables Royales (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice B), la naissance de

Silmarien figure à la date 548 ; une date qui se retrouve dans les premières ébauches du récit. Je pense que fort probablement ce point attendait d'être précisé, mais qu'il a échappé à l'attention de l'auteur. [\[Ret\]](#)

[98] Voici qui ne s'accorde guère avec l'exposé des lois successorales, anciennes et nouvelles, donné page 70, lois selon lesquelles Soronto devenait Héritier d'Ancalimë (au cas où elle mourrait sans enfant) seulement en vertu de la nouvelle loi, car il était un descendant en ligne féminine. « Sa soeur aînée » signifie très certainement « l'aînée de ses deux soeurs ». [\[Ret\]](#)

[99] Voir [\[ici\]](#). [\[Ret\]](#)

[100] Voir [\[ici\]](#), et note [\[ici\]](#). [\[Ret\]](#)

[101] Tar-Súrion ayant un fils, Isilmo, on peut se demander pourquoi le sceptre passe à Tar-Telperien. Il se peut que la dévolution du pouvoir obéisse ici à la nouvelle loi donnée dans *le Seigneur des Anneaux* : la succession par simple primogéniture, compte non tenu du sexe (voir [\[ici\]](#)), plutôt que la dévolution à une fille seulement en l'absence d'un fils du Souverain. [\[Ret\]](#)

[102] Curieusement la date de 1731, donnée ici comme terme du règne de Tar-Telperien, ne cadre pas avec la datation, corroborée par de nombreuses références, de la première guerre contre Sauron ; en effet, la grande flotte númenoréenne envoyée par Tar-Minastir toucha la Terre du Milieu en l'année 1700. Je ne peux nullement expliquer cette non-concordance. [\[Ret\]](#)

[103] Dans les Tables Royales (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice B) figure la notation : « 2251, Tar-Atanamir monte sur le trône. Débuts de la rébellion et de la division chez les Númenoréens. » Cette date ne s'accorde pas avec le présent texte, selon lequel Tar-Atanamir mourut en 2221. Date qui apparaît en elle-même comme une rectification du chiffre 2251. La même année est donnée donc, dans des textes différents, ici comme date de son accession au trône, là comme date de sa mort. Et de toute la structure chronologique, il ressort clairement que c'est la première version qui est erronée. De plus, dans *l'Akallabêth (le Silmarillion)*, il est dit que c'est sous le règne du fils d'Atanamir, Ancalimon, que le peuple de Númenor connut la division. Je suis donc presque certain que la date donnée dans les Tables Royales est une lecture fautive, dont la version correcte serait : « 2251, Mort de Tar-Atanamir. Tar-Ancalimon prend le sceptre. Débuts de la rébellion et de la division chez les Númenoréens. » Mais il n'en demeure pas moins étrange que la date de la mort d'Atanamir ait été modifiée dans « La Lignée d'Elros », alors qu'elle avait été fixée dans les Tables Royales. [\[Ret\]](#)

[104] Dans la liste des Rois et des Reines de Númenor (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice A[I,ii]), le souverain qui succède à Tar-Calmacil (le dix-huitième) se trouve être Ar-Adûnakhôr (le dix-neuvième). Dans les Tables Royales (Appendice B), on lit qu'Ar-Adûnakhôr assumait la royauté en l'année 2899 ; c'est en se basant sur cette indication que M. Robert Foster, dans *The Complete Guide to Middle-Earth*, donne 2899 comme date de la mort de Tar-Calmacil. Or, plus loin dans l'énumération des souverains de Númenor, telle qu'elle figure dans l'Appendice A, Ar-Adûnakhôr est donné pour vingtième roi ; et à un correspondant qui l'interrogeait sur ce point, mon père répondit, en 1964 : « Selon les données généalogiques, il devrait être considéré comme le seizième roi et le dix-neuvième souverain. Il faudrait sans doute lire dix-neuf, et non vingt. Mais il est également possible qu'on ait oublié un nom. » Et il explique qu'il ne peut en être certain, car à l'époque où il écrit cette lettre, il n'a pas accès à ses notes sur le sujet.

Lorsque j'ai préparé l'édition de *l'Akallabêth*, j'ai changé la version que j'avais

sous les yeux : « Et le vingtième roi prit le sceptre de ses pères, et il monta sur le trône sous le nom d'Adûnakhôr », en « Et le dix-neuvième roi... » (*le Silmarillion*), et de même, « vingt-quatre » en « vingt-trois » (*ibid*, p. 268). À cette époque, je n'avais pas remarqué que, dans « La Lignée d'Elros », le souverain qui succède à Tar-Calmacil n'est pas Ar-Adûnakhôr, mais Tar-Ardamin ; mais du simple fait que la date de la mort de Tar-Ardamin est ici donnée comme 2899, il ressort à l'évidence que celui-ci fut omis par erreur de la liste qui figure en appendice dans *le Seigneur des Anneaux*.

D'autre part, la tradition (telle qu'elle s'affirme dans l'Appendice A, dans l'*Akallabêth* et dans « La Lignée d'Elros ») est catégorique sur ce point : Ar-Adûnakhôr fut bien le premier Roi à assumer le pouvoir sous un titre en langue Adûnaïc. Si on admet que Tar-Ardamin a disparu de la liste donnée dans l'Appendice A par simple inadvertance, il est surprenant d'y voir imputer au premier souverain à régner après Tar-Calmacil ce changement de style dans les titres royaux. Il se pourrait qu'un problème textuel plus complexe qu'une simple erreur par omission sous-tende le passage incriminé.[\[Ret\]](#)

[105] Dans deux tableaux généalogiques, son père apparaît sous le nom de Gimilzagar, second fils (né en 2630) de Tar-Calmacil, mais la chose est manifestement impossible : Inzilbêth doit être une descendante plus éloignée de Tar-Calmacil.[\[Ret\]](#)

[106] Il existe une composition florale d'un formalisme très poussé, de style similaire à celle qui figure dans *Pictures by J. R. R. Tolkien* (1979) n° 45, en bas à droite, et qui porte le titre *Inziladûn*, et la mention : « Fleur de l'Ouest », en écriture féanorienne et en *Númillótë* translittéré.[\[Ret\]](#)

[107] Selon l'*Akallabêth* (*le Silmarillion*), Gimilkhâd « mourut deux ans après avoir atteint ses deux cents ans, ce qui était jugé une mort prématurée pour un descendant d'Elros, même à son déclin ». [\[Ret\]](#)

[108] Comme le note l'Appendice A (*le Seigneur des Anneaux*), Míriel aurait dû monter sur le trône en tant que quatrième Souveraine régnante.

Un dernier désaccord entre « La Lignée d'Elros » et les Tables Royales survient en ce qui concerne les dates de Tar-Palantir. Dans l'*Akallabêth*, il est dit que « lorsque Inziladûn accéda au trône, il assuma de nouveau un titre en langue Elfe, selon la coutume du temps jadis, et se dénomma Tar-Palantir ». Or dans les Tables Royales on lit à la date 3175 : « repentir de Tar-Palantir. Guerre civile à Númenor ». Sur la base de ces affirmations, il semble quasiment certain que 3175 représente bien l'année de son accession au trône ; et confirmation nous est donnée par le fait que, dans « La Lignée d'Elros », la date de décès d'Ar-Gimilzôr, son père, est originellement 3175, corrigée seulement par la suite en 3177. De même qu'avec la date de décès de Tar-Atanamir (note [\[ici\]](#)), il est difficile de comprendre le pourquoi de ce minime changement, en contradiction avec les Tables Royales.[\[Ret\]](#)

[109] C'est là l'unique mention d'Elendil comme auteur de l'*Akallabêth*. Ailleurs, il est dit que le récit d'Aldarion et d'Erendis, « l'un des rares récits détaillés qui nous soit parvenu de Númenor », doit sa conservation au fait qu'Elendil s'y soit intéressé.[\[Ret\]](#)

[110] Voir [\[ici\]](#).[\[Ret\]](#)

[111] Selon une note relevée dans des matériaux inédits, les Elfes de Harlindon ou du Lindon, au sud de la rivière Lune, seraient pour la plupart d'origine sindarine, et la région serait un fief dans la mouvance de Celeborn. On aurait tendance à associer la chose avec ce qui est dit dans l'Appendice B ; mais il est peut-être fait ici référence à une période plus tardive, car les déplacements et

lieux de résidence de Celeborn et de Galadriel, après la ruine de l'Eregion en 1697, sont extrêmement obscurs. [Ret]

[112] Voir *la Fraternité de l'Anneau*, 12 : « L'ancienne Route Est-Ouest traversait le comté de part en part, pour rejoindre les Havres Gris, et les Nains l'empruntaient toujours pour se rendre à leurs mines, dans les Montagnes Bleues. » [Ret]

[113] Dans l'Appendice A (III) au *Seigneur des Anneaux*, il est dit que les anciennes cités de Nogrod et de Belegost furent dévastées lorsque les Thangorodrim furent jetées bas ; mais dans l'Appendice B aux Tables Royales, on lit : « Vers l'année 40, les Nains quittent nombreux leurs anciennes cités dans l'Ered Luin, pour se rendre aux mines de la Moria, et grossir ses forces. » [Ret]

[114] Une note appendue au texte explique que *Lórinand* était le nom Nandorin de cette région (connue plus tard sous les noms de *Lórien* et de *Lothlórien*), et que s'y trouve inclus le mot elfe signifiant « lumière dorée », « val d'or ». La forme quenya serait *Laurenandë*, et la forme sindarine *Glornan* ou *Nan Laur*. Ici comme ailleurs, le sens de ce toponyme s'explique en référence aux mallorns, les arbres d'or du Lothlórien ; mais c'est Galadriel qui les y avait apportés (voir le récit de leur origine, [ici]) et dans une autre discussion, plus tardive, on apprend que le nom *Lórinand* est lui-même la transformation, consécutive à l'introduction des mallorns, d'un nom bien plus ancien encore, *Lindórinand*, « Val du pays des Chanteurs ». Or les Elfes de cette région étant originellement des Teleri, on retrouve très certainement ici le nom que se donnaient eux-mêmes les Teleri, *Lindar*. « Les Chanteurs ». De maintes autres discussions sur les toponymes du Lothlórien, parfois contradictoires entre elles, il ressort que tous les noms tardifs furent probablement donnés par Galadriel elle-même, et formés par la combinaison d'éléments divers : *laurë* « or », *nan(d)* « vallée » *ndor* « pays », *lin* chanter. Et dans *Laurelindórinan*, « val de l'Or Chantant » dont Treebeard dit aux Hobbits qu'il était le nom d'autrefois, on perçoit l'écho de l'Arbre d'Or qui poussait au Valinor, « et Galadriel se languissait de cet arbre et à l'évidence son languir allait croissant, année après année, jusqu'à devenir un poignant regret ».

Lórien même était originellement le nom quenya d'une région sise au Valinor, souvent utilisé comme nom du Vala (Irmo) à qui elle appartenait : « un lieu de repos aux arbres ombreux et aux fontaines murmurantes, un refuge loin des soucis et des chagrins ». La transformation ultérieure du *Lórinand*, le « Val d'Or », en *Lórien* « pourrait bien être le fait de Galadriel elle-même », car « la ressemblance ne saurait être fortuite : en effet, elle s'était efforcée de faire de *Lórien* un refuge, un îlot de paix et de beauté, mais voilà que le rêve doré se hâtait vers un éveil dans la grisaille. On notera enfin que d'après Treebeard *Lothlórien* signifierait Fleur-de-rêve ».

Dans « À propos de Galadriel et de Celeborn », j'ai conservé le nom *Lórinand*, bien que dans l'esprit de l'auteur au moment de la composition du récit *Lórinand* ait constitué l'ancienne dénomination Nandorin de la région, et qu'il ne fût pas alors question des mallorns introduits par Galadriel. [Ret]

[115] Il s'agit là d'un remaniement ultérieur ; le texte original fait état d'une souveraine du *Lórinand*, princesse du cru. [Ret]

[116] Une note isolée et non datable affirme que si Sauron est nommé antérieurement à ces événements dans les Tables Royales, son identité, en tant que puissant lieutenant de Morgoth dans *le Silmarillion*, n'était pas connue avant l'année 1600 du Second Âge, époque où fut forgé le Maître Anneau. Ce n'est que peu après l'année 500 que l'on commença à percevoir l'obscur

présence d'un mystérieux pouvoir hostile aux Elfes et aux Edain ; et Aldarion fut le premier des Númenoréens à le déceler, vers la fin du huitième siècle (à peu près à l'époque où il fonda le port de Vinyalondë, [ici]). Mais on ne savait d'où rayonnait le maléfice. Sauron s'efforça de garder ses deux faces distinctes l'une de l'autre : le visage de l'*ennemi* et celui du *tentateur*. Lorsqu'il venait se mêler aux Noldor, il assumait une trompeuse apparence de beauté (empruntant par une sorte de simulation anticipée les traits de ceux qui allaient être plus tard les Istari), et s'attribuait de même un nom noble : *Artame*, le « Grand-Forgeron », ou *Aulendil*, Le tout-dévoué-à-Aulë-le-Vala. (Dans les *Anneaux de Pouvoir*, le nom que se fait donner Sauron est *Annatar*, le Seigneur des Dons ; mais de ce nom, il n'est pas question ici.) Cependant, nous apprenons que Galadriel ne s'en laissa pas imposer, disant que cet *Aulendil* ne figurait pas parmi la suite d'Aulë, au Valinor ; « mais l'argument n'était pas décisif » – poursuit la note – car Aulë existait avant la « Fondation d'Arda », et selon toutes probabilités Sauron était, en fait, l'un des Maïar de la race d'Aulë, qui fut corrompu par Melkor « avant l'avènement d'Arda ». Comparer avec la première phrase du chapitre intitulé « Les Anneaux du Pouvoir » (*le Silmarillion*) : « Jadis il y eut Sauron le Maïa... Au commencement d'Arda, Melkor le séduisit pour en faire son vassal. »[Ret]

[117] Dans une lettre datée de septembre 1954, mon père écrit : « Au début du Second Âge, il [Sauron] était encore beau à regarder ou capable d'assumer une apparence de beauté – et de fait il n'était pas encore entièrement malfaisant, tout comme ne sont pas entièrement malfaisants tous les “ réformateurs ” qui veulent précipiter les “ réformes ” et la “ réorganisation ”, tant qu'ils ne se sont pas laissés totalement dévorer par l'orgueil et la volonté de puissance. Les Grands Elfes appartenant à cette branche particulière, les Noldor ou Maîtres des Arts se sont montrés toujours vulnérables à ce que nous appellerions les “ sciences et techniques ” ; ils voulaient acquérir le savoir qui était effectivement celui de Sauron, et ceux d'Eregion se refusèrent à tenir compte des avertissements que leurs prodiguèrent Gil-galad et Elrond. Cette “ passion ” particulière des Elfes de l'Eregion – où l'on peut voir, si vous voulez, une “ allégorie ” de la passion pour la mécanique et la technologie en général – est aussi symbolisée par leur amitié spéciale avec les Nains de la Moria, »[Ret]

[118] Galadriel n'a certainement pas recouru aux pouvoirs de Narya avant une époque beaucoup plus tardive, postérieure à la perte du Maître Anneau ; mais il faut reconnaître que le texte ne le suggère nullement (bien que, plus haut, nous la voyions conseiller à Celebrimbor de ne jamais faire usage des Anneaux elfiques).[Ret]

[119] Texte corrigé ; lire : « le premier Conseil Blanc ». Dans les Tables Royales, la réunion du Conseil Blanc figure à la date de 2463, au Troisième Âge ; mais il se peut que le Conseil tenu au Troisième Âge ait repris délibérément le nom de cet autre Conseil réuni deux siècles auparavant et cela d'autant plus vraisemblablement que plusieurs des principaux participants avaient été membres du premier.[Ret]

[120] Plus haut dans le récit ([ici]), il est dit que Gil-galad donna Narya, l'Anneau Rouge, à Círdan, dès qu'il le reçut lui-même des mains de Celebrimbor, et cela s'accorde avec ce qu'on lit dans l'Appendice B du *Seigneur des Anneaux* et dans les *Anneaux du Pouvoir*, à savoir que Círdan était en possession de l'Anneau dès le commencement. La proposition contradictoire qui figure ici a été ajoutée en marge du texte.[Ret]

[121] Sur les Elfes Sylvains et leur parler, voir l'appendice A [ici].[Ret]

- [122] En ce qui concerne les limites de la Lórien, voir l'Appendice C [ici].[\[Ret\]](#)
- [123] L'origine du nom Dor-en-Emnil n'est mentionnée nulle part ; et le nom ne figure par ailleurs que sur une grande carte du Rohan, du Gondor et du Mordor, incluse dans *le Seigneur des Anneaux*. Sur cette carte, Dor-en-Emil est située sur le versant opposé à Dor-Amroth, mais son occurrence dans le présent suggère qu'Emnil était prince de Dol Amroth (comme de toute manière on était porté à le supposer).[\[Ret\]](#)
- [124] Sur les princes Sindarins des Elfes Sylvains, voir Appendice B [ici].[\[Ret\]](#)
- [125] Selon cette explication, le premier élément du nom *Amroth* est le mot Elfe désignant « le haut », qui en Quenya se dit *amba*, et en Sindarin *amon* : colline ou montagne aux versants abrupts ; alors que le second élément dérive de la racine *rath* signifiant « grimper » (d'où le substantif *rath* qui, dans le parler sindarin númenoréen, usité pour les toponymes et les patronymes en pays Gondor, était appliqué à toutes les routes et les rues de quelque importance aux abords de Minas Tirith, lesquelles étaient presque toutes en pente : telle *Rath Dinen*, la Rue Silencieuse, qui menait de la Citadelle aux Tombes des Rois).[\[Ret\]](#)
- [126] Dans la « brève relation » de la légende d'Amroth et Nimrodel, il est dit qu'Amroth vivait dans les grands arbres de Cerin Amroth « en raison de son amour pour Nimrodel » ([ici]).[\[Ret\]](#)
- [127] L'emplacement du port Elfe de Belfalas est indiqué sous le nom d'*Edhellond* (« Port Elfe », voir l'Appendice au *Silmarillion* sur les radicaux *edhel* et *lond*) sur la carte illustrée de la Terre du Milieu dressée par Pauline Baynes ; mais je n'ai trouvé ce nom mentionné nulle part ailleurs. Voir l'Appendice D [ici]. Et cf. *les Aventures de Tom Bombadil* (1962) : « Dans le Langstrand et à Dol Amroth s'étaient conservées de nombreuses traditions touchant les anciennes demeures des Elfes, et le port à l'embouchure du Morthond, d'où les “ navires à destination de l'Ouest ” avaient appareillé déjà à l'époque de la ruine d'Eregion, au Second Âge. »[\[Ret\]](#)
- [128] Cela correspond au passage dans *la Fraternité de l'Anneau* II,8, où Galadriel donne à Aragorn la verte pierre, disant : « En cette heure, prends le nom qui te fut prédestiné, Elessar, pierre Elfe de la Maison d'Elendil ! »[\[Ret\]](#)
- [129] Le texte ici, et de nouveau juste au-dessous, mentionne Finrod, que j'ai changé en Finarfin pour éviter les confusions. Avant la publication, en 1966, de l'édition définitive du *Seigneur des Anneaux*, mon père changea Finrod en Finarfin, et son fils Felagund, nommé auparavant Inglor Felagund, en Finrod Felagund. Deux passages de l'Appendice B et F furent corrigés dans ce sens en vue de l'édition définitive. D'autre part, on notera qu'Ororeth, qui succéda à Finrod Felagund comme roi de Nargothrond, n'est pas nommé ici par Galadriel au nombre de ses frères. Pour une raison que j'ignore, mon père a déplacé le second Roi de Nargothrond, et en a fait un membre de la même famille à la génération suivante ; mais ce changement, et d'autres d'ordre également généalogique, ne furent jamais incorporés dans les récits qui composent le *Silmarillion*.[\[Ret\]](#)
- [130] Comparer avec la description de la Pierre Elfe dans *la Fraternité de l'Anneau*, I. 8 : « Elle [Galadriel] retira alors de son sein une grande pierre vert clair montée sur une broche d'argent en forme d'aigle aux ailes éployées ; et tandis qu'elle la tenait levée, la pierre étincelait comme le soleil à travers le feuillage printanier. »[\[Ret\]](#)
- [131] Mais dans *le Retour du Roi*, tome II, où l'on voit l'Anneau Bleu au doigt d'Elrond, il est nommé « Vilya, le plus puissant des Trois. »[\[Ret\]](#)

- [132] Le *Glanduin* (la « rivière-frontalière ») descendait les Monts de Brume, au sud de la Moria, pour rejoindre la Mitheithel au-dessus de Tharbad. Sur la première carte donnée en annexe au *Seigneur des Anneaux*, le nom ne figurait pas (et au demeurant, on ne le retrouve qu'une seule fois au cours de l'ouvrage : à l'Appendice A, I iii). Mon père aurait communiqué, semble-t-il, en 1969, à Pauline Baynes, certains toponymes nouveaux à rajouter sur sa carte enluminée de la Terre du Milieu : « Edhellond » (dont il est question ci-dessus, note [ici]), « Andrast », « Drúwaith laur », « R. Adom », « Swanfleet » et « R. Glanduin ». Ces trois derniers noms furent alors inscrits sur la carte originale qui accompagna le livre, pourquoi, je l'ignore. Et si la « R. Adom » est localisée correctement, « Swanfleet » et « la Rivière Glanduin » [sic] ont été placés, à tort, sur le cours supérieur de l'Isen. Pour une interprétation correcte de la relation entre les toponymes *Glanduin* et *Swanfleet*, voir [ici].[\[Ret\]](#)
- [133] Dans les premiers temps des deux royaumes, la voie la plus rapide menant de l'un à l'autre (sinon pour les lourds convois d'armements) était la voie de mer qui conduisait jusqu'à l'ancien port à la tête de l'estuaire du Gwathló, et de là au port fluvial de Tharbad, d'où l'on continuait par la route. L'ancien port maritime et ses puissants quais étaient en ruine, mais à grand-peine et labeur on avait rétabli à Tharbad des installations portuaires capables de recevoir des vaisseaux de haute mer, et on avait construit un fort de part et d'autre de la rivière, sur de grandes levées de terre, afin de protéger le Pont de Tharbad, fameux au temps jadis. L'ancien port avait été l'un des tout premiers fondés par les Númenoréens, au temps du roi-navigateur, Tar-Aldarion ; il avait été agrandi et fortifié par la suite et avait nom Lond Daer Enedh, le Grand Port du Milieu (du fait de sa situation à mi-chemin entre Lindon, au nord, et Pelargir, sur l'Anduin). [\[Note de l'auteur.\]](#)[\[Ret\]](#)
- [134] Du mot Sindarin *alph* : un cygne, pluriel *eilph* ; et en Quenya, *alqua* comme dans Alqualondë. La branche telerine de la langue eldarine modifia le *kw* original en un *p* (mais le *p* original fut conservé). Le parler sindarin de la Terre du Milieu, qui devait connaître de fréquentes mutations, changea les explosives en spirantes après *l* et *r*. C'est ainsi que la forme primitive *alkwa* devint *alpa* en Telerin, et *alf* (transcrit *alph*) en Sindarin.[\[Ret\]](#)
- [135] L'Élendilmir est mentionné dans une note à l'Appendice A (I ii) (*Le Seigneur des Anneaux*) : les Rois de l'Arnor ne portaient pas de couronne, « mais un unique joyau blanc, l'Élendilmir, l'Étoile d'Élendil, fixé au front par une fine résille d'argent ». Cette note évoque d'autres mentions de l'Étoile d'Élendil dans le cours du récit. En fait, il n'y avait pas une, mais deux pierres précieuses, de même nom.[\[Ret\]](#)
- [136] Sur les événements qui donnèrent lieu au Serment d'Éorl et à l'Alliance du Gondor avec les Rohirrim, voir l'Histoire de Cirion et d'Éorl [\[ici\]](#), elle-même fondée sur des récits plus anciens et pour la plupart, perdus. [\[Note de l'auteur\]](#) [\[Ret\]](#)
- [137] Le plus jeune fils d'Isildur était Valandil, troisième Roi de l'Arnor : voir *les Anneaux du Pouvoir*, dans *le Silmarillion*. Dans l'Appendice A (I, iii) au *Seigneur des Anneaux*, il est précisé que Valandil était né à Imladris.[\[Ret\]](#)
- [138] Ce col figure uniquement sous un nom Elfe. À Rivendell, bien des années plus tard, Gimli-le-Nain en parle comme du « Haut Col ». « Si ce n'était pour les Beornings, il y a longtemps que le chemin de Dale à Rivendell serait devenu impraticable. Ce sont gens vaillants et ils gardent ouverts le Haut Col et le Gué du Carrock. » (*la Fraternité de l'Anneau*. II, i.) C'est en passant ce col que Thorin Oakenshield et les siens tombèrent aux mains des Orcs (*les Hobbits*, Prologue,

D). *Andrath* signifie manifestement « longue escalade » [Ret]

[139] Voir les *Anneaux du Pouvoir*, dans le *Silmarillion* : « [Isildur] s'en alla vers le nord à Gondor par le chemin qu'Élendil avait pris. » [Ret]

[140] Cela faisait trois cents lieues et plus [par le chemin qu'Isildur comptait prendre] ; et, en majeure partie, par des routes généralement à peine frayées ; à cette époque-là, les seules routes númenoréennes étaient l'importante voie qui reliait le Gondor à l'Arnor, en passant par le Calenardhon, puis, obliquant vers le nord pour franchir le Gwathló à Tharbad, poussait jusqu'à Fornost ; et la Grande Route Est-Ouest qui, depuis les Havres Gris, ralliait Imladris. Ces routes se croisaient en un point [Bree] à l'ouest d'Amon Sûl (Weathertop), à trois cent quatre-vingt-dix-neuf lieues – selon le bornage des Númenoréens – d'Osgiliath, et à cent seize lieues d'Imladris : soit, cinq cents lieues en tout. [Note de l'auteur.] – Voir l'Appendice sur les mesures linéaires númenoréennes [ici]. [Ret]

[141] Les Númenoréens possédaient en leur propre pays des chevaux qu'ils tenaient en haute estime – voir la « description de Númenor », le *Second Âge*, [ici]. Mais ils ne s'en servaient pas au combat ; car leurs guerres se déroulaient toutes outre-mer. De plus, ils étaient gens de haute taille et de puissante carrure et fort vigoureux, et leurs soldats tout équipés avaient accoutumé de porter des armes et des armures de grand poids. En leurs colonies sur les côtes de la Terre du Milieu, ils acquérèrent et élevèrent des chevaux, mais ils ne s'en servaient guère comme monture, sinon pour le plaisir et le sport. À la guerre, seuls les messagers étaient montés, et certains corps d'archers munis d'armes légères (souvent gens d'une autre race). Dans la Guerre de l'Alliance, les quelques chevaux qu'ils utilisèrent furent décimés, et à Osgiliath, il ne devait guère y en avoir. [Note de l'auteur.] [Ret]

[142] Il leur fallait bien quelques bagages et provisions dans ces pays déserts, car ils ne pouvaient compter sur aucune habitation, ni d'Elfes ni d'Hommes, avant d'atteindre le royaume de Thranduil, presque au terme de leur voyage. En cours de route, chaque homme portait pour environ deux jours de provisions (outre « l'en-cas », le sachet mentionné dans le texte [ici] ; le reste et les autres bagages étaient transportés à dos de cheval, des petits chevaux très résistants, d'une race qu'on avait d'abord découverte, dit-on, vivant à l'état libre et sauvage dans les vastes plaines du sud, à l'est du Vert-Bois. On les avait domestiqués, mais s'ils acceptaient de transporter, au pas, de lourdes charges, ils ne laissaient personne les monter. Et il n'y en avait que dix. [Note de l'auteur.] [Ret]

[143] *Yavannië* 5, selon le « comput des Rois de Númenor », conservé sans grandes modifications dans le Calendrier de la Comté. *Yavannië* (*Yvanneth*) correspondait à *Nalimath*, notre mois de septembre ; et *Narbeleth*, à notre mois d'octobre. Quarante jours (jusqu'au 15 *Narbeleth*) devaient suffire, si tout allait bien. Le voyage comptait au moins trois cent huit lieues de marche, mais les soldats Dúnedain, hommes grands et forts et endurants, étaient accoutumés à faire « sans effort », leurs huit lieues par jour. Ils avançaient par étapes d'une lieue avec de brèves pauses à l'issue de chaque étape (*lár*, et en Sindarin *daur*, signifiaient, à l'origine, une halte, une pause), et une heure de pause également, aux alentours de midi. Cela leur faisait une « traite » d'environ dix à dix heures et demi, durant laquelle ils marchaient huit heures d'affilée. Ils pouvaient maintenir cette allure sur de longues périodes, pour peu qu'ils aient des provisions en suffisance. Le temps pressant, ils étaient capables de se déplacer beaucoup plus rapidement, au rythme d'environ douze lieues par jour

(ou même plus en cas d'urgence), mais sur des périodes plus courtes. À la date du désastre, on disposait en rase campagne d'au moins onze heures de jour à la latitude d'Imladris (dont ils approchaient) ; mais de moins de huit, au coeur de l'hiver. Toutefois, en temps de paix, on n'entreprenait pas de longs voyages au Nord, depuis le début de *Hithui* (*Hisimë*, novembre), jusqu'à la fin *Ninui* (*Nenimë*, février). [Note de l'auteur] Un exposé détaillé des Calendriers en usage dans les pays de la Terre du Milieu figure dans *Le Seigneur des Anneaux* (Appendice D). [Ret]

[144] Meneldil était le neveu d'Isildur, le fils d'Anárion, le plus jeune frère d'Isildur, tué au siège de Barad-Dûr. Isildur avait institué Meneldil Roi du Gondor. Meneldil était un homme courtois mais avisé, et ménager de ses pensées. En fait, il ne voyait pas d'un mauvais oeil le départ d'Isildur et de ses fils, et il espérait que leur affaire, là-bas au Nord, les retiendrait longtemps. [Note de l'auteur.] Il est précisé, dans une chronique inédite concernant les Héritiers d'Élendil, que Meneldil était le quatrième enfant d'Anárion, qu'il était né en l'année 3318 du Second Âge, et qu'il fut le dernier homme à naître sur l'île de Númenor. La note ci-dessus est la seule indication touchant son caractère. [Ret]

[145] Tous trois, ils avaient combattu dans la guerre de l'Alliance, mais Aratan et Ciryon n'avaient pas participé à l'invasion du Mordor et au siège de Barad-Dûr, car Isildur les avait envoyés défendre sa forteresse de Minas Ithil, de peur que Sauron, n'échappant à Gil-galad et à Élendil, ne forçât un chemin à travers Girth Dúath (plus tard, appelé Cirth Ungol), et n'aille tirer vengeance des Dúnedain, avant d'être réduit à merci. Élendur, héritier d'Isildur et proche de son coeur, était resté aux côtés de son père durant toute la guerre (sauf pour l'ultime assaut contre Orodruin), et il avait toute la confiance d'Isildur. [Note de l'auteur.] La chronique mentionnée dans la note précédente nous apprend que le fils aîné d'Isildur était né à Númenor, en l'année 3299 du Second Âge – (Isildur lui-même est né en 3209). [Ret]

[146] *Amon Lanc* « La Colline Dénudée » était le point culminant des hautes terres, à la corne sud-ouest du Vert-Bois, et on l'appelait ainsi parce qu'aucun arbre ne poussait sur sa cime. Plus tard, ce fut Dol Guldur, la première place forte de Sauron, au lendemain de son réveil. [Note de l'auteur.] [Ret]

[147] Les Champs d'Iris (*Loeg Ningloron*). Dans les Jours Anciens, à l'époque où vinrent s'y établir les Elfes Sylvains, il s'était formé là un lac dans une dépression profonde où, affluent du nord, l'Anduin se déversait au terme d'une longue dénivellation de près de soixante-dix milles, tranche la plus tumultueuse de son cours ; et là il mêlait ses eaux à la torrentueuse rivière des Iris (Sîr Ninglor) qui dévalait des Montagnes. Autrefois le lac devait s'étendre plus à l'ouest de l'Anduin, car le flanc est du vallon était plus abrupt ; et il avait dû battre le chevet des bois qui couvraient, en ces temps lointains, les longs versants est depuis les hauteurs de la Forêt. Et ses rives couvertes de roseaux se marquaient encore dans l'apaisement de la pente, juste en contrebas du sentier que suivait Isildur. Le lac n'était plus qu'un vaste marécage où la rivière vaguait parmi un semis d'îlots sauvages, de roselières et de jonchaies, et foisonnaient les iris jaunes qui poussaient à hauteur d'homme et plus, et ces iris avaient donné leur nom à toute la région et à la rivière jaillie des Montagnes, dont ils envahissaient en rangs serrés tout le cours inférieur. Mais les marécages s'étaient retirés vers l'est, et en bas des pentes il y avait maintenant de vastes noues où l'on pouvait marcher dans l'herbe fraîche et les joncs nains. [Note de l'auteur.] [Ret]

[148] Bien avant la Guerre de l'Alliance, Oropher, Roi des Elfes Sylvains à l'est de

l'Anduin, inquiet des rumeurs qui couraient sur le pouvoir croissant de Sauron, avait abandonné avec son peuple, leurs anciennes demeures aux abords d'Amon Lanc, en face de Lórien, sur l'autre berge de la rivière où vivait leur parentèle. Par trois fois, il s'était déplacé vers le nord, et à la fin du Second Âge, il vivait dans les ravines à l'ouest de l'Émyn Duir, et son peuple nombreux habitait et errait dans les bois et vallées, à l'ouest jusqu'à l'Anduin, et au nord de l'ancienne Route-des-Nains (*Men-i-Naugrim*). Il s'était joint à l'Alliance, mais avait été tué lors de l'assaut donné aux Portes de Mordor. Son fils Thranduil était retourné au pays, ramenant les restes de l'armée des Elfes Sylvains l'année qui précéda le voyage d'Isildur.

Les Emyn Duir (les Montagnes Sombres) étaient un groupe de hautes collines au nord-est de la Forêt, qui devaient leur nom aux denses bois de sapins qui en couvraient les versants ; mais elles n'avaient pas encore acquis une mauvaise réputation. Par la suite, lorsque l'ombre de Sauron s'étendit sur tout Vert-Bois-le-Grand, au point d'en changer le nom, qui d'Éryn Galen devint Taur-nu-Fuin (traduit par Mirkwood), l'Émyn Duir se fit le repaire de nombre de ses créatures les plus malfaisantes, et s'appela Émyn-nu-Fuin, les Monts de Mirkwood. [Note de l'auteur]. Sur Oropher, voir l'Appendice B [\[ici\]](#) à « l'Histoire de Galadriel et de Celeborn » ; dans l'un des passages, est mentionnée la retraite d'Oropher vers le nord, dans les profondeurs du Vert-Bois, retraite imputée à son désir d'échapper à la proximité des Nains du Khazad-dûm et au voisinage de Celeborn et de Galadriel, en Lórien.

Les noms Elfes des Monts de Mirkwood, ne se retrouvent nulle part ailleurs. Dans l'Appendice F (II) au *Seigneur des Anneaux*, le nom Elfe de Mirkwood est Taur-e-Ndaedelos, « Bois d'Effroi » ; le nom donné ici, « Taur-nu-Fuin, » « Forêt ennuiée » devait plus tard s'appliquer à tout le Dorthonion, les hautes terres boisées aux confins septentrionaux du Beleriand, durant les Jours Anciens.

Que ce même nom, Taur-nu-Fuin, soit appliqué et à la forêt de Mirkwood et au Dorthonion correspond d'ailleurs aux représentations picturales qu'en donne mon père : voir *Pictures by J.R.R. Tolkien*, 1979, note au n° 37. Au lendemain de la Guerre de l'Anneau, Thranduil et Celeborn changèrent une nouvelle fois le nom de Mirkwood, qui devint Eryn Lasgalen, le Bois des Vertes-feuilles (Appendice B au *Seigneur des Anneaux*).

Men-i-Naugrim, la Route des Nains, est la Vieille Route Forestière décrite dans *le Hobbit*, chapitre 7. Dans les premières ébauches de cette partie du récit actuel, une note renvoie à « l'ancienne Route Forestière qui descendait du Col d'Imladris et traversait Anduin par un pont (lequel avait été élargi et renforcé afin de permettre le passage des armées de l'Alliance), et suivait ensuite la vallée jusqu'au Vert-Bois. À l'aval, l'Anduin ne se laissait point guérer ; car à quelques milles au-dessous de la Route Forestière, la pente s'accusait fortement et la rivière devenait extrêmement rapide, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le grand déversoir des Champs d'Iris. Au-delà des Champs, elle précipitait son cours à nouveau, et là formait un vaste fleuve qui recevait maints ruisseaux tributaires dont les noms se sont perdus, sauf pour les plus importants : la rivière des Iris (Sir Ninglor), le Silverlode (Le Célébrant), et la Limlight (Limlaith). Dans *le Hobbit*, la Route Forestière franchit le Grand Fleuve à l'Ancien Gué, et il n'y est pas fait mention d'un pont en ce lieu. [\[Ret\]](#)

[149] Une différente tradition de l'événement est donnée dans le bref récit qui figure dans *les Anneaux du Pouvoir (le Silmarillion)* : « Mais Isildur fut submergé par une nuée d'Orcs qui le prirent en embuscade dans les Montagnes de Brume : ils descendirent sur son camp par surprise entre la Forêt Verte et le Grand Fleuve,

près de *Loeg Ningloron*, la Plaine des Iris. Il ne craignait rien, croyant ses ennemis anéantis, et n'avait pas placé de gardes. »[Ret]

[150] *Thangail*, « bouclier-palissade », était le nom de cette formation en Sindarin, la langue parlée couramment par le peuple d'Élendil ; le nom « officiel », en Quenya, était *sandastan* « bouclier-barrière », dérivé de la forme primitive *thandá* « bouclier » et *stama* – « barrer, exclure ». Le mot sindarin s'adjoignait un suffixe différent : *cail*, une grille hérissée, une palissade de pieux aiguisés. Ce qui, sous la forme primitive *kegle* provenait d'une racine *keg-*, « épine », « barbelure », que l'on retrouve dans le mot primitif « *kegya* », « haie », d'où le Sindarin *cai* (voir le *Morgai*, au Mordor). [Ret]

[151] Le *Dirnaith*, en Quenya, *nernehta*, « homme-fer-de-lance », était une formation en coin, déployée sur une courte distance contre un ennemi en train de se rassembler, mais non encore en ordre de bataille, ou contre une formation défensive en rase campagne. Le Quenya *nehte* et le Sindarin *naith* s'appliquaient à n'importe quelle formation ou projection s'effilant en pointe : une pointe de flèche, une langue de terre, un coin, un promontoire étroit (de la racine *nek* étroit) ; voir le *Naith* de Lórien, la portion de terre à l'angle du Célébrant et de l'Anduin, qui au confluent même des deux rivières, se faisait si étroite qu'on ne peut l'indiquer sur une carte à petite échelle. [Note de l'auteur.] [Ret]

[152] *Ohtar* est le seul autre nom figurant dans les légendes : mais il s'agit vraisemblablement d'un titre d'adresse qu'Isildur, en cet instant tragique, utilise pour dissimuler ses sentiments sous des paroles de convention. *Ohtar*, « guerrier », « soldat », était le titre de tous ceux qui bien qu'ayant reçu une formation complète et forts d'une certaine expérience, n'avaient pas encore été admis dans les rangs des *roquen*, des « chevaliers ». Mais *Ohtar* était cher à Isildur, et de son propre sang. [Note de l'auteur.] [Ret]

[153] Dans les premières versions, Isildur ordonna à *Ohtar* de prendre avec lui deux compagnons. Dans *les Anneaux du Pouvoir (le Silmarillion)* et dans *la Fraternité de l'Anneau*, II, 2, on lit : « ne restèrent que trois hommes seulement qui revinrent par-delà les montagnes », ce qui impliquerait, selon le texte donné ici, que le troisième était Estelmo, l'écuyer d'Élendur, qui survécut à la mêlée. [Ret]

[154] Ils avaient franchi la profonde dépression des Champs d'Iris au-delà de laquelle le terrain à l'est de l'Anduin (qui coulait dans un lit encaissé) se faisait plus ferme et plus sec, car le paysage avait changé. La route amorçait sa montée vers le nord, jusqu'à atteindre les abords de la Route Forestière et du pays de Thranduil, et là filait presque à niveau avec la lisière du Vert-Bois. Et cela, Isildur le savait bien. [Note de l'auteur.] [Ret]

[155] Nul doute que Sauron, bien informé des mouvements de l'Alliance, n'ait envoyé en campagne tous les bataillons d'Orcs – les Orcs du Rouge-Oeil – dont il pouvait se passer, avec ordre d'harceler tant et plus toutes les forces qui tenteraient de prendre par le plus court, en franchissant les Cols. En l'occurrence, le gros des forces de Gil-galad, avec celles d'Isildur et une partie des Hommes d'Arnor, avaient passé les cols d'Imladris et de Caradhras, et les Orcs, tout désarmés, restaient tapis dans leurs cachettes. Mais à l'aguet néanmoins, et bien résolu de se ruer sur toute compagnie d'Elves ou d'Hommes qui leur serait inférieure en nombre. Ils avaient laissé passer Thranduil, car son armée, même durement éprouvée, était bien trop forte pour eux. Mais ils attendaient leur heure, embusqués dans les Forêts, tandis que d'autres rôdaient le long des berges de la rivière. Il est peu probable que leur

soient parvenues les nouvelles de la chute de Sauron, car il avait soutenu un âpre siège au Mordor, et toutes ses forces avaient été défaites. Si certains avaient réchappé, ils avaient fui au loin, vers l'est, avec les Spectres de l'Anneau. De sorte que ce petit détachement d'Orcs posté au Nord et sans grande conséquence, avait été oublié. Sans doute pensaient-ils que Sauron avait remporté la victoire et que les débris de l'armée de Thranduil fuyaient pour regagner leurs retraites forestières. Et ainsi s'étaient-ils enhardis, aspirant à gagner les louanges de leur Maître, bien qu'ils n'eussent participé à aucune des principales batailles. Au demeurant, ce ne sont point des louanges qu'auraient reçues ceux d'entre eux qui auraient survécu pour voir la renaissance de Sauron. Car il n'y aurait pas eu de tortures assez abominables pour calmer sa fureur contre des imbéciles capables de laisser glisser entre leurs mains ce qu'il y avait de plus précieux en Terre du Milieu : le Maître Anneau ; et cela quand bien même ils étaient censés ne rien savoir du Maître Anneau, dont l'existence n'était connue de personne hors de Sauron lui-même et des Neufs Spectres, ses esclaves. Pourtant nombreux furent ceux qui pensèrent que si les Orcs s'étaient attaqués avec tant de fureur et d'acharnement à Isildur, l'Anneau y était pour quelque chose. Il n'y avait guère plus de deux ans qu'il avait quitté la main de Sauron, et sans doute se refroidissait-il rapidement, mais il demeurait encore imbu de son pouvoir maléfique et cherchait par tous les moyens à rejoindre la main de son Seigneur (comme il arriva lorsque Sauron se releva, et fut rétabli en ses pouvoirs). Et on conclut, sans d'ailleurs bien comprendre pourquoi, que les chefs-Orcs étaient animés d'un féroce désir de détruire les Dúnédain et de faire prisonnier leur chef. Et plus tard, il devait s'avérer que la Guerre de l'Anneau avait été perdue lors du Désastre des Champs d'Iris.[\[Ret\]](#)

[\[156\]](#) Sur les arcs d'acier des Númenoréens, voir la « Description de Númenor », *le Second Âge*, [\[ici\]](#).[\[Ret\]](#)

[\[157\]](#) Guère plus de vingt, dit-on, car on n'avait nullement prévu d'avoir recours à eux. [Note de l'auteur][\[Ret\]](#)

[\[158\]](#) Comparer avec les mots tracés par Isildur à la veille de quitter Gondor pour son dernier voyage, sur le parchemin dont Gandalf donne lecture au Conseil d'Elrond, à Rivendell : « Il était chaud quand je le saisis, chaud comme braise, et ma main fut brûlée de telle sorte que je doute jamais être débarrassé de la douleur. Mais au moment où j'écris, il est refroidi et il paraît se rétrécir... » (*la Fraternité de l'Anneau* II, 2.)[\[Ret\]](#)

[\[159\]](#) L'orgueil qui l'incita à conserver l'Anneau malgré l'avis contraire d'Elrond et de Círdan, qui préconisaient qu'il fût détruit dans les flammes d'Orodrui (*la Fraternité de l'Anneau* II, 2, et *les Anneaux du Pouvoir*, dans *le Silmarillion*).[\[Ret\]](#)

[\[160\]](#) Le sens, remarquable en soi, de ce passage, semble être que l'éclat de l'Élendilmir était tel qu'il triomphait de l'invisibilité que conférait le Maître Anneau ; mais lorsque Isildur se recouvre la tête d'un capuchon, la lumière s'obscurcit.[\[Ret\]](#)

- [161] On dit que par la suite ceux (tel Elrond) qui se souvenaient de lui étaient frappés par sa grande ressemblance, et de corps et d'esprit, avec le Roi Élessar, le vainqueur de la Guerre de l'Anneau, où Sauron et l'Anneau furent anéantis à jamais. Selon les Annales des Dúnedain, Élessar était le descendant au trente-huitième degré de Valandil, frère d'Élendur. Et tout ce long temps s'écoula avant qu'il fût vengé. [Note de l'auteur.] [Ret]
- [162] À sept lieues ou plus du champ de bataille. La nuit était tombée lorsqu'il s'enfuit ; et il atteignit l'Anduin à peu près à minuit. [Note de l'auteur.] [Ret]
- [163] D'une espèce dite *eket* : un court sabre-poignard, avec une lame très large, à double fil et aiguisée du bout, d'une longueur d'un pied à un pied et demi environ. [Note de l'auteur.] [Ret]
- [164] Le site de la dernière bataille se trouvait à environ un mille ou plus au-delà de leurs confins nord, mais il se peut que dans l'obscurité, la pente du terrain ait infléchi sa course un peu vers le sud. [Note de l'auteur.] [Ret]
- [165] Elrond donne un flacon de *miruvor*, “ le cordial d'Imladris ”, à Gandalf, lorsque la compagnie se met en route et quitte Rivendell (*la Fraternité de l'Anneau* II, 3 ; voir aussi *the Road Goes Ever On*, p. 61). [Ret]
- [166] Connu comme *langue-de-serpent*. [Note du numériseur] [Ret]
- [167] Car on trouvait ce métal à Númenor [Note de l'auteur] – dans « La Lignée d'Elros ». Tar-Telemmaitë, quinzième Souverain de Númenor, devait son nom, dit-on, (l'Homme-aux-mains-d'argent) à son amour de l'argent natif : « et il enjoignait à tous ses serviteurs de lui rapporter du *mithril* ». Mais Gandalf dit que le *mithril* « ne se trouve que dans les mines de la Moria » et nulle part ailleurs au monde » (*la Fraternité de l'Anneau*, II, 4). [Ret]
- [168] Dans « Aldarion et Érendis » il est dit qu'Érendis fit sertir le diamant qu'Aldarion lui avait rapporté de la Terre du Milieu, « telle une étoile, dans une résille d'argent ; et à sa demande, il la lui noua au front. » Et depuis, elle fut connue sous le nom de Tar-Élestirné, la Dame au Front Étoilé : « et c'est ainsi, dit-on, que les Rois et les Reines par la suite vinrent à porter une étoile au front, comme un blanc joyau, et ils n'avaient pas de couronne (*le Second Âge*, note [ici]) ». On ne saurait dissocier cette tradition de celle de l'Élendilmir, pierre étoilée portée au front en signe de royauté, au pays d'Arnor ; mais le véritable Élendilmir, possession de Silmarien, existait à Númenor (quelle que fût son origine) bien avant qu'Aldarion apportât à Érendis la pierre précieuse de la Terre du Milieu, et il ne peut donc s'agir de la même pierre. [Ret]
- [169] Trente-huit était le chiffre véritable, le second Élendilmir ayant été fabriqué pour Valandil (voir note [ici]). Dans les Tables Royales (Appendice B au *Seigneur des Anneaux*), la notice pour l'année 16 du Quatrième Âge (année 1436, selon le comput de la Comté) précise que lorsque le Roi Élessar vint au pont de Brandywine accueillir ses amis, il donna l'Étoile des Dúnedain à Monsieur Samwise, tandis que sa fille Élanor était faite demoiselle d'honneur de la Reine Arwen. Se basant là-dessus, M. Robert Foster, dans *The Complete Guide to Middle-Earth*, dit que « l'Étoile d'Élendil était portée au front par tous les Rois du Royaume du Nord, jusqu'à ce qu'Élessar en fit don à Sam Gamgee, en l'an 16 du Quatrième Âge ». Or il ressort clairement du présent passage que le roi Élessar conserva indéfiniment par-devers lui l'Élendilmir qui avait été fabriqué pour Valandil ; au surplus, il me semble hors de question qu'il ait pu en faire don au Maire de la Comté, quelque estime qu'il lui portât. L'Élendilmir est connu sous des noms divers ; l'Étoile d'Élendil, l'Étoile du Nord, l'Étoile du Royaume du Nord ; quant à l'Étoile des Dúnedain (mentionnée une seule fois

dans les Tables royales), M. Robert Foster, dans son *Guide*, et J.E.A. Tyler dans son *Tolkien companion*, croient y voir encore une nouvelle dénomination de l'Étoile. Je n'ai trouvé aucune autre allusion à cette Étoile des Dûnedain ; mais il est presque certain, me semble-t-il, qu'il ne s'agissait pas de l'Étoile proprement dite, et que Monsieur Samwise reçut une autre décoration (et mieux appropriée).[Ret]

[170] Les semi-hommes.[Ret]

[171] La Brèche-Est, nommée nulle part ailleurs, était la grande échancrure le long de la lisière orientale de la Forêt de Mirkwood, telle qu'elle apparaît sur la carte jointe au *Seigneur des Anneaux*. [Ret]

[172] Les Nortmen semblent avoir été apparentés de près au troisième groupe – et au plus illustre – des Peuples-Amis-des-Elfes, gouverné par la Maison de Hador. [Note de l'auteur] [Ret]

[173] Si l'armée du Gondor échappa à la destruction totale, ce fut en partie grâce au courage et à la loyauté des cavaliers Nortmen qui, sous le commandement de Marhari (un descendant de Vidugavia « Roi du Rhovanion ») formèrent l'arrière-garde. Mais les troupes du Gondor avaient infligé de telles pertes aux Wainriders, qu'il ne leur restait plus suffisamment de force pour pousser leur avantage, et attendant les renforts en provenance de l'Est, les Wainriders se contentèrent de parachever leur conquête du Rhovanion. [Note de l'auteur.] Dans l'Appendice A (I, IV) au *Seigneur des Anneaux*, il est dit que Vidugavia qui se faisait appeler Roi du Rhovanion, était le plus puissant prince des Nortmen ; il jouissait des faveurs de Rómendacil II, Roi du Gondor (mort en 1366), qu'il avait secouru lors de la guerre contre les Easterlings ; le mariage de Valacar, fils de Rómendacil, avec Vidumavi, fille de Vidugavia, devait plonger le Gondor, au quinzième siècle, dans la cruelle Guerre-Fratricide. [Ret]

[174] Mon père ne relève nulle part, à ma connaissance, un fait pour le moins curieux, à savoir que les noms des premiers Rois et princes des Nortmen et des Éothéod s'apparentent au gothique, et non au vieil-anglais (à l'anglo-saxon) : c'est le cas de Leod, d'Éorl et plus tard des Rohirrim. *Vidugavia* est une forme latinisée quant à l'orthographe du gothique *Widugauja* (habitant-des-forêts), un nom Goth bien attesté ; et de même pour *Vidumavi*, forme gothique de *Widumawi* (fille des bois). Dans Marwini et Marhari, on retrouve l'ancien mot de la langue gothique *march* « cheval », correspondant au vieil anglais *meaerh*, pluriel *mearas*, mot utilisé dans *le Seigneur des Anneaux* pour les chevaux du Rohan ; *wini* « ami », correspond au vieil anglais *winë*, que l'on retrouve dans les noms de plusieurs Rois de la Marche. Si, comme il est expliqué dans l'Appendice F (II), la langue du Rohan a été « calquée sur le vieil anglais », en revanche les noms des ancêtres des Rohirrim sont coulés dans les moules des formes les plus archaïques de la langue allemande. [Ret]

[175] Telle fut la forme de ce nom à une époque plus tardive [note de l'auteur] – Il s'agit ici de vieil-anglais : « gens de cheval » ; voir la note [ici]. [Ret]

[176] Bien que beaucoup plus brève, la relation ci-dessus ne contredit en rien les récits donnés dans l'Appendice A (I, iv et II) au *Seigneur des Anneaux*. Rien n'est dit ici de la guerre menée contre les Easterlings au treizième siècle par Minalcar (qui prit le nom de Rómendacil II), ou de l'intégration par ce roi, de nombreux Nortmen dans les armées du Gondor ou du mariage de son fils Valacar à une princesse Nortmen, et de la Guerre-Fratricide qui s'ensuivit au Gondor. Mais le récit supplée quelques éléments qui ne figurent pas dans *le Seigneur des Anneaux* : à savoir que la décadence des Nortmen fut un effet de la Grande Peste ; que la bataille où trouva la mort le Roi Narmacil II, en l'année

1856, qui d'après l'Appendice A, se serait déroulée « au-delà de l'Anduin », eut lieu, en fait, dans les vastes étendues au sud de Mirkwood, et fut connue sous le nom de Bataille des Plaines ; et que ce fut Marhari, un descendant de Vidugavia, qui en assurant la défense de l'arrière-garde, sauva l'armée tout entière de la destruction aux mains des Wainriders. Il est aussi mieux précisé ici que ce fut après la Bataille des Plaines, que les Éothéod, un fragment des Nortmen, vinrent à former une population distincte, installée dans le Val d'Anduin, entre le Carrock et les Champs d'Iris. [\[Ret\]](#)

[177] Son grand-père Telumehtar avait conquis l'Umbar et brisé le pouvoir des Corsaires, et les peuples du Harad étaient déchirés, à l'époque, par des luttes intestines. [Note de l'auteur.] La prise d'Umbar par Telumehtar Umbardacil se situe en l'année 1810. [\[Ret\]](#)

[178] Les grandes courbes que décrit l'Anduin vers l'ouest, à l'est de la Forêt de Fangorn ; voir la première citation [\[ici\]](#) donnée dans l'Appendice C à « L'Histoire de Galadriel et Celeborn ». [\[Ret\]](#)

[179] Sur le mot *éored*, voir la note [\[ici\]](#). [\[Ret\]](#)

[180] Ce récit est beaucoup plus riche que la relation sommaire donnée dans l'Appendice A (I, iv) au *Seigneur des Anneaux* : « Calimehtar, fils de Narmacil II, à la faveur d'une révolte au Rhovanion, vengea son père en remportant une grande victoire sur les Easterlings au Dagorlad, en 1899, et pour un temps, tout péril fut écarté. » [\[Ret\]](#)

[181] Les Goulets de la Forêt doivent désigner le mince « isthme » forestier au sud de Mirkwood, formé par l'échancrure de la « Brèche Est » (cf. note [\[ici\]](#)). [\[Ret\]](#)

[182] Et à juste titre. Car une attaque provenant du Proche Harad – à moins qu'elle ne fût appuyée par Umbar, ce qui à l'époque ne se concevait guère – pouvait être plus facilement repoussée et contenue. L'ennemi ne pouvait franchir l'Anduin qui, vers le nord, coulait dans un pays resserré entre la rivière et la montagne. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[183] Une note isolée se rapportant au texte fait observer qu'à cette époque, la Morannon était encore sous le contrôle du Gondor, qui entretenait une garnison dans les deux Tours de Guet, à l'est et à l'ouest (Les Tours de la Dent). La route qui traversait l'Ithilien était encore praticable, au moins jusqu'à la Morannon ; et là elle rejoignait une route qui tirait vers le nord jusqu'au Dagorlad, et une autre qui filait vers l'est, longeait la chaîne de l'Éred Lithui. [Aucune de ces deux routes n'est indiquée sur les cartes jointes au *Seigneur des Anneaux*.] La route vers l'est se poursuivait jusqu'à un point au nord du site de Barad-dûr ; elle n'avait jamais été achevée au-delà, et ce qui avait été fait se trouvait depuis longtemps à l'abandon. Néanmoins les premiers cinquante milles de route carrossable favorisèrent grandement l'assaut des Wainriders. [\[Ret\]](#)

[184] Les historiens ont cru voir dans cette colline celle-là même où se retrancha le Roi Élessar lors de son ultime combat contre Sauron, combat qui marqua la fin du Troisième Âge. Mais même si ce fut le cas, le monticule en question ne devait être à l'époque guère plus qu'une petite élévation de terrain n'offrant pas obstacle aux cavaliers et n'ayant pas encore été surélevée par le labeur des Orcs [Note de l'auteur] – Le passage auquel il est fait ici référence, figure dans *le Retour du Roi* où on lit : « Aragorn déploya l'armée dans le meilleur ordre possible ; et les troupes furent rangées sur deux grandes collines de pierre et de terre explosées que les Orcs avaient entassées au cours d'années de labeur » et « Aragorn et Gandalf se tenaient sur l'une tandis que les bannières du Rohan et de Dol Amroth flottaient sur l'autre ». [\[Ret\]](#)

- [185] Sur la présence d'Adrahil à Dol Amroth, voir note [ici].[\[Ret\]](#)
- [186] Leurs anciennes demeures dans le Val d'Anduin, entre le Carrock et les Champs d'Iris.[\[Ret\]](#)
- [187] Les raisons de cette migration des Éothéod vers le nord-est sont données dans l'Appendice A (II) au *Seigneur des Anneaux* : « Les ancêtres d'Éorl aimaient les grandes plaines par-dessus tout, et s'enchantaient des chevaux et des exploits des cavaliers, mais la moyenne vallée de l'Anduin se faisait peuplée et l'ombre de Dol Guldur allait s'étendant ; aussi lorsqu'ils entendirent parler de la chute du Roi-Sorcier [en l'année 1975], ils cherchèrent un lieu plus spacieux où habiter, dans les plaines du nord, et ils chassèrent les débris des peuples qui vivaient sur le versant est des Montagnes. Mais à l'époque de Léod, père d'Éorl, ils étaient devenus nombreux et commençaient de nouveau à se trouver à l'étroit sur leurs terres. Le chef des Éothéod, à l'époque de leur migration, se prénomma Frumgar ; et dans les Tables Royales sa date est 1971. »[\[Ret\]](#)
- [188] Ces rivières non nommées sont données sur la carte du *Seigneur des Anneaux*. La Greylin y figure avec deux tributaires.[\[Ret\]](#)
- [189] La Paix Vigilante dura de 2063 à 2460, tant que Sauron demeura absent de Dol Guldur.[\[Ret\]](#)
- [190] Pour les forts le long de l'Anduin, voir [ici], et pour les Méandres, le *Second Âge*, [ici].[\[Ret\]](#)
- [191] D'un passage précédent ([ici...]) on pouvait conclure qu'après la victoire de Calimehtar sur les Wainriders au Dagorlad, en l'année 1899, il ne restait plus de Nortmen dans les contrées à l'est de Mirkwood.[\[Ret\]](#)
- [192] Ainsi désignait-on ces gens au Gondor, à cette époque : d'un mot composé tiré du langage populaire, formé sur *balc* « horrible » en Westron, et *hoth* « horde » en Sindarin, mot qui s'appliquait à des peuples comme celui des Orcs. [Note de l'auteur] – voir la notice *hoth* dans l'Appendice au *Silmarillion*.[\[Ret\]](#)
- [193] Les lettres R. ND. R surmontées de trois étoiles signifiaient *arandur*, « serviteur du roi », « surintendant. » [Note de l'auteur.][\[Ret\]](#)
- [194] Il avait aussi une autre pensée dont il ne dit mot : Les Éothéod, il l'avait appris, s'agitaient, trouvant leurs territoires septentrionaux trop étroits et trop peu fertiles pour nourrir leur peuple qui s'était beaucoup accru. [Note de l'auteur.][\[Ret\]](#)
- [195] Son nom se perpétua longtemps dans la chanson du *Rochon Methestel* (Le Cavalier de la Dernière chance) où il est appelé Borondir Udalraph (Borondir le Sans-étriers), car il s'en retourna avec l'*éohérë*, chevauchant à la droite d'Éorl, et fut le premier à guérir la Limlight, et à se frayer un chemin pour secourir Cirion. Et il trouva la mort sur le Champ du Célébrant, en défendant son Seigneur, et ce au profond chagrin de tout Gondor et des Éothéod, et sa dépouille fut déposée par la suite dans les Sanctuaires de Minas Tirith. [Note de l'auteur.][\[Ret\]](#)
- [196] Le cheval d'Éorl. Dans l'Appendice A (II) au *Seigneur des Anneaux*, il est relaté que Léod, le père d'Éorl, qui était grand dompteur de chevaux sauvages, fut jeté à terre par Felaróf comme il tentait de l'enfourcher, et ainsi mourut. Plus tard, Éorl exigea du cheval qu'il renoncât sa vie durant, à sa liberté comme *Wergild* – prix-du-sang – de son père ; et Felaróf consentit, bien qu'il ne permit à personne, sinon à Éorl, de le monter. Il comprenait tout ce que les hommes disaient, et il vécut aussi longtemps qu'eux, et il en fut de même pour ses descendants, les *mearas* « qui ne supportaient pas d'être montés par d'autres que les Rois de la Marche ou par les fils de ces Rois, et ainsi jusqu'au temps de Shadowfax ». *Felaróf* est un mot du vocabulaire poétique anglo-saxon, bien

qu'on ne le retrouve pas couramment dans les poèmes qui nous sont parvenus, et signifie : « très valeureux », « très vigoureux ».[Ret]

- [197] Entre le confluent de la Limlight et de l'Anduin, à la hauteur des Méandres. [Note de l'auteur] – Voici qui paraît en contradiction avec la première citation donnée dans l'Appendice C à « L'Histoire de Galadriel et Celeborn », selon laquelle « Les Méandres nord et sud » sont les « deux boucles ouvertes vers l'ouest » que décrit l'Anduin ; la Limlight se déversait dans le Méandre nord. [Ret]

- [198] En neuf jours, ils avaient couvert plus de cinq cents milles à vol d'oiseau, et probablement plus de six cents au galop de leurs chevaux. Bien qu'il n'y ait pas d'importants obstacles naturels sur la rive est de l'Anduin, le pays était quasiment désolé, et les routes ou les pistes cavalières tirant vers le sud étaient perdues ou peu usitées ; aussi ne purent-ils soutenir une allure un tant soit peu rapide, sinon sur de brefs parcours ; de plus, il leur fallait ménager leurs propres forces et celles de leurs montures, car ils s'attendaient à déboucher au fort de la bataille dès qu'ils auraient atteint les Méandres [Note de l'auteur.] [Ret]

- [199] Le Halifirien est mentionné à deux reprises dans *le Seigneur des Anneaux*. Dans *le Retour du Roi* (I i), Pippin chevauchant avec Gandalf sur Shadowfax, pour rallier au plus vite Minas Tirith, s'exclame qu'il aperçoit des feux, et Gandalf réplique : « Ce sont les Tertres-de-Guet du Gondor, ils sont éclairés pour appeler à l'aide. Car la guerre est allumée ! Regarde ! Il y a du feu sur Amon Dîn, et des flammes sur Eilenach ; et les voilà qui filent vers l'est et gagnent Nardol, Érelas, Min-Rimmon, Calenhad et le Halifirien, aux confins du Rohan ! » Et dans I, 3, les Cavaliers du Rohan, en route pour Minas Tirith, passent par la contrée du Fenmarch, « où sur leur droite, de puissantes chênaies recouvraient les versants des collines, à l'ombre du noir Halifirien, près des frontières du Gondor ». Voir la carte à grande échelle du Gondor et du Rohan jointe au *Seigneur des Anneaux*. [Ret]

- [200] C'était la grande route nûmenoréenne reliant les Deux Royaumes, qui traversait l'Isen aux Gués de l'Isen, et le Flot-Gris à Tharbad, et se poursuivait vers le nord jusqu'à Fornost ; ailleurs dite « Grande Route Nord-Sud ». [Ret]

- [201] C'est l'orthographe moderne du mot anglo-saxon *Halig-firgen* ; de même Firendale pour *firgen-dœl*, et Firien Wood pour *firgen-wudu*. [Note de l'auteur.] Le g dans le mot anglo-saxon *firgen* « montagne » est venu à se prononcer comme un y moderne. [Ret]

- [202] Minas Ithil, Minas Anor et Orthanc. [Ret]

- [203] Il est dit ailleurs, dans une note sur la toponymie des Tours de Guet, que « le système d'alarme tout entier, encore en usage à l'époque de la Guerre de l'Anneau, ne devait guère remonter plus loin que l'établissement des Rohirrim au Calenardhon, soit quelque cinq cents ans auparavant ; car sa principale fonction était d'avertir les Rohirrim qu'un danger menaçait Gondor, ou (cas plus rare) inversement. [Ret]

- [204] Selon une note sur l'organisation des Rohirrim, l'*éored* « n'avait pas de nombre déterminé avec précision, mais au Rohan, le terme ne s'appliquait qu'aux Cavaliers rompus au métier des armes : des hommes servant un terme, ou dans certains cas de manière permanente, dans l'Armée du Roi. Tout corps de quelque importance, chevauchant de concert soit à l'exercice, soit en service commandé, constituait une *éored*. Toutefois après la renaissance des Rohirrim et la réorganisation de leurs forces armées sous le règne du Roi Folcwine, une centaine d'années avant la Guerre de l'Anneau, une « *éored* complète » en ordre

de bataille, devait compter non moins de 120 hommes (le Capitaine compris) et représenter la centième partie du Ban et de l'Arrière-Ban des Cavaliers de la Marche, compte non tenu de ceux qui appartenaient à la Maison du Roi [L'*Éored* avec laquelle Éomer poursuit les Orcs (*les deux Tours* III 2) était forte de 120 cavaliers ; Legolas en compte 105 vus de loin dans le feu du combat, et Éomer dit avoir perdu quinze hommes dans la mêlée avec les Orcs.] Bien entendu, une telle armée ne s'était jamais vue, chevauchant de concert à la bataille hors des confins de la Marche ; mais lorsque Théoden prétend qu'en ce péril majeur, il aurait pu prendre la tête d'une expédition de dix mille Cavaliers (*le Retour du Roi* V 3), il dit vrai. Les Rohirrim s'étaient considérablement multipliés depuis le temps de Folcwine, et avant l'attaque de Saruman, un Grand Rassemblement des Cavaliers aurait probablement réuni beaucoup plus que douze mille Cavaliers, d'où on voit que le Rohan n'était pas démuné de défenseurs aguerris. En l'occurrence, étant donné les pertes subies sur le front ouest, la précipitation de la Convocation au Grand Rassemblement et la menace en provenance du nord et de l'est, Théoden ne devait conduire à la bataille que quelque six mille lances seulement, bien que cela fût encore la plus puissante chevauchée entreprise par les Rohirrim, depuis celle, à jamais fameuse, d'Éorl. »

Le rassemblement complet de la cavalerie se disait *éohere* (voir note [ici]). Ces mots, comme aussi *Éothéod* sont bien entendu de forme anglo-saxonne, la langue véritable du Rohan étant partout traduite en vieil anglais (voir plus haut note [ici]) ; ces mots ont pour premier élément le vocable *eah* « cheval ». *Éored*, *éorod* est un mot anglo-saxon bien attesté, dont le second élément *rād* a donné « riding » ; dans *éohere*, le second élément est *herē*, « milice, armée », *Éothéod* renvoie à *théod* « peuple » ou « pays », et il désigne aussi bien les Cavaliers eux-mêmes que leur pays. Le mot à consonance anglo-saxonne *eorl* que l'on retrouve dans le nom d'Éorl le Jeune, a une tout autre origine. [Ret]

[205] Cela se disait toujours sous le règne des Surintendants, lors de toute déclaration solennelle, bien que du temps de Cirion (deuxième Surintendant souverain), ce fût devenu une formule dont peu croyaient qu'elle viendrait jamais à se réaliser. [Note de l'auteur.] [Ret]

[206] *Alfirin* ; c'est la *simbelmynë* qui poussait sur les tertres des Rois, sous Édoras, et l'*uilos* que Tuor entrevit dans le ravin aux abords de Gondolin, dans l'Ancien Temps, voir *le Premier Âge*, note [ici]. L'*alfirin* figure (mais désignant apparemment une fleur différente), dans les vers que chante Legolas, à Minas Tirith (*Le Retour du Roi* V 9) : « et du *mallos* et de l'*alfirin* sont secouées les clochettes d'or dans les vertes prairies de Lebennin ». [Ret]

[207] Le Seigneur de Dol Amroth portait ce titre. Ses ancêtres le tenaient d'Élendil avec qui ils étaient en parenté. C'était une famille de Fidèles qui avait fui Númenor avant la Submersion et était venue s'installer dans la contrée de Belfalas, entre l'embouchure du Ringló et celle de la Gilrain, et leur place forte se dressait sur le haut promontoire de Dol Amroth (ainsi nommé par le dernier Roi de Lórien). [Note de l'auteur] Ailleurs il est dit (*le Second Âge*, [ici]) que d'après la tradition de leur maison, le premier Seigneur de Dol Amroth était Galador (vers les années 2004-2006 du troisième Âge), fils d'Imrazôr le Númenoréen, qui vécut au Belfalas, et de la Dame-Elfe Mithrellas, l'une des compagnes de Nimrodel. La note citée à l'instant semble suggérer que cette famille de Fidèles était venue s'établir au Belfalas et en leur citadelle de Dol Amroth, avant la Submersion de Númenor ; et si tel fut le cas, on ne peut accorder les deux propositions qu'en supposant que la lignée des Princes et

leur établissement en ces lieux remontaient à plus de deux mille ans, et que Galdor est dit premier Seigneur de Dol Amroth parce que ce fut seulement de son temps (et après la noyade d'Amroth en l'année 1981) que Dol Amroth reçut ce nom. Le personnage d'Adrahil de Dol Amroth soulève une difficulté supplémentaire, car manifestement un ancêtre d'Adrahil, père d'Imrahil, Seigneur de Dol Amroth au temps de la Guerre de l'Anneau, il commanda les forces du Gondor dans la bataille contre les Wainriders en l'année 1944 [ici]. Mais on peut admettre que ce premier Adrahil n'était pas dit « de Dol Amroth » à l'époque.

Bien qu'admissibles, ces explications qui tendent à assurer à tout prix la cohérence, me paraissent moins vraisemblables que l'existence de deux « traditions » parfaitement distinctes et indépendantes quant aux origines des Seigneurs de Dol Amroth. [Ret]

[208] Les lettres étaient : (L. ND. L.) : soit le nom d'Élendil sans indication de voyelles, nom qu'il utilisait comme de son chiffre, et comme cachet sur son sceau. [Note de l'auteur.] [Ret]

[209] Amon Anwar était, en fait, le haut lieu le plus proche du centre, selon une ligne tirée depuis le confluent de la Limlight et de l'Anduin au nord jusqu'à l'extrême pointe du Cap de Tol Falas au sud ; et il se trouvait à égale distance des Gués de l'Isen et de Minas Tirith. [Note de l'auteur.] [Ret]

[210] Approximativement ; car c'était dit en termes anciens et formulés en vers ou dans la langue noble en usage parmi les Rohirrim, et dont Éorl était grandement féru. [Note de l'auteur] – Il ne semble pas qu'il y ait d'autres versions du Serment d'Éorl, hors celle donnée en Langue Commune, dans le texte. [Ret]

[211] *Vanda* : un serment, un engagement, une promesse solennelle. *Ier-maruva* : *ter* « à travers », *mar-* « séjourner, s'établir, se fixer » ; au futur. *Élenna-nóreo* : génitif commandé par *alcar*, de *Élenna nóre* « le pays nommé vers-l'Étoile ». *Alcar* : « la gloire ». *Enyalien* : *en-* « de nouveau », *yal-* « donner ordre, enjoindre », à l'infinitif (ou au gérondif) *en-yalië*, ici au datif, « pour le rappel » ou « la commémoration », mais avec *alcar* pour objet direct ce qui donne : « afin de rappeler ou de commémorer la gloire ». *Vorondo* : génitif de *voronda* « d'allégeance ferme, fidèle à son serment ou à sa promesse, constant » ; les adjectifs utilisés en tant que « titre » ou comme attributs courants d'un nom propre sont placés après le nom, comme c'est le cas habituellement en Quenya avec deux noms déclinables placés en apposition, et dont on décline seulement le dernier. [Selon une autre lecture, l'adjectif serait *vórimo*, génitif de *vorima* « fidélité », qui aurait même sens que *voronda*.] *Voronwë* : « constance, loyauté, fidélité », ici objet direct de *enyalien*.

Nai : « fasse que soit, que puisse être ». *Nai tiruvantes* « fasse qu'ils en prennent bonne garde », c'est-à-dire « qu'ils le tiennent en leur garde » (-*nte* inflexion de trois pluriels en l'absence d'un sujet mentionné précédemment) ; *i hárar* : « ceux qui y siègent » ; *ma halmassen* : pluriel locatif de *mahalma* « trône » ; *mi* : « dans le ». *Númen* : « l'Ouest » ; *i Eru i* : « celui qui » ; *eä* : « est » ; *tennoio* : *tenna* « jusqu'à, aussi loin que » ; *oio* « une période infinie » ; *tennoio* « à jamais ». [Note de l'auteur.] [Ret]

[212] Et il n'en fut plus prononcé jusqu'à ce que le Roi Élessar revînt et renouvelât, en ce même lieu, l'alliance avec le Roi des Rohirrim, Éomer le dix-huitième descendant de Éorl. Seul le Roi de Númenor avait été autorisé par la Loi de prendre Éru à témoin, et seulement en les occasions les plus graves et solennelles. La lignée des Rois s'était éteinte avec Ar-Pharazôn qui périt lors de

la Submersion ; mais Élendil Voronda descendait de Tar-Élendil, le quatrième Roi, et on le tenait pour le légitime Seigneur des Fidèles, car il n'avait pris aucune part à la rébellion des Rois, et avait été épargné par le désastre. Cirion fut Surintendant des Rois issus d'Élendil, et en tant que régent, il détenait tous leurs pouvoirs au Gondor jusqu'au Retour du Roi. Mais son serment n'en frappa pas moins de stupeur ceux qui l'entendirent, et de révérente terreur, car il suffisait en lui-même (et en dehors de la vénérable tombe présente) pour consacrer le lieu où il avait été prononcé. [Note de l'auteur] – Le surnom d'Élendil Voronda, « Le Fidèle », qui figure également dans le serment de Cirion, se trouvait d'abord dans cette note sous la forme « Voronwë » qui, dans le Serment, est un substantif, signifiant « la fidélité, la constance ». Mais dans l'Appendice A (I ii) au *Seigneur des Anneaux*, Mardil, le premier Surintendant du Gondor, est appelé « Mardil Voronwë », « Mardil le Fidèle » ; et au Premier Âge, l'Elfe de Gondolin qui sert de guide à Tuor, depuis Vinyamar, se prénommaient Voronwë, traduit dans l'index du *Silmarillion* par « L'Inébranlable ».[Ret]

[213] Voir la première citation [ici] dans l'Appendice C à « L'histoire de Galadriel et Celeborn ».[Ret]

[214] Ces noms sont données en Sindarin, selon l'usage du Gondor ; mais les Éothéod rebaptisèrent quantité de lieux, modifiant les noms anciens pour les adapter à leur langue ; et pour certains lieux il s'agissait d'une traduction et pour d'autres de noms nouveaux inventés par eux. Dans le récit donné dans le *Seigneur des Anneaux*, ce sont les noms en langue rohirrim que l'on retrouve le plus souvent : Ainsi Angren = Isen ; Angrenost = Isengard ; Fangorn (utilisé concurremment) = Entwood ; Onodló = Entwash ; Glanhir = Rivière Mering (tous deux signifiant « rivière des confins »). [Note de l'auteur.] Le nom de la rivière Limlight fait problème. Sur ce point il y a deux versions du texte et de la note ; scion l'une, le nom sindarin aurait été *Limlicht*, qui en Rohan donne *Limliht* (modernisé en *Limlight*). Dans l'autre version (plus tardive), *Limlich* est donné pour la forme sindarine. Ailleurs [ici], le nom sindarin de cette rivière est *Limlaith*. Vu ces incertitudes, j'ai laissé *Limlight* dans le texte. Quel qu'ait pu être le nom sindarin original, il est du moins clair que la forme usitée au Rohan en était une altération, et non une traduction, et que son sens demeurerait inconnu (encore que dans une note antérieure à tout ce qui précède, le mot *Limlight* est donné pour une traduction partielle du mot elfe *Limlint* (« lumière filante »). Les noms sindarins de l'Entwash et de la Rivière Mering ne se retrouvent qu'ici ; comparer Onodló avec *Onodrim*, *Eynd*, les *Ents* (le *Seigneur des Anneaux*, Appendice F, « Sur d'autres races »).[Ret]

[215] *Athrad Angren* : voir le *Second Âge*, [ici] où le nom sindarin pour les Gués de l'Isen est *Ethraid Engrin*. Le nom des Gués existait, semble-t-il, sous une double forme : au singulier et au pluriel.[Ret]

[216] Ailleurs, ce bois est toujours nommé le Firien Wood (forme abrégée de Halifirien Wood). *Firienholt* – un mot attesté dans la poésie anglo-saxonne (*firgenholt*) – signifie la même chose : « bois de montagne », voir note [ici]. [Ret]

[217] Les formes correctes étaient *Rochand* et *Rochir-rim*, que les chroniques du Gondor orthographient *Rochand*, *Rochan*, ou *Rochirrim*. Ces mots contiennent la racine *roch* « cheval », qui traduit le *éo-* dans Éothéod et dans de nombreux noms propres en usage chez les Rohirrim (voir note [ici]). *Rochand* comporte une terminaison sindarine en *-nd* (-and -end -ond) ; c'était la terminaison courante des noms de régions ou de pays, mais dans le langage parlé, on

omettait généralement le -d final, surtout dans les noms un peu longs, tels Calenardhon, Ithilien, Lamedon, etc. *Rochirrim* avait été formé sur *éo-herë*, le terme appliqué par les Éothéod au Grand Rassemblement de leur cavalerie en temps de guerre ; et cela à partir de la racine *roch* à laquelle on avait adjoint *hîr* (le sindarin pour « seigneur », « maître »), mot sans rapport avec le terme [anglo-saxon] *herë*. Dans les noms de peuples, on retrouve souvent l'élément sindarin *rim* « grand nombre », « multitude » (*rimbë* en Quenya) qui sert à former les noms collectifs au pluriel, tels : *Éledhrim* (*Edhelrim*) « Tous les Elfes », *Onodrim* « le peuple Ent », *Nogothrim* « Tous les Nains », « le Peuple des Nains ». La langue des Rohirrim contenait le son représenté par *ch* (une spirante inversée comme dans Welsh) et bien que ce son ait été peu fréquent, placé au milieu des mots et entre des voyelles, il ne présentait pour eux aucune difficulté de prononciation. Mais il ne figurait pas dans le Parler Commun, c'est pourquoi hors quelques érudits, les gens du Gondor donnaient à ce son la valeur d'un *h* lorsqu'il se trouvait au milieu des mots, et d'un *k* lorsqu'il se rencontrait à la fin (où dans le parler sindarin correct, il était prononcé avec netteté). D'où les noms de *Rohan* et de *Rohirrim* tels qu'ils figurent dans le *Seigneur des Anneaux*. [Note de l'auteur.] [Ret]

[218] Éorl ne semble pas convaincu de la bienveillance de la Dame Blanche. [Ret]

[219] *Eilenaer* était un nom d'origine pré-núménoréenne, manifestement apparenté à *Eilenach*. [Note de l'auteur] – D'après une note sur les Tours de Guet, « Eilenach était probablement un nom d'origine étrangère, sans rapport ni avec le Sindarin, ni avec le Núménoréen ni avec le Parler Commun... Eilenach et Eilenar étaient d'importants points de repère. Eilenach était le site culminant de la Forêt de Drúadan. On pouvait l'apercevoir de très loin, à l'ouest, et son rôle, aux temps où fonctionnait le système des Tours de Guet, était de transmettre l'alerte reçue depuis Amon Dîn ; mais le lieu n'était pas propice pour y allumer un grand feu d'alarme, le sommet pointu offrant peu de place. D'où le nom Nardol « Cime à feu », du prochain Tertre de Guet à l'ouest ; celui-là se trouvait tout au bout d'une haute crête qui avait dû faire partie de la forêt de Drúadan, mais qui avait été depuis longtemps essartée par les maçons et les carriers qui remontaient la Vallée des Stonewain ; s'y trouvait entreposée une bonne provision de bois, et au besoin on y pouvait allumer une puissante flambée, visible par nuit claire, jusqu'au dernier Tertre de Guet (le Halifirien) à quelque cent vingt milles à l'ouest. »

La même note précise que « Amon Dîn », la « colline silencieuse », était sans doute la plus ancienne de toutes les Tours, et que sa fonction première avait pu être celle d'un avant-poste fortifié de Minas Tirith, d'où on pouvait d'ailleurs apercevoir sa Tour de Guet surveillant le passage en Ithilien Nord depuis le Dagorlad et toute tentative ennemie de franchir l'Anduin à Cair Andros ou à ses abords. D'où lui venait ce nom, on l'ignore. Peut-être de son caractère particulier, colline rocailleuse et dénudée se dressant là toute seule, à l'écart des mamelons boisés de la Forêt de Drúadan (Tawar-in Drúedain), que ne hantait ni homme ni bête et pas même les oiseaux. [Ret]

[220] D'après l'Appendice A (I, iv) au *Seigneur des Anneaux*, c'est sous le règne d'Ostohér, le quatrième roi après Meneldil, que le Gondor fut, pour la première fois, assailli par des hordes sauvages accourues de l'Est : « Mais Tarostar, son fils les mit en déroute, et les chassa au loin, et il prit le nom de Rómendacil, « Le Vainqueur de l'Est ». [Ret]

[221] Ce fut ce même Rómendacil I qui institua la fonction de Surintendant (*Arandur* « serviteur du roi »), mais il était choisi par le Roi lui-même, pour sa

sagesse et sa haute conscience ; et il s'agissait d'ordinaire d'un homme avancé en âge puisqu'il n'avait pas permission de partir en guerre, ni de quitter le royaume. Il n'était jamais membre de la Maison Royale. [Note de l'auteur.] [Ret]

- [222] Mardil fut le premier des Surintendants à exercer effectivement le pouvoir au Gondor. Il était le Surintendant d'Éärmur, le dernier Roi, qui disparut à Minas Morgul, en l'année 2050. « Au Gondor, on crut que le roi avait été traîtreusement piégé par l'ennemi, et qu'il était mort dans les tourments à Minas Morgul ; mais comme il n'y avait personne pour témoigner de sa mort, Madril le Bon Surintendant gouverna Gondor en son nom durant de nombreuses années. » (Le *Seigneur des Anneaux*, Appendice A, iv). [Ret]
- [223] La rencontre de Gandalf et de Thorin est aussi rapportée dans l'Appendice A (III) au *Seigneur des Anneaux*, et la date est précisée : le 15 mars 2941. La légère différence entre les deux récits tient à ce que dans l'Appendice A, la rencontre a lieu dans l'auberge de Bree, et non sur la route. La dernière visite de Gandalf à la Comté datait de vingt ans auparavant, donc de 2921, et Bilbo était alors âgé de trente et un ans ; Gandalf dit plus loin qu'il n'avait pas atteint sa majorité [à trente-trois ans] lorsqu'il l'avait vu pour la dernière fois. [Ret]
- [224] Holman le jardinier : Holman-La-Main-Verte, dont Hamfast Gamgee (dit le Gaffer, père de Sam) fut l'apprenti. Cf. la *Fraternité de l'Anneau* I, i, et l'Appendice C. [Ret]
- [225] L'Année Solaire (*loa*) du peuple Elfe s'ouvrait sur le jour appelé *vestarë*, le jour qui précédait le premier jour du printemps (*tuilë*) ; et dans le Calendrier d'Imladris *vestarë* « correspondait approximativement au 6 avril de la Comté » (Le *Seigneur des Anneaux*, Appendice D). [Ret]
- [226] Thráin II ; Thráin Premier, le lointain ancêtre de Thorin, s'échappa de la Moria en l'année 1981, et devint le premier des Rois sous la Montagne (le *Seigneur des Anneaux*, Appendice A (III)). [Ret]
- [227] Dain II Ironfoot naquit en l'année 2767 ; à la Bataille d'Azanulbizar (Nanduhirien) en 2799, il tua devant la Porte-Est de la Moria le fameux Orc Azog, et ce faisant vengea Thrór, grand-père de Thorin. Il périt à la Bataille de Dale, en 3019. (Le *Seigneur des Anneaux*, Appendice A (III) et B.) À Rivendell, Frodo apprit de Glóin que « Dain était encore Roi sous la Montagne, et qu'il était à présent fort vieux (ayant ses deux cent cinquante ans révolus), et vénérable et fabuleusement riche » (la *Fraternité de l'Anneau* II i). [Ret]
- [228] Gimli pourtant n'a pu manquer de traverser la Comté, venant de son propre pays d'origine dans les Montagnes Bleues. [Ret]
- [229] Dans l'Appendice A (II) au *Seigneur des Anneaux*, il est question du Rude Hiver de 2768-9, et de ses effets au Rohan. Et dans Ses Tables Royales, on trouve la mention : « Gandalf vient en aide aux gens de la Comté ». [Ret]
- [230] À ce point du manuscrit A figure une phrase omise sans doute par mégarde dans la dactylographie, car elle semble se rapporter à la remarque ultérieure de Gandalf, selon laquelle Smaug-le-Dragon n'avait jamais humé l'odeur d'un Hobbit : « Et donc une odeur impossible à situer, du moins par Smaug, l'ennemi des Nains. » [Ret]
- [231] D'après la notice dans les Tables Royales pour 2951, Sauron aurait envoyé non pas deux, mais trois Nazgûl pour occuper Guldur. On peut concilier les deux propositions si l'on admet que l'un des Spectres de l'Anneau posté à Dol Guldur retourna ensuite à Minas Morgul, mais je pense qu'il est plus probable que la notice des Tables Royales ait supplanté le texte ci-dessus ; et on notera que dans une version abandonnée du présent passage, il n'y avait qu'un seul

Nazgûl à Dol Guldur (non pas nommé Khazûl, mais désigné comme le Chef en Second, le Noir Easterlings), et auprès de Sauron, un autre qui lui servait de premier messenger – D'après les fragments relatant en détail les mouvements des Noirs Cavaliers dans la Comté, il apparaît que c'est Khamûl qui vint à Hobbiton et parla avec Gaffer Gamgee, qui suivit les Hobbits sur la route de Stock, et qui les manqua de peu au Bucklebury Ferry (voir [\[ici\]](#)). Le Cavalier qu'il hèle sur la crête de Woodhall, et qui l'accompagne chez le Fermier Maggot, était « son compagnon de Dol Guldur ». De Khamûl, on apprend ici qu'hormis le Noir Capitaine lui-même, il est le plus apte parmi les Nazgûl, à percevoir la présence de l'Anneau, mais aussi celui dont les pouvoirs se trouvaient particulièrement brouillés et réduits à la lumière du jour. [\[Ret\]](#)

[\[232\]](#) Car sa terreur des Nazgûl lui avait donné l'audace de se cacher dans la Moria. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[\[233\]](#) Au Gué de la Bruinen, seuls le Roi-Sorcier et deux de ses compagnons avaient osé entrer dans l'eau, mûs par l'attrait de l'Anneau. Les autres avaient été poussés à l'eau par Glorfindel et Aragorn. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[\[234\]](#) Gandalf, comme il le relate au Conseil d'Elrond, questionna Gollum lorsque celui-ci était prisonnier des Elfes de Thranduil. [\[Ret\]](#)

[\[235\]](#) Gandalf dit au Conseil d'Elrond, qu'ayant quitté Minas Tirith, « des messages me parvinrent de Lórien, selon lesquels Aragorn avait passé par là, et qu'il avait trouvé la créature nommée Gollum. » [\[Ret\]](#)

[\[236\]](#) Gandalf arriva deux jours plus tard, et repartit le 29 mars, tôt le matin. Après le passage du Carrock, il avait un cheval, mais il lui fallait franchir le Haut Col dans les Montagnes. À Rivendell, il obtint un cheval frais et courant bride abattue, il atteignit Hobbiton en fin d'après-midi, le 12 avril, après un voyage de près de huit cents milles. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[\[237\]](#) Ici, comme dans les Tables Royales, l'attaque d'Osgiliath est datée du 20 juin. [\[Ret\]](#)

[\[238\]](#) Cette déclaration renvoie certainement au récit de la bataille d'Osgiliath, que fait Boromir devant le Conseil d'Elrond : « Il y avait là un pouvoir dont nous n'avions jamais encore ressenti les effets. Certains disaient qu'on l'entrevoyait à la semblance d'un grand cavalier noir, une ombre ténébreuse sous la lune. » [\[Ret\]](#)

[\[239\]](#) Dans une lettre datant de 1959, mon père écrit : « Entre 2463 [date à laquelle, selon les Tables Royales, Déagol le Stoor trouva l'Anneau Unique] et le début des enquêtes spéciales menées par Gandalf concernant l'Anneau (près de cinq cents ans plus tard), ils [les Stoors] semblent en effet s'être quasiment éteints (à l'exception, bien entendu, de Sméagol) ou bien avoir fui au loin de l'ombre portée par Dol Guldur. » [\[Ret\]](#)

[\[240\]](#) D'après ce que dit l'auteur (voir note [\[ici\]](#)), Gollum s'était engouffré dans la Moria par terreur des Nazgûl ; voir aussi la suggestion, [\[ici\]](#), selon laquelle l'un des objectifs du Seigneur Nazgûl, lors de sa chevauchée vers le nord au-delà de la Rivière des Iris, était de mettre la main sur Gollum. [\[Ret\]](#)

[\[241\]](#) Ils n'étaient pas, en fait, très nombreux mais néanmoins suffisants, semble-t-il, pour défendre l'entrée aux intrus, lorsqu'ils n'étaient pas mieux armés ou préparés que la compagnie de Balin, et ne survenaient pas en force. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[\[242\]](#) D'après les Nains, les Portes exigeaient d'ordinaire qu'on s'y mette à deux ; il fallait un Nain particulièrement vigoureux pour les ouvrir tout seul. Avant l'abandon de la Moria, des gardes étaient postés à l'intérieur de la Porte Ouest, et il y en avait toujours au moins un présent sur les lieux. De sorte qu'une

personne seule (et donc tout intrus ou prisonnier cherchant à s'évader) ne pouvait sortir sans autorisation. [Note de l'auteur.] [Ret]

[243] Dans la version A, Saruman nie savoir où se trouve caché l'Anneau ; en B, « il nie toute connaissance du pays qu'ils cherchaient ». Il s'agit sans doute d'une simple différence de formulation. [Ret]

[244] Plus haut, dans cette même version, on lit que par le truchement des *palantíri*, Sauron avait enfin commencé à défier Saruman, et qu'en tout cas, il pouvait souvent percer à jour ses pensées, même lorsque Saruman dissimulait quelque information. Ainsi Sauron n'ignorait pas que Saruman avait une idée de l'endroit où se trouvait l'Anneau ; et Saruman alla d'ailleurs jusqu'à révéler qu'il tenait Gandalf prisonnier, et que c'était lui qui en savait le plus long. [Ret]

[245] La notice pour le 18 septembre 3118 dans les Tables Royales porte : « Gandalf s'évade d'Orthanc au petit jour. Les Noirs Cavaliers au Gué de l'Isen. » Aussi laconique soit-elle sans aucune allusion à la visite des Noirs Cavaliers à Isengard, cette notice est conforme au récit tel qu'il est donné dans la version C. [Ret]

[246] Aucun de ces textes n'apporte d'indication sur ce qui se passa entre Sauron et Saruman lorsque ce dernier jeta bas le masque. [Ret]

[247] Lobelia Bracegirdle épousa Otho Sackville-Baggins ; leur fils était Lotho qui s'empara du pouvoir dans la Comté à l'époque de la Guerre de l'Anneau, et fut dénommé par la suite « le Chef ». Dans sa conversation avec Frodo, le Fermier Cotton évoque les propriétés de Lotho : des plantations d'herbe à pipe dans le Southfarthing (*le Retour du Roi* VI 8). [Ret]

[248] Le chemin usuel ne filait pas directement sur Isengard mais passait par les Gués de Tharbad et le Dunland d'où les marchandises étaient convoyées plus secrètement à Saruman. [Note de l'auteur.] [Ret]

[249] Cf. *le Seigneur des Anneaux*, Appendice A (I, iii, le Royaume du Nord et les Dúnedain) : « Ce fut à cette époque [lors de la Grande Peste qui atteignit le Gondor en 1636] que furent décimés les Dúnedain de Cardolan, et de l'Angmar et du Rhudaur vinrent des esprits malfaisants qui s'embusquèrent dans les tumulus abandonnés des Hautes Brandes, et y gîtèrent. [Ret]

[250] Le Noir Capitaine sait tant de choses qu'on est un peu étonné de le voir à ce point ignorant de la situation de la Comté, le pays des Halflings ; d'après les Tables Royales, il y avait des Hobbits installés à Bree déjà au Troisième Âge, au début du quatorzième siècle, lorsque le Roi-Sorcier remonta vers le Nord, pour gagner l'Angmar. [Ret]

[251] Voir *la Fraternité de l'Anneau* I, 9. Lorsque Strider et les Hobbits quittèrent Bree (*ibid* I ii) Frodo entraaperçut le Dunlending (« un type à face blême avec de petits yeux malins et tout bridés ») chez Bill Ferny, dans la banlieue de Bree, et pensa : « il a tout l'air d'un troll ». [Ret]

[252] Voir les paroles de Gandalf, au Conseil d'Elrond : « Leur Capitaine demeura secrètement là-bas, au sud de Bree. » [Ret]

[253] Comme le montre clairement la phrase de conclusion de cette citation, le sens en est : « Gandalf ne se doutait encore nullement que les Halflings seraient mêlés dans l'avenir, à la quête de l'Anneau. » La réunion du Conseil Blanc, en 2851, eut lieu quatre-vingt-dix-neuf ans avant que Bilbo ne découvrit l'Anneau. [Ret]

[254] Éomer était le fils de Théodwyn, sœur de Théoden, et d'Éomund de l'Eastfold, Maréchal en chef de la Marche. Éomund fut tué par des Orcs en 3002, et Théodwyn mourut peu de temps après ; leurs enfants Éomer et Éowyn furent alors amenés dans le palais du Roi Théoden, pour y être élevés avec Théodred,

le fils unique du Roi (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice A (II)).[Ret]

[255] Le récit ne mentionne pas les Ents, et de fait personne ne tient compte d'eux, hormis Gandalf. Mais à moins que Gandalf ait pu susciter une levée en masse des Ents, plusieurs jours auparavant (ce qui, d'après le récit, aurait été manifestement impossible), leur intervention n'aurait pas sauvé Rohan. Les Ents auraient pu détruire Isengard, et même faire prisonnier Saruman (si après la victoire, il ne s'était pas retiré avec son armée). Les Ents et les Huorns, appuyés par ceux des Cavaliers de la Marche Est qui n'avaient pas encore pris part à la bataille, auraient pu détruire les forces de Saruman au Rohan, la Marche n'en aurait pas moins été ravagée, et privée de chef. Et même s'il s'était trouvé quelqu'un qui ait eu autorité pour recevoir la Flèche Écarlate, l'appel au secours du Gondor n'aurait pas été entendu – ou, au mieux, quelques compagnies d'hommes exténués auraient atteint Minas Tirith trop tard, sauf pour périr avec elle. [Note de l'auteur] – En ce qui concerne la Flèche Écarlate, voir *le Retour du Roi* I 3, où elle est remise à Théoden par un messager à cheval dépêché par le Gondor, en signe des périls mortels qui menaçaient Minas Tirith.[Ret]

[256] La première bataille des Gués de l'Isen, au cours de laquelle Théodred devait trouver la mort, eut lieu le 25 février ; Gandalf arrive à Édoras sept jours plus tard, le 2 mars (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice B, Année 3019). Voir note [ici].[Ret]

[257] Au-delà de la Trouée, la contrée entre l'Isen et l'Adorn faisait nominalement partie du royaume du Rohan ; mais bien que Folcwine l'eût remise en culture, chassant les Dunlendings qui l'occupaient, il était resté une population de sang mixte pour une large part, et d'allégeance plus que tiède envers Édoras, qui se rappelait que le Roi Helm avait tué leur seigneur Freca. De fait, à cette époque-là, ils étaient plutôt disposés à rejoindre Saruman, et nombre de leurs guerriers se battaient dans ses armées. De toute manière, on ne pouvait pénétrer dans leur pays, venant de l'ouest, à moins d'être un nageur intrépide. [Note de l'auteur] – On avait déclaré la région entre l'Isen et l'Adorn partie intégrante du royaume d'Éorl, lors du serment de Cirion et d'Éorl.

En l'année 2754, Helm Hammerhand, roi de la Marche, avait assommé d'un coup de poing son vassal arrogant, Freca, Seigneur des terres qui se déployaient sur l'une et l'autre rive de l'Adorn ; voir *le Seigneur des Anneaux*, appendice A (II).[Ret]

[258] Ils étaient très prompts de mouvement, et habiles à éviter les hommes formés en ordre de bataille, étant entraînés le plus souvent à attaquer et détruire des groupes isolés ou à traquer les fugitifs ; mais le cas échéant, ils se lançaient avec une férocité téméraire dans la brèche d'une compagnie de cavaliers, lacérant le ventre des chevaux. [Note de l'auteur.][Ret]

[259] Le Deeping : telle en est bien l'orthographe et elle est manifestement correcte, puisqu'on la rencontre plus loin. Mon père note ailleurs que la Deeping-coomb (ou la Deeping-stream) devrait être orthographiée ainsi (et non : Deeping Coomb), « car *Deeping* n'est pas ici une désinence verbale, mais une forme relationnelle : la coomb ou vallée profonde appartenait au *deep* (*Helm's Deep*) où elle menait » (Notes de nomenclature pour aider les traducteurs, citées dans *A Tolkien Compass*, Jared Lobdell, éditeur, 1975, page 181).[Ret]

[260] Les messages n'atteignirent Édoras que vers midi, le 27 février. Gandalf survint tôt le matin du 2 mars (février avait 30 jours !) ; ainsi, comme le dit Grima, il ne s'était passé que cinq jours pleins depuis que le Roi avait appris la nouvelle de la mort de son fils Théodred. [Note de l'auteur.] La référence

renvoie aux *Deux Tours*, III 6.[Ret]

[261] On dit qu'il ficha sur des pieux tout autour de l'îlot les têtes des hommes à la hache, morts sur place, mais qu'au-dessus du terre funéraire de Théodred, hâtivement érigé, il déploya son étendard. « Voilà qui suffira à le défendre ! dit-il. » [Note de l'auteur.][Ret]

[262] Tel était, dit-on, le plan de Grimbold. Elfhelm n'aurait pas abandonné Grimbold, mais s'il avait eu lui-même le commandement, il aurait fait évacuer les Gués à la faveur de la nuit, et se serait retiré vers le sud pour rejoindre Erkenbrand et grossir les forces encore disponibles pour la défense de la Deeping-coomb et du Hornburg. [Note de l'auteur.][Ret]

[263] C'est la grande armée que Meriadoc voit sortir d'Isengard, et dont il fait plus tard la description à Aragorn, Legolas et Gimli (*les Deux Tours*, III 9) : « Je vis partir l'ennemi : des rangs interminables d'Orcs en marche ; et des troupes des mêmes montés sur de grands loups. Et il y avait aussi des bataillons d'Hommes. Nombre d'entre eux portaient des torches, et à leur flamboiement je pouvais voir les visages... Ils mirent une heure à sortir des portes. Les uns partirent par la grand-route vers les Gués, et les autres tournèrent en direction de l'est. Un pont a été construit là-bas à environ un mille, où le lit de la rivière est très profond. »[Ret]

[264] Ils ne portaient pas de cottes de mailles, sauf quelques hauberts qu'ils s'étaient procurés soit en les volant, soit comme butin. Les Rohirrim avaient l'avantage de pouvoir se fournir chez les armuriers du Gondor. À Isengard, on ne fabriquait encore que les rudes chemises maillées que les Orcs forgeaient malhabilement eux-mêmes. [Note de l'auteur.][Ret]

[265] Il semble que la vaillante résistance de Grimbold n'ait pas été entièrement vaine. L'ennemi ne s'y attendait pas, et le commandant de Saruman était en retard : il avait été retenu quelques heures alors que selon les prévisions, il aurait dû charger les défenseurs des Gués, et les éparpiller au loin ; et sans s'attarder à les poursuivre, se hâter de rejoindre la route et de gagner le sud pour appuyer l'assaut sur la combe Deeping. Et il se trouvait à présent dans l'incertitude. Peut-être attendait-il un signal de l'autre armée qui avait été envoyée sur la rive orientale de l'Isen. [Note de l'auteur.][Ret]

[266] Un valeureux capitaine, neveu d'Erkenbrand. Par son courage et son adresse au combat, il survécut au désastre des Gués, mais tomba dans la bataille du Pelennor, au grand chagrin de tout le Westfold. [Note de l'auteur.] Dúnhere était Seigneur des Harrowdale (*le Retour du Roi* V 3).[Ret]

[267] Cette phrase n'est pas très claire, mais à la lumière de ce qui suit, on peut penser qu'elle renvoie à cette fraction de l'armée sortie d'Isengard, qui suivit la berge orientale de l'Isen.[Ret]

[268] Ce fut le Cavalier nommé Céorl qui portait la nouvelle, lorsque venant des Gués, il tomba sur Gandalf, Théoden et Éomer, chevauchant vers l'ouest, à la tête des renforts de l'Édoras : *les Deux Tours* III, 7.[Ret]

[269] Comme le suggère le récit, Gandalf a dû déjà prendre contact avec Treebeard, et il savait que la patience des Ents était à bout ; et il avait aussi déchiffré le sens des paroles de Legolas (*les Deux Tours* II 7, au début du chapitre) : voilà qu'une ombre impénétrable enveloppait Isengard, les Ents l'avaient déjà encerclée. [Note de l'auteur.][Ret]

[270] L'édition papier indique « Sarouman » à la place de « Gandalf », ce qui n'est pas cohérent [Note du numériseur.][Ret]

[271] Lorsque Gandalf atteignit les Gués de l'Isen en compagnie de Théoden et d'Éomer, après la bataille du Hornburg, il leur expliqua : « j'en envoyais une

partie rejoindre Erkenbrand avec Grimbold de Westfold, et je confiais à d'autres le soin de cet ensevelissement. Ils ont maintenant suivi votre maréchal, Elfhelm. Je l'ai dépêché avec de nombreux Cavaliers à Édoras » (*les Deux Tours*, III 8). Le présent texte s'achève au milieu de la phrase suivante. [Ret]

- [272] Il s'agit de termes utilisés uniquement en référence à l'organisation militaire. Leurs limites étaient la Rivière Snowbou jusqu'à son confluent avec l'Entwash, et de là vers le nord, en suivant le cours de l'Entwash. [Note de l'auteur.] [Ret]
- [273] C'était là qu'Éorl avait sa demeure ; elle devait passer aux mains d'Éofor lorsque Brego, fils d'Éorl, s'installa à Édoras ; Éofor était le troisième fils de Brego dont Éomund, père d'Éomer, se disait issu. Le Folde faisait partie intégrante des Terres Royales, mais Aldburg restait le point le plus central où rassembler la Cohorte de la Marche Est. [Note de l'auteur.] [Ret]
- [274] Lorsque Éomer poursuit les Orcs qui ont fait prisonniers Meriadoc et Peregrin, descendus au Rohan des hauteurs de l'Émyn Muil. Les mots qu'emploie Éomer, s'adressant à Aragorn, sont : « J'ai conduit ici mon *éored*, les hommes de ma propre Maison » (*les Deux Tours*, III 2). [Ret]
- [275] Ceux qui ignoraient ce qui s'était passé à la cour pensaient tout naturellement qu'on avait envoyé les renforts vers l'est sous le commandement d'Éomer, seul Maréchal de la Marche encore en vie. [Note de l'auteur.] – La référence renvoie ici aux paroles de Céorl le Cavalier qui rencontra les renforts sortis d'Édoras, et leur apprit le déroulement de la Seconde Bataille des Gués d'Isen (*les Deux Tours*, III 7). [Ret]
- [276] Théoden convoqua sur-le-champ un conseil de tous les « maréchaux et capitaines », avant même de prendre son repas ; mais Meriadoc n'était pas présent et la description manque (« je me demande bien de quoi ils parlent tous »). [Note de l'auteur.] – La référence renvoie *au Retour du Roi* V 3. [Ret]
- [277] Grimbold était maréchal des Cavaliers de la Marche Ouest sous le commandement suprême de Théodred, mais un maréchal de moindre rang, et on lui avait décerné ce grade en reconnaissance de sa vaillance au cours des deux Batailles des Gués ; Erkenbrand était un homme plus âgé, et le Roi pensait qu'il fallait laisser quelqu'un qui ait de la dignité et de l'autorité à la tête des quelques troupes dont on pouvait disposer pour la défense du Rohan. [Note de l'auteur.] – Dans *le Seigneur des Anneaux*, Grimbold n'apparaît pas avant le déploiement final des Rohirrim devant Minas Tirith (*le Retour du Roi*, V 5). [Ret]
- [278] Que l'Énedwaith, du temps des Rois, ait fait partie du Royaume de Gondor semble être en contradiction avec ce qui est dit tout de suite avant, à savoir que « l'Isen marquait les frontières occidentales du Royaume du Sud ». Ailleurs, nous lisons (*le Second Âge*, [ici]) que « l'Énedwaith n'appartenait à aucun des deux royaumes ». [Ret]
- [279] Il est dit plus haut « qu'un peuple de pêcheurs assez nombreux mais frustrés, vivait encore entre les embouchures du Gwathló et de l'Angren (l'Isen) ». Il n'est fait ici aucun rapport entre ce peuple et les Drúedain, bien que ces derniers aient vécu, croyait-on, (et survécu jusqu'au Troisième Âge) sur le promontoire de l'Andrast, au sud des embouchures de l'Isen. [Ret]
- [280] Cf. *le Seigneur des Anneaux*, Appendice F, « Des Hommes » : « Les Dunlendings étaient les débris de peuples qui avaient vécu dans les vallons des Montagnes Blanches des milliers d'années auparavant. Les Hommes Morts de Dunharrow leur étaient apparentés. Dans les Années Sombres, certains d'entre eux avaient émigré dans les Vaux des Monts de Brume, et de là quelques-uns avaient gagné

les terres vastes au nord, et jusqu'aux Hautes Brandes. Ce sont ceux-là qui ont donné la lignée des Hommes de Bree ; mais longtemps auparavant, ces hommes étaient devenus sujet du Royaume du Nord, le Royaume d'Arnor, et ils avaient adopté le parler westron. Il n'y avait qu'au pays Dunland que les Hommes de cette race avaient conservé leur ancienne langue et leurs coutumes : un peuple furtif, hostile aux Dúnedain, haïssant les Rohirrim. »[Ret]

[281] Ils la nommèrent *Glôemscrafu*, mais la forteresse même eut nom Súthburg, et après le règne du Roi Helm, le Hornburg. [Note de l'auteur.] *Glôemscrafu* (où le *sc* se prononce comme un *sh*) est le terme anglo-saxon pour « grottes radieuses », avec la même signification qu'*Algarond*. [Ret]

[282] La garnison de la rive ouest avait souvent à subir des attaques, mais peu poussées : il s'agissait en fait d'opérations de diversion, tendant à détourner l'attention des Rohirrim des événements qui se déroulaient vers le nord. [Note de l'auteur]. [Ret]

[283] On trouvera un récit des Invasions qui déferlèrent sur le Gondor et le Rohan dans *le Seigneur des Anneaux*, Appendice A (I, iv et II). [Ret]

[284] Non pas en raison de leur situation spéciale au Beleriand et peut-être plus une des causes de leur nombre restreint que son résultat. Ils s'accroissaient beaucoup plus lentement que les autres Atani, à peine suffisamment pour combler les ravages de la guerre ; et pourtant quantité de leurs femmes (qui étaient moins nombreuses que les hommes) ne se mariaient pas. [Note de l'auteur.] [Ret]

[285] Dans *le Silmarillion*, Bëor décrit les Haladin (appelés par la suite Peuple de Haleth) à Felagund comme « un peuple qui parle une autre langue » ; et plus loin on lit qu'« ils restèrent un peuple à part » et qu'ils étaient plus petits de taille que les gens de la Maison de Bëor : « Ils étaient économes de paroles, et ne se plaisaient pas au sein d'une grande affluence ; et nombre d'entre eux prenaient joie à la solitude, et ils erraient librement dans les grands bois, émerveillés de découvrir le pays des Eldar ». Il n'est pas question, dans *le Silmarillion*, de l'élément « amazone » de leur société, sauf à préciser que la Dame Haleth était chef de guerre et qu'elle gouvernait son peuple ; ni du fait qu'ils aient conservé leur propre langue au Beleriand. [Ret]

[286] Bien que parlant la même langue (à leur manière), ils conservaient cependant un certain nombre de mots bien à eux. [Note de l'auteur.] [Ret]

[287] Tout comme, au Troisième Âge, les Hommes et les Hobbits de Bree vécurent côte à côte ; bien qu'il n'y ait aucune parenté entre les Gens-de-Drûg et les Hobbits. [Note de l'auteur.] [Ret]

[288] Aux gens malintentionnés qui, ne les connaissant guère, déclaraient que Morgoth avait dû obtenir les Orcs d'une souche de cette espèce, les Eldar répondaient : « Nul doute que Morgoth, qui est incapable de créer un être vivant, ait obtenu les Orcs en croisant diverses races d'Hommes, mais les Drúedain semblent avoir échappé à son Ombre ; car leur rire diffère autant du rire des Orcs que la lumière de l'Aman diffère des ténèbres de l'Angband. » Mais certains n'en pensaient pas moins qu'il devait y avoir une lointaine parenté qui expliquerait leur singulière inimitié. Les Orcs et les Drûgs se considéraient réciproquement comme des renégats. [Note de l'auteur] – Dans *le Silmarillion*, il est dit que Melkor avait obtenu les Orcs à partir d'Elves faits prisonniers dans les commencements ; mais ce n'est là qu'une des nombreuses hypothèses sur l'origine des Orcs. On notera dans *le Retour du Roi* V 5, l'évocation du rire de Ghân-buri-Ghân : « Là-dessus le vieux Ghân émit un

curieux borborygme, et il sembla bien qu'il riait. » Et on le montre avec sa barbe peu fournie, « éparse sur son menton bosselé, comme de la mousse sèche », et ses yeux noirs où rien ne se pouvait lire. [Ret]

[289] Dans des notes isolées, il est précisé que le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes était *Drughu* (ou le *gh* a valeur de spirante). Ce nom traduit dans la langue sindarine parlée au Beleriand, devint *Drû* (avec les pluriels : *Drúin* et *Drúath*) ; mais lorsque les Eldar découvrirent que les Gens-de-Drû étaient les irréductibles ennemis de Morgoth, et tout particulièrement les ennemis des Orcs, le « titre » *adan* fut ajouté en suffixe d'éloge à leur nom, et on les appela Drúedain (au singulier *Drúadan*), pour bien marquer à la fois leur humanité et leur amitié avec les Eldar, et aussi les différences raciales entre eux et les peuples des Trois Maisons Édain. *Drû* en vint dès lors à figurer seulement dans des mots composés tels que *Drúnos* « une famille de gens-de-Drû », *Drú-waith*, « Solitudes-des-gens-de-Drû ». En Quenya, *Drughu* devint *Rú* et *Rúatan*, et au pluriel *Rúatani*. Pour les dénominations qui furent les leurs aux époques plus tardives (Hommes Sauvages, Woses, Púkel-Men). [Ret]

[290] Dans les annales de Númenor, on lit que les débris de ce peuple furent autorisés à prendre la mer avec les Atani, et que dans la paix de leur nouveau pays, ils prospérèrent et à nouveau se multiplièrent ; mais ils ne prirent plus part à la guerre, car ils avaient grand-peur de la mer. Ce qu'il advint d'eux par la suite est rapporté uniquement dans une des rares légendes qui ait survécu à la Submersion : l'histoire des premiers voyages qu'entreprirent les Númenoréens pour reprendre contact avec la Terre du Milieu, histoire intitulée *la Femme du Navigateur*. Dans un manuscrit de ce récit, recopié et conservé au Gondor, le copiste commente, dans une note, le passage où les Drúedain sont cités parmi les gens de la Maison du Roi Aldarion-le-Navigateur. Cette note nous apprend que les Drúedain, connus depuis toujours pour leur étrange don de prémonition, furent fort troublés lorsqu'ils entendirent parler des voyages projetés par le Roi ; ils pressentaient que ces expéditions seraient source de malheur, et ils supplièrent le Roi de ne plus partir en mer. Mais ils échouèrent, car aussi bien ni son père ni sa femme n'avaient réussi à modifier ses desseins ; et les Drúedain se retirèrent dans la désolation. Et à partir de ce moment, les Drúedain de Númenor se montrèrent inquiets, et malgré leur peur de la mer, l'un après l'autre, ou bien à deux ou trois, ils sollicitaient un passage sur les grands navires qui faisaient voile pour la Terre du Milieu. Et lorsqu'on leur demandait : « Mais pourquoi donc vous faut-il partir et pour quel pays ? », ils répondaient : « Nous ne sentons plus le sol de la Grande île solide sous nos pieds, et nous désirons retourner aux contrées d'où nous sommes venus. » Et c'est ainsi qu'à nouveau leur nombre alla s'amenuisant à travers les années, et il n'en restait plus aucun lorsque Élendil échappa à la Submersion ; le dernier avait fui Númenor lorsqu'on y avait amené Sauron. [Note de l'auteur] – Hors ce passage il n'y a pas trace, ni dans les matériaux se rapportant à l'histoire d'Aldarion et Érendis, ni ailleurs, de la présence de Drúedain à Númenor, sinon dans une note isolée que voici : « Parmi les Édain qui au terme de la Guerre des Joyaux, appareillèrent pour Númenor, il y avait quelques débris du peuple de Haleth, et les rares Drúedain qui les accompagnaient s'éteignirent bien avant la Submersion. » [Ret]

[291] Il en vivait quelques-uns au Foyer de Húrin, de la Maison de Hador, car il avait séjourné dans sa jeunesse parmi les Gens de Haleth, et il était apparenté à leur Seigneur. [Note de l'auteur.] Sur les rapports de Húrin avec les gens de Haleth, voir *le Silmarillion*. – Mon père avait l'intention de transformer Sador,

le vieux serviteur dans la maison de Húrin, à Dor-lómin, en un Drûg. [Ret]

[292] Ils avaient une loi qui faisait interdiction d'utiliser le poison au préjudice d'une créature vivante, même leur ayant fait du mal – à l'exception des Orcs, dont ils contraient les flèches empoisonnées avec d'autres munies d'un poison plus virulent encore. [Note de l'auteur] – Elfhelm dit à Meriadoc Brandybuck que les Hommes Sauvages usaient de flèches empoisonnées (*le Retour du Roi* V 5) ; et au Second Âge, la même opinion a cours parmi les habitants de l'Énedwaith. Un peu plus loin dans cet essai, il est question des demeures des Drúedain, et on peut citer ces détails ici. Vivant parmi les Gens de Haleth qui étaient un peuple de forestiers, « Ils se suffisaient dans des tentes ou des abris rudimentaires, construits autour du tronc des grands arbres, car ils étaient une race robuste. D'après leurs propres dires, ils avaient utilisé autrefois les grottes des montagnes, mais surtout comme entrepôts, n'en faisant leur habitation pour y dormir, que par grand froid. Et ils avaient des refuges de même espèce au Beleriand, où tout le monde, sauf les plus endurants, se retranchait par temps d'orage, ou au cœur de l'hiver ; mais ces lieux étaient bien gardés, et même leurs plus proches amis parmi les gens du Haleth n'étaient pas les bienvenus là-bas. » [Ret]

[293] Acquis, selon leurs légendes, des Nains. [Note de l'auteur.] [Ret]

[294] À propos de cette histoire, mon père fit observer : « les contes, tel celui de *la Pierre fidèle*, où l'on voit l'artisan-créateur faire un transfert, partiel, de ses « pouvoirs » à son oeuvre, évoquent en miniature cet autre transfert de pouvoir qui eut lieu lorsque Sauron dota de malfaisance les fondations de Barad-dûr, et le Maître Anneau. » [Ret]

[295] « À chaque détour de la route, se dressaient de grandes pierres sculptées à la semblance d'hommes, des personnages énormes et membrus, accroupis jambes croisées, leurs petits bras courts posés sur leur gros ventre. À certains, l'usure des années avait gommé les traits, ne leur laissant que deux trous noirs à l'emplacement des yeux, qui fixaient encore tristement les passants. » [Ret]

[296] Le nom *Drúwaith Iaur* (Terre-des-Anciens-Púkél) apparaît sur la carte illustrée par Miss Pauline Baynes, tout au nord du promontoire montagneux d'Andrast. Mon père affirmant l'avoir lui-même placé là, cette localisation est donc correcte. – Une note en marge précise qu'après la Bataille des Gués de l'Isen, il apparut que de nombreux Drúedain survivaient encore dans le Drúwaith Iaur, car ils émergèrent des grottes où ils habitaient pour attaquer les débris de l'armée de Saruman, qui avait été chassée vers le sud. – Dans un passage cité, il est fait référence aux tribus « d'Hommes Sauvages », pêcheurs et chasseurs de gibier d'eau, sur les côtes de l'Énedwaith, qui étaient apparentées par la race et le parler aux Drúedain de l'Anórïen. [Ret]

[297] Le terme « Woses » est utilisé à une seule reprise dans *le Seigneur des Anneaux*, lorsque Elfhelm dit à Meriadoc Brandybuck : « Tu entends les Woses, les Hommes Sauvages des Bois ». *Wose* est la forme moderne (dans ce cas précis, la forme que le mot prendrait s'il existait encore dans la langue) d'un mot anglo-saxon *wása*, qui ne se trouve en fait que sous la forme composée *wudu-wása* « l'homme sauvage des bois ». (Saeros, l'Elfe de Doriath, appelle Túrin, « Woodwose ».) Le mot a survécu longtemps en anglais, et se retrouve actuellement sous la forme corrompue de « woodhouse ». Le mot qu'emploient effectivement les Rohirrim (dont « wose » est une traduction, conformément à la méthode utilisée systématiquement) ne figure qu'une seule et unique fois : *róg*, pluriel *rógin*.

Au Rohan, le terme « Púkél-men » (de nouveau une traduction ; il s'agit de

l'anglo-saxon *púcel* « lutin, démon », un mot apparenté à *púca* qui a donné *Puck*) était utilisé, semble-t-il, seulement pour désigner les grossières statues de Dunharrow. [Ret]

[298] Dans *les Deux Tours* III 8, on lit que « Bien des gens tenaient Saruman pour le chef des Mages », et lors du Conseil d'Elrond (*la Fraternité de l'Anneau* II 2), Gandalf le dit explicitement : « Saruman le Blanc est le plus grand de mon ordre. » [Ret]

[299] On trouve une autre version des paroles que Círdan adresse à Gandalf en lui remettant l'Anneau de Feu aux Havres Gris, dans *les Anneaux du Pouvoir* (*le Silmarillion*) ; et aussi, en des termes presque analogues, dans l'Appendice B au *Seigneur des Anneaux* (note liminaire aux Tables Royales du Troisième Âge.) [Ret]

[300] Dans une lettre écrite en 1958, mon père dit qu'il ne savait pas grand-chose sur les « deux autres », car ils n'avaient pas partie liée à l'histoire du Nord-Ouest de La Terre du Milieu. « Je pense, écrit-il, qu'ils furent mandés en des régions lointaines, à l'Est et au Sud, bien au-delà des terres où s'étendait l'influence númenoréenne, sans doute en tant que missionnaires dans des pays occupés par l'ennemi. Quel fut le succès de leur action, je l'ignore ; mais je crains qu'ils échouèrent, comme échoue Saruman, quoique de manière différente ; et je soupçonne qu'ils furent les fondateurs et les instigateurs de cultes secrets et de traditions « magiques » qui persistèrent après la chute de Sauron. » [Ret]

[301] Dans une note très tardive sur les noms des Istari, Radagast est donné pour un nom ayant cours parmi les Hommes du Val d'Anduin, « difficile à interpréter aujourd'hui ». Rhosgobel, dont on dit dans *la Fraternité de l'Anneau* II, 3, qu'elle était « l'ancienne partie de Radagast », se trouvait, croit-on, sur les confins forestiers entre le Carrock et la Vieille Route Forestière. [Ret]

[302] D'après la mention qui est faite d'Olórin dans *les Valaquenta* (*le Silmarillion*), les Istari, semble-t-il, étaient effectivement des Maïar ; car Olórin était Gandalf. [Ret]

[303] *Curumo* serait le nom de Saruman en Quenya, forme que l'on ne trouve nulle part ailleurs ; *Curunír* était la forme sindarine. En *Saruman*, nom qui lui fut donné par les Hommes du Nord, s'entend le mot anglo-saxon *searu*, *saru* « habileté, ruse, finesse ». *Aiwendil* doit signifier « ami des oiseaux » ; voir *Linaewen* « Lac des oiseaux » au Nevrast (voir l'Appendice au *Silmarillion*, pour le mot *lin*) (I). *Pallando* malgré son orthographe, contient peut-être *palan* « lointain », qui se retrouve dans *palantir* et dans *Palarro*, « L'Éternel Errant », nom du navire d'Aldarion. [Ret]

[304] Dans une lettre écrite en 1956, mon père dit : « Dans *le Seigneur des Anneaux*, il n'est presque jamais fait référence à quelque chose qui n'ait pas son *existence* propre (en tant que réalité d'ordre secondaire, ou sous-jacente à la création) » ; et dans une note appendue à cette remarque, il ajoute : « Les chats de la Reine Berúthiel et les noms des deux autres mages (avec Saruman, Gandalf et Radagast, ils étaient cinq) sont les seules exceptions qui me viennent en mémoire. » Dans la Moria, Aragorn dit à Gandalf qu'il est plus assuré de retrouver son chemin pour rentrer chez lui par une nuit obscure, que les chats de la Reine Berúthiel » (*la Fraternité de l'Anneau* II 4).

L'histoire de la Reine Berúthiel existe néanmoins, ne serait-ce que sous forme d'ébauche plus que sommaire, et en partie illisible. Elle était l'épouse malfaisante, solitaire et non aimée de Tarannon, douzième Roi du Gondor (au Troisième Âge, 830-913) et premier des « Rois-navigateurs » qui assumait la

couronne au nom de Falasture, « Seigneur des Côtes », et fut le premier roi sans enfants (*le Seigneur des Anneaux*, Appendice A, I ii et iv). Berúthiel vivait dans la Maison du Roi à Osgiliath, haïssant les rumeurs et senteurs de la mer ; cette Maison que Tarannon avait fait construire sous Pelargir, « Rade des Navires du Roi, était juchée sur des arcades, dont les fondations s'enfonçaient profondément dans les flots agités de l'Ethir Anduin, à son embouchure » ; Berúthiel détestait les formes et les couleurs, et les riches parures, et ne portait que du noir et de l'argent, vivant dans des chambres nues, et les jardins de la maison d'Osgiliath étaient remplis de sculptures tourmentées, sous les cyprès et les ifs. Elle avait neuf chats noirs et un blanc, ses esclaves, avec lesquels elle tenait conversation, et dont elle lisait les pensées, les incitant à percer à jour tous les noirs secrets du Gondor, de sorte qu'elle savait « tout ce que les hommes souhaitaient dissimuler », et elle faisait de son chat blanc l'espion de ses chats noirs, et elle les tourmentait. Pas un homme de Gondor n'osait les toucher ; et tout le monde les craignait, et on les maudissait lorsqu'on les voyait passer. Ce qui suit est presque entièrement illisible dans l'unique manuscrit, sinon la fin, où l'on déchiffre que le nom de Berúthiel fut effacé du Livre des Rois (« mais la mémoire des hommes n'est pas tout entière enclose sous le couvert des livres, et les chats de la Reine Berúthiel ne disparurent jamais complètement des récits »). Le Roi Tarannon la fit mettre toute seule avec ses chats, sur un navire chassé à la dérive par un fort vent du nord. La dernière fois qu'on aperçut le navire, il cinglait à vive allure au large d'Umbar, sous un fin croissant de lune, un chat comme figure-de-proue et un autre en vigie, à la flèche du mât. [\[Ret\]](#)

[\[305\]](#) Il est fait ici référence à « La Seconde Prophétie de Mandos » qui ne figure pas dans *le Silmarillion* ; on n'en tentera pas ici l'élucidation qui impliquerait une analyse de la mythologie en regard de ce qui est donné dans la version publiée.

[\[Ret\]](#)

[\[306\]](#) Gandalf dit une nouvelle fois : « Olórin je fus dans l'Ouest, dont la mémoire s'est perdue » lors de sa conversation à Minas Tirith, avec les Hobbits et Gimli, après le couronnement du Roi Élessar ; voir « L'Expédition d'Érebor ». [\[Ret\]](#)

[\[307\]](#) Les « étranges étoiles » appartiennent exclusivement au Harad et semblent indiquer qu'Aragorn a voyagé assez avant dans l'Hémisphère sud. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[\[308\]](#) Un signe sur la dernière lettre d'Inka-nus suggère que la consonne finale se prononçait *sh*. [\[Ret\]](#)

[\[309\]](#) Un des poèmes figurant dans les grands cycles de poésie en ancien Norrois, connus sous le nom « d'Edda poétique » ou « ancienne Edda ». [\[Ret\]](#)

[\[310\]](#) On les utilisa très certainement lors des consultations entre l'Arnor et le Gondor, en l'année 1944, quand on eut à décider de la succession à la couronne. Les « messages » reçus au Gondor en 1973, disaient la grande détresse où se trouvait le Royaume du Nord ; ce fut là peut-être le dernier recours aux Clairvoyantes jusqu'aux approches de la Guerre de l'Anneau. [Note de l'auteur.] [\[Ret\]](#)

[\[311\]](#) Avec Arvedui furent englouties les Pierres d'Annúminas et d'Amon Sûl (Weathertop). La troisième *palantir* du Nord avait des propriétés particulières (voir note [\[ici\]](#)) ; c'était celle qui se trouvait dans la tour Élostirion sur Émyn Beraid. [\[Ret\]](#)

[\[312\]](#) La pierre d'Osgiliath s'était abîmée dans les eaux de l'Anduin, en 1437, durant la guerre civile qui sévit à l'époque de la Lutte Fratricide. [\[Ret\]](#)

[\[313\]](#) Les Tables Royales pour l'année 2002, comme aussi l'Appendice A (I, iv), font

état d'une *palantir* capturée lors de la chute de Minas Ithil ; mais mon père note que ces annales furent établies après la Guerre de l'Anneau, et que cette affirmation, certaine en soi, n'en est pas moins le fruit d'une déduction. En fait, on ne devait jamais retrouver la Pierre-Ithil, et il est fort probable qu'elle périt dans la destruction de Barad-dûr. [Ret]

[314] De leur propre fait, les Pierres se bornaient à *voir* : des scènes ou des personnages en des lieux lointains, ou encore dans un passé lointain, lesquels se présentaient sans aucune explication ; et du moins aux époques plus tardives, l'observateur avait des difficultés à dégager les visions qu'il voulait ou désirait révéler. Mais lorsque deux esprits en accord mutuel sondaient une Pierre, la pensée pouvait se transmettre (c'est-à-dire être reçue sous forme de « parole ») et les visions qui occupaient l'esprit d'un observateur pouvaient dès lors être vues par l'autre (cf. note [ici]). Initialement, ces pouvoirs servaient aux fins de consultation politique, à l'échange de nouvelles utiles à la bonne marche des gouvernements, ou encore à l'administration de conseils ou d'avis ; il s'agissait plus rarement de simples gestes d'amitié ou de plaisir, de bienvenue ou de condoléance. Sauron fut seul à faire usage d'une Clairvoyante pour imposer sa volonté supérieure, et exercer une domination sur son vis-à-vis, un « observateur » pusillanime qu'il contraignait à lui révéler ses pensées cachées et à se soumettre à ses ordres. [Note de l'auteur.] [Ret]

[315] Voir les observations de Gandalf, au Conseil d'Elrond, touchant l'étude attentive qu'aurait faite Saruman des parchemins et documents de Minas Tirith. [Ret]

[316] Pour toute politique de pouvoir plus ambitieuse et toutes visées guerrières, Isengard était bien placée, car elle commandait la Trouée de Rohan. Ce lieu était un point faible dans le système de défense de l'Ouest, et ce tout particulièrement depuis la décadence du Gondor. Par là s'infiltraient les espions et émissaires ennemis, et jusqu'à des armées entières, comme ce fut le cas à l'Âge précédent. Le Conseil ne semble pas avoir été mis au courant de ce qui se passait à l'intérieur de l'Anneau d'Isengard, car depuis de longues années, la forteresse était étroitement gardée. L'utilisation, et peut-être « l'élevage » d'Orcs furent tenus secrets et ne peuvent guère dater d'avant 2990 au plus tôt. Il semble que des troupes d'Orcs aient participé à des combats hors du territoire d'Isengard avant l'attaque sur Rohan. Si le Conseil avait eu connaissance de ces faits, il aurait immédiatement compris que Saruman était devenu un agent du Mal. [Note de l'auteur.] [Ret]

[317] Denethor était manifestement au courant des intuitions et des soupçons de Gandalf, et tout à la fois irrité et, non sans une certaine amertume, amusé. Notons les paroles qu'il adresse à Gandalf lorsqu'ils se rencontrent à Minas Tirith (*le Retour du Roi* V i) : « Je connais suffisamment de ces exploits pour mes propres décisions contre la menace de l'Est. » ; et surtout ses remarques ironiques, un peu plus loin : « Bon, dit-il ; car les Pierres ont beau être perdues, à ce qu'on dit, les Seigneurs de Gondor n'en ont pas moins une vision plus aiguë que les gens moindres, et bien des messages leur parviennent. » En dehors même des *Palantîri*, Denethor était un homme d'intelligence supérieure, et prompt à lire les pensées qui se cachaient derrière l'expression ou les paroles de son interlocuteur ; rien d'étonnant dès lors à ce qu'il ait perçu dans la Pierre-Anor, la vision des événements qui se déroulaient au Rohan et à Isengard. [Note de l'auteur.] [Ret]

[318] Notez le passage dans *les Deux Tours* IV 5, où Faramir (qui était né en 2983) se remémore avoir vu Gandalf à Minas Tirith, lorsqu'il était tout enfant, et à deux

ou trois reprises par la suite ; et affirme que ce qui avait amené Gandalf dans cette ville, c'était sa passion pour les documents anciens. La dernière visite de Gandalf daterait, semble-t-il, de 3017, époque où il découvrit le parchemin d'Isildur.[Ret]

[319] Il est fait ici référence à ce que Gandalf dit à Peregrin (*les Deux Tours*, III 11) : « Qui sait où gisent à présent les Pierres disparues de l'Arnor et du Gondor, et si elles ont été enfouies, ou coulées au fond de l'eau ? »[Ret]

[320] Il est fait ici référence aux paroles de Gandalf après la mort de Denethor (*le Retour du Roi* V 7, en fin de chapitre). La correction apportée par mon père, et provenant de la présente discussion – « Denethor n'aurait pas osé l'utiliser » au lieu de « Denethor n'osa pas l'utiliser » –, n'a pas été incluse dans l'édition définitive (par simple mégarde, semble-t-il). Voir l'introduction.[Ret]

[321] Thorongil (« l'Aigle de l'Étoile »), nom attribué à Aragorn lorsque sous un déguisement, il se fit serviteur du Roi Échtelion II du Gondor ; voir *le Seigneur des Anneaux*, Appendice A (I, iv, *les Surintendants*).[Ret]

[322] L'utilisation des *palantíri* entraînait un état de tension mentale, surtout chez les hommes des époques plus tardives, qui n'étaient pas rompus à ces opérations ; venant s'ajouter à ses autres soucis, cette tension a pu contribuer à la « sombre préoccupation » de Denethor. Sa femme dut en souffrir plus tôt que les autres, et cela put aggraver son malheur et hâter sa mort. [Note de l'auteur.][Ret]

[323] Une note marginale, non localisable, fait observer que « l'orgueil exclusivement personnel de Saruman et sa volonté de puissance, avaient porté atteinte à sa probité ; et que tout cela provenait de ses recherches sur les Anneaux de pouvoir, car dans son fol orgueil, il se crut capable d'en faire usage, ou d'en manipuler Un, le Maître Anneau, au mépris de la volonté d'autrui. Et s'étant départi de tout loyalisme, tant envers les individus qu'envers la cause, il était devenu vulnérable à l'emprise d'une volonté plus forte que la sienne, à ses menaces et à son ostentation de pouvoir. » Au surplus, il n'avait lui-même aucun *droit* à l'usage de la Pierre-Orthanc.[Ret]

[324] 1998 fut l'année de la mort de Pelendur, Surintendant du Gondor. « Après le gouvernement de Pelendur, la fonction de Surintendant devint héréditaire au même titre que la royauté, et transmissible de père en fils, ou au plus proche parent. » *Le Seigneur des Anneaux*, Appendice A I, iv, *les Surintendants*. [Ret]

[325] Les choses se passèrent différemment en Arnor. Les pierres appartenaient légalement au Roi (qui en temps normal utilisait la Clairvoyante d'Annuminas) ; mais le Royaume vint à se scinder, et il y eut contestation pour la dignité de Grand-Roi. Les Rois d'Arthedain, dont la revendication était manifestement la mieux fondée, entretenaient un gardien spécial à Amon Sûl, dont la Pierre était considérée la plus forte des *palantíri* du Nord : et c'était bien la plus massive et la plus puissante, et celle par où passait l'essentiel des communications avec le Gondor. Après la destruction d'Amon Sûl, par l'Angmar, en 1409, les Pierres furent toutes deux entreposées à Fornost, où vivait le Roi de l'Arthedain. Et elles furent englouties dans le naufrage d'Arvedui, et il ne resta plus aucun mandant, détenant un droit quelconque, direct ou par héritage, d'utiliser les Pierres. Au demeurant, des Clairvoyantes du Nord, il ne restait plus que la Pierre-Élendil sur Émyn Beraid, mais elle avait des propriétés spéciales et ne servait pas à des fins de communication. Le droit héréditaire d'en faire usage était toujours dévolu à « L'Héritier d'Isildur », le chef suprême et reconnu des Dúnedain, et le descendant d'Arvedui. Mais on ignore si aucun d'entre eux, y compris Aragorn, l'a jamais sondée, en leur dur

languir de l'Ouest à jamais perdu. C'étaient Círdan et les Elfes du Lindon qui avaient la garde et l'entretien de cette Pierre et de sa Tour. [Note de l'auteur] – Dans l'Appendice A (I, iii) au *Seigneur des Anneaux*, on lit que la *palantir* d'Émyn Beraid « était différente des autres et qu'il n'y avait point correspondance possible entre Elles, car cette Clairvoyante fixait uniquement la Mer. Élendil l'avait posée en cet endroit afin de pouvoir scruter « en droite ligne » l'horizon et entrevoir Éresseä, et l'Ouest à jamais perdu ; mais les Flots convulsés dans les parages d'Éresseä recouvraient Númenor pour toujours. » Cette vision d'Éresseä que se procure Élendil en sondant la *palantir* d'Émyn Beraid, est évoquée également dans *les Anneaux de Pouvoir (le Silmarillion)* : « On croit aussi qu'il voyait parfois au loin la Tour d'Avallónë sur Éresseä, là où était la Pierre Maîtresse et où elle est toujours. » On remarquera que dans le présent récit, il n'a pas été mention de cette Pierre-Maîtresse. [Ret]

[326] Une note tardive et hors contexte affirme que les *palantíri* n'étaient ni polarisées ni orientées mais sans autres détails. [Ret]

[327] Cette note tardive à laquelle il vient d'être fait référence, décrit certains aspects des *palantíri* sous forme un peu différente ; en particulier le concept de « l'ensevelissement » semble utilisé à de tout autres fins. Voici cette note hâtive et quelque peu obscure : « Elles conservaient les images reçues, de sorte que chacune d'entre elles contenait en elle-même une profusion d'images et de scènes, remontant parfois au passé immémorial. Elles ne pouvaient « voir » dans l'obscurité ; autrement dit, elles n'enregistraient pas les objets ou figures placés dans la pénombre. Et on les gardait elles-mêmes dans le noir, parce que dans ces conditions, il était beaucoup plus facile de visionner leur contenu et, au fil des siècles, de limiter leur « surcharge en image ». Comment s'y prenait-on pour les « ensevelir » était un secret bien gardé, et à ce jour ignoré. Les obstacles physiques – mur, colline, bois – ne suffisaient pas à les « aveugler », tant que les objets au-delà se trouvaient, eux, en pleine lumière. On pense, ou du moins on imagine, que dans leurs sites originels, les Clairvoyantes étaient renfermées dans des coffres sphériques, verrouillés, afin de prévenir leur mésusage par des personnes non autorisées ; et on admet que ces « étuis » servaient aussi à les « ensevelir » et à les mettre en sommeil. Ces coffres-étuis devaient être fabriqués en un quelconque métal ou une autre substance aujourd'hui inconnue. » Les notes marginales accompagnant ces précisions sont en partie illisibles, mais on peut cependant en dégager ceci : que plus on se projetait loin dans le passé, plus la vision se faisait nette ; et que pour les visions « à distance », il y avait une « bonne distance », variable selon les Pierres, qui livrait l'image la plus nette des objets considérés. Les *Palantíri* majeures voyaient beaucoup plus loin que les Pierres Mineures ; pour celles-ci, la « bonne distance » était d'environ cinq cents milles, soit la distance qui séparait la Pierre-Orthanc de la Pierre-Anor. « La Pierre-Ithil était trop rapprochée, mais elle servait surtout [mots illisibles], et non pour les contacts personnels avec Minas Anor. » [Ret]

[328] Il va de soi que l'orientation ne se divisait pas en « quartiers » distincts, mais qu'elle était continue ; de sorte que la ligne de vision directe avec un « observateur » assis au sud-est passait par le nord-ouest, et ainsi de suite. [Note de l'auteur.] [Ret]

[329] Voir *les Deux Tours* III 7. [Ret]

[330] Cet aspect est décrit plus explicitement dans une note isolée, que voici : « Deux personnes qui sonderaient des Pierres mutuellement « concordantes » pourraient converser, mais non pas par le son, que les Pierres ne

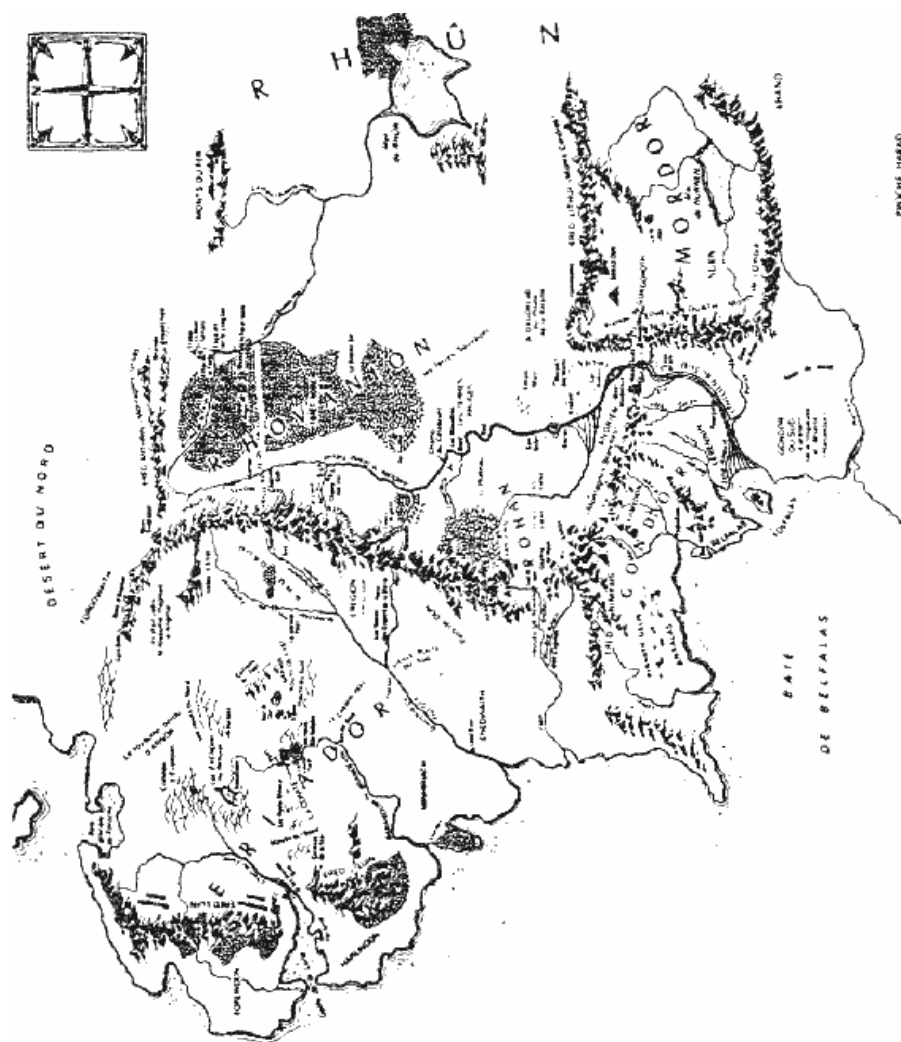
transmettaient pas. Se considérant l'un l'autre par le truchement des Clairvoyantes, les deux observateurs échangeraient des « pensées » – non point toutes leurs pensées ou leurs intentions véritables, mais un « discours silencieux », c'est-à-dire les pensées qu'ils souhaitent précisément transmettre (et qui avaient déjà pris forme linguistique dans leur esprit ou avaient même été prononcées à haute voix), et que leur correspondant recevait et traduisait immédiatement en « paroles », et que l'on ne peut rapporter que sous cette forme. »[\[Ret\]](#)

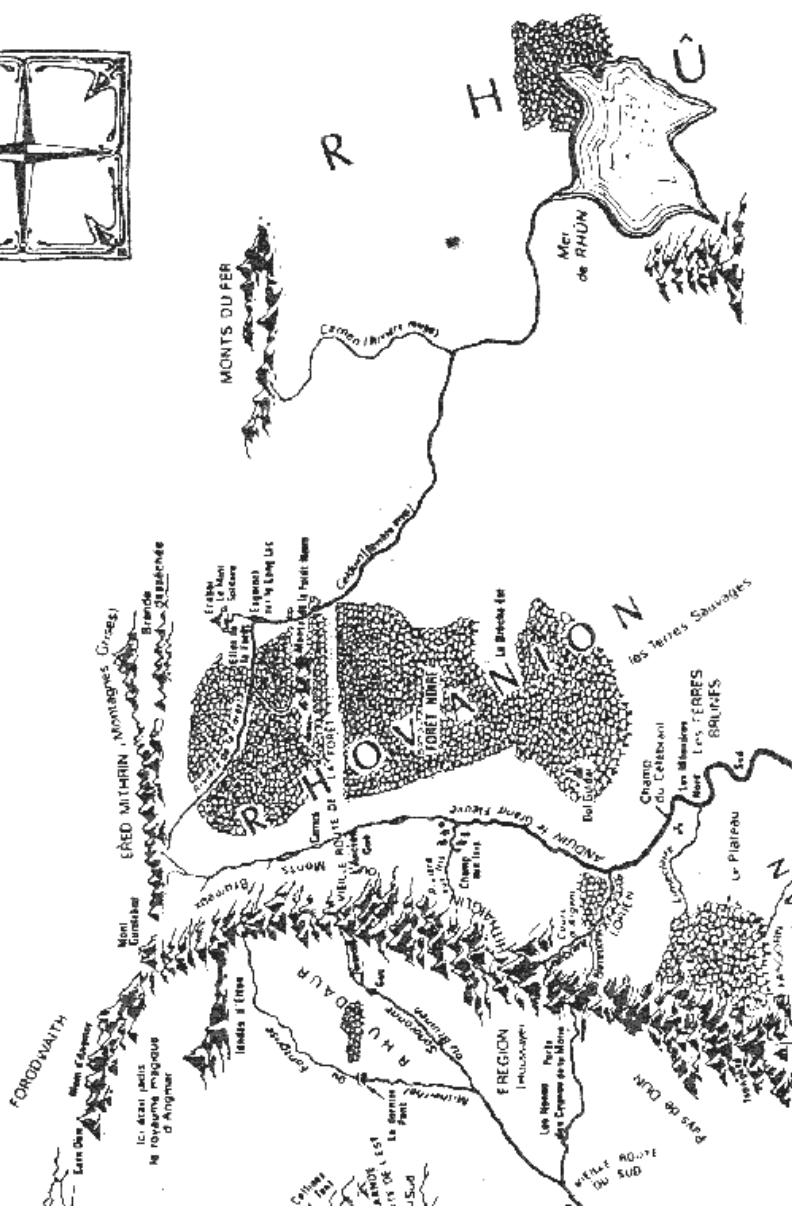
[\[331\]](#) Les Gens-du-Nord et les Gens-des-Chariots.[\[Ret\]](#)

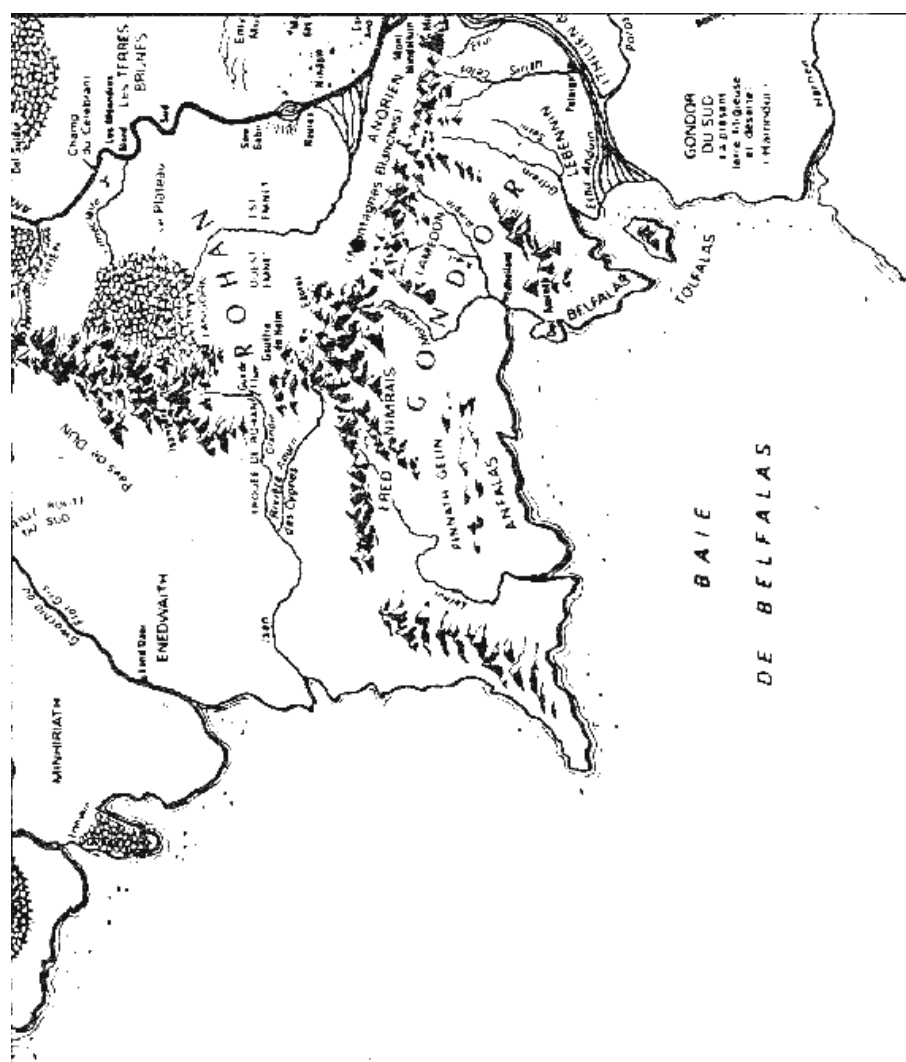
[\[332\]](#) On ne connaît aucun récit sous ce titre, mais très certainement, la relation donnée en troisième partie (« Cirion et Éorl ») en constitue un fragment.[\[Ret\]](#)

[\[333\]](#) Par exemple dans le Livre des Rois [note de l'auteur] – Cette oeuvre est mentionnée dans le premier paragraphe de l'Appendice A au *Seigneur des Anneaux*, comme figurant (avec *le Livre des Surintendants* et *l'Akallabêth*) parmi les Chroniques du Gondor dont Frodo et Peregrin purent prendre connaissance, grâce au Roi Élessar ; mais cette mention a été omise dans l'édition définitive.
[\[Ret\]](#)

CARTES







BAIE
DE BELFALAS

